

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



TOME XCIII
ANNÉE 2002

BU LETTRES



0BXN0030998

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux

avec le concours de la Municipalité de Bordeaux,

du Conseil général de la Gironde

et de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine

TOME XCIII, ANNÉE 2002

Revue archéologique de Bordeaux

tome XCIII

année 2002

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*



*Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

*Conformément à la tradition,
la Société Archéologique de Bordeaux
ne prend sous sa responsabilité
ni les opinions émises
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit
toute reproduction totale ou partielle de documents
sans son autorisation écrite.*

Photographie de couverture :

Loupiac, Saint-Romain.
La mosaïque aux nénuphars.
Cliché Jérôme Marian.

La Société Archéologique de Bordeaux dédie ce volume à la mémoire de
Jean-Claude Lasserre (1939-2002)

Voilà un an déjà que Jean-Claude Lasserre nous a quittés. Conservateur général du patrimoine, fondateur du service de l'Inventaire général en Aquitaine, membre de la Société Archéologique de Bordeaux (et de quelques autres), collectionneur de peinture contemporaine, conteur, érudit, amateur au meilleur sens du terme, homme aux activités et aux passions multiples, complémentaires ou déroutantes, il a laissé à ceux qui l'ont connu un souvenir vif et sensible.

Né à Orthez, il n'a jamais oublié ses origines béarnaises, même si ses études d'histoire et d'histoire de l'art l'ont mené à Bordeaux où il s'était définitivement installé. En 1967, à la fin de ses études, le professeur Higounet lui confie la mise en œuvre de l'inventaire général en Aquitaine, ce grand projet lancé trois ans plus tôt par André Malraux et André Chastel afin de "recenser, étudier et faire connaître le patrimoine de la France" du Moyen Age à nos jours. C'était, de la part de Charles Higounet, une preuve de confiance solide dans une rigueur scientifique indispensable et une curiosité universelle, capable de répondre à l'ambitieux qualificatif de "général". Preuve de confiance encore dans des talents de conciliateur et d'organisateur pour assurer le recrutement et le fonctionnement d'une équipe d'architectes et de photographes, d'historiens de l'art et de géomètres. Il fallait également une persuasion charmeuse pour ouvrir aux "inventeurs" du patrimoine des fermes et des châteaux dont les propriétaires n'y avaient encore jamais songé. Toutes ces qualités réunies étaient assurément nécessaires pour mettre en route cette entreprise immense et généreuse. Cet inventaire général, il y crut toute sa vie avec force et passion, ce qui l'entraîna sur des terres de découvertes qui nous sont, grâce à lui, devenues familières.

Il nous est difficile aujourd'hui, à l'heure des outils informatiques, des vocabulaires scientifiques et des notices patrimoniales sur Internet, d'imaginer ces temps pionniers où la méthode était entièrement à construire. Jean-Claude Lasserre aimait à conter aux "jeunes" du service sa première campagne en Dordogne, pour laquelle il était parti dans sa



Simca 1000 bringuebalante, armé de son savoir acquis à l'Université et de son seul cartable -pourvu d'un gros calepin et d'un crayon. Cette méthode qui fait maintenant l'efficacité du service, Jean-Claude Lasserre n'a pas peu contribué à la construire avec ses collègues de toute la France. Il était de ceux qui savent élaborer une réflexion théorique à partir de leur expérience de terrain. Et s'il a su ne jamais abandonner ce terrain fondamental, source de nouvelles connaissances, de même son esprit réflexif ne s'est jamais arrêté : sa pensée a toujours été en mouvement, ouverte à un fait nouveau, à une nuance, aux prémices de changement, prête à se reconstruire dans une vision plus large ou plus subtile. De l'objet au territoire, du territoire à la frontière, Jean-Claude Lasserre nous a montré que l'art et l'architecture révèlent bien plus qu'il n'y paraît des réalités humaines à qui en interroge les correspondances sans préjugés.

C'est donc avec cette intelligence passionnée, mais aussi une attention personnelle pour chacun, qu'il a conduit l'équipe de l'Inventaire en Aquitaine pendant plus de trente ans. Trente ans d'évolutions et d'adaptations continues, depuis les campagnes estivales, bénévoles et ponctuelles à un service de la Direction régionale des affaires culturelles, depuis la machine à écrire aux notices informatisées, depuis

le tirage photographique sur papier glacé au cliché numérique. *Identifier, répertorier, expliquer*, l'accumulation de données collectées sur le terrain et aux archives, la prise en compte précoce de nouveaux champs du patrimoine ont fait de l'inventaire une ressource documentaire irremplaçable sur le patrimoine de la région¹. Une des dernières intuitions de Jean-Claude Lasserre fut de retourner dans le canton de Peyrehorade trente après le premier inventaire : qu'étaient devenues ces fermes et ces églises répertoriées et publiées en 1973 ? Il n'eut pas le temps d'en voir le résultat, qui l'aurait sûrement rassuré sur le bien-fondé de l'action du service : la publication a joué le rôle d'un label, et contribué ainsi à préserver ces édifices qui participent de la physionomie du Pays d'Orthe.

La tâche de conservateur régional de l'Inventaire était déjà fort prenante : Jean-Claude Lasserre, dans son inlassable activité pour le patrimoine, ne s'en est pas contenté. Il participait aux travaux de plusieurs sociétés savantes, auxquelles il fut toujours fier d'appartenir. A la Société Archéologique de Bordeaux, il s'attacha à organiser des excursions, car il ne pouvait concevoir le patrimoine que dans son site, en relation avec tous les autres objets patrimoniaux alentour, dans un système de réseaux et d'emboîtements. Cette certitude pressentie, évidente, il l'a exprimée plus tard dans une brillante communication aux *Entretiens du Patrimoine*².

Dans l'aventure du *Festin*, il fut directeur éditorial de 1994 à 1998. Toujours prêt à imaginer des sujets neufs et chercher des contributions inédites, il était aussi un relecteur plein d'exigence et de finesse, soulignant infailliblement la phrase mal bâtie, le hiatus dans le raisonnement ou l'illustration manquante.

Plus personnels mais tout aussi révélateurs, ses choix de recherche firent de lui, avec une poignée de confrères, le défenseur constant et avisé d'un XIXe siècle qui n'était guère prisé à cette époque, alors que les qualificatifs réducteurs d'industriel et pompier en cachaient trop souvent l'indéniable richesse. Nombre de ses communications s'attachent à éclairer les ambitions encyclopédiques, les rêves historiques et les savoir-faire du XIXe siècle, jusqu'à son dernier article sur les restaurations du château de Roquetaillade³. Ses notes sur les vitraux des ateliers bordelais feront, espérons-le, l'objet d'une publication qu'il n'a pu lui-même achever.

Mais le XIXe siècle n'est-il pas aussi un passionnant laboratoire de l'alchimie entre l'étude du patrimoine et une création consciente de ses références et de son inventivité ? Jean-Claude Lasserre fut éminemment sensible à ce jeu permanent et subtil entre l'apport du passé et la création

contemporaine. Il s'emportait contre l'idée d'un patrimoine pur, propre, intangible et congelé, tant l'expérience donne à voir la richesse et la vitalité des œuvres réappropriées, réhabilitées, avec l'intelligence de ce qui fut et de ce qui peut advenir. Les siècles passés l'avaient souvent compris par économie et pragmatisme. Avec lui, le dialogue entre le conservateur et le créateur était toujours dialectique.

Ce n'est pas un hasard s'il aimait établir une certaine complicité avec des créateurs, singulièrement avec des peintres. Ses samedis étaient régulièrement dévolus aux visites des galeries bordelaises. Il aimait acquérir – autant que son salaire de fonctionnaire le lui permettait – des tableaux qui le touchaient, guidé par son enthousiasme plus que par de "sérieuses" considérations. Il savait aussi la nécessité pour les artistes de lieux d'exposition et de rencontres, et s'en préoccupait, à Soulac, à Mérignac. Il organisa notamment une exposition consacrée à Jac Belaubre. Dans sa collection personnelle, figurent des œuvres insolites et inclassables de Jean Cocteau.

Le souvenir que Jean-Claude Lasserre a laissé à ceux qui l'ont connu est aussi tissé de sa verve chaleureuse pour faire partager ses passions. Une verve qu'il dépensait avec autant d'énergie devant une éminente assemblée et en face d'un étudiant timide qui se présentait à lui pour sa première recherche. Pourtant ce verbe de conteur, mêlant l'humour et le sérieux, était poli, poncé, limé pour chaque article et chaque préface, dont il soignait la phrase pour mieux exprimer la pensée. Facette complémentaire de cette parole généreuse, son dernier péché était la gourmandise, de littérature, d'art, de cinéma, de bandes dessinées, de voyages – surtout en Italie. Et de cette insatiable curiosité collectionneuse et gourmande est née une vision du monde, du patrimoine et de la création – une vision dont l'être humain est essentiellement le cœur.

H. Mousset

1. La documentation comporte à ce jour plus de 150 000 clichés et 17 000 dossiers.

2. «La démarche de l'Inventaire général : un patrimoine global appréhendé dans son contexte», *Patrimoine, temps, espace. Patrimoine en place, patrimoine déplacé, sous la présidence de François Furet, de l'Académie française. Entretiens du patrimoine, Théâtre national de Chaillot, Paris, 22, 23 et 24 janvier 1996*, Paris, Fayard / Éditions du patrimoine, 1997, p. 289-292.

3. "En Bazadais, un château décoré par Viollet-le-Duc et Edmond Duthoit", *Le Festin*, no° 42, 2002, p. 34-43.



L'archéologie girondine en 2002

Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine

L'archéologie en Aquitaine a bénéficié en 2002 d'environ 364 162 euros de crédits du Ministère de la culture. Mais la grande nouveauté a été la mise en place de la nouvelle réglementation due à la loi du 17 janvier 2001. Les financements pour les opérations préventives étant pris en charge par la nouvelle redevance créée par les textes, il n'est plus possible, pour les services de l'Etat, d'estimer les coûts de l'archéologie de sauvetage.

Par contre, il est possible de fournir une estimation de l'importance des interventions. En 2002, 155 opérations (116 en 2001) de prospections, fouilles programmées ou préventives et sondages ont été autorisées, dont 44 en Dordogne, 43 en Gironde, 17 dans les Landes, 24 en Lot-et-Garonne et 27 en Pyrénées-Atlantiques.

Administrativement, ce travail archéologique sur le terrain découle presque exclusivement des 1357 dossiers liés à des procédures d'urbanisme traités en 2002 (1713 dossiers en 2001). Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'en vertu de la nouvelle réglementation, le traitement de ces travaux d'aménagement a entraîné la mise en place de 195 arrêtés préfectoraux de prescription (174 diagnostics et 21 fouilles), soit 85,64 % de réponses favorables, c'est à dire sans prescriptions archéologiques.

Il convient de rapporter ces chiffres aux données fournies par le Ministère de l'équipement pour estimer la réalité du travail du service. En 2001, 22000 logements ont été autorisés en Aquitaine (6,49 % du total national),

le service régional de l'archéologie n'ayant reçu que 691 dossiers ; en 2002 pour les trois premiers trimestres, 16600 logements ont été autorisés et le service a reçu 692 dossiers, dont seulement 14 % ont été soumis à prescription.

Une autre grande nouveauté en 2002 a été la mise en place du nouveau système PATRIARCHE et l'arrivée du personnel nouvellement recruté, soit un ingénieur de recherches et deux assistants ingénieurs. La priorité a tout de suite été donnée à ce travail qui devrait déboucher en 2003 sur la mise en place des zonages archéologiques prévus par la loi 2001. Actuellement 22 460 entités archéologiques sont recensées dans la base informatique dont 6 974 en Dordogne, 5 696 en Gironde, 4 054 en Lot-et-Garonne, 1 736 dans les Landes et 4 010 dans les Pyrénées-Atlantiques.

Enfin, la dernière activité importante du service régional de l'archéologie concerne la commission interrégionale de la recherche archéologique (CIRA), compétente pour les régions Aquitaine, Midi-Pyrénées, Poitou-Charentes et Limousin et dont la présidence et le secrétariat est assuré par la DRAC Aquitaine.

Pendant dix journées de réunion, 210 dossiers ont été examinés en 2002. La fin de l'année a été consacrée au renouvellement intégral de la commission, aucun ancien membre n'ayant pu ou n'ayant voulu renouveler son mandat en raison de la charge supplémentaire de travail que cela représente.

Principaux résultats scientifiques

A Bergerac, les travaux de fouilles sur les déviations sud et nord ont révélé une quantité impressionnante de grands gisements paléolithiques.

Les interventions de fouilles conduites durant l'année 2001 sur l'emprise de la déviation sud ont permis la découverte et l'étude de sites totalement inédits : plusieurs occupations datées du Paléolithique moyen (entre - 100 000 et - 40 000 ans), du Paléolithique supérieur (entre - 40 000 et - 10 000 ans) dont un campement magdalénien daté d'environ - 15 000 ans ayant livré des foyers et des manifestations artistiques (gravures sur galets calcaires), un habitat de fond de vallée du Néolithique (- 5 000 ans), mais aussi, pour les périodes historiques, deux fermes des XI^e et XII^e siècles. Ces opérations se sont déroulées dans les délais convenus, et les terrains libérés de toute contrainte archéologique ont été remis à la direction départementale de l'équipement pour qu'elle puisse réaliser les travaux.

Un diagnostic archéologique a ensuite été réalisé de juillet à octobre 2002 sur le tracé de la déviation nord. Sur près de 180 sondages réalisés, plus de 130 se sont révélés positifs, livrant un mobilier archéologique abondant, souvent réparti au sein de plusieurs niveaux d'occupation successifs.

Un premier ensemble de sept secteurs justifiant une fouille et une étude approfondies a été sélectionné sur la première moitié du tracé nord : la « doline » de Cantalouette qui présente une succession continue d'occupations depuis le Paléolithique inférieur (- 400 000 ans) jusqu'au Néolithique final (- 4 000 ans), le site du Vieux Coutet où sont superposés trois niveaux d'occupations témoignant de la transition entre Paléolithique moyen et Paléolithique supérieur (- 35 000 ans), plusieurs ateliers d'extraction et d'exploitation du silex attribuables à différentes périodes préhistoriques dans le vallon des Coutets.

A Salles, en Gironde, des sondages de diagnostic, sur un terrain communal, ont mis en évidence une importante nécropole à incinération du Premier Age du Fer. L'ensemble de la zone a du être gelé, en accord avec la commune, en raison du coût d'une éventuelle fouille préventive.

A Sainte-Foy-La-Grande, une fouille de plus de six mois, à cheval sur 2002 et 2003, a permis de dégager, sur le tracé de la déviation routière, un important habitat du néolithique final et du bronze final ainsi qu'une réoccupation médiévale (aménagement lié à une motte ?). Le milieu humide dans lequel se trouvait ces sites, a livré d'importants restes en bois : pontons, cloisons, clôtures, mais aussi bols, écuelles, etc.

A Bordeaux, les résultats obtenus peuvent déjà être considérés comme essentiels à une nouvelle analyse de l'évolution historique de cette ville. Il n'est pas de période qui y fasse exception.

L'extension de la bourgade gauloise originelle vient d'être à nouveau confirmée ; sa transformation progressive en ville romaine apparaît à travers une succession de niveaux d'occupation scellés par les inondations de la Garonne, dès la période césarienne. Au début de l'ère, faisant table rase du passé, se développent un réseau orthogonal de rues bordées de portiques et des constructions d'architecture typiquement italienne.

La découverte du péribole des légendaires Piliers de Tutelle permet de restituer la position exacte de celui-ci et d'établir avec certitude la monumentalité architecturale de ce secteur de la ville. La parure monumentale de la ville du Haut Empire a été en partie aussi conservée par son emploi dans le rempart du Bas-Empire. Cette enceinte, colossale dans sa conception comme dans sa réalisation, restructure entièrement l'urbanisme à la fin du III^e siècle. Elle a pu, elle aussi, faire l'objet de multiples interventions archéologiques qui en ont précisé les modes de construction mais aussi la chronologie.

A l'extérieur de l'enceinte, se développe à partir du début du IV^e siècle une vaste nécropole, tandis qu'à l'intérieur, non loin de l'actuelle cathédrale, un bâtiment paléochrétien de plan basilical et de très grande taille marque aussi le passage de l'empire au christianisme.

L'histoire matérielle du port a, pour la première fois, été reconnue, notamment avec un remarquable quai en bois du XIII^e siècle, une épave et une centaine de fragments de bateaux, des traces directes du commerce – céramiques et objets divers, mais aussi de nombreux pépins de raisin et un pressoir médiéval ou encore, dès le XIV^e siècle, une des premières utilisations reconnues de houille.

A Bayonne, des études ont repris sur l'enceinte romaine de la ville permettant déjà de relever en détail des tours, des traces de la courtine et de préciser le tracé exact.

A Lalouquette à 30 km au nord de Pau, la fouille, par l'université de Pau, de la grande villa romaine découverte dans les années soixante a livré les restes les plus méridionaux d'un établissement viticole du II^e siècle.

La poursuite des travaux de fouille et de prospection dans le secteur basque de **Saint-Etienne de Baïgorry et Saint-Martin d'Arrossa** révèle un secteur minier antique de la plus grande importance. Cette année des fours de métallurgiste ont été explorés ainsi que des galeries de mines du Haut Empire.

A Périgueux, une étude du bâti de la maison romane dite des "Dames de la Foi" a permis la découverte de superbes peintures du milieu du XIII^e siècle.

Par ailleurs, le service a continué de s'investir dans la gestion documentaire des archives de fouilles. La réorganisation des dépôts archéologiques s'est poursuivie et deux nouveaux lieux sont en cours de constitution à Agen, en concertation avec le musée et la municipalité et à Oloron-Sainte-Marie, en concertation aussi avec la commune et son service patrimonial.

Parallèlement, sous la houlette de nos collègues des monuments historiques et en liaison avec l'INRAP, le musée national de préhistoire et le pôle international de la préhistoire, l'installation d'un pôle mixte de recherches dans le château de Campagne, propriété de l'Etat est à l'étude. Ce centre permettra de dynamiser et de fédérer toutes les initiatives scientifiques régionales dans le domaine scientifique de la préhistoire.

Le centre de documentation du service régional de l'archéologie, ouvert depuis huit ans, connaît lui un succès croissant. 340 lecteurs ont été reçus en 2002 représentant 1870 séances de travail et 5100 documents consultés.

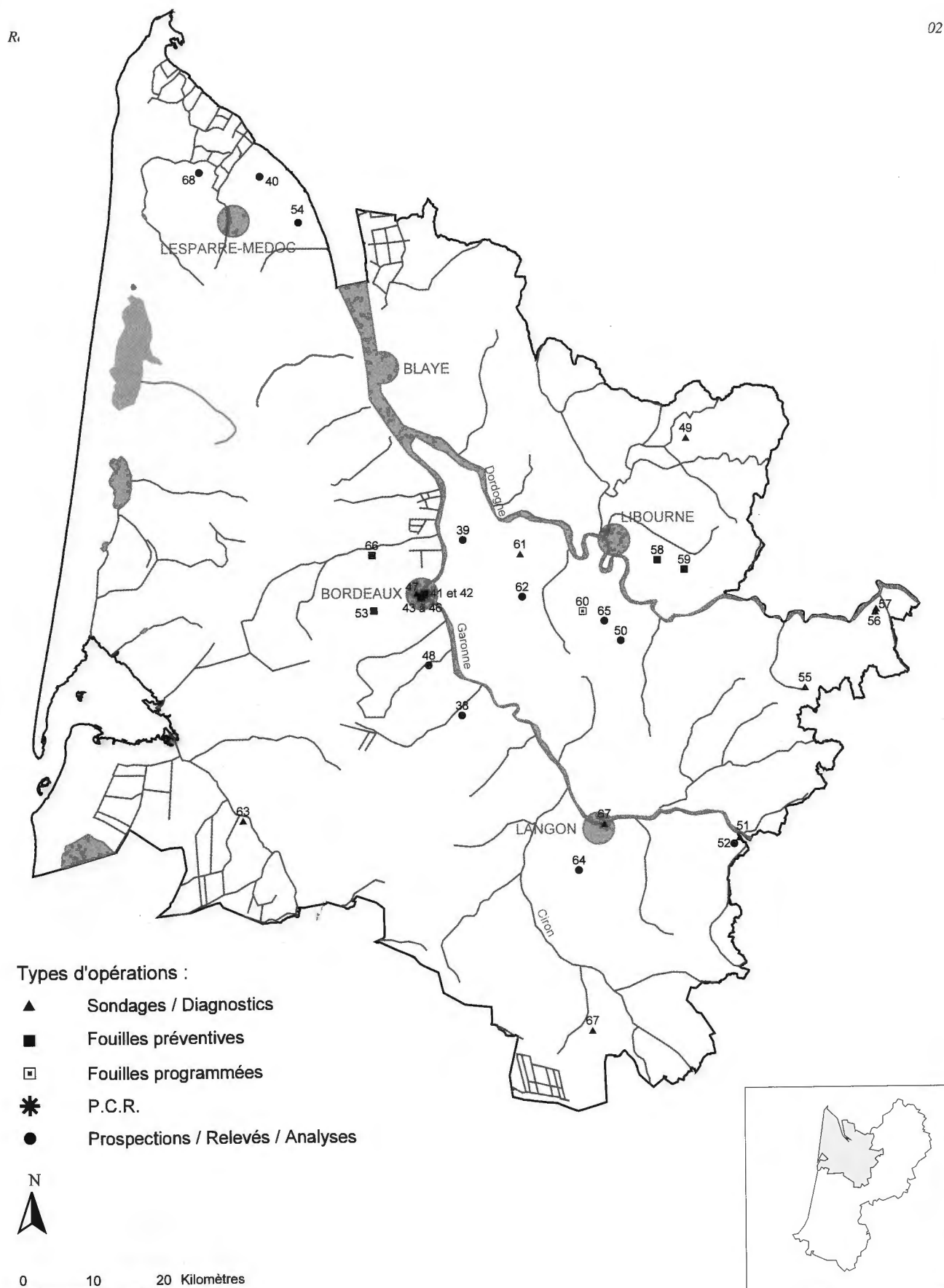
Un de ses axes essentiels de travail en 2002 a été l'informatisation du fonds et la mise en commun de l'information avec les cellules documentaires des monuments historiques et de l'inventaire. Un projet commun de gestion a été proposé pour 2003.

Signalons enfin le succès grandissant des actions de sensibilisation des publics, notamment scolaires, au patrimoine archéologique. Le centre éducatif de Pessac (reconnu centre de ressources par le Ministère de l'éducation nationale) a accueilli 1480 élèves scolaires.

L'exposition "Archéologie en chantier" montée en liaison avec le musée d'Aquitaine dans le cadre des chantiers en cours, a reçu 11 800 visiteurs à la fin janvier 2003 (plus les visiteurs ordinaires du musée). Au terme du programme, quelque 4 000 élèves de 150 classes auront visité les chantiers et 2000 adultes.

Dany Barraud,
Jean-Michel Geneste

Travaux et recherches archéologiques de terrain en Gironde



					N°
AYGUEMORTE-LES-GRAVES, Bois du Tartas	Dominique BROCHERIOU	AUT	PP		38
BASSENS, Château Beauval	Stéphane ROUSSEAU	CNR	RA		39
BEGADAN	Fabrice LAMBERT	AUT	PI		40
BORDEAUX, Cours du Chapeau Rouge	Marie-Odile LAVENDHOMME	INR	SU		41
BORDEAUX, Parking : Place de la Bourse, Jean Jaurès et Gabriel	Frédéric GERBER	INR	SU		42
BORDEAUX, Tamway de la Communauté urbaine de Bordeaux	Wandel MIGEON	INR	DIA		43
BORDEAUX, Tramway - Rue Vital Carles	Gérard SANDOZ	INR	SU		44
BORDEAUX, Place Pey Berland	Didier RIGAL	INR	SU		45
BORDEAUX, Place Pey Berland, cloître Saint-André	Gérard SANDOZ	INR	DIA		46
BORDEAUX, Basilique Saint-Seurin - Portail Sud	Jean-Luc PIAT	INR	SD		47
CADAUJAC, Domaine de Couhins	Thierry MAUDUIT	BEN	PI		48
COUTRAS, l'Essert	Jean-Michel BEAUSOLEIL	INR	SD		49
DAIGNAC, Treuil de carrière	Damien DELANGHE	AUT	PP		50
DAIGNAC, GREZILLAC, SAINT-QUENTIN-DE-BARON	Michel LENOIR	CNR	PP		65
EYSINES, LE HAILLAN, Vignes de Bussac	Luc WOZNY	INR	SU		66
HURE, Place de l'église Saint-Martin	Xavier CHARPENTIER	SDA	SD		51
HURE, Prospection sur le territoire communal	Xavier CHARPENTIER	SDA	PI		52
Itinéraire à grand gabarit					
LANGON, Mauco ; Port de Langon ; CAPTIEUX, contournement est	Gérard SANDOZ	INR	DIA		67
Nord Médoc, Prospection à l'aide d'un détecteur de métaux	Jean-Marie LOURENCO	BEN	PR		68
MERIGNAC, Voie de desserte Ouest	Luc WOZNY	INR	SU		53
ORDONNAC, Abbaye Saint-Pierre de l'Isle	Juliette MASSON	SUP	PP		54
PELLEGRUE, Laforêt	Luc WOZNY	INR	DIA		55
PINEUILH, Zone 4, déviation de la R.D. 936	Marie-Odile LAVENDHOMME	INR	DIA		56
PINEUILH, L'Arbalestrier	Fabrice CASAGRANDE	INR	DIA		57
SAINT-EMILION, Eglise monolithe	Jean-Luc PIAT	HAD	SU		58
SAINT-ETIENNE-DE-LISSE, Niord	Bertrand BEHAGUE	BEN	SU		59
SAINT-QUENTIN-DE-BARON, Château de Bisqueytan	Jean-luc PIAT	HAD	FP		60
SAINT-SULPICE-ET-CAMEYRAC, Route de la Badine	Gérard SANDOZ	INR	SD		61
SALLEBOEUF, Le Bourg	Vincent JOINEAU	BEN	PI		62
SALLES, Pas de Pajot - Le Martinet 1 et 2	Jacques ROGER	INR	SD		63
Sauternais et Bazadais	Jean-Pierre PETIT	BEN	PI		64

Organisme de rattachement des responsables

AUT : Autre
BEN : Bénévole
CNR : C.N.R.S.
COL : Collectivité territoriale
HAD : Hadès
INR : I.N.R.A.P.
SDA : Sous-direction de l'archéologie
SUP : enseignement supérieur

Nature de l'opération

DIA : Opération de diagnostic
ANA : Programme d'analyse
FP : Fouille programmée
MH : Fouille avant travaux M.H.
PA : Prospection aérienne
PC : Projet collectif de recherche
PI : Prospection inventaire
PP : Prospection programmée
PR : Prospection
PS : Prospection subaquatique
RA : Relevé architectural
RE : Relevé d'art rupestre
RT : Relevé topographique
SD : Sondage
SP : Sauvetage programmé
SU : Sauvetage urgent

AYGUEMORTE-LES-GRAVES

Bois du Tartas

La connaissance du réseau routier antique girondin n'a pas eu de progrès significatifs depuis la mise au point faite par des historiens déjà anciens, essentiellement Jouannet. Il nous semble donc opportun, lorsque des travaux d'envergure bouleversent définitivement une zone où quelques indices laissent envisager la présence d'une "voie romaine" d'y effectuer une surveillance, en recourant notamment à la solution ultime qu'est la détection ferromagnétique.

Cette démarche a été initiée en décembre 2002 sur la commune d'Ayguemorte-Les-Graves, au lieu-dit "Bois de Tartas". La zone de prospection autorisée se situe aux limites sud de la commune, aux abords de l'échangeur autoroutier de la Brède. Par des sources bibliographiques du XVIII^e et du XIX^e siècle, corroborées par les travaux cartographiques de Cassini et de Belleyme, nous savions que les «bois de Tartas» étaient traversés par le «chemin Gallien», voie supposée du Bas Empire, reliant Bordeaux à Bazas... Par ailleurs, la signalisation de *tumuli* en plusieurs points relativement proches renforçait l'intérêt de la surveillance. Enfin, ce même chemin fait l'objet d'une démarche de recherche aérienne et au sol sur les communes plus au sud par J.-P. Petit et P. Coudroy de Lille.

Malgré ces préalables favorables, nous nous sommes vite rendu compte que les parcelles concernées avaient connu de nombreux bouleversements relativement récents (passage de la voie ferrée des Economiques de la Gironde, passage d'une ligne E.D.F. haute tension, et surtout réaménagement des bois par la plantation récente d'une pinède) avant d'être actuellement à nouveau modifiées pour la création de la ZAC. Autrement dit, les niveaux naturels n'existaient plus, aucune trace visible de chemin, pouvant correspondre au bel alignement représenté sur les cartes du XVIII^e siècle, ne perdurait. Pas de traînée de pierres pouvant signaler des vestiges routiers. Dans l'axe supposé du "chemin Gallien", en collaboration avec deux détectoristes recommandés par le service régional de l'archéologie, nous avons cherché des indices métalliques pouvant corroborer l'ancienne présence d'une voie antique. Les quelques découvertes faites ne semblent pas se rapporter à la période antique, mais plutôt au Moyen Âge (clou de fer à cheval en bronze, petite charnière en bronze, gros clou en fer) ou à une époque plus récente (une monnaie du XIX^e siècle, une autre totalement fruste et corrodée mais vraisemblablement attribuable à l'époque moderne).

En conclusion, il faut convenir que notre intervention n'a pas permis de reconnaître directement ou indirectement

le passage du "chemin Gallien" dans la zone surveillée, soit que son tracé fût légèrement plus à l'ouest, soit que le remodelage des sols par les sylviculteurs en ait effacé toute trace. Il faut cependant rappeler qu'il ne s'agissait que de prospection, qui plus est dans un contexte totalement bouleversé. L'essentiel nous semble cependant la reconnaissance de l'intérêt des progrès à faire dans l'étude du réseau routier antique et l'autorisation de reconduire semblable mission en 2003.

Dominique Brocheriou

BASSENS

Château Beauval

Découverte des faits et situation du site

Cette première approche subterranelogique a été faite à la demande de la municipalité de Bassens, commune faisant partie de la communauté urbaine de Bordeaux. En effet, la municipalité est devenue propriétaire de ce site, et elle est en train de l'aménager pour y recevoir le public. C'est lors de travaux extérieurs, à proximité de la façade nord-est du château, qu'un petit effondrement de sol a laissé entrevoir le départ d'une salle souterraine, en direction du château. Il était urgent d'intervenir afin de sécuriser cette ouverture en sol, de connaître l'étendue topographique souterraine et d'évaluer s'il n'y avait pas d'autre danger qui pouvait menacer ces lieux destinés à devenir publics.

Ainsi, au terme de cette première étude, un périmètre adapté à la topographie du souterrain serait délimité et rentrerait dans une zone de protection de surface. Cette étude a pu être menée avec le concours de l'association locale de défense et de protection du patrimoine de Bassens et notamment le groupe actif qui s'occupe de la sauvegarde du patrimoine du Château Beauval.

La structure souterraine se situe dans la bande des quarante mètres au nord-est de la façade est du château, sous un terrain de graves et de remblais abrité par quelques arbres. Le souterrain prend un axe nord-est/sud-ouest avec une entrée d'origine au sud-ouest, proche de l'actuel château. Une fois dépassée cette zone de terre, le terrain présente un fort dénivelé pour rejoindre au nord, en contrebas, un terrain en herbe faisant partie du parc du domaine.

Description architecturale du souterrain

Ce site souterrain se présente en deux parties bien distinctes qui représentent deux périodes d'utilisations. La première partie, une grande salle souterraine, est entièrement bâtie en moellons et voûtée par un plafond cintré.

Longue d'une trentaine de mètres, elle a été construite dans une excavation creusée à cet effet. Nous ne pouvons donner la longueur exacte puisque son extrémité est s'est effondrée. Une petite énigme néanmoins reste sur l'implantation en diagonale du mur d'entrée, certainement en rapport avec l'implantation architecturale du château en surface. La salle est orientée ouest-est à partir de son entrée d'origine. Cette entrée, d'une largeur d'environ 1,20 m, est aménagée d'un plafond bâti en petit moellons avec une inclinaison qui montre une remontée vers la surface. Il est très possible que cette entrée fût conçue avec un escalier, qui aujourd'hui n'est plus visible du fait du réaménagement du second état et de l'obstruction en maçonnerie survenue au début du XVIII^e siècle, lors de la construction du château actuel.

Les murs, en maçonnerie de moellons, sont robustes, larges de 0,65 m au minimum. Les deux parois verticales s'élèvent sur 1,20 m ; la voûte a un rayon de 1,60 m, ce qui porte la hauteur maximale sous voûte à 2,80 m. Aucun autre aménagement n'est visible dans la salle souterraine, ni niches, ni lucarnes, ni banquettes, ni trous de ventilations, ni accès secondaires.

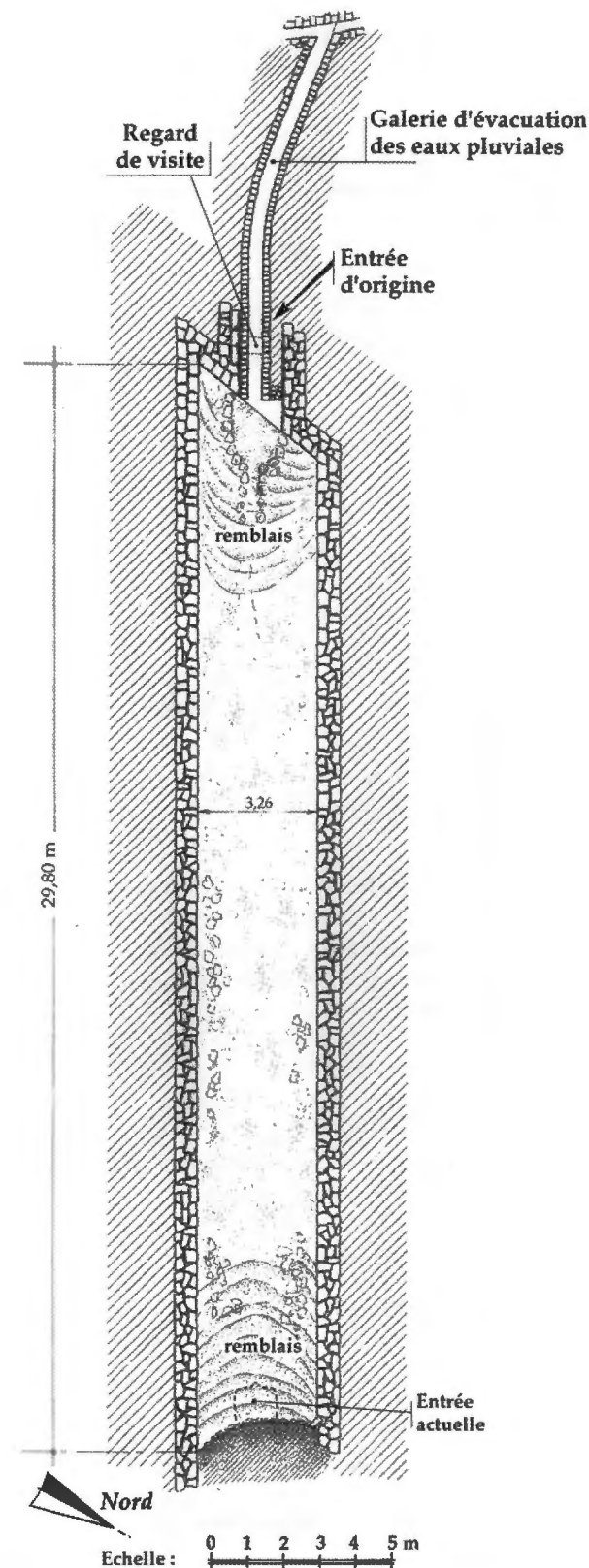
La deuxième partie consiste en une canalisation en pierre calcaire de remploi, au début du XVIII^e siècle, afin d'évacuer les eaux pluviales du nouveau château : une galerie étroite de 0,33 m sur une hauteur d'environ 0,70 m et une longueur de onze mètres. Son plafond est constitué de dalles droites, faites de blocs de remploi dont certaines ont des chanfreins ou des moulures.

Chronologie du creusement du souterrain

1^{re} phase : Une excavation fut creusée sur la longueur totale de la future salle souterraine, traversant la terre de surface, puis les graves, pour atteindre l'argile de couleur beige voire localement gris clair qui deviendra le niveau du sol du souterrain. La profondeur, par rapport à la surface du terrain de l'époque, devait atteindre environ trois mètres, pour une largeur d'excavation d'environ 4,80 m en fond et cinq mètres ou un peu plus en haut.

2^{me} phase : Construction des parois de la salle souterraine, en moellons de calcaire. Le mur est épais de 0,65 m et haut de 1,20 m. Il est construit en assises régulières, moellons jointés par un mortier de chaux et de grave à petits galets. Sur une certaine longueur, son arase, parfaitement horizontale est matérialisée par une assise de petites briquettes de terre cuite pleines.

3^{me} phase : Construction d'un échafaudage et d'un coffrage bois en voûte, sur toute la largeur de la salle souterraine. Cet échafaudage, bloqué entre les deux maçonneries, repose directement sur le sol d'argile et s'élève au sommet de sa voûte à une hauteur de 2,80 m ou 2,85 m.



Bassens. Etat des lieux topographique du souterrain de Beauval.

4^{ème} phase : Construction de la voûte en maçonnerie de moellons calcaires jointés au mortier de chaux et de grave à petits galets. Les moellons calcaires utilisés pour construire la voûte, sont d'une qualité meilleure que pour les murs. Une fois la construction de la voûte achevée, les échafaudages et les coffrages en bois furent démontés et évacués.

5^{ème} phase : Épandage des déblais extérieurs, au-dessus de la voûte du souterrain, afin de rattraper un niveau horizontal du terrain situé devant la façade est du château. Ce niveau de sol extérieur est toujours le même actuellement. Le sol intérieur de la salle souterraine fut aménagé de petits galets de rivière afin d'obtenir un sol propre et régulier.

Fonction et emploi du souterrain

La construction et l'utilisation de ce souterrain sont directement liées à l'histoire du château des XVe, XVIe et XVIIe siècles qui occupait les lieux. L'entrée d'origine du souterrain, située à l'extrémité ouest de la salle, présentait un accès assez large (1,20 m) qui permettait de rentrer des marchandises encombrantes, telles des barriques ou des caisses de grandes dimensions. Cette salle souterraine est une zone de stockage, mais l'absence de matériel archéologique contemporain du sol d'occupation restreint l'interprétation.

C'est en 1726 qu'est construit le château Beauval actuel, avec sa chapelle attenante, à proximité de l'entrée du souterrain abandonné. Les fonctions de stockage sont abandonnées ; est construite une canalisation de pierre qui relie la descente des gouttières à la salle souterraine. Ainsi, les eaux pluviales du château s'évacuent directement dans le souterrain. Cette canalisation fut construite avec des matériaux de récupération certainement provenant de l'ancien château. Un petit aménagement sommaire en pierre avait été fait au préalable au sommet de la pente de remblais, à l'intérieur du souterrain, afin de créer un réceptacle pour recevoir et guider les eaux de pluie. Cette eau pluviale a répandu une petite boue sur tout le sol.

Ce n'est qu'au milieu du XXe siècle que la paroi et la voûte de l'extrémité est de la salle souterraine se sont effondrées, comme en témoigne la pente d'éboulis et l'abondant remblai de cette période. D'occasionnels chercheurs de trésors ont fait ça et là des trous, sur le sol ou dans les parois maçonnées.

Stéphane Rousseau

BÉGADAN

Les données archéologiques disponibles sur la commune de Bégadan faisaient état de l'existence de sept sites et trois indices de sites.

L'étude de la documentation disponible, doublée d'une prospection pedestre, a permis de corriger les localisations de deux des sites connus ; un troisième présente des coordonnées vraisemblablement erronées mais restant à vérifier. Trois nouveaux sites sont venus enrichir la base. Deux d'entre eux appartiennent au Néolithique et sont situés en bordure du marais, à l'instar de tous ceux déjà recensés pour cette période. Le dernier est gallo-romain. Seule la présence d'éléments mobiliers permet d'établir leur existence et, sur cette base, on peut les qualifier de mineurs. La surveillance de ces zones demeure cependant nécessaire à l'avenir.

Si la documentation étudiée ne laisse guère d'espoir quant à la localisation d'un mégalithe détruit, la monographie de l'abbé Fatin, réalisée à la fin du XIXe siècle (Galy-Ache, 1971) donne à penser que le territoire communal offre des perspectives de nouvelles découvertes. La reconduction d'une campagne de prospection est donc envisagée pour l'année 2003.

Fabrice Lambert

GALY-ACHE Ch., 1971. Bégadan et ses alentours (Histoire et Préhistoire). Communication due à Monsieur l'abbé Mabit, curé de Bégadan. *Les Cahiers Meduliens*, n° 6, janvier 1971, p. 6-16.

BORDEAUX

Cours du Chapeau-Rouge

Parmi les six principales opérations d'archéologie préventive réalisées, entre 2001 et 2003, en amont de la construction des nouveaux parkings souterrains de Bordeaux, celle du cours du Chapeau-Rouge se place comme l'une des plus importantes et des plus enrichissantes.

En effet, cette opération concerne un vaste espace (avec près de 2000 m²) à la fois d'un seul tenant et doté d'un ensemble stratifié complexe et très développé, aussi bien sur le plan physique que chronologique. La fouille du parking du cours du Chapeau-Rouge, initialement prévue pour durer sept mois, a débuté en juin 2002 et s'est achevée en février 2003 après le report de son extrémité est, espace jouxtant le chantier Gabriel fouillé par Frédéric Gerber. L'équipe, formée au départ d'une trentaine d'archéologues, a atteint cinquante salariés entre septembre et décembre 2002.

Non seulement cette opération a été l'occasion de vérifier certaines hypothèses concernant la topographie et l'organisation de la ville antique, médiévale et moderne, mais elle a également permis de recueillir une multitude d'informations nouvelles autant sur l'origine de la formation de ce quartier que sur les différentes étapes qui ont marqué son développement.

Le parking du cours du Chapeau-Rouge dessine un espace rectangulaire assez étroit, de 110 mètres de longueur sur 17 mètres de largeur. A la différence des autres parcs souterrains qui s'étendent en bordure de Garonne (Jaurès, Bourse et Salinières), celui du cours du Chapeau-Rouge, orienté est-ouest - donc perpendiculaire à l'axe du fleuve - offre une vision plus "interne" de l'agglomération. L'intégralité de son emprise s'étend sur des dépôts alluviaux limono-argileux souvent organiques, qui, à l'origine sous forme de palus, ont été progressivement drainés et rem-

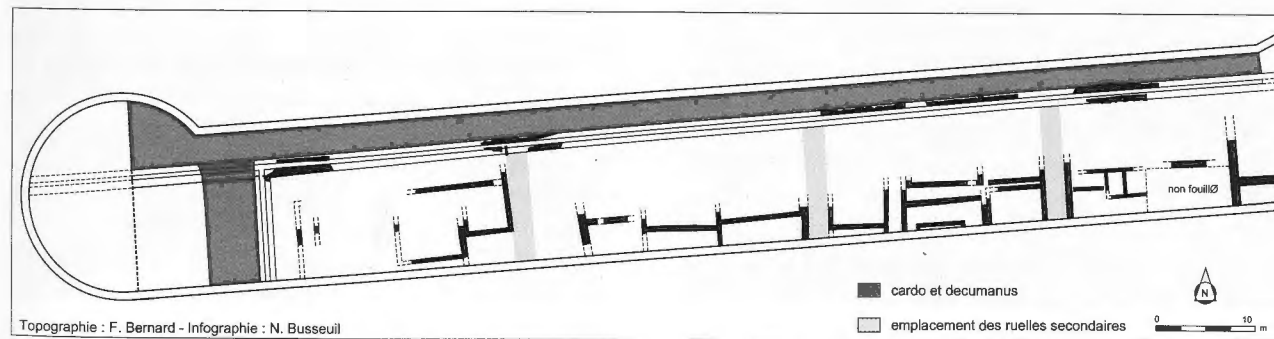
blayés. Ces dépôts, carottés sur Chapeau-Rouge, Bourse et Jean-Jaurès, font l'objet d'études paléoenvironnementales pluridisciplinaires associant, par convention, le département de géologie et océanographie de l'université de Bordeaux I, le centre national de la préhistoire, le service régional de l'archéologie et l'institut national de recherches archéologiques préventives, direction grand Sud-Ouest.

Même si de nombreuses données d'ordre chronologique manquent encore au moment où ces quelques lignes sont rédigées, les principales étapes qui jalonnent le développement de ce quartier peuvent globalement être considérées comme les suivantes :

Phase 1

Niveaux d'occupation antérieurs à la mise en place de la trame urbaine antique caractérisée sur le site par le *decumanus* dit *maximus*. Cette phase se place chronologiquement à partir des années 40 av. J.-C. et s'achève vers 10/20 ap. Elle correspond à la conquête de l'ensemble de l'espace de palus situé entre le fleuve et l'habitat groupé du Second Age du Fer situé plus en amont. Durant cette phase, ont été repérés des éléments de voirie et des structures d'habitats qui se présentent sous la forme de constructions aux murs de terre sur solins de blocs de pierres semi-enterrés. Dans certains cas, les sols de terre battue de ces habitats sont surmontés de couches de limons argileux stériles. L'origine naturelle (couches d'inondation) ou anthropique (murs de terre effondrés ou remblais d'assainissement) de ces couches reste encore à déterminer.

Seule une faible superficie de ces niveaux précoces (environ 20 % de la superficie totale de l'emprise) a pu être observée en raison de problèmes techniques. Deux lucarnes situées à chaque extrémité du parking ont néanmoins permis d'obtenir des informations capitales sur la nature, la chronologie, l'organisation et les moyens mis



Bordeaux - Cours du Chapeau-Rouge. Le quartier du Haut Empire.

en œuvre pour la construction de ces habitats. Le meilleur exemple est à l'extrémité est du chantier où le plan presque complet d'une maison a été relevé. Ce plan montre un agencement symétrique des pièces autour d'un espace central réservé à des latrines. Ces dernières étaient recouvertes d'un plancher de bois effondré à l'intérieur de la fosse. Cette maison s'étend sur une épaisse couche de limon argileux rapportée qui repose à son tour sur un système de platelage de bois. Elle constitue le premier exemple d'habitat urbain de cette période exhumé à Bordeaux et l'un des rares connus à ce jour en Gaule.

La fin de la phase 1, entre 10 av. J.-C. et 10/20 ap., est marquée par l'omniprésence de rejets liés à des activités sidérurgiques qui jonchent la majorité des sols observés. Il s'agit, pour l'essentiel, de micro-déchets (battitures) et de scories en culot qui témoignent d'activités de forgeage. Ces activités semblent se maintenir, mais de façon plus ponctuelle, jusqu'au début de la phase 2 (jusque vers 50/70 ap. J.-C.).

Phase 2

Cette phase débute au début du I^{er} siècle ap. J.-C. avec la mise en place de la trame urbaine antique de *Burdigala* qui se traduit, à Chapeau-Rouge, par la construction du *decumanus maximus* et d'un *cardo*. Le *decumanus* est formé d'une succession de couches de gravier ou plus rarement de calcaire pilé ; il s'étend tout le long du côté nord du chantier, tronqué, longitudinalement par la paroi moulée du parking. Il est tout d'abord bordé latéralement par de simples fossés, puis par des caniveaux. Côté sud, de nouvelles constructions accompagnent la création de cet axe viaire. Ces constructions correspondent à des maisons dont, en règle générale, seule ne subsiste qu'une partie de l'emprise. En effet, les pièces et les façades voisinant la rue ont été tronquées lors du creusement d'un puissant fossé d'époque médiévale (phase 5). La phase 2 s'achève à la fin du III^e siècle au moment de la construction du *castrum* et du déplacement des populations qui s'en suit.

Si ces trois siècles se traduisent pour la voirie par une évolution relativement simple, pour l'habitat les choses sont beaucoup plus complexes. On constate plusieurs campagnes successives de construction, marquées par une évolution des techniques de bâti (solin de pierres sèches puis mur bahut et pour finir, petit appareil) et, assez souvent, par la pérennisation de l'emplacement de certaines structures domestiques, comme les foyers. Des systèmes de drainage ou d'assainissement des sols sont réalisés à partir d'apports de couches exclusivement formées de coquilles d'huîtres déposées sous les sols d'argile. Les axes secondaires, perpendiculaires au *decumanus*, sont maintenus durant ces trois siècles.

La zone occidentale du chantier échappe à cette règle car, à partir d'une période qui reste encore à préciser (courant du II^e siècle ap. J.-C.), aucune construction n'y est réalisée et seuls des sols de terre battue appartenant à des espaces ouverts s'y succèdent jusqu'à la fin de l'Antiquité. La construction du *forum* et des Piliers de Tutelle pourrait être à l'origine de la création d'un espace dénué de toute construction destiné à mettre en valeur l'architecture monumentale du centre civique.

Phase 3

Assez courte, elle correspond à la transformation du quartier en nécropole. Une soixantaine de tombes ont été recensées et fouillées. Cette profonde mutation du quartier intervient assez rapidement après la phase d'abandon de la fin du III^e siècle. Pour l'heure, il semble qu'un groupe de tombes assez homogènes soit majoritaire, ce groupe est caractérisé par des inhumations en coffres de bois assemblés avec des clous de fer, par une population dont la moyenne d'âge est assez basse et par la présence non systématique mais bien marquée de dépôts de chaussures (une ou deux) ou plus rarement d'offrandes céramiques. En dehors de ce groupe, de rares inhumations de périnataux appartiennent à des horizons chronologiques plus anciens, alors que quelques tombes semblent plus tardives. La fermeture de cet espace funéraire se fait à une date qui reste encore difficile à déterminer.

Phase 4

On peut regrouper dans cette phase, une série de fosses ou de silos auxquels succèdent des formations de terres noires surmontées, côté sud de la fouille, d'une nouvelle voirie est-ouest. Si le mobilier archéologique contenu dans les fosses peut être daté entre le VI^e et le VIII^e siècle, les formations de terres noires et la nouvelle chaussée restent encore difficiles à cadrer sur le plan chronologique.

Phase 5

La phase 5 correspond à la mise en place d'un large fossé orienté est-ouest dont l'emprise s'étend sur environ les deux tiers de la superficie du parking. La présence de ce fossé confirme en partie l'hypothèse de Léo Drouyn, hypothèse selon laquelle un premier fossé longeant le mur du *castrum* aurait été doublé au XIV^e siècle, avant la construction de la troisième enceinte de Bordeaux. Le comblement de ce fossé est très riche en mobilier, la céramique recueillie est caractéristique de productions régionales entre la fin du XIII^e et le XIV^e siècle. Le creusement de ce fossé a provoqué la destruction et la disparition de tous les vestiges antérieurs.



Vue d'ensemble du chantier.



Habitat augustéen daté de 30/20 av. à 10/20 ap. J.-C.



Vue d'ensemble du fossé médiéval.

Bordeaux - Cours du Chapeau-Rouge.

Phase 6

Cette dernière phase (XVe/XVIIe siècle) correspond tout d'abord à une période durant laquelle sont pratiquées des activités vraisemblablement liées à la restructuration du quartier. Ces activités font appel à l'utilisation de matériaux combustibles (houille) ; elles sont établies dans des cuvettes situées à l'intérieur de l'ancien fossé médiéval en partie comblé. Cette zone est bordée d'une nouvelle voirie est-ouest située côté nord. Elle forme, à la fin du XVIIe siècle, la limite méridionale du glacis du château Trompette.

Christophe Sireix, K. Chuniaud

Places de la Bourse, Jean Jaurès et Gabriel

Les fouilles archéologiques réalisées tout au long de l'année 2002 sur les places de la Bourse, Jean Jaurès et Gabriel, dans le cadre du projet des grands parkings de Bordeaux, ont permis de compléter de manière considérable le tableau qui avait pu être dressé jusqu'alors de l'histoire de Bordeaux et de l'évolution des rives de la Garonne dans ce secteur. Une vision globale de l'évolution des aménagements anthropiques est aujourd'hui disponible depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

Place de la Bourse, c'est autour du changement d'ère qu'un premier renforcement de la berge à l'aide de pieux apparaît. Ce système est repris et renforcé au début du IIIe siècle, après un effondrement de la rive. Une sorte de quai en bois ou de ponton semble alors être mis en place. Les dernières constructions antiques datent du début du IVe siècle. Place Gabriel, les aménagements antiques sont relativement modestes : petits bâtiments en bois et planchers grossiers sur une zone humide à l'époque augustéenne, ils sont caractérisés très tôt par une rive engravée venant prolonger un *decumanus* sur le fleuve. Les seuls aménagements quelque peu fastueux correspondent à un grand portique bordant la rue jusqu'au fleuve, construit durant le Haut Empire (IIe-IIIe siècle).

Après une longue période sans entretien, durant laquelle le fleuve semble avoir emporté une grande partie des aménagements qui caractérisaient ses abords à la fin de l'époque romaine et au Haut Moyen Âge, les rives sont de nouveau aménagées à partir du milieu de la période médiévale. Des atterrissements ou grèves sont alors construits à l'aide de galets de lest abandonnés par les navires venus charger à Bordeaux. Ces aménagements, relativement pentus, sont destinés à accueillir les vaisseaux venant s'échouer sur les rives à marée basse pour faciliter les manœuvres de transbordement.

Une des découvertes majeures est sans conteste les quais et pontons, bâtis au XIIIe siècle lors de la création du port de Tropeyte, dégagés place Jean Jaurès. Ces constructions en bois, qui pouvaient être supposées à la lecture de quelques textes médiévaux, sont une grande nouveauté pour la connaissance de l'histoire de Bordeaux. Il en va de même pour les quatre montants de pressoir et les nombreux pépins de raisin trouvés au pied de ces aménagements. Les quais sont constitués de grands pieux en chêne, long de plus de cinq mètres pour certains, régulièrement espacés, soutenant des systèmes de planches tantôt verticales tantôt horizontales, ou d'éléments de bateaux en remploi. L'ensemble présente un plan en caissons, résultant d'agrandissements et de réfections. Les derniers aménagements utilisent même des troncs d'arbre pour retenir des remblais de galets de lest. Les pontons, véritables avancées sur le fleuve devant permettre le déchargement des gros navires, ont été identifiés grâce à la base de leurs poteaux retrouvée fichée dans la vase argileuse. Ces installations portuaires continuent de fonctionner même après la construction du rempart de la troisième enceinte au début du XIVe siècle ; les fouilles ont permis de le reconnaître sur plus de 45 m de longueur.

La Renaissance est marquée par l'abandon des constructions en bois et le recours au système des atterrissements qui présentent dorénavant une pente beaucoup moins marquée. Les gros navires, qui ont alors un profil beaucoup plus marqué que les nefs médiévales, ne viennent plus s'échouer sur les rives. Ancrés au milieu de la Garonne, ils laissent les bateaux à fond plat faire la navette avec le port.

Les XVIIe et XVIIIe siècles voient un grand nombre de changements, comme la construction d'échoppes contre la face externe du rempart, et la réalisation de grands travaux qui vont profondément modifier l'aspect de la rive gauche. C'est tout d'abord, dans les années 1620, la construction d'un quai massif muni d'une pointe en redan, à une cinquantaine de mètres en avant de la porte du Chapeau-Rouge. Cet ouvrage, parfois appelé demi-lune du Chapeau-Rouge, retient un remblai massif, destiné à donner de l'espace au port coince entre le vieux rempart médiéval et le fleuve. C'est ensuite, toujours dans le même souci de gain de place, le remblaiement des rives vers la porte des Paux et enfin dans les années 1730 la construction de la place Royale par l'architecte Gabriel.

Frédéric Gerber

Tramway de Bordeaux

L'intervention archéologique menée sur les travaux du tramway bordelais vise à recueillir un maximum de données archéologiques avant leur destruction inéluctable. Dans le champ d'étude prescrit, toutes les tranchées de déplacement de réseau sont assimilées à des sondages et doivent permettre d'établir un diagnostic sur les secteurs considérés, en concluant sur l'intérêt plus ou moins grand du site et sur les nécessités d'interventions spécifiques. Il s'agira en second lieu, de les intégrer dans l'étude archéologique de la ville.

Les objectifs méthodologiques assignés au suivi des travaux du tramway bordelais consistent en un recueillement systématique de logs effectués dans les tranchées de déviation des réseaux urbains ou dans la mise en place de la plate-forme du tramway. A ce jour, plus de 2100 relevés stratigraphiques ont été effectués sur les communes de Bordeaux, Cenon, Lormont, Pessac et Talence. La réalisation de diagnostics sur des secteurs jugés intéressants d'un point de vue archéologique a été menée sur la base de corrélations de faciès sédimentaires entre logs décrits, tout en respectant les délais.

Les travaux du tramway bordelais, initiés en 1999, se sont poursuivis au cours de l'année 2002 par l'exploration des tranchées de réseau et de l'infrastructure au cœur de la vieille ville. L'exploration de ce secteur laissait présager des découvertes archéologiques d'importance. Tel fut le cas en de nombreux points de la ville où des vestiges antiques, médiévaux et modernes ont été mis au jour. Parmi les secteurs concernés par ces découvertes, nous pouvons citer la place de la Victoire, le cours Pasteur, les places Pey-Berland et Jean-Moulin, le cours de l'Intendance, la place de la Comédie, le cours du Trente juillet, les places de la Porte-Cailhau et du Palais.

Les découvertes se rapportent à la fois aux grands édifices antiques de Bordeaux déjà reconnus l'année précédente, tels le rempart antique ou la plate-forme portuaire médiévale (XIIIe siècle) au quai Richelieu, mais également à de nouvelles découvertes d'un grand intérêt : ainsi la mise au jour du carrefour du *decumanus maximus* avec le *cardo maximus*, à l'angle du cours de l'Intendance et du cours du Chapeau-Rouge, de sépultures médiévales en sarcophage place Jean-Moulin ou d'une inhumation de l'antiquité tardive place de la Comédie, placée sur les niveaux de voirie du *decumanus maximus*, ou un trésor monétaire d'époque moderne cours Pasteur. Il s'agit là des principales découvertes marquantes mais de nombreux sondages positifs d'un point de vue archéologique ont été enregistrés au cours de l'année 2002.



Bordeaux - Place Jean Jaurès. Estacade médiévale du port de Tropeyte (XIIIe siècle).
Au premier plan, pièces d'un pressoir.

Au cours de cette année, près de 700 sondages ont été effectués à la périphérie et au cœur de la cité sur les territoires communaux de Cenon, Talence et Bordeaux. A la fin de cette opération, une première esquisse de la configuration du sous-sol bordelais pourra être effectuée sur la base de l'étude des logs archéostratigraphiques et de leurs corrélations de faciès. Des études circonscrites ont déjà été élaborées l'année passée ; elles se sont poursuivies cette année dans différents secteurs de la cité antique.

Wandel Migeon



Bordeaux -
Cours Pasteur.
Dépôt monétaire.



Bordeaux -
Place Pey-Berland.
Vues du rempart antique.



Tramway, rue Vital-Carles

Cette intervention fait suite au projet d'installation de la chaussée du tramway de Bordeaux, tout le long de la rue Vital-Carles, sur une largeur de cinq mètres.

L'opération s'est déroulée du 1er au 28 mai 2002, avec un effectif variable de trois à cinq personnes. Une première phase de terrassement, sur une profondeur d'environ un mètre devait permettre à la fois d'établir des logs tous les vingt mètres mais aussi de relever en plan les structures les plus superficielles. Une deuxième phase, liée au creusement d'une nouvelle tranchée d'égout, devait suivre. Malheureusement, dès le début, le percement de l'ancienne conduite, toujours en service, a entraîné un rejet permanent d'effluents sur le site ce qui nous a contraints, en accord avec les services de l'état, à transformer l'opération en une simple surveillance.

Les objectifs de cette intervention, hormis le relevé du bâti récent, étaient d'essayer de repérer les traces de l'occupation médiévale, voire antique ainsi que de préciser, le cas échéant, l'emplacement du rempart nord de l'enceinte du Bas Empire.

Cette opération a permis de mettre au jour les vestiges de la chapelle et de la buanderie de l'ancien hôpital Saint-André (1390-1829) mais les résultats concernant le mur d'enceinte ont été complètement négatifs.

Gérard Sandoz

Place Pey-Berland

La fouille préventive réalisée en préalable au déplacement de la trémie d'accès au parking Saint-Christoly, place Pey-Berland, s'est déroulée dans le cadre du réaménagement paysager réalisé en accompagnement des opérations du tramway, placées sous la maîtrise d'ouvrage de la C.U.B.

Sur une surface réduite (75 m²) mais au potentiel important, il a été permis d'identifier une séquence d'occupation humaine continue depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours.

Durant le Haut-Empire, deux dés espacés de 5,50 m et recevant des colonnes de 0,62 m de diamètre, révèlent la présence du portique d'un important édifice, probablement public, édifié au cœur de la cité antique et non loin de la confluence des ruisseaux du Peuge et de la Devèze.

Le Haut Moyen Age est représenté par des sols en terre battue et un mur large de 0,60 m, orienté nord-sud, réalisé



Bordeaux. Ancien hôpital Saint-André. Un foyer de la buanderie.

à l'aide de moellons calcaires liés à l'argile, et identifié sur un développement de 12 m. Le mobilier céramique qui est constitué de pots ovoïdes ou globulaires, de gobelets carénés et d'amphore Late Roman 2, témoigne d'une occupation répartie entre les VI^e et VIII^e siècles. Bien que résiduels, les mortiers de DSP et la sigillée claire D indiquent une phase antérieure à la série précédente.

Des latrines attribuables à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle ont fourni l'essentiel du mobilier céramique du site. Cet ensemble fermé a livré de nombreux vases complets dont la richesse typologique doit être soulignée.

On citera notamment des tirelires, cruches à étrier et pichets décorés, représentatifs de la vaisselle de table bordelaise du XV^e siècle.

Des restes de constructions modernes témoignent de la destruction d'une partie du quartier, et notamment de la façade de Notre-Dame de la Place, en vue de la création de la place publique actuelle en 1880.

Didier Rigal

Place Pey-Berland, cloître Saint-André

Cette opération fait suite à un projet d'aménagement des abords sud de la cathédrale dans le cadre des travaux concomitants du tramway. Elle s'est déroulée du 15 au 30 juillet 2002.

L'objet majeur de ce diagnostic était de repérer la profondeur d'enfouissement des vestiges et de vérifier l'état de conservation de l'ancien cloître Saint-André et du rempart antique.

Tout d'abord, les vestiges découverts étaient faiblement enfouis. Les dernières couches du Bas Empire se situent entre 40 et 60 cm sous le niveau actuel de l'accès à la cathédrale.

La seconde remarque concerne l'absence totale de vestiges médiévaux. Le grand programme de démolition des années 1860, illustré par la toile de L. Drouyn, a visiblement fait disparaître toute trace d'élévation.

Pour ce qui concerne le Bas Empire, une portion du rempart, bien qu'en mauvais état, a pu être positionnée avec précision.

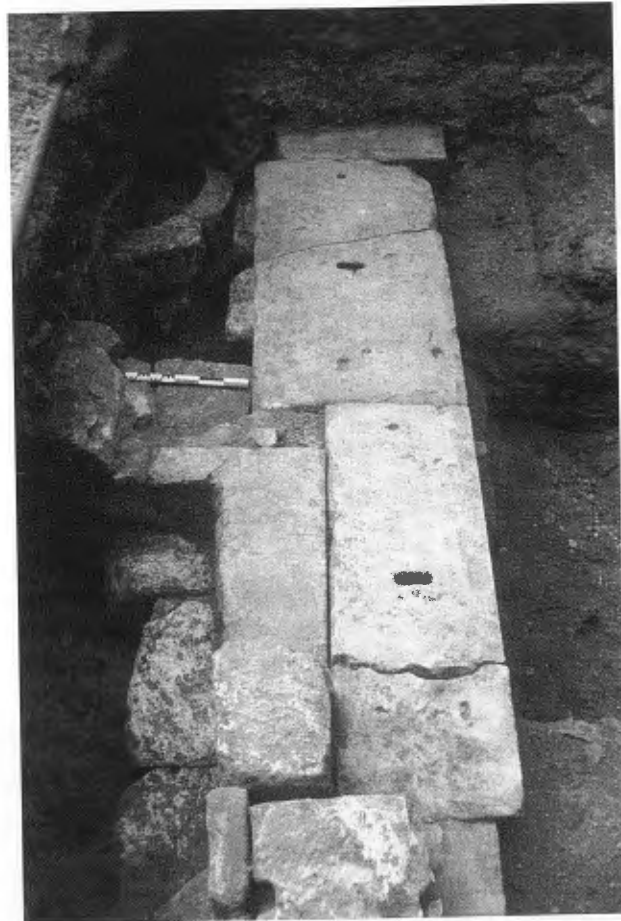
Enfin, il semble que l'apport majeur de ce diagnostic concerne le Haut Empire et plus précisément le II^e siècle après J.-C.

Contrairement à l'opinion communément admise, il semble bien que le quartier soit déjà à cette époque fortement structuré. L'élément essentiel qui permet de l'affirmer est un égout voûté, situé en bordure d'un important habitat maçonné et dont les divisions font penser à l'habituelle succession des façades romaines en bord de voie (logis, boutiques et/ou portique, égout, voirie). Un premier tronçon de cet égout avait d'ailleurs été retrouvé par L. Wozny un peu plus à l'est (cf. B.S.R. 2001). La mise en correspondance de ces deux sections permettra sans nul doute de définir un nouvel axe viaire de la ville antique.

Gérard Sandoz

Basilique Saint-Seurin, portail sud

Dans le cadre d'une étude préalable sur le portail sud de la basilique Saint-Seurin de Bordeaux, l'Architecte en chef des Monuments Historiques a sollicité la réalisation de sondages afin de déterminer la hauteur des sols contemporains du portail, daté du milieu du XIII^e siècle, et de l'arcature qui en forme le prolongement, placée sur le flanc extérieur de la nef. Un seul sondage a été réalisé face à la pile sud du portail, sous le porche, sur l'emprise de quatre dalles du sol actuel. Il n'est apparu aucun niveau



Place Pey-Berland, cloître Saint-André, vestiges du rempart antique.

de circulation, mais des sépultures en cercueils d'époque moderne dans les cinquante premiers centimètres, dont les fosses sont venues recouper les parements d'un double caveau bâti le long du soubassement du portail. Ce caveau, soit contemporain de la construction du porche au XVI^e siècle, soit antérieur et contemporain du portail, était visiblement destiné à accueillir régulièrement des inhumations (caveau réservé aux chanoines ?) car il contenait de nombreux ossements en réduction dans l'une des deux loges qui le constituait. Il ne conservait plus son couvercle qui devait à l'origine former une pierre tombale repérable au sol et approximativement établie à la hauteur du dallage actuel. L'emplacement du sondage sous le porche n'a pas permis d'observer les relations entre le portail et l'arcature du flanc sud de la nef. Il aurait fallu étendre le sondage davantage contre l'angle intérieur formé par le porche et la façade sud de l'église ce qui aurait obligé à démonter le dallage du porche sur une longueur plus large que prévue.

Jean-Luc Piat

CADAUJAC Domaine de Couhins

Si aucun élément d'importance archéologique n'avait jusqu'à présent été signalé sur les parcelles que nous envisagions de prospecter, leur emplacement géographique proche des mégalithes de Villenave-d'Ornon sur des zones géologiques similaires, nous a incités à vérifier s'il existait une continuité d'occupation néolithique.

La présence d'un aqueduc gallo-romain à proximité (cf. bilan 1999 et 2000, sondages Sarcignan) et l'hypothèse de son tracé aux environs de Couhins méritaient une surveillance particulière de ce secteur. Le projet d'une thématique concernant le ruisseau de l'Eau-Blanche qui traverse le Domaine (repérage et relevé des sites et ouvrages) fut un élément supplémentaire ayant motivé notre demande de prospection.

Situation

Le Domaine de Couhins se trouve sur la commune de Cadaujac. Il appartient et est exploité par l'institut national de la recherche agronomique (I.N.R.A.). La propriété est située de part et d'autre du ruisseau l'Eau-Blanche. Celui-ci, au niveau de la propriété, se divise en deux bras à cause de la présence d'un moulin sur son cours principal. La majeure partie des parcelles est située sur la rive droite. Entre les deux bras de rivière, s'étend une zone inondable non cultivée, couverte d'alluvions. Le domaine est encadré de deux propriétés sur lesquelles se trouvent deux châteaux des XVII^e et XVIII^e siècles.

Parcelle 1 III

La prospection de cette première parcelle a d'abord fait apparaître une forte concentration de débris de tuiles de facture grossière mais cependant récente (XIX^e-début XX^e siècle).

Le site, assez pauvre en mobilier lithique, a toutefois livré trois outils intéressants (deux grattoirs et une lame finement dentelée), deux nucléus et quelques éclats, attestant ainsi d'une présence au néolithique. Leur nombre et leur dispersion, plutôt en périphérie de la parcelle, ne permettent pas de déterminer l'emplacement d'un site d'occupation bien localisé.

Le mobilier céramique, très fragmenté du fait de l'exploitation agricole du domaine, est rarement antérieur au XV^e siècle. Le Haut Moyen Age est assez peu représenté. L'essentiel de la céramique collectée, est daté des XVI^e et XVII^e siècles avec une bonne présence de tessons de typologie sadiracaise. L'antiquité n'apparaît pratiquement pas ; seuls de rares débris de *tegulae* ont été collectés.

Paradoxalement, le mobilier métallique contredit les constatations faites sur la céramique. En effet, 18 monnaies romaines, couvrant la période du II^e au IV^e siècle, quelques rouelles en plomb à cabochons, une bouterolle de fourreau de dague romain, un embout de fuseau conique en bronze, représentent près de la moitié des objets trouvés sur cette zone. Le reste étant principalement attribuable aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles (doubles tournois) puis au XIX^e siècle (Napoléon III) et aux périodes modernes (sept monnaies).

L'examen d'un sondage à but agronomique n'a révélé aucune stratigraphie d'occupation dans les couches non touchées par les travaux agricoles.

Après notre opération de prospection, un défonçage et un labour profond ont été effectués. Cette opération n'a fait remonter aucun mobilier, laissant apparaître une terre quasiment vierge. Ceci tend à montrer que seuls les 30 premiers centimètres étaient occupés par du matériel archéologique.

Autres parcelles

La collecte du mobilier des autres parcelles prospectées a fait ressortir une forte dominance de tessons des XVI^e et XVII^e siècles. Mis à part quelques éclats de silex, aucun outillage lithique n'a été trouvé. L'antiquité n'est représentée que par une anse d'amphore hispanique de type Dressel 2-4 tarraconaise ainsi qu'un fragment de poids de tisserand en terre cuite. Pour cette période, six monnaies de bronze ont été trouvées, couvrant les I^{er} II^e, III^e et IV^e siècle dont un *nummus* de Constantin II d'un type très rare frappé à Londres (RIC 218). Le reste du numéraire n'est pas antérieur au XVI^e siècle. On peut toutefois signaler la présence très dispersée de quelques rouelles en plomb à 6, 7 ou 8 cabochons avec feuilles d'épicéa ou traits.

La présence de quelques outils néolithiques est peut être à mettre en relation avec les mégalithes de Villenave-d'Ornon distants d'environ 1500 mètres. Cependant aucun site d'habitat bien déterminé n'est connu dans ce secteur, ce qui rend intéressant la collecte de renseignements concernant cette période. La Protohistoire, n'est pas représentée.

Les quelques vestiges antiques répertoriés, s'ils n'apportent pas réellement d'enseignements concrets, permettent toutefois d'ajouter un point sur la carte archéologique de la rive gauche de la Garonne. Ces données associées aux autres renseignements de ce secteur géographique (Sarcignan, rives du Lugan, Cadaujac, Saint-Médard d'Eyrac, Isle-Saint-Georges, Beautiran...) seront nécessaires à la compréhension de l'occupation gallo-romaine et sa relation avec le fleuve en amont de *Burdigala*.

Le Haut Moyen Age est quasiment absent des vestiges collectés. Les premiers éléments datables de la fin du Moyen Age sont constitués par des boucles de ceintures dont la fourchette chronologique se situe entre 1350 et 1650 suivant les modèles, et par des monnaies du XVI^e siècle (denier tournoi d'Henri II, douzain d'Henri III, liards d'Henri III et Marguerite de Valois, douzain de Clément VIII, doubles tournois de Louis XI, Henri III, Henri IV). Très peu de tessons céramiques sont antérieurs au XV^e siècle.

La période couvrant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle, est la mieux représentée sur l'ensemble du domaine, tant par le mobilier céramique que métallique. La dominance de ces éléments est à rapprocher de la présence des très nombreux moulins qui jalonnent l'Eau Blanche et du développement des domaines agricoles et viticoles à cette époque.

Thierry Mauduit, Fabrice Lambert, Jérôme Jolivet

COUTRAS L'Essert

Préalablement à l'ouverture d'une carrière d'extraction de granulats, au lieu-dit "l'Essert", une opération de diagnostic archéologique a eu lieu en mars 2003. Le site, de six hectares, se situe au nord-est de Coutras, à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Bordeaux. Une première tranche sondée par J.M. Beausoleil s'est révélée sans aucun vestige archéologique.

Les parcelles affectées par les travaux sont sur une moyenne terrasse (Dubreuilh et Mondeilh, 1982), notée Fw2 se rapportant au Pléistocène moyen (Riss). Elle est composée de sables grossiers argileux, graviers et galets. Les formations colluviales sont sablo-argileuses de pentes et de vallons secs issues de formations fluviatiles "sidérolithiques".

La carrière de "l'Essert" se place sur les terrasses de la Dronne et de l'Isle bien connues pour leurs occupations paléolithiques, associant du matériel lithique roulé et non roulé, reprises dans les travaux de L. Moisan (1978).

La réalisation à l'aide d'une pelle mécanique de 58 tranchées a permis l'observation de ces colluvions. Les informations fournies par ces tranchées sont globalement récurrentes.

De façon générale, sous une couche de terre végétale, plusieurs niveaux de limons se superposent à la grave. Le toit de celle-ci se situe à des profondeurs variables, allant de 0,50 à 1,30 m. Des nodules de ferro-manganèse ont été

vus sporadiquement dans les sédiments directement au-dessus de la grave. Ils se présentent très rarement sous forme de plaques.

De l'occupation humaine passée ont été mis au jour quelques rares vestiges : 11 tessons de céramique, 32 artefacts lithiques et 11 structures.

Les occupations préhistoriques les plus anciennes sont représentées essentiellement par du mobilier lithique souvent retrouvé dans les quelques centimètres au-dessus de la grave. Seules deux pièces ont été récoltées dans un niveau de sable gris, deux autres dans la grave et une dernière dans la terre végétale. Ils se répartissent comme suit : 7 nucléus, 23 éclats et 2 outils (un biface et un grattoir).

L'état de conservation du mobilier -la moitié du matériel récolté est roulée- ne permet pas de proposer une fourchette chronologique. Si certaines pièces sont attribuables, avec certitude, au Paléolithique moyen (le biface et le grattoir), d'autres peuvent être néolithiques ou paléolithiques mais la majorité reste indéterminée.

La tranchée a livré sept fragments de céramique qui appartiennent à deux ou trois récipients. Parmi ceux-ci un fond ou un couvercle est attribuable à une forme du Premier Age du Fer, peut-être une urne funéraire. Trois autres fragments jointifs d'une céramique savonneuse grisâtre datant de -50 à 200 après J.-C et deux tessons de céramique moderne ont également été récoltés.

Les 11 fossés et fosses sont dispersés sur l'emprise du diagnostic. Les structures apparaissent, sous 30 cm de terre végétale et de limon, et sont conservées sur une profondeur inférieure à 50 cm. Leur comblement limoneux est brun et homogène. Les fossés ont des orientations très variées. Ils présentent des profils en cuvette dans la plupart des cas. L'unique fosse est de forme circulaire (diam. : 0,70 m ; prof. : 0,15 m) ; son comblement est limoneux, charbonneux.

Le diagnostic réalisé renvoie l'image d'un secteur peu occupé anciennement à en juger par le nombre de structures, la quantité et la qualité de mobilier. Faute de mobilier associé aux structures, il est difficile de proposer une attribution chronologique ou même une fonction.

Nathalie Moreau

MOISAN, L. (1978). *Recherches sur les terrasses alluviales du Libournais et leurs industries préhistoriques*. Thèse d'université, Bordeaux, I, 421 p., 97 fig., 158 pl.

DUBREUILH, J. ; MONDEILH, C. Carte géologique 1/50 000, feuille de Coutras, B.R.G.M.

DAIGNAC Restauration d'un treuil de carrière

Problématique

La pierre à bâtir produite dans les anciennes carrières souterraines était évacuée soit par voie horizontale, soit par des puits verticaux. Plusieurs centaines de puits d'extraction ont fonctionné en Gironde depuis le Bas Moyen Âge jusqu'au milieu du XX^e siècle. Ces puits étaient équipés de mécanismes de levage par treuil. Au cours d'une prospection, un de ces puits d'extraction nous a été indiqué ; les vestiges de superstructures masquées par la végétation pouvaient livrer des informations utiles sur le dispositif et la méthode de levage.

Au-delà d'informations descriptives sur le mécanisme et sa mise en œuvre, nous espérons mieux comprendre les aspects techniques et économiques du transport et du stockage de la pierre : compétences requises, demande énergétique, temps de manutention, emprise au sol, gestion des ruptures de charge, voies de desserte, etc. Enfin, nous souhaitons réintégrer dans le petit patrimoine rural cet édifice modeste mais unique, témoin ultime dans le paysage bordelais d'une importante activité économique.

Le site

Le puits donne sur l'immense carrière du Génie (18 ha excavés sur une emprise de 800 x 900 m). Une estimation grossière permet d'évaluer le volume de pierres produit à environ 720 000 m³, soit un million de tonnes. La carrière a été active dans la période 1850-1914. Le puits profond de 30 m dessert deux niveaux de galeries.

Analyse des vestiges

Deux murs pignons de 4,30 m d'élévation et 2 m de largeur encadrent le puits. Ils supportaient le mécanisme de levage des pierres et la toiture. Un toit à deux pentes couvrait l'édifice.

Nous avons eu la bonne surprise de trouver en place l'axe métallique horizontal du treuil, encore équipé d'une roue crantée et d'un dispositif d'ancrage complexe. L'ensemble est fortement corrodé. Les murs portent les traces d'autres appareils dont l'usage reste à déterminer.

De chaque côté du puits ont été élevées deux terrasses bordées de murets en pierres de rebut : les quais pour le chargement des charrettes. Le quai nord s'incline jusqu'au niveau du sol au bout de 15 m. Le quai sud est plus court (3,20 m) et de hauteur constante.

Le terrain autour de l'édifice ne comporte plus aucune aire d'activité lisible (chemin de halage, stockage des pierres, des outils, voie de transport).

Une carte postale ancienne, qui représente un autre treuil similaire en activité à Daignac, permet de reconstituer l'implantation de ces activités. Cette vue apporte plusieurs renseignements essentiels sur le treuil et ses tambours, la toiture, le halage par traction animale.

Restauration et mise en valeur

L'intérêt des vestiges dégagés et leur état justifie pleinement une tentative de restauration prévue pour 2003 : réfection de la maçonnerie, de la couverture, des quais de chargement ; restauration (ou reconstitution) puis remise en état de marche du mécanisme de levage ; traitement de la végétation et l'aménagement des abords.

Après cette remise en état complète, nous procéderons à un essai de fonctionnement réel du treuil.

Damien Delanghe

DAIGNAC, GRÉZILLAC, SAINT-QUENTIN DE BARON

Cette campagne de prospection thématique, effectuée dans un secteur de l'Entre-deux-Mers, centré sur le bassin de la Candonne, affluent de la basse vallée de la Dordogne, a surtout concerné des séquences chronostratigraphiques placées à la charnière de la fin du Tardiglaciaire et du début du post-glaciaire. Lors de la campagne de 2002, trois gisements appartenant à cette tranche chronologique : Granet 2 à Grézillac, Moulin-Neuf 2 à Saint Quentin-de-Baron, abri Piganeau à Daignac ont donné lieu à des ravivages de coupes stratigraphiques ainsi qu'à des sondages qui complètent utilement ceux entrepris dans les années 1980. Ces travaux ont apporté des compléments d'information sur la nature des gisements, leur potentiel archéologique, leur appartenance chronoculturelle et ils ont permis d'effectuer des prélèvements pour datation.

Granet 2, proche d'un gisement magdalénien situé dans un dépôt de pente, se place au pied d'un petit affleurement calcaire en contrebas d'une falaise plus importante. Le ravivage de la paroi d'une ancienne tranchée de carrière a permis de préciser la stratigraphie des dépôts du talus qui renferment deux niveaux archéologiques uniquement visibles en bas de pente. Un sondage effectué dans ce secteur, dans le prolongement de la coupe, a permis de recueillir en stratigraphie dans des dépôts qui semblent avoir

soliflué, une industrie lithique riche en petits produits de débitage et déchets de taille associés à de rares microlithes ainsi qu'à des tessons de céramique fragmentaires. L'ensemble peut appartenir au Néolithique et peut être s'agit-il de Néolithique ancien.

A l'abri Piganeau, le nettoyage du fond de l'abri et le ravivage d'une coupe stratigraphique ont révélé, sous des apports récents qui coiffent une couche limono-argileuse à éboulis renfermant un niveau à industrie et céramique néolithique, la présence de niveaux carbonatés, indurés, cendreaux, riches en petits produits de débitage, déchets de taille et restes de faune très fragmentaires. L'industrie comporte des triangles scalènes courts ; elle est associée à de menus fragments d'argile cuite et pourrait appartenir au Sauveterrien, dont il pourrait subsister un témoin dans cette partie du gisement et dont les niveaux d'occupation magdalénienne paraissent avoir été détruits par les fouilles anciennes et l'exploitation du calcaire dans lequel est creusé l'abri.

Situé à quelques mètres à l'est du gisement magdalénien sous abri de Moulin-Neuf, découvert et fouillé par R. Cousté dans les années 1940, puis plus récemment par M. Lenoir, le gisement de Moulin-Neuf 2 se place dans un talus en pied de falaise où d'anciens sondages ont montré la présence de dépôts livrant de la céramique épaisse (Age du Bronze et Néolithique) sur des dépôts cryoclastiques du Würm récent renfermant des indices de Magdalénien. Au cours de la campagne 2002, un sondage profond pratiqué en bas de talus a recoupé un niveau de blocs effondrés récents sur des éboulis plus ou moins volumineux inclus dans une matrice argilo-limoneuse très humide baignant dans une nappe phréatique. Ces couches profondes ont livré des esquilles d'os, le plus souvent brûlées et de petits produits de débitage et déchets de taille dans des silex variés qui appartiennent à une industrie lamellaire probablement magdalénienne et plus ou moins contemporaine de celle de l'abri voisin (datation en cours).

Michel Lenoir

EYSINES/LE HAILLAN

Vignes de Bussac

Une fouille fait suite à un diagnostic archéologique sur le tracé de la déviation de la RN. 215. L'opération a duré un mois en juillet 2002 avec une équipe de sept contractuels de l'I.N.R.A.P.

L'analyse des données est actuellement en cours, différentes missions au caractère urgent fortement prononcé ayant dû être accomplies depuis cette date.

Les formations superficielles sont caractérisées par des sables rendant parfois difficiles les décapages et la lecture du sol.

Les principaux résultats concernent une occupation de l'espace sous au moins trois formes et plusieurs grandes périodes. Des vestiges antiques se présentent sous la forme de bâtis légers sur poteaux formant des petites entités associées à un réseau de fossés.

Quelques éléments mobiliers protohistoriques sont présents sur le site mais de manière plus subtile.

L'ensemble de structures concerne cependant des périodes plus récentes, de la fin du Moyen Âge, de l'époque moderne et jusqu'à nos jours. Il s'agit d'une grande exploitation agricole comprenant une organisation ouverte et lâche d'un bâti sur fondation calcaire représenté par au moins cinq bâtiments. Malgré le caractère récent de ces structures, il est avéré que des sépultures sont associées à l'un des bâtiments. Des squelettes entiers d'animaux ont été découverts près du bâtiment principal. Ce sont majoritairement des bovidés. Les vestiges du travail de la terre sont visibles sous la forme d'un réseau complexes de fossés, de fosses à plantations et de labours fossiles.

Les études en cours vont permettre de structurer le discours scientifique en associant les observations archéologiques de terrain et les analyses de laboratoire, céramologie et anthropologie.

Luc Wozny

HURE

Place de l'église Saint-Martin

Les sondages réalisés le 9 mars 2002 sur le site de la place de l'église Saint-Martin font suite aux opérations archéologiques conduites depuis 1999. Ils ont pour objet de vérifier plusieurs hypothèses portant sur les deux derniers états d'occupation antique. Dans un souci de cohérence, la numérotation des sondages et des structures nouvellement reconnues, reprend celle établie à partir de 1999.

Les hypothèses de départ

Une première concerne le mur M 13, affleurant dans le chemin passant au sud de l'église. Le fait qu'il soit encore visible, et par conséquent que son arasement se situe à une cote proche de celles des vestiges reconnus de l'état 3, pousse à le rattacher à ce dernier. Il convient de vérifier cette présomption.

Concernant l'état 2, nous avons remarqué, lors de la précédente opération, que le mur M 4 semblait être fondé dans une tranchée de récupération d'un mur antérieur. Si tel était le cas, une projection suivant l'axe des murs connus pour cet état nous amène à la perpendiculaire de M 5. Le seul secteur permettant de vérifier l'existence d'une telle structure se trouve entre les murs M 2, remontant à l'état 2, et M 3, appartenant à l'état 3.

Le degré d'arasement de M 2 est relativement faible, la mosaïque 1/2 reposant directement dessus, il est donc possible qu'un éventuel mur directement lié à M 2 ne soit pas totalement détruit, et dans le cas contraire, nous pourrions malgré tout voir la trace d'un arrachement sur l'élévation sud de M 2.

La présence d'un mur opérant un retour avec M 5 et en relation avec M 2 marquerait la limite orientale d'une cour dont la limite occidentale serait possible à positionner par projection.

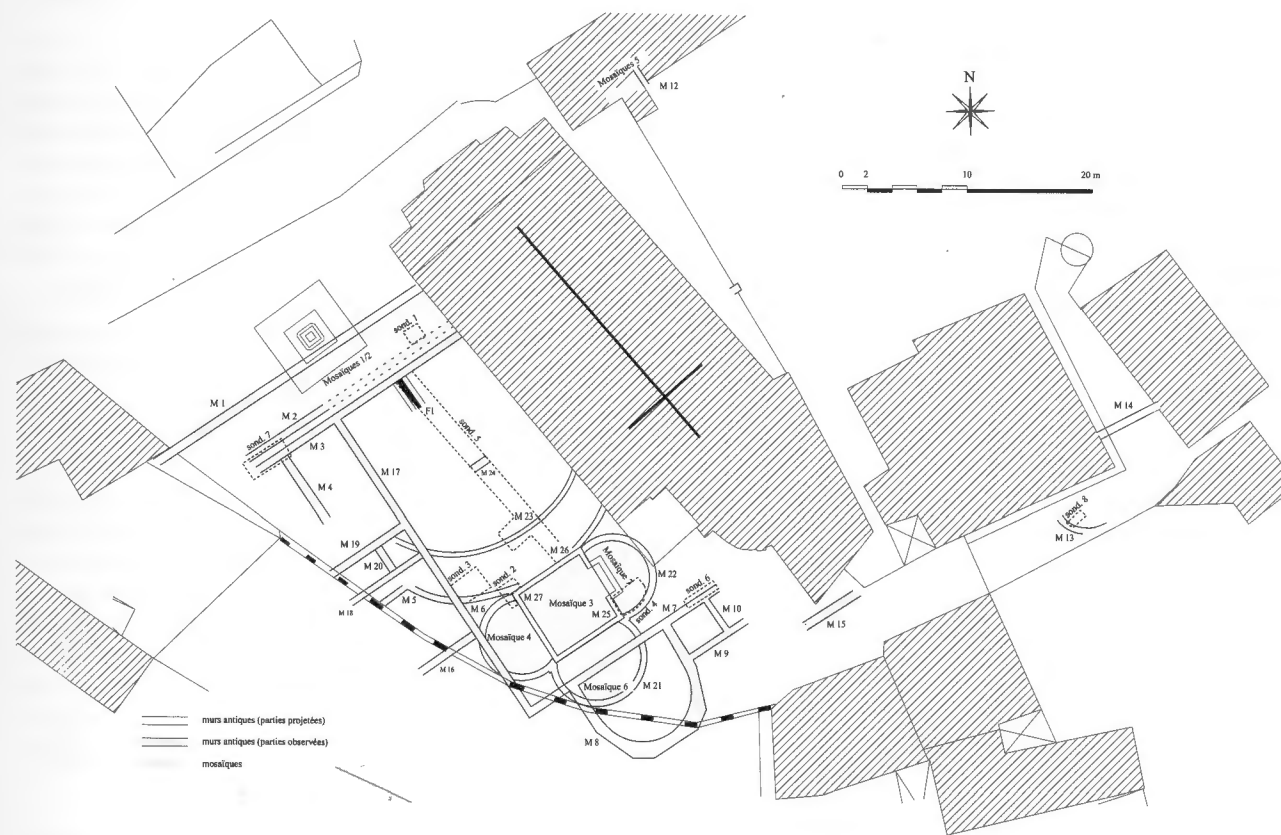
L'hypothèse suivante porte sur l'état 3 et est similaire à celle qui précède. Il s'agit de vérifier l'existence d'un mur perpendiculaire à M 7 et pendant de M 17. Ce dernier se situerait à peu près dans le prolongement de M 10, dans un secteur où le creusement d'une fosse ou d'une sépulture aurait pu empêcher sa reconnaissance lors du décapage de 1999.

Les sondages

Sondage 6

Ce sondage est ouvert en vue d'établir la présence ou non d'un mur perpendiculaire à M 7.

Le secteur d'implantation a été relativement moins affecté par les travaux d'enlèvement des terres du cimetière en 1870-1871. Pour cette raison, une sépulture en fosse apparaît à 0,10 m sous le niveau de circulation, soit à environ 29,70 m NGF. Un chapelet et une monnaie accompagnent le défunt. Cette dernière nous situe à l'époque



Hure - Place de l'église Saint-Martin.
Plan général des fouilles.

moderne. Malgré la perturbation due à l'inhumation, nous constatons qu'il n'y a pas de retour à une distance correspondante à celle connue entre les angles formés par M 7/17 d'une part et M 8/17 d'autre part. Par conséquent, l'abside à pans coupés externes ne se trouve pas dans l'axe médian de la cour du troisième état.

Sondage 7

Ouvert entre les murs M 2 et M 3, il complète utilement les observations faites en 1999 dans le sondage 1. La stratigraphie est radicalement différente. Au niveau de remblai présentant les vestiges de démolition, placé contre l'élévation nord-est de M 2, correspond une alternance de couches marneuses et de passées rubéfiées. Au-dessous, à 28,40 m NGF, alors que nous trouvons, au nord-est, un niveau de remblai terreux intégrant des enduits peints et des tessons de céramiques datés du I^{er} siècle, nous observons un niveau de terre noire ne livrant que des tessons de céramique du Premier Age du Fer.

Ainsi nous n'avons pas trace d'un mur perpendiculaire à M 2 mais un espace très particulier, large de 0,50 m, conservant les témoins d'une occupation précoce du site. Seule la réalisation de travaux importants au IV^e siècle, époque à laquelle nous supposons qu'appartient M 2, peut expliquer ce phénomène.

A partir de ce dernier mur, et dans l'espace de la cour de l'état 2, le niveau originel de circulation a été abaissé par l'établissement d'une terrasse. Au Ve siècle, la réalisation de l'état 3 a ramené le sol de la cour à une cote qui devait être sensiblement celle connue antérieurement au IV^e siècle.

Sondage 8

Situé dans le chemin longeant l'abside de l'église, il a pour but de retrouver le sol en relation avec le mur M 13. Dès le début du creusement, un niveau de béton de tuileau, très abîmé, est mis au jour. Il est à la même altitude que celui de l'état 3, reconnu sur le reste de la place. Nous sommes donc assurés désormais de son appartenance à ce dernier état. Des trois hypothèses avancées, seule celle concernant la datation de M 13 s'est révélée être exacte.

Les limites des cours des deux derniers états restent donc inconnues ; celle de l'état 2 à l'ouest ne pourra être évaluée que par la reconnaissance de son symétrie à l'est.

Xavier Charpentier

Henry, O. "Hure. Place de l'église Saint-Martin", *B.S.R. Aquitaine 2000*, Bordeaux 2001, p. 52-53.

Charpentier, X., Henry, O., "Hure. Place de l'église Saint-Martin", *B.S.R. Aquitaine 2001*, Bordeaux 2002, p. 69-71

HURE

Prospection sur le territoire communal

Depuis 1999, le site de la place de l'église fait l'objet de plusieurs opérations archéologiques (Henry 2001 ; Charpentier, Henry 2002). Afin de mieux cerner l'environnement du site une prospection a été mise en œuvre.

Les observations ont porté plus particulièrement sur les lieux où ont été autrefois signalées des découvertes de vestiges antiques.

L'étude des plans cadastraux de 1827 et actuel, des matrices et des écrits des érudits nous ont conduits à "Noguey". La nature de prairie des terrains ne permet pas de discerner la présence d'éventuels vestiges. On relève cependant qu'au cadastre de 1827, le groupe de parcelles jouxtant à l'est la maison "Noguey", porte le nom de "Muraillies", toponyme évocateur.

Le second secteur de recherche concerne le tracé d'une voie hypothétiquement romaine dont des portions du tracé auraient été vues au milieu du XIX^e siècle. Cette voie traversait la commune d'est en ouest, entre Rabèze et Marchez. Ici encore aucun indice n'a pu être repéré au sol. On note l'existence de toponymes : "Camelarge", "Camgran" et la subsistance de sections de chemin s'interrompant dans des parcelles au cadastre de 1827. Si donc rien ne permet de remettre en cause l'existence d'un chemin ancien, rien n'autorise à avancer une datation.

A l'entrée occidentale de Hure, Julians fait aujourd'hui figure de quartier. En 1827, c'était plutôt un hameau distant de 200 m des premières maisons du bourg. Les sources manuscrites indiquent que les constructions actuelles intègrent des éléments gallo-romains. Elles signalent surtout des briques, ciments, poteries rouges à pâte fine, médailles et un fragment de marbre vert, sur le terrain de la maison Lafargue. Cette propriété est aujourd'hui séparée de Julians par le canal latéral à la Garonne. Il est possible que les découvertes aient été faites lors du percement de ce dernier. La prospection faite sur les parcelles labourées aux alentours n'a rien révélé. Seul un ancien mur apparaît dans la coupe du fossé de la voie vicinale n°4, qui longe la propriété au nord. Cependant cette structure ne semble pas devoir remonter à l'Antiquité.

Le dernier lieu visité est une maison du bourg, située à quelque 75 m de la place de l'église. Les vestiges encore visibles correspondent à ceux mentionnés au milieu du XIX^e siècle dans les propriétés "des héritiers Laurens" et

"Pouverreau". Ils consistent en un sol mosaïqué, décrit et étudié par Catherine Balmelle, placé sur les restes d'un hypocauste à chambre circulaire et canaux rayonnants. A défaut d'éléments mobiliers datables, la stylistique de la mosaïque nous conduit à proposer le IV^e siècle. Le pavement serait donc à rattacher au deuxième état de la villa, partiellement dégagé sur la place. A l'instar du marquis de Castelnaud, nous constatons que la mosaïque règne à la même cote (29,85 m NGF) que celle affleurant sur la place et dont un reste est visible contre le collatéral sud de l'église. Cette dernière est pourtant plus tardive puisque placée dans le troisième état d'occupation de la villa, estimé du Ve siècle. Ce fait conforte l'idée qu'un notable affouillement a été réalisé au IV^e siècle avec la mise en place d'une terrasse dans l'espace de l'actuelle place de l'église. Au siècle suivant, en cet espace, des travaux d'ampleur ont ramené les sols à une cote voisine de celle connue antérieurement au IV^e siècle et équivalente à celle des niveaux de circulation dans le reste du site.

Une prospection aérienne pourrait éventuellement pallier l'absence de résultats probants dans les secteurs de Noguey et sur le tracé du chemin ancien de Rabèze à Marchez. Pour ce dernier, la recherche d'une voie antique pourrait être reportée plus au sud, sur le territoire de Noailac, où au nord du bourg, le lieu de "La Caussade" signalerait un axe de circulation antique.

Xavier Charpentier

Castelnau d'Essenault, G. (1849), *Carnets de notes et de dessins*, AD, 162 T15.

Balmelle, C. (1987), *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, IV - Aquitaine - 2, Xe suppl. à *Gallia*, CNRS éd., 1987.

Charpentier, X., Henry, O. (2002), «Hure. Place de l'église Saint-Martin», *Bilan scientifique de la région Aquitaine 2001*, Bordeaux 2002, p. 69-71.

Henry, O. (2001), «Hure. Place de l'église Saint-Martin», *Bilan scientifique de la région Aquitaine 2000*, Bordeaux 2001, p. 52-53.

LANGON/CAPTIEUX

Itinéraire à grand gabarit

Cette opération de diagnostic archéologique s'inscrit dans le cadre de la surveillance du tracé de l'itinéraire à très grand gabarit destiné à permettre l'acheminement des pièces de l'avion Airbus A3X.

Elle s'est déroulée du 6 novembre au 7 décembre 2002 et a concerné trois secteurs différents : deux sur la commune de Langon, aux lieux-dits "Mauco" et "Le Port de Langon" et un sur la commune de Captieux (contournement du village).

Langon "Le Port de Langon"

L'examen précis de la succession sédimentaire sur six mètres de profondeur (tranchée 1) a montré l'importance des dépôts liés aux crues des ruisseaux bordant la parcelle. Par ailleurs, la découverte de quelques fragments de céramique moderne à -5,50 m a prouvé que ces limons se sont mis en place récemment. Enfin le caractère extrêmement instable du secteur (érosion répétée des rives par les crues des ruisseaux) rend très improbable la conservation d'aménagement médiévaux ou antiques plus en profondeur.

Langon "Mauco"

Bien que certains sondages aient livré du mobilier protohistorique, aucun aménagement fossoyé n'a été découvert. De plus la répartition des fragments sur une faible surface, en bas de pente et au sein d'une couche visiblement colluvionnée, permet de conclure que le site n'est pas en place.

Captieux, contournement est

Les sections 2 et 3 (au nord du CD 10) n'ont révélé aucune trace d'occupation humaine.

La section 1 a permis de reconnaître trois concentrations de structures très distantes les unes des autres (150 à 200 m).

Les élargissements pratiqués ont tous été négatifs. Les vestiges (essentiellement des trous de poteaux) sont très arasés et impossibles à dater, excepté un groupe qui a fourni 64 tessons de céramique du Haut Moyen Age.

Le cas de figure présenté par ces résultats rend leur interprétation des plus complexes. Ils sont extrêmement dispersés (sur plus de 400 m) et leur contemporanéité n'est pas attestée.

Gérard Sandoz

Nord-Médoc

Prospection à l'aide d'un détecteur de métaux

Ce rapport de prospection électromagnétique 2002 concerne treize sites de surface répartis sur huit communes du nord Médoc.

Toutes ces zones prospectées sont plantées en vignes, sauf une située sur la façade atlantique et liée aux travaux de fixation du front de mer.

Communes	Sites	Lieux-dits	Objets et monnaies trouvés
BEGADAN	4	By. Chassereau. Bois de Clas. Les Acacias	24
CIVRAC	2	Castelnau. Voluzan.	40
GRAYAN L'HOPITAL	1	Martignan	6
JAU DIGNAC LOIRAC	1	La Salle	60
LESPARRE	1	Couloumey	13
QUEYRAC	2	Le Corne. La fontaine de l'angle.	24
VENDAYS-MONTALIVET	1	Les Lescats	4
SOULAC	1	L'Amélie	13

Les monnaies et objets divers ont ainsi été trouvés hors stratigraphie dans des contextes perturbés.

Les monnayages dominants sont : deniers tournois, double tournois et liards de France de Louis XIII et Louis XIV ; sesterces, as et numis dominants d'Antonin le pieux à Constantin ; demi-gors Hardi et denier d'Edouard III et de son fils Le Prince Noir ;

Le Bronze moyen est bien représenté avec 16 objets.

Sur 184 monnaies et objets divers identifiés, on obtient par période considérée et en pourcentage :

XIXe :	9,2 %	XVe :	5,4 %
XVIIIe :	7,6 %	XIVe :	7,10 %
XVIIe :	33,7 %	Epoque gallo-romaine (Ier au IVe siècle) :	20,10 %
XVIe :	6 %	Epoque mérovingienne (VIe au VIIe siècle) :	0,5 %
		Bronze moyen médocain :	8,7 %

Jean-Marie Lourenço

MERIGNAC

Voie de desserte ouest

Deux opérations archéologiques ont été mises en place à la suite de sondages archéologiques révélateurs sur le tracé de la future voie de desserte ouest, voie pénétrante dans Mérignac du rond-point de Kaolack à l'avenue Bon-Air.

Les deux gisements découverts tour à tour en mars 2001 par L. Wozny (B.S.R. 2001, p. 73) et en mai 2001 par Ch. Sireix (B.S.R. 2001, p. 73) ont été fouillés l'un à la suite de l'autre sur une base de quinze jours ouvrés.

L'écart temporel entre les deux découvertes est le fruit d'un arrêt de chantier pour intempéries. Les fouilles ont eu lieu du 11 février au 1^{er} mars 2002 à quatre personnes et sous des conditions météorologiques exécrables.

L'approche archéologique des sites de Mérignac a permis de reconnaître et d'étudier les restes de bâtiments en terre d'époque moderne. C'est cet aspect précis des découvertes qui a mobilisé la plus grande partie des énergies et du faible temps imparti à la fouille.

Outre ces différences structurelles entre les deux sites, c'est le chantier 2 qui a livré l'essentiel du mobilier archéologique, essentiellement céramique, et parfois d'une abondance notable. Les deux sites sont distants d'environ 550 m. Ils sont proches dans le temps puisque les estimations chronologiques donnent pour le bâtiment isolé XV-XVIe siècles et pour le bâtiment en terre associé à un chemin et des structures en creux, le XVIe siècle.

Sur le site 1, le bâti est uniquement associé dans les limites de l'emprise décapée à une grande fosse, probable mare à l'image de celle en fonction à quelque 20 m au sud. La tradition orale garde le souvenir de pierres enfouies dans cette parcelle voisine, pierres pouvant correspondre à un autre bâti.

Sur le site 2, les découvertes sont organisées en trois secteurs. Du bâti en terre entre un chemin et un grand fossé secteur 1, des fosses à usage d'extraction et un système fossoyé linéaire secteur 2 et des fossés, trous de poteaux et silos, secteur 3. Ce découpage par types de vestiges rencontrés ou par délimitation artificielle (chemin) ne signifie pas pour autant une distinction ou une appartenance strictes de chaque entité spatiale ainsi formée. La faible superficie de l'échantillon archéologique oblige à la prudence quant à nos propositions d'interprétation allant en cette direction. Il est cependant probable que les fosses d'extraction d'argile mises au jour soient précisément celles ayant nourri les tranchées de fondation des murs.

Les points communs des bâtis des deux sites sont nombreux. Les deux gisements archéologiques ont été détectés sur des points très légèrement surélevés par rapport à leur environnement immédiat. Le cas est plus net sur le site 2 où le bâti est installé directement sur l'affleurement du banc d'argile surplombant à l'ouest, et de manière marquée, une vaste dépression colmatée par des sables gris.

La fouille et l'étude des résultats rendent possible une compréhension du mode opératoire des bâtisseurs. Pour les deux sites le processus général est le suivant :

— préparation et assainissement des terrains sous forme de terrassements assez profonds et au moins égaux aux dimensions futures des pièces projetées ;

- remblai du creusement avec un sédiment limono-argileux brun à petits galets ou argileux presque pur (bâti A site 1) ;
- creusement des tranchées de fondement des murs ;
- comblement et compactage de ces tranchées à l'aide d'un sédiment très argileux à petits galets ;
- montage de l'élévation (pisé banché ou adobe ?).

L'analyse présentée pourrait servir d'amorce à un travail de recherche au fort potentiel de résultats, travail pour lequel il serait besoin d'approfondir lectures et connaissances sur les types de construction faisant appel aux techniques rencontrées sur les sites 1 et 2 de Mérignac. Le manque de références pour la Gironde, et plus généralement, l'Aquitaine se révèle gênante à ce stade de l'étude.

Une étude d'archives, une approche locale des plans cadastraux anciens et un échange avec les acteurs locaux de l'histoire et de l'archéologie sont envisagés dans le cadre d'une étude plus poussée des deux sites en vue d'une diffusion publique des découvertes.

Luc Wozny

ORDONNAC

Abbaye Saint-Pierre de l'Isle

L'abbaye Saint-Pierre de l'Isle se situe dans le Médoc, en Gironde, au nord du diocèse de Bordeaux. Elle est précisément située dans la commune actuelle d'Ordonnac, à une dizaine de kilomètres à l'est de Lesparre, sur la rive ouest de l'estuaire de la Gironde. L'emplacement géographique de l'abbaye de l'Isle sur une colline confère au site un intérêt particulier, par sa position en hauteur, qui offre une vue générale sur la Gironde et son estuaire. Autrefois au milieu des marais, asséchés depuis, l'île est fortifiée par des fossés toujours en eau aujourd'hui.

Seule l'abbaye augustinienne de Saint-Pierre de Vertheuil était connue dans la région du Médoc. L'abbaye Saint-Pierre de l'Isle en Médoc, jusque là peu connue, s'est révélée être un édifice important tant par son architecture que par son rôle au sein du diocèse de Bordeaux. Une abbaye était installée sur l'île dès le XIe siècle, comme en témoigne une épitaphe retrouvée dans les décombres de l'édifice à la fin du XVIIIe siècle. Le premier acte de fonda-



L'abbaye Saint-Pierre de l'Isle en Médoc. Vue aérienne.

tion connu date seulement des années 1130, où l'archevêque de Bordeaux, Arnaud-Géraud de Cabanac, autorise Geoffroi du Louroux à construire une église sur l'île Saint-Pierre, donnée à cet effet par le seigneur de Lesparre. Cette fondation rentrait vraisemblablement dans le projet de Geoffroi du Louroux, devenu évêque de Bordeaux, de répandre la règle de saint Augustin, ainsi que de peupler les terres médocaines en y implantant des lieux de culte. Ruinée, l'abbaye est saisie lors de la Révolution, puis vendue comme bien national en 1791.

Les vestiges en élévation de l'abbaye de l'Isle sont aujourd'hui peu nombreux. Ils comprennent un pont et une porte fortifiée qui permettent l'accès sur l'île, le mur oriental du chevet plat de l'église et deux bases de contreforts de la nef, l'aile sud des bâtiments conventuels qui entouraient la cour du cloître, ainsi que des bâtiments annexes et un pigeonnier. De plus, la prospection électrique a révélé un plan complet de l'église, qui permet de mettre en évidence une autre phase architecturale de l'édifice. Ce plan présente un chevet semi-circulaire ouvrant sur un transept saillant

où chaque croisillon comporte une absidiole orientée semi-circulaire. Cette prospection permet également de visualiser le terrassement qui a eu lieu sur le sommet de l'île avant d'y construire l'abbaye, ainsi que des structures supplémentaires encore énigmatiques.

Ainsi, les recherches sur l'histoire de l'abbaye de l'Isle ont permis de prendre conscience de son rôle dans l'histoire du diocèse de Bordeaux, à travers la volonté d'un évêque, Geoffroi du Louroux, de diffuser la règle de saint Augustin. Nombreuses sont les archives qui restent à déchiffrer pour connaître davantage l'histoire de l'abbaye. De plus, cette étude a permis de mettre en évidence deux phases architecturales de l'édifice, notamment grâce à la prospection électrique. Cette méthode, utilisée dans l'environnement proche des vestiges de l'église, pourrait être étendue à la superficie du site dans son intégralité, afin de réaliser une étude exhaustive des vestiges de l'abbaye et ainsi, de mieux les comprendre.

Juliette Masson



Epitaphe trouvée dans les décombres de l'abbaye Saint-Pierre de l'Isle en Médoc par Jean Vial, curé de la paroisse d'Ordonnac, en 1784. Marbre blanc de 34 cm sur 27,3 cm, sur lequel est gravée l'épithaphe suivante :
HIC IACET ARNALDUS NOSTER SANCTISSIMUS ABBAS
VOVERAT HOC ALTARE PETRO ET PROPE IUSSIT HUMARI
VESTE SENECTUTIS CUM DESPOLIATUS ABIRET
LANGUIDA MEMBRA MEA HI(C) MIHI REDDIDIT ILICO SANA
TUNC EGO WESPANUS PRIOR HUNC REGALE SEPULCHRUM
NUNC ABBAS TITULUM FECI SEMPERQUE ROGABO
I I I T T T T T I I I
Elle peut être traduite ainsi (C. Jullian) :
Ci-gît Arnaud notre très saint abbé.
Il avait voué cet autel à Pierre et ordonna qu'on l'inhumât tout près.
Lorsque, dépouillé du vêtement de la vieillesse, il s'en irait.
Mes membres alanguis il les rendit ici même immédiatement sains.
Alors moi, Vespan, prieur, je lui ai fait [élever] ce royal tombeau,
Etant maintenant abbé, j'ai fait son épithaphe et le prierai toujours.

Ordonnac -
Abbaye Saint-Pierre de l'Isle.
Résultats de la prospection électrique.

Berchon, E. L'abbaye de l'Isle en Médoc, *Société Archéologique de Bordeaux*, t. XV, fasc. III, Bordeaux, éd. Fér et Fils, 1890.

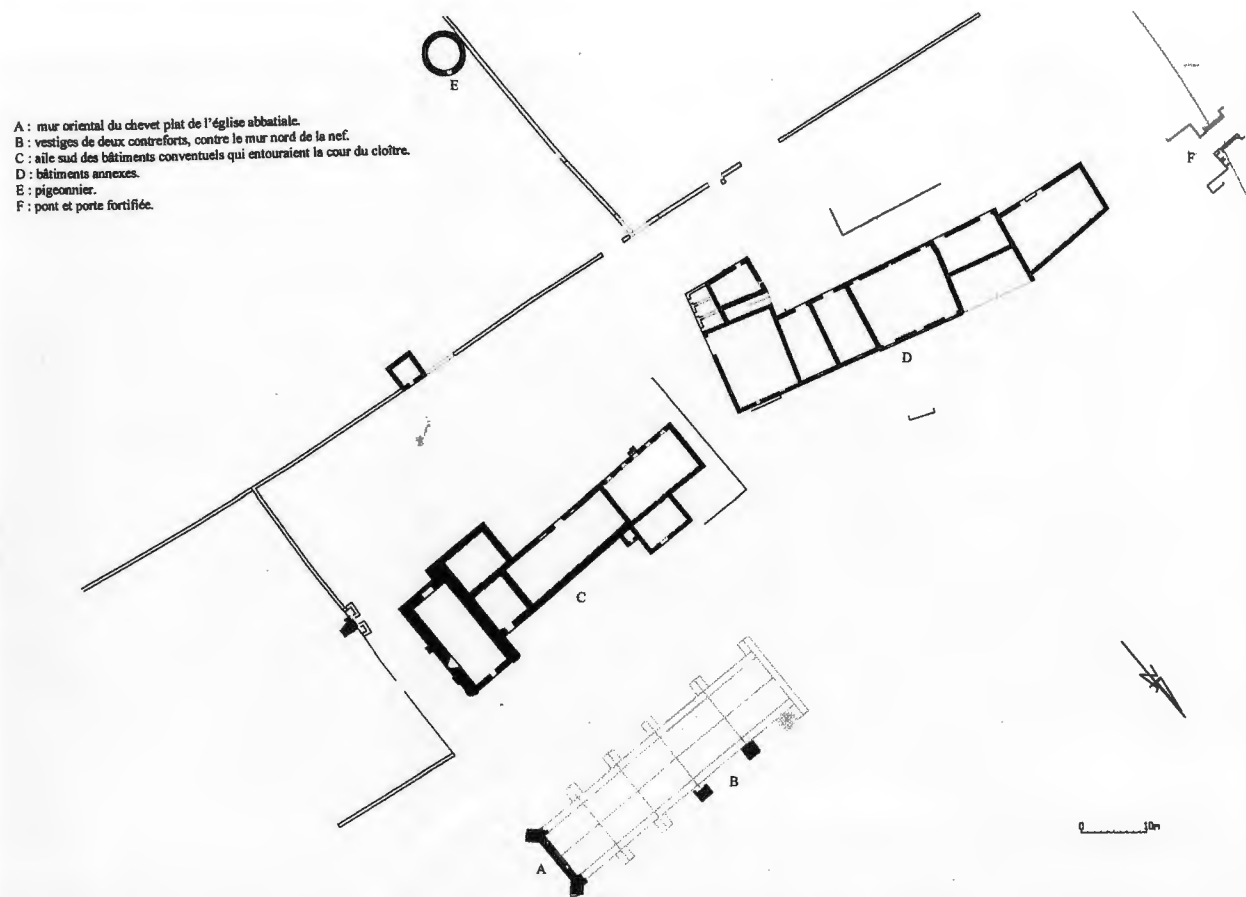
Brutails, J.A. Geoffroi du Louroux archevêque de Bordeaux de 1136 à 1158 et ses constructions, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. 83, Paris, éd. Picard, 1922.

Cabanot, J. Saint-Pierre de Vertheuil, *Congrès archéologique de France*, Bordelais et Bazadais, 145^e session, 1987, Société française d'Archéologie, Paris, 1990.

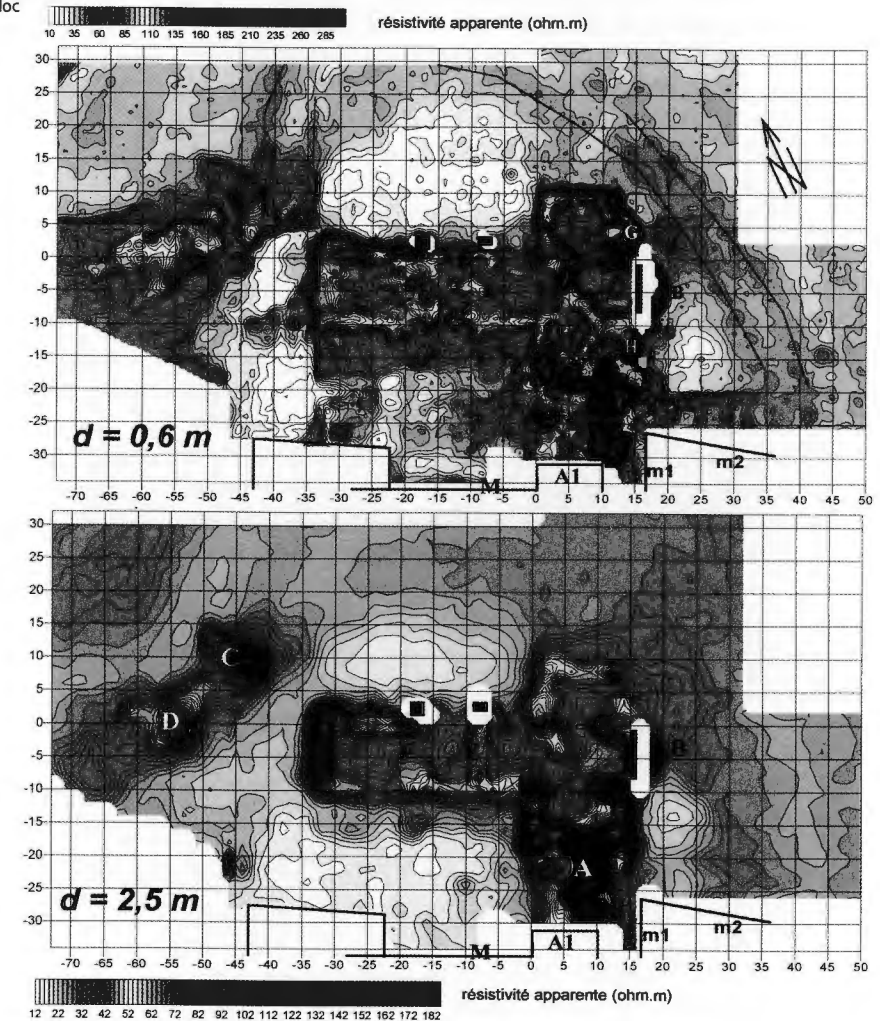
Capra, P., Giteau, F. Les trois plus anciens documents de l'Abbaye de l'Isle en Médoc (1130 et 1153), *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, Bordeaux, éd. Bière, 1964.

Jullian, C. *Inscriptions romaines de Bordeaux*, Bordeaux, éd. Gounouilhou, 1890.

Trapaud de Colombe, G.L. Les abbayes de Vertheuil et de l'Isle, *Congrès scientifique de France*, 28^{ème} session, t. IV, Bordeaux, éd. Coderc, De Gréteau et Poujol, 1863.



Ordonnac - Abbaye Saint-Pierre de l'Isle. Plan des vestiges réalisé par M. Christian Martin.



A : aile orientale des bâtiments conventuels.
B : absidiole visible sous le mur oriental du chevet plat.
C et D : traces pouvant correspondre au terrassement qui a eu lieu avant la construction de l'abbaye.
E et F : traces visibles à l'intérieur de la nef chacune suivant un axe N-S. Il peut être question de structures internes de la nef, ou des précédents murs occidentaux de la nef.
G et H : absidioles orientées placées sur les croisillons du transept.

PELLEGRUE

Laforêt

Deux sondages archéologiques ont été réalisés à l'emplacement de deux piscines sises près de l'une des ailes de la propriété du château Laforêt à Pellegrue.

Le sous-sol très argileux est composé en sa partie supérieure, sous 0,20 à 0,50 m de remblais anthropiques et de terre végétale, d'un limon argileux brun jaunâtre faiblement bioturbé, épais de 0,80 m (sondage 1) et de 1,40 m (sondage 2).

Dans le sondage 1, ce limon surmonte des argiles bariolées de brun jaunâtre, gris blanc et gris bleuté, associées à des oxydes rouille ; cette couche épaisse de 0,80 m repose sur des argiles plus homogènes dans les tons gris-bleu. Dans le sondage 2, les argiles bariolées n'existent pas et, du bas vers le haut, l'argile gris bleuté succède directement à l'argile brun jaunâtre ; le toit de l'argile gris bleu a été dépassé de 0,30 m, soit vers - 2 m par rapport au niveau du sol actuel.

Aucune couche archéologique n'a été révélée par les deux sondages. On arrive très tôt sur les formations superficielles limoneuses et ce sont elles que les éventuelles traces d'occupation médiévale ou antique auraient dû marquer. La progression en profondeur des sondages n'a rien révélé de plus ancien. Quelques tuiles canal en surface et quelque peu dans la couche supérieure de terre végétale sont les seuls éléments anthropiques qui ont été rencontrés. Rien d'autre n'est à signaler dans un contexte géo-archéologique de fondations médiévales d'une partie des bâtiments du château et d'une villa antique plus au nord.

Luc Wozny

PINEUILH

Déviations de la R.D. 936, zone 4

Les diagnostics et les évaluations archéologiques réalisées sur la commune de Pineuilh, rentrent dans le cadre de la déviation de la R.D. 936 de Sainte-Foy-la-Grande. Plusieurs campagnes de sondages et d'évaluations ont déjà été réalisées (Prodéo 2002). Selon la division élaborée par F. Prodéo, nous avons travaillé dans la zone 4, entre la R.D. 708 à l'ouest et la R.D. 18 au nord-est. La zone 5 (ouest de la zone 4) reste encore à évaluer.

La zone 4 correspond à un tracé d'environ 1500 m sur une largeur d'environ 40 m. Les sondages géotechniques montrent une zone tourbeuse se poursuivant sur près de 400 m de long (au nord-est).

Autant que faire se peut, les sondages ont été établis en quinconce sur la base d'une longueur de 20 m chacun. En outre, quelques élargissements ont été réalisés selon les découvertes archéologiques. Ainsi 72 sondages, soit 4,5 % de la surface totale de l'emprise, permettent de mieux appréhender le sous-sol de la vallée de la Dordogne à cet endroit.

L'ensemble de la zone est particulièrement riche. Dans la plupart des sondages des artefacts ont été retrouvés. Plusieurs sites sont mieux cernés et datent de périodes très diverses : Néolithique, âge du Bronze, Moyen Âge. Signalons, en particulier la présence d'un important site médiéval au lieu-dit "La Mothe" à l'extrémité nord-est du tracé évalué ; au vu des résultats, plusieurs études ont été entamées : étude d'archive, étude de la céramique, étude de la faune, essai de tamisage sur 50 litres de sédiments, micro topographie d'un secteur, relevé du cadastre napoléonien et positionnement sur le cadastre de 2002, étude xylologique de quelques bois, étude carpologique.

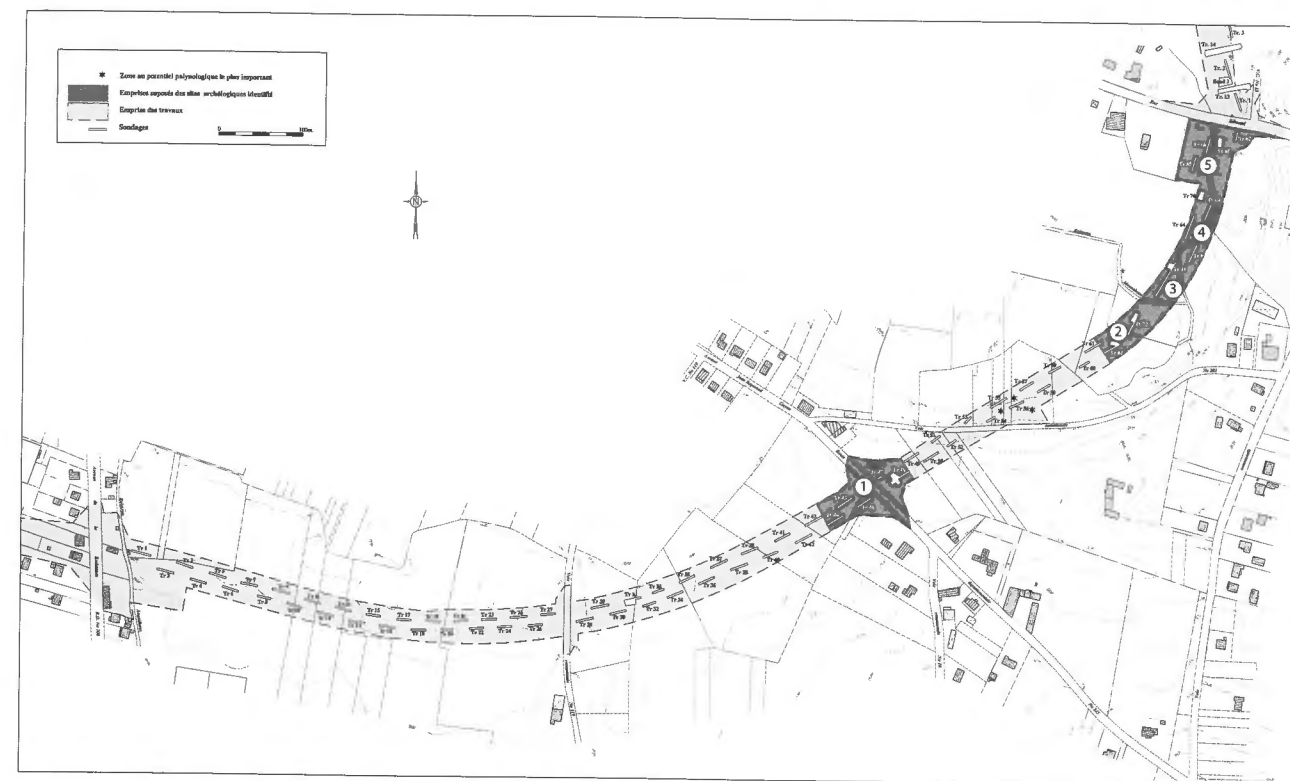
Cette partie de la déviation s'établit à environ 1 km au sud de la bastide de Sainte-Foy-la-Grande datée du XIII^e siècle. Elle se situe donc intégralement sur la rive gauche de la Dordogne, sur la commune de Pineuilh. Entre deux méandres prononcés, la rivière s'écoule ici du nord-est vers le sud-ouest, dans une large vallée plutôt orientée est-ouest, passant d'une largeur de plus de 6 km à environ 3 km à la hauteur de Sainte-Foy-la-Grande. La vallée s'inscrit entre deux plateaux principalement constitués de dépôts tertiaires où le réseau hydrographique est assez dense. Topographiquement, ces plateaux avoisinent les 120 m N.G.F., mais peuvent culminer jusqu'à plus de 150 m ; la Dordogne s'y est encaissée sur près de 100 m à la hauteur de Sainte-Foy-la-Grande.

Dans sa basse plaine, la vallée de la Dordogne se caractérise par la présence de nombreuses traces d'anciens méandres abandonnés. Ces derniers sont très souvent le siège de rus et/ou de ruisseaux, certains intermittents, d'autres permanents. Ainsi, la zone 4 de la déviation de Sainte-Foy se caractérise, à son extrémité ouest, par la présence du ruisseau des Anguillères qui descend du plateau sud, et à son extrémité est, par celle du ruisseau de Monsabeau (et de ses fossés tributaires), qui reprend le tracé d'un ancien chenal.

Plusieurs secteurs sont particulièrement riches d'un point de vue archéologique.

Secteur 1

En limite de la rupture de pente de l'ancienne terrasse alluviale, ce secteur se trouve juste au-dessus de la



Pineuilh - Déviation de la R.D. 936, zone 4.

Secteur 1.
Détail de l'amas US 10,
Néolithique.

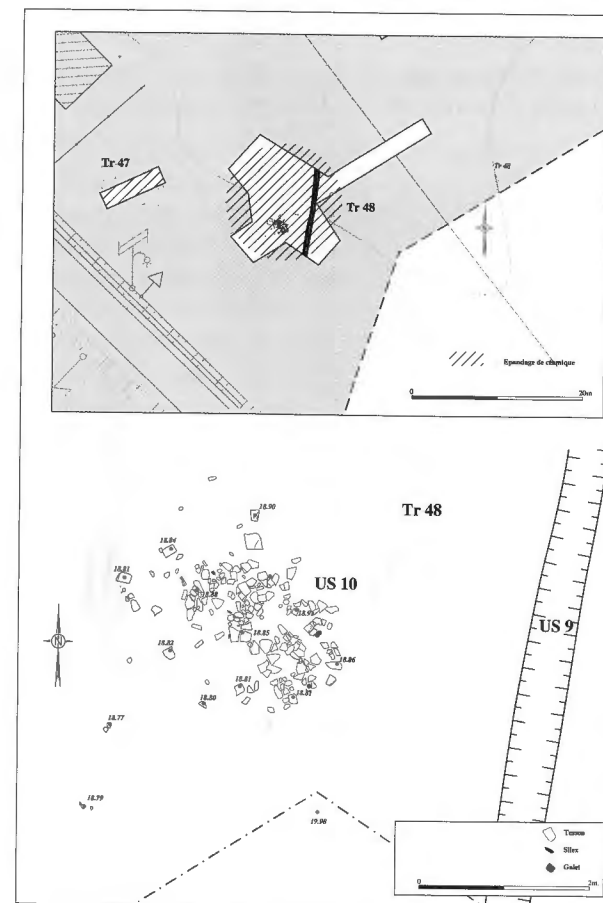
Localisation des secteurs 1 à 5 correspondant
aux emprises supposées des sites
archéologiques identifiés.

dépression où se développe plus au nord un secteur tourbeux (secteur 2). Cette éminence topographique (altitude passant rapidement de 20 m N.G.F. à 17 ou 18 m) se remarque en stratigraphie par une remontée des couches sédimentaires, notamment les sables et graves qui remontent assez près de la surface.

Dans une épaisse couche de limon, diverses structures apparaissent : un fossé a été suivi sur une distance de 10 m, large de 0,56 m, et récolté un amas de matériel lithique et céramique relativement abondant (plus de 530 tessons de céramique et 115 artefacts lithiques). Le mobilier issu de la concentration a été peu déplacé. Ce matériel céramique se rattache au Néolithique final-récent et témoigne d'une aire d'habitat. L'amas de céramiques n'est probablement pas isolé. D'autres concentrations se retrouvent sans doute sur une vaste superficie.

Secteur 2

Elle se situe dans. Les secteurs 2 à 5 correspondent à la partie nord où les sites sont conservés en milieu tourbeux. Le secteur 2 contient plusieurs sites mineurs. Un empierrement de blocs calcaires jointifs sans liant se développe

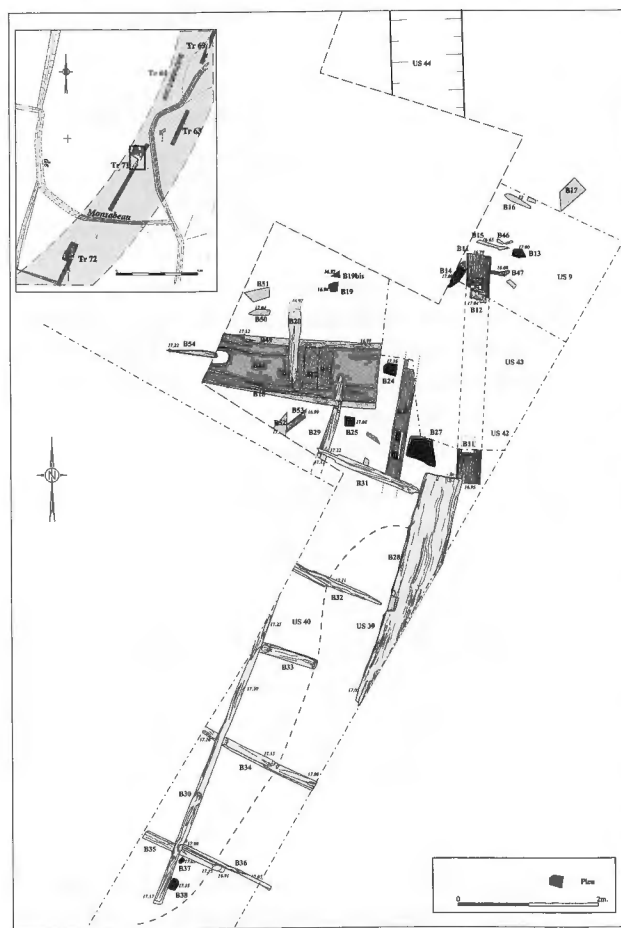


sur 0,5 m de diamètre. Un fossé et huit poches de galets se concentrent autour d'une zone charbonneuse (S72-Us 13). Les structures attestent la présence de constructions (annexes ?) et de fossés indatables. On se trouve en périphérie du site médiéval du secteur 3.

Secteur 3

C'est le secteur le plus riche. Immédiatement au-dessus des sables alluviaux, différentes couches sont contemporaines d'importantes constructions en bois médiévales. L'ensemble du site est recouvert par un limon sableux brun-gris légèrement graveleux, pouvant correspondre à une colluvion ou à une démolition de constructions en matériaux périssables, postérieur à l'occupation du site.

Sur l'ensemble du sondage, des madriers et des pieux sont apparus. Le plan dégagé est restreint. Il s'agit de madriers horizontaux se croisant à angle droit et formant une armature. Ils sont étagés sur plusieurs niveaux. Le mobilier permet de dater ce site entre les Xe et XIIIe siècles.

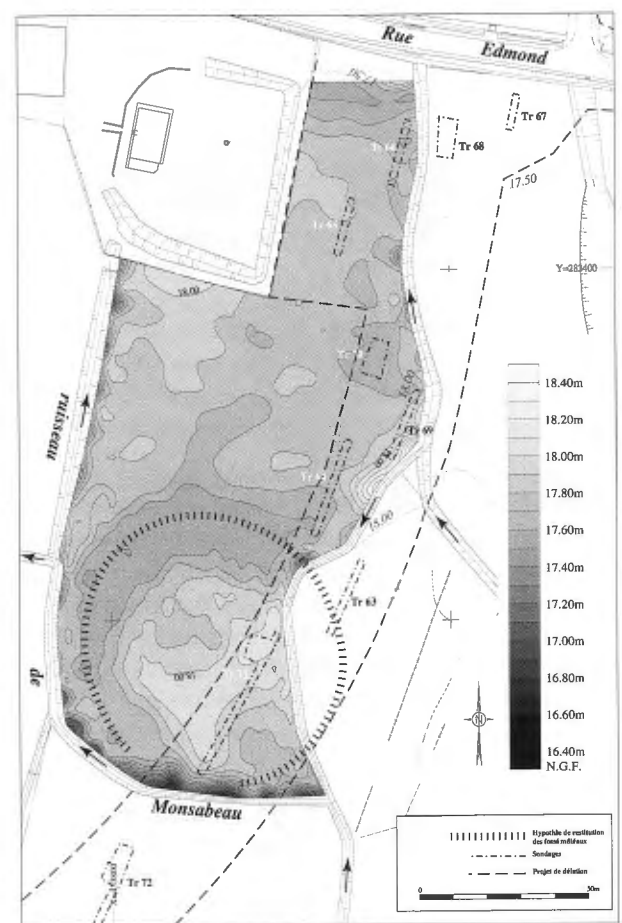


Secteur 3 - Ensemble des vestiges archéologiques médiévaux (XIe-XIIIe siècles) du sondage 71 - Construction en bois.

L'environnement topographique des constructions en bois médiévales du secteur 3 est particulièrement intéressant à appréhender pour esquisser une réflexion sur la fonction de ces constructions. La microtopographie de cette zone montre une surélévation de 0,3 m sub-circulaire (diamètre d'environ 70 m). Trois fossés clôturent cette surélévation relevée sur le cadastre napoléonien de la commune de Pineuilh. Plus au nord, apparaît une surélévation d'environ 1 m sur laquelle est construite une maison accolée de deux tourelles quadrangulaires, relevées sur le cadastre napoléonien, au lieu-dit «La Mothe».

Les artefacts retrouvés sont également à prendre en considération. Des fragments d'olifants sont à signaler ; la faune a reçu un traitement particulier, la recherche de la meilleure viande est indéniable.

Face à cette convergence d'indices, il ne fait aucun doute que nous sommes en présence d'un site aristocratique fossoyé.



Modèle de terrain au lieu-dit La Mothe.

Secteur 4

La stratigraphie générale y est du même type que dans le secteur 2. La tourbe est surmontée d'une couche argileuse grise, elle-même scellée par un lit de gravier. Toutes ces couches contiennent des artefacts médiévaux. Cette stratigraphie contemporaine de l'occupation médiévale du site, est surmontée par une couche argilo-limoneuse beige mise en place postérieurement à l'abandon du site médiéval. Quelques fossés et structures n'ont pu être interprétés précisément. On se trouve en périphérie du site médiéval du secteur 3.

Secteur 5

Trois Us principales sont superposées les unes aux autres. Le niveau de tourbes sous-jacent est parsemé de poches d'argile graveleuse médiévales. Dans la partie supérieure de la tourbe (20 premiers cm) est apparu un niveau de bois conservés dans lequel s'enchevêtre des racines et/ou des bois naturels. Un second niveau archéologique dans la couche tourbeuse (20 cm sous la surface de cette dernière) se dessine. Des éléments de bois et racines plus ou moins enchevêtrés, et disposés soit horizontalement, soit verticalement ont été dégagés. Cependant, il est resté délicat d'appréhender l'état de transformation (anthropisation) de ces bois, d'autant plus qu'aucun décapage étendu de ce niveau n'a pu être entrepris.

Pour la Protohistoire, la stratigraphie et le type de structures en bois repérés dans le secteur 5, sont la prolongation du site mis en évidence en 2001 par F. Prodéo juste de l'autre côté de la R.D. 18 (Prodéo 2002). Par comparaison, les vestiges protohistoriques de notre secteur sont probablement attribuables au Bronze final. Il est probable que l'étendue maximale du site en milieu humide se trouve centrée au plus proche de la terrasse alluviale le bordant à l'est. C'est ce que semble confirmer l'absence d'artefacts protohistoriques vers le sud.

La fouille de la zone 2, sous la responsabilité de F. Prodéo, est en train de s'achever à l'heure où j'écris ces quelques lignes... Gageons sur une meilleure compréhension de ce site exceptionnel lors du prochain bulletin scientifique.

Marie-Odile Lavendhomme

PINEUILH

L'Arbalestrier

Ce diagnostic archéologique s'inscrit dans un projet de carrière de la société Guintoli S.A. destiné à l'extraction de matériaux routiers. Depuis l'année 2001, ce secteur des communes de Sainte-Foy-La-Grande et Pineuilh (33) est l'objet de plusieurs campagnes de diagnostic, d'évaluations archéologiques et de fouilles qui s'inscrivent dans le projet de déviation de la R.D 936, à proximité duquel est implanté la carrière.

Cette opération a révélé quelques indices relativement ténus. Néanmoins, ils complètent une observation réalisée sur le tracé de la future déviation qui montrait l'existence d'un niveau de l'Age du Fer. D'autre part au nord, les indices observés peuvent correspondre aux marges d'un habitat néolithique situé sur une légère éminence.

Les indices les plus récents appartiennent à la mise en valeur de la zone, drainages et mise en culture (vigne).

Fabrice Casagrande

SAINT-ÉMILION

Eglise monolithe

L'église monolithe de Saint-Émilion, édifice original du XIe siècle, fait l'objet depuis plusieurs années de travaux de consolidation de ses piles et de ses voûtes taillées dans la masse rocheuse du plateau calcaire. Ces travaux ont occasionné le terrassement des remblais sépulcraux et des niveaux de sols contenus à l'intérieur de l'édifice. Déjà, toute une partie du sanctuaire a été purgée de ces niveaux anciens et la surveillance archéologique réalisée lors de ces premiers terrassements, il y a une dizaine d'années, avait permis de révéler la présence d'un réseau de drains taillés dans le socle rocheux et de différentes sépultures bâties ou rupestres. Seul le collatéral sud était resté exempt de travaux de déblaiements. Un nouveau terrassement a conduit récemment à la découverte d'un sol dallé et de la suite du système de drainage dans ce secteur.

L'intervention sur le site s'est déroulée en deux phases. La première phase (mars 2002) a correspondu au nettoyage et au relevé précis du sol dallé, à la fouille de quelques sépultures et au relevé stratigraphique des terres de remblais encore conservées dans le collatéral, ou visibles dans un sondage mené dans la galerie d'entrée. La seconde phase (octobre 2002) a consisté aux surveillances des terrassements sur l'emprise du drain dans la partie se

prolongeant dans la galerie d'entrée et son évacuation sur le parvis extérieur de l'église monolithe, au pied du chevet de la chapelle de la Trinité. La fouille de sépultures établies dans des fosses creusées dans le soubassement rocheux des chapelles de l'église souterraine a été réalisée, de même qu'un relevé topographique précis de l'ensemble des aménagements rupestres visibles au sol, avant leur recouvrement par un remblai de cailloux, destiné à asseoir le nouveau plan de circulation.

Les résultats obtenus permettent de réactualiser la chronologie de l'édifice. La simple lecture stratigraphique des couches de terre (dans l'attente d'une étude complémentaire des parties en élévation du sanctuaire où figurent des sculptures, peintures et traces d'outils) révèle ainsi six phases principales d'occupations successives.

La première phase est celle de la construction de l'édifice et de l'aménagement des accès pour l'extraction des matériaux. Elle correspond au plancher rocheux et aux bancs de pierres réservés lors du creusement initial. Le plan de l'édifice se bornait à un collatéral d'accès et trois nefs, de cinq travées seulement, le tout orienté vers le nord, dans le roc ; la dernière travée de chapelles, ouvrant sur l'extérieur, n'avait pas encore été dégagée, du moins dans l'état où nous la connaissons aujourd'hui.

Cette phase de creusement est aussitôt suivie de l'aménagement du réseau de drain et du sol dallé qui le recouvre. Ce système de rabattement de la nappe phréatique, recouvert par une couche de sable et un beau dallage calcaire, recoupé par des sépultures modernes, est daté de la fin du XIe siècle ou du début du XIIe siècle par les quelques éléments céramiques recueillis dans les canaux taillés dans le rocher.

Sur ce sol, vient s'établir une multitude de sols de circulation caractérisés par une alternance de fines couches piétinées de limons sableux et charbonneux ou de pierruche calcaire. Il s'agit de la phase de fréquentation de l'église par les pèlerins probablement venus se recueillir sur le corps de saint Émilien, ermite du VIIIe siècle dont le tombeau devait être exposé dans le sanctuaire. Cette troisième phase, que l'on peut faire descendre jusqu'au XVe siècle, voit aussi l'aménagement des premières tombes en coffres bâtis et à logettes céphaliques, notamment dans des niches ou enfeux creusés dans les parois du sanctuaire ou à l'extérieur, sur le parvis, face au portail gothique du Jugement Dernier, daté de la seconde moitié du XIIIe siècle, ou au chevet de la chapelle de la Trinité, édifice du second quart du XIIIe siècle. C'est aussi durant cette phase que sont creusés et aménagés la chapelle Saint-Nicolas et les autels de la nef orientale.

Le réhaussement du sol d'origine par l'accumulation de terres de piétinement est renforcé à partir du XVe siècle par l'apport d'un important remblai de terre, consécutif d'une phase générale d'enfouissement de sépultures en cercueil, en linceuls ou en pourrissoirs bâtis à l'intérieur de l'édifice et ce jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. C'est entre les XVe et XVIe siècles que le creusement d'une sixième travée avec l'aménagement des chapelles et des autels Notre-Dame, Saint-Jean-Baptiste et du Saint-Crucifix, entraîne la réorientation du sanctuaire au sud-est, vers l'extérieur. La réfection des autels des chapelles Saint-Jean et Saint-Nicolas aux XVIIe et XVIIIe siècles conclut cette période d'utilisation du sanctuaire comme nécropole souterraine et lieu de culte.

Une dernière phase, du début du XIXe siècle à nos jours, voit l'interruption des inhumations à l'intérieur de l'édifice au profit de sols de circulation liés à la fréquentation touristique et de tranchées ou de perturbations superficielles des niveaux anciens occasionnées par les travaux de restauration et de mise en valeur du site.

Une confrontation de ces différentes phases stratigraphiques du sous-sol avec les éléments stratigraphiques du bâti ou du creusé et les éléments décoratifs de l'église (peinture, sculpture) devrait apporter quelques nuances et précisions. La chronologie d'utilisation du sanctuaire, qui pourra être ainsi établie, devrait venir éclairer certains points de l'histoire de la cité de Saint-Émilien. Particulièrement, en ce qui concerne les origines du culte de saint Émilien, attestées dès le début du XIe siècle par une inscription tumulaire. Un pèlerinage autour du corps de l'ermite y est initié, probablement par l'abbaye de Nanteuil en Vallée, puis développé par l'impulsion des archevêques de Bordeaux, fondateurs d'une sauveté épiscopale à la fin du XIe siècle, dans laquelle ils établissent une communauté de chanoines qui sera placée sous la règle de saint Augustin au début du XIIe siècle. C'est probablement au cours de cette période que l'église monolithe est creusée, au débouché d'anciennes catacombes où jusqu'alors venaient se recueillir les pèlerins. Un clocher isolé, une église collégiale et des bâtiments conventuels sont bâtis entre les XIIe et XIIIe siècles au-dessus du lieu de pèlerinage, qui assure l'attractivité et la prospérité de la cité. Celle-ci se dote de remparts et d'une charte communale à la fin du XIIe siècle.

Jean-Luc Piat

SAINT-ETIENNE-DE-LISSE

Niord

Le site de Niord est implanté sur un éperon barré orienté nord-sud, dominant la rive droite de la vallée de la Dordogne. Le versant oriental a fait l'objet d'un profond remaniement par l'aménagement de quatorze terrasses, en dehors de la zone de protection imposée au site depuis 1988. Ce terrassement, tout en les détruisant, a mis au jour des niveaux archéologiques visibles en coupe sur les talus des terrasses.

L'opération archéologique qui s'est déroulée au mois de septembre 2002, à la demande du service régional de l'archéologie, avait pour but d'évaluer la perte des informations et la conservation des niveaux archéologiques dans cette zone du site. L'intervention s'est donc limitée au redressement du talus sur la terrasse la plus haute et à la fouille d'un four dont les parois étaient visibles sur un talus, une quinzaine de mètres en contrebas.

Pour la terrasse supérieure, ce sont trois mètres de stratigraphie qui ont été explorés, dont 2,50 m de niveaux archéologiques en place. Nous avons pu observer, sous une épaisse couche de terres remaniées, des niveaux de sol du début du Deuxième Âge du Fer (La Tène B ; IVe siècle avant J.-C.), dont l'intérieur d'une maison avec sols et foyers rechapés plusieurs fois. Ce bâtiment semble avoir été détruit par un incendie (niveau de gros fragments de charbon et de torchis rubéfié épais de plus de 10 cm). Sous cette construction, trois horizons de remblais ou de mise en culture, séparés par de fines couches de graines carbonisées, ont été distingués. Le plus ancien a livré les restes incomplets et inorganisés de deux humains, installés sur un niveau charbonneux, lui-même reposant sur un sol matérialisé par un fin cailloutis calcaire. La datation de ces niveaux plus anciens est inconnue car ils n'ont pas été fouillés, seulement observés en coupe.

Le four s'est révélé être un four de potier de type circulaire, avec sole en dalles de pierre rayonnantes appuyées sur un pilier central. Il y avait probablement un alandier, mais il a été emporté, de même que la moitié du volume du four, lors du terrassement. Le mobilier associé, surcuit, est daté du IVe siècle avant J.-C.

Ce site est semblable à celui de Sainte-Florence, Les Grands Vignes, fouillé par Ch. Sireix en 1985, qui présente les mêmes caractères topographiques et chronologiques. Celui-ci est installé sur un éperon, à huit kilomètres à vol d'oiseau, sur la rive gauche de la Dordogne, juste en face de Niord. Il a également livré deux fours de potier du même type que celui observé à Saint-Etienne-de-Lisse.

Bertrand Béhague

SAINT-QUENTIN-DE-BARON

Château de Bisqueytan

La troisième et dernière année du programme d'étude sur le château et la vallée de Bisqueytan s'est déroulée au cours du mois de juillet 2002. L'équipe, composée notamment d'étudiants en histoire médiévale de l'université de Bordeaux III, s'est surtout intéressée à l'étude du logis et de la chapelle médiévale du château. Il s'agissait d'apprécier les relations chronologiques de cet ensemble bâti et ses rapports avec le donjon roman établi, entre la fin du XIe et le début du XIIe siècle, sur l'enceinte préromane, édifiée autour de l'an Mil. Ce site fortifié est apparemment d'origine ducale.

Trois sondages ont été réalisés : un premier dans l'angle du logis médiéval et de la chapelle romane ; un second au pied de la fosse des latrines du logis médiéval, à l'extérieur de l'enceinte ; un dernier à l'arrière du portail d'entrée principal, sur la ligne présumée du rempart préroman.

Le premier sondage a livré très rapidement des niveaux de sols d'époque médiévale : une aire de gâchage de mortier a été dégagée contre la façade occidentale du logis. Elle présentait dans sa dernière utilisation, une forme approximativement demi-circulaire, matérialisée par une bordure de pierre de taille conservée par endroits. Les différentes recharges de mortier étaient parfois alternées de niveaux de remblais cendreaux contenant du mobilier céramique des XIIe et XIIIe siècles. Cette chape recouvrait une aire rubéfiée sur le socle calcaire et plusieurs silos creusés dans le rocher. La plupart étaient comblés de sédiment d'époque médiévale. Quelques éclats de silex et des tessons de céramique protohistorique ont été recueillis au contact du socle rocheux, dans des cuvettes de décalcification. La tranchée de fondation du mur de façade du logis a été observée ainsi que la semelle de fondation et les premières assises de deux des trois contreforts plats qui raidissaient ce flanc de maçonnerie en grand appareil calcaire. Le mobilier récolté au contact de ces fondations appartient au XIIe siècle.

Le raccord de ce logis avec la chapelle n'a pas pu être correctement observé depuis le sondage réalisé à l'intérieur du cul effondré d'un four à pain d'époque moderne (milieu du XVIe siècle). Le logis apparaît néanmoins postérieur à la chapelle, qui par son architecture en petit appareil de moellons calcaires s'apparente à une construction de la fin du XIe siècle. Aucune sépulture n'a été découverte contre le mur extérieur sud du sanctuaire, mais par contre trois silos taillés dans le rocher qui contenaient des remblais d'époque médiévale.

Le sondage réalisé dans la fosse des latrines du logis médiéval a montré qu'un exutoire au fond de la fosse quadrangulaire, en partie bâti, en partie creusé dans le rocher, permettait l'évacuation des déchets directement dans le ruisseau voisin. Cette fosse n'a pas livré de mobilier intéressant.

Enfin, le dernier sondage établi dans le passage entre la terrasse du donjon et le logis du XVI^e siècle et menant au portail d'entrée, a révélé l'existence de lambeaux de maçonneries subsistant sur le substrat rocheux. Ils pourraient correspondre aux vestiges de la fondation du rempart préroman, détruit lors de l'aménagement de l'entrée.

L'étude du bâti, menée conjointement à la fouille, est venue compléter les relevés d'élévations qui n'avaient pu être achevés lors de la précédente campagne. La chapelle et le logis romans ont fait l'objet de nombreux relevés de détail. Ces relevés ont été complétés par une analyse archéologique minutieuse des élévations du logis qui permet de distinguer désormais plusieurs phases chronologiques dans la construction et les remaniements que connut cet édifice entre les XII^e et XVIII^e siècles.

L'ensemble des données archéologiques rassemblées au cours de cette campagne, associées à celles déjà recueillies en 1999 et 2001, seront complétées par des interventions ponctuelles de surveillance des travaux d'aménagements réalisés par le propriétaire des lieux. Une publication complète des résultats de la fouille et de l'étude du bâti ainsi que des travaux d'inventaires et de prospections menés sur le territoire de la vallée de Bisqueytan, enrichie par les nombreuses informations et réflexions historiques qu'a suscitées ce chantier est prévue pour la fin de l'année 2004.

Jean-Luc Piat

SAINT-SULPICE-ET-CAMEYRAC

Route de la Badine

La réalisation de ce diagnostic s'est déroulée du 29 au 30 octobre 2002. Il a concerné un projet de deux constructions individuelles correspondant à une superficie totale de 4227 m².

Aucune trace d'occupation humaine ancienne ou récente, n'a été retrouvée. Le secteur n'a pas même livré de mobilier erratique qui aurait pu permettre de supposer la proximité immédiate d'un site. Il était réputé contenir des vestiges gallo-romains.

Gérard Sandoz

SALLEBOEUF

Le Bourg

Une prospection de surface du bourg de Salleboeuf a été menée en 2002 à la suite de la découverte en août 2001, d'une nécropole mérovingienne à hauteur de la Place Carnot ; s'y était élevée jusqu'en 1866, l'église médiévale dédiée à *saint Cyr et sainte Julite*, aujourd'hui détruite mais dont il reste le presbytère des XVII^e et XVIII^e siècles.

Cette fouille de sauvetage urgent avait mis au jour un mobilier funéraire composé de trois sarcophages monolithes, dont un à bâtière, deux coffres bâtis anthropomorphes avec logette céphalique et six indices de sarcophages. Des ossements humains ont été relevés dans six d'entre eux. Le mobilier funéraire est établi sur deux niveaux selon un pendage sud-nord sans que les sarcophages soient tous orientés vers l'est. La lisibilité de la stratigraphie a été rendue difficile par les perturbations engendrées par la destruction de l'église en 1866 et la construction d'une salle des Fêtes dans les années 1920. Néanmoins, la confrontation des plans réalisés par Léo Drouyn et les relevés issus de cette fouille a permis de proposer un essai de reconstitution chronologique : les sarcophages monolithes – placés au nord – se seraient situés sous la nef primitive de l'église paroissiale. La succession parallèle des coffres bâtis et des sarcophages a dû être limitée dans son extension par le chemin qui traversait le village. Cette absence de cohérence structurelle entre l'église et la nécropole du Haut Moyen Âge pourrait laisser supposer l'existence d'une construction légère antérieure à l'église.

Ainsi, l'occupation du site, par ailleurs attestée dès le IV^e siècle ap. J.-C. par la présence de sarcophages en *tegulae*, se serait poursuivie aux VII^e et VIII^e siècles comme le manifeste cet espace funéraire. L'église paroissiale aurait été construite au milieu de sarcophages et de coffres bâtis aux XI^e-XII^e siècles en travers de l'actuelle Place Carnot ; le cimetière aurait alors été repoussé vers le sud. Puis, au XIII^e siècle, une nef et un chœur sont rajoutés au nord de l'édifice. Dès lors, l'accumulation des sépultures s'est faite au sud de l'église jusque dans les années 1860.

Cette découverte impliqua de mieux connaître l'occupation du sol du bourg de Salleboeuf en réalisant un premier relevé du bâti. Les relevés n'ont pas fourni d'éléments significatifs si ce n'est l'existence, au sud de la rue Gustave Eiffel, d'un jardin enclos (mur de moellons), qui fut très probablement le jardin presbytéral du XIX^e siècle.

Vincent Joineau



Salleboeuf, coffre bâti n° 1.

SALLES

Pas de Pajot ; Le Martinet 1 et 2

Les quatre évaluations archéologiques menées sur ce site s'inscrivent dans l'aire de sensibilité archéologique définie dans les différents plans d'occupation des sols de la commune, en raison de la découverte en 1867 d'une nécropole à incinération protohistorique à l'emplacement de l'actuelle route D 108 reliant Salles à Sanguinet.

Les projets d'aménagement urbain dans ce secteur de la commune étant nombreux (création d'une école maternelle, d'un collège, de lotissements), les parcelles, actuellement recouvertes de pinèdes, ont fait l'objet de demande d'évaluation archéologique.

D'une surface totale de 119 523 m², ces parcelles (H 1849, 1858, 1859, 1860, 1862, 1863, 2949) sont situées à proximité de la rivière La Leyre, sur la rive gauche. Le terrain géologique, constitué de sables fins, ne facilite pas

Salles.
Plan d'ensemble des parcelles
évaluées au cours de l'année 2002.



la mise en évidence de niveaux d'occupation. Seules les structures en creux, possédant du mobilier archéologique, ont pu être mises en évidence.

A proximité du cours d'eau (parcelle H 1849), il a été permis de reconnaître un épandage de mobilier céramique et lithique caractéristique du Bronze Ancien, avec notamment des fragments de vases à pastillage. D'une surface estimée à 1300 m², cette zone semble s'accroître vers l'est.

Moins de 200 mètres plus au sud-ouest (parcelle H 1860), un second épandage de même nature et de même période a été mis au jour. Son emprise semble plus grande (2500 m²), et se prolonge à l'est.

La densité de ce mobilier protohistorique est assez faible, avec seulement quelques fragments de céramiques au mètre carré, sur une épaisseur de 0,30 m. Aucun niveau de sol n'a été appréhendé.

A 250 m plus à l'ouest des découvertes du Bronze Ancien, les évaluations de deux parcelles contiguës ont permis de reconnaître l'étendue et les limites de la nécropole protohistorique découverte au XIXe siècle et en partie retrouvée dans les années 1980 (parcelles H 1863 et 2949). Cette dernière est installée sur la partie occidentale d'un léger replat, à moins de 300 mètres au sud de La Leyre.

Les résultats de cette évaluation ont permis de mettre en évidence treize tombes à incinération, constituées généralement d'une urne cinéraire recouverte par un plat faisant office de couvercle, le tout installé dans une fosse probablement étroite.

Associées à ces dernières, des concentrations de pierres (alios et calcaire fossilifère) permettent par endroit de suggérer des limites d'enclos ou de tertre, arasées depuis. Nous observons également la présence de trous de poteaux, de fosses et de fossés, dont la fonction est vraisemblablement à mettre en relation avec les structures précédemment citées.

Cet ensemble funéraire, d'une emprise estimée à 6800 m² pour cette parcelle (soit un potentiel de plus d'une centaine de tombes), semble s'établir dans une fourchette chronologique située entre le VIIe et le début du VIe siècle av. J.-C.

Enfin, à l'intérieur même de la seconde zone d'épandage du Bronze Ancien (parcelle H 1860), un fond de cabane

de 80 m² maximum de la période médiévale a été dégagé. Bien que non fouillé, on observe dans sa partie supérieure des bois (poutres ?) calcinés. Une analyse au carbone ¹⁴C réalisée par le Centre de Datation par le Radiocarbone place cet échantillon dans une fourchette chronologique comprise entre 1030 et 1210 après J.-C.

Exceptée cette structure, aucun mobilier de cette période et aucune structure aux alentours immédiats n'ont été repérés.

Jacques Roger

Sauternais et Bazadais

Recherches sur le Chemin Gallien

La continuité des recherches sur les éventuelles traces parvenues jusqu'au XXIe siècle du chemin Gallien m'ont permis de retrouver dans le massif forestier longeant l'autoroute Bordeaux/Langon, grâce à l'interprétation de vieux cadastres conservés à la mairie de Saint-Selve, une grande partie de cette voie.

La photographie aérienne dans ce secteur conforte cette redécouverte. L'extension de l'agglomération bordelaise est une menace constante pour celle-ci. De possibles aménagements et nouvelles orientations de son tracé sont à prendre en compte au niveau d'Illats.

Prospections en Sauternais

Lors de vols de confirmation sur les découvertes de 2001, j'ai pu découvrir sur la commune de Bommes l'emplacement d'un édifice gallo-romain non loin d'un éventuel passage à gué sur le Ciron.

Prospections en Bazadais

Si l'emplacement de la voie antique passant à proximité de *Cossio* n'est pas encore positionné avec précision, l'ensemble de la prospection a permis de découvrir à proximité de l'*oppidum* de *Cossio*, de l'autre coté du ruisseau le Beuve, sur une proéminence protégée en forme d'éperon, trois structures formées de trous de poteaux à proximité d'un ensemble de murs non ordonnés. Un sondage pourrait dater cet ensemble.

Jean-Pierre Petit

Bibliographie archéologique régionale

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents (revues, monographies, actes de colloques) reçus au centre de documentation du S.R.A. et des informations transmises par les auteurs des notices, depuis la parution du dernier bilan. Les documents qui étaient sous presse en 2001 sont donc inclus dans l'édition de 2002. Le bilan de 2002 est pris en compte dans son ensemble mais n'a pas fait l'objet d'un dépouillement par auteur.

Toutes périodes

Archéologie en chantiers : tramway, parkings et grands travaux. Exposition du 14 février 2002 au 30 mars 2003 au musée d'Aquitaine. Bordeaux, Direction Régionale des Affaires Culturelles Aquitaine, Service Régional de l'Archéologie ; Musée d'Aquitaine ; Pessac : Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, 2002, 14 p., ill.

BARROUQUERE, Hervé. Occupation du sol et peuplement de la vicomté de Tartas, du Néolithique au XIV^e siècle. *Bulletin de la Société de Borda*, 2002, n° 467, p. 281-298, 5 fig.

BOUDREAU, Marc. Richesses archéologiques du bassin d'Arcachon et du Pays de Buch. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2002, n° 113, p. 85-90.

CHEVILLOT, Christian *et al.* Prospection - inventaire dans la vallée de la Dronne : III. Le secteur de Lisle - Saint-Pardoux-la-Rivière - Thiviers et le secteur de Prigonrieux (Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2001, n° 16, p. 5-2, ill.

Hommes, villes, campagnes du Bazadais d'hier et d'aujourd'hui. L'Entre-deux-Mers et son identité. *Actes du 8^e colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Sauveterre-de-Guyenne les 22 et 23 septembre 2001.* Bordeaux, William Blake & Co., 2002, 245 p., ill.

Préhistoire

ARNAUTOU, Jean-Pierre. Chasse au Renne : modèles ethnologiques et hypothèses archéologiques. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2002, t. 9, n° 1, p. 53-64, ill.

AUJOULAT, Norbert. *Lascaux. Le rôle du déterminisme culturel : des modalités d'élection du site aux protocoles de construction des édifices graphiques pariétaux.* Thèse, Bordeaux I, 2002.

AUJOULAT, Norbert *et al.* La grotte ornée de Cussac - Le Buisson-de-Cadouin (Dordogne) : premières observations. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 2002, t. 99, n° 1, p. 12-153, ill., bibliogr.

BERTRAN, Pascal et LENOBLE, Arnaud. Fabriques des niveaux archéologiques : méthode et premier bilan des apports à l'étude taphonomique des sites paléolithiques. *Paléo*, 2002, n° 14, p. 13-28, ill., bibliogr.

BEYNEIX, Alain. *Sépultures et traditions funéraires du Néolithique en France méridionale.* Thèse de doctorat du Muséum national d'Histoire naturelle soutenue le 19 février 2002. Paris, Institut de Paléontologie Humaine, 2002, 432 p., 177 fig.

BON, François. *L'Aurignacien entre Mer et Océan : réflexion sur l'unité des phases anciennes de l'Aurignacien dans le Sud de la France.* Paris, Société Préhistorique Française, 2002, 253 p., ill., bibliogr., index.

BORDES, Jean-Guillaume et LENOBLE, Arnaud. La «lamelle Caminade» : un nouvel outil lithique aurignacien ? *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 2002, t. 99, n° 4, p. 735-749, ill., bibliogr.

CARRERE, Jean. Edouard Piette : son équipe de fouilles à Brassempouy en 1895. *Bulletin de la Société de Borda*, 2002, n° 467, p. 315-322, ill., bibliogr.

CHAUVEAU, James. Les outils de pierre préhistoriques. *Bulletin de liaison du Groupe de Recherches Historiques et Archéologiques de Coutras*, 2002, n° 24, p. 7-20, ill.

DELLUC, Brigitte et Gilles. Dans notre iconothèque et les archives : controverse à propos de la Femme au renne de Laugerie-Basse (Les Eyzies), avec un texte et des dessins inédits d'André Leroi-Gourhan. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2002, t. 129, n° 1, p. 101-120, ill., bibliogr.

DELLUC, Brigitte et Gilles. Dans notre iconothèque et les archives : les découvertes d'art pariétal en Dordogne depuis un demi-siècle 1947-2000 (suite et fin). *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2002, t. 129, n° 4, p. 653-672, ill.

DELPECH, Françoise. Apports des datations en Archéologie préhistorique. *In Archéologie, patrimoine culturel et datation par le carbone 14 par spectrométrie de masse par accélérateur. Journée d'information, 22 mars 2002 au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF, UMR 171 CNRS) à Paris.* Paris, Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France, Centre National de la Recherche Scientifique, Ministère de la Culture et de la Communication, sous-direction de l'Archéologie, Mission de la Recherche et de la Technologie, Centre de Datation par le Radiocarbone, 2002, p. 16-18, bibliogr.

DEMARS, Pierre-Yves. A la conquête des massifs montagneux. L'occupation de l'espace à la fin de la dernière glaciation dans le Sud de la France. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2002, t. 9, n° 2, p. 185-190, tabl., bibliogr.

DIOT, Marie-Françoise *et al.* Utilisation des groupes polliniques dans la reconstitution des paléoenvironnements holocènes du marais de la Perge - nord Médoc - Gironde (France) : implications sur l'occupation humaine. *Revue d'Archéométrie*, 2002, n° 26, p. 157-169, ill., bibliogr.

FISCHER, François et BRADFER, Isabelle. Un vase avec empreinte de vannerie à Festalemps (Dordogne). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2002, t. 9, n° 2, p. 191-196, ill., bibliogr.

FOUCHER, Pascal et SAN JUAN, Cristina. Considérations générales sur le Solutréen des Pyrénées : typologie et circulation des matières siliceuses. *Préhistoire Art et Sociétés*, 2002, LVII, p. 105-112, carte, tabl., bibliogr.

GOMEZ DE SOTO, José. Les oursins fossiles utilisés par les hommes dans le Centre-Ouest de la France : du mythe archéologique à la réalité. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 2002, t. 99, n° 2, p. 369-390.

HENRY-GAMBIER, Dominique. Les fossiles de Cro-Magnon (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne) : nouvelles données sur leur position chronologique et leur attribution culturelle. *Paléo*, 2002, n° 14, p. 201-204, bibliogr.

HENRY-GAMBIER, Dominique *et al.* Révision du sexe du squelette magdalénien de Saint-Germain-la-Rivière (Gironde, France). *Paléo*, 2002, n° 14, p. 205-211, ill., bibliogr.

IGARASHI, Jannu. Relations entre les représentations figuratives et les signes dans trois grottes magdaléniennes : Les Combarelles I, Rouffignac (Périgord, France) et Altxerri (Pays Basque, Espagne). *L'anthropologie*, 2002, vol. 106, n° 4, p. 491-523, ill., bibliogr.

LANGLOIS, Anne. Présence de «*Panthera gombaszoegensis*» Kretzoi, 1938 à la grotte XIV (Cénac-et-Saint-Julien, Dordogne). *Paléo*, 2002, n° 14, p. 213-220, ill., bibliogr.

LENOIR, Michel et WELTE, Anne-Catherine. Les figures animales de la plaquette de Moulin-Neuf (Saint-Quentin-de-Baron, Gironde). Nouvelles observations. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2002, t. 9, n° 2, p. 179-184, ill., bibliogr.

LENOIR, Michel. La préhistoire ancienne du Bazadais. In *Hommes, villes, campagnes du Bazadais d'hier et d'aujourd'hui. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 8ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Sauveterre-de-Guyenne les 22 et 23 septembre 2001*. Bordeaux, William Blake & Co., 2002, p. 7-12, ill., bibliogr.

LESCARRET, Jean-Pierre et MERLET, Jean-Claude. Une occupation à industrie microlithique à Locq-Bieilh (Sagnac-et-Muret, Landes). *Bulletin de la Société de Borda*, 2002, n° 465, p. 87-96, ill., bibliogr.

LUCAS, Géraldine. A propos des burins du Raysse du Flageolet I (Dordogne, France). *Paléo*, 2002, n° 14, p. 63-75, ill., bibliogr.

MAREMBERT, Fabrice *et al.* Etude géo-morphologique de la grotte du Phare (Biarritz) : rôle et impacts réels des circulations d'eau. In *Auvergne et Midi. Actualité de la recherche. Pré-actes des cinquièmes rencontres Méridionales de Préhistoire récente tenues à Clermont-Ferrand les 8 et 9 novembre 2002*. Clermont-Ferrand, Service Régional de l'Archéologie Auvergne, 2002, p. 42.

MAUREILLE, Bruno. La redécouverte du nouveau-né néandertalien Le Moustier 2. *Paléo*, 2002, n° 14, p. 221-238, ill., bibliogr.

MICHEL, Patrick. Nouvelles découvertes d'ossements d'éléphant antique (*palaeoloxodon antiquus*) à Soulac (Gironde, France). *Quaternaire*, 2001, t. 13, n° 2, p. 105-110, ill., bibliogr.

MICHEL, Patrick. La grotte d'Unikoté (Pyrénées Atlantiques) : une grotte repaire d'hyènes des cavernes avec des indices de présence humaine dans des niveaux Würmiens. Mise en évidence de trois modes d'occupation différents de la cavité. In *Préhistoire du bassin de l'Adour : bilans et perspectives, colloque scientifique 19 janvier 2002*. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie Aquitaine ; Pau, Conseil Général des Pyrénées Atlantiques, 2002.

MOSER, François *et al.* Fabrication et utilisation d'une petite flûte en os d'après le Flageolet du «Pas du Miroir» Dordogne). In *Annales des Xème rencontres archéologiques de Saint-Céré (Lot) de 2001*. Saint-Céré, Association des Amis du Passé de Saint-Céré, 2002, p. 109-113, ill.

ORSCHIEDT, Jörg. Datation d'un vestige humain provenant de La Rochette (Saint-Léon-sur-Vézère, Dordogne) par la méthode du carbone 14 en spectrométrie de masse. *Paléo*, 2002, n° 14, p. 239-240, ill., bibliogr.

SORESSI, Marie *et al.* Pech-de-l'Azé I (Carsac, Dordogne) : nouveaux travaux sur le Moustérien de tradition acheuléenne. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 2002, t. 99, n° 1, p. 5-11, ill., bibliogr.

WHITE, Randall. Une nouvelle statuette phallo-féminine paléolithique : «la vénus des Milandes» (commune de Castelnau-la-Chapelle, Dordogne). *Paléo*, 2002, n° 14, p. 177-197, ill., bibliogr.

Protohistoire

BLOT, Jacques. Le Baratzé (cercle de pierres) Meatse 11 (commune d'Ixassou, Labourd, Pyrénées Atlantiques). Compte rendu de fouille de sauvetage 1996. *Bulletin du Musée Basque*, 2002, n° 160, p. 81-106, ill., bibliogr.

BONENFANT, Pierre et GUILLAUMET, Jean-Paul. Etat des recherches effectuées par les auteurs sur la sculpture pré-romaine en Europe. *Documents d'Archéologie Méridionale*, 2002, n° 25, p. 257-260, bibliogr.

CHEVILLOT, Christian. L'habitation et l'occupation du sol à la fin de l'Age du bronze en Périgord (1150-800 av. J.-C.). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2002, t. 9, n° 1, p. 73-92, ill.

CHEVILLOT, Christian. La grotte à ruisseau souterrain actif de la Fontanguillère (Rouffignac-de-Sigoulès - Dordogne) : quelques réflexions sur les rites funéraires liés aux cultes chtoniens et de l'eau au cours de la protohistoire. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2001, n° 16, p. 23-48, ill., bibliogr.

CHEVILLOT, Christian. Ressources lithiques de la haute vallée de la Dronne (Dordogne). Exploitation et circulation au Néolithique. Pré-actes de la Table ronde d'Aurillac, 20-22 juin 2002, *Les matières premières lithiques en préhistoire*, p. 28-30, 1 fig.

CHEVILLOT, Christian. Boire et manger au Néolithique et aux Ages des métaux en Périgord (6000 à 52 av. J.-C.). In *Du bien manger et du bien boire à travers les âges et les terroirs, Brantôme 19-20 mai 2001*. Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2002, p. 25-73, 6 fig.

CHEVILLOT, Christian *et al.* La production de haches à rebords et à talon au débuts du Bronze Moyen en Périgord : moules, alliages, techniques de fonte et de finition. In *La métallurgie*, Archéosite d'Aubèches-Beloeil (Belgique), 20-21 septembre 2002, p. 22-28, 8 fig.

GOMEZ DE SOTO, José. Les oursins fossiles utilisés par les hommes dans le Centre-Ouest de la France : du mythe archéologique à la réalité. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 2002, t. 99, n° 2, p. 369-390.

GOMEZ DE SOTO, José et MILCENT, Pierre-Yves. La sculpture de l'Age du Fer en France centrale et occidentale. *Documents d'Archéologie Méridionale*, 2002, n° 25, p. 261-267, ill., bibliogr.

LARQUE, Sophie *et al.* L'occupation du sol dans le nord du Vic-Bilh durant la protohistoire (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2002, n° 21, p. 29-37, ill., cartes, tabl., bibliogr., notes.

MAREMBERT, Fabrice *et al.* Nouvelles données sur la préhistoire récente en Pays basque Français. *Vème Rencontres de Préhistoire récente*, Clermont-Ferrand, 9-10 novembre 2002.

MAREMBERT, Fabrice et MERLET, Jean-Claude. Une occupation au début de l'Age du Fer dans le bois communal de Seyresse (Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2002, n° 21, p. 85-95, ill., bibliogr.

PAUVERT, Dominique. Un menhir inédit à Borrèze (Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2001, 16, p. 91-96, ill.

SCHÖNFELDER, Martin. *La tombe à char de Boé (Lot-et-Garonne) de la fin de l'époque celtique : étude des chars et des tombes à char de la Tène moyenne et finale. VII - Résumé*. Mainz, Römisch-Germanischen Zentralmuseums, 2002, p. 361-365.

SEIGNE, Jacques. Fouille de sauvetage du tumulus 2 de Sauvagnon (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2002, n° 21, p. 7-21, ill., bibliogr., notes.

SEIGNE, Jacques et BASSIER, Claude. Note sur une liste oubliée de tertres détruits de la région d'Arzacq (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2002, n° 21, p. 23-28, cartes, tabl., bibliogr.

SIREIX, Christophe *et al.* La tête janiforme à double feuille de gui de la Tène ancienne de Lacoste à Mouliets-et-Villemartin (Gironde, France). *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 2002, n° 32, p. 81-89, ill.

Histoire

ARAGUAS, Philippe. Archéologie des résidences aristocratiques médiévales en Aquitaine (1987-2002). In *Résidence du pouvoir et Pouvoirs de la résidence. Bilans régionaux : Aquitaine, Limousin, Midi-Pyrénées, Poitou-Charentes. Pré-acte du colloque de Pau 3, 4 et 5 octobre 2002*. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie Aquitaine, 2002, [20] p., bibliogr.

ARBEZ, Fernand. Du marteau au moulin à Bayonne en 1649. *Cahiers Numismatiques*, 2002, n° 152, p. 63-65, ill., notes.

AUDOIN, Gérard et LEFEUVRE, Eric. Blasimon : étude préalable à une convention d'aménagement de bourg. *Cahiers du Centre d'Etude des Bastides*, 2002, n° 6, p. 20-43, ill.

BECCIA, Isabelle. L'apport du XIXe siècle dans l'église Saint-Seurin de Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2001, t. 92, p. 257-274, ill., bibliogr.

BECHEREAU, Paulette. De l'église d'Abzac. *Bulletin de liaison du Groupe de Recherches Historiques et Archéologiques de Coutras*, 2002, n° 24, p. 55-60, ill.

BELOT, Christian *et al.* Lucbardez-et-Barques : un village, deux communes, trois paroisses. *Bulletin de l'Association Landaise de Recherche et Sauvegarde*, 2001, n° 15, p. 11-90, ill.

BERDOY, Anne et LAVIGNE, Etienne. L'église Saint-Sylvestre de Sainte-Colome : état des connaissances et nouvelles données. *Revue de Pau et du Béarn*, 2002, n° 29, p. 223-257, notes.

BERDOY, Anne. L'habitat aristocratique dans les vallées béarnaises : état de la question et perspectives (résumé de la communication). In *Résidence du pouvoir et Pouvoirs de la résidence. Bilans régionaux : Aquitaine, Limousin, Midi-Pyrénées, Poitou-Charentes*. Pré-acte du colloque de Pau 3, 4 et 5 octobre 2002. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie Aquitaine, 2002, 1 p.

BERTRAND-DESBRUNAIS, Jean-Baptiste. Notes archéologiques : église de Saint-Caprais de Bordeaux. *Bulletin de la Société Archéologique du Canton de Créon*, 2002, n° 8, p. 54-61, ill.

BILLA, Jean-Marie et LAMBERT, Dominique. Lecture d'un «Salon urbain» : la place de Bazas. In *Hommes, villes, campagnes du Bazadais d'hier et d'aujourd'hui. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 8ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Sauveterre-de-Guyenne les 22 et 23 septembre 2001*. Bordeaux, William Blake & Co., 2002, p. 107-111, ill.

BLONDIN, Alain. Le prieuré de Redon l'Espic. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2002, t. 129, n° 4, p. 511-522, ill.

BOCHACA, Michel et FAUCHERRE, Nicolas. «Tenir en brisde et subgection les habitants d'icelle ville» : la construction des châteaux du Hâ et de Tropeyte à Bordeaux sous Charles VII et Louis XI. In *Château et ville. 8ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 28 au 30 septembre 2001* sous la direction d'Anne Marie Cocula et Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2002, p. 53-64, ill., bibliogr.

BONNARDET, Ludovic. Le portail occidental disparu de la collégiale Saint-Seurin de Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2001, t. 92, p. 43-68, ill., bibliogr.

BOST, Jean-Pierre. La métallurgie antique aux confins du Périgord et du Limousin : atouts et limites de l'enquêtes épigraphique. *Travaux d'Archéologie Limousine*, 2001, n° 21, p. 73-83, ill., bibliogr.

BOST, Jean-Pierre. Bordeaux, ville cosmopolite sous le haut empire romain. *Revue Historique de Bordeaux*, 2002, 3ème série, n° 1, p. 9-26.

BOUET, Alain. Les collèges dans la ville antique : le cas des *subaediani*. *Revue Archéologique*, 2001, n° 2, p. 227-278, ill.

BOUILLAC, Hervé. Les châteaux et maisons fortes du canton de Penne et leurs seigneurs (XIe - XVIe siècle). *Revue de l'Agenais*, 2002, n° 2, p. 131-165, ill.

BOURQUIN-MIGNOT C. et GIRARCLOS O. Construction d'une longue chronologie de hêtre au Pays basque. La forêt d'Iraty et le petit âge glaciaire. *Sud-Ouest Européen*, 2001, n° 11, p. 59-73.

BOUTOULLE, Frédéric. La tour et le château de Bisqueyran en Bordelais : une forteresse ducale révélée par l'archéologie et par les textes (XIe - XIVe siècles), interprétations et problèmes (résumé de la communication). In *Résidence du pouvoir et Pouvoirs de la résidence. Bilans régionaux : Aquitaine, Limousin, Midi-Pyrénées, Poitou-Charentes. Pré acte du colloque de Pau 3, 4 et 5 octobre 2002*. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie Aquitaine, 2002, 2 p.

BROQUA, Alain. L'église et le cimetière de Saint-Jean de Cauderou. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Albret*, 2002, n° 24, p. 3-5, ill., bibliogr.

BROQUEDIS, Stéphanie. *Le mobilier funéraire du site de la chapelle Saint-Siméon à Jau-Dignac et Loirac (33) : de la restauration à l'interprétation*. Travail d'Etudes et de Recherche d'archéologie dirigé par Isabelle Cartron. Bordeaux, Université de Bordeaux III, 2002, vol. I : texte, 120 p., ill., bibliogr. ; vol. 2 : annexes, [non pag.].

BUFFIERES, Louis de. Un segment inédit de la voie romaine d'Astorga à Bordeaux dans son franchissement des Pyrénées navarraises. *Bulletin du Musée Basque*, 2002, n° 159, p. 65-90, ill., bibliogr., notes.

CABANAC, Michel. *Histoire d'un village Malvard, Malavard, Malaval ou Maraval, en Périgord, commune de Coursac, et de ses habitants : généalogie d'une famille Chastanet, bourgeois de Périgueux, Chastanet, Sieur de Lauguzie, Chastanet, Sieur de Malavard de Chastanet, Seigneur d'Eglise-Neuve de Malaval du XVIe au XIXe siècle*. Périgueux, ABC Center, 2002, 70 p., carte, plan.

CARPONSIN-MARTIN, Catherine. *La céramique commune gallo-romaine de Périgueux du règne d'Auguste à la fin du IIIe siècle après J.-C.* Thèse sous la direction de M. le professeur Louis Maurin. Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2002, 4 vol., 699 p., ill., bibliogr., Corpus, 763 p., ill.

CARPONSIN-MARTIN, Catherine et TILHARD, Jean-Louis. Les céramiques sigillées trouvées à Périgueux : apport des fouilles récentes. *Aquitania*, 2001-2002, n° 18, p. 193-259, ill., bibliogr.

CASAUON, Jakes. Le toponyme *iri* et sa relation avec d'anciens lieux fortifiés. *Mumibe*, 2002, n° 54, p. 125-139, ill.

CASENAVE-HARIGILE, Junes. De Garatenea d'Ibarre à Garataran (Bétharram). *Bulletin du Musée Basque*, 2002, n° 159, p. 3-6, notes.

CEROU, Elisée. Essai d'interprétation des cavités en forme de chaussure appelées «Pied-du-Juif-Errent», figurant sur divers rochers de la commune de Sainte-Orse, canton de Thenon (Dordogne). *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2001-2002, n° 11, p. 1-59, ill., bibliogr.

CHARNEAU, Bertrand. Le monastère de Latané à Tonneins. *Le Festin*, 2002, n° 41, p. 46-49, ill.

CHASSAIN, Monique. Découverte jacquaire en Bergeracois. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2002, t. 129, n° 1, p. 43-50, ill.

CHEVILLOT, Christian et PINON, Gilbert. A propos d'un mors du XIXe siècle trouvé «aux Hautes-Bourdeillettes», commune de Bourdeilles (Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2001, n° 16, p. 141-144, ill., bibliogr.

CLAIRAND, Arnaud. Un trésor aquitain (?) anonyme (fin XIIIe - début XIVe siècle). *Cahiers Numismatiques*, 2002, n° 153, p. 45-53, ill., bibliogr., notes.

COCULA, Anne-Marie et COMBET Michel, sous la direction de. *Château et ville. 8ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 28 au 30 septembre 2001*. Pessac, Ausonius, 2002, 319 p., ill.

COMBET, Michel. Entre protection et destruction : les rapports difficiles du château de La Force et de la ville de Bergerac à l'époque moderne. In *Château et ville. 8ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 28 au 30 septembre 2001* sous la direction Anne Marie Cocula et Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2002, p. 125-145, ill., bibliogr.

COMEX, Mélanie. L'abbaye de Saint-Bernard : rappel historique. *Suivi de La communauté religieuse de Saint-Bernard et son organisation. Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2002, n° 157, p. 105-161, ill.

CONAN, J. et al. Identification de poix et de résine de conifère dans des échantillons archéologiques du lac de Sanguinet : exportation de poix en Atlantique à l'époque gallo-romaine. *Revue d'Archéométrie*, 2002, n° 26, p. 177-196, ill., bibliogr.

CONNANGLE, Alain. Les châteaux de Biron. *Le Festin*, 2002, n° 42, p. 54-63, ill.

CORVISIER, Christian. L'église du Temple de Port-Sainte-Marie : une réalisation gothique majeure des Templiers en Agenais. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Albret*, 2002, n° 24, p. 38-57, ill., bibliogr.

COUDROY DE LILLE, Pierre. La Réole au XVIe siècle. In *Hommes, villes, campagnes du Bazadais d'hier et d'aujourd'hui. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 8ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Sauveterre-de-Guyenne les 22 et 23 septembre 2001*. Bordeaux, William Blake & Co., 2002, p. 35-43, ill., notes, bibliogr.

COUHADA-BEYNEIX, Cynthia. Un solidus byzantin d'Héraclius et Héraclius Constantin en Bazadais (Gironde). *Aquitania*, 2001-2002, n° 18, p. 301-341, ill., bibliogr.

DAUCHEZ, Chantal. *Villablard XVIe siècle - XIXe siècle : le château et les seigneurs de Barrière*. Villablard, éd. Wilgrin de Taillefer, 2002, 269 p.

DELLETERY, Alexis. *Architecture civile médiévale à Penne d'Agenais*. Mémoire de maîtrise sous la direction de Mme Cazes. - Université de Paris 1, 2002. - 97 p., 143 fig.

DELLUC, Brigitte et al. Dans notre iconothèque et les archives : un monument aux morts «préhistorique» aux Eyzies-de-Tayac. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2002, t. 129, n° 2, p. 287-300, ill., bibliogr.

DELLUC, Brigitte et DELLUC, Gilles. L'eau dans la vie des moines de Cadouin. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2002, t. 129, n° 4, p. 523-542, ill., bibliogr.

DESBORDES, Jean-Michel. Liaisons routières d'origine antique entre Limoges et Périgueux : hypothèses et certitudes. *Travaux d'Archéologie Limousine*, 2002, n° 21, p. 31-59, 22 fig., ill.

DEVAUX, Guy. A propos de deux bouteilles en grès trouvées à Bazas. In *Hommes, villes, campagnes du Bazadais d'hier et d'aujourd'hui. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 8e colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Sauveterre-de-Guyenne les 22 et 23 septembre 2001*. Bordeaux, William Blake & Co., 2002, p. 121-126, ill., notes.

DIDIERJEAN, François. Liaisons routières d'origine antique entre Limoges et Périgueux : hypothèses et certitudes. Etude annexe. *Travaux d'Archéologie Limousine*, 2001, n° 21, p. 60-61, 1 fig.

DUCASSE, Bernard. Notes d'histoire et d'archéologie fronsadaises. I - la première église de Fronsac ; II - il y a 1 200 ans, Charlemagne bâtissait le premier château de Fronsac ; III - une ancienne paroisse : l'Isle Carney ; IV - la légende de l'Isle-du-Carney ; V - grands projets vus du haut du tertre (de Fronsac) ; VI - l'archiprêtre de Fronsac au XVIIIème siècle ; VII - monseigneur de Lussan confirme à Saint-Romain ; VIII - L'union de la cure de Saint-Romain à l'archidiaconé de Fronsac ; IX - MM. les curés de Saint-Romain ; X - une paroisse bien défavorisée : Asques. *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, 2002, n° 266, p. 105-135, ill.

DUVIVIER, Benoit. «Latsaga» à Ostabat-Asme (Pyrénées-Atlantiques). Une maison forte navarraise des XIIIe-XVe siècles. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2002, n° 21, p. 55-58, ill., bibliogr.

ESCAVI, Anaïs. Les carrières de Bourg, paysages méconnus. *Le Festin*, 2002, n° 41, p. 76-82, ill., bibliogr.

FARAVEL, Sylvie. Lauzun (Lot-et-Garonne) : évolution d'une résidence châtelaine du XIe au XVIIIe siècle (résumé de la communication). In *Résidence du pouvoir et Pouvoirs de la résidence. Bilans régionaux : Aquitaine, Limousin, Midi-Pyrénées, Poitou-Charentes. Pré acte du colloque de Pau 3, 4 et 5 octobre 2002*. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie Aquitaine, 2002, 1 p.

FARAVEL, Sylvie. La Réole : du bourg monastique à la ville moderne, essai de topographie historique. In *Hommes, villes, campagnes du Bazadais d'hier et d'aujourd'hui. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 8ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Sauveterre-de-Guyenne les 22 et 23 septembre 2001*. Bordeaux, William Blake & Co., 2002, p. 21-34, ill., notes.

FAU, Jean-Claude. Le prieuré de Moirax en Agenais. In *A la découverte des sites clunisiens. Cluny : 54 sites en France et en Europe*. Dossiers d'Archéologie, 2002, n° 275, p. 56-57, ill., bibliogr.

FAUCHERRE, Nicolas. Le château Trompette et le fort du Hâ, citadelles de Charles VII à Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2001, t. 92, p. 143-190, ill., bibliogr.

FLAUJAC, Robert de. Visite au château de Sainte-Foy d'Anthé. *Revue de l'Agenais*, 2002, n° 2, p. 371-375, ill.

FOURDRIN, Jean-Pascal et MONTURET, Raymond. Le rempart tardo-antique de Lescar (Pyrénées-Atlantiques), vestiges de la place royale. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2002, n° 21, p. 39-54, ill., plans, bibliogr., notes.

FOURDRIN, Jean-Pascal et MONTURET, Raymond. Une tour du front oriental de l'enceinte antique de Bayonne. *Aquitania*, 2001-2002, n° 18, p. 279-299, ill., bibliogr.

FOURDRIN, Jean-Pascal et MONTURET, Raymond. Oloron Sainte-Marie, vestige du rempart au sud de l'église Sainte Croix. *Revue de Pau et du Béarn*, 2002, n° 29, p. 9-13, ill.

FRITZ, Jeanne-Marie. La vicomté de Marsan : longue construction d'une identité. *Bulletin de la Société de Borda*, 2002, n° 466, p. 133-158, cartes, notes.

FRITZ, Jeanne-Marie. Etat de l'inventaire des fortifications de terre en Marsan (Landes) (résumé de la communication). In *Résidence du pouvoir et Pouvoirs de la résidence. Bilans régionaux : Aquitaine, Limousin, Midi-Pyrénées, Poitou-Charentes. Pré acte du colloque de Pau 3, 4 et 5 octobre 2002*. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie Aquitaine, 2002, 1 p.

FRITZ, Jeanne-Marie. *Histoire, occupation du sol et peuplement de la vicomté de Marsan des origines à sa réunion aux domaines de la Couronne (1607)*. Thèse de doctorat de l'université Bordeaux 3-Michel de Montaigne présentée et soutenue en décembre 2001 sous la direction de M. Jean-Bernard Marquette. 2 tomes, 5 vol.

GABORIT, Michelle. Peintures murales de l'église Saint-Laurent de Birac (Gironde). In *Hommes, villes, campagnes du Bazadais d'hier et d'aujourd'hui. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 8ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Sauveterre-de-Guyenne les 22 et 23 septembre 2001*. Bordeaux, William Blake & Co., 2002, p. 137-150, ill., notes.

GABORIT, Michelle. *Des Histoires et des couleurs : peintures murales médiévales en Aquitaine (XIIIe et XIVe siècles)*. Bordeaux, Ed. Confluences, 2002, 353 p., ill.

GALES, Françoise. Les châteaux fébusiens, puissance et domination de Gaston III. *Le Festin*, 2002, n° 42, p. 64-71, ill.

GALES, Françoise. Les résidences de Gaston Fébus en Pays de Foix-Béarn (résumé de la communication). In *Résidence du pouvoir et Pouvoirs de la résidence. Bilans régionaux : Aquitaine, Limousin, Midi-Pyrénées, Poitou-Charentes. Pré acte du colloque de Pau 3, 4 et 5 octobre 2002*. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie Aquitaine, 2002, 2 p.

GALOP, Didier. Relation entre dynamique climatique en Europe du Sud et phases d'anthropisation en montagne pyrénéenne d'après les données récentes. In *Table ronde «Impact anthropique et évolution climatique de la fin du Néolithique à l'Antiquité»*, Carcassonne, 16-17 novembre 2000.

GALOP, Didier *et al.* Premières données palynologiques sur les débuts de l'anthropisation de la haute montagne basque. In *IVème Rencontres Méridionales de Préhistoire récente*, Nîmes, 28-29 octobre 2000.

GALOP, Didier. Activités métallurgiques, paléopollutions et impact sur l'environnement au Pays basque au cours des cinq derniers millénaires. In *Table ronde «Histoire et Archéologie de l'environnement, de l'Antiquité à nos jours : développements méthodologiques et nouveaux résultats»*, Carcassonne, 8-9 novembre 2001.

GALOP, Didier. Histoire des activités paléométallurgiques en montagne basque. Les apports d'une démarche croisée alliant palynologie et géochimie isotopique du plomb. In *XVIIIème symposium APLF*, Arles, 24-26 septembre 2001.

GALOP, Didier *et al.* Cinq millénaires de métallurgie en montagne basque. Les apports d'une démarche intégrée alliant palynologie et géochimie isotopique du plomb. *Sud-Ouest Européen*, 2001, n° 11, p. 3-15.

GALOP, Didier. Histoire de la végétation à l'extrémité occidentale des Pyrénées (Pays basque) à partir des données polliniques. In *Colloque «Préhistoire du bassin de l'Adour, bilan et perspectives»*, Saint-Etienne-de-Baigorry, 19 janvier 2002.

GALOP, Didier. Image pollinique des dynamiques agro-pastorales en montagne pyrénéenne. In *Table ronde «Habitats et systèmes pastoraux d'altitude (Pyrénées, Alpes, Massif central). L'occupation de la haute montagne, premiers acquis et perspectives»*, Lattes, 30 janvier 2002.

GALOP, Didier *et al.* A reconstruction of early environmental stress in the basque country from the geochemical and pollinic signals recorded in a peat bog. In *Second Workshop of environmental history and archaeology «Historical ecological approach to the rural heritage of protected areas»*, Torriglia-Montebruno, 21-22 mai 2002.

GALOP, Didier *et al.* Iraty forêt mythique ou forêt ordinaire ? Mille ans d'histoire sylvo pastorale. *Colloque de Flaran «Forêts d'Europe occidentale du Moyen-Âge à aujourd'hui»*, XXIV^e journée Internationales d'Histoire, 6-7 septembre 2002.

GARROUSTE, Maria. Le couvent des cordeliers de Penne d'Agenais. *Revue de l'Agenais*, 2002, n° 2, p. 167-181, ill.

GIRARDY-CAILLAT, Claudine. Périgieux, le pont Japhet ou la redécouverte d'un pont oublié. In *Château et ville. 8ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 28 au 30 septembre 2001* sous la direction Anne Marie Cocula et Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2002, p. 242-253, ill., bibliogr.

GOLFIER, Jacques. Le bâti ancien à Saint-Caprais : Manos, anciennement «au Persan» ; le Grand Bertrand, anciennement «à Maître Jacques et au village de Jean Daucoing». *Bulletin de la Société Archéologique du Canton de Créon*, 2002, n° 8, p. 62-80, ill.

GOLFIER, Jacques. Fontaines, lavoirs et puits. *Bulletin de la Société Archéologique du Canton de Créon*, 2002, n° 8, p. 81-92, ill.

GRILLON, Louis. Le prieuré Saint-Eutrope de Sept-Fons. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2002, t. 129, n° 4, p. 501-510.

GRILLON, Louis. La terre et les hommes dans le cartulaire de Paunat. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2001, n° 16, p. 91-96, ill.

GRUET, Yves et BONNISSENT, Dominique. Des coquilles Saint-Jacques (*Pecten Maximus*) taillées avant d'être vendues aux pèlerins ? *Revue d'Archéométrie*, 2002, n° 26, p. 113-123, ill., bibliogr.

JEAN, Ezéchiel. Les lotissements des paroisses Saint-Michel et Sainte-Croix de Bordeaux à la fin du Moyen Age. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2001, t. 92, p. 89-117, ill., bibliogr.

JOINEAU, Vincent. Le Gestas et ses moulins. *Bulletin de la Société Archéologique du Canton de Créon*, 2002, n° 8, p. 93-104, ill.

JUNIQUE, Stéphanie. *Le dossier hagiographique de Saint-Seurin*. Travail d'études et de recherche de maîtrise sous la direction de Isabelle Cartron. Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, UFR Histoire, 2002, 2 vol., 308 p., tabl., bibliogr., annexes.

LABAT, Emmanuel. Le «déplacement» d'églises paroissiales dans une partie du diocèse de Dax. *Bulletin de la Société de Borda*, 2002, n° 468, p. 439-448, ill., notes.

LABORIE, Yan. Labrit, du site castral à la résidence aristocratique (résumé de la communication). In *Résidence du pouvoir et Pouvoirs de la résidence. Bilans régionaux : Aquitaine, Limousin, Midi-Pyrénées, Poitou-Charentes. Pré acte du colloque de Pau 3, 4 et 5 octobre 2002*. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie Aquitaine, 2002, 2 p.

LABOURG, Pierre-Jean. Les sols à débris de cuisine de la grande dune du Pyla. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Ancachon et du Pays de Buch*, 2002, n° 113, p. 91-93, bibliogr.

LACOMBE, Claude. Saint-Silain à Périgueux entre le XIII^e et le XIX^e siècle : un saint, une famille, un quartier, deux églises, deux cimetières. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2001, n° 16, p. 65-90, ill., bibliogr.

LACOMBE, Claude et al. Note sur un pichet des XIII^e-XIV^e siècles découvert à Chanterac (Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2001, n° 16, p. 137-140, ill.

LAFARGUE, Marie-Danielle. *Etude historique de l'ancienne abbaye prémontrée d'Arthous (à Hastings dans les Landes)*. Mont-de-Marsan, Conseil Général des Landes, 2002, 2 tomes, 126 p.

LARRARTE, Marc. Arrantzaleen katixima, le «catéchisme» des pêcheurs de Ciboure. *Bulletin du Musée Basque*, 2002, n° 159, p. 7-14, notes.

LARSEN, Jeanne-Marie. La bastide de Vielleseure. *Cahiers du Centre d'Etude des Bastides*, 2002, n° 6, p. 104-111, ill.

LASSERRE, Jean-Claude. En Bazadais : un château décoré par Viollet-le-Duc et Edmond Duthoit. *Le Festin*, 2002, n° 42, p. 34-43, ill., bibliogr.

LAVAUD, Sandrine. Paysage et mise en valeur des palus de Bordeaux au Moyen Age. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2001, t. 92, p. 119-128, ill., bibliogr.

LAVIGNE, Cédric. *Essai sur la planification agraire au Moyen Age : les paysages neufs de la Gascogne médiévale (XIII^e-XIV^e siècles)*. Pessac, Ausonius, 2002, 299 p., ill., bibliogr., glossaire.

MAFFRE, Marie-Hélène. Dessins bordelais inédits d'Henri Maignan (1815-1900). *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2001, t. 92, p. 143-190, ill., bibliogr.

MARIN, Agnès. L'église Saint-Sauveur d'Escoussans (Gironde). In *A la découverte de l'Entre-deux-Mers Escoussans*. Targon, Association pour la Sauvegarde et la Protection du Patrimoine du canton de Targon, 2002, p. 187-204.

MARIN, Agnès. Lot-et-Garonne : une maison du XIII^e siècle à Tournon-d'Agenais rue de la Citadelle. *Bulletin Monumental*, 2002, t. 160, n° III, p. 304-06, ill., bibliogr.

MARQUETTE, Jean-Bernard. Le patrimoine d'une grande bourgeoisie bordelaise à la fin du XIII^e siècle. In *Regards sur l'histoire de Bayonne et du sud-ouest aquitain du haut Moyen Age au temps présent : hommes, pouvoirs, économie et société : mélanges offerts à Pierre Hourmat sous la direction de Josette Pontet*. Bayonne, Société des Sciences, Lettres et Arts, 2002, p. 167-192, ill.

MARTIN, Thierry. Un plat à engobe interne rouge pompéien estampillé C.LOLLI découvert à Imus Pyrenaeus (Saint-Jean-le-Vieux, Pyrénées-Atlantiques). In *La Normandie antique du I^{er} siècle avant J.-C. à la fin du Bas Empire. Actualité des recherches céramiques. Actes du congrès de Bayeux du 9 au 12 mai 2002* sous la direction de Lucien Rivet. Marseille, Société Française d'Etude de la céramique Antique en Gaule, 2002, p. 251-262, ill., bibliogr.

MARTIN, Thierry. Réflexions sur un vase orné de Cantomallus découvert sur la villa de Montcaret (Dordogne). In *Sigillées moulées du Centre de la Gaule*. Lezoux, Centre Archéologique de Lezoux, 2002, 9 p. : ill.

MARTIN, Thierry. Le rayonnement aquitain des présigillées augustéennes du bassin de l'Aude : bref état de la question. In *Vivre, produire et échanger : reflets méditerranéens. Mélanges offerts à Bernard Liou*. Textes rassemblés par Lucien Rivet et Martine Sciallano. - Montagnac, éditions Monique Mergoïl, 2002, p. 223-233, ill., bibliogr.

MASSON, Juliette. *Etude historique et archéologique de l'abbaye Saint-Pierre de l'Isle en Médoc (Ordonnac, Gironde)*. Travaux d'étude et de recherche, maîtrise d'archéologie médiévale sous la direction de Isabelle Cartron. - Bordeaux : Université de Bordeaux III, Maison de l'Archéologie, 2002. - 2 vol. - 111 p. : 10 cartes, 118 fig., tabl., bibliogr.

MATEOS, Vincent. Fondateurs de cloches espagnols en Pays Landais. *Bulletin de la Société de Borda*, 2002, n° 466, p. 191-202, ill., notes.

MATEU, André. Les paroisses de Trentels et de Lagnac vues par leur évêque, Mgr Joly (1667 et 1673). *Revue de l'Agenais*, 2002, n° 2, p. 411-425, ill.

MAZIER F. *Validation des signatures polliniques du pastoralisme en moyenne montagne pyrénéenne. Etude des relations végétation/pluie pollinique actuelle et pratiques pastorales*. Diplôme d'Etudes Approfondies Environnement, Santé, Société. Besançon, Université de Franche-Comté, 2001, 32 p.

MONTCHENU, Jean de. Le prieuré de Porchères à Guitres au XVII^e siècle ! *Bulletin de liaison du Groupe de Recherches Historiques et Archéologiques de Coutras*, 2002, n° 24, p. 29-34, ill.

MOUGIN V. *Forêt et métallurgie en Pays basque nord. Analyse anthracologique et dendrochronologique des charbonnières du massif d'Iraty*. Mémoire de Maîtrise. Besançon, Université de Franche-Comté, 2002, 114 p.

MOUSSET, Hélène. Paysages des deux rives de Gélise au XVII^e siècle. *Le Festin*, 2002, n° 42, p. 44-53, ill.

MOUSSET, Hélène. Urbanisme et architecture à Villeneuve-sur-Lot. *Cahiers du Centre d'Etude des Bastides*, 2002, n° 6, p. 88-103, ill.

NAVARRÉ, Guy. Les poteries intra-murales du couvent de Tartas : remarques et essai d'interprétation. *Bulletin de la Société de Borda*, 2002, n° 465, p. 3-28, ill.

NEUMAYER, Heino. *Die merowingereritlichen Funde aus Frankreich*. Berlin, Staatliche Museen, 2002, 243 p., ill., 90 planches h.t.

NEUVILLE, Emmanuelle. L'église Saint-Caprais de Saint-Caprais de Bordeaux. *Bulletin de la Société Archéologique du Canton de Créon*, 2002, n° 8, p. 38-53, ill.

ORTEGA, Pierre. En Périgord, avec les chanoines réguliers de l'Artige. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2002, t. 129, n° 4, p. 543-550, ill.

ORTEGA, Pierre. Une recherche de l'extrême : l'ordre de Grandmont. Le prieuré de la Faye à Jumilhac-le-Grand. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2002, t. 129, n° 4, p. 551-566, ill.

PALUE, Marie. Le château et la seigneurie de L'Herm (Dordogne) : campagne de sondages archéologiques 2001. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2001, n° 16, p. 49-64, ill.

PEYRONY, Denis. La métallurgie antique aux confins du Périgord et du Limousin : l'exemple du Piégutais. *Travaux d'Archéologie Limousine*, 2001, n° 21, p. 63-72, ill.

PIAT, Jean-Luc. Interventions archéologiques sur les églises des sites fortifiés de Jayac et Saint-Amand-de-Colly en Périgord. In *Château et ville. 8ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 28 au 30 septembre 2001* sous la direction d'Anne Marie Cocula et Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2002, p. 259-279, ill.

POMMAREDE, Pierre et BRACHET, Jacques (photogr.). *Le Périgord des églises et des chapelles oubliées*. Périgueux, Pilote 24 édition, 2002, 250 p., ill.

POUEY-DICARD, Fabien. Les clauses militaires des chartes de fondation des bastides béarnaises fin XIIIe-XIVe siècle. *Revue de Pau et du Béarn*, 2002, n° 29, p. 15-32, notes.

PREUX, Carine. Le château de Curton à Daignac en Entre-deux-Mers. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2001, t. 92, p. 129-142, ill., bibliogr.

REGALDO-SAINT BLANCARD, Pierre. En suivant le tramway : travaux archéologiques récents à Bordeaux (1999-2001). In *Château et ville. 8ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgieux du 28 au 30 septembre 2001* sous la direction d'Anne Marie Cocula et Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2002, p. 281-309, ill., bibliogr.

SAUVAITRE, Natacha. *La nécropole Saint-Seurin de Bordeaux : étude archéologique et architecturale*. Mémoire de maîtrise sous la direction de Isabelle Cartron. Bordeaux, Université de Bordeaux III, U.F.R. d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, 2002, 2 vol., 145 p., bibliogr., annexes, 77 fig.

SCHLICHT, Markus. Initiation et rejet de l'architecture francilienne dans un édifice du Sud-Ouest : le portail nord de la cathédrale de Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2001, t. 92, p. 69-88, ill., bibliogr.

SCHUERRER, Barbara. Sur les pas des pèlerins en Béarn : l'église Saint-Blaise de Lacommande. *Le Festin*, 2002, n° 41, p. 16-23, ill.

SERAPHIN, Gilles. L'apparition et l'évolution des archères en Périgord et Quercy (première moitié du 13ème siècle) : une première approche. In *Annales des Xe rencontres archéologiques de Saint-Céré (Lot) de 2001*. Saint-Céré, Association des Amis du Passé de Saint-Céré, 2002, p. 39-60, ill., bibliogr.

SIMON, Pierre. Coutumes de Villeneuve-sur-Lot. *Cahiers du Centre d'Etude des Bastides*, 2002, n° 6, p. 68-87, ill.

STEPHANT, Pierrick et BARBEYRON, Arnaud. Sergeac, église Saint-Pantaléon. In *Château et ville. 8ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgieux du 28 au 30 septembre 2001* sous la direction d'Anne Marie Cocula et Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2002, p. 275-277.

SUBES, Jacques. Le château des évêques d'Acqs Saint - Pandelon (Landes) : corrections et compléments. *Bulletin de la Société de Borda*, 2002, n° 468, p. 483-514, ill., notes.

TAILLENTOU, Jean-Jacques. Aperçu de l'histoire portuaire du Vieux-Boucau. *Bulletin de la Société de Borda*, 2002, n° 467, p. 359-376, ill., notes.

THIERRY, François. *Archéologie en Buch et Born des gaulois aux wisigoths*. Arcachon, Société Historique et Archéologique d'Arcachon, 2002, 173 p., glossaire, bibliogr., ill.

TUCOO-CHALA, Jean. L'envie de Musées. *Le Festin*, 2002, n° 41, p. 24-33, ill.

VERDON, Jean-Pierre. En Dordogne au Pays d'Ans : la drôle d'histoire d'une drôle de tête. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2001-2002, n° 11, p. 60-63, ill., bibliogr.

VERDON, Jean-Pierre. Description et analyse architecturale de l'église Saint-Orse, commune de Sainte-Orse (Dordogne) : église inscrite à l'inventaire des monuments historiques. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2001-2002, n° 11, p. 64-95, ill., bibliogr.

VERGAIN, Philippe et al. Evaluation archéologique de la crypte de l'église abbatiale consacrée à Sainte Quitterie au Mas d'Aire-sur-l'Adour (Landes) 1995-2000. *Aquitania*, 2001-2002, n° 18, p. 301-341, ill., bibliogr.

VERGE-FRANCESCHI, Michel. Les Ornano : du château d'Ornano à la ville de Bordeaux, un destin fabuleux (1498-1610). In *Château et ville. 8ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgieux du 28 au 30 septembre 2001* sous la direction Anne Marie Cocula et Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2002, p. 65-83, ill., bibliogr.

VIGNAUD, Didier. Gouts (Landes) : de l'Antiquité au Haut Moyen-Age. Données nouvelles de prospections. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2002, n° 21, p. 97-108, ill., bibliogr., notes.

WOZNY, Luc. Saint-Rabier, le site du Peyrat 3. In *Château et ville. 8ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgieux du 28 au 30 septembre 2001* sous la direction d'Anne Marie Cocula et Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2002, p. 255-258.

Le bloc gravé de Saint-Germain-La-Rivière

par Michel Lenoir *, Sigolène Loizeau **, Marc Martinez ***

C'est dans les années 30 que la maison Bonny de Libourne publie un carnet de cartes postales sur le site préhistorique de Saint-Germain-la-Rivière ¹ (fig. 1). Richement illustré, il présente les inventeurs, la fouille, les différentes séries lithiques et osseuses, ainsi qu'un bloc gravé énigmatique (fig. 2).

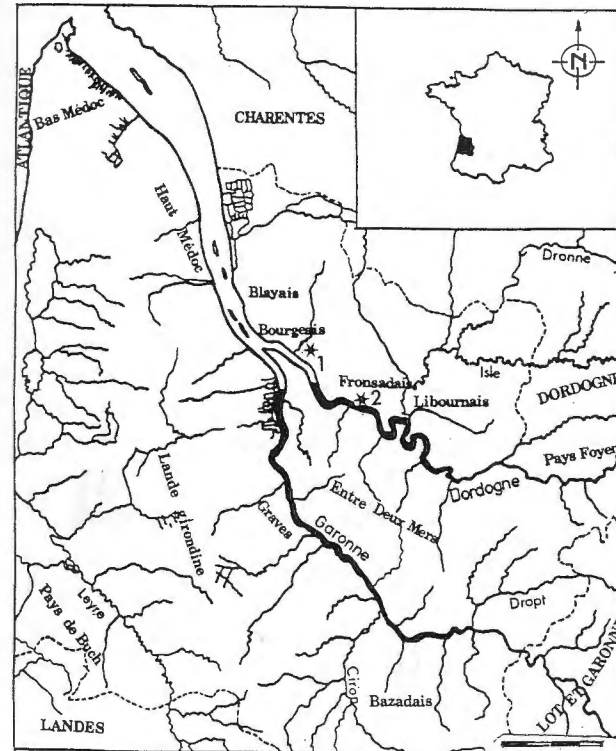


Fig. 1. - Situation géographique :
1. Pair-Non-Pair ; 2. Saint-Germain-La-Rivière.

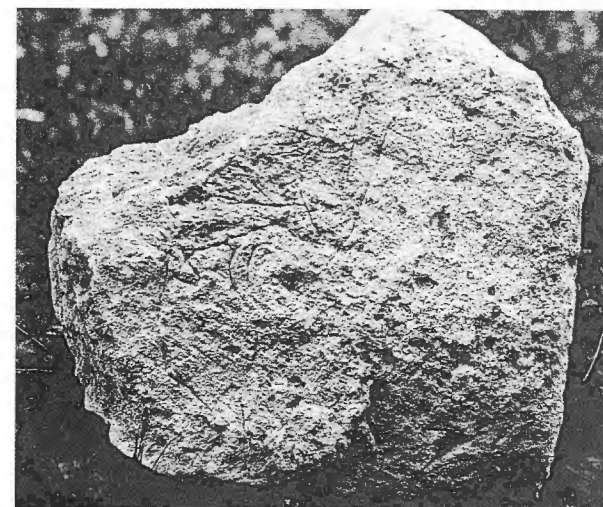


Fig. 2. - Carte postale du bloc gravé.

Ce dernier, "oublié" dans le laboratoire du gisement, a été redécouvert par l'un de nous (M.L.) en 1996 lors d'une nouvelle étude. Il a été donné au Musée d'Aquitaine par Madame S. Lemaître, propriétaire du gisement, et enregistré sous le numéro d'inventaire 97.11. Resté inédit jusqu'à ce jour, l'étude, les relevés ainsi que l'interprétation des représentations gravées ont été effectués par Sigolène Loizeau et Marc Martinez.

* M. Lenoir : Institut du Quaternaire, Université de Bordeaux I, UMR 9933 du CNRS

** S. Loizeau : Musée d'Aquitaine, ville de Bordeaux

*** M. Martinez : Ministère de la Culture, Grotte de Pair-Non-Pair
1. Classé Monument Historique le 6 mars 1935.

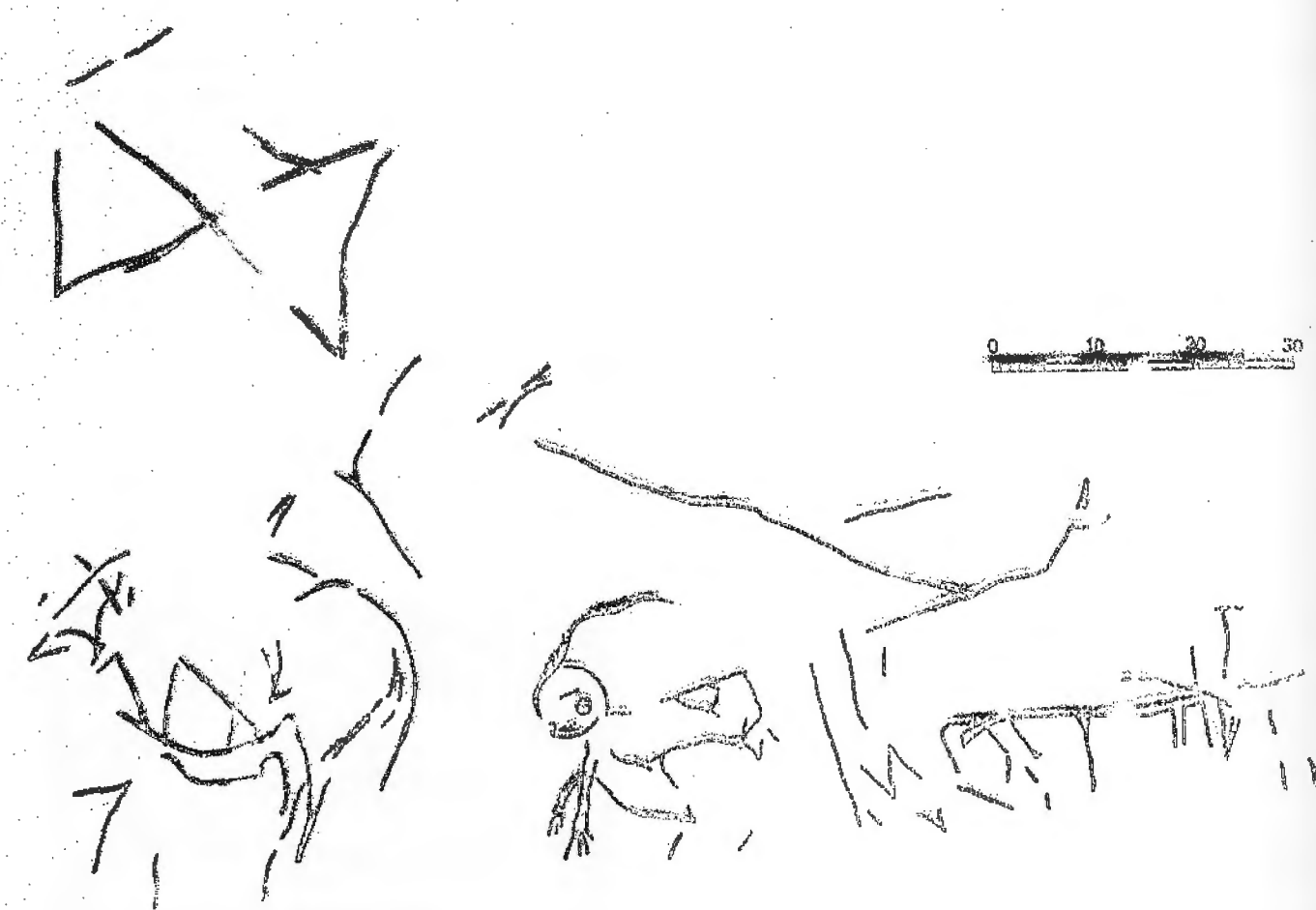


Fig. 3. - Relevé de la frise gravée (J.-M. Bouvier et G. Trécolle, 1966).

Historique

Le gisement de Saint-Germain-la-Rivière a été découvert en 1929 par H. Mirande et R. Lépront². Il comporte plusieurs locus : un grand abri effondré dont le remplissage a été vidé et que prolonge un vaste talus plongeant en direction de la plaine alluviale de la Dordogne et un abri latéral en grande partie effondré sur le plancher rocheux où reposait la sépulture.

Le remplissage de cette cavité était séparé de celui du grand abri par un magma de gros ossements d'herbivores dont il ne semble plus subsister de témoins en place.

H. Mirande ouvrit une tranchée dans le talus et entreprit avec R. Lépront des fouilles en pied de falaise qui ont permis de découvrir un premier squelette humain qui ne s'est pas conservé.

A partir de 1933, R. Blanchard effectua des fouilles sous le grand abri et sur la terrasse du petit abri supérieur où il découvrit la sépulture.

Dans les années 1960, G. Trécolle fouilla méthodiquement le talus à partir de la tranchée de Mirande et au cours de l'été 1996, fut effectuée une campagne de fouille d'évaluation pour l'ensemble du site.

Dans le talus, à l'emplacement des fouilles de G. Trécolle, deux ensembles s'individualisent nettement.

Un ensemble inférieur (couches C2, C3, C4 de la stratigraphie établie par G. Trécolle) comporte une industrie lithique peu laminaire, riche en éclats épais, souvent corticaux, détachés au percuteur de pierre et qui ont servi

2. R. Blanchard, H.-V. Vallois, 1972 ; M. Lenoir 1983.

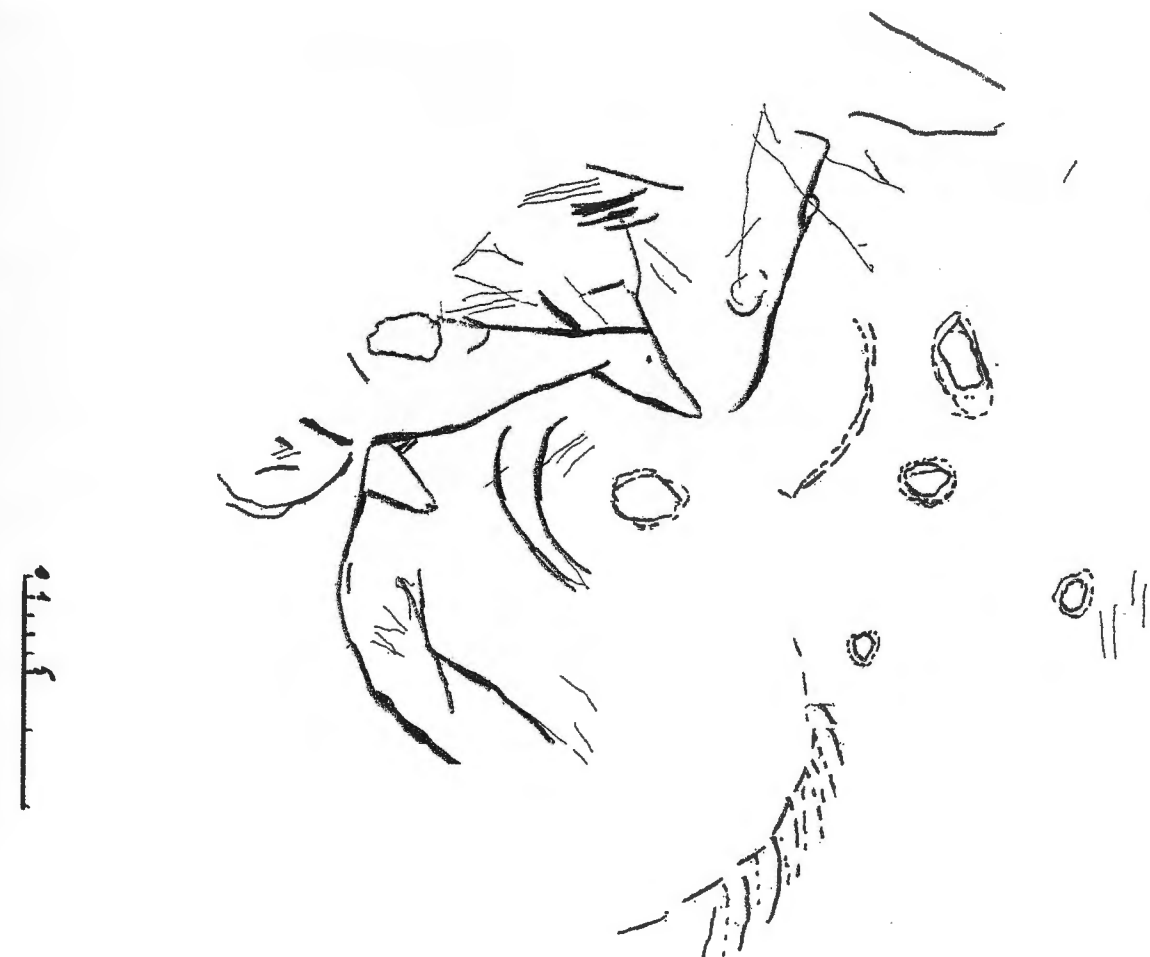


Fig. 4. - Relevé sur bloc.

de supports à des grattoirs, des burins, des pièces à encoche profonde et des denticulés épais ou qui ont été transformés en nucléus à petites lamelles torsées servant de support à des lamelles à dos minces³.

L'industrie des couches supérieures est nettement plus laminaire, avec de beaux outils sur lames (grattoirs, burins dièdres, burins sur troncature retouchée) et des lamelles à dos épais, des lamelles à dos denticulées et des lamelles scalènes.

L'industrie osseuse identique à celle de l'ensemble inférieur, comporte des ciseaux, des sagaies à rainures de section quadrangulaire⁴.

Sur la terrasse supérieure, la sépulture était accompagnée d'une belle industrie laminaire et d'une industrie osseuse peu abondante⁵. Dans les couches du talus, la faune était assez homogène avec une grande abondance d'Antilope saïga associée au Renne, Cheval, Bison.

Les analyses polliniques⁶ témoignent de conditions froides et steppiques. Nous disposons pour le gisement de Saint-Germain-la-Rivière d'un ensemble de résultats de datations qui s'échelonnent entre 14 000 ans B.P. et 16 200 ans B.P.

La frise gravée

R. Blanchard et R. Chauveau mettent au jour en 1934 une frise gravée sur la paroi de l'abri sous roche. Située à 2 mètres au dessus des niveaux archéologiques, elle est d'une lecture relativement difficile.

3. M. Lenoir, F. Marmier et G. Trécolle, 1991, 1994, 1995.

4. M. Lenoir, F. Marmier et G. Trécolle, 1991, 1994, 1995.

5. Blanchard, Peyrony, Vallois, *op.cit.*

6. M.-M. Paquereau in Lenoir, Paquereau, 1986.

L'abbé H. Breuil en fera un premier relevé en 1945⁷, A. Courty la signale dans la Revue Historique et Archéologique de Libourne⁸ puis J.-M. Bouvier et G. Trécolle en publient une nouvelle interprétation⁹. Ces derniers reprennent la première description, mais observent une figuration anthropomorphe là où Breuil ne voit qu'un animal indéterminé. Ils signalent également la présence d'un second animal acéphale, ainsi qu'un "signe en forme de diabololo", ainsi qu'un "signe en forme de diabololo".

Au total, quatre figures apparaissent sur ce panneau (fig. 3) :

- un arrière train d'équidé
- un "possible" bovidé
- un "diabololo" en forme de deux triangles opposés
- un anthropomorphe.

Le bovidé et le "signe en forme de diabololo" n'apparaissant pas dans les relevés de Breuil, il semble donc que ces figures soient de facture moderne et sans doute exécutées après décembre 1945¹⁰.

Le bloc gravé

Ce bloc, en calcaire local (calcaire à Astéries) qui fait l'objet de la présente publication, mesure 680 mm de long pour 635 mm de large; son épaisseur varie entre 106 et 155 mm, son poids est de 52,8 kg. Les traits gravés qui apparaissent lors d'une première lecture ont été anciennement accentués au crayon noir afin de rendre plus lisible la photographie publiée dans le carnet de cartes postales. Cette pratique semble avoir été utilisée pour la frise gravée elle-même¹¹. C'est par conséquent une vision faussée et orientée qui nous est proposée de l'ensemble.

Les techniques utilisées

Dans un premier temps, nous avons effectué indépendamment (S.L. et M.M.) chacun un relevé sur rhodoïds qui ont été ensuite confrontés pour une meilleure objectivité de la lecture (fig. 4).

Puis une première série de photographies a été réalisée en noir et blanc, axée principalement sur la "tête pointue" surlignée au crayon noir.

L'éclairage rasant permet une étude plus approfondie et ainsi de nouvelles figurations gravées en tracé continu sont découvertes et étudiées: deux têtes indéterminées, deux traits courbes parallèles.

"Tête pointue" (fig. 5)

- profondeur maximale : 2 mm
- longueur du museau à la base du cou : 53 mm
- longueur du sommet du crâne à la base du dos : 103 mm
- longueur du bas du cou au poitrail : 112 mm

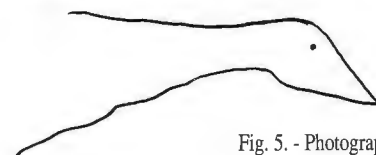
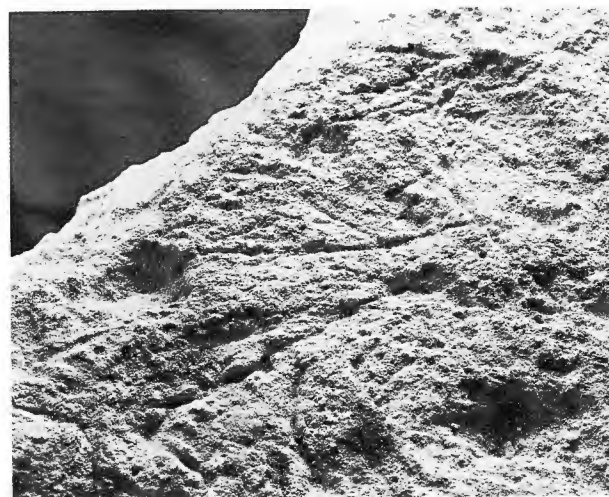


Fig. 5. - Photographie et relevé de la tête pointue.

Tête indéterminée (cheval ?) (fig. 6)

- profondeur maximale : 2 mm
- longueur de la bouche au sommet du crâne : 27,5 mm
- longueur de la bouche à la base du cou : 28 mm

Tête indéterminée (fig. 7)

- profondeur maximale : <1 mm
- longueur de la bouche au sommet du crâne : 153 mm

L'une des gravures peut être interprétée comme une figuration caractéristique de tête d'équidé; cependant aucun tracé ne vient suggérer la crinière ni l'œil.

Quant aux traits parallèles il est très intéressant d'observer des similitudes avec ceux gravés sur les parois de la grotte de Pair-non-Pair (fig. 8) et d'autres sites du Périgord et des Pyrénées (fig. 9)¹².

Afin d'obtenir une meilleure lecture, nous avons effectué une seconde série de photographies sous lumière UV; cette technique efface entièrement les traces de crayons noirs et modifie la perception initiale. Elle restitue l'état

7. R. Blanchard, H.-V. Vallois, 1972.

8. A. Courty, 1957.

9. J.-M. Bouvier et G. Trécolle, 1966.

10. J.-M. Bouvier et G. Trécolle, 1984. C. Dubourg, 1997.

11. B. Ducasse, 1969.

12. A. Leroi-Gourhan, 1965.

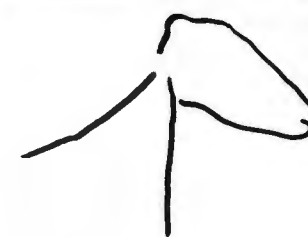


Fig. 6. - Photographie et relevé de tête indéterminée (cheval ?).



Fig. 7. - Photographie et relevé de la tête indéterminée et des traits parallèles.

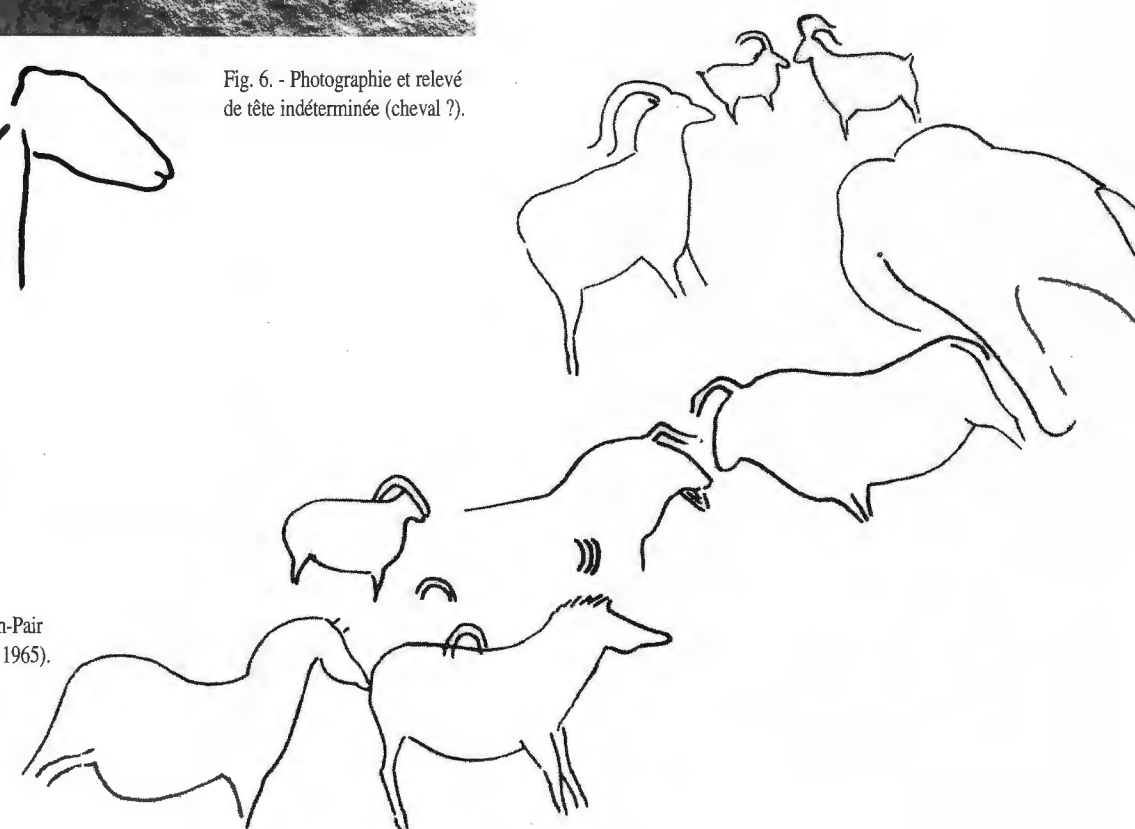


Fig. 8. - Pair-Non-Pair (Leroi-Gourhan, 1965).

du bloc gravé avant l'altération¹³. Ainsi les trois têtes indiquées précédemment apparaissent plus nettement, en particulier la "tête pointue" qui nous paraît tronquée, évoquant un anthropomorphe ou un phoque (photo 5).

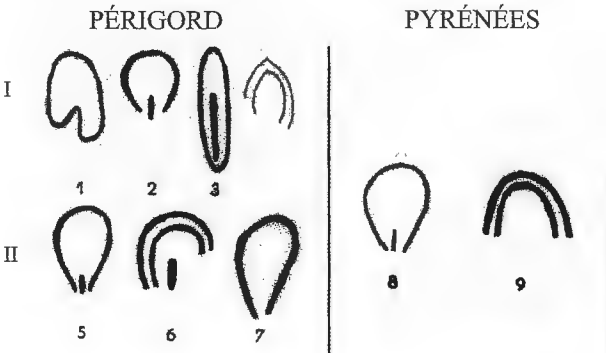


Fig. 9. - Périod, Pyrénées (Leroi-Gourhan, 1965).
Style I (aurignacien) : 1 à 4 Abri Cellier
Style II (gravettien et aurignacien récent) : 5. La Ferrassie, 6. Castanet,
7. La Ferrassie, 8. Gargas, 9. Isturitz.



Fig. 10. - Photographie en lumière UV et relevé de la tête anthropomorphe ou tête de phoque.



Fig. 11. - Moulages internes et externes de fossiles.

Tête anthropomorphe ou tête de phoque

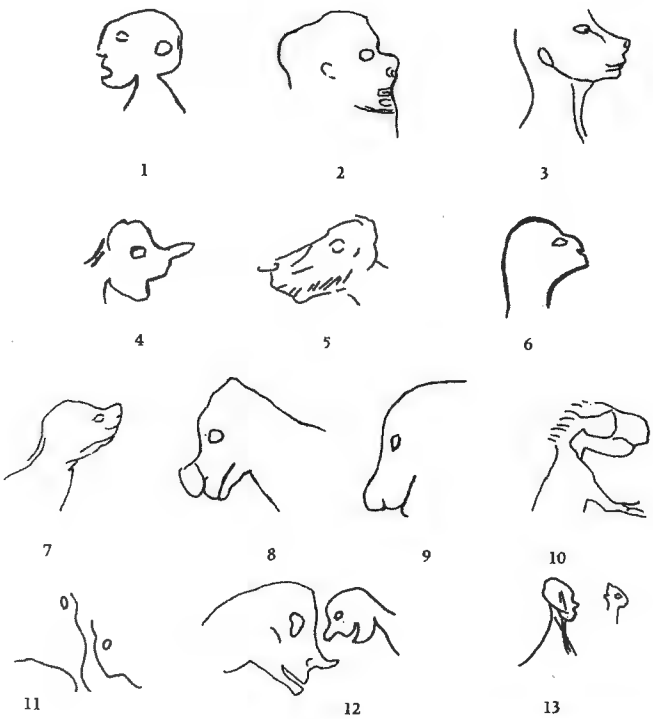
(fig. 10)

- longueur du menton à la base du cou : 25 mm

La comparaison avec d'autres figurations découvertes sur divers sites préhistoriques célèbres¹⁴ et leur ressemblance nous engage à confirmer cette idée (fig 12). Un angle de prises de vues met en évidence une mâchoire de forme humaine et un œil. Alors qu'un angle différent fait apparaître un crâne allongé et le même œil arrondi. Ces éléments et l'absence d'oreille font davantage penser à un phoque voire à un félin¹⁵ (fig. 13).

L'autre face du bloc ne présente aucune gravure, en revanche il conserve les moulages internes et externes de fossiles (fig. 11).

13. D. Vialou, 1982.
14. A. Leroi-Gourhan, 1965.
15. D. Sonnevill-Bordes, P. Laurent, 1983.



1. SAINT-CIRQ (Dordogne)
2. ANGLE'S-SUR-L'ANGLIN (Vienne)
3. LA MARCHE (Vienne)
4. ISTURITZ (Basses Pyrénées)
5. LA MADELEINE (Dordogne)
6. LOS HORNOS (Santander)
7. LA MADELEINE (Dordogne)
8. LES COMBARELLES (Dordogne)
9. COMMARQUE (Dordogne)
10. ABRI MURAT (Lot)
11. FONT-DE-GAUME (Dordogne)
masques humains affrontés
12. ROUFFIGNAC (Dordogne)
même sujet que la figure précédente
13. LES COMBARELLES (Dordogne)
même sujet que les deux précédentes

Fig. 12. - Anthropomorphe (Leroi-Gourhan, 1965).

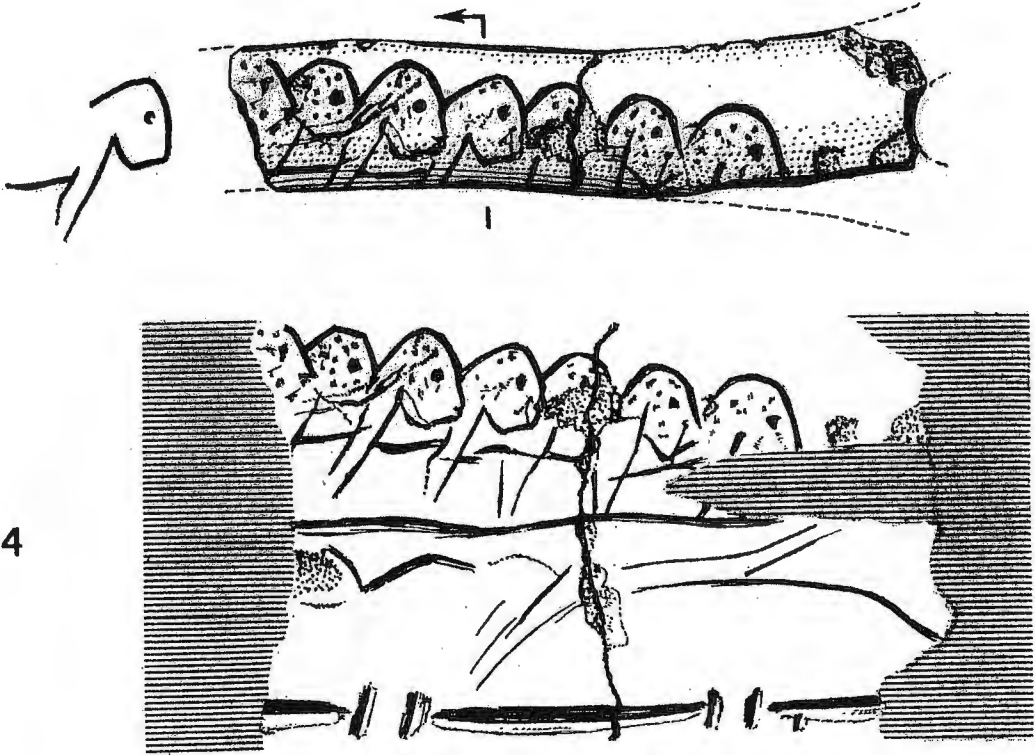


Fig. 13. - Abri Morin, magdalénien (Sonneville-Bordes, Laurent, 1983).

Conclusions

Si l'on considère que seuls, le cheval acéphale et l'humain de la frise gravée, sont bien préhistoriques¹⁶, il convient donc de rajouter ces quatre nouvelles représentations sur bloc à ce site prestigieux qu'est Saint-Germain-La-Rivière.

Si l'hypothèse de l'anthropomorphe est retenue, ce gisement magdalénien célèbre pour sa sépulture deviendrait

le seul site girondin à ce jour présentant deux figurations anthropomorphes, trois animales et des signes courbes parallèles gravés sur support rocheux.

Si la représentation de phoque est acceptée elle s'ajoute aux représentations sur bâton percé en bois de renne de l'Abri Morin.

16. J.-M. Bouvier et G. Trécolle, 1984.

Bibliographie

- Aujoulat N., 1987. Le relevé des œuvres d'art pariétales paléolithiques. *DAF*, n° 9, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 130 p.
- Blanchard R., Peyrony D. et Vallois H.-V., 1972.- *Le gisement et le squelette de Saint-Germain-la Rivière*. Archives I.P.H., 34, Masson, Paris, 115 p., 35 fig., 12 tabl., 6 pl.
- Bouvier J.-M. et Trécolle G., 1966, La frise gravée de Saint-Germain-la-Rivière, *L'Anthropologie*, t. 70, n° 5-6, p. 535-540.
- Bouvier J.-M. et Trécolle G., 1984. L'abri de Pille-Bourse. *Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*. Ministère de la Culture, 673p.
- Courty M., 1957. Gravures sur rocher à Saint-Germain-la-Rivière. *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, t. 30, n° 83.
- Dubourg C., 1997. Les expressions du naturalisme dans les arts graphiques du paléolithique supérieur. Une vision du monde des chasseurs préhistoriques. Thèse Université de Bordeaux I, 506p., 276 fig.
- Ducasse B., 1969. *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, n° 133.
- Lenoir M., 1983. *Le paléolithique des basses vallées de la Dordogne et de la Garonne*. Thèse de Doctorat es sciences, Bordeaux, 702 p. 445 fig. 44 tabl. 13 cartes.
- Lenoir M., Marmier F. et Trécolle G., 1991. Données nouvelles sur les industries de Saint-Germain-la-Rivière (Gironde). In : *25 ans d'études technologiques en Préhistoire. Bilan et perspectives. Actes des rencontres 18-19-20 octobre 1990*. XIe rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes. Ed. APDCA-Juan les Pins, p. 245-254, 4 fig.
- Lenoir M., Marmier F. et Trécolle G., 1994. Le gisement magdalénien de Saint-Germain-la-Rivière (Gironde) : données anciennes et acquis récents. *Revue Archéologique de Bordeaux*, T. LXXXV, p. 39-71, 16 fig., 3 tabl.
- Lenoir M., Marmier F., et Trécolle G., 1995. Le gisement paléolithique de Saint-Germain-la-Rivière (Gironde). *Société d'Anthropologie du Sud-Ouest*, T. XXX, 1995, 3e-4e trimestres, p.139-153, 8 fig.
- Lenoir M. et Paquereau M.-M., 1986. Milieux et cultures de la fin du Würm en Gironde. *Arqueologia* 13, p. 31-65, 10 fig.
- Leroi-Gourhan A., 1965. *Préhistoire de l'art occidental*, Mazenod.
- Sonneville-Bordes D., Laurent P., 1983. *Mémoire Société Préhistorique*, t. 16, p. 69-80.
- Vialou D., 1982. Une lecture scientifique de l'art préhistorique. *La Recherche*, n° 139, p.1484-1487.

Nouvelles données sur la nécropole protohistorique du Pas de Pajot à Salles

par Jacques Roger *

Des projets d'aménagement urbain (création d'une école maternelle, d'un collège, de lotissements) localisés à proximité de la rive gauche de La Leyre, dans la commune de Salles, ont nécessité, durant l'année 2002, la mise en place de vérifications archéologiques (fig. 1). C'est au cours de ces dernières qu'il a été possible de mettre en évidence de nouvelles tombes protohistoriques à proximité de celles découvertes dans les années 1980 au lieu-dit "Le Martinet".

Rappel historique des découvertes

C'est dans les années 1860 que près du ruisseau du Martinet, sur sa rive droite, fut découvert un certain nombre de vases renfermant des ossements, lors de la création de la route allant de Salles à Caudos¹. Interprété comme une nécropole à incinération du premier Age du Fer, ce site fut redécouvert en 1982 par J.-L. Brouste lors de travaux d'élargissement des bas-côtés de la route. En 1983, A. Dautant, P. Jacques, A. Lesca-Seigne et J. Seigne entreprirent une fouille sur 90 m², entre la route et le terrain de tennis². Trois petites fosses contenant chacune une urne en céramique, un plat faisant office de couvercle, ainsi qu'un petit vase à panse arrondie déposé sur les ossements ont été mises au jour. Des dépôts métalliques sont également présents sur le couvercle : anneaux en bronze et fer, épingles gravées à tête enroulées. La présence de trois grandes fosses ovoïdes au remplissage charbonneux mais non datées semblent en relation avec les sépultures, ainsi que des alignements de pierres. En 1984, les travaux de nivellement

du chantier de fouille ont entraîné la découverte d'une vingtaine de tessons. Une extension à l'est de la fouille sur 20m² environ a permis de recueillir une cinquantaine de tessons supplémentaires³.

L'évaluation archéologique

Elle a été réalisée en deux temps : une première opération, réalisée en mars 2002, est intervenue sur la parcelle H 1863 puis une seconde phase a été menée en décembre de la même année sur la parcelle voisine H 2949. Cet ensemble, d'une superficie de 42763 m², est situé de l'autre côté de la route D 108 et est actuellement recouvert de pinèdes.

Au moyen de tranchées systématiques espacées en moyenne de 20 mètres, il a été possible de localiser avec précision l'emprise de la nécropole protohistorique. Cette dernière est installée sur la partie occidentale d'un léger replat, à moins de 300 mètres au sud du cours d'eau La Leyre, et ne concerne en réalité qu'une surface de 7000 m² au nord-est de ces parcelles (fig. 2).

* Chargé d'études à l'INRAP, GSO.

1. Peyneau, 1926.

2. Lesca-Seigne, 1983 a et b ; Dautant et alii, 1983.

3. Lesca-Seigne, 1984.

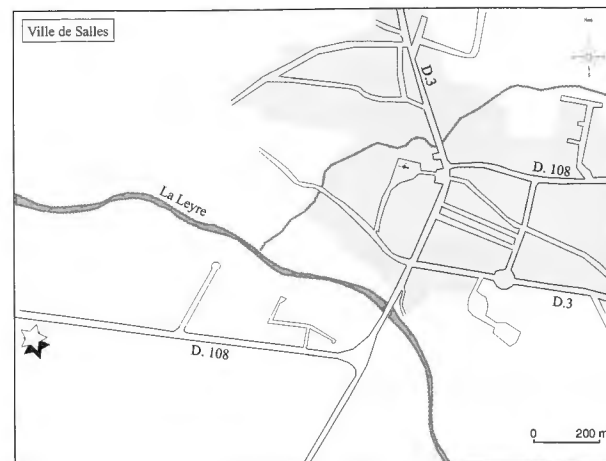


Fig. 1. - Localisation de la nécropole du Pas de Pajot à Salles (33).

Les dépôts funéraires apparaissent en moyenne à moins de 0,40 m par rapport au sol actuel, et n'ont pas fait l'objet de fouille archéologique. Seule la tombe n° 15 a été prélevée, pour permettre le démontage du dépôt osseux en laboratoire.

La nécropole

Douze sépultures à incinération ont été mises en évidence avec certitude, la concentration de nombreux fragments d'un même vase ayant été attribuée à une treizième tombe, bien qu'il ne soit pas possible actuellement de la localiser avec précision.

Fig. 2. - Nécropole protohistorique du Pas de Pajot : emprise supposée de la nécropole et localisation des sépultures à incinération et des structures associées (DAO : S. Boulogne, C. Fondeville, J. Roger, Inrap).

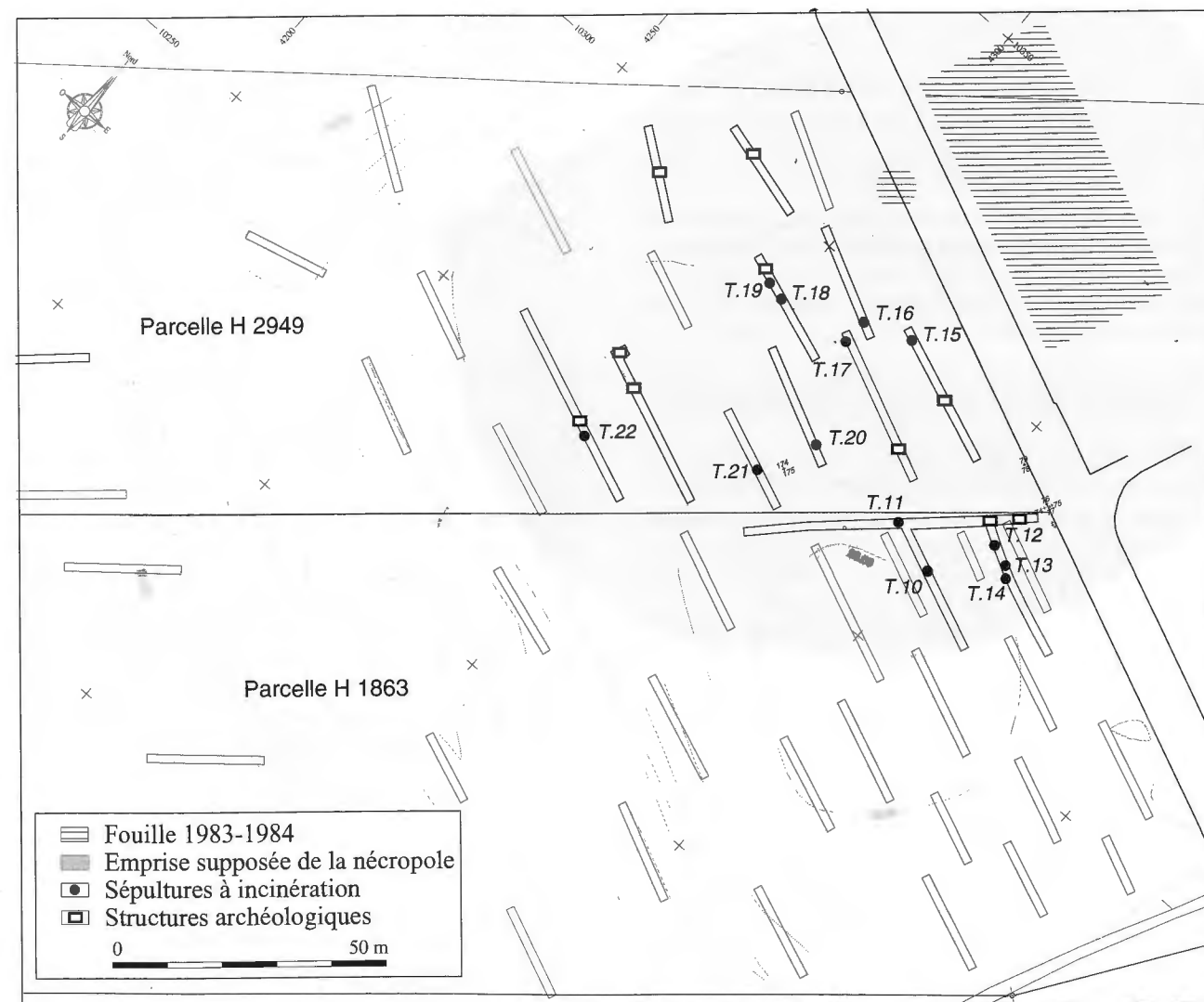


Fig. 3. - Vue du sud-est d'un alignement de pierres (cliché J. Roger, Inrap).



Fig. 4. - Vue de la tombe n°21 lors de sa découverte (cliché J. Roger, Inrap).

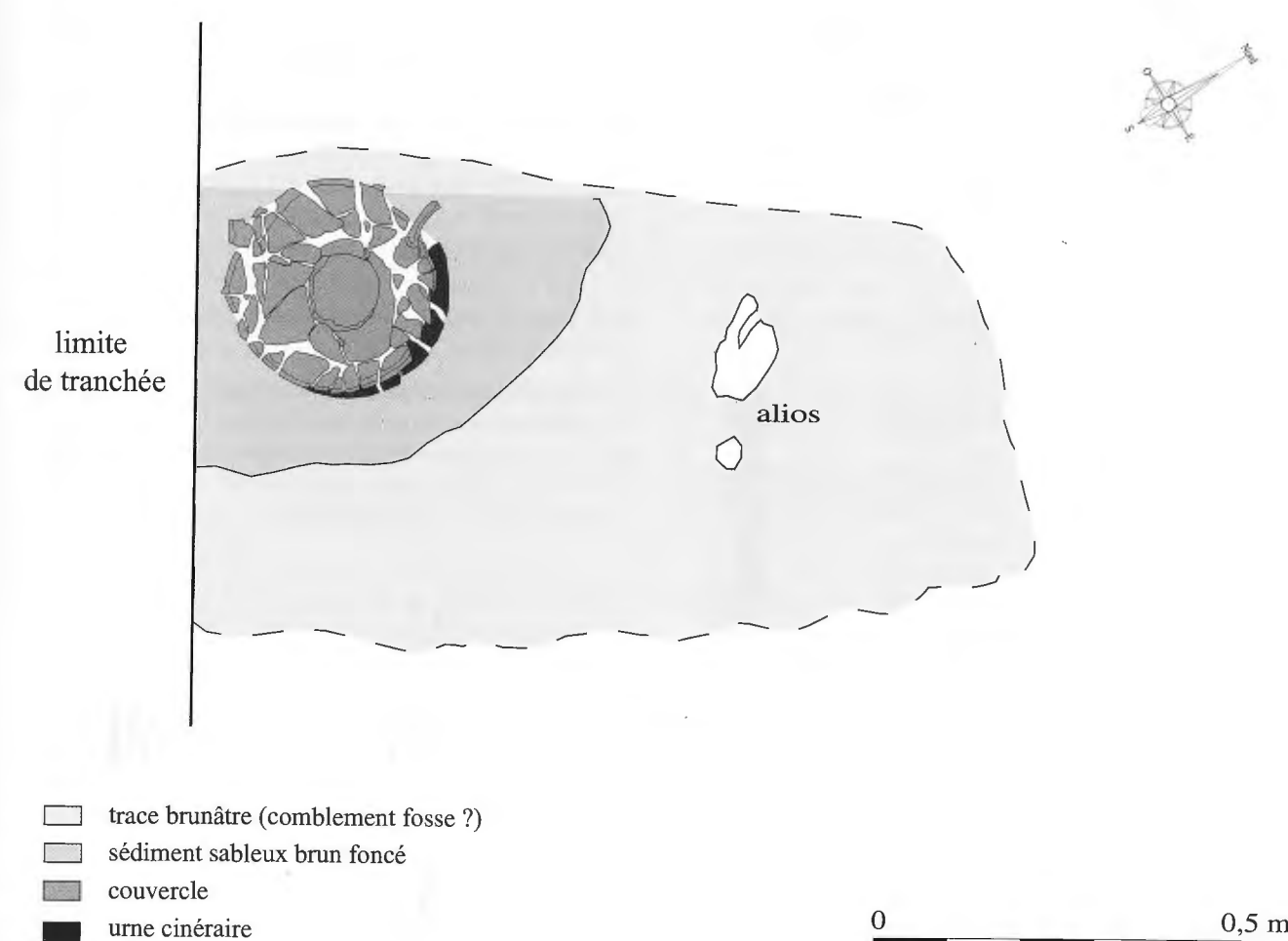


Fig. 5. - Plan de situation de la tombe n° 21 lors de sa découverte (J. Roger, Inrap).

Leur répartition montre, semble-t-il, une disposition assez lâche, avec toutefois des regroupements par endroit. Ces différences dans l'organisation de la nécropole sont peut être liées pour une partie à des problèmes de conservation. Nous en voulons pour preuve la présence de deux tombes arasées ou détruites anciennement à l'ouest du gisement. Il n'en demeure pas moins que ces concentrations de sépultures peuvent également correspondre à une organisation liée à des critères de type familial, social..., où une sépulture primitive donne lieu à un regroupement d'autres tombes⁴. Seul un décapage plus extensif permettrait de répondre à nos interrogations.

Associées à ces dépôts, de nombreuses structures ont été repérées : concentrations de pierres (alios et calcaire fossilifère) où des fragments de céramique protohistorique sont présents, calage de poteaux, fosses, fossés. Ces éléments semblent tous en relation avec la nécropole, aucun mobilier hétérogène à cette période n'ayant été rencontré. Il est vraisemblable que ces structures correspondent, pour la plupart, à la matérialisation et au marquage des tombes. Des alignements de pierres ont ainsi pu être mis en évidence, suggérant la couronne externe d'un tertre, où les pierres permettent généralement de retenir une masse de terre au-dessus de la fosse sépulcrale (fig. 3).

En revanche, il n'a pas été possible d'observer un quelconque niveau de circulation pour cette période, la stratigraphie de ce terrain ne révélant qu'une accumulation de sables fins.

Les sépultures

L'examen de ces dépôts funéraires montre de nombreuses similitudes avec les découvertes effectuées en 1983 et 1984. Les sépultures se signalent par un vase cinéraire déposé dans une fosse étroite, quand celle-ci est visible (ce qui est peut être le cas pour la tombe n° 21). Un second récipient est placé retourné sur le premier, faisant ainsi office de couvercle⁵ (fig. 4). On observe toutefois que l'une d'entre elle⁶ n'en possède pas, bien que l'on ne puisse exclure la possibilité d'une fermeture en matériaux périssables. Enfin, le dépôt d'un troisième vase sur le dépôt osseux est possible⁷, mais pas systématique (absent pour la tombe n° 15).

En revanche, aucun objet métallique n'a été mis au jour, alors que les sépultures fouillées dans les années 80 en possédaient, ce mobilier étant généralement déposé sur le vase couvercle. Cette absence s'explique peut être par le mode de décapage (à la pelle mécanique pour ce secteur), ce dernier écrétant quelque peu le niveau supérieur du dépôt funéraire.

La forme des vases observés ne diffère pas non plus de ceux découverts et fouillés anciennement : la plupart des vases recouvrant l'urne cinéraire présente une forme ouverte, à cannelures internes et au fond plat. L'un d'eux (tombe n° 18) présente d'ailleurs une double perforation au-dessus de la lèvre (fig. 5).

Les urnes cinéraires, où, pour la plupart, seul le col a été observé, évoque des différences dans leur forme : une première catégorie présente un col assez haut, évoquant une panse globulaire importante, alors que pour le second type, le col est plus petit, voire absent⁸. Enfin, une dernière variante révèle pour la tombe n° 16 un grand vase à cordon digité et au rebord impressionné (fig. 6).

La forme des vases observés ne diffère donc pas de ceux découverts et fouillés anciennement. Sans que l'on puisse actuellement préciser une datation pour chaque sépulture, on peut raisonnablement penser qu'elles s'inscrivent dans une fourchette chronologique située entre le VII^e s. av. J.-C. et le début du VI^e s. av. J.-C.

Le dépôt osseux

Une seule urne cinéraire (n° 15) a fait l'objet d'un prélèvement en "motte" pour permettre le dégagement de son contenu en laboratoire. Le choix de cette sépulture est lié à son fort taux d'arasement par la pelle mécanique, le vase ayant été amputé à la hauteur de l'épaule, sans que cela n'affecte le dépôt osseux.

La fouille du contenu de l'urne a montré dans un premier temps un sédiment différent entre le comblement supérieur du vase et celui au contact des os, ce dernier étant beaucoup plus sombre. Ce constat indique donc un comblement supérieur par voie d'infiltration.

Les os apparaissent à 14 centimètres en dessous du haut du col, soit un vase au tiers rempli. Quelques éléments de céramique appartenant au couvercle ont également été retrouvés sur les ossements. En revanche, aucun petit gobelet ou vase accessoire n'a été déposé sur les os (fig. 7).

4. Sur le sujet, se référer aux exemples des nécropoles du Castrais (Giraud et alii (dir.), 2003).

5. Notamment par les tombes n° 10, 11, 12, 14, 17, 18, 20, 21, 22.

6. Tombe n° 13.

7. Très probable pour la tombe n° 10.

8. Tombes n° 13, 14 et 22.

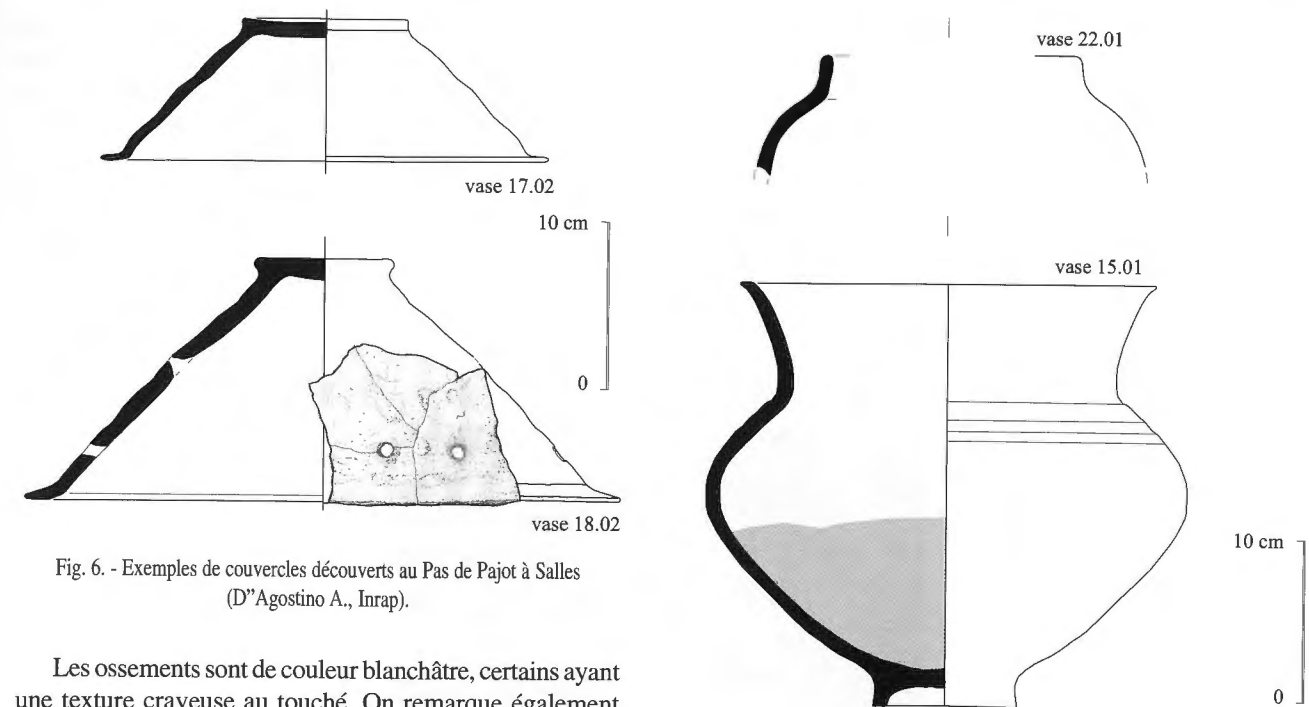


Fig. 6. - Exemples de couvercles découverts au Pas de Pajot à Salles (D'Agostino A., Inrap).

Les ossements sont de couleur blanchâtre, certains ayant une texture crayeuse au touché. On remarque également que de nombreuses diaphyses d'os longs présentent un éclatement en forme de cupule. Ces faits indiquent sans nul doute une crémation ayant atteint une forte élévation de température, au-dessus de 650°⁹, pendant une durée non déterminable.

Le démontage minutieux du dépôt osseux n'a pas révélé d'agencement spécifique des ossements dans l'urne. Le poids total d'os brûlés déposés dans le contenant cinéraire est de l'ordre de 374,6 grammes. Tous ces éléments correspondent à un sujet de taille adulte.

Conclusion

La découverte de nouvelles tombes dans ce secteur de la commune de Salles apporte donc de nouveaux éléments pour l'étude des nécropoles du premier Age du Fer dans cette région.

En effet, ces évaluations archéologiques ont permis de mieux cerner cet ensemble funéraire, qui, à l'origine, devait s'étendre sur plus d'un hectare. Elles ont également confirmé la présence de structures périphériques en relation avec les dépôts funéraires.

9. D'après les observations de Susini et alii, 1988.

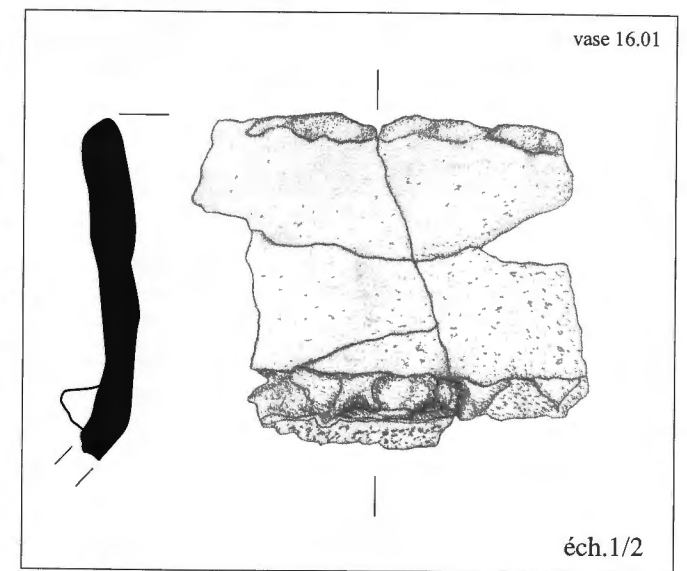


Fig. 7. - Exemples de vases cinéraires découverts au Pas de Pajot à Salles (D'Agostino A., Inrap).

Bien qu'en partie amputée au nord, la fouille exhaustive d'un tel ensemble permettrait alors de mieux appréhender la nécropole dans son intégralité, de son développement topo-chronologique aux aménagements de signalisation et de marquage des tombes, de l'étude anthropologique à celle des pratiques funéraires...

Actuellement, 7000 m² sont encore conservés, ce qui laisse envisager un potentiel de plus d'une centaine de tombes encore intactes.

Dans la mesure où cette estimation se révélerait correcte, nous aurions alors l'un des plus importants gisements funéraires du groupe girondin, tel qu'il a été défini par J.-P. Mohen en 1980¹⁰.

Un tel apport, qui ne se cantonnerait pas à la simple étude du mobilier funéraire, permettrait, sans nul doute, de renouveler les connaissances sur les pratiques funéraires protohistoriques dans cette région.

10. Mohen, 1980.

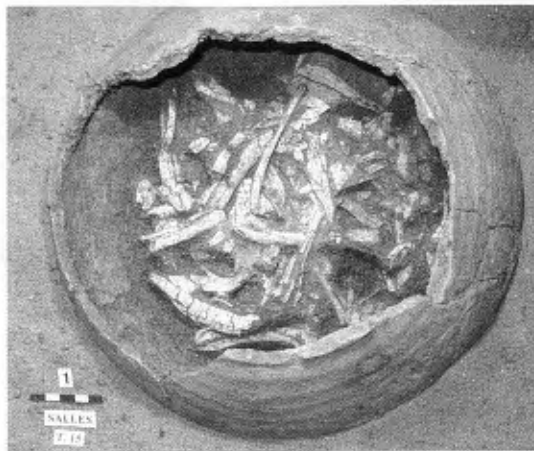


Fig. 8. - Vue du niveau supérieur du dépôt osseux contenu dans l'urne de la tombe n° 15 (cliché J. Roger, Inrap).

Bibliographie

Dautant et alii, 1983 : A. Dautant, P. Jacques, A. Lesca-Seigne et J. Seigne : Découvertes protohistoriques récentes près d'Arcachon-Gironde, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1983, tome 80/6, p. 188-192.

Giraud et alii (dir.), 2003 : Giraud (Jean-Pierre) dir., Pons (Fabrice) dir., Janin (Thierry) dir. - Nécropoles protohistoriques de la région de Castres (Tarn) : Le Causse, Gourjade, Le Martinet. 3 vol., Paris, MSH, 2003, (DAF ; 94).

Lesca-Seigne, 1983a : A. Lesca-Seigne : *Salles 1983, la nécropole du Martinet*, rapport de fouilles dactylographié, déposé au SRA Aquitaine, 31 pages.

Lesca-Seigne, 1983b : A. Lesca-Seigne : Salles, Le Martinet, champ d'urnes, *Bulletin de liaison et d'information de l'association des archéologues d'Aquitaine*, 1983, n° 2, p. 60-62.

Lesca-Seigne, 1984 : A. Lesca-Seigne : *Salles, le Martinet 1984*, rapport de fouilles dactylographié, déposé au SRA Aquitaine, 20 pages.

Mohen, 1980 : J.-P. Mohen : L'âge du Fer en Aquitaine du VIII^e au III^e siècle avant Jésus-Christ, *Mémoires de la Société Préhistorique Française*, tome 14, 1980, 339 p.

Peyneau, 1926 : B. Peyneau, *Découvertes Archéologiques dans le pays de Buch*, commune de Salles, 1926, tome 1, p. 157.

Susini et alii, 1988 : Susini (A.), Baud (C.-A.), Tochon-Danguy (H.-J.), Identification d'un traitement thermique des os préhistoriques humains dans les *Actes des 3^{èmes} journées Anthropologiques*, Notes et Monographies Techniques N° 24, édition du CNRS, Paris, 1988, pp. 43-67.

Hure antique : état des connaissances et nouvelles données

par Xavier Charpentier *

La commune de Hure se situe à l'extrémité du département de la Gironde et jouxte le Lot-et-Garonne, à 5,5 kilomètres de La Réole, sur la rive gauche de la Garonne (fig. 1). La place du 19 mars 1962, dite place de l'église, occupe la pointe sud-est et partie sommitale¹ d'une colline marneuse de forme oblongue sur laquelle est établi le bourg (fig. 5). Au pied de la colline, côté nord, coule le ruisseau du Lisos matérialisant la limite départementale ; à l'est, un affluent du précédent, le Grilhon, contourne la base du relief (fig. 2 et 3).

Le bourg de Hure a été très tôt signalé pour la richesse de ses vestiges gallo-romains. Les témoignages des érudits remontent au XVIII^e siècle et sont relativement nombreux au siècle suivant. Néanmoins, la nature même du site et sa chronologie n'ont jamais été clairement établies. La prise en compte de Hure dans le débat sur la position de la station d'*Ussubium*² a, un temps, focalisé la réflexion sur l'hypothèse d'une agglomération ; la réalisation d'une première intervention archéologique, en 1912, n'a pas permis d'apporter plus de précision.

De la fin de l'année 1999 au mois de mars 2002, l'espace de la place de l'église a fait l'objet d'une série d'opérations archéologiques. La première, motivée par le projet de réaménagement de la place, a consisté en un décapage d'une aire de près de 200 m², complété par deux sondages³. La seconde fait suite à l'effondrement du mur de terrasse de

la place, en février 2001 (fig. 7) ; les décaissements, nécessaires pour la mise en sécurité des lieux, firent alors l'objet d'une surveillance⁴. Les trois dernières interventions, consistant en l'ouverture de sondages et en une prospection, avaient pour but d'affiner notre connaissance du site⁵.

* Service régional de l'Archéologie.

Les lignes qui suivent sont le fruit du travail de nombreuses personnes, en premier lieu celui d'Olivier Henry, sans qui de multiples données n'auraient pas été acquises. Nos pensées vont à l'ensemble des nombreux bénévoles, de Hure même, et de l'Association des archéologues de Lot-et-Garonne, venus nous prêter main forte sous la conduite de Philippe Jacques, leur président. Nous remercions la municipalité de Hure, qui manifesta son intérêt pour le passé en des temps présents difficiles. Enfin, nous saluons notre collègue Pierre Régaldo, pour son soutien, ses encouragements, ses critiques toujours constructives et par-dessus tout sa patience.

1. 30 mètres. Toutes les altitudes sont exprimées en NGF.
2. Station mentionnée par la Table de Peutinger, correspondant au *Vesubio* de l'Itinéraire d'Antonin. Ceci ne remet nullement en cause l'ancienneté du nom de "Hure", Olivier Schiltz (Schiltz, 1989, p. 80 et 82) proposant une origine antique avec "Uza (?)", quant à Pierre-Henri Billy (Billy, 2003, p. 74), il écrit : "Hure (33) gaul. VO- "sous" + DURO- "place forte" (*ad Huira*, 1026-30)".
3. Henry, 2000a et 2002b.
4. Charpentier et Henry, 2001. Olivier Henry a été titulaire de l'autorisation de sauvetage (aut. 01/14).
5. Opérations réalisées sous la responsabilité de Xavier Charpentier (aut. 01/24, 02/16 et 02/18).

L'apport des documents anciens

Les témoignages d'érudits présentent un large éventail de documents allant de la mention lapidaire au descriptif très détaillé, du croquis au cliché. Tous cependant revêtent un grand intérêt dès lors qu'ils sont confrontés aux observations de terrain. Avant d'aborder les résultats des opérations récentes, il est donc nécessaire de faire la synthèse des sources antérieures.

Le XVIII^e siècle

Le document le plus ancien évoquant les vestiges de Hure est un passage tiré du *Chronicon Vasatense*⁶. Son ancienneté n'est pas son unique intérêt : à sa suite, plusieurs chercheurs du XIX^e siècle se sont interrogés sur la toponymie de Hure et sur la nature même du site. En voici

le texte latin, suivi d'une traduction⁷ ; quelques difficultés d'interprétations et expressions un peu obscures sont commentées en notes.

“ *Urbis Regulae vicinus est vicus cui nomem Ure, ignobilis quidem hoc tempore, cujus tamen nobilitatem innumera monumenta testatur : pavimenta habet tessellata, latissima et detissima, ex variis marmorum cujuscumque coloris segmentis in omnem figuram dispositis composita. Praeterea alia strata laterculis marmoris candidi longitudinis semipedis, latitudinis vero sex aut septem digitorum. Quin et alia non minoris artis ex semento⁸ et frustis laterum ita coagmentata, ut divelli nullo modo possint ; extat pars hujusmodi pavimenti quadrata longitudinis et latitudinis tringinta pedum, supra quod fundatae aedes lapideae. Patent ubique fundamenta marmorum latissima, columnae marmoreae, fornices lateritii, ut is qui in media platea variis columnellis latericiis substernitur, longitudinis et latitudinis septem pedum, altitudinis vero sexquipedis. Alius est in declivi collis ad septentrionem perforatus in modum cratis, ex quibus conjicio locum aliquando fuisse celeberrimum, fuisse aliquando ibidem erectum templum, cujus essent*

pavimenta illa tessellata, dicatum forsan Sanitati, quam Graeci euriounan (eurwstian ?) appellant, et in quo ministrarent veteres illae Druidae. ”

De la ville de La Réole est voisin le village dont Ure⁹ est aujourd'hui le nom ordinaire, mais dont le grand nombre de monuments atteste le caractère extraordinaire : il possède des sols mosaïqués de très grandes surfaces et d'une très grande richesse, composés d'une variété de morceaux de marbres de toutes les couleurs disposés en des motifs de toutes sortes. En outre, d'autres pavements faits de dalles de marbre blanc longues d'un demi pied et

7. Nous tenons à remercier Jean-Marie Charpentier et Pierre Regaldo qui, chacun de leur côté, ont bien voulu faire cette traduction.

8. L'auteur de “ Nouvelles recherches... ” propose plutôt “ *cemento* ”.

9. Cette orthographe semble fautive, même pour l'époque comme l'atteste la carte de Cassini, établie entre 1683 et 1744. Dupuy aurait-il retranscrit phonétiquement, sans l'aspiration initiale ? Peut-être a-t-il voulu forcer le rapprochement avec *euriounan* ? Quoi qu'il en soit, et contrairement aux arguments de quelques uns de ses successeurs, il faut écarter l'idée qu'il ait établi un parallèle avec *Ussubium* qu'il ne nomme pas.

6. Ce texte manuscrit a été transcrit par Emilien Piganeau (Piganeau, 1874). Il en attribue de façon formelle la paternité à l'archidiacre Jérôme-Géraud Dupuy et indique également la date de rédaction : 1706.



Fig. 1. – Plan de situation.

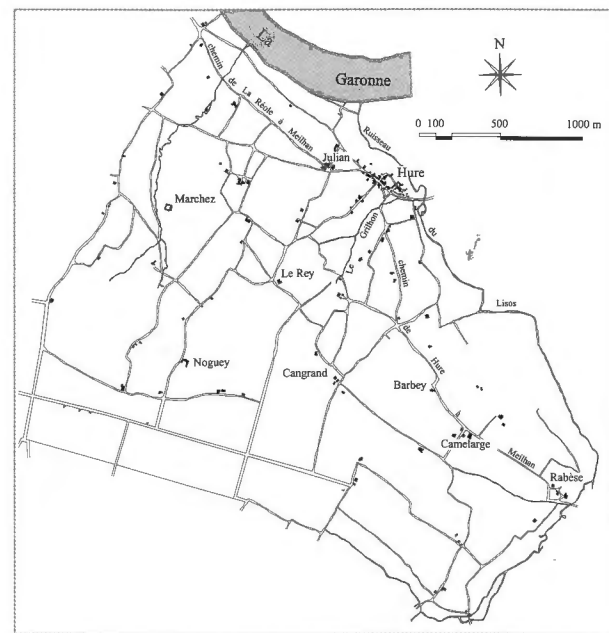


Fig. 2. – Plan de la commune d'après le tableau d'assemblage du cadastre de 1827.

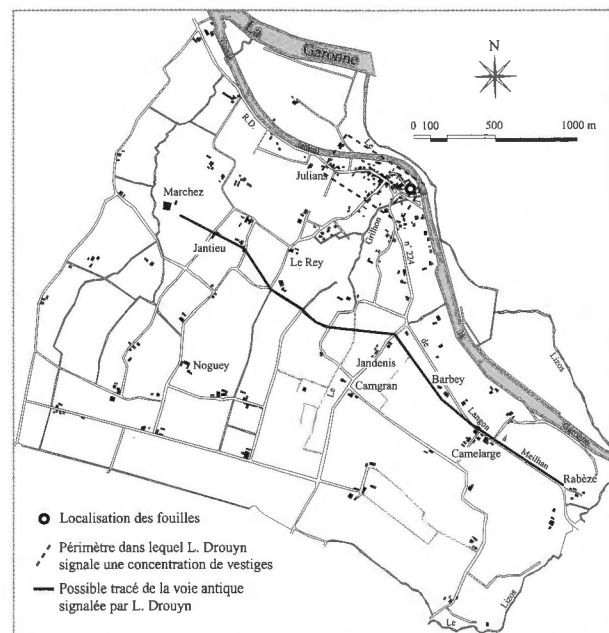


Fig. 3. – Plan de la commune d'après le tableau d'assemblage du cadastre actuel.

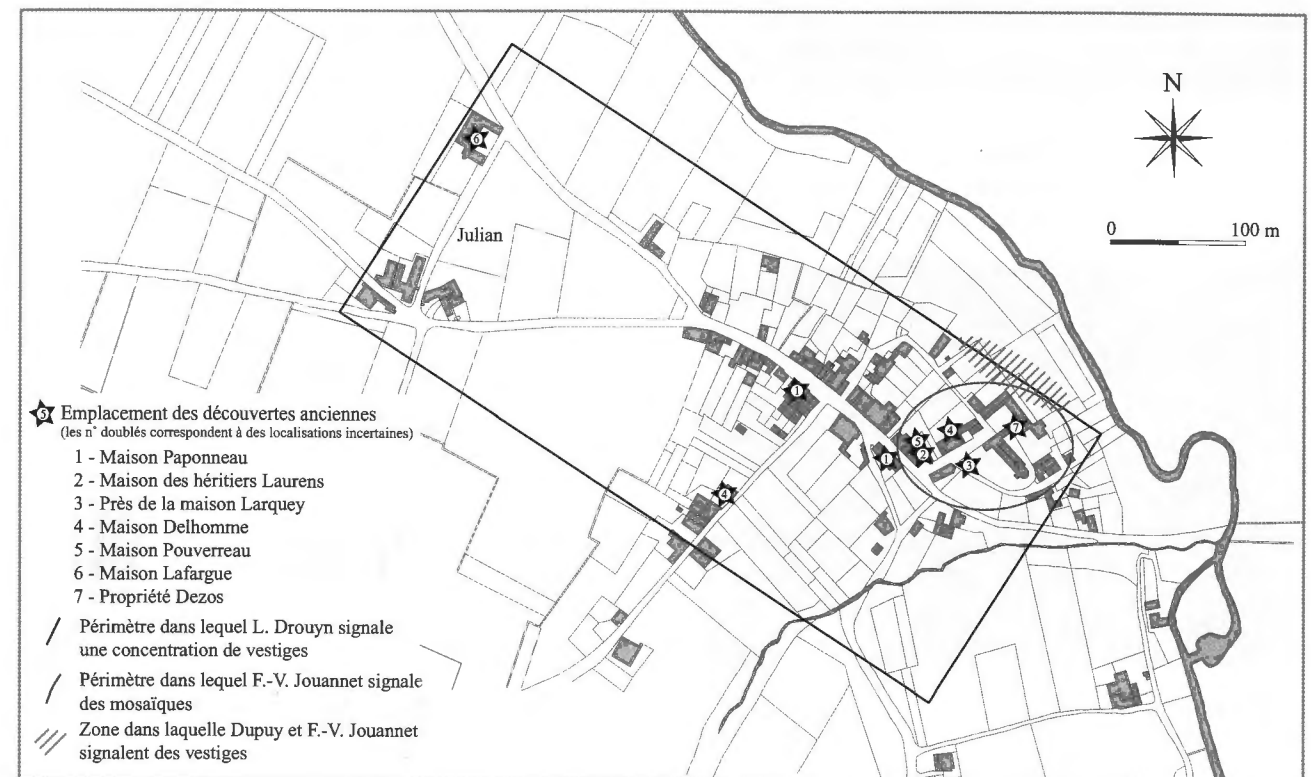


Fig. 4. – Localisation des découvertes anciennes sur fond du plan cadastral de 1827.



Fig. 5. – Vue générale du bourg de Hure (carte postale).

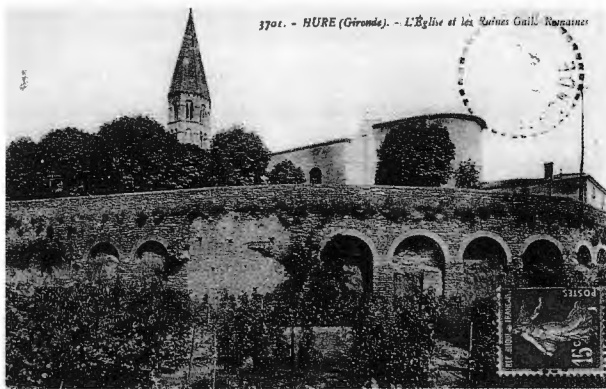


Fig. 6. – L'ancien mur de soutènement de la place de l'église (carte postale). La mention "Ruines Gallo-romaines" se rapporte, soit aux têtes de murs antiques faisant saillies, soit à l'ensemble du mur, autrefois considéré gallo-romain.



Fig. 7. – Mur de soutènement effondré. 2001. (P. Cambra).

larges de six ou sept pouces¹⁰. Et encore d'autres qui ne sont pas d'un art moindre, mélangeant du mortier et des morceaux de briques de telle sorte qu'ils ne puissent en aucune façon être séparés¹¹; d'un tel sol, subsiste notamment une partie carrée mesurant trente pieds de longueur et de largeur, au-dessus duquel sont fondés des bâtiments de pierre¹². Partout apparaissent de très larges fondations de murs, des colonnes de marbre, des arcs de brique, comme celui qui, au milieu de la Grand rue [ou place ?]¹³, s'étend sur plusieurs petites colonnes de briques, d'une longueur et d'une largeur de sept pieds et d'une hauteur d'un pied et demi. Il en est un autre sur la pente nord de la colline¹⁴, troué à la manière d'une claie. Tous ces faits prouvent à mon sens qu'un jour ce lieu fut très fréquenté, qu'un jour il y eut un temple élevé ici, auquel appartenaient ces pavements mosaïqués, dédié peut-être à la Santé, que les Grecs appelaient Euriouan, et dans lequel devaient officier les Druides.

Plusieurs passages de ce texte sont assez obscurs, mais les notices rédigées au XIXe siècle y apportent quelque lumière.

Les sources du XIXe siècle

Textes ou illustrations, la majeure partie de ces sources traite de la découverte de mosaïques. Cependant, François-Vatar Jouannet et Léo Drouyn¹⁵, se distinguent par des

10. Dupuy s'exprime-t-il en mesures romaines ou d'Ancien Régime ? Un pied d'Ancien Régime fait 32,5 cm, soit 12 pouces de 12,95 mm chacun. Le pied romain mesure 0,296 m et compte 4 palmes ou 16 pouces. Les dimensions indiquées pour ces dallages de marbre blanc donneraient, en mesures d'Ancien Régime, des dalles sensiblement carrées, voire plus larges que longues : 16,25 cm par 16,24 ou 18,95. Le système romain donne un résultat plus logique : 14,8 cm par 11,1 ou 12,95. Une telle interprétation est renforcée par la correspondance de la hauteur des "petites colonnes de briques" avec celle des "piliers" signalés par Jouannet qui seront évoqués plus loin : 45 cm.

11. Il s'agit manifestement d'un béton au tuileau.

12. *Ædes* peut également signifier "temple", nous préférons "construction" car l'auteur établit lui-même la distinction en employant plus loin *templum*.

13. *Platea* est délicat à interpréter. S'il s'agit d'une place, la topographie actuelle n'en connaît qu'une, mais elle correspond à ce qui était le cimetière au XVIIIe siècle. La traduction par Grand rue pose un nouveau dilemme : s'agit-il de l'actuelle rue de l'Eglise ou bien de la voie communale n° 2 passant entre la mairie et l'église ? Les deux interprétations semblent également plausibles.

14. C'est-à-dire le versant descendant vers le canal.

15. Jouannet, 1837 ; Drouyn, *Notes archéologiques*. Pour ce dernier auteur, nous nous appuyons sur le rapport d'Olivier Henry (Henry, 2000a). Nous n'avons toutefois pas retrouvé mention des passages cités dans les références données, et ce malgré des recherches poussées.

notices assez complètes, en quelque sorte généralistes. La *Statistique* du premier se réfère au *Chronicon Vasatense* et fait un état des découvertes, assorti de réflexions parfois très critiques. A sa suite, Dupin puis Gauban réalisent deux notices qui s'en inspirent fortement¹⁶. Nous devons à Drouyn un travail plus personnel, donnant plus de détails. Le marquis Castelnau d'Essenault produit une note tout aussi originale¹⁷ mais qui, à quelques nuances près, constitue un sous-ensemble de ce que nous trouvons chez Drouyn.

François-Vatar Jouannet

Sa notice commence par aborder la question de la position d'*Ussubium* :

"La seconde station indiquée par l'itinéraire est celle d'*Ussubium*, à vingt lieues gauloises de Sirione. Une vague tradition place *Ussubium* à Hure, rive gauche de la Garonne, arrondissement de La Réole. Des fondations romaines, des médailles, un grand nombre de mosaïques découvertes à Hure, ont accrédité cette opinion."¹⁸

Plus loin, il décrit certains vestiges :

"Enfin à Hure, une grande partie de ce petit bourg est construit avec des ruines romaines : l'église, jadis fortifiée, le cimetière, les chemins adjacents et les maisons voisines reposent sur des mosaïques. Les anciens du lieu, soit véracité, soit propension à vanter ce qui n'est plus, prétendent qu'il y a peu d'années encore, il existait beaucoup d'autres pavés de ce genre, et que les plus beaux ont été détruits. Quoi qu'il en soit, parmi les mosaïques de Hure il en est de recommandables par la variété de leurs couleurs et par l'heureuse combinaison de leurs dessins géométriques¹⁹. L'un de ces pavés offre une particularité remarquable : la couche de ciment qui la supporte, épaisse de quarante-deux centimètres, est établie sur des grands carreaux en terre cuite, de plus d'un demi-mètre carré²⁰. Sous ces carreaux règnent différents canaux dont les piliers servent d'appui au carrelage, et ces piliers hauts de quarante-cinq centimètres reposent sur une autre couche de ciment. On ne peut méconnaître ici un véritable hypocauste, destiné à chauffer quelque étuve de bains, ou seulement des appartements supérieurs.

Outre ces mosaïques, on voit à Hure beaucoup de pavés plus communs, composés d'un simple enduit recouvert de cailloux et de fragment de tuiles semés au hasard, puis nivelés au rouleau²¹. Un autre pavé, tout en grands carreaux de marbre blanc, trouvé à l'ouest de l'église près de la plaine, annonce plus d'opulence²². Les différents édifices auxquels ces pavés appartenaient ont été rasés jusqu'au sol ; mais leurs fondations permettent encore,

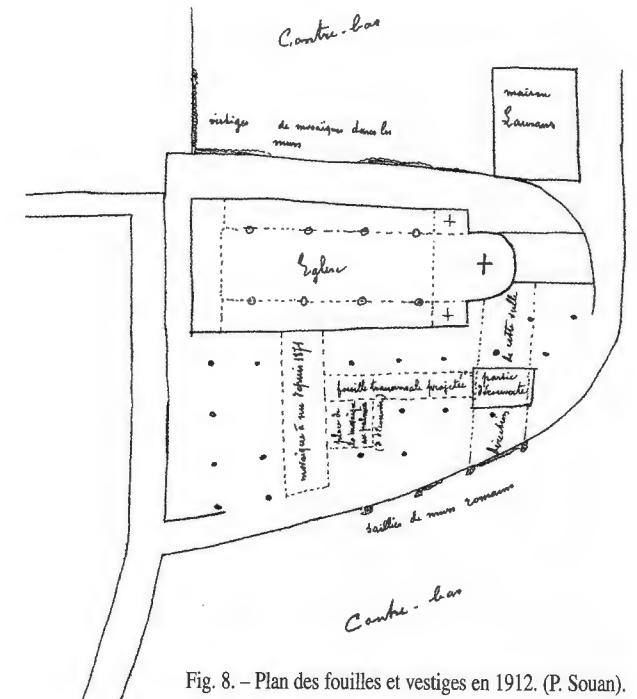


Fig. 8. – Plan des fouilles et vestiges en 1912. (P. Souan).

dans quelques endroits, de suivre les distributions intérieures, et de s'assurer que tous ces appartements, de forme carrée, étaient d'une très petite dimension. A la manière dont les ruines de Hure sont nivelées, on reconnaît aussitôt le subtil ouvrage de la violence. Faut-il en accuser ces demi-sauvages du cinquième siècle, qui, dans le nom d'une commune voisine (Puybarden), semblent nous avoir laissé une autre trace de leur passage ?

Les médailles, les revêtements, les marbres de placage, ne sont pas rares à Hure. Parmi les médailles, nous n'en avons vu ni d'antérieures à Néron, ni de postérieures à Tétricus. Quant aux marbres, à l'exception de quelques fragments de vert antique, nous les croyons des Pyrénées.

16. Dupin, 1839 ; Gauban, 1873.

17. Castelnau d'Essenault, 1849.

18. Dans une note de bas de page, l'auteur livre son opinion : Meilhan "située une lieue plus loin sur la même voie, pourrait, à pareil titre, élever la même prétention" mais "ni Meilhan ni Hure ne peuvent être la station dont il s'agit".

19. Comparer avec les expressions du *Chronicon Vasatense*, dont c'est presque une traduction littérale.

20. Avec plus de précision, ce sont les "petites colonnes de briques" du *Chronicon*.

21. C'est-à-dire un béton au tuileau, comparable à celui du *Chronicon*.

22. Il s'agit probablement, encore une fois, du même dallage que celui décrit par l'archidiacre Dupuy qui en donne les dimensions alors que Jouannet précise la localisation.

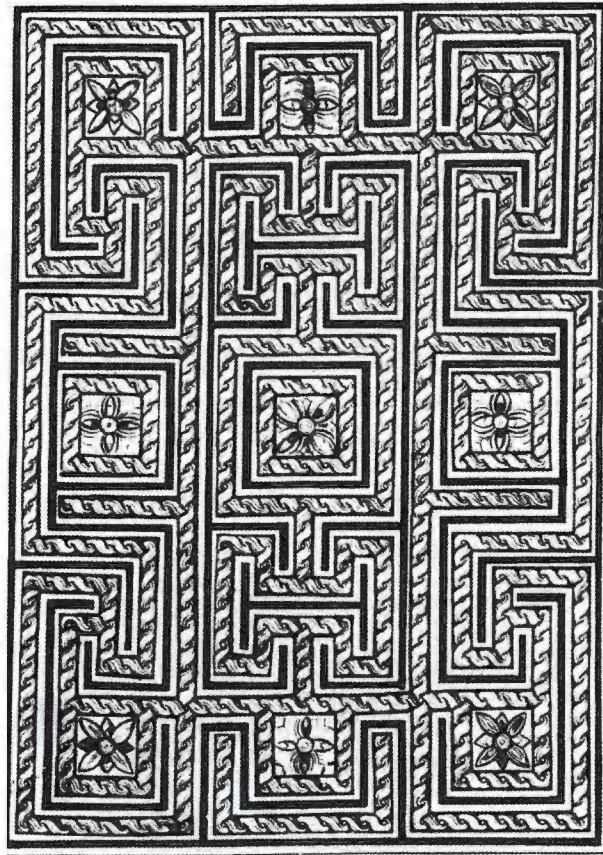


Fig. 9. – Mosaïque non localisée. Milieu du XIXe. (anonyme).

La Chronique manuscrite de Bazas a parlé des antiquités de Hure, et quelques géographes venus depuis l'ont copiée. Ils ont cru reconnaître, dans les ruines de Hure, un temple d'Isis suivant les uns, d'Hygie selon d'autres. Pures conjectures, semblables à celles qui se reproduisent partout où l'on découvre des mosaïques ! On oublie trop que ces pavés furent autrefois d'un usage général, et employés indifféremment dans tous les édifices. »

Dans les notes et papiers du fonds Jouannet déposé à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, on trouve le dessin d'une mosaïque (fig. 9). Nous ne savons rien de la localisation ni de la date et des circonstances de la découverte ²³.

Léo Drouyn

Sa note consiste en une synthèse des observations qu'il a faites en 1832 :

« Avant d'entrer dans Hure, si, à partir de la maison Lafargue située à plus de cent mètres du bourg, l'on tire une ligne qui, du couchant au levant, aille aboutir à

l'extrémité de l'église, plus une autre ligne qui, du lit du canal latéral, vienne croiser à angle droit la première en se dirigeant sur le chemin de Noaillac et qu'on relie par la pensée ces extrémités, l'on embrassera une superficie de terrain qui couvre de vastes ruines gallo-romaines. Partout vous trouverez des pierres taillées, des mortiers, des ciments, des briques parementées, des murs, des canaux, des mosaïques, des débris de vases, des médailles, etc... »

Près du Lizos, ancienne limite de la Novempopulanie, se trouve l'église de Hure. Une ligne tirée de ce point au village des Jullians présente une longueur de 600 m. Si des maisons les plus rapprochées du canal on tire une autre ligne jusqu'au presbytère, l'on trouve 300 m. environ. Formez le périmètre avec ces points donnés, et vous embrasserez une surface assez considérable couverte de débris gallo-romains. Vous reconnaîtrez à chaque pas des murs, des mosaïques, des hypocaustes, des canaux, partout des tuiles, des ciments, des pavés, des briques, etc... En creusant le lit du canal on a découvert d'énormes fragments de murs que l'on n'a pu détruire qu'à l'aide de la poudre... »

Poursuivant, il signale plusieurs noms de propriétés auxquelles sont associés des vestiges ²⁴ :

- Maison Lafargue (fig. 4, n° 6), au village des Jullians, construite sur un terrain couvert de briques, de ciments, de poteries rouges d'une pâte très fine, on aurait trouvé des médailles, un fragment de colonne en marbre vert antique...
- Maison de Monsieur Noguey, on a trouvé dans ses fondements des médailles de la colonie de Nîmes, d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle...
- Maison Pouverreau (fig. 4, n° 5), un hypocauste, et à 10 m de celle-ci, dans la cave située dessous, un mur en

23. Balmelle, 1987, n° 460, pl. CLXXXIV. Suivant cet auteur, la découverte remonte probablement avant le milieu du XIXe siècle. Le dessin de la trame semble inexact, une comparaison avec une mosaïque mis au jour près de l'ancienne église Saint-Etienne, à Le Frêche (Landes) présente des analogies pour peu que le décor à pannetons de clé soit en définitive une composition de méandres à svastikas. Le site de Le Frêche possède également un pavement semblable à la mosaïque 3 de Hure (Balmelle, 1987, p. 115-116, pl. LXVIII). Jouannet indique l'existence de vestiges dans les proches abords de l'église et de la place ; sous toutes réserves, cette mosaïque pouvait être dans ce secteur.

24. A partir des éléments signalés par Drouyn, nous avons tenté de positionner les points de découvertes et le quadrilatère défini (fig. 4). Les vestiges doivent cependant déborder de ce cadre, l'auteur signalant les découvertes réalisées lors du percement du canal, fait confirmé par Werlé : « les déblais, pour la construction du canal latéral à la Garonne ont fait découvrir plusieurs aqueducs et autres ouvrages de la même époque » (Werlé, 1895).

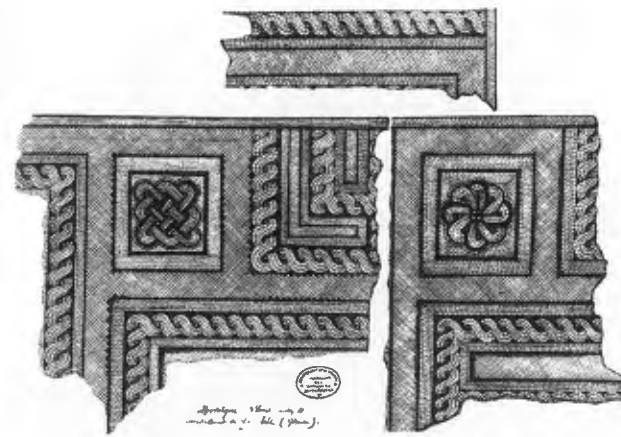
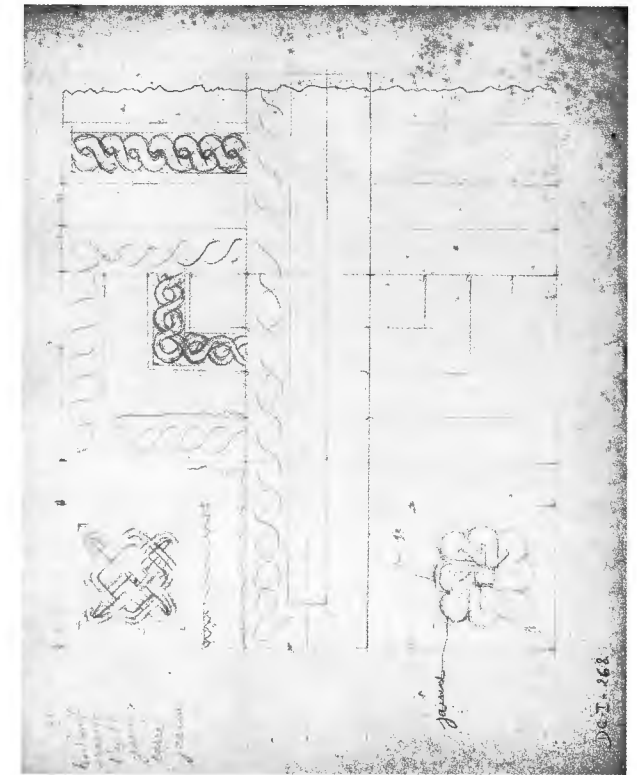


Fig. 10. – Mosaïque de la maison Paponneau. 1844 (J.-F. Lapouyade).

Fig. 11. – Mosaïque de la maison Paponneau. 1832 ? (L. Drouyn ?).



brique de forme circulaire appartenant à un fourneau lequel est percé à droite, à gauche et au centre d'ouvertures donnant sur de larges tuyaux carrés en brique, reposant sur des piles ²⁵.

- Maison des héritiers Laurens ²⁶ (fig. 4, n° 2), outre les mosaïques, des canaux, et, appartenant à la propriété, des ruines ou murs d'une petite chambre ou cabinet antique.
- Maison de Monsieur Lafargue, fragment de marbre vert antique, offrant une portion de cercle de 0,29 m de diamètre.
- Maison Delhomme (fig. 4, n° 4) ²⁷, à l'extérieur, pavement de mosaïque reposant sur des canaux et un plancher de briques inclinées de l'est à l'ouest.
- Village de Jullians, murailles en petites pierres carrées, entremêlées de briques provenant de constructions gallo-romaines.
- Maison Paponneau (fig. 4, n° 1), plusieurs fragments d'une mosaïque dont il fait une description précise et dont il indique qu'« il ne reste... que mes dessins levés en 1832. » (fig. 10 et 11) ²⁸.

Enfin, envisageant la possibilité que Hure fut *Ussubium*, Drouyn s'appuie sur les observations qu'il a faites du tracé d'une voie romaine passant au sud de la commune. Il en a reconnu une section entre Marchez et le village de Rabèze et décrit plusieurs tronçons conservés : « Elle se compose de plusieurs couches épaisses de cailloux, de sable et de gravier. Elle a environ 7 mètres de large. »

25. L'auteur précise qu'un jeune pénétra à l'intérieur de l'un des tuyaux... Ce fait démontre quelle est leur importance. Concernant les vestiges de cette propriété, le marquis de Castelnau d'Essenault (Castelnau d'Essenault, 1849, notice 27, p. 71-72) indique qu'on voit encore des restes de deux canaux pratiqués dans l'épaisseur des fondations, d'à peu près un pied au carré, et garnis intérieurement de briques à rebords.

26. Orthographié « Laurans » dans d'autres documents.

27. Après étude des matrices et de l'état des sections du cadastre, il demeure une incertitude quant à la localisation de cette maison. Cependant nous penchons plutôt en faveur d'une situation dans le bourg (figure 4, point n° 4 le plus au nord).

28. Description et analyse dans Balmelle 1987, n° 455, pl. CLXXXIX et CLXXX. Lapouyade précise que la mosaïque a été détruite en 1842. Les dessins auxquels Drouyn fait allusion doivent être ceux déposés aux archives de la Société Archéologique de Bordeaux. Un dessin de F. Bleynic daté de 1832, conservé à la Bibliothèque Municipale de Bordeaux, fonds Jouannet, et plusieurs autres de Lapouyade datés de 1841 et 1844, publiés dans l'Album de la Commission des Monuments Historique de la Gironde en 1845, correspondent à la description faite par Drouyn. Il n'en demeure pas moins une incertitude sur la localisation de la maison Paponneau (fig. 4, n° 1).

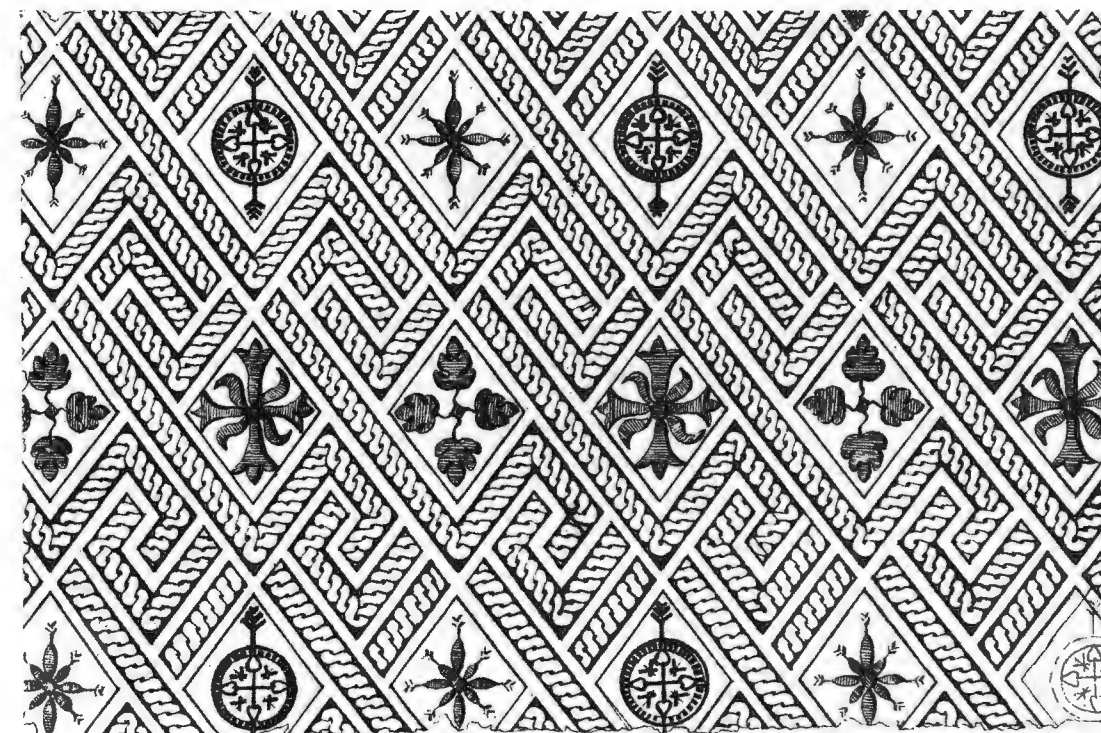
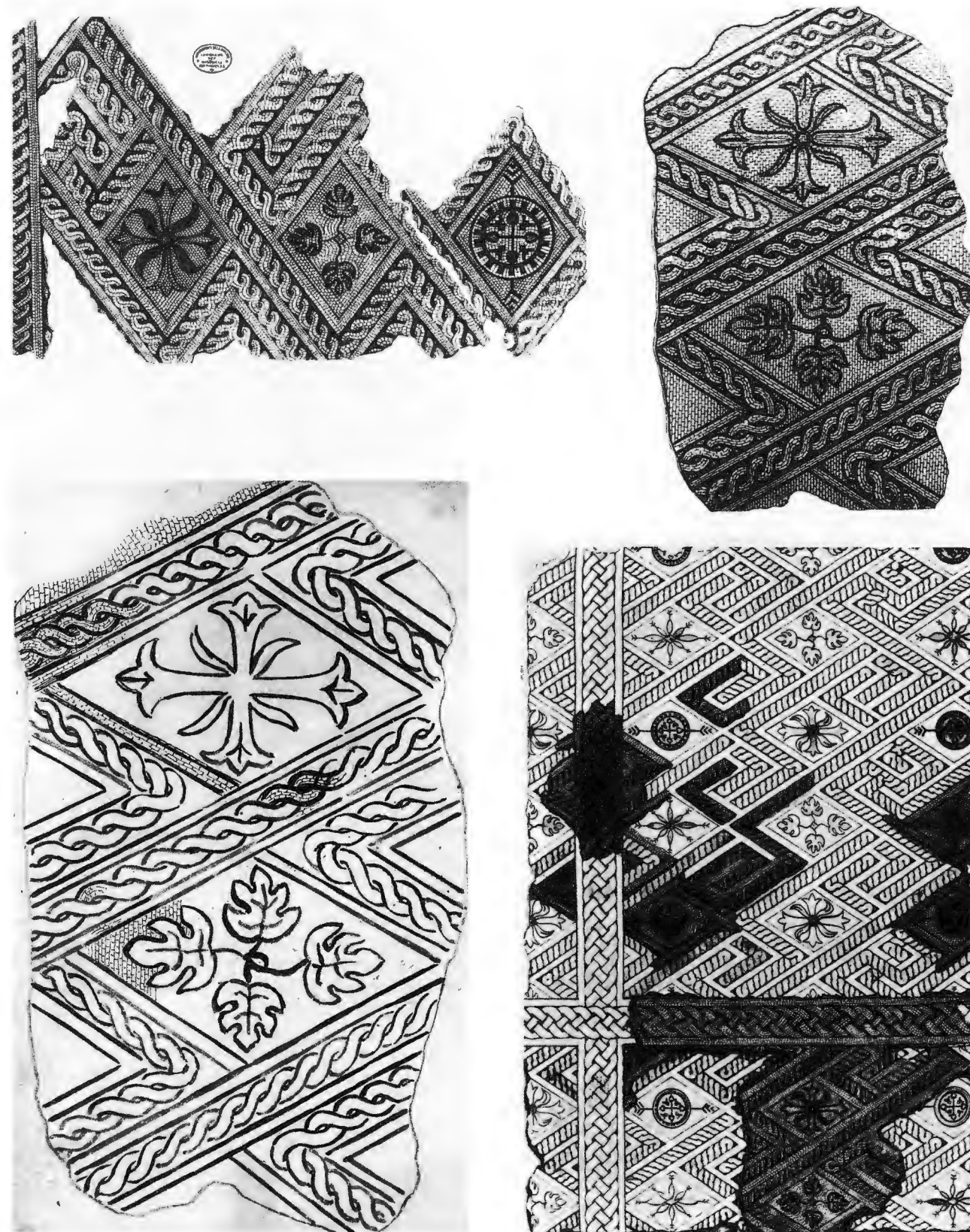


Fig. 16. – Mosaïque de la propriété des héritiers Laurens. 1844 (J.-F. Lapouyade).

Fig. 17. – Mosaïque de la propriété des héritiers Laurens. (anonyme).



Fig. 12. – Mosaïque de la propriété des héritiers Laurens. 1844 (J.-F. Lapouyade).

Fig. 13. – Mosaïque de la propriété des héritiers Laurens. Antérieur à 1844 (anonyme).

Fig. 14. – Mosaïque de la propriété des héritiers Laurens. Dessin publié dans la *Guyenne Historique et Monumentale* d'A. Ducourneau.

Fig. 15. – Mosaïque de la propriété des héritiers Laurens. 1844 (J.-F. Lapouyade).

Eléments de localisation et de chronologie

Il n'est pas douteux que Dupuy, Jouannet et Drouyn aient été des témoins directs. Si le dernier est nettement plus personnel, les deux autres ont clairement observé les mêmes vestiges, et l'archéologue avait manifestement en tête le texte de l'archidiacre quand il écrivit le sien. Ces différents témoignages s'épaulent ainsi, mais ils ne sont pas sans soulever plusieurs interrogations.

Mosaïques polychromes, dallages de marbre blanc, sols en béton de tuileau, fondations de murs, colonnes de marbres, hypocaustes... Avec plus ou moins de précision ou de maladresse, tous notent les mêmes composantes de ce site. Mais ils ne sont guère précis sur les localisations.

Le *Chronicon Vasatense* signale des vestiges partout (*ubique*), ce qui est une claire exagération mais correspond assez bien à la vaste emprise signalée par Drouyn, et n'indique une localisation bien vague que pour deux hypocaustes : l'un *in media platea*, ce qu'il est bien délicat d'interpréter ; l'autre *sur la pente nord de la colline*, sans plus de précision. De son côté, Jouannet limite l'emprise des mosaïques à l'église, au cimetière, aux chemins adjacents et aux maisons voisines et situe les dallages de marbre blanc à l'ouest de l'église, près de la plaine, ce qui implique que les *appartements de forme carrée* se situent encore sur la colline. Drouyn, quant à lui, définit un quadrilatère de 600 mètres par 300, tout en indiquant que des structures ont été vues hors ce cadre, à l'emplacement du canal, et ce pourrait être sensiblement le lieu que signale Dupuy sur le versant nord.

Il reste toutefois manifeste que les découvertes faites dans le bourg se concentrent près de l'église. En ce qui concerne Jullians, Drouyn parle de matériaux gallo-romains et non pas de constructions ; si la maison Lafargue, sur ce lieu-dit, marque l'extrémité d'un des axes établissant le périmètre d'extension des vestiges, il ne dit rien de leur densité.

Sur la chronologie des vestiges qu'il observe, Dupuy est muet. En la matière, Jouannet et Drouyn apportent quelques précisions. Elles ne concernent que des monnaies : pour le premier, il n'y en a aucune *d'antérieures à Néron*, *ni de postérieures à Tétricus* ; le second note *des médailles de la colonie de Nîmes, d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle...*²⁹, mais elles proviennent de la propriété Noguey, située hors le bourg au lieu-dit Murailles.

Reste le problème de la nature de ce site qui impressionna tant les érudits des XVIIIe et XIXe siècles. Sans risquer aucun rapprochement avec un *Ussubium* qu'il ignore, Dupuy place là un temple et de surcroît y fait officier des druides. C'est un thème classique de l'époque, largement répandu dans la croyance populaire³⁰, que justifie sans doute le caractère monumental des vestiges conservés. Jouannet écarte cette interprétation de manière abrupte. Sans envisager clairement la présence d'une *villa*, il rejette aussi l'hypothèse d'*Ussubium*, chose que ne semble pas faire Drouyn.

Autres travaux et observations du XIXe siècle

En 1841, des travaux d'extension de l'église sont décidés avec l'établissement des bas-côtés³¹. A cette occasion, des mosaïques furent mises au jour. Il s'agit fort probablement d'un seul pavement, en partie encore visible, contre le mur du bas-côté occidental (fig. 25)³².

C'est à la même époque que sont réalisés les dessins d'une mosaïque sise dans la propriété des héritiers Laurens (fig. 12 à 17)³³. Une autre (fig. 18 et 19) est

29. C'est-à-dire entre le milieu du Ier siècle (68) et la fin du IIIe (274), si l'on exclut l'as de Nîmes. Ce dernier est également mentionné par Dupin (Dupin, 1839, p. 274) mais il ne donne pas le lieu de la découverte. Sa description (*têtes d'Auguste et d'Agrippa et... un crocodile attaché à un palmier*) correspond à un as de la colonie de Nîmes d'une série antérieure à 27 av. J.-C. Outre les monnaies signalées par Jouannet et Drouyn, un *aureus* de Caracalla a été découvert sur le territoire de la commune vers ou avant 1830, connu par un courrier de Henri Duc au Cabinet des Médailles, en date du 9 septembre 1930 (Nony, 1990, n° 12, p. 38).

30. Piganeau en donne d'ailleurs l'explication, dans une étude des grottes de Ferrand, sur la commune de Saint-Hippolyte (Piganeau, 1892, p. 101-121). Les cavités visitées par l'auteur portant le nom de "Grottes des Druides", il fait le rapprochement avec ce qu'il avait pu lire quelques années auparavant et souligne l'existence du thème druidique dans la légende populaire.

31. Les archives des délibérations du conseil municipal comportent une note du 4 juillet 1841 approuvant le devis d'élargissement du vaisseau de l'église.

32. Balmelle, 1987, n° 456, pl. CLXXXI. Mosaïque notée 1/2 à partir des fouilles de 1999.

33. Balmelle, 1987, n° 453, pl. CLXXVI à CLXXVIII. Déjà observée par Drouyn, cette mosaïque a été relevée à la même époque par Bleyne et Lapouyade lequel indique dans une lettre du 27 septembre 1840 (A.D.Gir. 157 T2 B) que ses dessins ont disparu, il en exécute cependant une série entre 1840 et 1844 pour la Commission des Monuments historiques de la Gironde (conservé dans l'Album de la Commission). Il existe deux clichés, pris en septembre 1956 (archives DRAC-SRA Aquitaine).

signalée près de la "Maison Larquey" sans plus de précision quant à la localisation et aux circonstances de sa découverte³⁴.

En 1871, est décidé l'enlèvement des terres et la plantation d'arbres à l'emplacement de l'ancien cimetière³⁵. Outre des mosaïques, un escalier et des colonnes auraient été dégagés³⁶.

Les fouilles de 1912

Les échanges de correspondances entre la Société Archéologique de Bordeaux, Henry Duc et Pierre Souan³⁷, ainsi que la lecture des procès-verbaux de séance, permettent de retracer l'histoire de ces fouilles, dans la suite desquelles s'inscrivent les récentes opérations.

Le 26 juin 1912, Henri Duc, propriétaire à Hure, fait parvenir un courrier à la Société Archéologique de Bordeaux, l'informant qu'une mosaïque vient d'être mise au jour³⁸. Un second courrier, sorte de rapport intermédiaire, est adressé par Souan, instituteur à Hure, au secrétaire de la Société Archéologique de Bordeaux :

"Hure (Ussubium)

1° La 1^{ère} fouille date de 1840 ou 1842, époque à laquelle on décida d'agrandir l'église qui n'avait qu'une seule nef et allait ainsi avoir deux bas-côtés. L'église avait juste la largeur du chœur. C'est en faisant les fouilles des élargissements latéraux sur le terrain du cimetière entourant l'église, que furent retrouvées les premières mosaïques (sans doute celles qui furent classées, puis déclassées par la raison qu'elles disparaissaient sous le dallage de l'église). Ces mosaïques furent percées pour établir les socles en blocs de pierre sur lesquels reposent les six colonnes supportant la voûte.

Les marches de marbre ont été incorporées dans l'église (marche de la table sainte).

La place actuelle n'existait pas alors ; elle était recouverte d'une hauteur de terre variant de 1m75 à 2 mètres. Au moyen-âge cette couche de terre avait été portée là, au-dessus des ruines romaines, pour établir selon la coutume de l'époque, un cimetière autour de l'église.

Conclusion. Seules les mosaïques se trouvant sous l'église furent reconnues vers 1845.

2° La 2^e fouille date de 1870 et 1871. A cette époque le cimetière est jugé insuffisant et gênant ; la municipalité en décide le déplacement. Les terres sont enlevées jusqu'au sol de la place actuelle qui va remplacer le cimetière. Les

mosaïques connues à fleur de terre aujourd'hui apparaissent³⁹. (Elles sont la continuation de celles que l'on a rencontrées dans l'église à environ 0 m 50 du carrelage).

En 1871 la place est nivelée, le mur de soutènement construit, on va planter les marronniers qui doivent l'ombrager. C'est en pratiquant les fouilles pour ces arbres que l'on rencontre les ruines des anciens murs romains, ruines qu'il faut enlever pour que les arbres puissent végéter. Pour deux, au moins, il faut descendre profond, enlever la pierraille jusqu'au point où l'on rencontre de la mosaïque. En plusieurs endroits de la mosaïque est découverte⁴⁰, mais la beauté de ces restes ne tente pas les administrateurs communaux : on a qu'un but, faire un foirail à bestiaux, sans lacune, et les fouilles très partielles sont comblées, et les marronniers végètent sur les mosaïques.

3° Mais des souvenirs sont souvent rappelés, racontés. Il y a des curieux qui fouillent en vain, ou à peu près, les parchemins ; on cherche à faire l'histoire locale. Les anciens me montrent des emplacements de mosaïques superbes, "vues" en 1871 sous tel ou tel arbre. J'obtiens de M. le Maire actuel de pratiquer une fouille de un mètre

34. Balmelle, 1987, n° 454, pl. CLXXVII. Dessinée par Lapouyade en 1841 (conservé dans l'Album de la Commission). La légende accompagnant l'illustration la fait correspondre à un point "A" porté sur un plan aujourd'hui disparu. Catherine Balmelle, (Balmelle, 1987, p. 268, pl. CLXXIX) indique un autre fragment rattaché de façon hypothétique au précédent et également dessiné par Lapouyade. Elle précise qu'un autre dessin (fig. 19), conservé aux archives de la SAB, reproduit le même fragment. Ce dernier est moins détaillé que celui de Lapouyade (fig. 18) mais présente l'intérêt d'être en couleur. La calligraphie de la légende accompagnant l'illustration nous incite à penser que ce dessin pourrait être l'œuvre de Drouyn. Si tel est le cas, de toutes les mosaïques signalées par cet auteur, seule celle de la maison Delhomme pourrait correspondre.

35. Une petite note manuscrite (archives de la SAB, DCI 266) fait référence aux découvertes : "superbes mosaïques" trouvées en "creusant le cimetière". Elle porte la date du 3 avril 1871, mais il est probable qu'elle a été rédigée bien après : elle porte une signature illisible mais qui est identique à celle d'un document de 1912 que l'on peut attribuer à Marcel Charrol, alors secrétaire général de la Société Archéologique de Bordeaux.

36. *Infra* courrier de Souan.

37. Archives de la SAB, dossier Hure, DCI 266.

38. Mosaïque 3, décrite dans Balmelle, 1987, n° 458, pl. CLXXXII, CLXXXIII.

39. Mosaïque 1/2.

40. En plusieurs endroits ne signifie pas nécessairement qu'il y ait plusieurs mosaïques : plus loin, on apprend que le cantonnier est heureux de revoir la mosaïque.

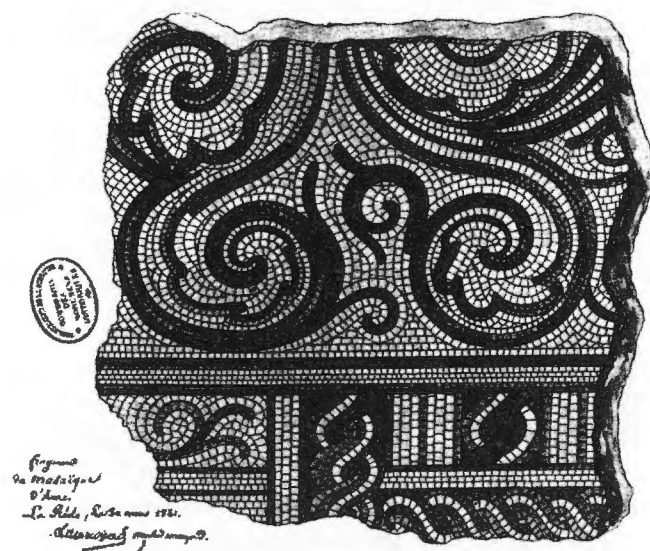


Fig. 18. – Mosaïque de la maison Delhomme ?
(J.-F. Lapouyade).



Fig. 19. – Mosaïque de la maison Delhomme ?
(J.-F. Lapouyade ?).

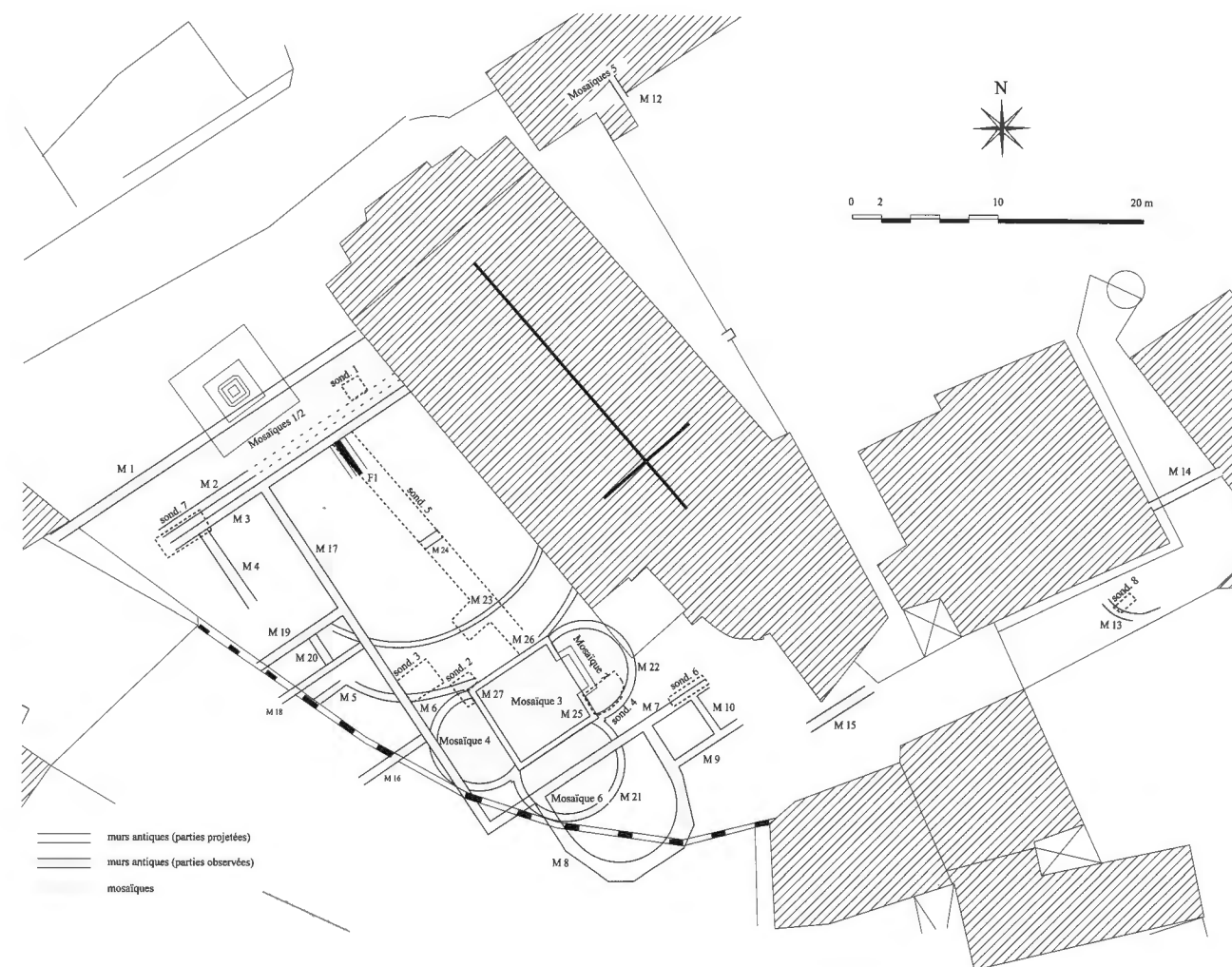


Fig. 20. – Report des principaux états reconnus, avec projections partielles, sur fonds d'extrait du plan cadastral actuel de Hure.

et demi au carré ; le cantonnier qui a gambadé sur la mosaïque en 1871 alors qu'il avait 7 ans est heureux de revoir la mosaïque, il fouille avec courage et entrain. A 1m65 il découvre un carreau, un fragment de losange. Ce n'est pas le palmier, ce n'est pas le raisin vus en 1871 ; il y a donc d'autres mosaïques. Des habitants intéressés viennent, on demande la continuation des fouilles et au bout de deux jours nous avons livré à l'air le dallage que reproduit la photographie.

La commission des travaux publics du Conseil municipal se réunit, décide qu'il y a lieu de faire de nouvelles fouilles dans le sens longitudinal de la place, d'en appeler aux lumières de la Société archéologique et de conserver pour être classées les plus belles mosaïques qu'il y a lieu d'entretenir.

Vers le 20 juillet, nous espérons pouvoir montrer à la Société des mosaïques de 3 ou 4 salles et un hypocauste dans le genre de celui qu'a relevé l'archéologue de 1842, mais un hypocauste qu'il n'a pas vu, puisqu'il était à cette date sous le cimetière qu'on ne songeait pas encore à déplacer⁴¹.

41. Cette allusion à un hypocauste est assez obscure. Celui relevé en 1842 doit correspondre aux structures situées dans les propriétés Pouverreau et Delhommes. S'il s'en trouve un à cette date sous le cimetière, il a dû être vu en 1871 pour que Souan espère le remettre au jour. Même si les expressions utilisées impliquent une certitude, rien ne prouve non plus que ce ne soit pas une simple extrapolation de Souan, une hypothèse, un espoir...

Je tiendrai Monsieur le Secrétaire au courant, heureux de me rendre utile.

Très cordialement "

La date du document est inconnue mais il est postérieur au 26 juin 1912 et très certainement antérieur au 12 juillet ⁴².

Un rapport manuscrit, non daté et dont la signature est illisible, nous renseigne sur la suite des événements :

" Messieurs,

Le 26 juin dernier la Société A. de Bx recevait de M. Henry Duc conseil. mun. de la commune de Hure l'annonce qu'une mosaïque présentant un certain intérêt avait été mise à jour près de l'église.

Quelques jours après le Maire lui-même par l'organe du secrétaire de la Mairie confirmait la lettre de M. Duc en y ajoutant quelques renseignements qui permettaient de former déjà un jugement sur l'importance de la découverte.

Entre temps j'avais répondu une lettre de remerciements au nom de la Société dans laquelle je m'efforçais de faire attendre le Conseil Municipal jusqu'à la réunion de la Société. Mais comme la demande du Maire était assez pressante, je présentai la question au Comité qui voulut bien me charger de suivre la question.

J'annonçai alors ma visite pour le dimanche suivant car je tenais à présenter à la Société des résultats contrôlés et non des idées en l'air.

Dimanche dernier grâce à l'amabilité de notre excellent collègue Mr Despujols nous avons pu malgré le mauvais temps nous rendre en auto à Hure où nous avons été reçus très obligeamment par le Maire, l'instituteur et M. Duc. Nous avons vu la mosaïque qui est vraiment une très belle pièce et voici quelle est notre opinion.

Le Bourg de Hure, par sa disposition offre une de ces situations privilégiées qu'affectionnaient particulièrement les Romains pour l'installation de leurs stations ou leurs villes. Ce qui frappe le plus en se promenant dans ses voies, c'est la profusion de débris antiques qui éventrent le sol çà et là, où percent les constructions et ce surtout les mosaïques qui sont particulièrement abondantes. De nombreux genres s'y retrouvent depuis les simples damiers blancs et noirs jusqu'aux dessins les plus compliqués. Les mosaïques découvertes à Hure se rapportent à des travaux d'édilité faits à 2 époques différentes 1841 et 1871. Avant cette date un cimetière entourait l'église d'Hure et son emplacement était élevé de près d'un mètre au-dessus du

sol actuel. C'est à la désaffectation de ce cimetière que l'on aperçut les mosaïques. Une place fut formée par la suite, sur laquelle on planta des arbres en 1871, le deuxième groupe fut découvert à ce moment.

En 1841, M. Lapouyade membre de l'Académie de Bx et corresp. De la C^{on} des M^{rs} Hist. Envoya à cette dernière les dessins de 4 mosaïques qui sont conservés dans les albums des archives. Trois de ces dessins figurent sous nos yeux, un d'entre eux a été publié dans la Guienne hist. et monum.

Malheureusement M. Lapouyade n'a indiqué que l'origine de deux mosaïques, les autres ne sont pas déterminées, de sorte que nous ne pouvons pas indiquer leur situation actuelle.

En 1871, on dégaa une certaine aire de terrain pour la plantation des arbres ces fouilles mirent au jour de nouveaux passages qui portaient m'a-t-on dit à un médaillon central un palmier très bien dessiné et des raisins. Après la plantation des arbres, les mosaïques furent recouvertes, et le silence se fit jusqu'à l'an dernier où l'instituteur actuel M. Souan, finit par décider le Maire à pratiquer de nouvelles tranchées.

Vous avez sous les yeux Messieurs la reproduction de celle qui est actuellement retrouvée ⁴³. Je ne m'étendrai pas longuement sur sa description, je vous dirai simplement qu'elle est pour moi de toute beauté, par sa facture, par sa technique, elle produit une grande impression. D'un coloris très bien agencé, les dessins s'harmonisent parfaitement et deux larges bordures la terminent d'une manière charmante. Les fleurs et les rinceaux qui la composent sont d'une grâce infinie, et les cinq tons qui la nuancent sont d'un goût délicat et discret. On sent la bonne époque et le bon artiste. J'ai été, je l'avoue, fort surpris de ce résultat.

Et maintenant Messieurs, que je vous ai fait connaître avec pièces à l'appui une découverte vraiment curieuse je crois que la Société s'honorera en prenant les mesures nécessaires à sa conservation.

Il ne faut pas oublier que la grandeur de la pièce empêche a priori de l'enlever facilement, la largeur entre les bordures est de 5 m, il sera nécessaire de faire des travaux longs et coûteux.

42. La photographie mentionnée et qui doit accompagner le courrier est certainement celle que les membres de la Société Archéologique de Bordeaux ont à disposition lors de la séance du 12 juillet.

43. Il s'agit certainement du cliché pris par Souan (fig. 27).

En tous cas la Municipalité de Hure est bien disposée, aussitôt après la fête Nationale le Maire est prêt à faire dégager plus loin et pratiquer d'autres sondages, il demande seulement à la Société de vouloir bien l'aider de son appui et de ses conseils.

Nous devons ce me semble encourager ces bonnes dispositions et nous intéresser à ces fouilles peut-être. Amèneront-elles d'autres résultats, il serait bon aussi à mon avis de demander à la Ste Française des fouilles une contribution qui permettrait de faire bien et d'une manière complète.

Je demande donc que la Société nomme une commission ⁴⁴ qui aussitôt que possible devra se rendre à Hure pour aviser sur place aux voies et moyens qui permettront de dresser un plan d'ensemble pour le sauvetage de ces précieux restes de nos ancêtres."

Ce rapport est à situer après le 26 juin et avant le 14 juillet ; il fut vraisemblablement présenté lors de la séance du 12 juillet. La signature est la même que celle portée au bas de la note manuscrite mentionnée précédemment portant la date du 3 avril 1871, sans doute une note de lecture versée au même dossier. Ce rapport est attribué à Camille de Mensignac par Catherine Balmelle ⁴⁵ ; si le *post-scriptum* du courrier de Henri Duc indique bien qu'il fut sollicité pour examiner les vestiges, en revanche le compte-rendu de séance ⁴⁶, précise que le pavement dégagé a été vu par monsieur Charrol, alors secrétaire général de la Société et par conséquent tout désigné pour prendre l'affaire en main. Marcel Charrol ⁴⁷ serait celui à qui on peut attribuer le plus vraisemblablement ce rapport.

Il reste délicat d'apprécier la part des observations faites sur place et celle des témoignages oraux. Toutefois, la mention de mosaïques à *simples damiers blancs et noirs* revêt une grande importance : pour autant que le décor corresponde à celui du tapis, il s'agirait d'un vestige datable du Haut Empire.

Le 30 juillet 1912, Souan adresse un second rapport à la Société :

" Monsieur le Secrétaire Général

J'ai attendu le dernier coup de pioche au déblaiement de la salle pour vous écrire.

Aujourd'hui, je peux vous annoncer que la salle a 5m50 au carré ⁴⁸ et la mosaïque est relativement peu éprouvée. La bande est bien conservée tout autour.

Des coups de pioche inquisiteurs nous permettent d'apercevoir dans la direction perpendiculaire à l'église une nouvelle salle et une autre dans le sens opposé à la direction primitivement indiquée par le pointillé à suivre ⁴⁹. Dans le sens du pointillé et juste près de la salle entière, nous trouvons du cimentage au même niveau et point de mosaïque.

Un sondage qui va être pratiqué près des mosaïques superficielles, au milieu de la place va, d'ici dimanche, nous révéler si oui ou non se trouvent là l'escalier et les deux colonnes vus en 1871.

Je vais tâcher de prendre demain ou jeudi des clichés de ce que nous avons à jour et vous les communiquer.

Veuillez bien nous dire si MM. Les archéologues viennent dimanche et l'heure de leur arrivée. Le Conseil municipal sera convoqué pour les recevoir.

Agréer, cher Monsieur, mes respectueuses salutations."

Ce rapport complète les informations sur la principale salle mosaïquée et sur ses voisines. Surtout, un précieux plan de synthèse accompagne le texte (fig. 8). La mosaïque 1/2, y apparaît sur la presque totalité de la largeur de la place, jusqu'un peu avant le mur de terrasse. On distingue également des mosaïques dans l'espace de l'actuelle parcelle 52 et également vers le nord, à l'emplacement de la mosaïque 5 (fig. 26) ⁵⁰. Est aussi porté la localisation de celle au palmier, encore à découvrir, donc telle que l'a transmise la tradition orale locale. Quatre *murs romains* font saillie au-delà du mur de terrasse ; entre trois d'entre eux, l'utilisation du même symbole que pour les *vestiges de mosaïques dans les murs* au long de la parcelle 52 semble bien indiquer l'existence d'autres sols décorés. A noter

44. Cette commission est désignée au cours de la séance et comprend, outre Marcel Charrol, messieurs Bardié, Bontemps, Bouchon, Brutails, de Mensignac, Queyron et Ricaud.

45. Balmelle, 1987, p. 267.

46. BSAB, t. XXXIV, 1912, p. XLII.

47. 1874-1952, secrétaire général de la Société Archéologique de Bordeaux de 1908 à 1930.

48. Le rapport qui précède indique 5 mètres.

49. Plan reproduit fig. 8.

50. Balmelle 1987, n° 459, pl. CLXXXIII. C'est celle de la maison Dezos.

cependant, pour nuancer la précision de ce plan, que le positionnement de la maison Laurens ne correspond pas à la réalité⁵¹.

Si au moins une photographie de la mosaïque a bien été prise (fig. 27), en revanche, les fouilles projetées n'ont jamais été réalisées ou leurs résultats n'ont pas été jugés dignes d'être signalés, ce qui serait pour le moins surprenant.

Après les fouilles

Il reste alors à s'assurer de la conservation des vestiges.

Le 4 août, la commission de la Société se rend à Hure, elle constate que "les mosaïques gallo-romaines découvertes récemment dans cette localité sont désormais à l'abri de toute détérioration."⁵² et annonce un rapport détaillé à venir⁵³.

Les opérations archéologiques de 1999-2002

Ces opérations ont consisté en différentes opérations de terrain sur la place de l'église et en une prospection pédestre hors le bourg, ciblée sur la base des découvertes anciennement signalées, qui a finalement apporté assez peu de résultats.

Le contexte archéologique hors le bourg

On signalera pour mémoire quatre choppers du Paléolithique inférieur trouvés dans les déblais d'une tranchée creusée à l'occasion de l'établissement du lotissement du terrain de sport ; dans un tel contexte, on ne peut conclure à une occupation sédentaire⁵⁶.

La voie romaine

Sans remettre en cause l'exactitude des observations de Drouyn, on constatera de prime abord qu'aucun élément ne permet de dater les tronçons reconnus. Quelques toponymes sur le tracé supposé sont évocateurs : à l'ouest de Rabèze, "Camelarge" puis "Camgran"⁵⁷ ; sur la commune de Noaillac, au sud de Hure, "La Caussade"⁵⁸ ; plus à l'est, sur le territoire de Meilhan en Lot-et-Garonne, "La Rue"⁵⁹ et "Camdeville"⁶⁰.

Les observations de Drouyn font état de tronçons ; la voie à laquelle ils appartenaient n'était donc plus en fonction. Absente des cartes de Cassini et Belleyme, elle

A la mi-août, le Conseil municipal de Hure émet le vœu que la mosaïque soit classée. En fait l'arrêté de classement ne sera établi que le 20 octobre 1913. Entre temps, une toiture provisoire en bois et carton bitumé a été installée sur les conseils de monsieur Bontemps.

Cette structure a été remplacée, dès 1914, par une autre, en béton armé et commandée par une porte en fer fermant à clef⁵⁴. La serrure ayant été détériorée, la mosaïque s'est peu à peu dégradée du fait des intempéries et du vandalisme⁵⁵. On projette alors de déposer et restaurer ce qu'il en subsiste. C'est chose faite dans les années 1960. La mosaïque, découpée en deux panneaux, est depuis lors exposée, sous le préau de l'école communale.

Les vestiges de Hure retombent de nouveau dans l'oubli. Seule l'étude de Catherine Balmelle sur les mosaïques de la Gaule les évoque.

devait, soit ne plus exister, soit ne pas être suffisamment importante pour y figurer. Sur le cadastre de 1827, on relève, qu'entre les lieux donnés par Drouyn, subsistent

51. Il serait toutefois étonnant que Souan, instituteur du village, qui opère avec la collaboration et sous le regard des habitants, puisse avoir commis une telle erreur. La propriété qu'il désigne sous le nom de "Maison Laurens" peut très bien avoir appartenu à cette famille. La présence de vestiges en son sein n'aurait également rien de surprenant compte tenu de sa proximité avec ceux déjà connus. Toujours est-il qu'il ne peut en l'occurrence s'agir de la propriété Laurens visée par les auteurs du XIXe siècle.

52. Procès-verbal de séance du 11 octobre 1912, *BSAB*, 1912, t. XXXIV, p. XLIV. Charrol fait allusion à une toiture provisoire installée après le 4 août.

53. A notre connaissance, le rapport prévu n'a pas été fait. Lors de la séance du 15 janvier 1915, Charrol présente un dessin de Chabachevitch, en couleur et très détaillé qui devrait être joint au rapport toujours à venir (*BSAB*, 1915, t. XXXVI-XXXVII, p. XXVI). Pour des raisons techniques, ce dessin nécessitait des retouches afin d'être rendu publiable et a depuis malheureusement disparu.

54. Cette structure est appelée "kiosque" par les uns, "bunker" par les autres. Elle a été arasée lors de la dépose de la mosaïque.

55. Rapport de monsieur Bassier, en date du 15 février 1959.

56. Millet, 1994, p. 31, fig. 21.

57. Carte topographique de l'IGN, cadastres du XIXe siècle et actuel.

58. Carte topographique de l'IGN.

59. Carte de Cassini.

60. Cartes de Cassini (orthographié "Candeville") et de Belleyme.

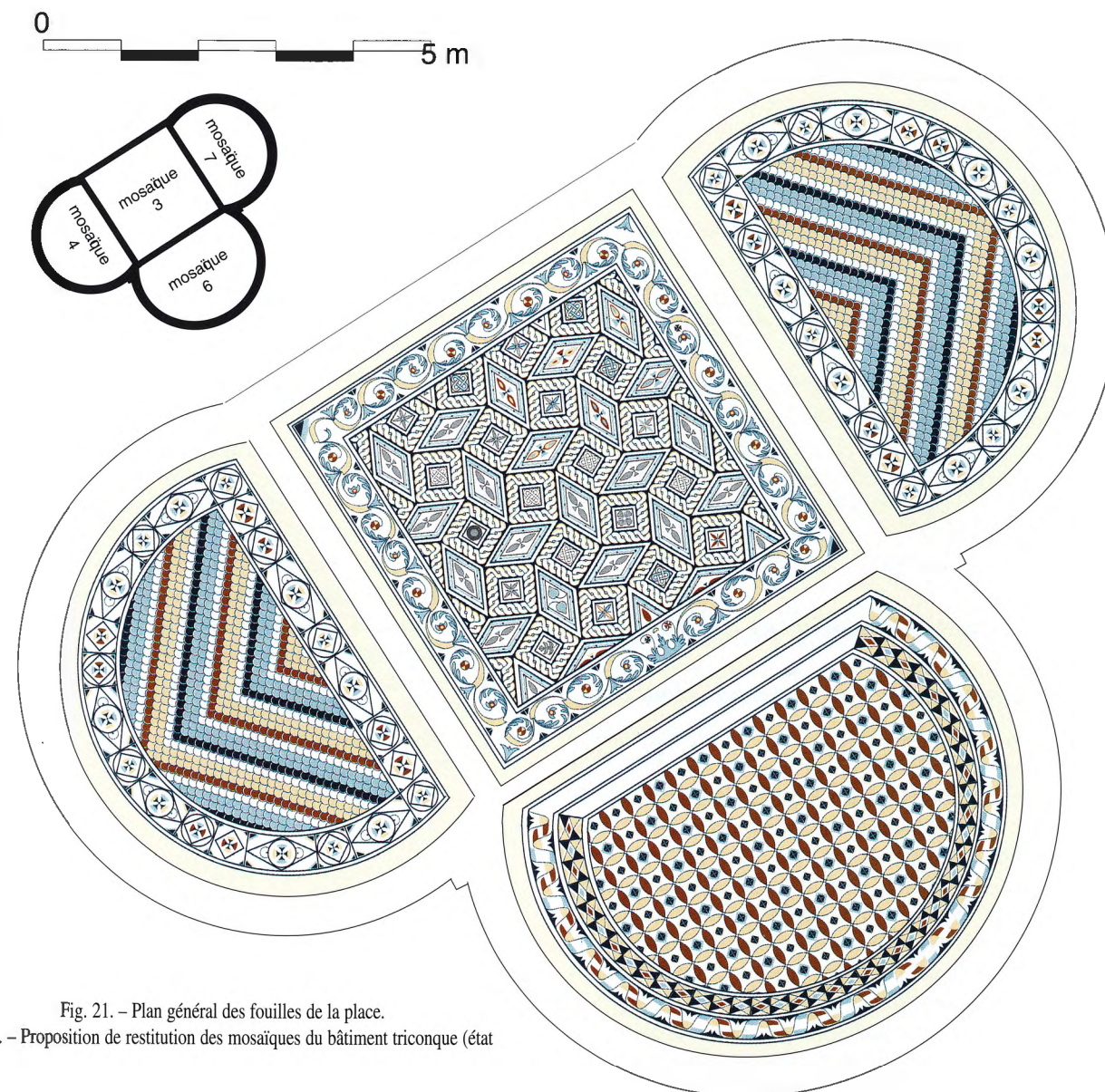


Fig. 21. – Plan général des fouilles de la place.

Fig. 22. – Proposition de restitution des mosaïques du bâtiment triconque (état II).

des portions de chemins s'interrompant dans diverses parcelles. C'est sur cette base que nous proposons, avec prudence, une restitution de cette voie ancienne, hypothétiquement romaine (fig. 3).

Partant de Rabèze, à l'est de la commune, elle emprunterait le tracé de la départementale 224 jusqu'à Camelarge. De ce point, elle conduirait à Barbey, en suivant l'ancien tracé de la voie de Hure à Meilhan. Depuis Barbey, elle rejoindrait une portion de chemin, visible sur le cadastre du XIXe siècle et correspondant aujourd'hui à un fossé en eau, un peu au nord de Jeandenis. Sur la carte de l'IGN, la limite du parcellaire figurant entre Barbey et Jandenis, peu ou prou parallèle à la départementale 224, pourrait être la voie fossile. De là, il devient plus délicat de la suivre ; elle

devrait s'infléchir vers le sud-ouest et reprendre l'axe de la voie communale n° 5 jusqu'à Le Rey⁶¹, pour contourner la vallée du Grilhon. Depuis Le Rey, tel que ce lieu est positionné sur le cadastre de 1827, la voie suivrait le chemin figurant sur ce plan jusqu'à Jantieu⁶². Enfin, elle rejoindrait Marchez suivant le chemin conduisant encore à cette propriété.

61. En ce lieu, un agriculteur à la retraite signale, à 0,30 m de profondeur, une canalisation faite de tubulures coniques, de 15 cm de diamètre et 30 à 40 cm de long, courant sur près de 200 m le long de la voie en question. Cette structure, détruite, n'est pas datable mais ne semble pas devoir remonter à la période gallo-romaine (Henry, 2000, p. 21).

62. Mérigot sur la carte de l'IGN.

Aujourd'hui, seule une reconnaissance aérienne pourrait apporter des informations supplémentaires sur ce sujet de quelque intérêt pour la connaissance de l'environnement du site de Hure.

Autres lieux

Des découvertes anciennes nous ont conduit aux "Murailles" ⁶³ et à "Julians" ⁶⁴. Le premier toponyme est souvent associé à des structures antiques ; le second découle de l'adoption du gentile *Iulius* et se rencontre fréquemment en Gironde ⁶⁵.

Au premier lieu, les terrains, occupés par une prairie, ne se prêtent guère à des observations pertinentes. Un passage sur le second, sur la propriété même et les parcelles voisines, n'a rien livré. Un mur est visible en coupe dans le fossé sud de la voie communale n° 4, à l'actuel lieu dit Bouzigue, mais ne présente aucune caractéristique permettant d'affirmer qu'il soit gallo-romain.

Les structures antiques du bourg

Les témoins d'occupations antérieures

Les premières traces d'occupation du site remontent à la fin de l'Âge du Bronze ou au Premier Âge du Fer. Ce constat, établi sur la base de quelques fragments de céramique, doit être nuancé. Ces découvertes ont été faites en deux temps et à près de trois années d'intervalle, dans deux sondages ouverts de part et d'autre du mur M2 (fig. 21, sond. 1 et sond. 7). Si dans le premier sondage, le témoin est extrait d'une couche remaniée par l'implantation d'un mur gallo-romain contenant également des céramiques du 1^{er} siècle de notre ère, dans le second, les tessons sont issus d'une puissante couche de terre noire ne présentant pas de vestige postérieur. Il est donc logique d'avancer l'hypothèse d'un niveau protohistorique conservé entre les murs M2 et M3, le niveau de circulation se situant à 28,90 m au moins.

Ce ne sont pas là les uniques vestiges indiquant une occupation précoce du territoire communal. Jouannet signale ainsi : " *Je viens de trouver à Hure, à 12 pieds de profondeur, une hache dont la forme diffère des coins de Pauillac. C'est une lame triangulaire, sans bourelet, ayant un tranchant d'environ 18 lignes (4 c 05 mm). L'instrument, long d'environ 4 pouces (10 c 82 mm) est en cuivre rosette (coulé) recouvert d'une belle patine.* " ⁶⁶ Selon Bastin de Longueville, l'objet daterait du Bronze I ⁶⁷.

Une autre découverte concerne une épée en bronze draguée dans la Garonne au XIX^e siècle. Il en existe une

lithographie de J. Fauché, publiée par C. Grellet Balguerie ⁶⁸, et E. Berchon en livre une description : " *Elle est longue de plus de 34 centimètres, assez étroite, à soie et maintenue dans son manche (absent) par 4 rivets dont on voit les traces sur la lame, 2 de chaque côté et par 3 rivets semblables placés verticalement sur la soie.* " ⁶⁹. Elle appartient au groupe des épées pistilliformes et date du Bronze final ⁷⁰.

Etat I (1^{er} siècle ap. J.-C.)

Quelques vestiges du Haut Empire sont attestés par les travaux anciens : les mosaïques à " *damiers blancs et noirs* " mentionnées par Charrol et les monnaies remontant au règne de Néron.

Les récentes opérations ont livré un unique témoin structuré de cet état. Il s'agit d'une portion de canalisation conservée sur 2,40 m de long (fig. 21, F1 et fig. 32a et b). Le vestige, largement affecté par les travaux postérieurs, n'offre pas de relation visible avec un quelconque niveau de circulation. C'est pourtant la seule structure permettant d'établir une chronologie absolue pour l'ensemble du site. Le fond est tapissé de tegulae portant toutes la marque MERVLA.TOVTISSAE.F, inscrite en cercle autour d'une croix dont chaque espace entre les branches est pointé (fig. 32c) ⁷¹.

63. Ainsi nommé sur le cadastre de 1827, ce lieu dit porte, sur la carte de l'IGN, le nom de " Noguay ", d'après le nom des anciens propriétaires des lieux. Nos recherches dans l'état des sections et les matrices cadastrales montrent qu'il existait deux branches de la famille Noguey, avec quatre propriétaires distincts ; la seule parcelle bâtie pouvant correspondre à la maison Noguey de Drouyn est celle du lieu dit éponyme.

64. La propriété Lafargue dont parle Drouyn a été fortement affectée par le percement du canal latéral à la Garonne.

65. Nicolai, 1938, p. 124-125, 187-188.

66. Jouannet, 1837, t. 1, p. 232, note 1.

67. Bastin de Longueville, 1944, p. 20.

68. Grellet-Balguerie, 1862, pl. VII, fig. 4.

69. Berchon, 1889, p. 89.

70. Coffyn, 1985, fig. 34, n° 11, p. 75, voir également Gaucher et Mohen, 1972.

71. Ce cachet circulaire a été reconnu sur plusieurs sites de la région. Deux marques sont répertoriées pour le même tuilier : MERVLA.TOVTISSAE.F et MERVLA.CVBVS. Camille Jullian leur consacre plusieurs parties de ses *Inscriptions* (Jullian 1887, pp. 448-451 et 1890, p. 638). Au vu des découvertes faites à Saint-Georges-de-Didonne (Charente-Maritime), cette marque ne peut être postérieure à Antonin ; il affine la chronologie au 1^{er} siècle, sur la base de la forme de lettres. En Gironde, au moins douze exemplaires ont été découverts

Une partie du mobilier découvert dans le sondage 1 se rapporte à la même période. Ce sont des tessons de céramique sigillée de Montans de formes Drag 27, Drag 15 et Ritt 8, remontant au règne de Claude ⁷².

Etat II (IV^e siècle ?)

Les datations avancées pour cet état et pour le suivant, restent incertaines. Elles sont fondées essentiellement sur la stylistique des mosaïques et sur la chronologie relative, ainsi que sur l'étude des rares tessons ramassés au-dessus de son niveau de circulation du dernier état, au contact des murs M1, M3 et M4, notamment un fragment de mortier du Ve ou du VI^e siècle.

Une architecture d'apparat

Bien que les segments de murs observés soient souvent de petites dimensions, leur disposition régulière permet de compléter avec une bonne certitude le plan.

L'état II présente un bâtiment de plan triconque, précédé d'une galerie en sigma (fig. 20 et 21). Le bâtiment lui-même se compose d'une pièce carrée de 5,50 m d'envergure, entourée sur trois côtés d'exèdres semi-circulaires au plan légèrement outrepassé, et se raccordant par le quatrième côté à la galerie. L'abside axiale est légèrement plus grande que les deux latérales : 6,80 m contre 5,80. Les murs qui les limitent (M6, M27, M22, M25), sont partiellement conservés en élévation ; larges de 0,50 m, ils laissent entrevoir les traces de placages d'enduits. Ce bâtiment présente surtout un bel ensemble de sols mosaïqués ; tous ces sols se situent à une altitude de 28,40 m.

La galerie est large de 2,70 m. Le mur extérieur (M5) forme une courbe très ouverte avec un retour droit ; conservé sur une hauteur de 0,80 m depuis le ressaut de fondation, il est large de 0,60 m. Le mur intérieur (M23) présente une courbure qui s'apparie bien à M5 ; il est haut de 0,35 m large de 0,40 m. Ses dimensions relativement faibles ne peuvent résulter de dégradations dues aux aménagements postérieurs, mais plutôt de sa fonction même : il s'agirait d'un stylobate. Entre ces murs, à la même cote que les mosaïques du bâtiment triconque, un sol en mortier de chaux incluant de petits galets est disposé directement sur l'argile naturelle. Il porte les traces de plusieurs ragréages ⁷³.

Le mur M24 complète l'ensemble en formant la corde de l'arc ; sa hauteur conservée est de 0,80 m et son élévation septentrionale ne présente pas de ressaut de fondation. Entre M23 et lui, se trouve un sol de composition identique à celui régnant dans la galerie, mais situé 15 cm plus haut.

Le mur M2 marque la limite des vestiges observables pour cette période dans l'emprise de la place de l'église. Il appartient bien à l'état II, en premier lieu parce qu'il présente les mêmes caractères architecturaux, moellons cubiques assisés et ressaut de fondation peu marqué, mais également parce que son niveau d'arasement le situe à 29,40 m, soit à la même cote que M24, et juste au-dessous des vestiges de l'état III. Entre M24 et M2, il n'y a pas de sol bâti ; c'est un espace extérieur ; M2 serait un mur de clôture. Sa largeur relativement imposante, 0,65 m, conforte cette interprétation.

Tout ou partie du plan de l'état II se retrouve dans des *villae* du grand Sud-Ouest. " Dans cette région ", écrit Catherine Balmelle, " le péristyle en sigma est très prisé dans l'architecture privée de la fin de l'Antiquité où il est utilisé aussi bien dans le secteur de l'entrée principale, au cœur de l'habitation, ou dans la partie thermique " ⁷⁴. Saint-Michel de Lescar (Pyrénées-Atlantiques), Pont-d'Oly à Jurançon (Pyrénées-Atlantiques), les cinquième, sixième et septième états de Lamarque à Castelculier (Lot-et-Garonne) et Lassales à Montmaurin (Haute-Garonne), en sont des exemples ⁷⁵. Quant au bâtiment triconque, il pourrait correspondre à une salle de réception. Les exemples régionaux sont ici plus rares et mis à part le cas de la villa du *Glisia* à Saint-Cricq-Villeneuve (Landes), Catherine Balmelle ne présente que des sites étrangers ⁷⁶.

à Bordeaux ; un autre à Vayres ; un à Carignan (informations communiquées par Pierre Régaldó) ; un à La Réole (archives de la DAHA) ; un entre Rions et Beguey (BSAB, t. XLVIII, 1931, p. 26) ; un à Vertheuil, sur le site de Beyzac (Jouannet 1837, t. II, p. 378, variante CVBVS ; un à Hure, avec la même marque (Jullian 1887, 1890), dans la collection du marquis de Puifferat. Toujours à Hure, sur le site même, outre les cinq marques présentes dans la canalisation, une autre a été observée sur un fragment de tegula trouvé sur un tas de déblais. En dehors de la région, on peut signaler, en plus des découvertes de Saint-Georges-de-Didonne, où les deux variantes ont été vues, celle (ou celles) faite sur la commune d'Auzay (Vendée) et signalée également par Jullian.

72. Le mobilier céramique collecté en 1999 a été identifié par Thierry Martin et Christophe Sireix.

73. Ce niveau correspond au *cimentage* signalé par Souan dans son courrier du 30 juillet 1912. Le même type de sol a été observé au contact de M5, où l'on distingue 3 reprises.

74. Balmelle, 2001, p. 152.

75. Balmelle, 2001, p. 150, fig. 39 a, b, c et e. Voir aussi, dans le même ouvrage, les fig. 60 c et 65 d présentant les plans du péristyle et la salle de réception de la villa de Rielvès (province de Tolède). Mis à part le plan circulaire de la dite salle, il y a de fortes similitudes.

76. Balmelle, 2001, p. 164 et 167, fig. 64 c-h.

Un décor ostentatoire

Le bâtiment triconque présente un ensemble de sols mosaïqués (mosaïques 3, 4, 6 et 7, fig. 22) qui correspond au niveau des sols en mortier de la galerie. C'est un ensemble luxueux, complément remarquable de la monumentalité architecturale.

La mosaïque 3 (fig. 22 et 27), s'inscrit dans l'espace de la pièce centrale, sensiblement carrée de 5,5 m². Il s'agit de celle dégagée par Souan en 1912. Catherine Balmelle a réalisée une étude de cette mosaïque⁷⁷, nous n'en faisons donc pas la description. Cet auteur relève des similitudes dans la composition du champ d'une mosaïque de la villa du *Gleyzia d'Augreilh* à Saint-Sever (Landes)⁷⁸ et celui, déjà cité, d'un pavement proche de l'ancienne église Saint-Etienne, à Le Frêche (Landes). Concernant le rinceau de la bordure, elle établit un rapprochement avec celui d'une mosaïque du quartier Saint-Pierre à Auch (Gers)⁷⁹. On peut ajouter à ces références deux fragments d'une mosaïque de *En Pelaujo*, à Auterive (Gers)⁸⁰ pour les motifs de remplissage du champ.

La mosaïque 6 (fig. 22, 29a et 29b) n'est pas mentionnée par Souan ; elle est apparue dans la coupe du terrain, après l'effondrement du mur de terrasse, et occupe l'abside axiale. Les tesselles sont fixées sur un support de mortier rose (bain de pose) de 4 à 5 cm, lui-même établi sur un niveau de mortier blanc (*nucléus*) d'épaisseur variable, 5 à 7 cm ; un niveau de galets et mortier rose (*rudus*) d'une dizaine de centimètres le supporte. Le tout est placé sur un mortier blanc incluant des galets et de rares blocs calcaires (*statumen*), d'une puissance de 15 à 20 cm.

Le décor est le suivant : la bande de raccord est composée de tesselles jaune clair et quelques autres blanches. Succède une double bordure : filet double noir, filet triple blanc, filet double noir. La première bordure est formée d'un ruban ondé rouge, blanc et gris bleuté sur fond noir, avec calices trifides tête-bêche jaune et blanc, cernés de noir, filet double noir, filet triple blanc, filet double noir. La deuxième bordure, contre le champ, est formée d'une série de losanges imbriqués : deux rangs de triangles adjacents jaunes et bleu foncé encadrant des losanges alternativement rouges à liseré blanc et gris bleuté à liseré blanc ; filet double noir, filet triple blanc, filet double noir⁸¹. Il subsiste une inconnue en ce qui concerne la partie rectiligne de la double bordure⁸². Reporter le thème de la deuxième bordure, telle qu'observée dans la partie courbe, est hasardeux ; en effet, à titre d'exemple, la mosaïque de la salle à double abside de Séviac⁸³ présente un thème proche du ruban ondulé mais seulement pour la partie

courbe, l'autre partie possédant un tout autre décor. Le champ est une composition de cercles sécants faisant apparaître des quatre-feuilles ; les pétales en fuseau, délimitées par un filet noir, sont alternativement rouges et jaunes ; le centre des quatre-feuilles est occupé par une fleurette à quatre pompons alternativement noir, jaune et noir, gris bleuté.

Une mosaïque située dans le portique entourant la piscine semi-circulaire de la villa de Valentine (Haute-Garonne) présente des similitudes dans la composition du champ et la bordure⁸⁴. Pour la bordure formée de losanges, un parallèle prudent peut se faire avec une mosaïque du site de l'église de Taron (Pyrénées-Atlantiques)⁸⁵. Considérés indépendamment, les décors de trifides tête-bêche et les cercles sécants, sont relativement fréquents dans la province d'Aquitaine.

Les mosaïques 4 et 7 (fig. 22, 30 et 31) sont identiques. Elles occupent les deux absides latérales. La combinaison des observations faites sur les parties conservées et dégagées de l'un et l'autre des pavements permet d'en proposer une restitution ; il subsiste cependant un doute sur le rythme des motifs de la bordure, dans la partie courbe.

La bande de raccord est de couleur jaune clair avec quelques tesselles blanches. La bordure présente entre deux filets doubles noirs un filet triple blanc. Fait suite une bande blanche avec une ligne alternant carrés et rectangles : dans la partie rectiligne, depuis l'angle vers le centre, cercle et carré sur la pointe inscrit, carré sur la pointe inscrit, cercle et carré inscrit, cercle inscrit dans un losange inscrit, un cercle et carré sur la pointe inscrit marquant le centre de la partie rectiligne de la bande ; dans la partie courbe, on ne distingue qu'un cercle inscrit dans un losange lui-même inscrit, un cercle et carré inscrit et le départ d'un cercle inscrit dans un losange inscrit. Pour chacune des figures,

77. Balmelle, 1987, p. 270-271.

78. Balmelle, 1987, p. 102-103, pl. LX, C.

79. Balmelle, 1987, p. 216-217, pl. CLV.

80. Balmelle, 1987, p. 213-214, pl. CLIV.

81. Catherine Balmelle, qui a bien voulu se pencher sur ces données, dit n'avoir jamais rencontré ce type de décor en Aquitaine.

82. Partie située entre le mur M7 et celui arasé de l'ancien " kiosque ", non observée lors des interventions.

83. Balmelle, 2001, p. 273, fig. 174.

84. Balmelle, 1980, p. 60-63, pl. XIII.

85. Balmelle, 1980, p. 112, pl. XLIX, et 2001, p. 308, fig. 225.

se trouvent dans les angles un triangle noir et gris bleuté ou noir et jaune, et au centre, une fleurette à pompons, noir, jaune et noir, gris bleuté ou encore noir, gris bleuté et noir, rouge. Vient ensuite un filet triple blanc entre deux filets doubles noirs. Le champ offre une composition d'écailles polychromes au cerne noir doublé intérieurement d'un filet blanc. Ces écailles sont disposées en chevrons formant des lignes de couleur répétées selon le rythme suivant : blanc, jaune clair répété sur deux rangs, rouge, blanc, gris bleuté répété sur deux rangs, bleu foncé, et reprise de la séquence.

S'il est difficile d'indiquer des exemples de bordure similaire, en ce qui concerne le décor du champ, Catherine Balmelle parle d'un "*canevas largement diffusé en Aquitaine méridionale...*"⁸⁶.

Les décors se rattachent à celui de l'école des "mosaïstes aquitains". Les parallèles que permettent d'établir les éléments connus les placent au IV^e ou au V^e siècle.

Le décor du bâtiment est complété par des enduits peints, retrouvés en quantité dans un niveau de démolition au contact de la mosaïque 6. Les fragments offrent des couleurs variées : jaune, vert, rouge, mauve et blanc ; et les motifs, bien que simples dans la majorité des cas (liseré de couleur séparant deux teintes uniformes), laissent supposer malgré tout des compositions plus complexes (fleurs ou autres).

Autres éléments hors la place de l'Eglise

Certains vestiges autrefois décrits dans la maison Pouverreau et la propriété voisine des héritiers Laurens subsistent de nos jours. Comme dans l'espace de la place de l'église, le mobilier archéologique fait défaut.

Le premier de ces vestiges est la mosaïque dite de la propriété des héritiers Laurens. Pour ce qui concerne sa description, nous renvoyons de nouveau au travail de Catherine Balmelle⁸⁷. Le support ne correspond pas vraiment à celui de la mosaïque 6 : les tesselles sont fixées dans une fine couche de mortier, elle-même disposée sur un niveau de mortier blanc intégrant des petits galets et des fragments de tuiles ou briques ; l'ensemble repose sur un hérisson de blocs calcaires. La cote du pavement est pratiquement identique à celle de la mosaïque 1/2 appartenant au dernier état antique, soit 29,85 m⁸⁸. Mais, si cette constatation fait douter quelque peu de sa datation, le style du pavement semble plutôt renvoyer à l'état II.

La mosaïque est établie sur les restes d'un hypocauste dont subsiste partie d'une chambre circulaire et de trois canaux servant de conduits de chauffe (fig. 34a à 34c). Ce

sont là les vestiges décrits par Drouyn et Castelnau dans la Maison Pouverreau ou à 10 mètres de celle-ci⁸⁹, à cette différence près que le mur n'est pas en briques mais en moellons. Le parement initial a pu disparaître depuis le XIX^e siècle, comme ont disparu les piles sur lesquelles reposaient les canaux. La mesure d'un pied que donne Castelnau pour l'ouverture correspond à peu près à celles de deux d'entre eux. Il y a cependant quelques différences dans leur architecture et leur situation par rapport à la mosaïque. Les deux premiers canaux, au sud-est, ont une base et une couverture formées de tegulae ; le plus au sud présente une ouverture de 40 cm² ; il n'a pas été possible de prendre les dimensions de l'autre, l'ouverture est cependant plus petite ; la partie sommitale de chacun d'eux est incluse dans le support de la mosaïque. Ce n'est pas le cas pour le troisième canal qui se trouve près de 20 cm plus bas et dont la couverture est faite de dalles calcaires.

Dans le même espace, deux fondations de murs sont visibles en coupe ; l'une d'elles est implantée dans le substrat argileux ; aucun niveau de sol n'est associé et leurs niveaux d'arase sont scellés par la mosaïque. Si les différences morphologiques des canaux ne signifient pas nécessairement qu'il y ait eu deux états dans le système de chauffage, en revanche, ces deux fondations de murs sous la mosaïque témoignent d'un état antérieur à celui estimé du IV^e siècle.

Les témoignages oraux recueillis par Olivier Henry signalent la découverte de structures similaires à celles de l'hypocauste de la propriété Laurens, vues à l'occasion de la construction de la salle des fêtes voisine⁹⁰.

Le type de système de chauffage à chambre centrale et canaux rayonnants, s'il est connu depuis le I^{er} siècle, n'est plutôt attesté en Gaule qu'à partir du Bas Empire⁹¹. Le système à pilette, reconnu en divers points du bourg est plus ancien. Les deux existent donc à Hure sans pour autant qu'on puisse trancher entre succession et cohabitation⁹².

86. Balmelle, 1980, p. 83.

87. Balmelle, 1980, p. 266.

88. Le fait a déjà été relevé par Castelnau.

89. Soit la propriété des héritiers Laurens.

90. Henry 2000, p. 21 : les témoins indiquent "*un grand trou duquel partent des souterrains*". Ces vestiges correspondent peut-être et en partie à ceux décrits par Drouyn dans la propriété Delhomme.

91. Degbomont, 1984.

92. Balmelle, 2001, p. 158 : les *villae* de La Hillère à Montmaurin et de Valentine (Haute-Garonne) présentent ce dernier cas de figure.



Fig. 23. – Mosaïque de la propriété des héritiers Laurens. 1956.



Fig. 24. – Mosaïque de la propriété des héritiers Laurens. Détail. 2002.



Fig. 27. – Mosaïque 3, totalement dégagée. 1912 (P. Souan).

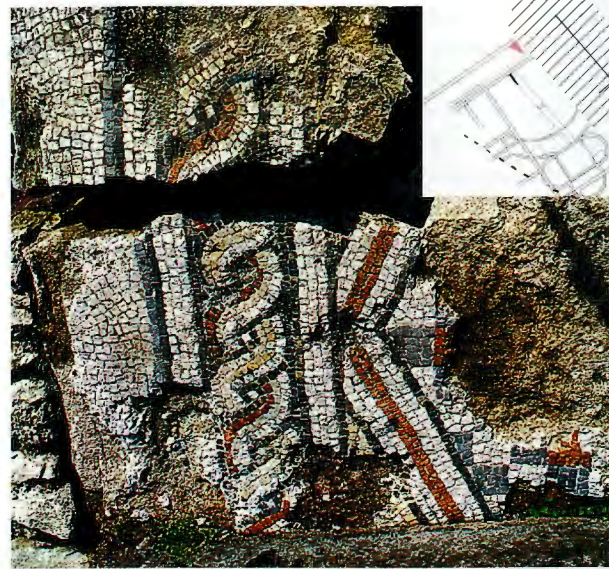


Fig. 25. – Mosaïque 1/2. 2001 (P. Cambra).



Fig. 26. – Mosaïque 5. 1999 (O. Henry).



Fig. 28. – Mosaïque 3, à l'emplacement actuel (école communale) après dépose et restauration en deux panneaux. 2000 (P. Cambra).



Fig. 29a. – Mosaïque 6. 2001 (O. Henry).



Fig. 30. – Mosaïque 4. 2001 (O. Henry).

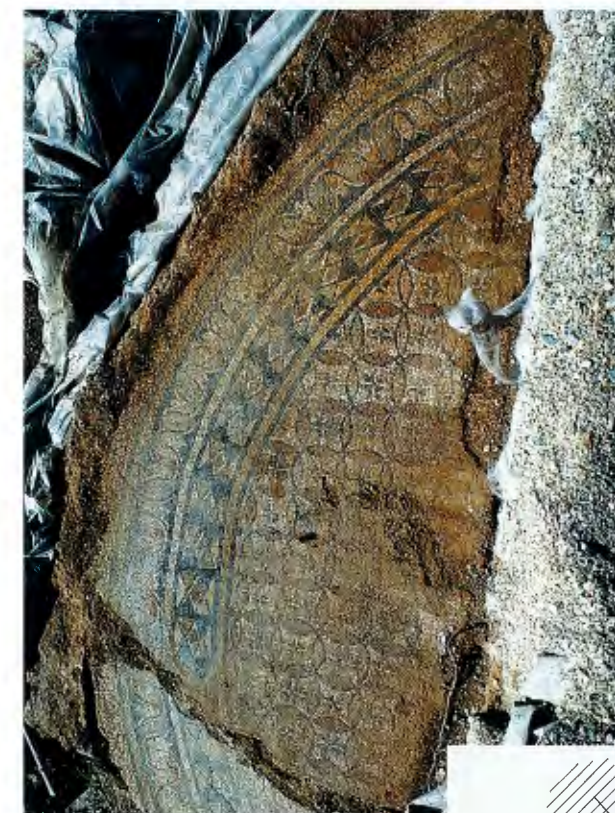


Fig. 29b. – Mosaïque 6. 2001 (P. Cambra).



Fig. 31. – Mosaïque 7. 2001 (P. Cambra).

Un paysage architectural grandiose

La différence d'altitude entre les sols reconnus dans la propriété des héritiers Laurens et dans l'espace de la place est remarquable. Si l'hypothèse de deux ensembles contemporains est la bonne, ce décalage de plus de 1,40 m ne peut s'expliquer que par une brutale rupture dans le profil du site, ou par un aménagement en terrasses du nord-ouest au sud-est. Le nivellement sensiblement égal du sol immédiatement au nord du mur M2 (28,80 m), du ressaut de fondation au nord du mur M24 (28,60 m) et des mosaïques du bâtiment triconque (28,40 m) plaide plutôt en faveur d'un aménagement en paliers. Dès lors, on peut penser que la topographie de la colline de Hure fut considérablement modifiée. Entre le bâtiment triconque et le mur M2, le bord du relief aurait été entaillé pour installer une terrasse. Cela expliquerait que les vestiges d'occupations antérieures au IV^e siècle ne soient observables qu'aux abords de M2.



Fig. 32a. - Canalisation F 1. 2001 (P. Cambra).

Le terme de l'utilisation des structures de l'état II et des vestiges estimés de la même période ne signifie pas pour autant la fin d'une architecture imposante. On retrouve ce caractère dans l'état suivant.

Etat III (Ve siècle ?)

De grands travaux

L'abandon de l'état II semble brutal, du moins dans l'espace fouillé. La mise en place du suivant implique des travaux de grande ampleur.

On commence par effacer les structures en place. Pour ce faire, des remblais argilo-sableux, vierges de tout élément anthropique, sont placés entre les murs, jusqu'à la hauteur des arasements voulus. La démolition est clairement conditionnée par la gêne qu'occasionne tel ou tel mur. Ainsi la partie méridionale du site, secteur où doit être édifiée une salle à abside, est très affectée, et plus particulièrement

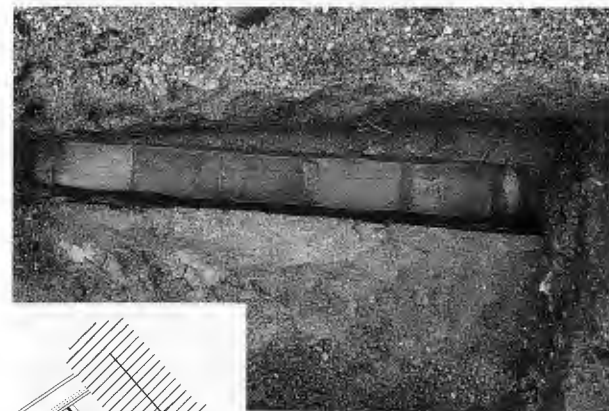


Fig. 32b. - Canalisation F 1. 2001 (P. Cambra).

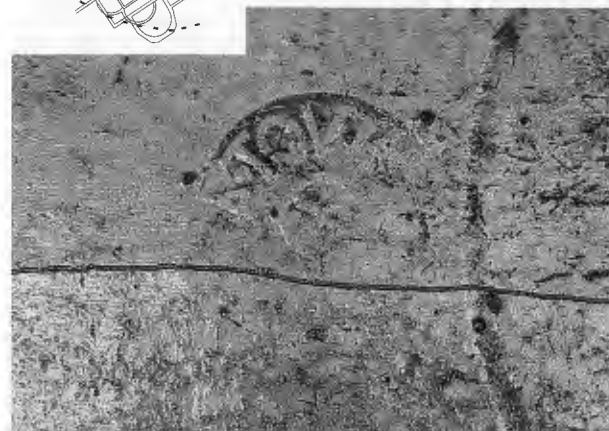


Fig. 32c. - Canalisation F 1. Marque MERVLA.TOVTISSAE.F. sur tegulae. 2001 (P. Cambra).

M6, M21 et M22. A l'inverse, les murs M2 et M24 et M5 ne sont arasés qu'à la cote strictement nécessaire : M2 conserve son élévation jusqu'à la base du support de la mosaïque 1/2 ; entre le sol de l'état III et la tête de M24 est inséré un niveau de béton de tuileau, pour répartir la charge sans nécessiter de radier⁹³ ; enfin le mur M 5 n'est fortement affecté qu'à l'endroit où il est recoupé par M17.

Dans un deuxième temps, on achève de remblayer l'espace de façon à remonter le niveau de circulation de 1,20 à 1,40 m. Les remblais se composent de mortier pulvérulent intégrant quelques fragments de briques, de

93. Olivier Henry a constaté, après décapage de la place, la présence d'une rupture du sol de béton de tuileau le long d'un axe correspondant à M24 (Henry, 2000, p. 17, fig. 42), ce qui montre que le niveau intermédiaire de béton n'a pas rempli son office.

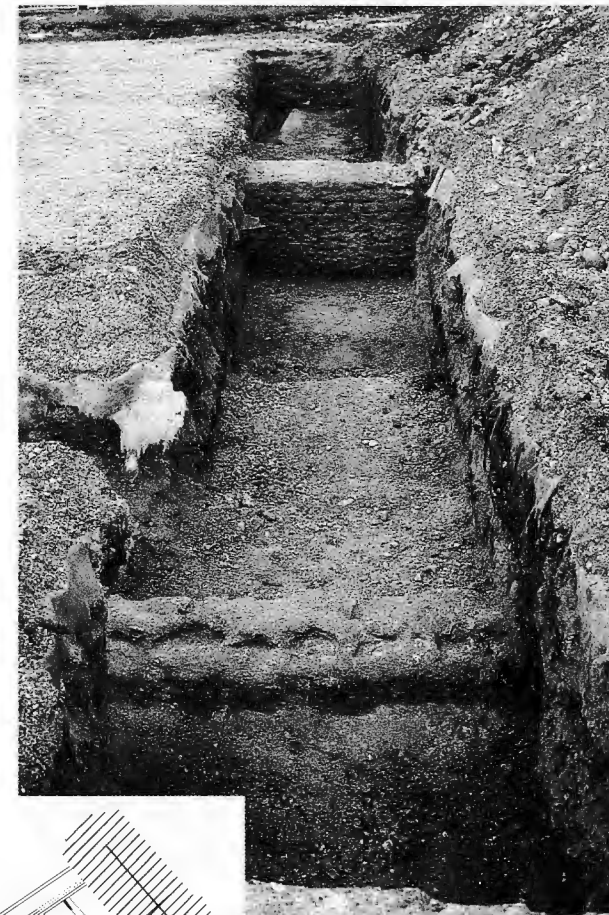


Fig. 33. - Vue générale du sondage 5. Du premier à l'arrière plan : M 23, M 24, F1 et M 3. 2001 (P. Cambra).

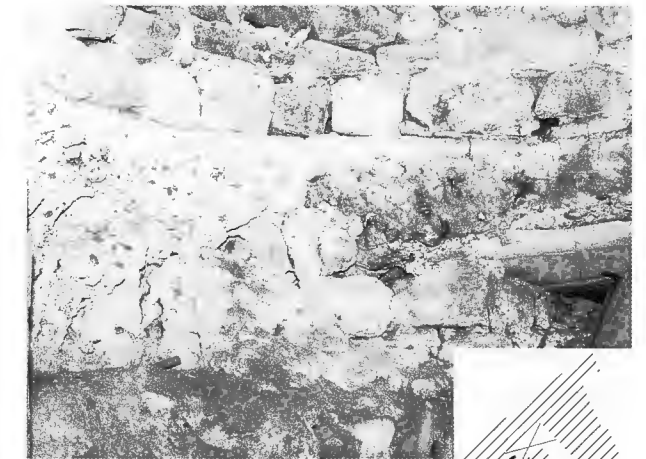


Fig. 34a. - Vestiges d'hypocauste. Chambre circulaire et conduit de chauffe (au fond, à droite). 2002.



Fig. 34b. - Vestiges d'hypocauste. Mosaïque et son radie (en haut), conduit de chauffe (en bas). 2002.



Fig. 34c. - Vestiges d'hypocauste. Conduit de chauffe. 2002.

tuiles et de rares moellons, morceaux de marbre blanc⁹⁴ et éclats d'enduits peints. Ils sont le fruit des démolitions précédentes⁹⁵.

Débutent alors les constructions proprement dites (fig. 21). Plusieurs murs présentent un agencement particulier permettant de les fonder dans les remblais rapportés, notamment M7 et M17. Après un premier ressaut, celui de la fondation ancrée dans le substrat argileux, le parement présente un appareil hétérogène alternant des assises de blocs calcaires disposés en épis, d'autres de moellons plus ou moins bien équarris mais toujours bien alignés et des assises de réglage composées de pierres plates selon un rythme régulier de 0,60 m ; enfin, au-dessus d'un second ressaut, le mur est en petit appareil cubique. Le blocage est en moellons noyés dans un mortier blanc très résistant. L'épaisseur des murs varie en fonction des ressauts : 1,10 m, 0,70 m et 0,60 m. Sur le second ressaut s'appuie un sol de béton de tuileau.

Une nouvelle architecture d'apparat

Malgré ces profonds bouleversements, cet état présente une organisation similaire au précédent (fig. 20). Les orientations des murs sont identiques et la fonction ne semble pas changer. Au sud-est, une salle en abside au chevet polygonal pourrait être une salle d'apparat, comme l'était le bâtiment triconque. Au nord-ouest, s'étend une vaste cour au sol de béton de tuileau, clôturée par M7 et M3⁹⁶. Au-delà, une galerie mosaïquée, délimitée par les murs M3 et M1, borde la cour, reprenant sensiblement la fonction de limite de M2. Rompant avec les analogies, l'ensemble est décentré, la cour s'étend sous l'église et distribue, à l'ouest et au sud, des pièces fermées par des murs chaînés ou accolés.

L'ampleur des travaux, les similitudes entre les deux états comme les divergences, montrent que les constructions obéissent à un plan bien établi, ne souffrant aucune modification de dernière minute. Ainsi, considérant l'emplacement du mur M2 et son degré d'arasement, il est surprenant qu'il ne soit pas réutilisé en fondation de M3, pourtant implanté à peu de distance.

Ce réaménagement n'implique pas un nivellement général. Si la salle en abside ne possède aujourd'hui plus de sol, son souvenir reste marqué par un ressaut dans l'élévation interne du mur M8, à environ 29,00 m. Dans la cour, le niveau de circulation est porté à 29,55 m et, dans la pièce comprise entre M16, M17 et M18 à 29,25 m. Quant à la mosaïque 1/2, elle domine l'ensemble à 29,95 m⁹⁷. C'est à nouveau cette même impression d'une disposition en terrasses que pour l'état II.

L'élément le plus remarquable de cet état, la salle à abside semi-circulaire et chevet polygonal, ne manque pas de parallèles : Plassac (Gironde), Montcaret (Dordogne), Bapteste à Moncrabeau (Lot-et-Garonne), Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques), Sana (Haute-Garonne). Parmi eux, on retiendra plus particulièrement l'aile orientale du péristyle de la villa de Plassac et celle méridionale de Moncrabeau qui offrent quelques similitudes, y compris pour la chronologie proposée⁹⁸.

Autres éléments hors la place de l'église

Plusieurs structures isolées sont contemporaines de l'état III. Il s'agit des murs M15, M13, M14 et M12 encore observables au sud et l'est de l'église. M12 est associé à la mosaïque 5 de la maison Dezos (fig. 26). Ce vestige a également été étudié par Catherine Balmelle⁹⁹, mais, n'y ayant pas eu accès, elle n'en indique pas toutes les couleurs : noir, blanc, jaune pâle, rouge et gris bleuté.

Dans le village, au nord-ouest de la place, en limite des parcelles 50 et 51, soit selon un axe nord-ouest/sud-est, à hauteur des vestiges de la propriété des "héritiers Laurens", Olivier Henry a observé une aire de béton de tuileau. A la même cote, sous le parquet de l'habitation, il a entrevu des piles de briques carrées, possibles vestiges d'un hypocauste¹⁰⁰. Ces seules indications ne permettent pas d'avancer une datation. Elles contribuent néanmoins à compléter le puzzle archéologique que constitue le bourg de Hure.

94. Les rares éléments recueillis ne peuvent être assimilés aux dalles décrites par Dupuy et localisées par Jouannet. La localisation ne correspond pas et les vestiges sont trop fragmentés pour être qualifiés de dalles. L'un de ces fragments pourrait correspondre à une plinthe.

95. Nous trouvons localement une fine passée de mortier de chaux et petits galets qui ne semble être ni un sol ni une aire de travail : il est trop bien aménagée. Il s'agit plutôt d'une aire de circulation temporaire qui s'expliquerait par l'impossibilité de réaliser en un seul temps le sol de béton de tuileau de la cour.

96. L'hypothèse, un temps posée, d'avoir là les vestiges d'une salle a très vite été abandonnée. S'il existe des cas de très vastes salles à abside axiale, entre 240 et 330 m² (Balmelle, 2001, p. 159), nous aurions à Hure un espace de plus de 480 m² pour la seule partie rectangulaire. Qui plus est, il ne nous a pas été donné d'observer un quelconque témoin de l'accès dans la partie absidiale. Enfin, cette dernière n'est pas axiale : aucun retour du mur M7 faisant pendant à M17 n'a été repéré.

97. Pour la description de cette mosaïque, voir Balmelle, 1987, p. 269, pl. CLXXXI.

98. Balmelle, 2001, p. 394-395, fig. 303 et 327 pour Plassac, et p. 371 et fig. 287, 332 pour Moncrabeau.

99. Balmelle, 1987, p. 271, pl. CLXXXIII.

100. Henry, 2000, p. 21.

L'occupation après l'Antiquité tardive

Le haut Moyen Age

Plusieurs trous de poteaux et fonds de fosses percent le sol du troisième état antique. Les rares tessons associés sont attribuables aux VIIIe-Xe siècles. Par ailleurs, quelques aires d'argile rubéfiée se rencontrent sur les arases des murs. Ce sont là des vestiges d'une occupation par des structures légères, trop affectées par la nécropole postérieure pour qu'on puisse établir le moindre plan.

Le Moyen Age

C'est à cette période que remontent l'église et le cimetière attenant. L'abside du XIe siècle est l'élément le plus ancien : dans sa partie basse, elle présente des moellons cubiques en remploi¹⁰¹. Les profondes modifications apportées au XIXe siècle confèrent à l'ensemble son allure actuelle. L'orientation de l'édifice – nord-ouest/sud-est, ce qui reste assez atypique – diffère légèrement de celle des murs antiques. Elle semble plutôt conditionnée par la topographie des lieux.

Le cimetière est en fonction dès la fondation de l'église et les inhumations s'y pratiquent jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle¹⁰². Les terrassements opérés en 1871 éradiquent la presque totalité des sépultures. Les quelques inhumations observées récemment se rapportent indifféremment au Moyen Age et à l'époque moderne.

Éléments de synthèse

Les dernières recherches réalisées sur le site de Hure permettent de confirmer l'existence d'une villa dont trois états, au moins, sont attestés. Pour les deux derniers, se dégage une idée du plan de la *pars urbana*. Cependant il demeure bien des zones d'ombres.

L'occupation du bourg de Hure durant la Protohistoire et le début de la période gallo-romaine n'est aujourd'hui attesté que bien sommairement. De plus, l'absence d'état intermédiaire entre les Ier et IVe siècles aurait de quoi surprendre. L'aspect lacunaire du niveau contenant de la céramique de l'Age du Fer et de la canalisation du Ier siècle ne laissent guère d'espoirs sur la possibilité de retrouver des vestiges plus conséquents.

Par ailleurs, les deux derniers états de la villa sont certes les éléments les mieux conservés, mais ce sont aussi les

plus mal datés ; il serait utile de pouvoir confirmer celles que nous avançons. Ce point est bien sûr important pour la connaissance intrinsèque de la villa de Hure mais plus encore pour l'étude des établissements de l'Antiquité tardive : l'édification d'un nouvel état sans qu'il y ait changement de fonction de l'espace n'est pas en soi un fait exceptionnel, non plus que l'importance des travaux, mais la brutalité du changement ressemble à une volonté d'occulter l'état II. Est-ce le signe d'une rupture culturelle ?

Nous n'entrerons pas dans le débat sur l'occupation de certains terroirs par une aristocratie d'origine wisigothique. Sur le sujet, les données matérielles restent pauvres, à Hure elles sont totalement absentes. Mais en archéologie, l'absence ne démontre rien, tout au plus suggère-t-elle. A Hure, comme en d'autres lieux de l'Aquitaine, s'il convient d'être très réservé sur une éventuelle présence wisigothique nous ne devons pas, pour reprendre les mots de Michel Rouche, "pour autant la nier par hypercritique"¹⁰³.

Une autre interrogation concerne le cadre spatial et son organisation.

Des états reconnus, toutes les structures autrefois signalées n'ont pas été vues : mosaïque aux palmiers et raisins, escaliers, colonnes et autres vestiges mis au jour en 1871. La première serait pourtant utile à la compréhension de l'organisation du péristyle de l'état II : son emplacement supposé signifie-t-il l'existence d'une galerie mosaïquée bordée par une série de colonnes sur dés¹⁰⁴ ? Ce schéma expliquerait l'absence de structure dans le prolongement du mur M23. Les autres auraient situé l'accès à la cour du dernier état et apporté des précisions sur les niveaux de circulation.

Dans le même ordre d'idée, la topographie d'ensemble de Hure reste imprécise. Au sud-ouest, les quelques pièces flanquant la cour de l'état III semblent marquer le début d'un aménagement en terrasses et le niveau de circulation du sol de la propriété des héritiers Laurens permet d'imaginer que le pied de la colline se trouvait autrefois à hauteur de l'actuelle voie communale n° 3, voire au-delà.

101. Gaborit, 1979, p. 298, plan n° 91.

102. Une délibération du Conseil municipal du 5 février 1871 précise qu'on n'y enterre plus depuis 10 ans.

103. Rouche, 1985. Sur la question des installations wisigothiques, voir également Balmelle, 2001, pp. 28-36.

104. Voir le cas de Castelnau à partir du cinquième état.

Quelle est l'ampleur des indéniables et profondes modifications qu'a subi le relief de la colline ? Les vestiges découverts lors du creusement du canal posent la même question. Hors le bourg, le tracé de la voie supposée antique et l'existence de vestiges à Nogay, près de "Murailles", restent à vérifier.

De fait, une vision globale du site de Hure antique manque encore ; ce qui précède ne se veut qu'une modeste

contribution en ce sens et plusieurs pistes de recherches restent à exploiter. Il apparaît en tous cas que la richesse de ce site – autrefois tant vantée, aujourd'hui bien avérée et effectivement assez étonnante – n'est bien sûr dû ni à un temple druidique, ni à un relais routier, non plus qu'à un hypothétique *vicus*, mais peut être attribuée à la superposition et à la juxtaposition de différents bâtiments d'apparat appartenant à une succession de plusieurs luxueuses demeures antiques.

Sources

- Arrêté de classement de la mosaïque de Hure, 20 octobre 1913, AD, 162 T29A
- Courrier de transmission de la Sous-préfecture de La Réole au Ministère de l'Instruction Publique, 18 février 1913, AD, 162 T29A
- Délibération du Conseil municipal du 4 juillet 1841
- Délibération du Conseil municipal du 5 février 1871
- Délibération du Conseil municipal du 17 août 1912, AD, 162 T29 A
- Dossier Hure, photographies de mosaïques, Archives SRA Aquitaine, 33 67 05
- Burolleau (1913), Lettre du Maire de Hure au sous-préfet de La Réole, 12 février 1913, AD, 162 T29 A
- Castelnau d'Essenault, G. (1849), Carnets de notes et de dessins, AD, 162 T15
- Charrol, M., Note et Rapport, Arch. de la Soc. Arch. de Bx., 1912, juillet 1912, Archives de la SAB, DCI 266
- Drouyn, L., Notes archéologiques, AM, MS 288 T.46, MS 289 T.47, MS 290 T.48, MS 291 T. 49.
- Duc, H., lettre adressée au président de la Soc. Arch. de Bx., 26 juin 1912, Archives de la SAB, DCI 266
- Lapouyade, J.-F. (1841), Dessins des mosaïques de Hure, Album de la Commission des Monuments Historiques de la Gironde, AD, 162 T7
- Lauffray, J., rapport du 15 février 1959, Archives de la DRAC Aquitaine, 007/17
- Grellet-Balguerie, Ch., dessin d'une *Epée en bronze retirée de la Garonne (Hure)*. Album des Antiquités Réolaises, pl. 13. AD, 162 T17
- Piganeau, E., Notes archéologiques, Archives de la SAB, DA VIII, n° 5
- Souan, P., Rapports et plan adressés à la Soc. Arch. de Bx., Archives de la SAB, juillet 1912, DCI 266

Bibliographie

- Compte rendu des travaux de la Commission des Monuments historiques de la Gironde, II, 1841, pp. 16, 27, 69.
- Compte rendu des travaux de la Commission des Monuments historiques de la Gironde, VI, 1845, p. 57.
- Compte rendu de séance du 12 juillet 1912, *BSAB*, 1912, t. XXXIV, p. XLII.
- Compte rendu de séance du 11 octobre 1912, *BSAB*, 1912, t. XXXIV, p. XLII.
- Compte rendu de séance du 15 janvier 1915, *BSAB*, 1915, t. XXXVI-XXXVII, p. XXVI.
- Anonyme, Werlé, M. (1895), "Nouvelles recherches sur l'emplacement de la station d'Ussubium, sur la route d'Agen et des Gaules" Suivi du "Mémoire sur le tracé de la voie romaine de Bordeaux à Agen" *BSAB*, t. XX, 1895, pp. 259-284.
- Allou, C.-N., "Rapport sur les travaux de la Société royale des Antiquaires de France pendant l'année 1834", *MSRAF*, XII, 1836, p. XIX.
- Balmelle, C. (1980), *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, IV – Aquitaine - 1, Xe supp. à *Gallia*, CNRS éd., 1980.
- Balmelle, C. (1987), *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, IV – Aquitaine - 2, Xe supp. à *Gallia*, CNRS éd., 1987.
- Balmelle, C. (2001), *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine. Société et culture de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la Gaule, Ausonius - Aquitania*, Bordeaux – Paris, 2001.
- Bastin de Longueville, A.-H. (1944), "L'Age du Bronze au Musée de Libourne", *RHAL*, 43, 1944, p. 20.
- Berchon, E. (1889), "Etudes paléo-archéologiques sur l'Age du Bronze, spécialement en Gironde", *BSAB*, 1889, t. XIV, p. 89 et 1891, t. XVI, p. 61.
- Billy, P.-H. (2003), "Toponymie de la vallée du Dropt de l'antiquité au Moyen Age", *La vallée du Dropt, Actes du premier colloque*, 19, 20 et 21 octobre 2001, Agen 2003, p. 74.
- Charpentier, X., Henry, O. (2001), *Hure, Place de l'église Saint-Martin*, rapport de sauvetage et de sondage, 2001
- Charrol, M. (1913), "Compte rendu des travaux de 1912", *BSAB*, 1913, t. XXXV, p. 10.
- Coffyn, A. (1985), *Le Bronze final Atlantique*, Paris, 1985.
- Degbomont, J.-M. (1984), *Le chauffage par hypocauste dans l'habitat privé*, Etudes et recherches archéologiques de l'Université de Liège 17, 2° éd., Liège, 1984.
- Ducourneau, A. (1842-1844), *La Guienne historique et monumentale*, Bordeaux, 1842-1844, II, 1844, 4^e partie, p. 173.
- Dupin, M.-L. (1839), *Notice historique et statistique sur la Réole, suivie de détails historiques sur les diverses communes de l'arrondissement qui renferment des monuments, des antiquités et des curiosités remarquables*, La Réole, 1839, pp. 273-275.
- Gaborit, M. (1979), *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées-Atlantiques*, thèse de doctorat, Université de Bordeaux III, p. 298, plan n° 91.
- Gauban, O. (1873), *Histoire de La Réole, Notice sur toutes les communes de l'arrondissement*, La Réole, 1873, pp. 273-275.
- Gaucher, G., Mohen, J.-P. (1972), *Typologie des objets de l'Age de Bronze en France*, fasc. 1 : les épées, SPF, Paris, 1972.
- Henry, O. (2000a), *Place de l'église de Hure, commune de Hure (Gironde)*, document final de synthèse de sauvetage archéologique, 2000.
- Henry, O. (2000b), "Hure. Place de l'église Saint-Martin", *RAB*, t. XCI, 2000, pp. 19-20.
- Jouannet, F.-V. (1837-1839), *Statistique du Département de la Gironde, Histoire et topographie*, t. I, rééd. Res Universis, Paris, 1992.
- Jullian, C. (1887, 1890), *Inscriptions romaines de Bordeaux*, 2 vol., Bordeaux, pp. 448-451, p. 638.
- Labrie, abbé (1931), "Notes sur quelques villas gallo-romaines des bords de Garonne", *BSAB*, t. XLVIII, 1931, p. 26.
- Lapouyade, J.-F. (1845), "Essai sur l'étude des monuments historiques", *AARSAB*, VII, 1845, pp. 275-276 et pl. 1, n° 1 à 9.
- Leroy, F. (1842), "Lettre à M. de Caumont", *AARSAB*, IV, 1842, p. 266.

Millet, D., Millet, F. (1994), *Les terrasses alluviales du Pléistocène de la vallée de la Garonne : Première aires d'activités humaines*, rapport de prospection thématique, 1994.

Nicolai, A. (1936), *Les noms de lieux de la Gironde, Origines et évolution*, Bordeaux, 1936.

Nony, D. (1990), *Corpus des trésors monétaires antique de la France*, VI Aquitaine, Paris, S.F.N. C.N.R.S., 1990.

Piganeau, E. (1874), "Chronique de Bazas, transcrit et annoté par M. E. Piganeau", *AHDG*, 1874, t. XV, p. 12.

Rouche, M., (1985), "Wisigoths et Francs en Aquitaine. Etat de la question et perspectives.", *Actes des VIIIe journées internationales d'Archéologie mérovingienne*, Toulouse, 1985, pp. 143-147.

Schlitz, O. (1989), "Le démantèlement des grandes seigneuries et ses conséquences sur l'architecture (cantons de Meilhan-sur-Garonne et du Mas-d'Agenais)", *RA*, 1989, n° 2, pp. 80 et 82.



Bordeaux baroque, p. 93-102

La villa gallo-romaine Saint-Romain de Loupiac : état et avancée des travaux

par Jérôme Marian ¹

La commune de Loupiac, du nom latin *Lupiciacus*, se situe dans le canton de Cadillac, en Gironde. Sous une forme à peu près rectangulaire, elle s'étend dans la vallée et sur les coteaux, couvrant une superficie d'environ 960 hectares. Prenant sa source dans les coteaux, le ruisseau le Mouliot la traverse et se jette dans la Garonne. Il existe plusieurs sources, dont les principales sont aux lieux-dits Roche et Plapa. La route départementale D10 sillonne la commune. Les vestiges gallo-romains se situent contre cette dernière au lieu-dit Saint-Romain.

Historique du site et des recherches

Au lieu-dit Saint-Romain, trois édifices se sont succédés (fig.1) : la villa gallo-romaine, dont une partie est abritée sous une serre, un prieuré du XIIe siècle et une demeure estimée du XVIIIe siècle.

En 1845, l'abbé Cirot de la Ville est le premier à évoquer ce prieuré² : "La petite église de Saint-Romain fut donnée à l'abbé Pierre de Didonie, par Bernard de Ségur du Cros, vers 1155, afin d'y bâtir pour l'habitation des religieux. Elle fut, en effet, construite et environnée d'une enceinte immense. D'après les restes de fondation qu'on découvrit de toutes parts, son mur de clôture devait avoir 200 m de longueur sur une largeur de 300 m. Elle renfermait tout le terrain occupé par la route de Bordeaux à Saint-Macaire. Les murs des cellules des religieux ont été retrouvés dans les travaux de cette route et en posant les

fondements de nouvelles maisons. L'église du prieuré, convertie en chai, paraît remonter à l'époque romane. Elle est percée à l'orient de trois fenêtres ogivales du XIIIe siècle. Sa longueur est de 13 m."

E. Guillon³ prétendait, en 1867, que le prieuré aurait été détruit lorsqu'on "établit la grande route de Bordeaux à Agen par la rive droite" ? De l'ordre de Saint-Benoît, il aurait été sous l'autorité de l'abbaye de la Sauve-Majeure. Il fut converti en chai. M. Ferrus, en 1933, insistait sur le fait "qu'on lui avait donné cette destination bien avant 1789"⁴.

Au XVIIIe siècle, une demeure est construite contre le prieuré qui fut transformé non seulement en chai, mais aussi, par la suite, reconverti en pièces d'habitation. On peut l'estimer du XVIIIe siècle car elle apparaît dans le cadastre de 1812⁵.

1. Cet article est issu d'une maîtrise menée sous la direction de M. Jacques Des Courtils et soutenue en 2000 : Marian, 2000.

2. Cirot de Laville, 1845, p. 371.

3. Guillon, 1867, p. 430-432.

4. Ferrus, 1996, p. 35.

5. Section D2, parcelle 935.

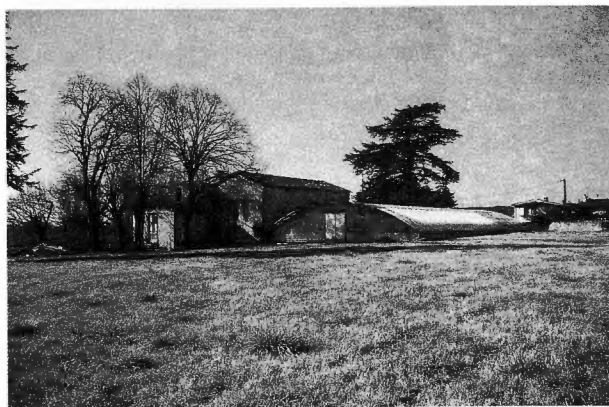


Fig. 1. – Vue générale du site de Saint-Romain.

Les découvertes et les observations du XIX^e siècle

Les documents conservés sont fragmentaires et imprécis. Certains relatent des découvertes faites au lieu-dit Saint-Romain, d'autres dans la commune de Loupiac sans aucune autre précision.

A la fin du XVIII^e siècle, en creusant “on a trouvé un espace assez considérable carrelé de très grands carreaux vernissés en ver, et des espèces de pilastres dont la surface étoit garnie d'un nombre infini de petites pierres carrées et de différentes couleurs artistement rangées pour former un dessin. Et quelques chapiteaux dans l'ordre corinthien.” L'abbé Dupré cite aussi la découverte de “quelques tombeaux dans l'un desquels on a trouvé une bague en or dont l'anneau étoit si large qu'il ne pouvoit se metre qu'au pouce et quelques fragments d'une étole en or”⁶.

Vers 1837, F.-V. Jouannet signala que “le portail de l'église de Loupiac reposait sur des ciments qu'on peut croire antiques. Dans la commune, sur les biens de M. Dantin, nous avons reconnu d'autres traces d'antiquités : des ciments, des tuiles à parement, des débris de mosaïque”⁷.

En 1842, M. Etié, instituteur à Sainte-Croix du Mont observa “un tombeau en brique à Loupiac de Cadillac”⁸.

Avant 1845, l'abbé Cirot de la Ville remarqua “des traces de réservoirs, d'aqueducs, de citernes et des monnaies annonçant un établissement antérieur à celui de nos religieux. Parmi ces médailles, se trouvent un Vespasien et un Maxime”⁹.

En 1846, la Commission des Monuments Historiques de la Gironde rendit compte “de traces de mosaïques découvertes au village du Glapa, à droite de la route départementale n° 10, qui conduit à Bordeaux, sur la propriété de M. Dantin, et à gauche de la même route, sur l'emplacement d'un ancien couvent de l'ordre de Saint-Benoît”¹⁰.

En 1867, E. Guillon rappela “la découverte, en 1846, de débris assez importants de mosaïques gallo-romaines qui ont mis sur les traces d'une villa, et de quelques substructions de vieux murs qui ont définitivement fixé à cet égard l'opinion des archéologues.” D'après lui, “cette villa, qui paraît être fort étendue, occupait sur le bord de la Garonne une position délicieuse et développait dans la plaine ses appartements, ses thermes, ses portiques, ses servitudes, ses jardins et ses grands arbres ; elle fut sans doute détruite par les Normands.” Il remarqua aussi “les restes du prieuré et de la villa consistant en substructions, en tuiles plates à rebords, en fragments de colonnes, en tombeaux en marbre et en briques, où étaient des squelettes, dont l'un avait à son index une bague en or fort belle, dans le chaton de laquelle était gravé un Cupidon.” Il observa également “un tombeau en marbre, qui provient de la villa, dans une promenade de grands ormes centenaires de la maison bourgeoise de M. Cluzant”¹¹.

Entre Lambrot et Castaillon, sur le coteau (cadastre 1936, C2), L. Drouyn signala “un grand emplacement couvert de substructions romaines”¹².

Ces observations lacunaires nous montrent l'abondante quantité de matériels archéologiques retrouvés à Loupiac. Ce. Un habitant de ce village, qui avait donc connu à l'époque romaine la prospérité, se soucia de ces découvertes et approfondit les recherches. Cet homme était Reinhold Dezeimeris.

6. Dupré, s.d., question n° 9, p. 13.

7. Jouannet, II, 1992, p. 143.

8. Bull. Com. Mon. Hist. Gironde, I, 1840-46, V, p. 13.

9. Cirot de la Ville, 1845, p. 371.

10. Bull. Com. Mon. Hist. Gironde, I, 1840-46, VII, p. 69.

11. Guillon, 1867, p. 431-432.

12. Drouyn, 1870, p. 330-331.

Les recherches de R. Dezeimeris à la fin du XIX^e siècle

Dès l'origine de ses recherches, il interrogea les habitants qui avaient assisté aux travaux exécutés à diverses époques au lieu-dit Saint-Romain : “il en résultait, par de nombreux témoignages, que vers 1844 et 1852, on avait découvert et détruit de superbes mosaïques représentant, soit des chasses, soit des personnages, soit de simples ornements”¹³. De plus, vers 1864, Louis Cluzant, qui suivait les travaux effectués à Loupiac pour construire les fondations de la maison de M. Fournié, avait observé “des débris assez nombreux de marbres, des briques à rebords et quelques pièces de monnaies impériales”¹⁴. Ces différents objets confirmaient l'existence d'un établissement gallo-romain important à Loupiac.

Dezeimeris se tourna vers les textes anciens d'Ausone, pensant que les restes de la villa était son domaine paternel¹⁵. Il remarqua combien la description qu'Ausone nous a laissée de sa villula s'appliquait exactement aux lieux-dits Rotje¹⁶ et Saint-Romain :

“La villula, située sur le parcours de la marée, n'était ni trop près, ni trop loin de Bordeaux : elle était assez loin de cette ville pour que l'on n'eût pas à craindre les visites d'importuns ; assez près, pour que l'on pût jouir de tous les avantages attachés à une telle proximité”.

“Elle devait n'être pas trop éloignée de Bazas, où habitaient ses premiers propriétaires.”

“Elle était sur la rive droite de la Garonne, et très près de la rivière.”

“Elle avait devant elle une source, avec un réservoir de dimension médiocre, puis la Garonne.”

Il pensa, par conséquent, “qu'il fallait trouver entre Bordeaux et Langon, mais plus près de Langon que de Bordeaux, sur la rive droite, un emplacement qui offrît à la fois des ruines romaines à peu de distance de la Garonne, puis, entre ces ruines et la rivière, une fontaine avec des vestiges de réservoir.” Or l'énumération de ces exigences constitue la description rigoureuse de ce que l'on voit à Loupiac : “les débris gallo-romains sont à environ trois cents mètres de la Garonne, dominant une fontaine au bord de laquelle on distinguait d'antiques murailles cimentées. Loupiac est sur la rive droite, sur le parcours de la marée ; à neuf lieues de Bordeaux, deux de Langon et à six de Bazas.”

“La villula d'Ausone avait dû être à Loupiac.”

Entre 1867 et 1868, Dezeimeris sonda le terrain à Rotje et à Saint-Romain : il releva approximativement “le plan d'un parallélogramme régulier ayant environ 80 m de long sur 60 m de large, encadrant une cour intérieure.” Le matériel archéologique consistait en “des briques à rebords intacts, des briques striées, des fragments de colonnes en pierre et en marbre, d'innombrables fragments de marbres variés pour parements intérieurs, des plinthes, des cimaises, des enduits blancs et des enduits peints, des tuyaux d'hypocauste, des carreaux de baignoires, des restes d'amphores, des vases en marbre et en terre, des mosaïques...”

Au mois de septembre 1868, une trouvaille vint confirmer ses recherches : M. Buche, curé de Loupiac, lui amena une plaque de marbre vert qu'il avait trouvée au pied d'une pompe dans le jardin du presbytère.

“En octobre 1868, un ouvrier nommé Christian lui fit savoir que, dans la buanderie de M. Grillière¹⁷, se trouverait une mosaïque à quelques centimètres au-dessus du sol, tranchée sur trois côtés par les murs mêmes de la buanderie et endommagée seulement sur un coin.” Le 18 mai 1869, Dezeimeris mit au jour la mosaïque : d'après lui, “elle reposait, selon toute apparence, encore sur une voûte d'un hypocauste et ornait, jadis, l'atrium ou le tablinum de la villa. Elle était composée d'un fond, où des fruits de fantaisies et des ornements divers se reproduisent dans une disposition symétrique, et d'une bordure, d'environ un mètre de large, formée par des enroulements capricieux de tiges de lierres garnies de feuilles et de grappes. Cette bordure, qui était la partie la plus gracieuse de l'œuvre et dont il ne reste malheureusement qu'un fragment, était limitée elle-même, des deux côtés, par une torsade d'un type très connu”. Il s'agit de la “mosaïque aux nénuphars” (fig. 2). A environ 90 m de la buanderie, sur le site d'une mosaïque enlevée en 1844, Dezeimeris dégagait les fragments de la bordure de cet ouvrage “dont l'appareil semble être plus délicat et l'exécution plus soignée que dans l'autre mosaïque”¹⁸.

Vers 1874, à Loupiac, il repéra un sarcophage mesurant 2,30 m de long, exécuté en marbre de Saint-Béat : la cuve

13. Dezeimeris, 1869, 27 mai, p. 1.

14. Dezeimeris (R.), 1969, 12 novembre, p. 3.

15. Dezeimeris, 1869, 12 novembre, p. 6-8.

16. Rotje est devenu Roche.

17. Section D2, p. 105.

18. Dezeimeris, 1869, 27 mai, p. 2-3.

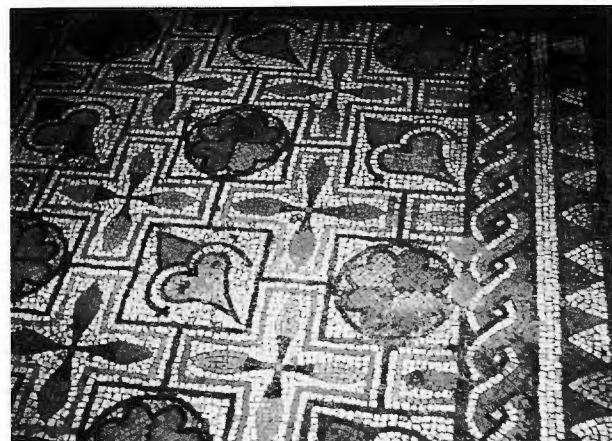


Fig. 2. - La "mosaïque aux nénuphars".

est d'une seule pièce et le couvercle d'un seul morceau¹⁹. Vers 1876, il observa également à Loupiac des poteries noires à emblèmes chrétiens des IV^e et V^e siècles ap. J.-C.²⁰. Vers 1881, il fouilla l'ancien cimetière de Loupiac qui avait des similitudes avec celui de Saint-Michel à Bordeaux²¹. En 1883, il détenait "un grand tronçon de colonne en marbre bleu, portant de deux côtés, une entaille longitudinale où devait s'engager, en mortaise, une balustrade. C'est probablement le reste d'un péristyle intérieur"²². Vers 1885, il conservait dans sa propriété, à Loupiac, "un fragment de chapiteau, en pierre dure, très finement sculpté"²³.

Toutes ces découvertes furent d'une importance capitale pour la suite des travaux, en particulier pour A. Pezat qui révéla la magnificence de Saint-Romain.

Les découvertes et les observations du XX^e siècle

Le début du XX^e siècle ne présente pour l'essentiel qu'une synthèse des différentes recherches réalisées à Loupiac.

En 1913, A. Rebsomen relata la découverte "près de la chapelle, de nombreux débris gallo-romains, notamment un hypocauste, aujourd'hui enfoui sous la vigne." Il rappela l'existence de la mosaïque découverte par Dezeimeris : "dans un cellier, subsiste encore une grande mosaïque d'une ornementation assez élégante et d'une superficie d'environ 8 m²." Il nota aussi la trouvaille d'autres fragments : "d'autres mosaïques furent également mises à jour dans le voisinage, au château de Loupiac, ainsi que des antiquités gallo-romaines."²⁴



Fig. 3. - Tête sculptée conservée au musée d'Aquitaine.

En 1933, M. Ferrus retraça l'histoire de Loupiac en se référant à toutes les données connues à ce jour²⁵. En 1958, H. Redeuilh fit de même, mais apporta quelques informations supplémentaires²⁶ : il rappela l'existence "d'un sarcophage rectangulaire avec un couvercle tectiforme en marbre blanc provenant du voisinage de Saint-Romain, conservé chez M. Ducau, ancienne propriété de R. Dezeimeris. Selon le témoignage de Mme Darras, propriétaire de Saint-Romain (22 novembre 1953), ce sarcophage aurait été trouvé par son grand-père

19. Braquehay, 1874, p. 98.

20. Girault, 1876, p. 33.

21. Mensignac, 1881, p. 12.

22. Dezeimeris, 1883, p. 83.

23. Braquehay, 1885, p. 246-247.

24. Rebsomen, 1913, p. 60, fig. 43.

25. Ferrus (M.), 1996.

26. Redeuilh, 1958, p. 20.

M. Mandiette, à Hourtoye, au nord-est de Saint-Romain et il aurait contenu une bague en or et une croix (cadastre D1, p. 90 à 94)."

Le 18 avril 1927, H. Redeuilh²⁷ remarqua, pour la première fois, lors d'une promenade avec son épouse, la présence d'une tête de statue repérée vers 1900 et remployée dans la construction d'un mur de clôture (fig. 3), "d'un mur de petit appareil" dans la propriété de M. Cazade²⁸, "de mosaïques à cubes fins blancs et verts chez M. Falissard²⁹".

C'est ici, chronologiquement, que prennent place les fouilles réalisées entre 1936 et 1980 par A. Pezat. Par commodité d'exposé, l'exposé des principaux résultats ainsi acquis, aujourd'hui encore visibles sur le site, est reporté plus loin.

Vers 1977, dans le cadre de l'exposition *Cadillac : Aspects connus et inconnus d'un canton*, organisée par la Commission Régionale d'Inventaire d'Aquitaine, la participation du Bureau d'Architecture Antique du Sud-Ouest concerna la villa gallo-romaine de Loupiac : quelques photographies, le relevé général des mosaïques, ainsi qu'un plan de situation ont été exposés au château des Ducs d'Epéron à Cadillac. Le Bureau a aussi contribué à la rédaction du catalogue, où figurent le relevé et un texte descriptif des tapis³⁰.

En 1978, le groupe archéologique de la S.N.I.A.S réalisa une série de photographies aériennes sur le site³¹ : il constata l'ancienne limite du bord de la Garonne, l'emplacement du port au pied de la villa, sous les peupliers et des bâtiments annexes, dont l'un se situe dans un vignoble à gauche et l'autre dans un vaste champ inculte à droite. Pour ses dix ans de fouilles, la S.N.I.A.S rédigea un catalogue de ses travaux : elle résuma les recherches effectuées à Loupiac par une photographie, une note et un plan de situation³².

En 1978-1979, D. Raguy soutint une maîtrise consistant en une enquête archéologique sur les villae rurales en Aquitaine : elle regroupa les différentes informations connues à ce jour portant sur la villa³³.

En 1989, C. Clyti-Bayle entreprit l'étude des peintures murales de la villa³⁴.

En 1992, J.-B. Bertrand-Desbrunais, lors d'une surveillance de travaux pour la pose de canalisation du gaz naturel, détecta des structures à 80 cm au nord des vestiges de la villa : il s'agissait, à une profondeur de 30 cm, de trois murs et d'un sol de tuileau. Aucun matériel n'a pu être raisonnablement attribué aux structures mises au jour

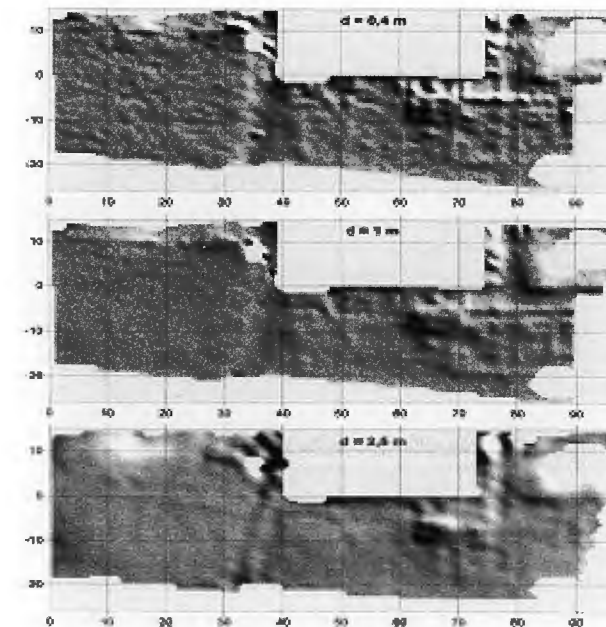


Fig. 4. - Résultats de la prospection réalisée par M. Martinaud.

pour cause d'une trop faible profondeur de la tranchée. Ces trois substructions permettent de compléter le plan de la villa et de mieux connaître son extension au nord-ouest³⁵. En 1993, lors d'un creusement d'une fosse d'eaux usées, il déterra à 50 m du site, sur la propriété de Mme Serf³⁶ une tombe maçonnée à une profondeur de 1,30 m sous le niveau du sol. Aucun mobilier n'a été recueilli. Les caractéristiques de la tombe montrent qu'il s'agit vraisemblablement d'une sépulture de l'Antiquité tardive ou du Haut Moyen Age. Elle appartient, apparemment, à la nécropole installée près de la villa comme la tombe à tegulae de 1972³⁷.

27. Redeuilh, 1958, p. 20-22, fig. 3.

28. Section D2, p. 69.

29. Section D2, p. 954.

30. Collectif, s.d., p. 7-11.

31. S.N.I.A.S, 1978, photographies n° 7-8-9.

32. S.N.I.A.S, 1973-1983, p. 60-61.

33. Raguy, 1978-79, p. 73-75, pl. 18.

34. Clyti-Bayle, 1989, p. 100-105, figs. 3-4.

35. Bertrand-Desbrunais, 1992, p. 22.

36. Section D1, p. 1109.

37. Bertrand-Desbrunais, 1993, p. 51.

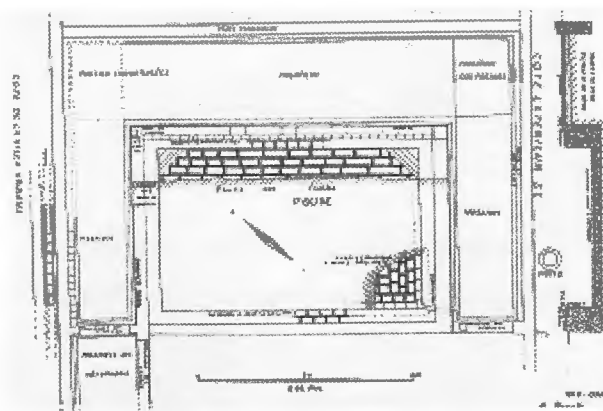


Fig. 5. – Plan des fouilles de Saint-Romain par M. Pezat en 1953-1956.

En 1994, H. Sion rassembla toutes les données acquises à ce jour, relatives à la villa de Loupiac³⁸.

En 1998, N. Pouvereau rédigea une monographie sur R. Dezeimeris, retraça son parcours et surtout ses travaux effectués à Loupiac. Ce sont des documents anciens réactualisés³⁹.

En 2000, M. Martinaud a rendu à la Direction Régionale des Affaires Culturelles son rapport de prospection électrique en cours depuis 1996⁴⁰. Il a prospecté les parcelles cadastrales, D2, n°110 et n°1118. Les résultats ont été satisfaisants (fig. 4) : “La plupart des vestiges détectés se situent dans la moitié nord de la parcelle et les plus nets sont dans le tiers nord. Dans cette partie, les orientations des murs enfouis sont celles des structures sous l’abri. Au lieu d’être subitement interrompues, toutes ces anomalies s’atténuent en se déplaçant vers l’est. Des ruines se trouvent aussi, non seulement près de l’angle sud de l’abri, mais aussi au contact de l’angle ouest. Ceci n’est pas étonnant compte-tenu de la densité des constructions mises à jour juste à l’ouest.”

M. Baquié et ses élèves du Lycée Gustave Eiffel pour la réalisation d’un relevé topographique général du site de Saint-Romain. Ces deux derniers travaux ne sont pas sans rapport avec la maîtrise dont est tirée le présent article.

Les fouilles archéologiques d’André Pezat (1936-1980)

A. Pezat engagea ses travaux en 1936 et mit au jour jusqu’en 1980 un ensemble architectural monumental.

En 1936, il réalisa une série de sondages entre les rangs de vigne plantés à Saint-Romain sur la propriété de M.

Darras⁴¹. Il rédigea un bilan des sondages et effectua un plan sommaire. Ces deux documents ont aujourd’hui disparu. Il découvrit “la mosaïque du puits” la même année.

En 1950, A. Pezat mit au jour les conduits de chaleur situés au nord-ouest de “la mosaïque du puits”⁴². En partant des découvertes précédentes, il mit au jour une *natatio* encadrée d’une galerie de mosaïques, et un puits, de 1953 à 1956 (fig. 5). Cette *natatio* était le réceptacle de nombreux débris tels que “des tuiles à rebord ou striées, des fragments de fresques, des pierres taillées, des conduits d’hypocauste, des fragments de métaux, des marbres de différentes couleurs, des plinthes, des fûts de colonnes et des revêtements de placage. Le tout était mêlé à une quantité considérable de cendres et de charbons.”

En 1954 et en 1957, J. Coupry résuma les travaux d’A. Pezat dans deux notices de *Gallia*⁴³. La même année, Pezat publia un article dans le *Congrès d’Etudes Anciennes* sur les résultats de ses travaux⁴⁴. Entre 1957 et 1962, J. Coupry, dans un article de la Société Archéologique de Bordeaux, rédigea brièvement quelques lignes relatives à la découverte de la piscine et des mosaïques⁴⁵. En 1958, H. Redeuilh fit de même dans un article de la *Revue Historique de Bordeaux*⁴⁶.

En 1972, M. Pezat reprit son chantier. En repartant de la zone des conduits de chaleur, il dégaga une canalisation et toute une série de murs formant des pièces de différentes dimensions dont une de section semi-circulaire (fig. 6). En février 1972, une tombe à *tegulae* fut découverte chez M. Lamothe⁴⁷. En 1973, J. Coupry rédigea une notice sur ces recherches dans *Gallia*⁴⁸.

38. Sion, 1994, p. 127-131.

39. Pouvereau, 1998.

40. Martinaud, 2000.

41. Section D2, p.104 et 105.

42. Pezat, 1972.

43. Coupry, 1954, p. 208-209, figs. 13-14; et 1957, p. 250-252, figs. 13-14.

44. Pezat, 1957, p. 147-151, planches II-IV.

45. Coupry, 1957-1962, p. 257.

46. Redeuilh, 1958, p. 22.

47. Section D1, p. 917a.

48. Coupry, 1973, p. 458.



Fig. 6. – Fouilles entreprises de 1972 à 1977 par M. Pezat.

En 1974, continuèrent les fouilles autour du mur semi-circulaire (fig. 6) et furent engagés des travaux dans la propriété de M. Falissard : il mit au jour “la mosaïque aux aigrettes”, une statuette en bronze et une série de quatre murs formant deux pièces juxtaposées⁴⁹.

Entre l’été 1975 et le mois de février 1976, une tranchée, profonde de 1,30 m, fut menée vers le sud-est, entre le puits et la limite de la propriété de M. Tourré⁵⁰, pour y déposer des tuyaux de grands diamètres, en vue de l’évacuation des eaux provenant de la partie couverte et du ruissellement extérieur. Elle mesure 45 m de long sur 1 m de large. La tranchée a fait apparaître quatre murs et des fragments de mosaïque⁵¹.

En 1976, menant des travaux en vue de l’aménagement d’un verger, le propriétaire M. Bernède trouva avec l’aide de son fils quatre murs, deux à deux formant un angle droit, trois fragments de colonne et un chapiteau composite⁵². Au mois de juillet 1977, M. Pezat reprit le chantier : il mit au jour toute une série de murs situés au nord-ouest et au sud-ouest de la forme absidiale⁵³ (fig. 6). En 1980, il analysa la tête sculptée conservée au musée d’Aquitaine (fig. 3), la tête préservée chez M. Mora et le socle à pieds d’enfant (fig. 7) appartenant à M. Métayer⁵⁴.

Présentation de la villa gallo-romaine

En 1973, à l’aide d’A. Pezat qui réalisa les plans, M. Christian Bernède fit construire un bâtiment pour protéger une partie des vestiges. Ces derniers se situent dans trois zones distinctes : les premiers se trouvent devant le chevet plat du prieuré, constitués de six murs ; les seconds, plus importants, sont préservés dans l’abri, longeant le prieuré. Ils comportent, du sud-est au nord-ouest, un puits à

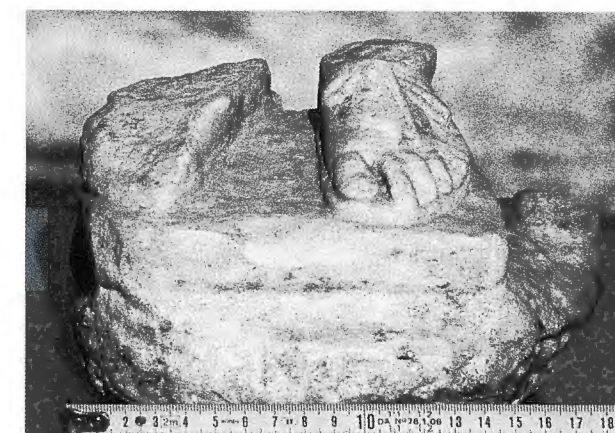


Fig. 7. – Socle à pieds d’enfant appartenant à M. Métayer.

l’extérieur de la structure, une *natatio* encadrée de la galerie mosaïquée en U, deux systèmes de chauffage et des départs de différentes structures murales ; les derniers, à l’ouest de cet ensemble comprennent les fondations de la villa et viennent buter contre le mur de soutènement qui longe la route départementale D10. Ils disparaissent dans les zones de fouilles inachevées au nord nord-ouest.

Au début des années quatre vingt, le décès d’A. Pezat laissa le chantier tel que nous le voyons actuellement. Personne ne reprit la succession des fouilles. Le site fut alors entretenu par M. et Mme Christian Bernède. Aucune synthèse complète ne fut réalisée. C’est le projet qui fut développé, avec l’accord du Service régional de l’Archéologie, dans la maîtrise dont est issu le présent article.

La natatio

De plan rectangulaire, elle mesure 12,50 m de long, 8,15 de large et 1,35 de profondeur. Ses parois sont enduites de deux mortiers superposés, l’un blanc, l’autre à base de tuileau. Elle possède deux paliers d’escalier l’un au nord et l’autre à est ; au sud se trouve le conduit de vidange. Le fond se compose de dalles en terre cuite. Elle est encadrée d’un rebord constitué de dalles rectangulaires en terre cuite,

49. Pezat, 1974.

50. Section D2, p. 117.

51. Pezat, 1975.

52. Pezat, 1976.

53. Pezat, 1977.

54. Pezat, 1980.

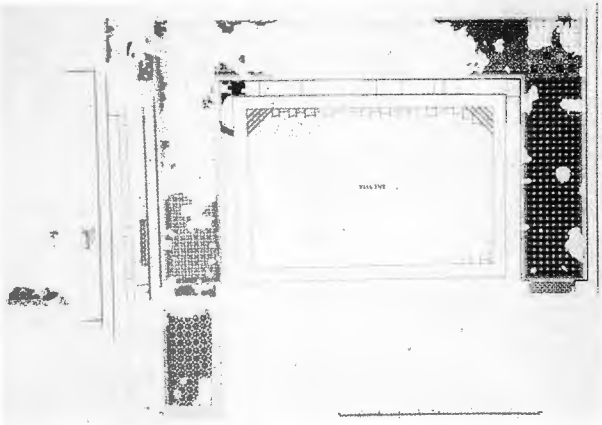


Fig. 8. - Relevé général des mosaïques de C. Ney en 1975-1976.

servant de petit couloir de circulation et d'un stylobate dont le côté est comporte sept bases rectangulaires afin de supporter une colonnade. L'entraxe est de 2,42 m. Une galerie mosaïquée en U entoure cet ensemble : 71 m² de mosaïques ont été mis au jour soit onze décors fondamentalement différents recouvrant à l'origine 190 m² au moins. Une série de filets polychromes et une tresse à deux brins constituent l'unique bordure de cette imposante galerie dans laquelle évoluent sept tapis mosaïqués (fig. 8).

Les mosaïques se situent au nord nord-ouest de cette galerie. Les couleurs employées sont le noir, le blanc, le rouge et l'ocre jaune. On les retrouve dans chaque tapis de la villa. Les schémas géométriques, les décors végétaux, la polychromie et la technique en *opus tessellatum* sont les éléments caractéristiques d'une réalisation de l'école d'Aquitaine, aux IV^e ou V^e siècles.



Fig. 10. - Sépulture découverte en 1972 au lieu-dit Vérisse. Le défunt était un homme âgé entre 35 et 45 ans, de grande stature 1,70 m ; la tombe était orientée est-ouest, tête à l'ouest. IV^e ou V^e siècles.



Fig. 9. - Sigillée sud gauloise conservée chez M. Métayer à Loupiac. Forme Drag. 37a ; sur le fond, marque du potier ANTISTIL. Le registre figuré, surmonté d'une rangée d'oves, montre la déesse Athéna, un guerrier, un dauphin et un lièvre. II^e siècle ap. J.-C.

Le mobilier archéologique

Céramiques, sculptures, verres, métaux n'ont été ni répertoriés ni classés, pas plus que les fragments de mosaïques et de peintures murales. Parmi cet abondant matériel, certains objets ont été analysés et datés, d'autres en revanche n'ont été que mentionnés. Le tableau ci-après résume quelques données qui permettent de cerner chronologiquement l'occupation de la villa :

trois fragments de statues (fig. 3 et 7)	II ^e ou III ^e siècles
décor mural aux candélabres grêles	première moitié du I ^{er} siècle ⁵⁵
décor de plafond en place	milieu du IV ^e siècle ⁵⁶ jusqu'au VI ^e siècle ?
Mosaïques de l'école d'Aquitaine	IV ^e ou V ^e siècle
plaque de marbre vert, découverte par M. Buche	IV ^e ou V ^e siècle ⁵⁷
Fragment de sigillée sud-gauloise (fig. 9)	II ^e siècle
tombe en bâtière, découverte en 1972 (fig. 10)	IV ^e ou V ^e siècle

Tous ces éléments, et bien d'autres, autorisent une estimation chronologique de l'occupation de la villa entre le I^{er} et les V^e-VI^e siècles.

55. Clyti-Bayle, 1989.

56. Ibid.

57. Etudiée par R. Dezeimeris et C. Jullian.

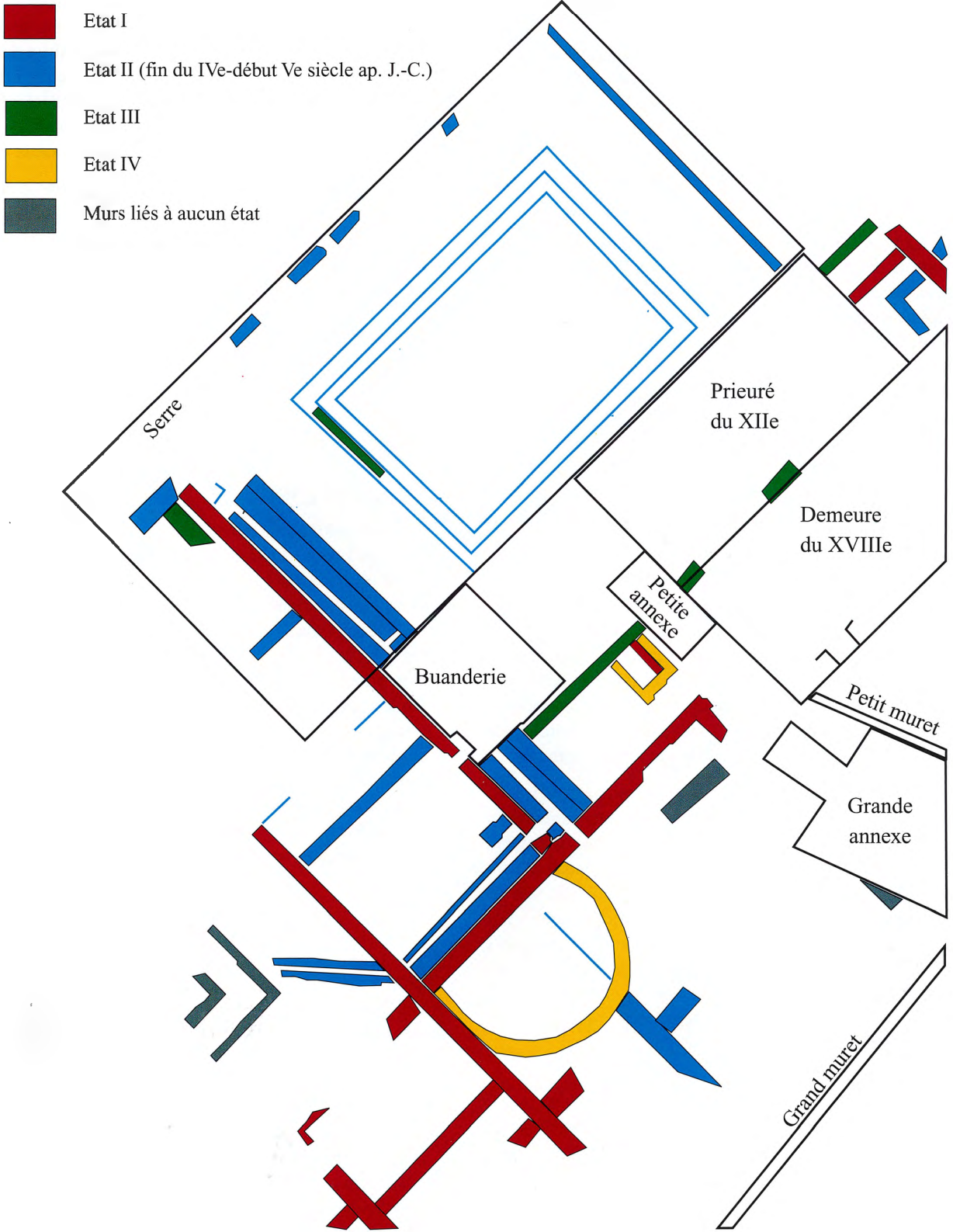


Fig. 11. - Plan simplifié d'après le relevé topographique réalisé par Jean Baqué en 2000.

Chronologie des constructions

L'analyse de toutes les structures murales et de leur ancrage les uns par rapport aux autres permettent de déterminer quatre états (fig. 11). L'état II est estimé de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle du fait des mosaïques autour de la *natatio*. Les trois autres états, l'un antérieur et deux postérieurs ne présentent pas de caractéristiques suffisantes pour être datés par eux-mêmes.

La *villa* semble avoir été construite autour d'une cour centrale de plan carré ou rectangulaire, bordée à l'est par une *natatio* encadrée d'une galerie, qui menait probablement à d'autres salles aujourd'hui disparues, situées à l'emplacement du prieuré et de la demeure du XVIII^e siècle. Pour soutenir une telle reconstitution, on citera la découverte de " la mosaïque aux aigrettes " et des structures murales chez M. Falissard⁵⁸, s'organisant en deux pièces juxtaposées, aujourd'hui enfouies. Elles certifient l'extension de la *villa* vers le nord-ouest. Les photographies aériennes réalisées par la S.N.I.A.S. en 1978

révèlent l'ancienne limite du bord de la Garonne, l'emplacement d'un port au pied de la *villa* sous les peupliers et de deux bâtiments annexes, dont l'un se situe dans un vignoble à gauche et l'autre dans un champ inculte à droite. Au mois de juillet 2002, nous avons réalisé des photographies aériennes confirmant les résultats de la prospection électrique et l'hypothétique plan de la *villa*.

Ce type de plan est assez courant en Aquitaine notamment avec les *villae* de Montmaurin et de Séviac à la seule différence qu'elles possèdent un péristyle autour de leur cour. La reprise des fouilles à Saint-Romain permettrait-elle la découverte d'une telle cour afin de la rapprocher de ces dernières ? Une telle perspective serait la bienvenue pour compléter le relevé topographique, approfondir nos connaissances sur la *villa* et affiner l'approche chronologique.

58. Section D2, p. 954.



Bordeaux baroque, p. 103-115

A propos de l'angle nord-est de l'enceinte antique de Bordeaux

par Pierre Régaldo-Saint Blancard *

Depuis 1996, plusieurs articles ont abordé plus ou moins directement le problème de l'angle nord-est de l'enceinte romaine de Bordeaux : constat de l'absence de toute fortification antique sur la place de la Bourse, là où l'on se serait attendu à la trouver¹ ; synthèse des connaissances sur le quartier proposant un nouveau plan² ; reprise sur cette base des données sur la façade orientale et l'entrée du port intérieur³. Il est cependant un point de vue qui n'a pas encore été abordé avec suffisamment de précision : l'apport des textes médiévaux à la compréhension de la topographie antique de ce secteur. Je voudrais ainsi, pour en exprimer le sens plein, dégager les quelques textes dont j'ai connaissance des interprétations parfois forcées qu'il en a été faites, notamment par Léo Drouyn, pourtant leur principal metteur en scène.

Un quarré longuet⁴

Ils avaient fait leur l'orgueil d'Ausone ; ils avaient l'esprit plein des préceptes de Vitruve ; ils examinaient leur ville au travers du prisme déformant d'une topographie erronée, et les idées des grands Anciens, prises au pied de la lettre, dominaient facilement des faits mal établis. Les premiers historiens de Bordeaux imaginaient la ville antique, enclose dans son enceinte, comme un rectangle parfait, quadrillée par un système régulier de rues débouchant sur des portes : c'est ainsi que la décrit Elie Vinet et, le néo-classicisme reprenant presque mot pour mot les thématiques Renaissance, c'est ainsi que la dessine dom Devienne (fig. 1).

La description donnée par Vinet est remarquable sous bien des aspects. Elle est typique du XVI^e siècle, dans sa forme et dans son expression. Elle est en même temps déjà bien archéologique, manifestant une assez bonne rigueur dans l'observation et dans le raisonnement ; plus loin, Vinet compare dans un excellent raisonnement typologique le rempart de Bordeaux et ceux d'autres villes de France et du Portugal. Relire cette description rappelle combien nous lui sommes redevables de toute la conception que nous avons aujourd'hui encore de la ville antique.

" De cest antien Bourdeaus donque quarré, non uraiement quarré, comme la Babylon de la Roine Semiramis, mais quarré longuet, c'est adire, quelque peu plus long que large, ie recognois ung bout par des reliques de muraille de telle matiere et façon que uenons de dire, qui commence derriere l'eglise Saint André, assis pres de l'abreuvoir du Peaugue, et passant par la maison de l'archevesque, tire droit a une tour ronde de semblable façon : laquelle se monstre outre porte Dijos, quasi au droit du bourg de Saint Seuerin, et deuant les petits

* Drac d'Aquitaine, service régional de l'Archéologie.

1. Régaldo, 1996.

2. Régaldo, 2000. Voir aussi Barraud et Régaldo, 2000.

3. Barraud et Régaldo, 2003.

4. J'adapte ici, à la demande de notre président, une partie du texte publié dans Barraud et Régaldo, 2003.

Cordeliers. Cela estoit la largeur de la uille. ung costé de la longueur se reconnoist assés parce qui reste de uieille muraille des ceste tour ici, jusques pres la riuere, par le logis, qui fut du seigneur de Duras, par Puipaulin, et Saint Remis. Jouxte la riuere estoit l'autre bout de la uille, là ou ie n'ay aduisé aucuns demourans de ceste antiquité. A la place du palais, commâçoit l'autre costé. Passoit par ce palais et la maison du seigneur de Lansac : là ou se monstrent encores quelques lopins du uieil mur : et tiroit de là le long du Peaugue, qui couloit par le fossé de la uille, iusque au lieu que uenons de dire derriere Saint André. Ici n'i a faute de bonnes enseignes de ce que dis, grand'partie de l'antien mur encore entier et debout, d'environ douze piés de largeur, et trente de hauteur : et en icellui deus portes de uille entieres. " ... " Bourdeaux estoit donques quarré, et ses portes assises l'une en ueuë de l'autre, et les rues disposées droit d'une porte a autre, comme escript Ausone, et parce moien se croisoient par dedans la uille a angle quarré l'une l'autre. " ⁵ ...

Depuis l'époque d'Elie Vinet jusqu'à la nôtre, l'évolution des connaissances sur l'enceinte antique montre le passage progressif d'un schéma idéal à une réalité archéologique pragmatique, documentée avec de plus en plus d'attention et de précision. Le plan d'ensemble en est un bon marqueur, mais il en est de même pour la réflexion sur les portes et les rues, sur le port intérieur et la porte navigère, sur les tours de courtines et d'angles, sur la structure et les appareils des maçonneries, sur la chronologie, etc.

La conception que présente Camille Jullian est sensiblement la même, un rectangle régulier soigneusement orienté : " le rempart romain était un rectangle à peu près régulier, et exactement orienté de l'est à l'ouest " ⁶ ; " une quinzaine de portes tout au plus s'ouvraient dans la forteresse : c'étaient de longs et sombres corridors, étroits et bas ; on pouvait les bloquer sans peine. " ... " Toutes les rues furent exactement disposées de manière à correspondre aux portes : droites, parallèles, se coupant à angle droit, elles formaient comme un damier dans le cadre de la forteresse. Bordeaux avait cette régularité monotone et géométrique que les arpenteurs romains donnaient aux camps et aux colonies, que les ingénieurs du XIII^e siècle donnèrent aux bastides et aux villes neuves de toute notre région. " ⁷. Il est frappant de remarquer que Jullian, lorsqu'il étudie minutieusement la fortification antique ⁸, exalte la qualité de sa construction, mais, lorsqu'il l'insère dans la longue durée de l'histoire de Bordeaux ⁹, il la déprécie et la juge déjà décadente.

Dans son détail, le plan a nettement évolué depuis l'esquisse de dom Devienne : Jullian bénéficie d'un bon siècle d'observations de terrain attentivement collationnées par les Baurein, Jouannet, Drouyn et autres Mensignac ; il les reporte avec soin sur un relevé précis établi sur un fond de carte contemporain, distinguant faits et hypothèses. Le plan n'est plus du tout aussi régulier que l'affirme le texte.

Dans cette évolution continue, Léo Drouyn introduit une nuance que reprennent les *Inscriptions romaines* mais non l'*Histoire de Bordeaux*. Entraîné par le pointillisme de son enquête, par ses fondements archivistiques comme par ses observations de terrain, par la nécessaire précision de ses propositions de reconstitution, peut-être aussi par l'aspect médiéval – ou même moyenâgeux ? – de ses recherches, il met l'accent sur toutes les menues irrégularités du tracé. Il est frappant de constater l'opposition entre la rectitude de la façade septentrionale, peu atteinte par les travaux de son siècle, et les irrégularités, réelles mais clairement soulignées, de son symétrique : la création du cours d'Alsace-et-Lorraine a généré des enquêtes préalables et des fouilles de structures altérées par les constructions postérieures.

Robert Etienne, à son tour, reprend l'essentiel du schéma classique : l'enceinte " affecte la forme d'un quadrilatère allongé presque parfait " ¹⁰ ; il ajoute un biseau dans l'angle sud-est, précise, sur la base de nouvelles observations, l'emplacement exact de la façade nord, détaille l'apparat critique de sa reconstitution.

Au terme d'une enquête systématique et très exhaustive, le DAF sur les *Enceintes romaines d'Aquitaine*, paru en 1996, conclut à un plan globalement identique. Mais l'analyse s'arrête à une " orientation assez rigoureuse " et à une " belle régularité d'ensemble " ; elle évacue toute interprétation rituelle ou sacrée, insiste sur les irrégularités de détail, renvoie sur la topographie préalable et une maîtrise d'œuvre pragmatique pour la forme globale comme pour les irrégularités.

5. Vinet, 1565, fin du cahier C et début du D.

6. Jullian, 1890, p. 291.

7. Jullian, 1895, p. 45 et 47.

8. *Inscriptions romaines*, 1890.

9. 1895.

10. Etienne, 1962, p. 205.

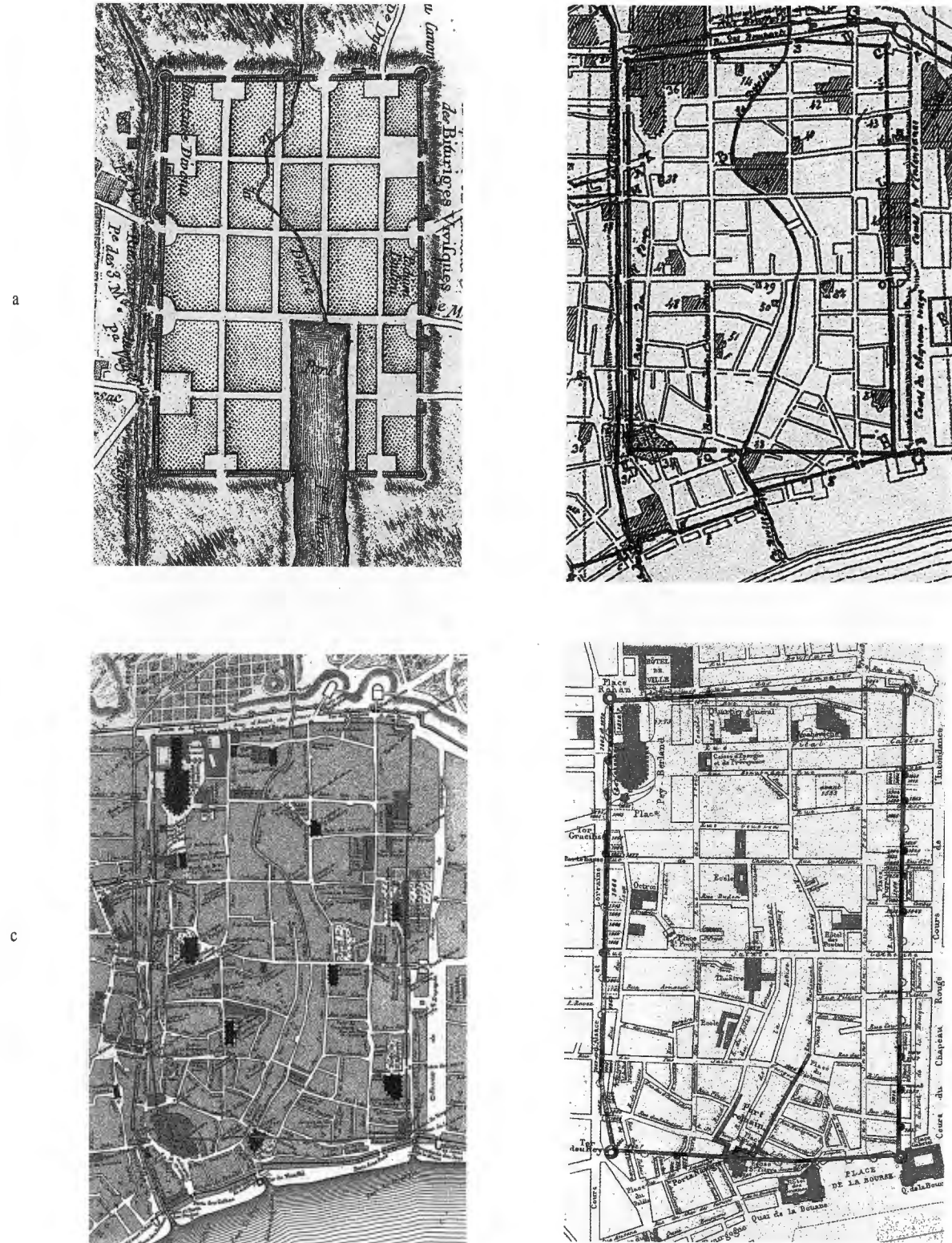


Fig. 1. – Plans de l'enceinte antique de Bordeaux.

a : dom Devienne ; b : Léo Drouyn (1865) ; c : Camille Jullian ; d : Robert Etienne

Localisation de l'angle nord-est

Pour la partie de l'enceinte qui nous intéresse ici, la tradition historiographique, fondée sur le *quarré longuet* imaginé par Elie Vinet, est successivement précisée par l'abbé Baurein et par Pierre Lacour. Le premier situe l'angle nord-est " au lieu où est construite la Chapelle de la Bourse " ¹¹. Le dessin réalisé par le second fait converger sur une même tour les courtines de la muraille médiévale et celles de l'enceinte antique ¹² ; le même parti est pris par Léo Drouyn dans la *Guyenne militaire* ¹³. Il s'agit chaque fois de la même hypothèse de positionnement ; c'est celle qui est maintenue jusqu'en 1996 par tous les ouvrages abordant ce sujet ¹⁴, sans pour autant qu'ils abordent les éventuelles interférences avec les fortifications du Moyen Age.

Pourtant, entre temps, Léo Drouyn avait fait la démonstration que la rue médiévale dite de la Porte des Paux, en joignant la porte de l'Ome de Casse et celle des Paux, passait entre le rempart antique et la muraille du XIVe siècle ¹⁵. Cette rue faisait un angle droit avec la grand rue Saint-Rémi et avec celle du Pont-de-la-Mousque, dont elle pouvait d'ailleurs éventuellement prendre aussi le nom ; elle franchissait le fossé de Tropeyte sur le pont de la Mousque. La prolongeaient vers le nord la rue de Tropeyte et vers le sud la rue de la Vieille Corderie ¹⁶. Cette rue de la porte des Paux était bordée de maisons adossées à la face interne de la muraille médiévale et à la face externe de la muraille antique. La première étant bien située, dès l'époque de Drouyn, par différents documents et différentes observations à travers la place de la Bourse, la seconde devait nécessairement être reportée vers l'ouest.

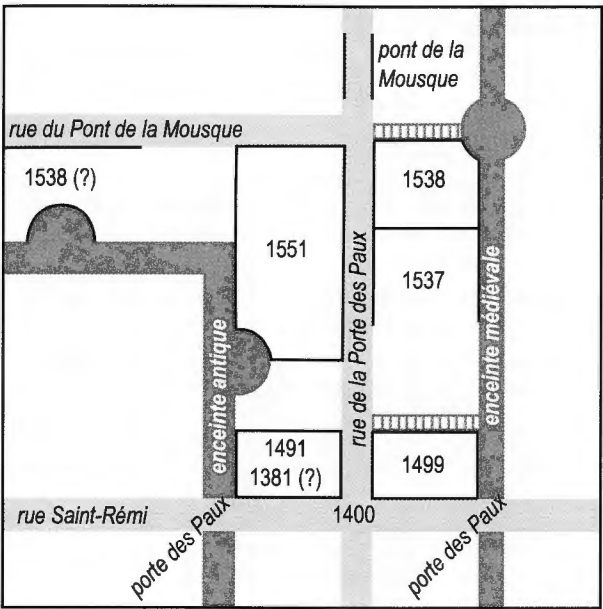
Il est clair que cette conclusion gêne son auteur lui-même. L'introduction du *Bordeaux vers 1450* donne à la ville antique remparée des dimensions incompatibles avec elle ¹⁷. Dans les notes justificatives, si la réalité d'une rue de la Porte des Paux intercalée entre les deux fortifications est bien affirmée, jamais les conséquences sur la situation de l'angle nord-est de l'enceinte antique ne sont clairement exprimées. Le plan comprime autant que possible l'espace nécessaire : les maisons adossées à la muraille médiévale sont particulièrement étroites ; la tour d'angle de l'enceinte antique vient à leur contact et empêche tout passage (fig. 3a). Ainsi étouffée par son auteur lui-même, il n'est pas illogique que l'idée de Drouyn ne soit pas reprise par ses successeurs.

Il arrive ainsi, de temps en temps, à ce grand historien et archéologue de se retrouver piégé entre une idée pré-conçue, le plus souvent héritée de ses devanciers, et des faits qu'il constate. C'est le cas ici. Bien qu'ayant largement

contribué par ses observations ¹⁸, notamment lors de la création du cours d'Alsace-et-Lorraine, à montrer la qualité de construction de l'enceinte romaine en même temps que ses irrégularités de détail, il fait totalement siennes, dans une orthodoxie absolue, les opinions de Vinet, Devienne et autres Baurein, même si elles sont intrinsèquement contradictoires, et les complète à sa façon : l'enceinte a été construite dans la précipitation ¹⁹ ; elle est rectangulaire, parfaitement régulière ²⁰ ; elle possède un double fossé ²¹,

11. Baurein, 1785 (1876), II, p. 381. Expression analogue, au terme d'une analyse nettement plus développée : 1876, IV, p. 321.
12. Lacour, 1819, p. 112. Reproduit dans Régaldo, 2000, p. 57.
13. Drouyn, 1865, pl. 150.
14. Etienne, 1962, p. 205 et plan p. 207. Higounet, 1963, p. 111. Barraud et al., 1996.
15. Drouyn, 1874, p. 71-72, 99-100, 176-177, 277, 339 ; le détail des textes cités est donné dans le tableau et le schéma de la fig. 2. Plusieurs textes réunis par Antignac, 1996, vont très exactement dans le même sens : n° 70 (1370), 75 (1489), 76 (1491), 129 (1390), 134 (1398), 164 (1441), 173 et 174 (1461). Des citations de Drouyn a été exclue la référence donnée p. 177 à un texte de 1553 qui me semble erronée : en effet, la rue Porte des Paux indiquée là ne peut être que la rue de la Grande Corderie qui, prolongeant celle-ci, porte parfois le même nom (*tirant en rue du Far de Lesparre*, c'est-à-dire rue du Parlement) ; dans un texte de 1438 à la formulation analogue, p. 302, Drouyn reconnaît la rue Saint-Rémi.
16. Antignac, 1996, I, p. 28 et III, nos 72-73, relève deux témoignages que cette rue pouvait aussi s'appeler de la Porte des Paux. Voir aussi note précédente à propos des textes de 1553 et 1438 cités par Drouyn.
17. Drouyn, 1874, p. 4 : 725 m de long et 450 de large. Pour le côté nord, aucune incertitude sur le positionnement de l'angle nord-ouest (la Vieille Tour) n'étant permis, 725 m, c'est sensiblement ce que donnerait la proposition de Baurein ; le plan de Drouyn donne environ 718 m (voir aussi p. 70 et 303 où l'espace entre les deux murailles est estimé devant la porte des Paux à 30 m) ; les propositions actuelles seraient de l'ordre de 710 m. Pour le côté sud, 725 m implique l'Ombrière dans son entièreté, point sur lequel aujourd'hui on peut émettre quelques doutes, sans avoir de réelle certitude.
18. Résumé rapide et modeste dans Drouyn, 1874, p. 32-33.
19. Drouyn, 1874, p. 3. Mais, p. 31, il admire la qualité de la construction. Barraud et Régaldo, 2003, souligne une incohérence analogue chez Jullian, entre les *Inscriptions romaines* et l'*Histoire de Bordeaux*. C'est toute l'époque qui se trouve prise dans ce dilemme sans savoir le résoudre ; encore a-t-on abandonné l'idée étonnante de Jouannet qui faisait construire le rempart par les barbares envahisseurs : Jouannet, 1818, cf. Régaldo, 2000, p. 50.
20. *Ibid.* p. 4. Cf. en particulier Devienne, 1771 (1862), plan entre les p. xx et xxi ; pour lui, la ville mesure 370 toises sur 240, soit 721 m sur 468 (p. xxii), tandis que Drouyn lui donne 725 m sur 450 (p. 4).
21. *Ibid.* p. 5-6. L'idée du fossé est déjà exprimé par Vinet, 1574 (1860), § 57. Son doublement est une idée propre à Drouyn : p. 32. Voir aussi p. 213-215 ; 317-323. La chronologie exacte de ces deux fossés n'est cependant pas très claire.

46 tours de courtine et 4 d'angle ²², 14 portes ²³. Il imagine même des forts intérieurs à l'enceinte, aux angles et dans certaines parties des remparts ²⁴. Ne parvenant pas à



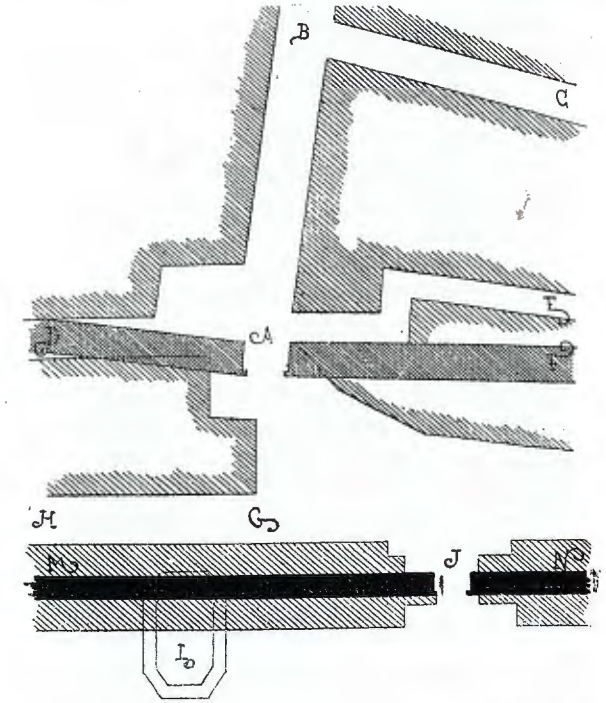
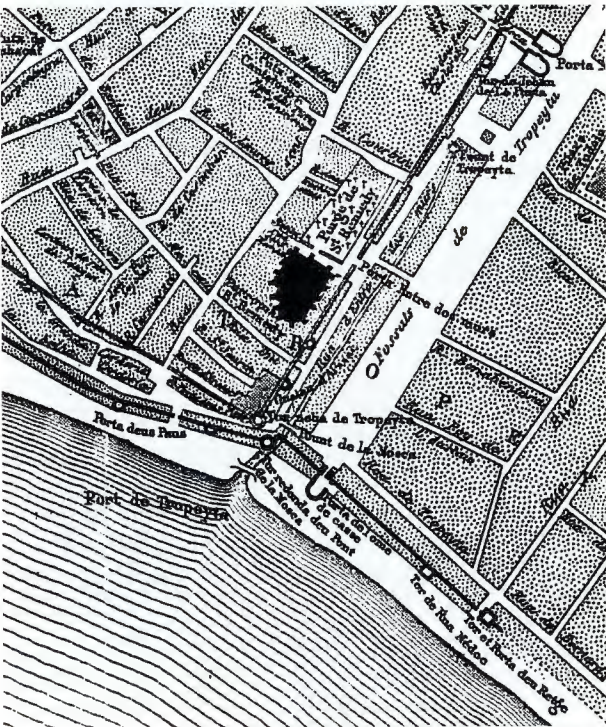
remettre en cause de telles prémisses, Drouyn ne peut que minimiser les conséquences des faits qu'il rapporte, sans leur donner leur plein épanouissement.

22. *Ibid.* p. 6. Cf. p. 100-101 (tour du Roi), 101-104 (tours de courtine), p. 439 (démonstration que la tour d'Arssac est une des tours d'angle), etc. Pour Devienne, les tours d'angle sont dessinées dans le plan, mais pas mentionnées dans le texte ; le nombre des tours est de toute façon nettement inférieur, 4 et 5 par côté, avec ou sans les tours d'angle (p. xxiii). Dans la réalité, seule la tour nord-ouest est bien connue : c'est la Vieille Tour ou tour du Canon, encore partiellement conservée. Pour celle qui se trouvait au sud-ouest de Saint-André, on en aurait retrouvé les fondations lors des démolitions préalables à la création de la place Pey-Berland (Drouyn, 1874, p. 439) ; cependant Jullian, 1890, notamment dans son " historique des découvertes faites à Bordeaux " (p. 309-332) et dans la planche ix, ne mentionne nullement de telles découvertes, laisse même entendre que la place Rohan demeure inexplorée (p. 329-330) ; dans la réalité, Pierre Sansas explique qu'en 1867 " c'est à peine si cette tour a été entamée " (1880, p. 176) ; voir aussi Barraud et al., 1996, p. 56. A l'angle sud-est, l'imbroglio du château de l'Ombrière ne permet d'asseoir aucune conclusion quelque peu assurée. Pour l'angle nord-est, voir plus loin.
23. *Ibid.* p. 6. Voir aussi les notices spécifiques des différentes portes, p. 45 s. Ce chiffre vient de la seconde édition de Vinet (1574, rééd. 1860) et est repris par Devienne, 1771 (1862), p. xxii.
24. *Ibid.* p. 7. Cf. pour Baurein, 1785 (1876), I, p. 389, l'hôtel d'Arzac " servoit en quelque sorte de boulevard " à la ville ; mais, sans que ce soit directement exprimé, cette utilité semble plutôt envisagée comme d'époque médiévale.

1381	... maison en la ruhe Porte des Paux et en la grand ruhe Saint Rémy ...	p. 277, 302
1400	... pro domo situata in parrochia Sancti Remegii, in magna rua que, a quadrivio Porte de Palis, ducit versus quadrivium de Fonte Joyni ...	p. 339
1491	... maison située en avant de la porte des Paux, confrontant par derrière a la rueta communau qui ba bert la tor d'Arssac ...	p. 175-177
1499	... maison scituée rue de Porte des Paux, confrontant à la murailhe de la ville, d'une part, et à la ruhe publique par laquelle on va au pont de la Mousque, d'autre part, et dure et tient en long du coin du jambage de la tour de porte des Paux de l'ung bout, entre le premier eschelon de l'eschelle par laquelle l'on monte à la murailhe de la ville d'autre bout ...	p. 71-72
1537	Guillem Doux reconnaît ... deux apprentis sur arqueyre qui sont entre la porte des Paux et la tour du Pont de la Mousque ...	p. 99
1538	Jean Donzeau reconnaît ... deux chopes, sive arqueyres, scituées au Pont de la Mousque, confrontant à l'eschelle par laquelle l'on monte et descend à la tour de la Mousque, d'une part ; à la chope de Guilhem Doux ... d'autre part ; à la murailhe de la ville, le chemin par dessus et par derrière, par l'ung bout ; jusqu'à la ruhe publique par devant de l'autre bout ... à la ruhe par laquelle l'on va du Pont de la Mousque au portal des Paux ...	p. 99-100
1538	... maison scituée en la rue du Pont de la Mousque confrontant à la tour d'Arzac ...	p. 440
1551	... maison scituée en rue Porte des Paux ... confrontant d'un bout et d'un costé, vers le levant, à laditte rue appelée du Pont de la Mousque, autrement des Paux ... d'autre costé et d'ung bout, aux meurs de ladicte ville et ladicte tour ronde ...	p. 277

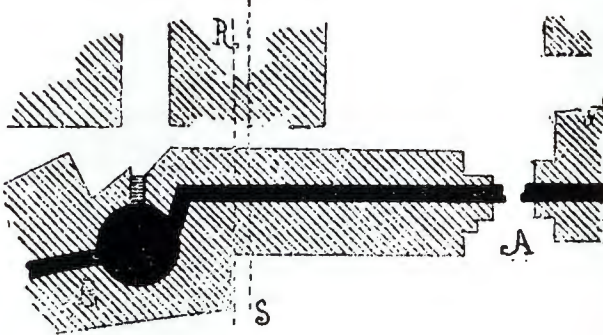
Fig. 2. – Tableau et plan schématique des textes réunis par Léo Drouyn.

Les faits archéologiques, en presque deux siècles de fouilles sur l'extrémité orientale de la façade nord de l'enceinte romaine²⁵, ne donnent que des indications peu précises : l'angle se trouve sous les constructions de



Gabriel, ainsi que l'indiquait déjà Jouannet²⁶. Dans ce secteur, les courtines orientales n'ont jamais été observées, sauf tout récemment un mur qui se laisserait interpréter comme une reprise moderne ou médiévale sur le côté de la porte des Paus²⁷, laquelle n'aurait été ouverte que vers le début du XIIIe siècle dans l'enceinte romaine²⁸. Cette

25. Jouannet, 1818. Jouannet, 1835. Mensignac, 1920-21. Gauthier, 1964 ; Coupry, 1965, p. 414-415. Debord et al., 1981, p. 165-173. Dernière synthèse : Barraud et al., 1996, p. 63-64. La tour observée par Jouannet, pour son côté oriental, et Gauthier, pour son côté occidental, la dernière à l'est de la courtine nord, est reconnaissable dans le parcellaire du cadastre de 1820.
26. Jouannet, 1835, p. 189 ; c'est, en l'occurrence, le seul argument archéologique avancé par Drouyn, p. 102.
27. Migeon, 2000, vol. 1, p. 134, et annexe 5 (résumés des logs), vol. 3 (Bordeaux), p. 283, ligne C, tranchée 1200, log 1203 : devant le n° 4 de la rue Saint-Rémi, petite partie d'un mur affleurant à 0,70 m du sol (environ 6,10 m NgF), observé sur 67 cm d'épaisseur, à parements en moellons calcaires et fourrage en mortier jaune et pierres de lest, d'orientation nord-sud et large de 4,10 m.
28. Elle est attestée par le texte sur les padouens de 1262. Elle est encore en place en 1540 : Baurein, *Bull. polym.*, 1817, p. 353 ; Drouyn, 1874, p. 72. Pour le XIIe siècle même, " du côté du fleuve, on ne voit pas de porte à Saint-Rémi " (Higounet, 1963, p. 271) ; néanmoins, on envisage bien, dès la seconde moitié du XIIe siècle, l'existence de son symétrique, la porte Judaïque (*ibid.* p. 111).



- a- Extrait du plan de Bordeaux vers 1450.
- b- Les environs de la porte des Paus d'après un plan du XVIIIe siècle, Drouyn, 1874, p. 71. Légendes de Léo Drouyn :
- | | |
|----------------------------|--|
| PORTES DES PAUS | HG, Rua de la belha Corderia. |
| A, Porte des Paus romaine. | J, Porta des Paus du XIVe siècle. |
| AB, Rua Sent-Rémedy. | L, emplacement de la statue de Louis XV, maintenant de la fontaine des Grâces. |
| AE, Ruetta d'Arsac. | MN, Mur du XIVe siècle. |
| BC, Rua Sent-Seurin. | |
| DF, Mur romain. | |
- c- La tour du Pont de la Mousque d'après un plan de la collection Delpit, Drouyn, 1874, p. 100. Légendes de Léo Drouyn :
- A, Porte de l'Ome de Casse. - B, Tour du Pont-de-La-Mousque. - RS, Ruisseau qui descend de la fontaine de Tropeyte.

Fig. 3. - L'angle nord-est de l'enceinte antique selon Léo Drouyn.

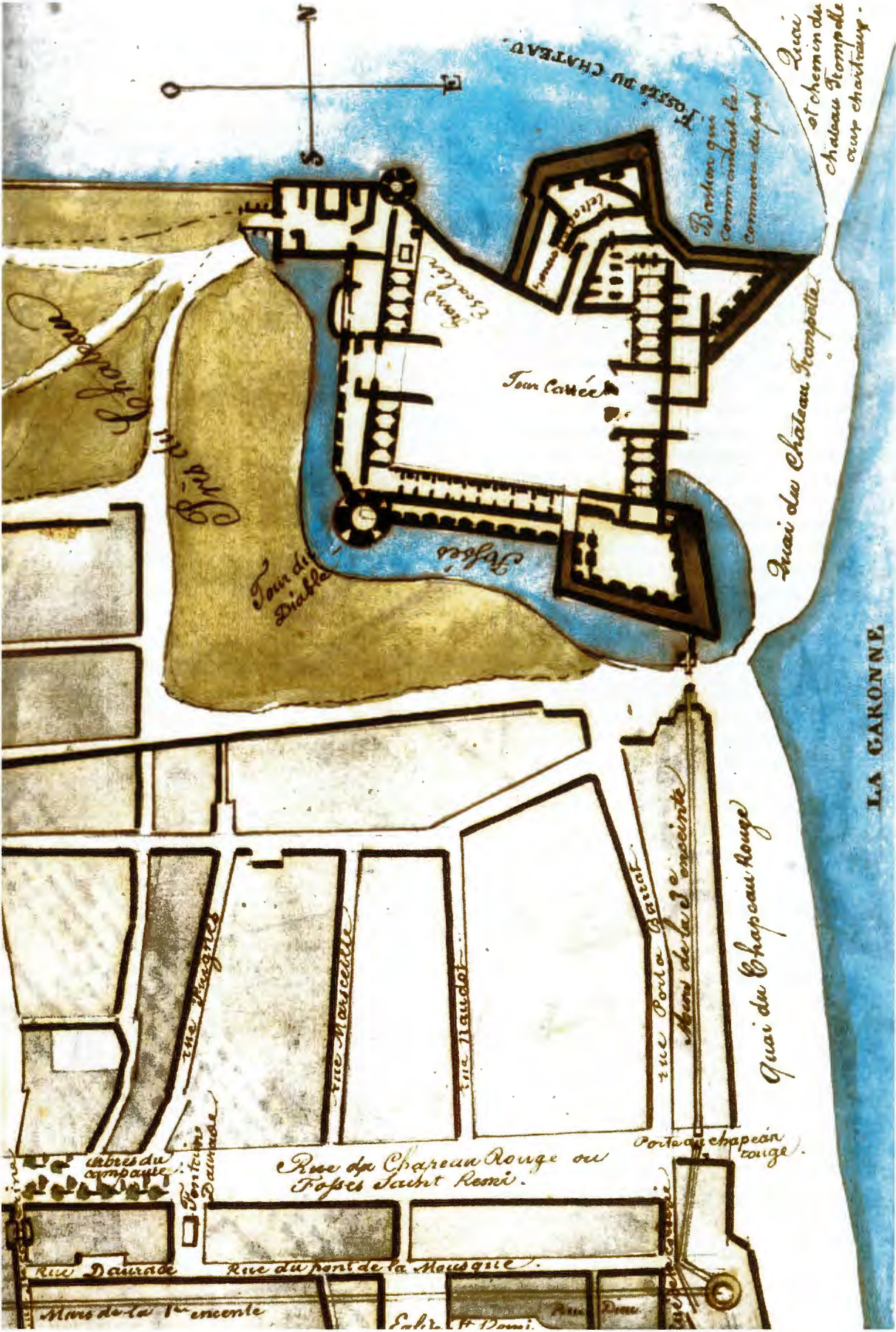


Fig. 4. - Plan du quartier de Tropeyte vers 1665, A.D.Gir. 3 JT 24.

dernière découverte est un indice que l'on ne doit pas négliger mais qui ne peut s'exploiter seul. Les témoignages médiévaux qui forcent à reporter vers l'ouest l'angle de la fortification antique sont donc d'une grande importance.

Il est cependant une série de plans anciens²⁹ qui semblent donner tort à ces témoignages et aux hypothèses qu'ils autorisent : l'un appartenait à la collection Delpit et a été recopié par Pierre Lacour³⁰ ; un autre est conservé aux archives départementales³¹ (fig. 4) ; un troisième a été retrouvé et publié par le docteur Lasserre³². Si ce dernier ne trace pas l'enceinte romaine, pour les deux premiers, la courtine antique se prolonge jusqu'à la tour de la muraille médiévale³³. Drouyn connaissait au moins le premier³⁴ et l'utilise, notamment pour dessiner les rues du quartier de Tropeyte, sans paraître remarquer qu'il le contredit pour l'angle de l'enceinte romaine.

La continuité de la rue de la Porte des Paux est bien indiquée chez Lacour au travers des deux traits symbolisant les murs de la 1^{ère} enceinte ; elle l'est encore plus sur le plan des archives départementales où le nom *rue de la corderie*³⁵ est tracé en surcharge. L'extrémité de la muraille se retrouve sur ces deux documents à l'emplacement où les textes réunis par Drouyn et le plan qu'il recopie³⁶ indiquent l'*eschelle* qui donne accès au sommet de la tour et contre laquelle s'adossaient des constructions privées. Il me semble que l'on pourrait ainsi envisager que ces plans donnent non un état réel des lieux, mais une restitution de la fortification romaine fondée sur des vestiges observés à travers un tissu bâti assez dense et plus ou moins bien interprétés ; il y aurait, en l'occurrence, confusion entre les maçonneries de l'escalier de la tour et celles de la muraille antique.

Absence de tour d'angle

Il apparaît ainsi que l'angle nord-est du rempart antique doit, par rapport aux reconstitutions courantes du secteur, être reculé vers l'ouest d'une certaine distance, que l'on pourrait estimer, en première approximation, à une dizaine de mètres. Dans ces conditions, et la première tour de la courtine nord après elle étant dûment connue et située, la tour d'angle en devient très proche, beaucoup trop même : à peine une quinzaine de mètres de courtine. Sachant que la réalité de cette tour n'a jamais été démontrée, qu'elle n'a été imaginée que dans un souci de symétrie par rapport à celles bien connues du nord-ouest, aperçue du sud-ouest et supposée du sud-est, on tend donc à remettre en cause son existence même.

“ La tour [de l'angle nord-est] n'a jamais été aperçue ”, explique le DAF³⁷. “ Elle devait s'élever sous la Bourse, à un emplacement incertain de la partie sud-ouest de cet édifice. C'est, nous semble-t-il, par souci de retrouver la figure la plus régulière possible du rectangle que les antiquaires l'ont située tout près de l'angle externe des rues du Chapeau-Rouge (auj. place Gabriel) et du Pont-de-la-Mousque ; cet emplacement est cependant vraisemblable, malgré la proximité de la première tour suivante de la face nord, puisque dans l'Antiquité, la berge du fleuve était toute proche de cette dernière et que, située ainsi, la tour d'angle avait déjà le pied dans l'eau. ”

Un des textes cités par Drouyn me semble permettre de préciser l'aspect de cet angle³⁸. Il provient du terrier de Bordeaux établi par le notaire Léonard Destivals en 1551³⁹. Il s'agit d'une maison *scituée en la rue de Portes-des-Paux, autrement dit du Pont-de-la-Mousque, joignant les murs de la présente ville près de la tour ronde appelée de M^e Dade, confrontant, d'un bout et d'un côté, vers le levant, à ladite rue appelée du Pont-de-la-Mousque, autrement des Paux, du midi, vers la maison..., d'autre côté et d'un bout, aux murs de ladite ville et ladite tour ronde*.

Ainsi décrite, cette maison est un rectangle approximatif, ou plutôt un pentagone irrégulier avec deux *costés*, deux *bouts* et un cinquième confront au sud⁴⁰ (fig. 5).

29. Je les estime vers 1665 : Régaldo, 2000, p. 58, n. 117. Sans mentionner ces plans, Faucherre, 2001, en donne d'autres des années 1650 qui confirment que les nôtres sont postérieurs.

30. Lacour, 1819. Reproduit dans Régaldo, 2000, p. 57.

31. A.D.Gir. 3 JT 24.

32. Lasserre, 1964.

33. Beaucoup d'autres détails rapprochent ces deux plans (dessin de la porte Médoque, des Piliers de Tutelle, libellés de la plupart des noms, etc.), mais il faudrait avoir accès à l'original, et non à la seule copie de Lacour, pour assurer un raisonnement sur la filiation de ces différents documents.

34. Drouyn, 1874, p. 421-422, à propos des Piliers de Tutelle, cite des plans de la collection Delpit (au pluriel d'ailleurs), mais pas la copie de Lacour.

35. Déplacement du nom connu antérieurement plus au sud.

36. Drouyn, 1874, p. 99-100 ; plan copié d'un original de la collection Delpit, reproduit fig. 2c.

37. Barraud et al., 1996, p. 56.

38. Drouyn, 1874, p. 277.

39. A.D.Gir. 3 E 12464.

40. La différence de désignation laisse supposer qu'il est plus grand que les *bouts* et plus petit que les *costés*.

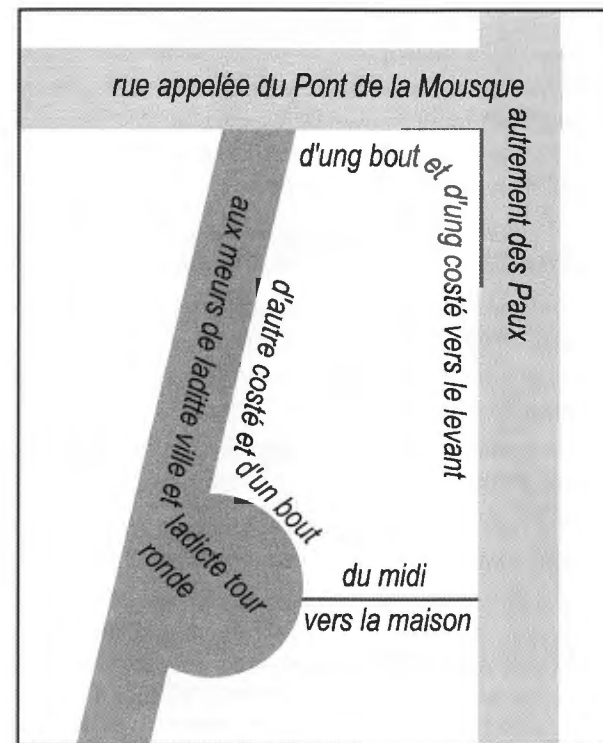


Fig. 5. – Schéma interprétatif des confronts de la maison Egreteau.

Située entre la rue Porte des Paux et l'enceinte romaine⁴¹, elle s'allonge depuis la rue du Pont-de-la-Mousque, dont elle fait l'angle, jusqu'à une maison voisine et une *tour ronde* appartenant au rempart. Cette tour est clairement à l'opposé du carrefour du pont de la Mousque et ne saurait occuper l'angle de l'enceinte. S'il devait y en avoir une autre en cette position, du moins encore existante à cette date, elle serait mentionnée ; au surplus, elle serait extrêmement proche de la tour de courtine.

La tour mentionnée dans le texte de 1551 est appelée de *M^e Dade*, lecture difficile où Drouyn propose : *d'Aste*. La tour d'Aste est bien connue de lui, elle est clairement identifiable à la tour du Pont de la Mousque, sur la troisième enceinte⁴² ; elle se trouve donc à l'est de la rue de la Porte des Paux, et non à l'ouest ; il ne peut s'agir de celle-là. Il est vrai que l'on se perd, et que Drouyn s'est perdu, entre les différentes tours du secteur, leurs noms variables et leurs attestations plus ou moins claires :

- selon lui, pesant des témoignages contradictoires, la porte des Paux s'ouvrirait dans une tour, peut-être carrée⁴³ ;

- une autre tour existerait un peu au nord ; peut-être est-ce la tour de Douhet mentionnée sur des vues cavalières du XVII^e siècle⁴⁴ ;

- en 1416, il y avait deux tours au pont de la Mousque, la tour ronde recevant sept gardes et la tourette seulement cinq ; la tour ronde serait donc celle d'Aste, qui serait identique à celle de Lansac attestée en 1491⁴⁵ ;

- dans la seconde tour, Drouyn aimerait voir la *turris nova de Tropeyta* du texte de 1262 sur les padouens, qu'il identifie avec la tour d'Arsac⁴⁶ ; il s'agirait donc de la tourette, bien qu'un tel diminutif soit étrange pour celle qu'il identifie comme la tour d'angle de l'enceinte romaine ! De même, il ne commente pas le fait qu'une tour de la fortification romaine soit mise en défense en 1416 au même titre que celles de l'enceinte médiévale.

Le nœud du problème est cette triple identification, souvent affirmée⁴⁷, base implicite de la plupart des raisonnements sur le secteur : *turris nova* = tour d'angle = tour d'Arsac. Baurein, qui connaissait le texte sur les padouens, et le cite peu avant, n'envisage pas l'assimilation entre la *turris nova* et la tour d'Arsac ; celle-ci aurait été construite par le seigneur d'Arsac auprès de son *aula* pour la défense de la ville⁴⁸. Drouyn le critique en arguant de la nécessaire position de l'*oustau* d'Arsac, à laquelle croit aussi Baurein, et donc de l'identification de la tour avec la tour d'angle et

41. L'expression *les murs de la présente ville* peut, dans ce secteur, aussi bien désigner la première que la troisième enceinte. Ici, si la maison confronte bien à l'est la rue de la Porte des Paux, comprise entre les deux enceintes, il ne peut s'agir que de la première.

42. Drouyn, 1874, p. 113, rôle des tours en 1572 : ... *tour ... pres au pont de la Mousque, appelée tour d'Aste* ... ; p. 100, M. d'Aste vend la *tour ronde couverte d'ardoise, garnie de machecollis, scituée au Pont de la Mousque ... scituée sur les murs de ladite ville*.

43. *Ibid.* p. 70-72.

44. *Ibid.* p. 96 et 100. P. 203 : “ Julien Douhet, procureur au Parlement, demeurait, vers 1553, au bout oriental de la rue Saint-Rémy. C'est probablement depuis cette époque qu'on a donné le nom de Douhet à la rue d'Arsac et à une tour qui en était voisine. ”

45. *Ibid.* p. 99-100. Aucun argument n'est avancé pour l'identification de la tour de Lansac : “ Nous croyons... ”.

46. *Ibid.* p. 99 et 439-440. Cf. p. 109.

Contra : une confusion manifeste, p. 14, Drouyn fait de la *tour neba de Tropeyta* la 20^e tour de la troisième enceinte, tandis que celle du Pont de la Mousque serait la 21^e ! On serait alors assez proche d'un système du type de celui dessiné dans la *Guyenne militaire*, mais alors la tour romaine de l'angle est aussi celle du Pont de la Mousque. Aurait-on ici un vestige d'une hypothèse intermédiaire ? D'ailleurs, quand l'introduction du *Bordeaux vers 1450* a-t-elle été rédigée ? Plusieurs indices, des contradictions comme celle-ci, me laissent imaginer qu'elle a été la première partie réalisée, avant le plan et avant les notices, et qu'elle n'a jamais été régularisée par rapport à eux.

47. Drouyn, 1874, p. 14, 17, 176-177, 315, 439-440. Cf. Antignac, 1996, p. 24.

48. Baurein, 1785 (1876), I, p. 388-389.

la *turris nova*⁴⁹. Mensignac, à son tour, s'est demandé si la tour de la courtine nord qu'il avait observée ne pouvait pas être celle dite d'Arsac, et donc la *turris nova* mentionnée en 1262⁵⁰. Sa démonstration est cependant assez légère : le seul indice retenu est la coïncidence entre l'observation d'une reconstruction de la tour antique et l'expression médiévale de "tour neuve".

Au-delà de l'évidence des reconstitutions archéologiques, exposée ailleurs, le texte qui vient d'être étudié démontre qu'il n'y a pas de tour sur l'angle nord-est. La triple identification se trouve obsolète et un des arguments utilisés par Drouyn se retourne contre lui : il s'agit d'un texte de 1538 mentionnant *une maison scituée en la ruhe du Pont de la Mousque, confrontant à la tour d'Arsac*⁵¹. Dans ce nouveau contexte, il donne pleinement raison à la localisation proposée par Mensignac.

Le texte réglementant l'occupation des padouens de la ville est parfaitement clair : la tour de Tropeyte est un repère majeur, coïncidant sensiblement avec l'angle de la muraille antique. En fonction de ce qui précède, on peut considérer aujourd'hui qu'il n'y a pas de tour d'angle, mais que, à quinze ou vingt mètres de cet angle, s'en trouvent une sur la courtine nord et une autre sur la courtine est. Le contexte de la référence de 1262, qui s'attache au port et à ses parages, pourrait signifier que la tour qui sert de repère est sur le côté garonnais de la fortification plutôt que sur le côté nord, mais ce ne peut être une certitude, car toutes deux doivent être bien visibles. La *turris nova* peut être chacune des deux tours de courtine proches de l'angle.

Une fois réglée cette question, le problème des autres tours est nettement simplifiée. On pourrait reprendre et simplifier ainsi les identifications proposées par Drouyn : Sur la troisième enceinte :

- Tour ronde du Pont de la Mousque = tour de la Mousque = tour d'Aste = tour de Lansac ; derrière le pan coupé de l'hôtel de la Bourse.

- Tourette du Pont de la Mousque = tour Douhet = tour au nord de la porte des Paux⁵² ; quelque part entre la porte des Paux et la tour du Pont de la Mousque.

Sur la première enceinte :

- Tour orientale de la courtine nord = tour d'Arsac ; dessinée sur le cadastre de 1820, observée successivement par F. Jouannet, C. de Mensignac et M. Gauthier.

- Tour septentrionale de la courtine est = tour Dade.

- L'une de ces deux tours étant identifiable à la *turris nova* de Tropeyta.

Les rues intra muros

L'enceinte antique étant ainsi raccourcie à l'est, et le problème des tours pouvant se résoudre de cette façon, se trouve à son tour remise en question la reconstitution du réseau viaire médiéval *intra muros*.

Selon Léo Drouyn, si l'on remonte la rue Saint-Rémi vers l'ouest depuis la porte des Paux, on rencontre à droite :

- d'abord la ruelle d'Arsac⁵³, qui, longeant la courtine antique, conduisait à la tour d'Arsac ;

- ensuite la rue d'Arsac ou Saint-Seurin, identifiée à l'impasse Douhet d'aujourd'hui⁵⁴ ;

- enfin la rue Dieu⁵⁵, pour reprendre son nom francisé toujours utilisé.

Plusieurs historiens, et même plusieurs témoignages anciens, vont à l'encontre de cette reconstitution :

- Drouyn cite, pour le contredire, le catalogue des lièves du chapitre Saint-Seurin à la date de 1684 : "*rue Dieu, Douet ou d'Arsac*"⁵⁶ ; il semble bien, effectivement, que dans cette triple équivalence il y en ait au moins une de trop.

- Plusieurs plans, notamment ceux du château Trompette vers 1665 (dont celui reproduit fig. 4), ne paraissent en aucune manière indiquer plus d'une seule rue avant la rue

49. Drouyn, 1874, p. 439-440.

50. Mensignac, 1921, p. 94-95 ; mais en aucune façon il ne remet en cause l'identification seconde, tour d'Arsac = *turris nova* ; croyait-il réellement à une tour d'angle, qu'il n'évoque nullement ? Ses doutes envers la reconstitution de Drouyn sont notamment répercutés par Barraud et al., p. 77, n. 13. Cette tour est celle aussi observée en 1835 par Jouannet (qui soulignait la reconstruction des parties hautes) et par M. Gauthier en 1964. On peut aussi remarquer que dans son plan de reconstitution, Drouyn dessine l'*oustau* d'Arsac jusque derrière cette tour de courtine.

51. Drouyn, 1874, p. 440.

52. La logique de cette identification me semble évidente : appartenance probable à la troisième enceinte ; situation entre la porte des Paux et la tour de la Mousque ; proximité de la maison Douhet. Si Drouyn ne l'a pas faite, c'est, à mon sens, qu'il est bloqué dans le raisonnement sur la supposée tour d'angle dont il vient d'être fait raison.

53. *Rueta d'Arssac* : Drouyn, 1874, p. 176-177, mais aussi p. 70-72 (porte des Paux), 211 (rue Dieu) et 438-439 (oustau d'Arsac) ; Antignac, 1996, p. 24.

54. *Rua d'Arssac, rua Sent-Seurin*, rue Douhet : Drouyn, 1874, p. 303 ; Antignac, 1996, p. 30.

55. *Rua Diu* : Drouyn, 1874, p. 211 ; Antignac, 1996, p. 27.

56. Drouyn, 1874, p. 211.

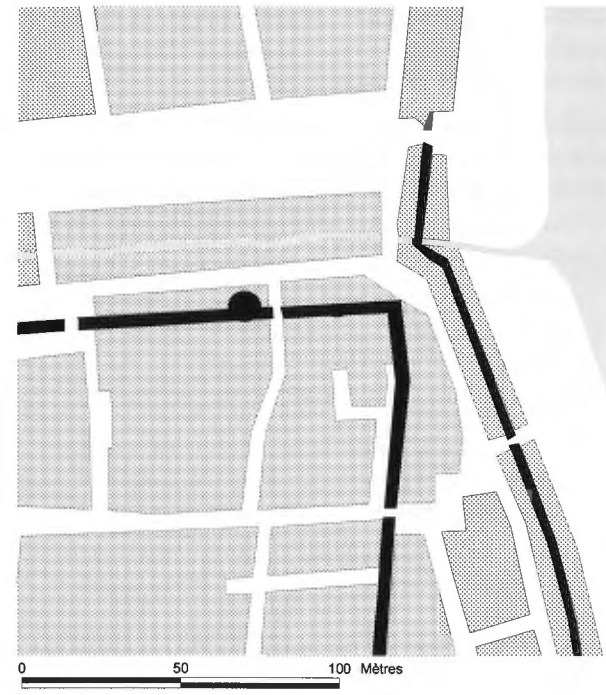


Fig. 6. – Les environs de l'angle nord-est de l'enceinte romaine, proposition d'un nouveau plan de reconstitution.

Dieu⁵⁷, mais sont-ils fiables sur ce point ? Au demeurant, on objectera que la ruelle mentionnée par Drouyn a pu disparaître à cette époque.

- L'abbé Baurein confond ruelle et rue d'Arsac et les identifie à l'impasse Douhet⁵⁸.

- J. de Saint-Rapt n'a représenté sur aucun de ses plans la ruelle d'Arsac⁵⁹ ; c'est un des rares points où il n'a pas suivi Drouyn ; ce faisant, il ne trace aucune rue le long de la muraille antique, alors que les témoignages médiévaux sont assez clairs.

Il est clair qu'il n'y a pas place pour trois rues dans l'hypothèse de reconstitution ici argumentée, si jamais il y en eut suffisamment. Mais il est aussi évident qu'il y a eu deux rues distinctes d'après le texte de 1425 cité par Drouyn : une maison située dans la rue Saint-Seurin confronte d'un bout et par devant à la dite rue et d'autre bout à la rue d'Arsac, nom qu'il reprend par ruelle d'Arsac⁶⁰. Il semble assez difficile qu'une maison confronte la même rue sur trois côtés à la fois, ce qui serait le cas si la rue Saint-Seurin et la rue ou la ruelle d'Arsac sont identiques ; toutefois la configuration adoptée par Drouyn n'autorise pas non plus ces confronts. La description qu'il en fait et le dessin qu'il donne⁶¹ (fig. 3b) montrent une ruelle d'Arsac en baïonnette ; sur un modèle voisin, on pourrait envisager que la rue Saint-Seurin du document fasse un angle autour de la maison (un bout et par devant)

et une fourche avec la "rue d'Arsac"⁶². Au surplus, dans le dédale ainsi imaginé, on comprendrait aisément les incertitudes de désignation entre rue et ruelle, Arsac et Saint-Seurin.

En conséquence, on pourrait proposer de garder l'idée de Baurein, avec une rue d'Arsac en baïonnette et possédant une fourche dont une branche conduirait à la tour d'Arsac.

Une nouvelle proposition de reconstitution

Des raisonnements, parfois un peu alambiqués, qui précèdent, il ne me paraît pas inutile, au-delà de leur formalisation dans un plan (fig. 6), d'extraire les idées majeures et de les hiérarchiser :

57. Voir aussi ceux des projets de Gabriel, en particulier celui de 1729 (A.N.), documentation du SRI d'Aquitaine. Le plan de Bordeaux par Claude Masse en 1681 ne distingue aucune voie entre les rues Dieu et de la Porte des Paux ; ce sont alors sans doute des impasses qui viennent buter sur l'enceinte antique et les maisons qui l'ont ennoyée de part et d'autre.

58. Baurein, 1785 (1876), t. II, p. 274. Il s'appuie sur un titre de 1491 mentionnant une maison située au-devant de la porte des Paux et confrontant par derrière à la ruelle qui va vers la tour d'Arsac. Drouyn le contredit au nom de ce même témoignage (p. 176-177).

59. Saint-Rapt, 1974, en particulier plans de 1220 et de 1450.

60. Drouyn, 1874, p. 303 ; noter que ce n'est pas une citation littéraire.

61. Drouyn, 1874, p. 176 : "La ruelle d'Arsac (...) longeait, pendant dix mètres environ, le côté intérieur du mur, remontait ensuite, à angle droit, vers l'ouest, et, presque aussitôt, elle reprenait la direction du nord jusqu'à la maison d'Arsac". Dessin p. 71 ; il convient d'utiliser ce plan avec quelques précautions. En effet, les noms données aux rues l'ont été certainement par Drouyn lui-même, ce qui ôte au témoignage une bonne partie de sa valeur probatoire. Par ailleurs, sur ce même plan, le dessin du mur romain ne peut qu'être apocryphe, ne fût-ce que par ce qu'il est superposé aux rues et constructions ; si d'ailleurs ce témoignage graphique du XVIIIe siècle montrait effectivement la fortification antique et la porte des Paux percée dedans – ce qui semble très douteux à le comparer avec des documents du XVIIe – on comprend mal l'utilité de préciser à la page suivante, dans la même notice, que cette porte existait encore en 1540.

62. Cet andronne, pour reprendre le terme de Drouyn, pourrait conduire à la tour de la courtine est. Cela évoque très directement l'idée, exprimée p. 314-315, d'une desserte systématique des tours par des ruelles passant entre les maisons adossées aux remparts. Il cite expressément la ruelle d'Arsac comme telle. Si, dans la désignation de celle-ci, est impliquée qu'elle conduisait à la tour d'Arsac, ce serait plus logiquement la tour de la courtine est. Un texte de 1491 que Drouyn, p. 177, emprunte à Baurein mentionne la *rueta communau qui ba bert la tor d'Arsac* ; mais on ne peut rien en conclure de bien net d'une part parce que rien ne prouve que l'autre branche de la fourche ne conduit pas à la tour de la courtine nord, d'autre part parce qu'il est possible que cette expression désigne la maison qui contenait la tour.

- la première certitude est que l'angle nord-est de l'enceinte romaine doit être reportée vers l'ouest pour faire une place légitime à la rue de la Porte des Paux et aux maisons qui la bordaient ;

- la seconde est qu'il n'y avait pas de tour sur cet angle ;

- en revanche, ont existé deux tours proches de l'angle sur les courtines nord et est, chacune des deux pouvant être la *turris nova de Tropeyta* du texte de 1262 sur les padouens ;

- au-delà de ces points que je tiens pour acquis, me paraît probable l'identification des rues Douhet, Saint-Seurin et d'Arsac, avec une bifurcation formant la ruelle d'Arsac ;

- quant aux reprises de raisonnements sur les différentes tours attestées dans le secteur, il me semble que le résultat est simplement plausible ; il faudrait sans doute réunir plus d'informations et élargir la base de réflexion pour asseoir de meilleures certitudes.

Bibliographie

Antignac, 1996 : Antignac, Hélène. *La paroisse Saint-Rémi intra-muros, 1289-1506*. Maîtrise, Université Bordeaux III, 1996.

Barraud et Régaldo, 2000 : Barraud, Dany, et Régaldo-Saint Blancard, Pierre. Recherches récentes, de Budigala à Bordeaux. *Archéologia*, 367, mai 2000, p. 56-65.

Barraud et Régaldo, 2003 : Barraud, Dany, et Régaldo-Saint Blancard, Pierre. La façade orientale de l'enceinte antique de Bordeaux : nouvelles données et nouvelles hypothèses. In : Bost, Jean-Pierre, Roddaz, Jean-Michel, et Tassaux, Francis (dir.), *Itinéraires de Saintes à Dougga, mélanges offerts à Louis Maurin*. Bordeaux, Ausonius, 2003, Mémoires 9, p. 115-129.

Barraud et al., 1996 : Barraud, Dany, Linères, Jacques, et Maurin, Louis. Bordeaux. Dans : *Enceintes romaines d'Aquitaine*. D.A.F. n°53, Garmy et Maurin dir., 1996, p.16-80.

Baurein, 1785 (1876) : Baurein, abbé Jacques. *Variétés bordelaises ou essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux*. Bordeaux, 1785. Réédition : Bordeaux, Féret, 1876.

Baurein, 1876 : Baurein, abbé Jacques. *Recherches sur la ville de Bordeaux* (complément des *Variétés bordelaises*, tome IV). Bordeaux, Féret, 1876.

Coupry, 1965 : Coupry, Jacques. Rue du Pont-de-la-Mousque. *Gallia* (informations archéologiques), 23, 2, 1965, p. 414-415.

Debord et al., 1981 : Debord, Pierre, et al. Du nouveau sur Bordeaux antique. Dans : *Actes du 104e congrès national des sociétés savantes, Bordeaux, 1979*. Paris, 1981, p. 165-178.

Devienne, 1771 (1862) : Devienne, dom. *Histoire de la ville de Bordeaux*. Bordeaux, 1771. Rééd. Bordeaux, Lacaze, 1862.

Drouyn, 1865 : Drouyn, Léo. *La Guyenne militaire*. Bordeaux, Gounouilhou, 1865.

Drouyn, 1879 : Drouyn, Léo. *Bordeaux vers 1450*. Bordeaux, Gounouilhou, 1879.

Etienne, 1962 : Etienne, Robert. *Bordeaux antique*. *Histoire de Bordeaux* sous la direction de Charles Higounet, tome III. Bordeaux, FHSO, 1962.

Faucherre, 2001 : Faucherre, Nicolas. Le château Trompette et le fort du Hâ, citadelles de Charles VII contre Bordeaux. *Revue archéologique de Bordeaux*, 92, 2001, p. 143-190.

Garmy et Maurin dir., 1996 : Garmy, Pierre, et Maurin, Louis (sous la direction de). *Enceintes romaines d'Aquitaine : Bordeaux, Dax, Périgueux, Bazas*. D.A.F. n°53, Paris, 1996.

Gauthier, 1964 : Gauthier, Marc. *Bordeaux, fouille de sauvetage, rue du Pont de la Mousque*. Rapport, Direction des Antiquités Historiques, 1964.

Higounet, 1963 : Higounet, Charles. *Bordeaux pendant le haut Moyen Age*. *Histoire de Bordeaux* sous la direction de Charles Higounet, tome III. Bordeaux, FHSO, 1963.

Jouannet, 1818 : Jouannet, François. Découverte rue du Pont-de-la-Mousque. *Bulletin polymathique du Muséum d'instruction publique de Bordeaux ou Journal littéraire, historique et statistique du département de la Gironde*, 16, 1818, p. 205-209.

Jouannet, 1835 : Jouannet, François. Rapport sur quelques antiquités (6 août 1835), séance du 10 septembre 1835. *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1835, p. 183-193.

Jullian, 1890 : Jullian, Camille. *Inscriptions romaines de Bordeaux*. Tome II. Bordeaux, 1890.

Jullian, 1895 : Jullian, Camille. Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895. Bordeaux, Féret, 1895.

Lacour, 1819 : Lacour, Pierre. *Bulletin polymathique*, 17, 1819, p. 112.

Lasserre, 1964 : Lasserre, Charles. Plan du château Trompette (séance du 13 décembre 1964). *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, 65, 1963-69, p. 46.

Mensignac, 1921 : Mensignac, Camille de. Importante découverte archéologique 2 et 4 rue du Pont de la Mousque à Bordeaux (murailles gallo-romaines, hôtel d'Arsac, habitat romain). *Société Archéologique de Bordeaux*, 39, 1920-21, p. LXXXVIII-XC et 88-124.

Migeon, 2000 : Migeon, Wandel. *Projet tramway. Rapport de sondages-diagnostics. Suivi des déviations de réseaux souterrains*. Rapport, AFAN/SRA, 2000, 5 vol.

Régaldo, 1996 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. Exploration archéologique de la place de la Bourse à Bordeaux. *Revue archéologique de Bordeaux*, 87, 1996, p. 39-62.

Régaldo, 2000 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. Le quartier de Tropeyte à Bordeaux, essai de synthèse historique et archéologique. *Revue archéologique de Bordeaux*, 91, 2000, p. 41-97.

Saint-Rapt, 1974 : Saint-Rapt, Jacques de. *Plans de Bordeaux reconstitués d'après différentes études*. 1974.

Sansas, 1880 : Sansas, Pierre. Notes archéologiques sur les fouilles exécutées à Bordeaux. *Société Archéologique de Bordeaux*, VII, 1880, p. 25-48 ; 156-176 ; 195-224.

Védère, 1955 : Védère, Xavier. *Le palais de la Bourse de Bordeaux*. Bordeaux, Delmas, 1955.

Vinet, 1574 : Vinet, Elie. *L'Antiquité de Bourdeaux et de Bourg*. Bordeaux, 1574 (rééd. 1860). Première édition : 1565.



Un trésor national acquis par la Ville de Bordeaux : le sanctuaire de Mézin (Lot-et-Garonne)

*par Anne Zieglé **

“Le 10 octobre 1972, [...] M. Louis Cominotti, propriétaire-cultivateur, a découvert en défrichant une parcelle de terrain jusqu’alors recouverte de luzerne, un ensemble de sculptures du Haut-Empire d’un exceptionnel intérêt”. C’est ainsi qu’est révélée au public l’importante découverte dans la revue *Archéologia* de décembre 1972 par Marc Gauthier, Assistant du Directeur des Antiquités historiques d’Aquitaine. La superbe tête sculptée de Jupiter fait la couverture de la revue.

Dès la première moitié du XIX^e siècle, le site avait été signalé par l’abbé Barrère :

“C’étaient de vastes substructions accusant les restes de quelque palais romain. On y trouva une statue de grandeur naturelle, à demi-corps, et que l’on suppose être celle d’un gladiateur. Elle est conservée au château de Trignan, avec une aigle romaine sculptée sur une pierre provenant de ces mêmes ruines”.

Aujourd’hui, le château a été reconstruit après un incendie et ses propriétaires ont changé (et en ont reconstruit un autre).

Le site

L’ensemble de la fouille et de son mobilier ont été publiés récemment ¹, ce qui permet d’en présenter ici les principaux enseignements ².

Les premières installations datent probablement du second âge du Fer (fin I^{er} siècle av. J.-C.). On a retrouvé, semble-t-il, une fosse sacrificielle carrée d’environ 1,90 m de côté, qui témoigne peut-être primitivement de la présence d’un culte chtonien.

Puis, de 25 à 50 après J.-C. environ, la fosse est devenue le cœur d’un sanctuaire primitif : il est surmonté par une construction carrée d’environ 4 m de côté supportée par neuf poteaux de bois, de tradition laténienne, en matériaux légers, du type des *fana* ; un trou de poteau est découvert isolé, à 7 m de la façade orientale du temple. Une voie d’orientation est-ouest contourne le sanctuaire au sud, tandis que s’installe au nord un premier habitat dont les murs sont faits de blocs de pierres et les sols de terre battue, mais avec une toiture de tuiles et un enduit mural blanc. Un petit enclos est situé à quelques mètres du temple.

* Conservateur au Musée d’Aquitaine - Département des Antiquités.

1. *Un complexe cultuel dédié à Jupiter, I^{er}-III^e siècle après J.-C. [Lot-et-Garonne]*, sous la direction de Yves Marcadal, Association des Archéologues de Lot-et-Garonne, [s.l.], 2001.

2. Je remercie pour leur aide et les précisions apportées M. Jean Marcadé, Mme Nathalie de Chaisemartin, et M. Yves Marcadal.

De 50 à 125 après J.-C. environ, le premier bâtiment est désaffecté : la fosse centrale et les trous de poteaux sont comblés de cailloutis, moellons en petit appareil, tessères isolés, très petits vases complets, charbon de bois...). Les fosses sont recoupées par une cuve à margelle en pierre avec orifice d'évacuation (cuve à libation ?). Un bâtiment rectangulaire d'environ 18 x 6 m est construit sur une base en pierres sèches avec toiture de tuiles. L'espace est divisé en trois pièces : la première reprend l'espace occupé préalablement par le petit temple carré d'environ 6,50 x 6 m. La deuxième comporte en son centre un podium pour une statue, (celle de la première statue de Jupiter, puis de la deuxième, utilisées jusqu'à l'époque d'Hadrien, aux environs de 138 après J.-C.), tandis que la troisième pièce à l'est constitue le vestibule du temple (*pronaos*) aux murs plus légers.

De 125 à 275 après J.-C. environ, le bâtiment est reconstruit : il est bâti en petit appareil de pierres et mortier, toit de tuiles, reprenant le plan du bâtiment précédent. La statuaire en pierre utilisée antérieurement (dont les deux statues désaffectées à l'effigie de Jupiter) est abattue, ensevelie dans une fosse sacrée à proximité du temple, dans une galerie d'environ 3 à 3,50 m de large, délimitée par un mur péribole qui longe le temple au nord. Le mur séparant les deux premières pièces est abattu pour laisser place, au centre, au socle d'une statue probablement en bronze et une petite pièce lui est adjointe à l'extérieur au sud, en bordure de voie. Près des bâtiments de service situés plus au nord ont été retrouvés un magnifique lion en bronze (ornement de char de tradition thraco-scythe), une statuette de déesse-mère, et un fragment de plat ovale à marli orné de rinceaux incisés ; à l'intérieur, au-dessus de l'effondrement de la toiture, ont été découverts un couteau et une épée longue du Haut Moyen-Age, encore dans son fourreau. Encore plus au nord, étaient situés des thermes avec galerie et cour-palestre.

On peut résumer ainsi : à un sanctuaire carré pré-romain en matériaux légers avec fosse sacrée pour un culte indigène, a été accolé un sanctuaire bâti sur solins de pierres sèches dédié à Jupiter doté d'une, puis de deux figurations divines en pierre inspirées d'un schéma gréco-romain. Puis un temple de type romain est reconstruit en pierres appareillées au mortier, avec toiture de tuiles, pour ne former qu'une seule pièce abritant, après la désaffectation de la statuaire en pierre, une statue vraisemblablement en bronze dont ne subsiste que le socle.

En liaison avec ce sanctuaire se sont développés un espace d'habitation et d'artisanat, ainsi que des thermes.

La statuaire

La première statue de Jupiter est d'un type gréco-italique hérité très lointainement des sculptures de bronze réalisées par le célèbre sculpteur Lysippe de l'école grecque classique de Sicyone, du IV^e siècle av. J.-C. Ce genre de sculpteur affine et allonge le type mis au point par Polyclète, sculpteur athénien appartenant au classicisme sévère, au V^e siècle av. J.-C. : canon de proportions allongé avec la tête contenue huit fois dans le corps, musculature un peu exagérée mais souvent étirée, jambes élancées et cuisses en fuseau, muscles des jambes notés avec sécheresse par de longs sillons, système pileux traité en boucles "peignées" (exécution héritée du travail du bronze), soin extrême apporté aux détails anatomiques (tétons en relief, nombril...), déhanchement avec la jambe fléchie un peu écartée et avancée (pour occuper l'espace dans ses trois dimensions). Mais le double appui du côté droit ne permet pas le chiasme classique (mouvement inverse du bassin et de la ligne des épaules). On remarque une certaine frontalité malgré l'attitude de la marche, le dieu étant saisi au moment même du mouvement. Il tenait la foudre en main gauche et s'appuyait sur la lance de la main droite. Les accessoires devaient être en métal, comme le laissent supposer les orifices de section parfaitement carrée qui subsistent dans chaque main. Enfin, il était stuqué et peint, comme l'indiqueraient les traces de polychromie dans les cheveux et la chlamyde au niveau de l'épaule.

La frontalité de la statue, la coiffure héritée de *Zeus Brontaios* (type de figuration d'un Zeus qui brandit le foudre et qui a fait florès dans l'Antiquité grecque) contribueraient à la dater précocement : dernier quart du I^{er} siècle après J.-C. selon Mme de Chaisemartin, dont l'étude de la sculpture a été publiée récemment³.

La seconde statue de Jupiter, dont subsiste la tête, le socle, et l'aigle juché sur le globe figurant le monde est de facture plus nettement romanisée : le diadème et la coiffure du *Zeus Brontaios*, plus archaïques, ont disparu, les boucles de la chevelure se superposent en trois rangs. La barbe est extrêmement soignée, mais évoque d'autres sculptures conservées aux environs de Nérac ou Lectoure, datées de la première moitié du I^{er} siècle après J.-C.

Dans les deux cas, on pourrait y voir l'assimilation plastique de la silhouette de l'empereur divinisé à celle du dieu de l'Olympe, et donc l'annexion du site par le culte

3. *Ibid.* p. 182 à 105.



Fig. 1. - Statue de Jupiter vu de face : Calès, Mézin (Lot-et-Garonne). Calcaire. 3^e quart du I^{er} siècle après J.-C. Cliché Bernard Fontanel, Musée d'Aquitaine. Inventaire : 2001.17.1

Fig. 3. - Emblème de Jupiter : aigle posé sur le globe figurant la Terre. Calès, Mézin (Lot-et-Garonne). Calcaire. 3^e quart du I^{er} siècle après J.-C.. Cliché Bernard Fontanel, Musée d'Aquitaine. Inventaire : 2001.17.3



Fig. 2. - Les deux têtes des statues de Jupiter vues de face (cliché de comparaison). Calès, Mézin (Lot-et-Garonne). Calcaire. 3^e quart du I^{er} siècle après J.-C. Cliché Bernard Fontanel, Musée d'Aquitaine. Inventaires : 2001.17.1 et 2001.17.2



impérial, puisque dès le début du principat d'Auguste avait commencé un lent processus de divinisation de la personne de l'empereur, particulièrement repris dans les provinces en cours de romanisation telle que l'était la Gaule à ce moment-là.

Intérêt du sanctuaire

L'évolution du sanctuaire nous est connue depuis le lieu de culte indigène jusqu'au temple de type gréco-romain, en passant par la coexistence des deux, sur une durée de presque trois siècles. Il est situé à la frontière des territoires des Elusates d'Éauze et des Sociates de Sos d'une part, et des Nitiobroges d'Agen d'autre part, dans la zone de contact avec la plaine sableuse des Landes. Il s'agit d'un sanctuaire de type fédéral ou frontalier, lieu de pèlerinage important d'après les nombreux vestiges retrouvés alentours sur plusieurs hectares et dont la statuaire, de type gréco-italique, indique une situation aux confins des zones d'influence de l'Aquitaine gauloise et de la Narbonnaise romaine.

La romanisation est donc perceptible à la fois par l'évolution des plans du temple, des modes de constructions, des aménagements intérieurs répondant à la liturgie du sanctuaire, ainsi que par les annexes culturelles (artisanat et thermalisme), et par la statuaire héritée de la tradition classique, et ce, pendant presque trois siècles.

Intérêt de l'acquisition

Grâce à la Ville de Bordeaux a pu être acquis un ensemble d'exception, classé d'intérêt national, qui permettra de présenter dans les salles d'exposition du musée d'Aquitaine, exceptionnellement dans leur contexte culturel, des statues représentatives de l'évolution à la fois du sanctuaire et de son mobilier, en relation avec la situation religieuse contemporaine en Aquitaine.

L'église Saint-Saturnin de Baurech : approche archéologique d'une charpente «gothique»

par Joël Boulfé *

C'est en Gironde dans l'Entre-Deux-Mers, au sein du riche réseau d'édifices religieux créonais, non loin de l'abbaye de la Sauve-Majeure dont seul le nom suffit à rappeler le brillant passé économique et artistique du canton, que fut édifiée en bordure de la Garonne, sous le vocable de Saint-Saturnin¹, l'église paroissiale de Baurech (fig. 1). L'édifice profite des restes d'un chevet roman pour asseoir un bâtiment d'architecture gothique. S'agit-il ici d'une reconstruction à la suite d'un impondérable, ou de la reprise de travaux longtemps interrompus, nous l'ignorons. La première mention de l'église dans les textes remonte à 1342, sous l'appellation gasconne *Sent Seuruyn de Bourag*². Une autre mention de 1347 rapporte l'assignation par Galhard de Mollarin en faveur du chapitre d'une rente en franc alleu de deux deniers d'exporte et quarante sous de cens sur une maison de la rue du Far de Lesparre que Pierre de Lafargue, recteur de l'église de Baurech, avait légué au dit chapitre pour servir au frais de son anniversaire³. Enfin en 1398, la nomenclature des paroisses du diocèse pour l'établissement des quartiers indique *Sanctus Saturninus de Bauregio*⁴. Les sources écrites, plus nombreuses pour le XVe siècle, témoignent du rattachement le 18 mars 1442 (ancien style) de Saint-Saturnin de Baurech et de Saint-Siméon de Bouliac au collège de Saint-Raphaël fondé par l'archevêque Pey Berland au mois de février 1443⁵.

Saint-Saturnin de Baurech : une architecture de remaniements

La surface couverte actuellement par l'édifice (dix-huit mètres sur trente) rentre dans la moyenne des églises du canton de Créon ; l'église est orientée et son plan, plusieurs fois remanié (fig. 2), s'inscrit dans un schéma non pas habituel, mais connu dans la région.

* Doctorant en archéologie, Université Bordeaux III. Sauf mention contraire, les photographies et dessins sont de l'auteur.

1. Saint Saturnin ou saint Sernin, nom du premier évêque de Toulouse au III^e siècle. Pour plus d'informations sur l'étymologie et la toponymie voir : *Baurech au fil du temps* d'Alain Teycheney. Publié sous l'égide de l'association pour la Sauvegarde des sites et Monuments Bauréchais, Mairie de Baurech 33880, 1998, p. 7 et 8. Nous tenons ici à remercier Alain Teycheney pour son accueil chaleureux, son aide, et sa disponibilité.

2. Alain Teycheney : *Baurech au fil du temps* d'Alain Teycheney. Publié sous l'égide de l'association pour la Sauvegarde des sites et Monuments Bauréchais, Mairie de Baurech 33880, 1998, p. 7 et 8 ; l'auteur ne cite pas ses sources.

3. A.D.Gir. inventaire série G transcription en français (pour le texte original G 388 années 1292-1389).

4. A.D.Gir. G 236 F° 342-361 IX.

5. D'après : *Histoire de Bordeaux sous les Rois d'Angleterre*, sous la direction de Yves Renouard, Bordeaux, 1965, t. II, page 537.



Fig. 1. – Eglise paroissiale Saint-Saturnin. Baurech (Gironde).

Dessin du chevet par Salomon, 1845.

Album de la commission des Monuments historiques, A.D.Gir. 162 T 2.

Le chœur

Le groupe de baies couvertes en plein-cintres, situées dans les parties basses du chœur, rappelle les origines romanes du chevet. Cet indice n'avait pas échappé à Jean-Auguste Brutails⁶, qui en donna une brève description en 1895⁷, toutefois il nous faut attendre la campagne de restauration, menée dans les années 1970, pour une mise au jour complète de ces baies, laissant aujourd'hui au visiteur le soin d'apprécier les colonnettes surmontées de petits chapiteaux romans qui ornent l'ébrasement intérieur. La partie supérieure du chevet actuel a conservé l'épaisseur des maçonneries romanes⁸. Cette surélévation est pourvue de cinq hautes et lumineuses baies gothiques closes par des vitraux de bonne facture et réalisés au XIXe siècles. La verrière d'axe présente saint Saturnin en évêque de Toulouse, à sa droite, saint Joseph portant un lys et sa bisaïeul de charpentier (verrière signée Feur⁹), à sa gauche, saint Laurent de Rome tenant son grill, puis se faisant face dans la travée de chœur, saint Gérard abbé fondateur de la

Sauve Majeure (signée également Feur) et saint Paulin évêque de Nole aux qualités littéraires reconnues. Enfin, la totalité du chœur est couvert d'une très belle voûte nervurée en étoile, aux arcs formerets torturés, attribuée au XVe siècle¹⁰.

La nef

La nef, divisée en quatre travées, est flanquée de deux collatéraux. Les ouvertures de la nef sur les collatéraux ont été pratiquées à différentes époques afin de parfaire la distribution intérieure de l'édifice au fur et à mesure que celui-ci s'agrandissait. C'est pour cette raison que les arcades diffèrent autant dans leurs dessins que dans leurs dimensions. D'ailleurs, on devine aisément en regardant les piles actuelles de la nef qu'elles ne sont rien de plus que les parties restantes des murs gouttereaux après leur percement et l'aménagement d'arcades couvertes en arc brisé. Cette disposition habile a permis de transmettre les poussées longitudinales, à l'est contre le mur très épais du chevet, et à l'ouest contre les puissants contreforts du clocher. Cela renforce l'idée que les collatéraux ont été mis en place dans une deuxième campagne de construction et que l'édifice était initialement à nef unique. La première travée ouest était couverte par une tribune de bois. M. Labadie de Lalande¹¹, dans un devis adressé au préfet et daté du 18 mars 1839¹² spécifie la réfection du *plancher de la tribune pour 150f*, d'autre part, cette même tribune figure sur les plans réalisés par Durassié en 1845¹³. Elle permettait l'accès aux étages du clocher et aux combles de l'église et fut démontée pendant la campagne de travaux

6. Jean-Auguste Brutails : *Les Vieilles Eglises de la Gironde* Bordeaux, 1912.

7. Fonds Brutails : *Notes et croquis manuscrits*, Carnet 20, page 26 (verso).

8. C'est à la jonction des murs gouttereaux de la nef qu'a été diminuée l'épaisseur des murs. Cette inégalité entre les murs du chœur et de la nef est nettement visible des combles.

9. Feur (1837-1921), maître verrier reconnu dont la période d'activité à Bordeaux commence en 1869 et perdure jusqu'à sa mort. Pour plus d'informations, voir l'article de J. J. Michaud "Recherche biographique sur les peintres-verriers bordelais à l'époque contemporaine" dans *Revue Archéologique de Bordeaux*, T. LXXXIX, 1998, p. 259.

10. Dossier des Monuments Historiques Département 33, Canton de Créon, Baurech, n° 1622.

11. Maire de Baurech entre 1826 et 1839.

12. A.D.Gir. série 2 O 769.

13. A.D.Gir. 162 T 2.

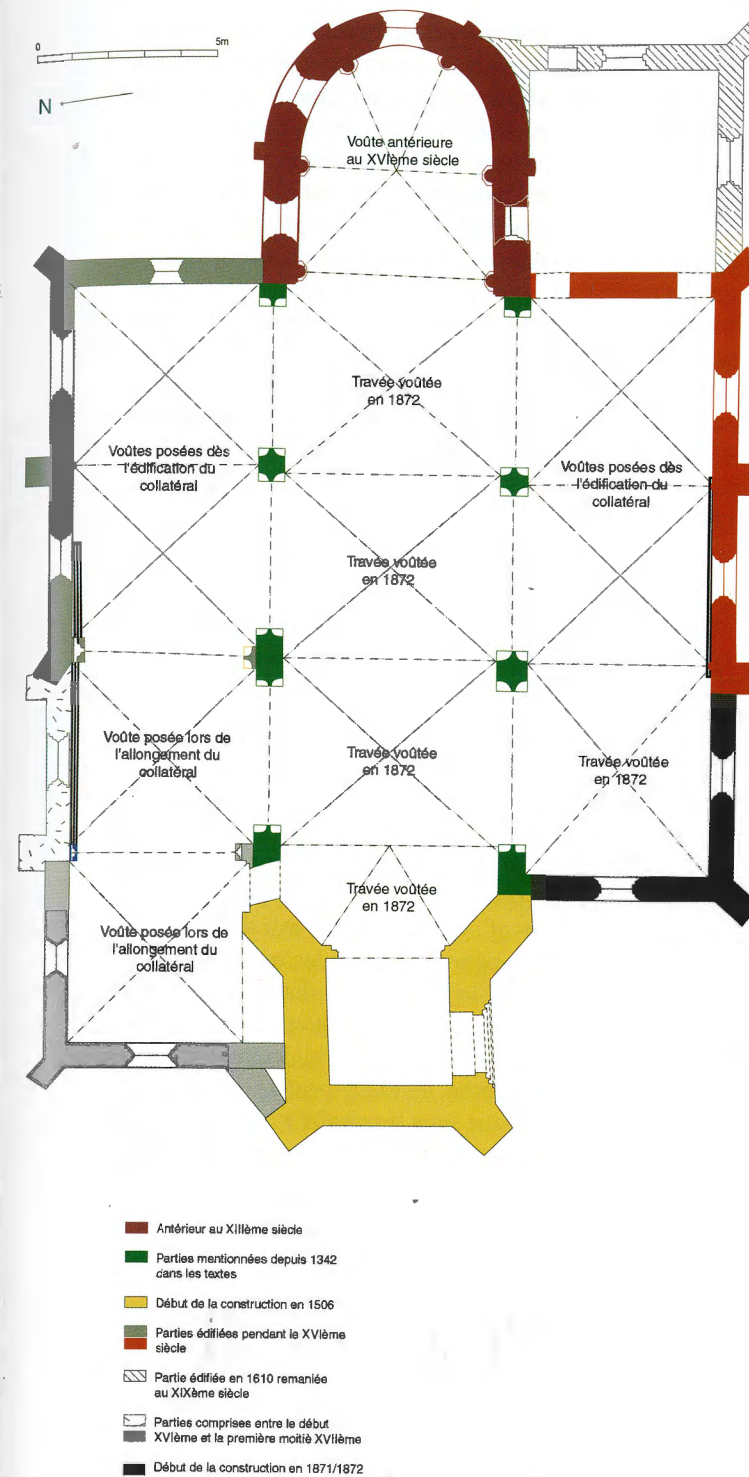


Fig. 2. – Plan au sol.

commencée en 1871. C'est pendant la même période que fut montée la cheminée d'accès au clocher et aux combles, située encore aujourd'hui, dans la dernière travée ouest du collatéral nord. Par ailleurs, il est probable que, par le passé, le deuxième niveau du clocher s'ouvrait sur la nef par l'intermédiaire de l'arcade plein-cintre encore visible aujourd'hui de l'intérieur des combles de la nef.

A l'origine le vaisseau central de l'église n'était pourvu d'aucun couvrement, on pouvait librement admirer la charpente apparente. Par la suite, ce sont succédés : au XVIIIe siècle un plafond lambrissé, puis entre 1837 une voûte plein-cintre de plâtre¹⁴ et, en 1872, la série de voûtes quadripartites en pierre qui couvre cette nef encore aujourd'hui. La modénature des ogives évoque un style gothique primitif, très en vogue et communément employé à la fin du Moyen Age. Nous supposons que l'architecte¹⁵, au regard des quelques voûtes déjà en place dans les collatéraux, a voulu conserver le dessin des profils pour les nouvelles voûtes de la nef, afin de créer un lien architectural et esthétique entre le vaisseau central et les collatéraux. Les retombées des voûtes s'appuient sur des impostes. Cela laisse supposer une certaine "légèreté" dans la construction. En fait, la poussée est ingénieusement transmise aux contreforts extérieurs par l'intermédiaire des arcs brisés transversaux qui séparent les travées des collatéraux. La mise en place d'impostes n'est pas un acte gratuit, mais a autorisé le concepteur au léger décalage des reins de voûte. Cet expédient a rendu possible la relative égalité de proportion entre les voûtes et un alignement en parallèles des arcs transversaux, évitant un déséquilibre visuel des triangles formés par les voûtains. Cela favorise l'impression d'unité du vaisseau central, malgré l'irrégularité des travées, due, comme nous l'avons vu plus haut, aux percements inégaux réalisés afin d'ouvrir la nef sur les collatéraux en préservant un contrebutement transversal homogène.

14. La mise en place de la voûte en plâtre, au cours de l'année 1837, a laissé une trace sur le mur est du clocher, parfaitement lisible depuis les combles, le passage de son sommet s'effectuait une dizaine de centimètres au-dessous des sablières.

15. Il s'agit sûrement de l'architecte Mondet qui fournit les plans du projet de restauration en 1871, A.D.Gir. 162 T2 micro fichier.



Fig. 3. – Clocher de l'église Saint-Saturnin.

Les collatéraux

Constitué de quatre travées, le collatéral nord a subi un allongement de l'est vers l'ouest. Les deux travées les plus à l'est datent de la même campagne de construction réalisée entre la moitié du XIV^e siècle et la fin du XV^e. La troisième travée en partant de l'est est le résultat d'un premier agrandissement du collatéral, difficile à dater : il est possible que les parties basses du mur, visibles de l'intérieur de l'église, soient antérieures au reste du bas-côté. Quant au voûtement de la travée la plus à l'ouest, il est postérieur à la construction du clocher (1506), et se sert des contreforts de ce dernier, pour contrebuter les retombées des croisées d'ogives sud de sa voûte par l'intermédiaire du court arc boutant situé à l'extérieur dans l'angle nord du clocher. Nous pouvons voir sur le sol de cette travée, les traces de ce qui pourrait être le socle d'une ancienne piscine baptismale. Nous savons que la disposition des fonds baptismaux au nord-ouest d'un édifice est d'usage courant, de plus un plan daté de 1809¹⁶ en signale la présence. Enfin, la baie ouest est fermée par un vitrail récent dédié à saint Jean le Baptiste.

Comme le collatéral nord, le collatéral sud a subi de multiples remaniements. Nous pensons que les deux travées centrales ont été édifiées dans une même campagne. La sacristie fut bâtie en 1610 et remaniée au XIX^e siècle¹⁷. La travée la plus à l'ouest était un simple auvent comme le montre le plan de Durassé datant de 1845¹⁸, et c'est pendant la grande campagne de travaux, lancée en 1871, que sera élevée cette travée et que l'on percera le mur gouttereau au sud-ouest de la nef. La charpente de la sacristie dont le toit était jusqu'ici en bâtière et de forte pente à l'image de la nef, sera du même coup déposée au profit du garde-corps ajouré qui orne encore aujourd'hui sa toiture. La baie la plus à l'ouest du collatéral est close par une verrière du XIX^e siècle, dont la facture s'apparente à une œuvre du XVI^e siècle, présentant un énigmatique chevalier en armure accompagné d'un chien.

Enfin une baie, située à l'est du collatéral nord, est close par une verrière signée Villiet¹⁹ et représentant l'Annonciation. Les vitraux représentant saint François d'Assise, la Sainte Famille, et saint Louis, aux dessins très proches, pourraient être également de ce maître...

Le clocher

C'est à la base de ce clocher que s'ouvre l'édifice. La large porte est surmontée d'une statue en ronde-bosse, attribuée au XVI^e siècle²⁰, représentant saint Saturnin en prière. De part et d'autre de la statue nous trouvons plusieurs inscriptions : l'une mentionne la date d'édification du clocher, 1506, les autres évoquent les reconstructions importantes de 1612 et 1672 dues aux dommages causés par la foudre et le vent (d'autres restaurations s'effectuèrent au cours du XIX^e siècle). Malgré les multiples interventions (reconstruction de la flèche, aménagement de la tribune au premier étage, étage situé entre le premier et second niveau extérieur), le clocher semble avoir conservé son aspect primitif²¹.

16. A.D.Gir. 162 T2 micro fichier.

17. Alain Teycheney : *L'église de Baurech* (à paraître)

18. A.D.Gir. 162 T2 micro fichier.

19. Villiet (1823-1877), maître verrier dont la période d'activité à Bordeaux commence en 1856 et perdure jusqu'à sa mort. Pour plus d'informations, voir l'article de J. J. Michaud "Recherche biographique sur les peintres-verriers bordelais à l'époque contemporaine" dans *Revue Archéologique de Bordeaux*, T. LXXXIX, 1998, p.259.

20. Dossier des Monuments Historiques Département 33, Canton de Créon, Baurech, n°1622.

21. Paul Roudié : *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux 1975, T. I page 172.

Il fait partie des clochers les plus hauts du canton (fig. 3). Fort de ses trois étages qui totalisent une hauteur de dix-neuf mètres, il est surmonté d'une flèche pyramidale en pierre de taille portant le paratonnerre seize mètres plus haut. Le corps quadrangulaire, empâté par les contreforts saillants, s'élève au rythme régulier de baies étroites, jusqu'à atteindre la galerie à pinacles qui amorce le départ de la flèche. Les baies, dont plusieurs ont été murées, sont souvent divergentes, tantôt couvertes en arc plein-cintre, tantôt en arc-brisé, certaines sont ornées de voussures d'autres de tympans trilobés. En revanche, les baies sont situées de manière très régulières les unes par rapport aux autres. Cependant deux exceptions sont à retenir : d'une part le presque incongru œil-de-bœuf, surmonté d'un gable coince entre la large baie close du rez-de-chaussée et l'étroite baie au tympan trilobé du premier niveau, (il semble que ce percement fut exécuté pendant une des campagnes du XIX^e siècle afin de faire pénétrer la lumière jusqu'à la tribune), d'autre part et plus particulièrement, l'étrange "ouverture" pratiquée sur le mur est, au troisième niveau. Paul Roudié y voit : une baie rendue aveugle par le levage de la charpente de la nef²². C'est ainsi qu'il donne une date limite à la charpente, cette dernière ne pouvant pas être antérieure à la construction en 1506 du clocher. Nous ne mettons pas en cause cette date limite, d'ailleurs notre étude rajeunit légèrement la charpente, mais nous doutons que l'ouverture ait été une baie. Non seulement cette ouverture n'est pas dans l'alignement horizontal que respectent les autres baies (en fait elle est tellement élevée par rapport aux autres qu'elle vient buter dans la corniche du troisième niveau), mais encore elle n'a reçu aucune décoration, pas le moindre encadrement, pas la plus petite trace de cisèlement ! Pourtant, des plus récentes aux plus anciennes, toutes les autres baies de l'édifice sont ornées, toutes sauf celle-ci ? Dans ces conditions, nous préférons mettre ce percement en relation avec les deux trous de boulin extérieurs situés juste au-dessous. Il est fort possible que ces derniers aient reçu une galerie, peut-être de bois, permettant l'accès au beffroi du clocher. Ou encore s'agit-il seulement d'un passage aménagé provisoirement pour des réfections ? Quoi qu'il en soit, cela reste une hypothèse, au même titre que celle proposée par Paul Roudié.

Enfin le clocher est un élément important de l'édifice. Léonce de Lamothe²³, répondant à un ordre de mission émanant sûrement de la Commission des Monuments Historiques, écrit en avril 1845 : *J'accepte avec plaisir la mission concernant le clocher de Baurech. Je suis bien aise que l'on s'occupe de ce monument que je n'ai vu encore qu'à vol d'oiseau, c'est-à-dire en passant en bateau à vapeur, il m'a paru être un des monuments intéressants*

de notre département²⁴. Une partie de la phrase prête à sourire car il semble difficile de déterminer l'intérêt d'un édifice en l'observant à 400 m ! Mais, cela prouve que le clocher est vu de loin et des bateaux. La construction de ce clocher imposant, peut témoigner du désir de prospérité, insufflé par ses commanditaires qui cherchèrent longtemps à valoriser au mieux leur paroisse. De plus, l'église de Baurech a depuis longtemps bénéficié de généreux donateurs, soit des donateurs indépendants²⁵, soit de donations issues de communautés moins aisées. Ainsi en 1613, ce sont les paroissiens qui ont financé ou participé, à la plus grande partie de la reconstruction de la flèche, car, comme souvent, le clocher semble être la fierté de son village.

Il était une fois une charpente "gothique"²⁶ (fig. 4)...

Voûter de pierres un édifice reste un luxe pour une petite paroisse. Il est sûr que l'économie a joué un rôle non négligeable dans le choix des couvertures, mais la forte implantation d'églises charpentées en Gironde²⁷, nous autorise à observer ce phénomène à travers une tradition régionaliste. D'ailleurs, en regardant le clocher de Baurech, nous imaginons sans difficultés que le coût d'une telle construction, approche et peut-être dépasse celui de la mise en place de trois voûtes dans la nef. De plus, dans le même siècle, la construction des collatéraux voûtés est passée, une fois encore, avant l'établissement de voûte sur la nef. La volonté d'augmenter la superficie et l'élévation du bâtiment a pris l'avantage sur l'importance du couvrement de la nef. D'ailleurs la charpente apparente présente de multiples avantages, d'un coût modéré, elle dégage un

22. Paul Roudié : *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux 1975, T. I page 154.

23. Léonce de Lamothe fut secrétaire à la Commission des Monuments Historiques de Bordeaux entre 1842 et 1855.

24. Extrait du courrier daté du 21 avril 1845 de Léonce de Lamothe (A.D.Gir. 156 T1 A).

25. Nous entendons ici les aides ponctuelles de notables pour le financement des travaux ou des restaurations, offrandes diverses du mobilier et de certains vitraux qui portent encore le nom des mécènes. De plus, cela reste valable aujourd'hui puisque le récent orgue est un don d'un paroissien.

26. Nous rappelons que l'appellation "charpente gothique" ne lie pas forcément la charpente à une période.

27. Jean-Auguste Brutails : *Les Vieilles Eglises de la Gironde* Bordeaux, 1912, page 156, *Grand nombre de nefs non voûtées*.



Fig. 4. – Charpente de l'église Saint-Saturnin.

espace supplémentaire au-dessus des bahuts de gouttereaux ce qui amplifie l'effet de volume intérieur de la nef, sans pour cela avoir à accroître sa superficie. C'est ainsi que la nef de l'église de Baurech fut couverte pendant longtemps par la seule charpente apparente. Cette structure, dont la pente approche les 60° est de type : "chevrons formant fermes" (fig. 5) et sa construction est attribuée à la première moitié du XVI^e siècle.

Si d'emblée le choix d'une charpente apparente²⁸ semble commun pour un petit édifice, en revanche, le souhait d'établir une structure à chevrons formant fermes est original et rare en Gironde - Jean-Auguste Brutails ne signale que trois charpentes de ce type²⁹ sur des édifices religieux - . Cela peut laisser supposer que cette charpente ne jouit pas d'un grand succès, ou du moins que si elle était appréciée, peu de charpentiers avaient les connaissances nécessaires pour sa mise en œuvre. Ce qui pourrait confirmer l'hypothèse d'une tradition régionaliste tournée,

depuis fort longtemps, dans notre département, vers la charpente à pannes³⁰. Cependant, il ne faut pas exclure la possibilité que le petit nombre des charpentes "à chevrons formant fermes" subsistant aujourd'hui, ne soit pas représentatif des types de charpentes mises en place aux siècles précédents. En effet, les incendies et autres catastrophes ou impondérables survenus après le XVI^e

28. La fabrique n'avait pas dans l'immédiat prévu la pose de voûtes, d'ailleurs si tel avait été le cas, les charpentiers n'auraient sûrement pas sculpté avec autant de soins les éléments principaux de la structure

29. Jean-Auguste Brutails : *Les Vieilles Eglises de la Gironde* Bordeaux, 1912.

30. Paul Roudié : *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux 1975, T. I page 162-169. Jacques Boissière, Alain Delaval *L'évolution des types de charpentes en Bas-Poitou* dans, *Le bois dans l'architecture*, Dir. du Patrimoine, Paris 1995, collection des actes des colloques de la direction du patrimoine, 14, page 81.

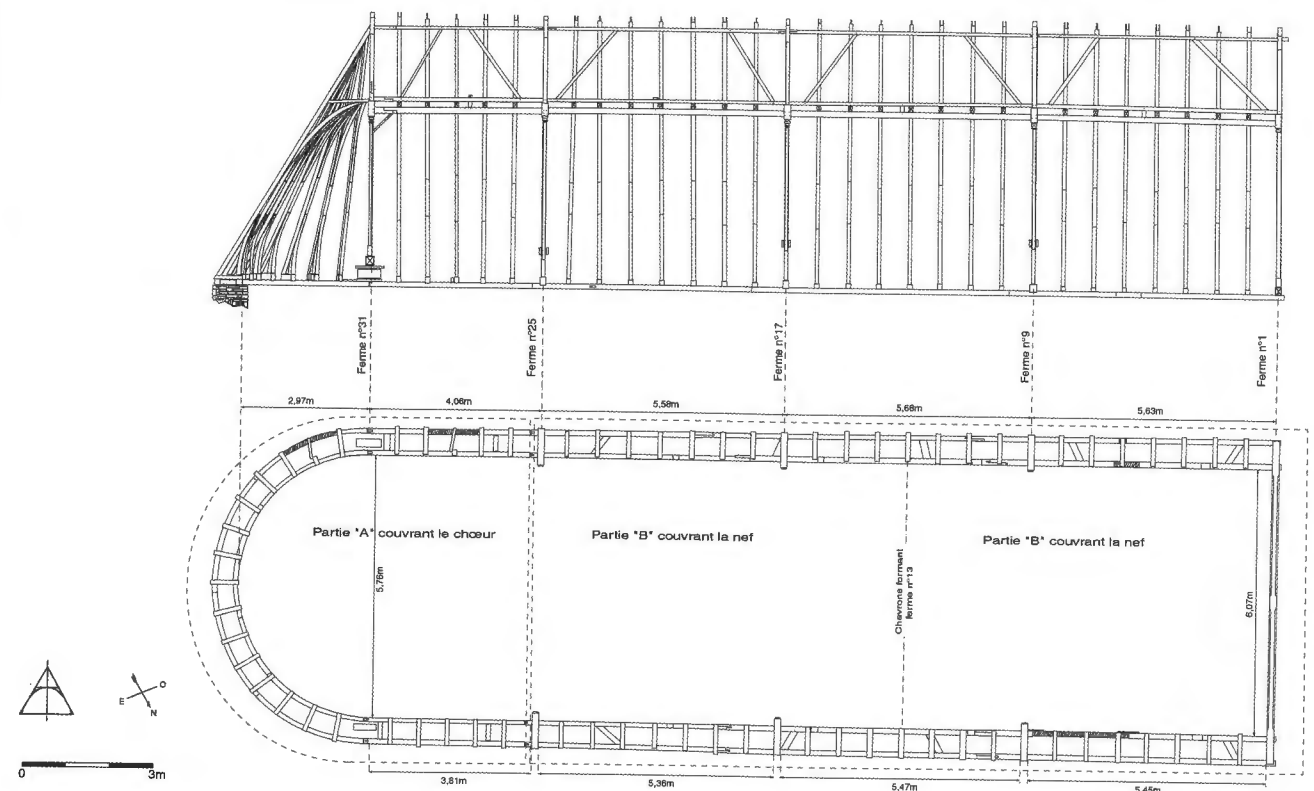


Fig. 5. – Coupe longitudinale et plan au sol de l'église Saint-Saturnin. Matière : chêne.

siècle, dans notre région, sur des charpentes à chevrons portant fermes, ont donné lieu à des substitutions. Ainsi, ces dernières étaient fréquemment remplacées par des charpentes de type : chevrons portant pannes. La tendance de ce phénomène de substitution est souvent associée au coût, car les structures à chevrons portant fermes demandent un plus grand volume de bois débité³¹ un délais de montage plus important et un levage moins aisé, en rapport à une charpente à pannes. De même, seul un charpentier expérimenté et possédant le savoir faire pouvait projeter et mettre en œuvre un tel ouvrage. Cependant, ne retenir que le coût, ou le donner comme capital dans le choix d'un remplacement serait une erreur, car à l'heure où le comble de forte pente dit "à la guise de France" était de rigueur dans notre département, cet engouement a justifié à lui seul et plus d'une fois, le remplacement d'une charpente en bon état, par une charpente de pente, ou de conception différente³² !

Nous pensons donc que le choix qu'expriment les fabriciens pour le levage de la charpente de Baurech, dépasse la seule volonté de couvrir l'édifice. Cette préférence, pour le "chevrons formant fermes", nous montre que la fabrique a cherché un moyen technique original pour, semble-t-il, se démarquer des autres édifices charpentés. Cette volonté d'affirmer son image par une "vitrine technique" se retrouve d'ailleurs dans la hauteur de son clocher, comme dans l'originalité de la voûte du chœur.

31. Nos différents examens et calculs sur le terrain nous font penser, que non seulement la charpente à chevrons portant fermes sollicite au moins autant de volume de bois qu'un système à pannes, mais encore que le travail d'établissement (au sens de dressage des pièces) et de loin plus long et fastidieux.

32. Paul Roudié : *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux 1975, T. I page 164.

Apport des textes

Au moment de sa construction, la charpente de Baurech était apparente, elle ne fut jamais voûtée de bois, comme certains l'ont prétendu, mais elle fut pourvue, d'un plafond lambrissé. On ne peut pas déterminer la date de pose exacte du lambris, mais on sait, d'après les textes, qu'il est présent en 1766³³ jusqu'en 1835³⁴. De 1835 à 1837 on peut imaginer, que le lambris a été enlevé et que des réparations ont eu lieu sur la charpente. Ceci, car à la fin de l'année 1837, un *Devis des ouvrages de plâtre*³⁵ est approuvé par l'archevêque de Bordeaux, et par les membres du conseil de fabrique, et l'on substitue au lambris une voûte plein cintre en plâtre. Le 20 janvier 1843, *ma pauvre église est à moitié découverte et la charpente menace ruine* déclare le curé Gauthier dans une lettre adressée à sa *Majesté la Reine* après une violente tempête³⁶. La mairie et le conseil de fabrique se mettent d'accord pour la mise en vente de terres dans la paroisse afin de réparer le clocher qui *menace ruine* depuis 1747 lorsqu'il a reçu la foudre³⁷, ainsi que pour les réparations de la toiture. Le 14 décembre 1845, Louis-Philippe, Roi des Français *autorise à vendre aux enchères sur une mise à prix de 5539f,33c neuf hectares quatre-vingt-quatre ares soixante-dix-sept centiares*³⁸ pour les réparations de l'église. Au printemps 1846, les travaux commencent.

Le 27 juin 1846, l'adjoint au maire Jean Ferchaut, qui est élu maire quelques mois plus tard, signale un accident survenu la veille, pendant les réparations. L'échafaudage monté sur le clocher s'est renversé sous un violent coup de vent, causant des dommages dans le toit de l'église (pas d'indication précise de l'endroit) *la charpente de l'église est gravement endommagée, il est indispensable que cette réparation se fasse immédiatement, afin que la pluie ne détrempe pas la voûte et ne la fasse pas s'écrouler*³⁹. Après de multiples demandes d'aides financières auprès du *Ministre de la Justice et des Cultes*, celui-ci accorde 2000f de plus⁴⁰. En juin 1847, les travaux sont terminés. Il faut penser que la voûte de plâtre⁴¹ a dû souffrir de cet accident, car en 1872, l'église est une nouvelle fois voûtée. Cette fois-ci, les voûtes sont de pierres et couvrent encore aujourd'hui la nef.

En 1901, l'architecte Léon Drouyn⁴², chargé de la restauration des charpentes et de la toiture de l'église, dresse un cahier des charges⁴³ en vue des réparations à effectuer *les matériaux devront être de premier choix, le bois pour la réparation de la charpente sera le bois rouge du nord, les pièces ajoutées ou refaites auront le même équarrissage que celle anciennes..., l'entrepreneur devra soumettre des épures à l'acceptation de l'architecte...*⁴⁴

pour la nef *Le lattis est entièrement mauvais sur la pente Nord, ainsi que la plupart des faux chevrons. Sur la pente Sud il y auras une certaine quantité de lattis à changer, le reste de la charpente est à peu près bon*⁴⁵. Dans ce rapport, il fait plusieurs fois allusion aux réparations antérieures notamment pour collatéral sud *Cette charpente a été refaite il n'y a pas très longtemps* et pour le collatéral nord *Démontage et réfection de trois fermes avec les mêmes bois et en y ajoutant des jambes de force en entrails retroussés moisés, en un mot la même réparation qui a été faite en 1882 aux trois autres fermes...*⁴⁶. Nous savons donc qu'une réparation a eu lieu en 1882 sur les trois fermes est du collatéral nord, et que la charpente du collatéral sud est récente elle aussi ! En revanche, on ne sait que peu de choses sur les travaux du charpentier qui est intervenu sur la nef.

En 1930 est prévue une nouvelle campagne de travaux. Le premier devis estimatif fait état de réparations sur le clocher et dans l'église. Au niveau de la charpente, l'entreprise Cazalis & Lacroix peu loquace et guère précise déclare : *remplacement dans la charpente de chevrons en mauvais état par des chevrons de 11/8 en sapin, 60 m2 à 16f*⁴⁷. S'en suit, en 1932, un deuxième devis du même entrepreneur pour effectuer la *réparation de la charpente de la nef côté nord, à la suite de la rupture de trois entrails*⁴⁸. Nous n'avons pas retrouvé le détail du devis

33. A.D.Gir. 156 T 1 A.

34. A.D.Gir. 2 O 769 (visite pastorale).

35. A.D.Gir. 2 O 769.

36. A.D.Gir. 2 O 769.

37. A.D.Gir. 2 O 769 (mention dans un extrait de devis daté du 26 mai 1846).

38. A.D.Gir. 2 O 769 (lettre du 14-12-1845, Saint-Cloud).

39. A.D.Gir. 2 O 769 (lettre du 27-06-1846, Baurech).

40. A.D.Gir. 2 O 769

41. L'architecte Mondet nous donne les plans du projet, datés de 1871. Ces plans confirment la présence de la voûte de plâtre en 1871 ainsi que de la tribune.

42. Architecte et fils de Léo Drouyn.

43. Archives Communales de Baurech : dossier église.

44. Archives Communales de Baurech : dossier église.

45. Archives Communales de Baurech : dossier église.

46. Archives Communales de Baurech : dossier église.

47. Archives Communales de Baurech : dossier église.

48. Archives Communales de Baurech : dossier église.

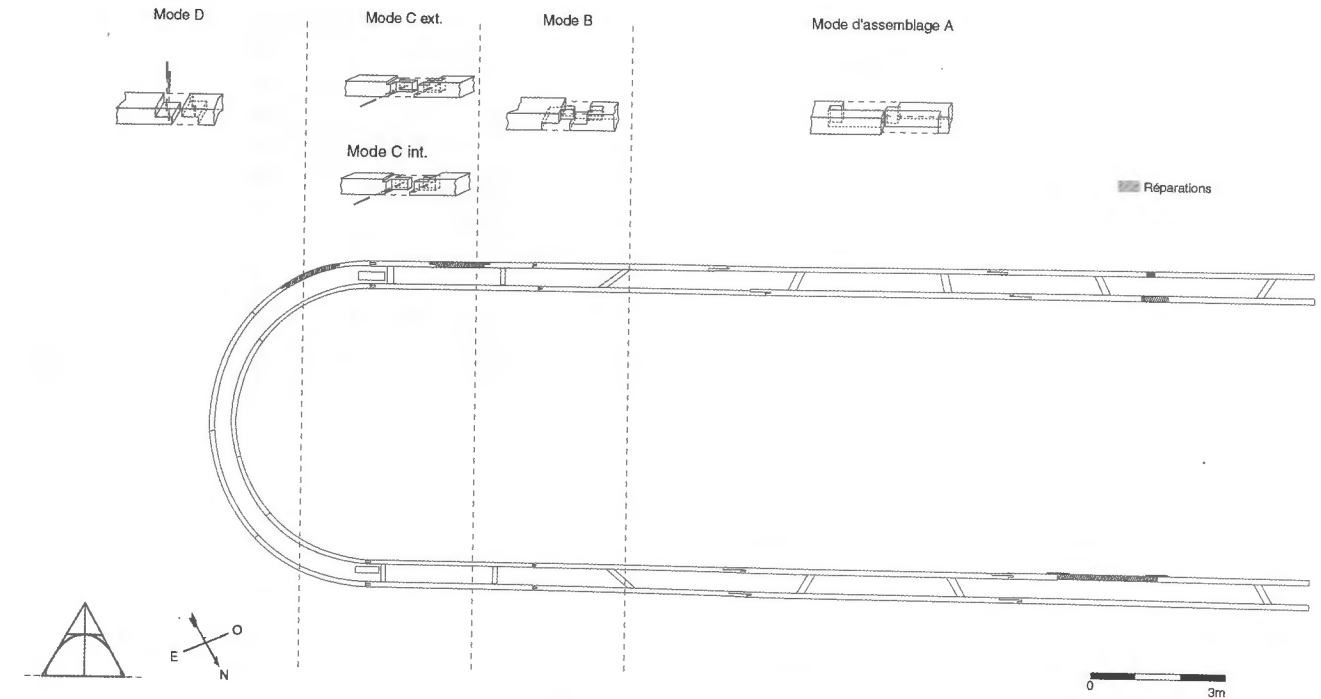


Fig. 6. - Plate-forme (sablières)

mais seulement la pochette qui devait les contenir. On ne sait donc pas s'il s'agit des trois fermes réparées pendant la campagne de 1901 menée par Léon Drouyn, ou des trois autres fermes refaites en 1882.

En 1973, plusieurs parties de l'édifice demandent des réparations, encore une fois l'église va coûter très cher à ses paroissiens ! Nous avons uniquement retenu le devis⁴⁹ du couvreur et du charpentier. Le couvreur indique le remplacement du lattis et d'une partie des tuiles plates à crochets, le charpentier mentionne le doublage de chevrons (sans précision) et la mise en place de nouveaux coyaux sur la nef (ces derniers subsistent actuellement).

En 1992, une réparation est pratiquée sur la toiture, mais elle ne touche que les organes de couverture. En 1994, une restauration a lieu sur la charpente de la nef, sous la direction de Mr Faivre (Architecte des Bâtiment de France). Le devis signale la *pose d'un blochet et d'un bout de sablière et de la pose de chevilles*⁵⁰.

En 2000, l'entreprise Dagan procède à la restauration du haut du poinçon de la ferme de croupe côté abside.

Apport des données techniques enregistrées sur le terrain

Mis à part les pièces (le plus souvent en sapin) issues des diverses réfections, l'ensemble des pièces de cette charpente est en chêne. Le volume total de bois dégagé par la structure est proche de 19 m³. La densité du chêne d'Europe, toutes espèces confondues, est représentée dans une fourchette de 600 à 850 Kg/m³ pour un taux d'humidité de 15 % (700 Kg/m³ étant une très bonne moyenne)⁵¹. Nos calculs effectués sur un échantillon de la charpente de Baurech indique une valeur de 768 Kg/m³⁵². Le poids de l'ensemble de la structure d'origine (le poids des pièces manquantes a été restitué en fonction des pièces d'origines) serait proche des 15 tonnes. Le poids du couvrement serait proche, lui, de 5,6 tonnes⁵³. Ainsi, la charge de l'ensemble de la toiture avoisinerait les 20 tonnes. Bien entendu, nous tenons ce chiffre comme une valeur approchée.

49. Archives Communales de Baurech : dossier église.

50. Archives Communales de Baurech : dossier église.

51. Informations communiquées par le service technique du C.T.B.A. (Centre Technique du Bois et de l'Ameublement de Bordeaux).

52. Calcul effectué à partir d'un échantillon de 5,534 kg.

53. Calcul effectué à partir des tuiles plates à crochet actuelles, poids moyen de la tuile 1,410 kg, à partir d'un échantillon de huit tuiles (19 tuiles au m²).

Les pièces de bois sont équarries à la cognée et à l'herminette. Les pièces courbes comme les jambettes et les aisseliers sont obtenues par découpe du chêne dans la masse (débillarder) et à partir de départs de branches. Certaines fermes et chevrons formant fermes, reçoivent un double chevillage aux bas des aisseliers ainsi qu'en haut des jambettes. Nous pensons que le doublement des chevilles n'est pas d'origine mais qu'il est le résultat des campagnes de chevillage de 1973 et 1994⁵⁴.

Au regard de la plate-forme (fig. 6), composée de deux sablières d'une section moyenne proche de 15 x 14 cm, plusieurs éléments doivent attirer l'attention. Nous commencerons par les liens, qui maintiennent un espace constant entre les sablières, tout en renforçant la tenue de la plate-forme. Sur toute la longueur les liens sont disposés en diagonale. En revanche, sitôt passé l'arase de l'arc de croisée du chœur, ils sont posés au droit des sablières.

Ce changement de parti pris se confirme après l'examen des aboutements de sablières (fig. 7) qui comptent quatre types d'entures différentes. Sur la structure, l'agencement et le type des entures s'organisent de la manière suivante. L'enture droite à encoche nommé "A" (fig. 6) effectue la jointure entre chaque extrémité des sablières. Ce modèle "A" va être utilisé sur l'ensemble de la nef (nous connaissons un modèle d'enture assez proche de celui-ci mais utilisé pour l'aboutement des chevrons de la charpente du chœur de la cathédrale Saint-Pierre à Beauvais⁵⁵). Puis, les liaisons entre la nef et le chœur s'effectuent par un modèle d'enture à tenon "B", ce modèle efficace pour la mise en ligne mais peu sûr à la traction (la jointure n'est pas stabilisée car l'assemblage n'est ni pourvu de queue d'aronde, ni chevillé), joue un rôle d'intermédiaire entre la partie qui couvre la nef et celle qui couvre le chœur. Le modèle "C" (enture à tenon en queue d'aronde chevillée) est reproduit pour la sablière extérieure et intérieure (fig. 6), car si l'assemblage reste le même pour les deux sortes d'aboutements, le haut diffère par la présence de queues d'aronde et la demi-queue, destinées à recevoir l'ancien entrait de la ferme n° 31, aujourd'hui disparu, mais dont on vous donne la restitution d'origine (fig. 8). Ce modèle "C" assure une liaison très puissante des sablières, car il doit supporter la transmission des forces qu'engendrent les pannes sablières semi-circulaires de l'abside vers l'extérieur de l'édifice, aux pannes sablières en lignes ; rôle qu'il assume encore parfaitement aujourd'hui. Le modèle "D" se présente sous la forme d'une enture droite à mi-bois doublement chevillée (fig. 6). Son utilisation est courante pour l'aboutement de pannes semi-circulaire. La datation relative, par typologie des assemblages, établie par Henri Deneux⁵⁶, reprise et enrichie par les travaux



Fig. 7. - Détail de la charpente : aboutement de sablière.

menés sous la direction de Patrick Offsummer⁵⁷ propose pour l'aboutement des pannes sablières à mi-bois et queue d'aronde l'exemple de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, daté de 1320. De plus, les plans présentés par le Centre de Recherches sur les Monuments Historiques dans les cahiers intitulés *charpentes*⁵⁸, nous trouvons un mode d'assemblage proche du modèle de jointure "C", utilisé sur le chœur côté sud de la cathédrale de Poitiers, et daté du XIIIe siècle. Nous ne sous-entendons pas que cet assemblage date du XIIIe siècle, mais qu'il est utilisé, au moins, depuis le XIIIe siècle.

Sur cette plate-forme viennent reposer les blochets. Là encore, ces pièces de bois livrent plusieurs informations qui confortent l'hypothèse d'une charpente en deux parties. Après avoir dressé l'inventaire de tous les blochets, nous nous sommes livrés à une étude minutieuse et nous avons observé que les blochets pouvaient être repartis en trois groupes. Le blochet nord de la ferme n° 13 (fig. 9), matérialise le premier groupe. Il est caractérisé par le croisement de deux types d'assemblages en tête : la demi-queue

54. Voir devis aux Archives Communales de Baurech : dossier église.

55. *Les charpentes du XIe au XIXe siècle, typologie et évolution en France du Nord et en Belgique*. Sous la direction de Patrick Hoffsummer, Cahiers du Patrimoine 62, Monum, Edition du Patrimoine, Paris, Juin 2002.

56. Henri Deneux *L'évolution des charpentes du XIe au XVIIIe siècle*, 1927.

57. *Les charpentes du XIe au XIXe siècle, typologie et évolution en France du Nord et en Belgique*. Sous la direction de Patrick Hoffsummer, Cahiers du Patrimoine 62, Monum, Edition du Patrimoine, Paris, Juin 2002.

58. *Charpentes XIIIe, XIVe, XVe, siècles*, C.R.M.H. Ministère de la Culture, 1972, Vol. II et III.

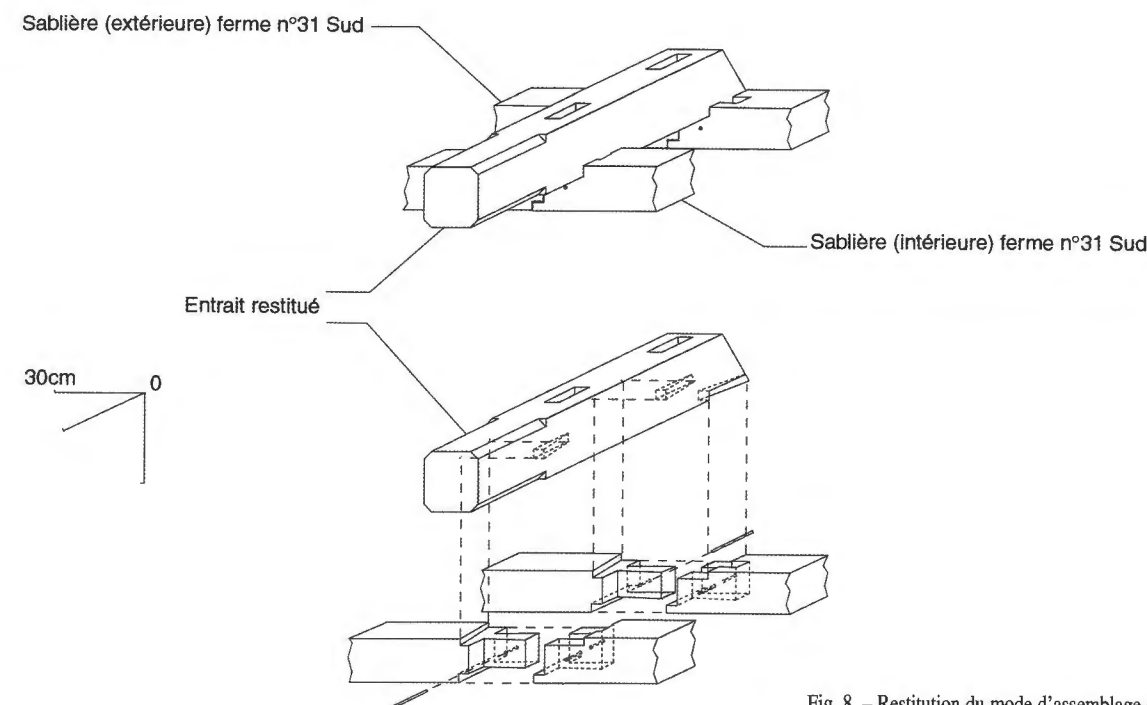


Fig. 8. - Restitution du mode d'assemblage de l'entrait d'origine aujourd'hui disparu sur les jonctions des sablières F n° 31.

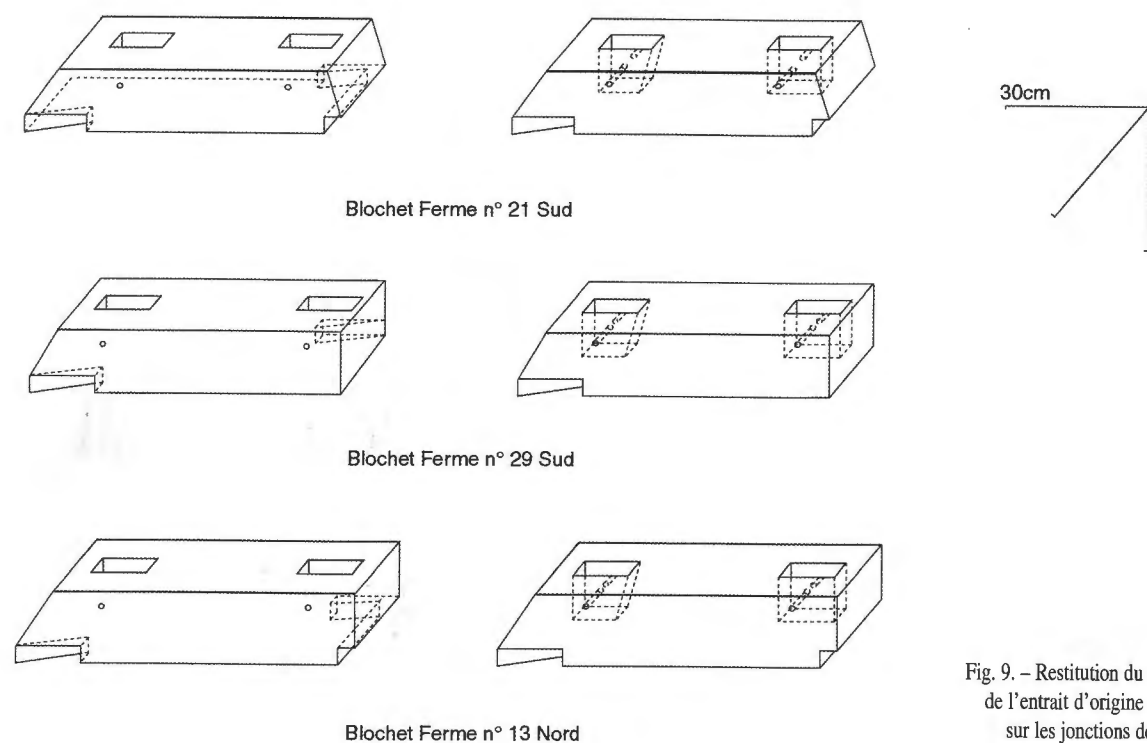


Fig. 9. - Restitution du mode d'assemblage de l'entrait d'origine aujourd'hui disparu sur les jonctions des sablières F n° 31.

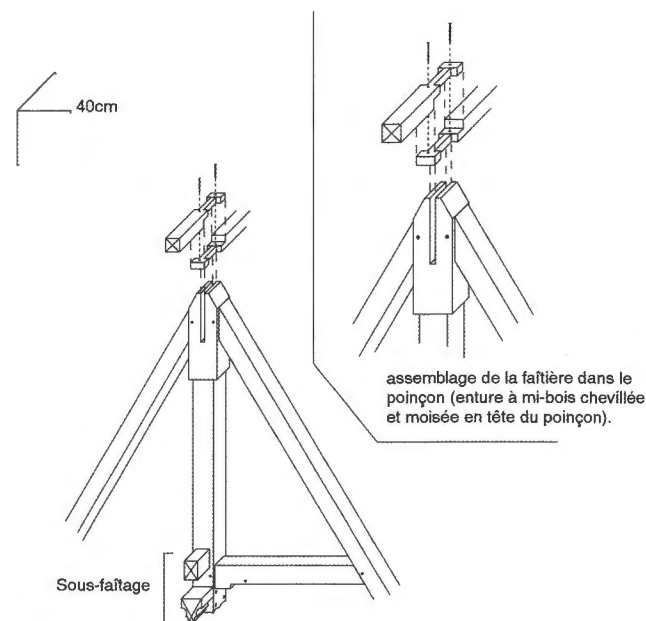


Fig. 10. – Schéma du haut du poinçon de la ferme n° 9

d'aronde et la pomme grasse (dit aussi : à épaulement), l'assemblage de la partie arrière s'effectue en simple demi-queue d'aronde traversante. Les demi-queues d'arondes, avant et arrière, peuvent varier de positions et se trouver à gauche ou à droite du blochet (nous n'avons pas relevé de suite logique pour le positionnement des demi-queues d'arondes). Le deuxième groupe est à l'image du blochet sud de la ferme n° 21 (fig. 9). Mis à part le chanfrein de tête, il est assez similaire au blochet nord n° 13 et décline les positions d'assemblages de la même façon. Enfin un troisième groupe est matérialisé par le blochet sud ferme n° 29 (fig. 9). La grande différence avec les blochets précédents réside dans l'assemblage de tête. Il ne dispose pas, contrairement aux autres, d'assemblage avec épaulement, mais seulement de deux demi-queues d'arondes traversantes et opposées. Ce type d'assemblage forme un groupe assez typique utilisé dans le nord de la France au XIII^e siècle⁵⁹. La répartition sur la plate-forme de ces trois groupes de blochets, offre un sérieux contraste entre la nef pourvue uniquement de blochets du premier et second groupe, et le chevet recouvert strictement par le troisième groupe. La possibilité de deux charpentes associées est ici renforcée. Nous ajoutons que nous n'avons pas tenu compte des blochets nord de la ferme n° 7 et 8 et le blochet de la ferme sud n° 6 ainsi que les morceaux de sablières sous ces derniers, car ils résultent des réparations de 1994⁶⁰.

Le faîtage et le sous-faîtage font partie, lorsqu'ils sont présents, des éléments importants pour l'étude d'une charpente à chevrons formant fermes, car ils sont des pièces essentielles à l'étréssillonement longitudinal. En effet, ces éléments imaginés pour parer au déversement des fermes, ont connu une évolution, et des améliorations remarquables. Cette évolution laisse des marqueurs chronologiques. Sur la charpente de Baurech, nous constatons que l'étréssillonement longitudinal est assuré par l'emploi d'une faîtière, d'une double sous faîtière en crémaillère et des aisseliers qui les relient. Le double sous-faîtage passe au droit des entrails retroussés en les enserrant, maintenant ainsi l'écart entre les chevrons formant fermes. A Baurech, il remplit aussi une fonction décoratives, car la partie la plus basse est moulurée. La lierne supérieure n'est pourvue d'aucun assemblage, elle passe seulement dans une entaille droite permettant surtout d'enserrer les entrails. En revanche, l'entaille cruciforme est présente sur le sous-faîtage mouluré. Nous connaissons l'emploi tardif (XVII^e siècle) de cet assemblage sur les blochets de la chapelle du lycée Bouchardon à Chaumont⁶¹, mais aussi sur le sous-faîtage de Saint-Laurent et de Saint-Sulpice à Paris⁶². De plus le double sous-faîtage est utilisé à la fin du XVe siècle et surtout à partir du XVI^e siècle. En ce qui concerne l'assemblage du faîtage, à mi-bois chevillé et moisé dans le poinçon (fig. 10), il est similaire à celui utilisé dans le chœur de l'église de Naveil⁶³ (Loir-et-Cher) daté de 1541. Enfin, les têtes de chevrons sont assemblées par enfourchement et ne sont pas soumises à une alternance régulière ou une quelconque suite logique. En conséquence, le mode d'assemblage des pièces d'étréssillonement et le sommet des fermes, dans la configuration actuelle, est utilisé dès la fin du XVe siècle dans le France du Nord.

59. *Les charpentes du XI^e au XIX^e siècle, typologie et évolution en France du Nord et en Belgique*. Sous la direction de Patrick Hoffsummer, Cahiers du Patrimoine 62, Monum, Edition du Patrimoine, Paris, Juin 2002.

60. Voir devis aux Archives Communales de Baurech : dossier église.

61. *Les charpentes du XI^e au XIX^e siècle, typologie et évolution en France du Nord et en Belgique*. Sous la direction de Patrick Hoffsummer, Cahiers du Patrimoine 62, Monum, Edition du Patrimoine, Paris, Juin 2002.

62. *Les charpentes du XI^e au XIX^e siècle, typologie et évolution en France du Nord et en Belgique*. Sous la direction de Patrick Hoffsummer, Cahiers du Patrimoine 62, Monum, Edition du Patrimoine, Paris, Juin 2002.

63. *Charpentes Lambrissées XIII^e au XVI^e siècle, régions diverses*, C.R.M.H. Ministère de la Culture, 1972, Vol I.

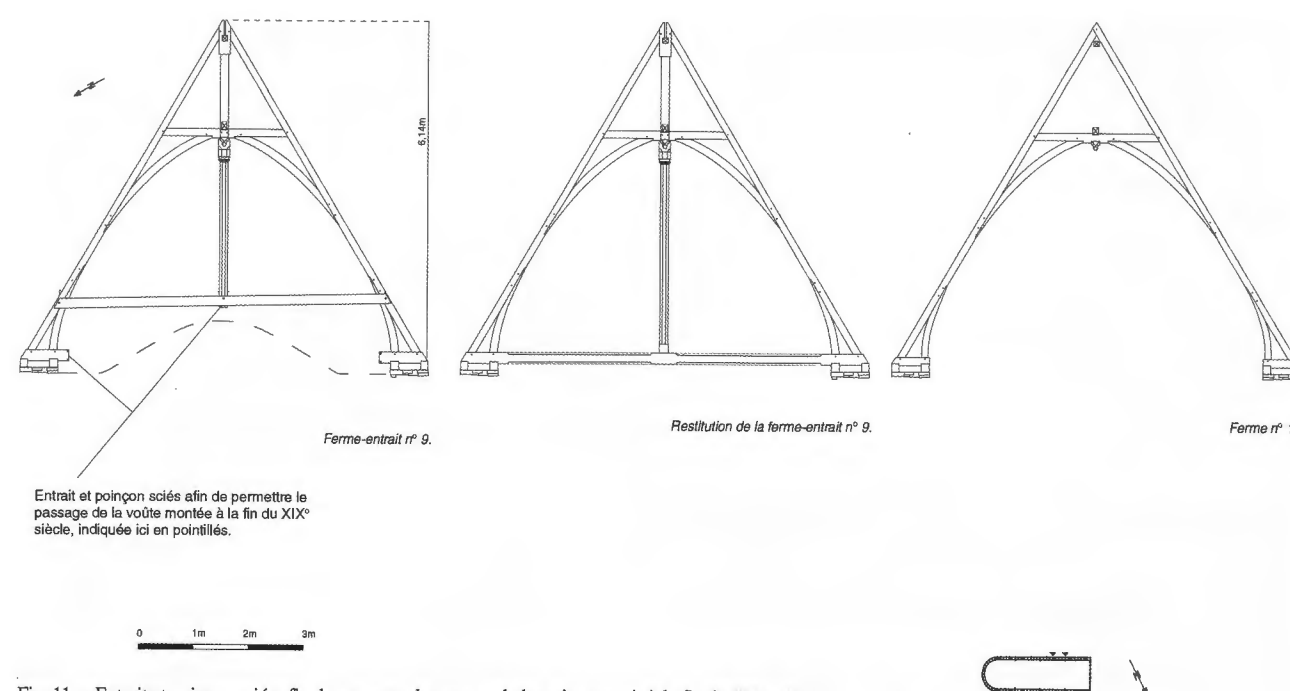


Fig. 11. – Entrait et poinçon sciés afin de permettre le passage de la voûte montée à la fin du XIX^e siècle, indiquée ici en pointillés.

Les fermes à entrail (ou fermes maîtresses) n° 9, 17 et 25, ont toutes trois perdu leurs entrails d'origines (fig. 11). En effet, les entrails ont été sciés puis surélevés et doublés⁶⁴ en 1872, pour permettre le passage des voûtes de la nef. Notons que le pied du poinçon de la restitution (fig. 11) a été imaginé ; le changement de section pourrait se trouver plus haut, notre restitution s'appuie sur le dessin de l'entrait de la ferme n° 1 (seul entrail à avoir échappé à la scie). L'entrait de la ferme n° 31 n'a pas été surélevé pour les mêmes raisons : l'entrait d'origine, dont les extrémités servent de cale à l'entrait actuel, a dû être surélevé car il prenait appui sur les reins de la voûte du chœur, causant de graves dommages à cette dernière. Les préjudices causés sont visibles des combles et concrétisés par une profonde et large fissure.

Les éléments décoratifs sculptés encore visibles se résument : aux chapiteaux des poinçons (fig. 12 et 13), à la série de moulures pratiquées sur le sous-faîtage, et aux divers chanfreins exécutés sur l'entrait de la ferme n° 1. L'analyse de la sculpture des chapiteaux nous révèle des différences sensibles dans la façon. Les chapiteaux des fermes n° 9, n° 17, n° 25 conservent les mêmes proportions, et sont vraisemblablement de facture identique. De plus, si les décorations sont simples, on note néanmoins un cisèlement soigné. Le chapiteau de la ferme n° 1, en dépit de sa mauvaise conservation (il a été exposé longtemps à l'air et aux pluies) nous paraît moins abouti. En témoigne,

l'absence du tore hexagonal surmonté d'une scotie assez profondément creusée, le cisèlement plus grossier, et l'aspect général moins harmonieux. Le chapiteau de la ferme n° 31 est encore différent. Sa physionomie est proche des chapiteaux des fermes n° 9, n° 17, n° 25, mais il n'en reste pas moins une pâle imitation, un mauvais plagiat, sans même le charme de quelques initiatives qu'aurait pu lui accorder son concepteur. À moins que ce soit le contraire, et que le concepteur des chapiteaux des fermes n° 9, n° 17, n° 25, se soit brillamment inspiré du chapiteau de la ferme n° 31. Ce dernier serait alors une pièce originale. Permettez-nous d'en douter, car d'un point de vue esthétique, cette réalisation semble être le résultat d'une exécution rapide et sans soin due à une réparation, plutôt qu'au souci de perfection notable sur les autres chapiteaux.

Les trois liernes moulurées surplombant la nef sont de section et de modénature identique. Celle qui couvrent le chœur accuse une section plus fine. Cet affinement est renforcé par l'effet d'optique que suscite la mouluration "serrée". De plus un changement de section intervient à chaque extrémité de la lisse moulurée du chœur, ce qui n'est pas le cas pour les autres. Ceci conforte notre hypothèse d'une charpente en deux parties.

64. Afin de moiser les chevrons et le poinçon.



Fig. 12. - Parties sculptées de la charpente : poinçon et sous-faîtage. Cliché Alain Tcheney.

Cas particuliers

La ferme de croupe

La ferme de croupe (fig. 14) est celle qui a subi le plus grand nombre de réfections, de là nous vous proposons l'essai d'une chronologie des réparations.

Nous savons par nos observations sur le terrain mais aussi d'après les textes que le haut du poinçon a été changé par l'entreprise Dagan en l'an 2000. La modification commence à l'enture chevillée au-dessus du chapiteau et finit au sommet de la faîtière (fig. 14). Les charpentiers chargés de la réfection ont repris assez exactement l'équarrissage polygonal du haut du poinçon (nous le savons car la partie enlevée a été conservée). Ce détail est fort intéressant car c'est le seul poinçon de la charpente taillé de la sorte, les autres bénéficient d'une section hexagonale dans la partie située sous le chapiteau, mais passé le chapiteau, ils sont de section quadrangulaire comme le montre la figure 10.

D'autre part, il est possible que la réfection de l'extrémité de la faîtière (qui est moisée dans ce poinçon) ait été réalisée dans le même temps. En revanche, nous n'expliquons pas les entures pratiquées dans les extrémités du sous-faîtage. Notre première idée fût que les extrémités du sous-faîtage étant abîmées avaient été changées, mais cela n'est que peu plausible car nous constatons que les mortaises pratiquées dans le chapiteau n'ont pas souffert, ce qui aurait dû être le cas. Notre hypothèse entrevoit donc un changement entier du poinçon de la ferme. Cela expliquerait alors l'exécution maladroite du chapiteau de la ferme n° 31 ainsi que l'équarrissage polygonal du poinçon au-dessus du chapiteau.

Enfin, l'entrait (ferme n° 31) est surélevé (fig. 15). C'est un entrait de grosses sections en bois flache⁶⁵ qui s'est substitué à l'entrait d'origine. D'après les pièces de bois servant à caler la ferme n° 31, il semble que l'entrait

65. Le bois flache : bois qui n'est pas parfaitement équarri.

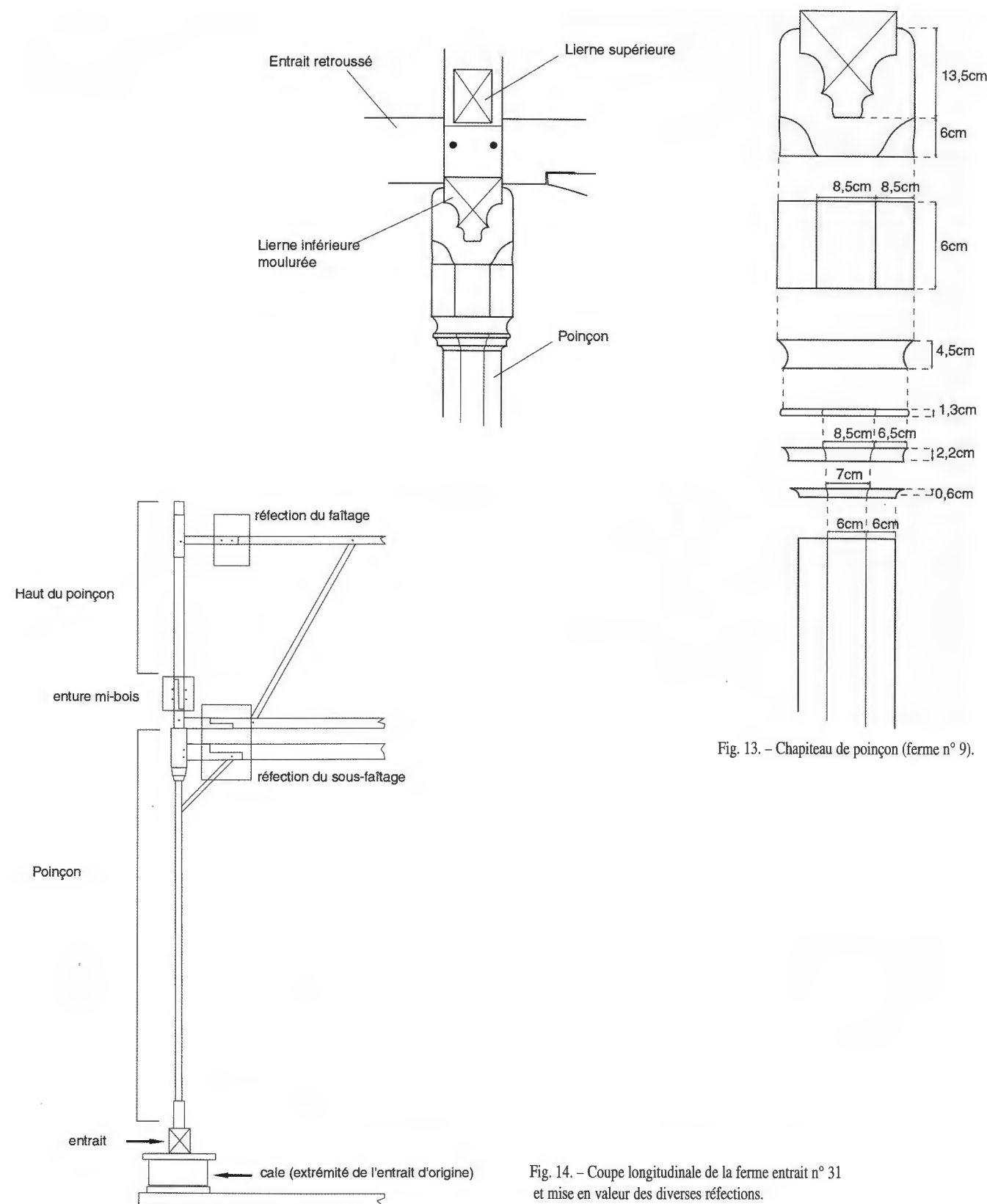


Fig. 13. - Chapiteau de poinçon (ferme n° 9).

Fig. 14. - Coupe longitudinale de la ferme entrait n° 31 et mise en valeur des diverses réfections.



Fig. 16. Charpente de l'abside.



Fig. 15. - Détail de la charpente : entrail surélevé.

précisant était morphologiquement proche de l'entrail de la ferme n° 1. De plus, nous savons que cette surélévation n'a pas eu lieu pendant la campagne de 1872. En effet, les moyens employés pour la réfection de 1872 (les entrails doublés moisent les fermes) sont très différents de celui employé pour la ferme n° 31, l'entrail surélevé repose sur des cales de bois simplement posées les unes au-dessus des autres, et les chevrons arbalétriers et jambettes ont été raccourcis et sont maintenus sur l'entrail, par l'intermédiaire d'assemblages grossièrement taillés en tenon et mortaise.

La chronologie des réfections doit s'établir ainsi : la ferme n° 31 repose au départ sur les sablières, mais les infiltrations d'eaux auxquelles est exposée cette ferme

66. Une ferme de croupe connaît fréquemment ce problème d'infiltration des eaux pluviales à cause de la difficulté à rendre étanche la pointe circulaire au-dessus de la tête de poinçon.

Bauchec St Saturnin	Partie Sud de la charpente (Long. / Longueur / Section : X x Y / Les mesures sont données en centimètres)										Partie centrale de la charpente (L. / Longueur / Section : X x Y / Les mesures sont données en centimètres)										B St	Partie Nord de la charpente (Long. / Longueur / Section : X x Y / Les mesures sont données en centimètres)													
De l'Ouest vers l'Est		Sablières		Blochets		Jambettes		Chevrons		Aisseliers		Poinçons		Entrails		Entrails rousés		Éclaircissement longitudinal		O		Aisseliers		Chevrons		Jambettes		Blochets		Blochets		Sablières			
Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.	Ext.	Int.		
Ferme n°1 Ent. A	71 43,5																					F1 EA	262,5 10x11,5	671 11,5x12	165 13x12										
Ferme n°2																						F2	234 11,5x11	691 13x13	165 12,5x12	63/74 12,5x11,5									
Ferme n°3																						F3	255,5 10,5x13	708 14x12,5	157 14x12	60/67 10,5x11,5									
Ferme n°4																						F4	262,5 13x11,5	698 13x11,5	157 13x12,5	65/70 14x14									
Ferme n°5																						F5	254,5 13x11,5	696 15,5x11	145 13,5x13	65/70 14x12,5									
Ferme n°6																						F6	265,5 14x11	692 11,5x10	163 11x12,5	63/71 14,5x14									
Ferme n°7																						F7	263 14,5x11	710 13x11	157 12x10,5	65/70 11x11									
Ferme n°8																						F8	265 13x12	693 11,5x10,5	155 12x10,5	64/70 11x11									
Ferme n°9 Ent. B																						F9 EB	261 13x11	673 11,5x11,5	164,5 11x11,5	Ent.rait scilicet L=88 S=20x17									
Ferme n°10																						F10	268 13x11	710 12x11,5	138,5 12x10,5	63/69 14x18									
Ferme n°11																						F11	271 12x11,5	693 12x11,5	166 13x10,5	62/69 15,5x15,5									
Ferme n°12																						F12	260,5 13x11,5	696 12x11,5	163,5 13x11	63/68 15x14									
Ferme n°13																						F13	263 14x12	708 12x11,5	163 12,5x11,5	63/71 14,5x15									
Ferme n°14																						F14	259 13x11	705 12x10,5	146 12,5x10	64/71 14,5x14,5									
Ferme n°15																						F15	239 12x10	705 13x11,5	144,5 13x11	56/67 15,5x14,5									
Ferme n°16																						F16	264,5 14x10,5	696 11,5x11,5	154 13x10,5	59/67 14x14,5									
Ferme n°17 Ent. C																						F17 EC	262 14,5x10	675 12,5x13	142 13x10,5	Ent.rait scilicet L=82 S=20x17									
Ferme n°18																						F18	267,5 12,5x11	703 11,5x12	155 12x9	58/68 15,5x14,5									
Ferme n°19																						F19	260 13,5x11	693 11,5x11,5	152 12x9,5	61/70 15x15,5									
Ferme n°20																						F20	258 13x10	693 12x11	155 11x11	56/65 15x13									
Ferme n°21																						F21	252 12x10,5	705 12x11	143 13x11	53/60 15,5x13									
Ferme n°22																						F22	238,5 13,5x10	708 11,5x10,5	140 13x10,5	57/64 15,5x12,5									
Ferme n°23																						F23	239,5 13,5x11	704 12x12,5	163 13x10,5	54/64 15x12									
Ferme n°24																						F24	264,5 13x10,5	692 12x11,5	155 13x9,5	56/65 15,5x12,5									
Ferme n°25 Ent. D																						F25 ED	260,5 13x11	673 12,5x12	141,5 12x11	Ent.rait scilicet L=83 S=21x17,5									
Ferme n°26																						F26	236 14x10	694 12,5x12	138,5 13x9,5	59/67 12,5x13,5									
Ferme n°27																						F27	238,5 13x11	693 11,5x11,5	136 13x10	50/65 12,5x13,5									
Ferme n°28																						F28	248 13,5x10	700 12x11,5	120 13x10,5	59/65 12,5x13,5									
Ferme n°29																						F29	236 13,5x9,5	703 12x11,5	130 13x9,5	61/67 13x13,5									
Ferme n°30																						F30	230 12x11	693 12x9,5	137 12,5x9,5	58/65 12,5x13									
Ferme n°31 Ent. E																						F31 EE	268 10x11	623 12,5x12,5	90,5 12,5x10										
Ferme n°32																						F46	254 13,5x11		12x12	149 13x9,5	62/68 12x13								
Ferme n°33																						F45	243 12x11		14x8	145 13,5x10	60/69 12x13								
Ferme n°34																						F44	244 13x11		12,5x11	142 13,5x9	62/67 13x13								
Ferme n°35																						F43	251 12x11		12x12	146,5 13x9	60/66 13x13								
Ferme n°36																						F42	195 12x10		13,5x12	140 12x7,5	60/67 12,5x13								
Ferme n°37																						F41	229 12x10,5		13x12	143 13x7,5	61/68 13x13								
Ferme n°38																						F40	232 13x8		11x13	144 11,5x12	62/68 12x12								
Ferme n°39																																			

ont dû forcer le changement complet du poinçon et cette restauration s’est attachée à reprendre (assez approximativement) le dessin des pièces remplacées ajoutant l’équarissage polygonal sur toute la longueur du poinçon. Plus tard, c’est au tour de l’entrait de se courber (ou de se rompre !) causant quelques dégâts sur les reins de la voûte (nous connaissons des cas similaires survenus dans d’autres édifices ⁶⁷). C’est à ce moment-là, que le charpentier remplace l’entrait n° 31 par une poutre aux sections exagérées, puis surélève l’ensemble sans tenir compte du risque d’écartement des sablières. Le peu d’attention apportée à ce travail nous laisse entrevoir, le résultat d’un sauvetage rapide. Enfin, la dernière restauration du haut du poinçon, est réalisée en l’an 2000 ⁶⁸ et reprend la forme du poinçon précédent, qui malheureusement, d’après nous, serait déjà le résultat d’une première réfection ...

Des entailles vides d’emploi mais pas de sens

L’examen archéologique nous a permis de mettre en évidence des entailles mi-bois pratiquées sur les sablières intérieures de la plate-forme et dont la fonction était alors inconnue. Ces entailles, aujourd’hui vides, s’intercalent entre les entrails et sont situées approximativement au milieu de chaque travée, ce rythme assez régulier prend fin à la travée de chœur. L’examen du dessous de l’entrait ouest (seul entrait d’origine visible encore aujourd’hui), révèle la présence de trous de clous sur toute sa longueur, et de morceaux de planches sur chacune des extrémités. Ces différentes observations et une restitution sur le plan nous montre que les entailles recevaient des poutres. Ces dernières s’intercalaient entre les entrails de façon régulière permettant alors de clouer le plafond de lambris qui couvrait la nef en 1766. La mention de ce plafond lambrissé dans les textes (voir “apport des textes”), a fait penser à certains que la charpente de la nef était autrefois voûtée de lambris, mais en fait, l’examen archéologique révèle que ce ne fut jamais le cas, et que la mention de “lambris” relève simplement de ce plafond. D’ailleurs, l’Entre-de-Mers connaît plusieurs exemples où, aujourd’hui encore, subsiste de ces plafonds qui mis en place pour la plupart au cours du XVIIIe siècle, servaient à conserver la chaleur dans des églises de moins en moins fréquentées par les fidèles.

Deux charpentes en une, hypothèses et pistes d’études

L’étude a mis en valeur deux parties de la charpente. Une partie à l’est qui recouvre l’abside et la travée du chœur (fig. 16), et la partie ouest qui s’étend sur l’ensemble de la nef. Rien dans les rares textes n’indique les circonstances des étapes de construction. Il serait étonnant que les parties soient issues de la même campagne, mais nous ne devons rien exclure. Toutefois, si comme nous le pensons la charpente actuelle est l’aboutissement de deux campagnes, il nous a paru important de présenter des faits qui peuvent expliquer, ou du moins permettent d’entrevoir les causes de cette éventuelle double campagne.

Notre première hypothèse est que la réfection d’une partie de la charpente est due à un quelconque accident ou incendie.

Une deuxième piste nous semble plus proche de la réalité. En observant les combles au-dessus du chœur, nous constatons que le haut de l’arc triomphal est arasé et qu’il pourrait avoir porté un mur de refend, semblable au mur de refend qui séparait la toiture du chœur de celle de la nef à Saint-Caprais de Bordeaux ⁶⁹, où comme il en existait sûrement un à l’église Saint-Saturnin de Camarsac ⁷⁰. Ce phénomène d’ailleurs se vérifie aussi dans d’autres édifices de cantons voisins, l’église Notre-Dame de Castelvieu en est un exemple. Les murs de refend autorisaient sans doute la mise hors d’eaux du chœur avant de finir la construction de l’édifice, pour pouvoir célébrer le culte. Ainsi, pour l’église de Baurech, il se peut que l’église dans un premier

67. Jean-Auguste Brutails : *Les Vieilles Eglises de la Gironde* Bordeaux, 1912.
68. Une nouvelle fois se sont les infiltrations d’eaux en tête du poinçon qui en sont la cause!
69. Dossier des Monuments Historiques Département 33, Canton de Créon, Saint-Caprais de Bordeaux, 2078. (Dessin de H. Maignan / cliché Dubau 76.33.1814 v)
70. Dossier des Monuments Historiques Département 33, Canton de Créon, Saint-Saturnin de Camarsac, 1705. (plan n° 4 réalisé par l’architecte E. Ballion en 1995).

temps, ait porté deux charpentes différentes, une sur la nef l’autre sur le chœur. Puis dans un second temps, la fabrique peut avoir décidé de supprimer le mur de refend afin d’établir un couvrement homogène, soit en liant les deux charpentes (qui seraient alors du même type) soit en supprimant la charpente de la nef pour prolonger celle du chœur.

Les limites de l’étude

Cette étude a permis de constituer une typologie complète des assemblages, des pièces de bois, et des éléments décoratifs de la charpente de la nef. Cette typologie offre aussitôt un instrument de comparaison précis, non seulement avec d’autres sites girondins en vue d’une étude régionale, mais encore, avec le reste de la France. La seule ombre au tableau reste l’absence de datation par dendrochronologie. Cela se traduit par des carences et des approximations au niveau des datations d’assemblages, et a pour effet de limiter notre champ d’investigation.

Conclusion

L’exemple de l’église Saint-Saturnin de Baurech nous démontre comment la mise en place d’une charpente dépasse la simple volonté de couvrir un édifice. Le choix des fabriciens pour cette charpente apparente est un acte, bien entendu, réfléchi au niveau économique, mais et surtout, raisonné en terme de volume et de style.

Quant à l’esthétique architecturale de l’église, elle résulte de remaniements liés à “l’expression d’un art gothique”, vu et exprimé par une fabrique aux revenus limités. Les fabriciens ont cherché, par l’utilisation de techniques originales, non seulement à valoriser leur édifice, mais plus encore, par le biais d’une architecture peu commune et au détriment de largesses financières, à rivaliser avec les nombreuses églises de l’Entre-deux-Mers afin d’obtenir une place à part. Cette place, je crois que l’église de Saint-Saturnin l’occupe encore aujourd’hui, et qu’elle la doit autant à son style architectural qu’à la manière dont il fut pensé.

Glossaire

Glossaire non exhaustif, dont les définitions ont été extraites des trois ouvrages suivants :

* *Les charpentes du XIe au XIXe siècle* Editions du Patrimoine, Paris, juin 2002, Cahiers du Patrimoine n° 62 ; p. 353 *Glossaire*, Patrick Hoffsummer et Alain Prévot.
** *Architecture, méthode et vocabulaire*, par Jean-Marie Pérouse de Montclos, 3° édition : Editions du Patrimoine, Paris, 2000.
*** *Traité théorique et pratique de charpente* de Louis Mazerolle, 1889, rééditions H. Vial, Dourdan.

Aisselier* : n. m. Elément, droit ou courbe, assurant la rigidité de l’angle formé par deux pièce de bois. La jonction d’un entrait retroussé avec un arbalétrier peut être renforcé par un aisselier ayant pour fonction d’assurer ou de renforcer la stabilité transversale de la charpente.

Aisselier** n. m. ou esselier, esselière : Lien travaillant dans un plan vertical soulageant une pièce horizontale et portant sur une pièce oblique ou verticale. L’aisselier plein est une console. Désigne plus particulièrement le lien sous un entrait Mathurin Jousse.

Aisselier*** : Pièce de bois droite ou courbe, telle que lien, contre-fiche, employée pour fortifier un assemblage.

Blochets* n. m. : Pièce de bois moisée ou massive de faible longueur, placée horizontalement au niveau de la sablière. “Blochet” (au XIVe siècle blochet) serait le plus ancien des dérivés de bloc. Sa forme, probablement dialectale, s’est imposée au XVIIe siècle, au détriment de bloquet (1392). Le mot a eu le sens de “billot”, se spécialisant pour

désigner une pièce de charpente horizontale recevant l’arbalétrier et le réunissant à la sablière.

Blochets** n. m. : Petite pièce horizontale d’une ferme occupant la même position que l’entrait au pied de l’arbalétrier, mais arrêtée à quelque distance de celui-ci. Sa longueur est généralement calculée de manière qu’il puisse recevoir également le pied d’une jambette ; lorsqu’il se prolonge au-delà de ce pied, il est dit saillant. Les deux blochets d’une ferme constituent une sorte d’entrait interrompu.

Blochets*** : Pièce de bois moisée ou non, placée horizontalement, et reliant le pied de l’arbalétrier d’un comble avec la Jambe de force.

Charpente à chevrons formant fermes ou charpente à chevrons portant fermes* : n. f. Charpente dans laquelle chaque couple de chevrons constitue un élément de structure assimilé à une ferme, car il est raidi par un réseau d’éléments secondaires destinés à le stabiliser. Certains suivent Viollet-le-Duc en parlant de “chevrons portant fermes” (Pérouse

de Montclos Architecture, méthode et vocabulaire, 3^e édition : Editions du Patrimoine, Paris, 2000). D'autres, comme Jean-Louis Taupin, critiquent les deux appellations et souhaiteraient adopter une expression plus proche de la réalité de la structure. On distinguerait ainsi les charpentes "à chevrons porteur" (formant fermes) de celles à "chevrons portés" (charpente à ferme et à pannes).

Charpente lambrissée** : n.f. Charpente habillée intérieurement d'un lambris. Par assimilation des formes de ce lambris avec des voûtes, on parle de charpente lambrissée en berceau plein cintre, brisé, etc. (Note de l'auteur : nous rappelons que certains chercheurs comme Marcel Le Port, préfère parler de "charpente voûtée de bois" à l'appellation de "charpente lambrissée").

Chevile***, n. f. : Petit morceau de bois à section circulaire et de forme légèrement conique servant à maintenir les assemblages.

Chevron*, n. m. : Pièce de bois de faible équarrissage qui, dans les charpentes, sert à supporter la couverture : les chevrons s'assemblent et s'appuient en pied sur la sablière, en tête sur la faîtière, et (pour les charpentes à chevrons portant pannes) à leurs points d'appuie intermédiaires sur les pannes.

Chevrons*** : Pièces de bois qui, dans les combles, supportent les lattis ou voligeages.

Chevron-arbalétrier**, n. m. : Pièce oblique des charpentes à chevrons formant fermes qui jouent à la fois le rôle d'arbalétrier et de chevron.

Contreventement* / **, n. m. : Ensemble de pièces qui réunissent les fermes entre elles et les empêchent de se coucher les unes sur les autres (déversement, ndlr). Les principales pièces de contreventement sont les faîtages, les sous-faîtages, et les pannes. Le contreventement est généralement complété par des étrésoillons et des liens.

Coyau*, n. m. : chacun des chevrons cours placés à la base des combles à forte pente pour adoucir l'égout.

Coyau*** : Pièce de bois portant d'un bout sur la partie inférieure des chevrons de l'autre sur la saillie de l'entablement pour adoucir la pente d'une couverture.

Entrait*, n. m. : Pièce de charpente, généralement horizontale, joignant les deux arbalétriers d'une ferme. Simple ou moisé, l'entrait s'oppose à l'écartement des arbalétriers, tandis qu'au milieu de sa portée il est soulagé par le poinçon.

Entrait retroussé*, n. m. : Entrait dont l'emplacement a été placé plus haut que le pied des arbalétriers pour dégager l'espace du comble. De même que l'entrait qu'il remplace, il a pour fonction d'empêcher l'écartement des arbalétriers. Son assemblage avec ceux-ci est donc conçu pour travailler à la traction : de ce fait l'entrait retroussé est souvent en moise. Les fermes avec entrait retroussé n'ont pas d'entrait. Ne pas les confondre avec le faux-entrait.

Enture*, n. f. : Jonction de deux pièces de bois placées dans le prolongement l'une de l'autre, au moyen d'assemblage de profils divers. Ainsi, l'enture peut-être droite, biale, désaboutée, en fourche, en trait de Jupiter, etc.

Enture*** : Assemblage bout à bout avec entaille de deux pièces de bois.

Faîtage***, n. m. ou faîtière, n. f. : Pièce de charpente placée horizontalement au sommet d'un comble. Généralement constitué d'un élément par travée, le faîtage relie les fermes entre elles, participe au contreventement de la charpente (avec les liens et les poinçons) et supporte la tête des chevrons.

Ferme de tête**, n.f. : ferme au nu d'un mur, formant pignon.

Flache**, n. m. : pièce qui ne pourrait être parfaitement équarrie sans beaucoup de déchets du fait de ses défauts. Le bois flache sommairement taillé ne présente pas d'arêtes vives.

Jambette**, n. f. : lien travaillant dans un plan vertical, soulageant une pièce horizontale et portant sur une pièce verticale ou oblique.

Lien*, n.m. : pièce de bois oblique placée dans l'angle de deux autres pièces, pour les stabiliser par triangulation. Les aisseliers sont des liens.

Lierne*, n.f. : 1 pièce de bois employée dans les charpente à la Philibert de l'Orme, pour réunir les formes entre elles. 2 Pièce de bois destinée à réunir toutes les solives d'un plancher et remplacée de nos jours par des entretoises. 3 Nom parfois donné aux sous-faîtages, du fait que, dans la charpente à chevrons formant fermes, ils relient les entrails retroussés, lesquels sont assimilés aux solives d'un plancher.

Mi-bois *, n. m. : 1 enture destinée à assembler deux pièces de bois perpendiculaire entre elles ou placées dans le prolongement l'une de l'autre. 2 Entaille à mi-bois : assemblage de deux pièces entaillées par moitié et placées dans un même plan comme dans une croix de Saint-André.

Moise** n. f. : couple de deux pièces jumelées, enserrant plusieurs autres pièces. Une pièce est dite moisée lorsqu'elle est pris dans une moise, et en moise quand elle est formé par une moise : poinçon en moise, entrait en moisant le poinçon.

Panne* n. f. : pièce de bois généralement posée de niveau sur les arbalétriers, où elle reporte les charges que lui transmet la couverture, tout en reliant les fermes.

Panne faîtière*, n.f. : panne posée au sommet d'un comble (voir "faîtage").

Plate-forme*, n.f. : désigne parfois la sablière posée sur un mur. Pour les charpentiers, la plate-forme est employée dans les charpentes anciennes, lorsqu'elle est composée de deux sablières réunies par des blochets de chevrons formant fermes.

Poinçon*, n.m. : pièce verticale, qui entre dans la composition des fermes à l'axe desquelles il se place généralement. En tête le poinçon reçoit les arbalétriers, et en partie basse, le pied des contrefiches, tandis qu'il s'assemble sur l'entrait pour le soulager au milieu de sa portée. Perpendiculairement au plan de la ferme, il reçoit le faîtage et les liens de faîtage, qui stabilisent la ferme dans sa position verticale.

Sablière**, n.f. : pièce maîtresse horizontale placée sur l'épaisseur d'un mur dans le même plan que celui-ci. Les sablières de toit, perpendiculaires aux fermes, portent celles-ci de chaque côté.

Sous-faîtage**, n.m. : pièce horizontale placée au-dessous d'un faîtage dans le même plan vertical.

Volige*, n.f. : planche de longueur variable, qui se cloue sur les chevrons et supporte le matériau de couverture.



Revue archéologique de Bordeaux, tome XCIII, année 2002, p. 141-149

L'estey et le port en Bordelais à la fin du Moyen Age

d'après les Archives Historiques du département de la Gironde

par Philippe Calmettes *

Cette contribution est extraite des recherches débutées au cours d'un D.E.A.¹, s'intégrant au programme " Terres basses " développé par l'Institut de Recherche Ausonius de Bordeaux. Ce programme vise à étudier l'occupation du sol et du peuplement des terres basses des vallées de la Garonne et de la Dordogne, de l'Antiquité à la fin du Moyen Age. Il comprend un certain nombre de thèmes étudiés comme la géomorphologie, l'archéologie, l'habitat et le peuplement, les voies de communication, les aménagements hydrographiques et les ports qui nous concernent ici plus directement. Toutes ces problématiques sont développées actuellement dans le cadre d'une thèse entreprise sous la direction de P. Araguas. Elle a pour objet l'étude des franchissements, des aménagements portuaires et autres infrastructures des vallées de la Garonne et de la Dordogne et plus largement de leur réseau hydrographique, en Bordelais, à l'époque médiévale.

L'aire géographique retenue comprend les terres basses des vallées de la Dordogne au nord et celle de la Garonne au sud, jusqu'à leur confluence au bec d'Ambes, traditionnellement reconnus comme limite amont de l'estuaire de la Gironde. Par ce dernier, la marée remonte 160 km en amont de son embouchure. Le cadre de la recherche s'intéresse par conséquent au secteur de deux vallées (fig. 1), soumis directement et indirectement à l'influence de la marée. Elles encadrent et délimitent une zone de plateau, l'Entre-deux-Mers, drainée par de

multiples rivières et petits cours d'eau affluents des deux "mers". Ces ruisseaux ou esteyes dans le Bordelais, dont le cours inférieur est lui aussi assujéti au jeu des marées, sont tout particulièrement concernés par l'objet de notre présentation. Cette dernière portera sur une caractéristique régionale importante, particulièrement significative pour la période qui nous préoccupe, l'association de l'estey et du port, à travers l'exemple des petits ports situés dans les zones de palus proches de Bordeaux, à l'embouchure des esteyes.

L'estey

Cette étude ayant pour cadre le bassin Garonne-Dordogne dans le pays bordelais, nous avons été très souvent amené à rencontrer les termes décrivant le réseau hydrographique régional. Parmi les sources rencontrées, le terme d'estey est le plus répandu. Il décrit indistinctement les ruisseaux situés autour de Bordeaux sur la rive gauche

* Doctorant à Ausonius. Institut de Recherche sur l'Antiquité et le Moyen Age. Maison de l'Archéologie - Université Michel de Montaigne Bordeaux.

1. Calmettes P., *Etude lexicographique des aménagements portuaires à Bordeaux ainsi que de la Garonne et de ses affluents au Moyen Age (XIIe-XVe siècles)*, D.E.A., université Bordeaux III.

de la Garonne et ceux localisés en bordure de l'Entre-deux-Mers. En gascon un ruisseau se traduit par les mots *de riù, jalle ou estey* ². Dans les zones francisées, ou après 1453 pour Bordeaux, on parlera d'estier ou d'étier. D'après L. Drouyn, un estey est plus particulièrement approprié aux ruisseaux dans lesquels le flux se fait sentir, c'est à dire aux affluents d'un fleuve. La définition la plus simple est donnée par J. Bernard ³, et tient en une ligne : conformément à leur étymologie, "les esteys sont de minuscules estuaires remontés par le flot". Ils posséderaient donc une racine commune avec "l'estuaire". L'étymologie de ce dernier proviendrait du mot latin *aesterium* ⁴ décrivant un marécage ou une réserve d'eau plus ou moins artificielle. Ce n'est que très récemment qu'il a prit son sens actuel, c'est-à-dire "l'embouchure d'un fleuve où se font sentir les marées".

Par sa nature, il va s'avérer particulièrement bien adapté à l'installation de ports. Nous rapportons ici un témoignage dans lequel le géographe grec Strabon décrit dans ses *Geographica* ⁵ un *estey*, soulignant déjà ses avantages pour la batellerie :

"Les étiers [...] sont comme les fleuves accessibles à la navigation à partir de la mer, non seulement pour de petites embarcations mais aussi pour de grands bâtiments [...]. Ils font pénétrer la mer à l'intérieur du territoire. Semblables en apparence, à des ravins de moyenne profondeur ou aux vallées de petites rivières, ils se prolongent sur plusieurs stades et, quand au moment du flux, la montée des eaux de la mer les remplit, on peut les remonter en bateau aussi bien que les fleuves..."

Pendant l'Antiquité, l'estey est reconnu et utilisé pour ses qualités d'abris ainsi que sa facilité d'accès. L'attrait qu'il représente ne paraît pas s'estomper ensuite. Il est encore utile de souligner que l'activité portuaire de Bordeaux s'est développée autour de ces derniers. Si les zones portuaires de Bordeaux ne se concentraient pas uniquement à eux (sites en rivière), ils constituaient néanmoins l'intermède privilégié recherché entre la rivière et les quartiers commerçants.

Notions de "port"

Toutefois, si la définition de l'estey semble acquise (on verra plus loin que ce n'est pas si simple), il est indispensable de s'intéresser à celle du port.

Qu'est-ce qu'un port ? Se pencher sur cette notion qui semble évidente s'est avéré enrichissant. En effet, plusieurs réalités se cache derrière cette appellation, deux exemples de définitions pour s'en assurer :

Litré, il s'agit d'un : "lieu sur une côte où la mer s'enfonce dans les terres et offre un abri aux bâtiments. On dit souvent port de mer pour le distinguer des ports sur des rivières. Endroit, dans une rivière, où l'on embarque et débarque les marchandises".

Une définition peut-être plus explicite, car en plus d'une indication fonctionnelle, elle souligne un aspect de sa nature, un aspect anthropique, celle du Grand Robert : "abri naturel ou artificiel aménagé sur une côte pour recevoir et protéger les navires, et installé de manière qu'ils puissent opérer leur chargement et déchargement".

L'emploi du terme port ne pouvant à lui seul nous renseigner sur un quelconque aménagement spécifique (par définition un port n'est pas forcément doté de quais, de pontons ou bien d'infrastructures importantes), d'autres éléments comme les milieux dans lesquels ils s'inscrivent, leurs localisations, leurs fonctions, sont en outre susceptibles d'apporter des précisions intéressantes.

Nous avons pu constater l'importance des localisations portuaires en estey pour la période. L'association de ces deux éléments se constate aisément dans les textes, puisque un certain nombre de toponymes d'esteys soulignent le lien qui les unis au port et semble les intégrer au rôle qui lui est dévolu. C'est le cas par exemple à Arveyres, où il est fait mention en 1341 d' "*estey* du grand port d'Arveyres" ⁶ ou bien, plus proche de Bordeaux, dans la paroisse du Tourne, d' "*estey* du port" ⁷. Cette caractéristique est valable pour les sites situés dans la paroisse de Floirac (fig. 2), que nous allons détailler à travers l'utilisation de deux sources, l'une textuelle, l'autre figurée.

2. Drouyn L., *Bordeaux vers 1450*, p. 163 n. 1.

3. Bernard J., *Navires et gens de mer à Bordeaux (vers 1400-vers 1500)*, p. 55.

4. Coquillas D., *Les rivages de l'estuaire de la Gironde, du néolithique au Moyen Age*, p. 15. Les *Comptes de l'Archevêché* dont une partie est publié dans les Archives Historiques de la Gironde confirment l'affiliation certaine de ces deux termes, en nous fournissant la transcription latine de l'estey, c'est à dire, *asterio, asterium* : A.H.G., T21, 1354, p. 342 ; 1361-1362, p. 596, 672.

5. STRABON, *Géographie*, III, 2, 4-5, dans Coquillas D., *Les rivages de l'estuaire de la Gironde, du néolithique au Moyen Age*, p. 226-227.

6. A.H.G., T8, 1341, p. 98-99.

7. A.H.G., T10, 1460, p. 133.

L'estey et le port dans les textes

Les ports de la rive droite de la Garonne sont tous décrits dans les textes comme étant situés à l'embouchure d'un estey. Les mentions portuaires qui concernent ces ports situés dans la banlieue de Bordeaux, ont permis de révéler une affiliation commune à tous les sites. En effet, pour chacun d'entre eux on retrouve associés les termes de port, d'estey, de vigne, d'aubarèdes, et de chemins. C'est le cas du port d'Andissans que nous allons prendre en exemple (fig. 2).

La mention concernant ce port provient du Second Cartulaire de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux ⁸, correspondant à la seconde moitié du XIIIe siècle (1263). Son existence nous est connue à l'occasion d'une donation faite par Gaillard de Cursan, clerc, à l'abbé de Sainte Croix, de certains fiefs situés dans la paroisse de Floirac ⁹. Le port compris dans cette donation était situé rive droite de la Garonne, au lieu appelé, précise l'extrait, selon la forme : *Andissans, deu Dissan*, ou encore *d'Endissans* : "*...eu loc aperat Andissans...*".

On sait qu'il était placé sur un estey, l'estey d'Andissans, sans doute à son embouchure : "*...Et ans meis dat tot lo port d'Andissans et l'ester et la ima e u paduent ab totz lors apartenemens...*", comme le souligne le texte, sont cédés : le port d'Andissans, l'estey et la "ima" (partie située proche du rivage, le bord de la rivière).

Cet extrait est d'autant plus intéressant qu'il nous décrit de manière complète le lieu-dit, aussi bien ses aménagements que ses plantations qui semblent étroitement liés :

Le mot utilisé dans ce document pour décrire ce secteur d'Andissans concerné par la donation, est *bordiu*, le bourdieu :

"eu loc aperat Andissans..... de la bia qui ba à La Sois en jusqu"à au cap de l'ester, et tot lo bordiu que i aue ab sos apartenemens e us affeuatz...", "*...que na Robert de Franx lo deu deu bordiu et de so qu'en tene deus medis en Galhart, à Andissan de bordiu P. de Lengón*".

Les bourdieux étaient nombreux dans les paroisses de l'Entre-deux-Mers qui bordent la Garonne face à Bordeaux. Le terme de *bordiu* serait apparu au XIIIe siècle, ce que les limites chronologiques de notre extrait semble confirmer, pour se généraliser ensuite au cours du Moyen Age. Le bourdieu apparaît comme un nouveau type d'exploitation ayant pour vocation principale l'usage viticole. Là encore, notre extrait s'inscrit bien dans ce cadre puisque plusieurs

mentions de vignes y sont présentes : "*...per las binhas que tenen jusqu à la clausura de la terra d'Andissans*", "*...per las binhas qu'en medis a Rostanh ne tene costa l'ester d'Andissan...*".

Ces zones nouvellement créées gagnées sur la palu (zone marécageuse en bordure du fleuve), impliquaient la présence d'aménagements liés au drainage et à l'assainissement de tels milieux. C'est pour ces raisons que de nombreux petits ports, localisés essentiellement à l'embouchure de petits esteys virent le jour, c'est le cas du port d'Andissans.

Certaines des infrastructures mises en place sur la terre d'Andissans sont spécifiées dans l'extrait :

"per aissi cum son dens la clausuras deu fossetz, et las terras boitas que..... tene à sa man (...) en jusqu au ffoissat qui es au cap de las binhas na Rostanh deu Mercat ; pero, per l'esperle deudeit na Rober de Franx, deu passar lo fruitz de las binhas que Bonasos de La Rocera i ten ; e u medis en Galhardz que pod creisser l'ester, aysi cum es comensatz, en jusqu à la binha na Robert de Franx ; e us XX. s. de cens que maester Giraus de La Ceuba [La Sauve] lo deu.....per IIII. sous que u ten dens la clausura d'Endissans ; e totz aquetz VI. s. d'esperle que Girautz de La Tasta [La Taste] lo deu per I. sou qui es à la perssinta d'Andissan dessus deita, pres lo son maestre Geraut de La Ceuba, d'una part, e u portau de la clausura d'Endissan debert Herrois, d'autra ; e us V. s. de cens et II. d. d'esperle que Bigoros, l'especiers, lo deu per I. son qu'en ten Audissans ; e us V. s. de cens et II. d'esperle que Arnautz de Laubergia lo deu (...)"

Les fossés de drainage, les "fossetz"

Une digue ou levée de terre pouvant faire office de chemin entre les propriétés, la "perssinta d'Andissan". La culture de la vigne rouge dans les palus exige qu'on les entoure de digues ou préceintes pour lutter contre les eaux.

Une clôture, la "clausura d'Endissans"

Un *estey*, "l'ester d'Andissans" servant à évacuer les eaux. L'aménagement de ce dernier est souligné par l'expression "creisser l'ester" qui sous-entend une modification de ses dimensions : une augmentation, un agrandissement ou peut-être un simple récurage. A ce

8. A.H.G., T27, 1263-1275, p. 228.

9. A.H.G., T27, p. 225-232.

propos, un acte ¹⁰ contemporain de celui qui nous pré-occupe et portant sur une terre située à Paludate (zone de palu au sud de Bordeaux), signale à ce sujet un certain Pierre Iteir, désigné par la fonction de terrassier ou cureur de ruisseau (estereir). On peut supposer que certains avaient fait de l'entretien des esteys une véritable spécialité :

“...parroissien de Saint-Michel, et à ses successeurs, d'une pièce de terre située à l'entrée de Paludate, au lieu appelé au Pont-Ayquart, entre la terre d'en Vidau de Camparian et les vignes de W. Blanc, et de Ramon de Saint-Genès ; d'un bout au chemin commun, et de l'autre, à la vigne de feu Ramon Vivens ; plus une autre pièce de terre située près du Pont-du-Guit, entre deux chemins, d'un bout, à la vigne que Pierre Itier (Peir Iteir), le terrassier ou cureur de ruisseau (l'estereir), tient de Jean Dissante...”.

Exemple d'une source figurée

Ce plan ¹¹ (fig. 3), apporte une excellente illustration des liens qui unissent tous ces éléments. Bien que non daté, il accompagne des documents compris entre 1690 et 1697. Il est probable qu'il soit contemporain de leur rédaction. Les pièces auxquelles il est joint proviennent d'un procès opposant le commandeur à un particulier.

Cette représentation concerne un secteur de palu compris dans la paroisse de Floirac, essentiellement composée de bourdieux et de vignes, une zone occupée par les ports de La Souys et de Noguey :

Les chemins y sont très bien indiqués et le fait qu'ils soient délimités en zones sombres, laisserait entrevoir une surélévation pouvant correspondre à un usage d'endiguement.

En bordure de la Garonne (appelée “mer”), les plantations stabilisatrices des berges, proches du port de Noguey (probablement des ormes), sont facilement identifiables.

Les bourdieux sont clairement clôturés (*clausura* et *portau*). On constate que le bourdieu de M. de la Salle est bien enserré par ce qui semble être une digue (*percinta*), qui reliant le Grand chemin du port de La Souys au rivage, peu démontrer en plus de son rôle protecteur, un rôle d'accès.

Par ailleurs, on constate que le port de Noguey occupe la partie de l'estey décrite sous le terme de grand Estey. En effet, il est probable qu'à cet endroit on ait aménagé une voie navigable plus large destinée à accueillir les bateaux, contrairement au petit Estey qui est dans le prolongement du précédent, les deux étant distincts par la présence d'un pont. Ainsi, le port n'est pas cantonné à la simple confluence

de l'estey avec le fleuve, il correspond ici à toute sa partie inférieure, comprise entre la Garonne et le pont, celle qui offre l'abri nécessaire aux bateaux et qui est sous l'influence des marées. Cette idée tendrait à rejoindre l'expression de “croisser l'estey” qui sous-entendrait un élargissement artificiel, mentionnée au sujet du port d'Andissans ¹² localisé un peu plus en amont dans la même paroisse.

Ce plan présente bien les moyens mis en œuvre à partir du XVIII^e siècle pour mettre en valeur les terres marécageuses. Ces créations artificielles ne s'effectuent pas sans efforts ni sans moyens, car les aménagements exigent un entretien permanent. Mais surtout, elles nécessitent toujours la présence de ports locaux par où l'acheminement des vins en particulier peut s'effectuer. L'étude de ce document paraît bien adaptée à l'application d'une démarche régressive. Toutefois, elle ne doit pas s'écarter d'une ligne prudente consistant à garder une attitude critique s'accompagnant d'un certain nombre de réflexions comme la pertinence et les limites d'une telle démarche, la “réalité” ou la fidélité du paysage représenté par la source planimétrique, les codifications et les normes utilisées par le dessinateur ou bien encore la traduction incertaine et aléatoire d'un terme.

Apports et limites de cette approche

Un certain nombre de questions subsistent, renforçant l'intérêt de se pencher sur ces secteurs qui semblent pourtant traditionnellement bien connus de l'historiographie bordelaise :

L'organisation du lieu-dit d'Andissans et du bourdieu :

Malgré l'apport réel des deux documents détaillés, il existe encore des lacunes certaines quant à l'organisation du bourdieu et à l'aspect de certaines infrastructures l'impliquant. C'est le cas du terme “clausura” qui, dans son sens premier désigne la clôture, mais pourrait-être également utilisé pour exprimer l'endiguement d'une parcelle de marais. Notre exemple associé à la “clausura” le nom du lieu, la “clausura d'Endissans” ou encore “la clausura de la terra d'Andissans”, cela sous-entendrait la clôture ou l'endiguement d'une partie importante, ou peut-

10. A.H.G., T27, 1276/77, p. 241.

11. A.D.G., H. 2170, Archives de la commanderie de Bordeaux.

12. A.H.G., T27, 1275, p. 228 ; définition du Dictionnaire Occitan-Français, La Palenqueta, C.R.D.P., Toulouse, 1998.

être même de la totalité de la zone. Y est ajouté l'existence d'un “portau de la clausura d'Endissans”, littéralement, un portail. Toutefois, il n'est pas possible de déterminer la nature précise ni de la “clausura”, ni du “portau” s'agit-il d'une véritable porte, d'un simple passage ou bien d'un accès associé à une barrière, un mur ? Il faut également ajouter que la source figurée présente des aménagements mis en place au XVIII^e siècle, l'assainissement des zones humides s'effectue à plus grande échelle à l'aide de moyens plus importants qu'auparavant, la réalité présentée est donc peut-être différente.

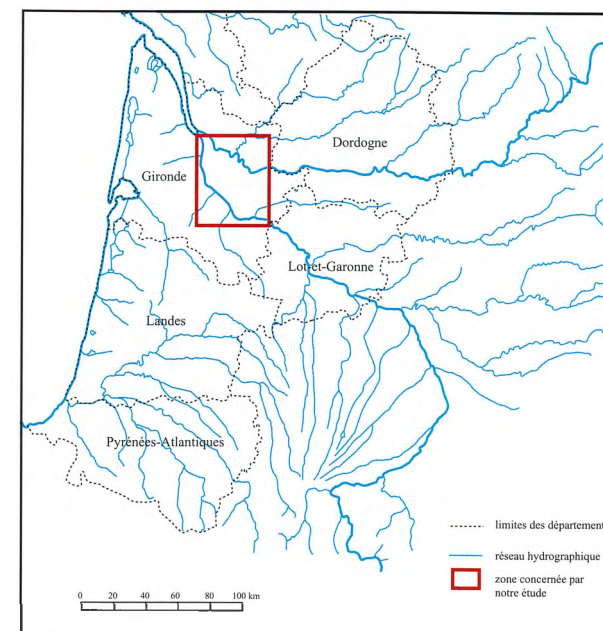
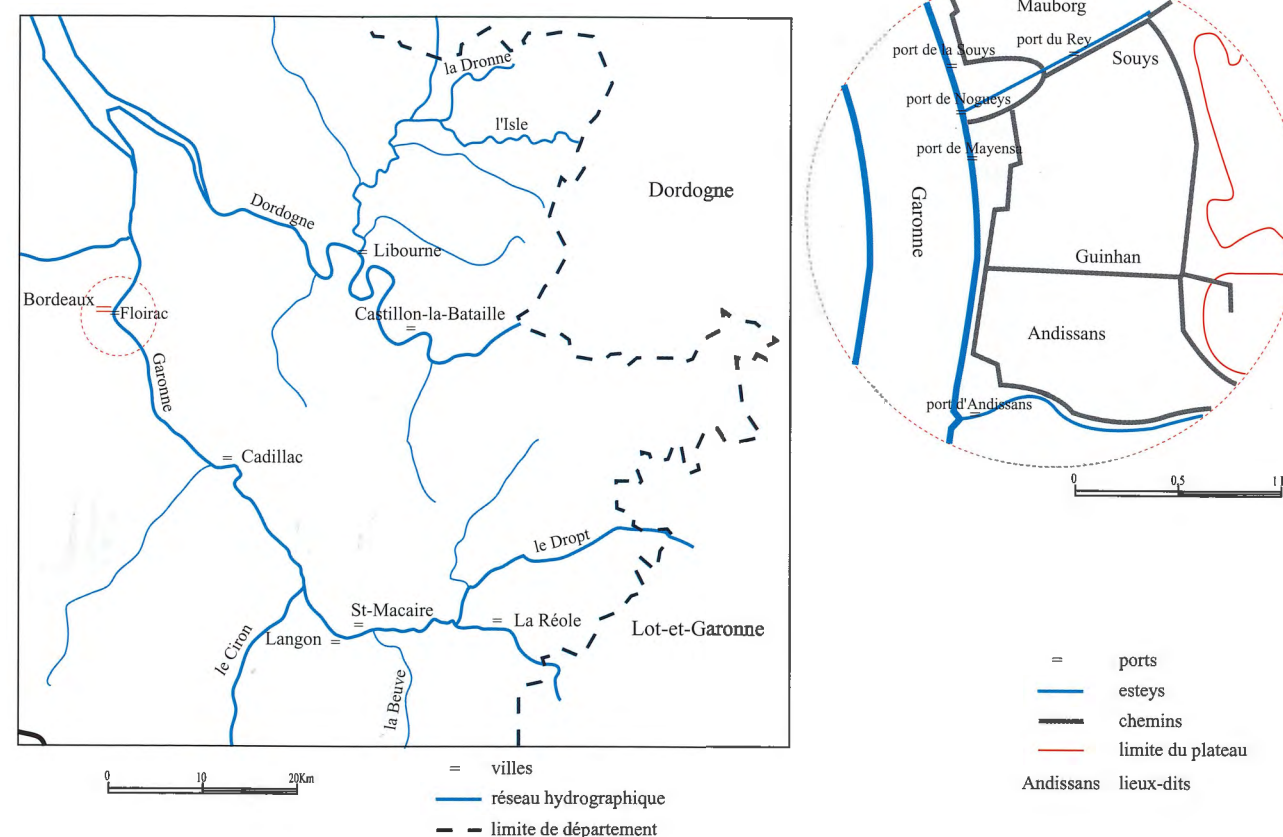


Fig. 1. - Les vallées de la Garonne et de la Dordogne en Aquitaine. Fond de carte B. Behague.

Fig. 2. - Localisation des ports de Floirac (d'après M.-P. Matthieu, *Occupation du sol et peuplement de la paroisse de Floirac de la Préhistoire à la fin du Moyen Age*, TER Université Bordeaux III, 1992, carte n° XXXIX).



Localisations, aménagements et statuts des ports :

Les deux types de sources utilisées ne permettent pas de localiser de manière fiable la position des ports. Plusieurs générations d'entre eux se sont succédés, étant parfois distant de quelques kilomètres. De plus, quelle partie du rivage ou de l'estey est comprise dans l'appellation "port".

L'analyse de nos deux sources utilisées en exemple semblent démontrer l'existence d'un lien étroit entre le port et le bourdieu et plus largement l'exploitation en palu "zone pionnière" artificielle. Ce lien est-il réel, de plus comment s'intègrent-ils concrètement ?

Quel est le statut de ces ports sont ils des ports "privés", rattachés à une seule exploitation, ou bien peut-on entrevoir l'existence de ports "communaux", paroissiaux, voir inter-paroissiaux à l'organisation et à l'entretien communs.

L'estey naturel ou artificiel :

Naturel par définition, l'estey va être utilisé à des fins d'écoulement¹³ servant à dériver ou à détourner les eaux nécessaires au fonctionnement, par exemple, des moulins. Progressivement, il va se trouver dans les textes de plus en plus souvent associés aux autres types de drainage comme le fossé (fossat), le goy¹⁴ ou petit ruisseau (goissi), la clôture¹⁵ par une barrière ou par endiguement (clausura), la perceinte¹⁶ ou digue (percinta, perssinta). Au XIII^e siècle, l'apparition de nouveaux termes, dont nous venons de donner quelques exemples, vont contribuer à développer une confusion qui tendrait à se généraliser ensuite. L'estey ne va plus permettre d'identifier la nature ou bien la situation du ruisseau désigné sous cette appellation. Il va servir à désigner de simples canaux nouvellement créés, n'ayant pour certains pas d'accès direct au fleuve¹⁷. Nous constatons cela dans un partage¹⁸ de la terre justement appelée la Perceinte, dans la Palu de Bordeaux (marais situé au nord de Bordeaux). Cette terre est située entre l'Estey-Crebat, l'Estey Neuf, le Chemin de la Mer et le grand estey de Beguinho :

"...laquau percinta es entre Estei-Crebat devers Bordeu d'una part, et l'Estei Nau devers Larmont d'autra et ayssi cum es entre lo camin de La-Mar d'una part et lo gran estei devert Bequinho d'autra, aissi cum lo dit estei va entorn la dita percinta".

Comme nous l'évoquions au sujet du Port de Noguey, sa taille et sa dimension vont être précisés par des adjectifs comme "grand" ou "petit" : *gran estei*, *mangnum aste-*

*rium*¹⁹, *lo grant et petit estey*²⁰, ou bien par des nominations évocatrices tel que *l'esteir major*²¹.

Au XVI^e siècle on assiste à une modification notable de la définition originelle de l'estey, qui a intégré tous les différents usages cités précédemment. Désormais, il apparaît très souvent accompagné du terme de canal auquel il semble être associé : *estier et canal*²². Dès le XVIII^e siècle, la définition de l'abbé Baurein²³ prend en compte cette évolution :

"on appelle estey un chenal ou ruisseau qui se décharge immédiatement dans la rivière, et qui par ce moyen est sujet au flux et reflux auxquels celle-ci est assujettie".

Dès lors on peut parler d'une réelle anthropisation du milieu environnant les ports, qui connaîtra les effets des vastes campagnes d'assainissement de la période moderne. La description de l'estey est loin de la présentation qu'en faisait Strabon puisque au XVIII^e siècle il est apparenté à de simples fossés²⁴ :

"on a ménagé d'espace en espace de grands et immenses fossees connus sous le nom d'esteys ; là les eaux débordées sont reçues et s'écoulent ; indépendamment de ces esteys, chaque propriétaire a soin d'entourer ses vignes de grands fossés avec des digues extrêmement élevées,

13. A.H.G., T27, 1217, p. 12-13 : "transitum per Esteir major", "aque transitum d'Esteir major possint in futurum aliquam in aqua petere jurisdictionem" ; T10, 1289, p. 107 : "per quod esterium derivatur aqua ad Gyrondam vel mare".

14. A.H.G., T10, 1289, p. 107 : "alveum aque meatum seu Goyss ad esterium".

15. A.H.G., T27, 1275, p.225 : "clausuras deus fossatz".

16. A.H.G., T27, 1275, p. 226 : "la perssinta d'Andissan" ; T2, 1321, p. 332-333 : "laquau percinta es entre Estei-Crebat devers Bordeu d'una part, et l'estei Nau devers Larmont". La perceinte peut être également liée aux aménagements spécifiques des moulins.

17. A.H.G., T46, XVI^e s., p. 121.

18. A.H.G., T2, 1321, p. 329-333 : "Estei Nau" ; A.H.G., T22, 1367, p. 47 : "Ester-Neu".

19. A.H.G., T21, 1361-1362, p. 596.

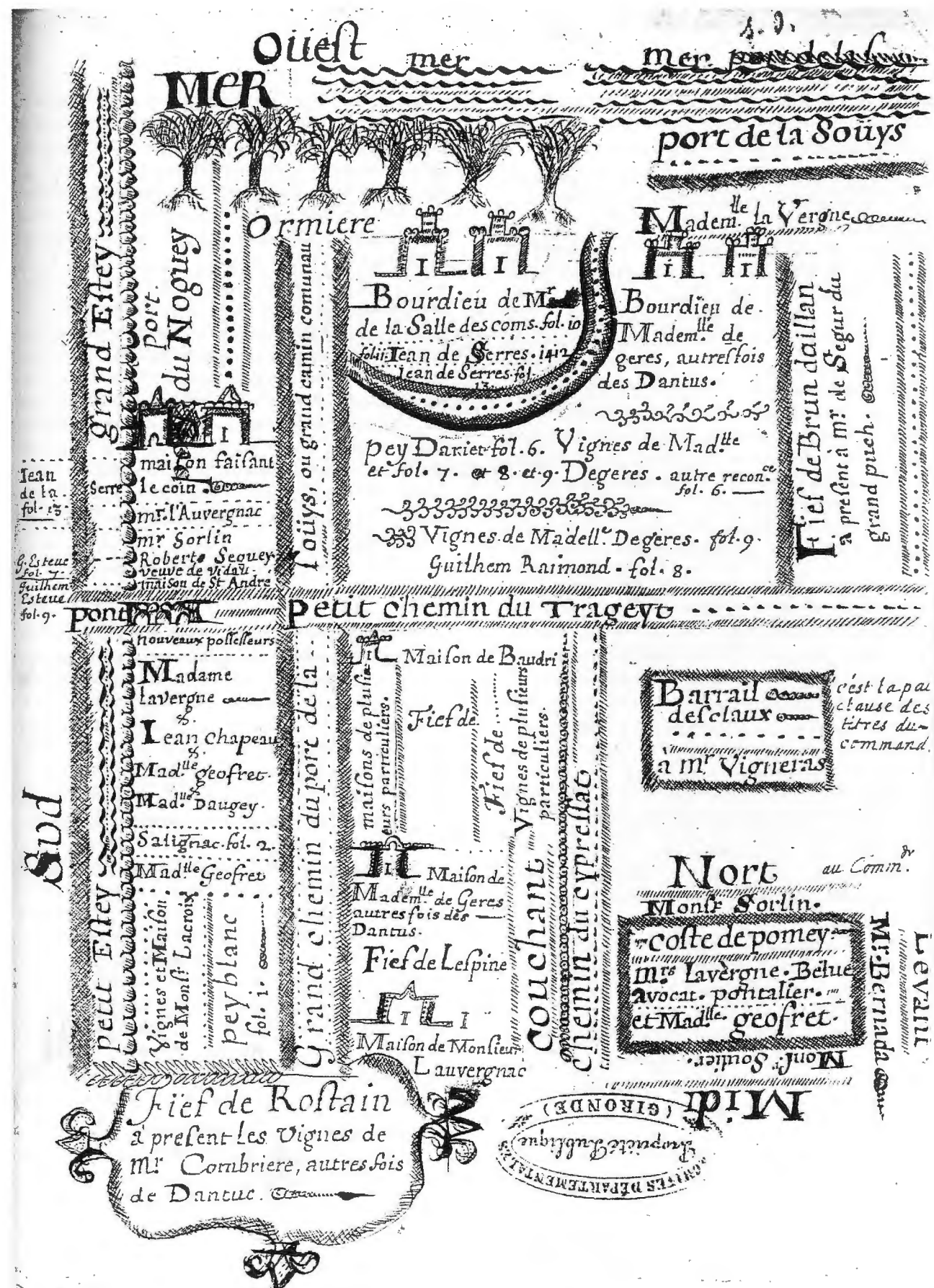
20. A.H.G., T44, 1501-1502, p. 77.

21. A.H.G., T27, 1217, p. 12-13.

22. A.H.G., T46, XVI^e s., p. 121.

23. Baurein Abbé, *Variétés bordelaises*, tome I, Bordeaux, Féret, 1874 ; p. 194-195.

24. A.H.G., T48, XVIII^e s., p. 224 : "Mémoire que présente le député du Parlement de Bordeaux sur le projet des nouveaux bâtimens que l'on veut construire sur le port de cette ville".



dont le double objet est d'empêcher par la hauteur des digues que le champ ne soit inondé ou de faciliter l'écoulement des eaux débordées".

Entreprendre une étude des installations fluviales au Moyen Age dans le Bordelais revient forcément à observer plus largement le cadre naturel où elles devaient s'intégrer, c'est-à-dire un paysage en permanente évolution et qui jusqu'à maintenant a laissé peu d'indices archéologiques. Aussi, appliquer à ces milieux une recherche pluridisciplinaire paraît souhaitable et inévitable. En effet, nous l'avons vu, la définition du mot "port" n'est pas du tout sélective, puisqu'elle comprend tout abri naturel ou artificiel pour les bâtiments et navires, aussi bien en mer qu'en rivière. Ce terme pouvait aussi bien désigner des points de chargements et de déchargements très actifs, envahis de chais, de bateaux étrangers, de chantiers navals, comme les sites qui constituaient le complexe portuaire de Bordeaux, que les "micro-ports" de campagne, rattachés à un moulin, un chai, une exploitation, un bourdieu, pouvant, en fait, n'être que de simples points d'amarrages.

La présence de ces derniers est étroitement liée à l'occupation humaine des marais. C'est parce qu'il y eut une volonté de mise en valeur par l'exploitation commerciale (vignes, bois, prés), que les assainissements furent nécessaires, ayant pour conséquence une desserte de ces zones et l'implantation de sites portuaires locaux, relais indispensables pour les acheminements vers Bordeaux. Les ports d'estey s'intègrent donc à tout un ensemble d'aménagements contribuant au drainage des palus. C'est sur les infrastructures liées aux exploitations que se greffent les ports : estey, plantations, digues, fossés.

Les entretenir est important pour l'évacuation et le drainage des eaux (sans lesquelles le débordement sur les terres cultivées est inévitable), mais aussi certainement pour l'accessibilité des bateaux et la pérennité de leur rôle portuaire. Un arrêt du Parlement de Bordeaux ²⁵ de la fin du XVIIe siècle synthétise les différentes problématiques abordées ici. Il porte sur l'estey de la Lidonne, dans la juridiction de Bourg :

"...par lequel, entre aultres choses, estdict que tous estiers entiens de nouveaux seront recurés aulx fins de l'esgout des eaux tant maritanes que pluviales ; et pour l'exécution d'icelluy, commis les esleuz..."

(...)

"...que ledict estier de Lidonne sera recuré à vieux bort et vieille solle, et enjoint aux tenanciers aboutissans audict estier,..."

(...)

"...les propriétaires aboutissans audict foussé ou estier,..."

(...)

"...ne contrainctz au recurement dudict foussé et deffuict du moulin appartenant audict Rappet..."

(...)

"...de remettre incontinant les vandes y mentionnées, et empecher que les eaux ne regorgent ne entrentt aucunement dans les paduens dont mention en est faicte"

(...)

"...et à ses despens, faire ledict recuremant quand besoiing sera, oster les souches, branches des arbres qui sont dans ledict estier ; couper et arracher les arbres, tant vieux que autres de nouveau plantés, et autres choses portant incommodité à la navigation et courtz des eaux passant par ledict estier, tant en montant qu'en dessendant, et ce depuis l'embouchure de l'estier de Lidonne jusques au port appelé le Pont-de-Barbe, commansant par les propriétaires desdictz biens plus prochains de ladicte ambouchure et continuant le long-dudict estier jusques audict pont, et, depuis icelluy pont, jusques au moulin dudict Rappet..."

Conclusion

L'importance des terres réputées "vierges" aux alentours de Bordeaux est incontestable. C'est dans ces endroits que fut implantée une partie importante du vignoble bordelais. Essentiellement constituées de marais et palus, ces zones furent très tôt défrichées et occupées. Puis, dans un second temps, correspondant au haut Moyen Age, ces zones connurent de manière successive occupations et abandons. La période nous concernant est en revanche marquée par une présence humaine accrue, confirmée par la présence de ports, notamment de ports d'esteys, et autres infrastructures, annonçant déjà les grandes campagnes modernes d'assainissement massif. Or l'organisation de ces terres basses, la part de l'homme, celle de la nature dans la transformation du paysage, nous venons de le voir, ne sont pas ou peu connues. Aux recherches impliquant les structures portuaires, franchissantes, halieutiques, meunières ou régulatrices, il convient donc d'y ajouter celles concernant le milieu naturel servant de cadre à certains de nos sites, comme les ruisseaux et esteys, les marais, les plantes ripicoles, les vignes ou autres plantations.

Pour conclure, s'il est vrai que les découvertes archéologiques concernant les installations fluviales et autres infrastructures hydrographiques en bordelais sont faibles,

25. A.H.G., T34, 1597, p. 79.

les prochains mois pourraient faire modifier ce constat. Les fouilles d'une partie importante de la façade fluviale de Bordeaux, menées par l'I.N.R.A.P. depuis plus d'un an, représentent l'opportunité unique de faire évoluer la recherche historique et archéologique subaquatique de la capitale girondine et plus largement de l'Aquitaine. Les secteurs de fouilles correspondent aux emplacements des berges et sites portuaires médiévaux. Elles devraient révéler des informations intéressantes ayant trait à l'organisation des berges comme la trame de leur occupation, l'abandon de certains sites au profit de nouvelles installations, ou bien

les types d'aménagements qu'elles connurent. Il faut ajouter également l'opération en cours à Pineuilh, concernant un habitat aristocratique du haut Moyen Age en zone de palu.

Cela amènera peut-être à réévaluer l'approche et l'étude des milieux hydrographiques et plus largement leur organisation au sein du paysage de notre région. Quelque soit le résultat de ces fouilles et sondages archéologiques leur interprétation ne pourrait que gagner à être confortée à une réalité historique plus vaste, celle de l'ensemble du bassin Garonne-Dordogne dans le pays bordelais.

Bibliographie

Archives Historiques du département de la Gironde (A.H.G.), tomes 1-58, 1859-1932.

Baurein, Abbé, 1874. *Variétés bordelaises*, tome 1, Bordeaux, Féret, 4 vol. : p. 194-195.

Bernard, J., 1968, *Navires et gens de mer à Bordeaux (vers 1400-vers 1500)*, S.E.V.P.E.N., tome 1, Bordeaux, 3 vol. : p. 55.

Calmettes, P., 2001. *Etude lexicographique des aménagements portuaires à Bordeaux de la Garonne et de ses affluents au Moyen Age (XIIè-XVè siècles)*, D.E.A., université Bordeaux III.

Coquillas, D., 2001. *Les rivages de l'estuaire de la Gironde du néolithique au Moyen Age*, thèse de doctorat, université Bordeaux III, 4 vol.

Drouyn, L., 1874. *Bordeaux vers 1450*, Gounouilhou, Bordeaux : p. 163 n. 1.

Jouannet, F., 1992. Département de la Gironde, Dictionnaire des communes et agriculture, Res Universis, Paris : p. 230-240.

Lavaud, S., 2000. L'emprise foncière de Bordeaux sur sa campagne : l'exemple des bourdieux (XIVe-XVIIe siècles), *Annales du Midi*, tome 112, n° 231, juillet-septembre 2000 : p. 315-329.

Mathieu, M.-P., 1992, *Occupation du sol et peuplement de la paroisse de Floirac entre la préhistoire et la fin du Moyen Age*, T.E.R., université Bordeaux III, 5 vol.



Tableaux religieux des églises de Bordeaux

(XVIIe siècle-première moitié du XVIIIe siècle)

par Philippe Maisonave

Le titre de cet article, volontairement neutre, reflète au plus juste les ambitions (mesurées) et les limites de notre propos, que nous tenterons de définir par quelques considérations préalables.

Le recensement qui est à l'origine de cette étude ¹, effectué en un laps de temps restreint, a dû privilégier un certain axe de recherche, à savoir l'analyse matérielle des œuvres *in situ*, au détriment d'investigations approfondies dans les fonds d'archives. Certes, ce terrain a déjà été largement exploré par les érudits du XIXe siècle : Marionneau et son irremplaçable ouvrage de 1861 ² (qui offre souvent la première mention pour nombre d'œuvres mal documentées), Cirot de La Ville, et surtout Braquehay, qui fit toute la lumière sur l'activité protéiforme des peintres de l'Hôtel de ville. Les tableaux toutefois, loin d'être au cœur de la recherche, ne venaient souvent qu'en appoint, en illustration des trouvailles archivistiques. Il fallut attendre les travaux de Paul Roudié et d'autres chercheurs à sa suite pour voir prise en compte la dimension proprement esthétique et stylistique de ces œuvres délaissées.

Restait encore à embrasser l'ensemble de ces peintures dans leur totalité, pour la première fois peut-être depuis Marionneau. Cette vision globale offre plusieurs avantages. Elle permet – avec une importante marge d'erreur dont le caractère lacunaire du corpus n'est pas seul responsable – de dégager des temps forts, des périodes d'atonie, voire d'assoupissement ; d'appréhender dans sa complexité un

jeu d'influences et de courants dont une approche plus ponctuelle ne favorise pas la lecture... Elle autorise aussi, par contre-coup, à s'interroger sur cette notion de " peinture bordelaise ", que l'historiographie du XIXe siècle acceptait sans trop d'états d'âme : Braquehay, dont les découvertes fondent encore notre connaissance de la production artistique de cette période, se préoccupait trop d'exalter une hypothétique " école bordelaise " dans une optique non dénuée d'un patriotisme local et, au-delà, national, bien de son temps ³.

Nous remercions chaleureusement Pierre Curie, conservateur chargé de la peinture à la sous-direction de l'Inventaire général, dont les précieux conseils ont permis de corriger maintes erreurs et imprécisions. Notre gratitude va aussi à Hélène Mousset, conservateur à l'Inventaire d'Aquitaine, pour sa relecture attentive et ses remarques judicieuses.

1. Recensement des peintures conservées dans les 41 églises de Bordeaux et de sa Communauté Urbaine, effectué en 1993-1994 par le Service régional de l'Inventaire d'Aquitaine en collaboration avec la Conservation régionale des Monuments historiques.

2. Charles Marionneau, *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*, Bordeaux, Chaumas-Gayet, Paris, Aubry, 1861.

3. Assez significatif à cet égard est le passage de Braquehay sur les " fausses attributions ", où l'on peut lire, à propos des toiles de Guillaume Cureau à Sainte-Croix (1647), attribuées par Marionneau à l'école espagnole : " Pourquoi des Français ont-ils eu si longtemps cette tendance anti-patriotique de faire honneur aux étrangers de tout ce que nos nationaux ont produit d'œuvres de valeur ? [...] il le comte

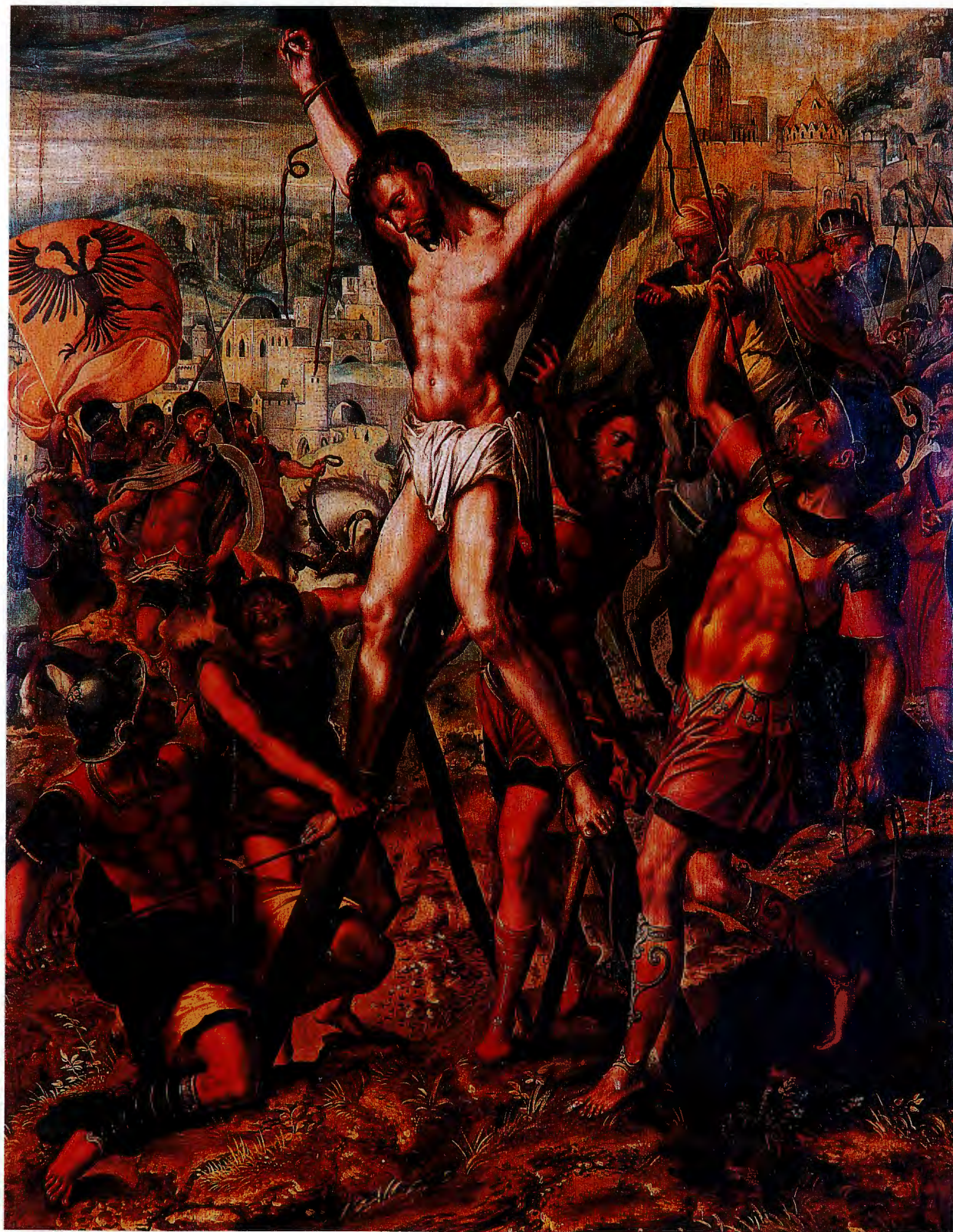


Fig. - 1. Maître de Paul et Barnabé (?). *Martyre de saint André*. Bordeaux, cathédrale Saint-André.



Fig. - 2. *Résurrection*. Cadillac, collégiale Saint-Blaise, chapelle funéraire du duc d'Epéron.

L'esprit dans lequel nous nous proposons d'aborder le sujet est tout autre. Sans anticiper sur les conclusions – toutes relatives – de cette étude, on aura compris les raisons de la neutralité de son titre : il ne sera pas ici question de “ la peinture religieuse bordelaise ” mais, plus modestement, de tableaux sacrés des XVII^e et XVIII^e siècles qui se trouvaient, avec certitude ou forte probabilité, dans la ville et ses environs à l'époque concernée (sera donc exclus, par exemple, le *Christ en croix* de Jordaens à la cathédrale, arrivé seulement en 1805). C'est en nous attachant aux œuvres mêmes et en tentant, au risque de nombreuses approximations, de les mettre en perspective dans le flux de l'activité artistique de la cité, que nous espérons faire mieux connaître ce corpus non négligeable.

Avec 130 à 140 œuvres conservées pour la période 1600-1740, il n'a, de fait, guère à envier quantitativement parlant à celui d'autres foyers provinciaux comme Toulouse, Aix ou Nancy. Mais ce chiffre, à l'évidence, dissimule l'essentiel : la part réelle des peintures conservées en regard de la quantité d'images qui garnissait à la fin de l'Ancien Régime, parfois jusqu'à saturation, les murs des principales églises – effet dont trois ou quatre édifices seulement peuvent aujourd'hui donner la mesure. L'“ usure naturelle ”, évoquée par Jacques Thuillier dans un essai fondamental sur la question⁴, a, semble-t-il, causé plus de pertes que la Révolution elle-même. Celle-ci n'a pas tant détruit que dispersé. Nul autodafé apparemment⁵ : les tableaux furent entreposés en 1791 au couvent de la Visitation, à l'église Sainte-Eulalie et à celle des feuillants, après la rédaction d'inventaires sommaires qui se contentent malheureusement de la mention des sujets, sans préciser les dimensions ni la nature des supports. De là l'incertitude et souvent l'ignorance quant à la provenance des œuvres, quand l'iconographie ne permet pas de l'identifier à coup sûr. La redistribution des toiles rescapées dans les nouvelles paroisses, lors du rétablissement du culte, a cependant préservé quelques ensembles presque intacts, tels les tableaux des Grands carmes, qui n'ont plus quitté Sainte-Eulalie depuis leur translation, ou ceux des dominicains à Notre-Dame et des bénédictins à Sainte-Croix, demeurés *in situ*.

Cette reconstruction plutôt optimiste doit assurément être nuancée. Il est assez douteux, par exemple, que la part conservée ait été dans tous les cas la meilleure : la disparition d'ensembles renommés en leur temps comme les peintures de Gaudin à l'archevêché (perdues bien avant la Révolution) ou même celles de Gabriel Blanchard à la Visitation engage au moins à la circonspection.

Le problème de la qualité des œuvres conservées invite à s'interroger sur la proportion considérable des copies, surtout au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles. Cette masse de peintures – difficilement datables en raison de leur nature même, sinon par leurs caractéristiques techniques (supports, préparations) – peut de prime abord décourager l'analyse. Elle n'en reste pas moins un fait que l'on doit prendre en compte, sous peine d'ignorer les deux tiers du corpus. Son étude, au demeurant, s'avère riche d'enseignements sur le délai de diffusion des modèles, sur la durée de leur exploitation (presque toujours longue en milieu provincial, et à Bordeaux peut-être plus qu'ailleurs), sur les fluctuations de la “ cote ” des maîtres copiés (flamands, bolonais ou parisiens)... toutes questions susceptibles d'amples développements mais que nous ne pourrions qu'effleurer ici.

La sélection que nous avons opérée dans le cadre de cet article a donc, autant que possible, tenu compte de cette réalité. L'excellence n'en est pas le premier critère : elle inclut quelques chefs-d'œuvre isolés – écume brillante sur une mer... plus étale –, mais aussi et surtout de nombreux tableaux d'intérêt secondaire (esthétiquement parlant) qui constituent pourtant la substance même de cette “ collection publique ” éparse et aléatoire, plus révélatrice peut-être de l'histoire et de ses hasards que la construction exemplaire et hautaine d'une collection muséale.

Cicognara) a eu tort d'écrire que la France n'a produit des artistes que grâce aux leçons de ses compatriotes (les Italiens) ; des Français ne doivent jamais répéter d'aussi grossières erreurs ” (Charles Braquehay, “ Documents pour servir à l'histoire des arts en Guyenne. Les peintres de l'Hôtel de Ville de Bordeaux et des entrées royales depuis 1525 ”, *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des Départements*, Paris-Bordeaux, 1898, p. 120).

4. Jacques Thuillier, “ La peinture française du XVII^e siècle et l'histoire de l'art : problèmes et méthodes ”, *Grand Siècle. Peintures françaises du XVII^e siècle dans les collections publiques françaises*, cat. expo. (Montréal-Rennes-Montpellier), 1993, pp. 19-42 (sur les foyers provinciaux, plus particulièrement pp. 27-34). Voir également l'introduction d'Alain Mérot in *La peinture française au XVII^e siècle*, Paris, 1994, pp. 11-19.

5. Pour preuve, même un tableau aussi “ monarchique ” que le *Charlemagne précédant les châsses des corps saints* de l'église Sainte-Eulalie (vers 1670), où les *regalia* sont bien en évidence, fut respecté... ou caché à temps.



Fig. - 3. Louis Pasqual Gaudin (?). *Portement de croix*. Bordeaux, cathédrale Saint-André.



Fig. - 4. Alessandro Turchi. *Résurrection*. 1620-1621. Bordeaux, cathédrale Saint-André.



Fig. - 5. *Saint Jérôme*. Bordeaux, église Saint-Bruno.

Commanditaires et artistes

Ce n'est pas ici le lieu de dresser un tableau de Bordeaux au XVII^e siècle : les événements dramatiques qui ont ponctué son histoire durant une bonne partie de la période sont trop connus pour qu'on s'y arrête longuement : il suffira de rappeler que cette époque fut difficile pour la ville, marquée par une grande instabilité politique, entre les luttes de l'archevêque et du Parlement contre le gouverneur, des jurats contre le pouvoir royal, les "émotions" populaires, la Fronde et son corollaire le siège de 1650 par l'armée royale...⁶

Le terreau semble donc *a priori* peu favorable aux arts. Pourtant, ces circonstances ont pu brider, mais non empêcher une activité artistique, il est vrai principalement architecturale.

Comme dans toute capitale provinciale, les commanditaires potentiels sont nombreux.

L'Eglise, en ce siècle foisonnant de la Réforme catholique, y détient la primauté : l'archevêque – quand il réside (ce fut le cas du cardinal de Sourdis), et quand ses querelles avec les pouvoirs séculiers lui en laissent le loisir – et plus encore les ordres religieux, dont le zèle dispute à Toulouse le titre de "ville sainte". Une vingtaine de couvents sont établis ou reconstruits durant le siècle : chartreux, jésuites, carmes, feuillants, jacobins, ursulines, visitandines...⁷ N'omettons pas le rôle des confréries laïques chargées de l'ornementation des chapelles, dont un dépouillement complet des minutes notariales permettrait sans doute de mieux mesurer l'importance.

Le corps municipal, quant à lui, appointe en permanence un peintre chargé des portraits des jurats, des décors de fêtes et souvent de tâches moins reluisantes qui s'apparentent à de la peinture en bâtiment...⁸ Une situation banale, mais qui semble avoir perduré très tard à Bordeaux : Leblond de Latour, le fondateur de l'Académie bordelaise à l'extrême fin du siècle, est encore astreint à des "coloriages" de clôtures. Ces peintres de l'Hôtel de ville (Cureau, Leblond, Gautier) ont brossé quelques tableaux d'église, dans les moments de répit que leur laissaient leurs obligations officielles.

Enfin, les collectionneurs privés (ou "curieux"), qui ne concernent qu'indirectement notre sujet, et dont le rôle est moins aisément perceptible : noblesse d'épée – on sait que les ducs d'Epéron, gouverneurs de Guyenne, possédaient une galerie de peintures dans leur hôtel bordelais, parlementaires (tel le Président de Lalanne), bourgeois, négociants... Cet aspect nous échappe pour l'essentiel aujourd'hui : les collections des parlementaires n'ont rien

de comparable avec celles des magistrats parisiens, comme l'a prouvé Marc Favreau⁹ ; quant aux bourgeois, une étude récente des inventaires après décès par Laurent Coste¹⁰ démontre que leurs tableaux se limitent dans leur grande majorité aux habituels portraits et petits tableaux de dévotion.

Le nombre de peintres est en conséquence lui aussi assez important : les sources écrites en citent une cinquantaine pour le XVII^e siècle, parmi lesquels une large majorité d'ornemanistes, de peintres d'armoiries, de carrosses ou de bannières – encore que la distinction entre artistes et simples artisans est évidemment moins tranchée.

L'étude de ces peintres se heurte à de nombreux écueils, dans la mesure où les mieux documentés d'entre eux ne sont pas forcément ceux dont les œuvres ont été conservées : la plupart des artistes cités par Braquehay sont pour nous "invisibles" en l'absence de toute peinture attestée. L'usage de la signature ne devenant assez fréquent qu'à compter de la seconde moitié du XVII^e siècle, il existe ainsi des dizaines de tableaux condamnés à l'anonymat, à moins qu'une pièce d'archive – rarissimes comme on sait pour la peinture, à la différence de la sculpture ou *a fortiori* de l'architecture – n'en identifie l'auteur. D'autre part, les œuvres sûres de quelques artistes mieux connus, comme Cureau ou Leblond de Latour, sont trop peu nombreuses (deux ou trois tout au plus) pour permettre la constitution de corpus fiables, du moins tant que des documents irréfutables n'ont pas reparu. C'est dire que les pages qui suivent ne ressembleront en rien à une histoire "attributionniste" des peintures d'église bordelaises – pour ne rien dire du cas des copies, où l'individualité du peintre est par nature plus insaisissable encore.

6. *Histoire de Bordeaux, Bordeaux de 1453 à 1715*, Bordeaux, 1966.

7. *Ibidem*, pp. 386-399, 436-439 et Bernard Peyroux, *La Réforme catholique dans le diocèse de Bordeaux de 1600 à 1719*, thèse inédite.

8. Les peintures de l'Hôtel de ville (les portraits des jurats principalement, mais aussi les tableaux sacrés de la chapelle) ont disparu dans leur quasi-totalité lors de plusieurs incendies en 1657, en 1699 – sinistre durant lequel la chapelle fut détruite – et en 1755. Les quelques portraits de jurats subsistants furent remis aux familles ou vendus en 1793. Les rares épaves conservées au musée des beaux-arts ou dans des collections particulières ne valent de toute façon guère plus qu'une mention, et ne sont en rien comparable, par exemple, aux portraits des capitouls toulousains.

9. Marc Favreau, *Curieux, mécènes et antiquaires bordelais au XVII^e siècle*, thèse de doctorat inédite, université Bordeaux III, 1994.

10. Laurent Coste, "Les tableaux des bourgeois et des citoyens de Bordeaux au temps du Roi Soleil", *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXXVIII, 1997, pp. 111-117.

Les premières décennies : entre Italie et Pays-Bas

L'état de la peinture à Bordeaux à la fin du XVI^e siècle demeure mal connu, principalement en raison de la rareté des œuvres conservées. Al'instar des autres grands centres provinciaux, la prépondérance des Flamands dans ce paysage un peu morne est des plus probables. Significativement, les deux seuls tableaux de qualité du XVI^e siècle dont la présence est anciennement attestée dans la ville sont tous deux flamands : l'*Annonciation*¹¹ longtemps attribuée à Lucas de Leyde ou à son atelier, peinte pour la chapelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à l'église Saint-Michel (aujourd'hui au musée des Beaux-Arts), et un *Martyre de saint André*¹² (fig. 1) inédit, à la cathédrale, que Jacques Foucart donne à l'Anversois Jan van Hemessen (vers 1500 – 1563/1567)¹³, et Nicole Dacos au Maître de Paul et Barnabé, élève et suiveur du même Van Hemessen¹⁴.

Les grands mécènes : Sourdis et Epéron

La situation évolue au tournant du XVII^e siècle, grâce au mécénat quasi simultané de deux personnages désormais bien connus, le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux de 1599 à 1628, et le duc d'Epéron, gouverneur de Guyenne à partir de 1622 et bâtisseur du château de Cadillac, le "Fontainebleau aquitain" (P. Roudié). Il convient d'ailleurs de distinguer ces deux types de mécénat. Très schématiquement, Sourdis achète des œuvres en Italie, mais n'invite presque aucun artiste à demeure, tandis que d'Epéron constitue sur place une véritable équipe internationale, où se côtoient des Allemands comme Krafft, des Flamands, des Parisiens comme Biard, enfin quelques artistes locaux, tel Guillaume Cureau.

Le chantier de Cadillac¹⁵ a constitué à n'en pas douter un véritable creuset artistique pour Bordeaux : les jurats y "débauchèrent" au moins deux des peintres de l'Hôtel de ville, dont Cureau. Le chantier s'interrompt assez rapidement avec la disgrâce d'Epéron, mais il aura eu le temps d'introduire en Aquitaine de notables nouveautés. Dès la première décennie du siècle, le grand tableau d'autel de la chapelle funéraire du duc, la *Résurrection* (fig. 2), révèle un art robuste et monumental d'ascendance clairement michelangelesque, mâtiné de fortes réminiscences maniéristes, telles les grandes figures en repoussoir – habituelles chez les Zuccaro – ou bien encore le coloris acide et audacieux. La toile, sans doute peinte entre 1597 et 1608, un temps attribuée à Martin Fréminet, le "Michel-Ange français" (sans doute en référence à son tableau d'autel de la chapelle de la Trinité à Fontainebleau), pourrait

revenir, comme le pensait Joël Perrin, à Pierre Biard, sculpteur et architecte d'Epéron, qui était aussi peintre¹⁶ : de là viendrait le caractère justement "sculptural" de l'œuvre.

L'autre innovation dans le contexte bordelais, ce sont les premiers décors muraux connus, avec le plafond d'une chambre de Cadillac, le "Cabinet des Rois et des Reines de France", peint en 1615, peut-être par Girard Pageot – nous ne les mentionnons que pour mémoire, puisque leur caractère profane, et même politique¹⁷, nous éloigne de notre sujet.

Le mécénat du cardinal de Sourdis¹⁸ est mieux cerné aujourd'hui, grâce à plusieurs publications consacrées à la reconstruction du palais de l'archevêché et à sa galerie (1609-1611)¹⁹, ou encore à l'édification de l'église des chartreux (commencée en 1611), à laquelle le cardinal accorda sa protection²⁰ – tout comme il favorisa celle des

11. Huile sur bois, 110 x 90 cm. Paul Roudié, *L'activité artistique en Bordelais et Bazadais entre 1453 et 1550*, Bordeaux, 1975, tome 1, pp. 418-419. *Bordeaux 2000 ans d'histoire*, cat. expo., Bordeaux, 1971, p. 312, notice 105, repr.

12. Huile sur bois, 115 x 87 cm. La provenance du panneau, dont le sujet est en relation directe avec l'édifice qui l'abrite, n'est toutefois pas clairement définie : une étiquette au revers avec l'inscription "Commissaires-priseurs / F. Sel gérant de l'hôtel", atteste, semble-t-il, son passage en vente publique.

13. Comm. écrite, 1998.

14. Comm. écrite, 1999. L'un des personnages du panneau bordelais (le soldat soutenant la croix de saint André) se retrouve en effet, inversé, dans l'homme tenant un taureau par les cornes à l'extrême droite du *Saint Paul et saint Barnabé à Lystra* du musée de Budapest, attribué à ce dernier maître.

15. Joël Perrin, Jean-Marie Gueulette, *Le château de Cadillac*, coll. *Itinéraires du Patrimoine*, C.N.M.H.S., Ed. du Patrimoine, 1999.

16. L'épithaphe de Biard mentionne cette qualité (dossier Cadillac, Inventaire général, par J. Perrin).

17. Les deux scènes en camaïeu qui surmontaient les portraits d'Henri III et Henri IV (disparus) représentent à notre avis *Jupiter foudroyant les Géants* et *Apollon tuant les enfants de Niobé*, allusion transparente, comme à la Petite Galerie du Louvre (par Bunel et Dubreuil, 1607), au triomphe de la monarchie sur les factieux de tous bords, et sur la Ligue en particulier.

18. Une maîtrise en cours par Guillaume Lasserre à l'Université Paris IV-Sorbonne (sous la direction d'Alain Mérot) fera prochainement le point sur cette question.

19. Marc Favreau, "Le palais archiépiscopal de Bordeaux au XVII^e siècle", *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1988-1989, pp. 113-137 (en particulier pp. 129-130).

20. Un tableau anonyme, d'intérêt surtout documentaire, visible à l'église Saint-Bruno, représente *Le cardinal de Sourdis examinant les plans de la future Chartreuse de Bordeaux*.

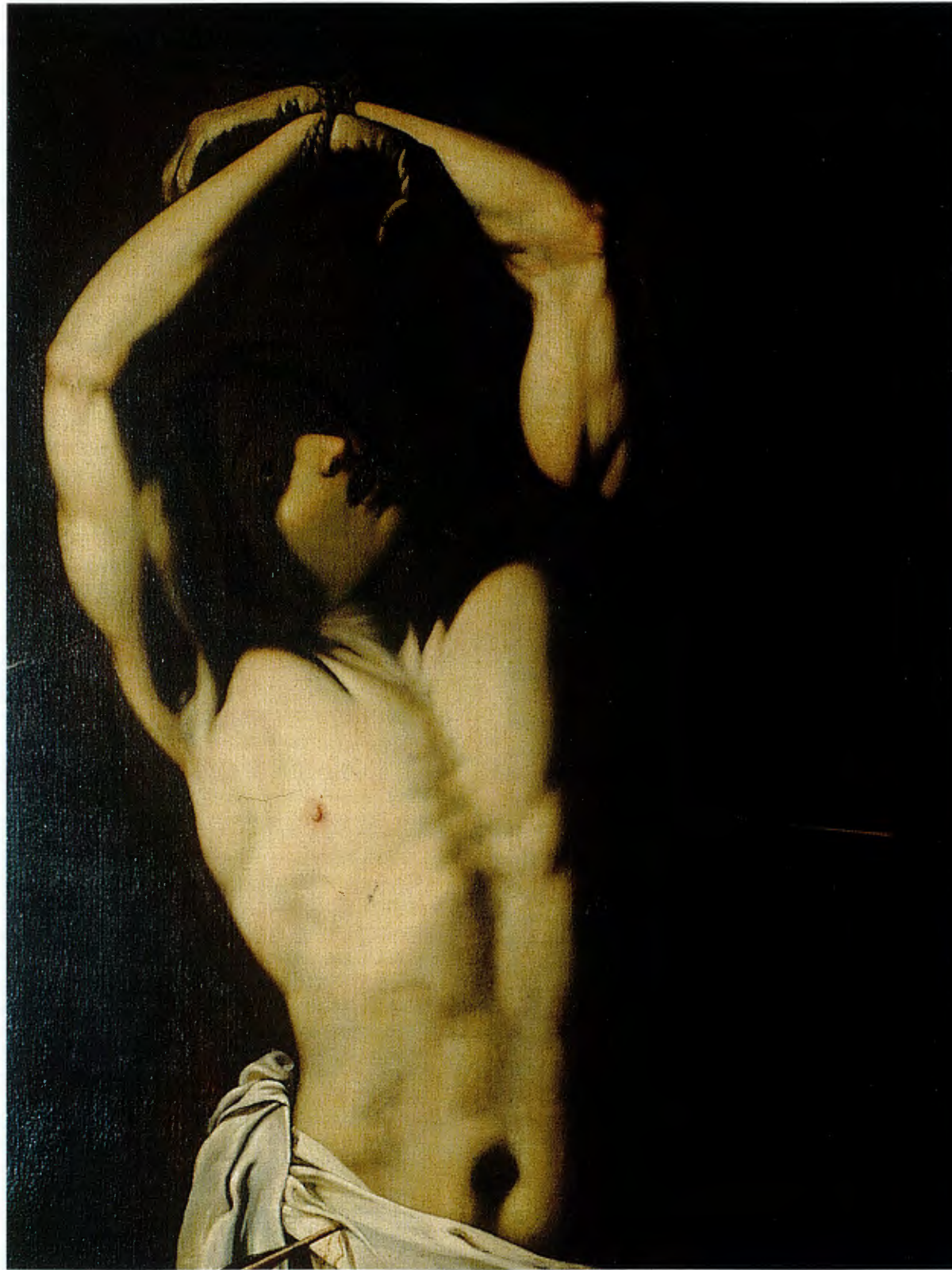


Fig. - 6. *Saint Sébastien*. Bordeaux, église Saint-Bruno.



Fig. - 7. D'après Gérard Honthorst. *Le Christ devant le Grand prêtre*. Bordeaux, cathédrale Saint-André.

chartreux de Toulouse, dont il devait consacrer l'autel en 1612. La rapide mais nécessaire récapitulation qui suit ne prétend donc pas apporter d'éléments nouveaux sur un sujet qui a suscité et suscite encore nombre de travaux. On se contentera de souligner, après Marc Favreau, que le collectionnisme du cardinal procédait autant, sinon plus, d'une volonté didactique dans le droit fil de la Réforme catholique, que de la délectation personnelle. Le prélat souhaitait faire de Bordeaux une "nouvelle Milan" à l'imitation des deux archevêques Borromée, saint Charles et l'ami personnel de Sourdis, le cardinal Federico. Ce dernier lui offrit en 1621, à sa demande pressante, un portrait de son oncle, récemment identifié dans une collection privée parisienne par Anne Lombard-Jourdan²¹.

L'image, dans l'esprit du cardinal de Bordeaux et de ses modèles (dont l'autre archétype est l'archevêque de Bologne Paleotti), était investie d'un rôle primordial dans une telle "propagande". C'est dans ce but que Sourdis invita à Bordeaux un chartreux espagnol célèbre en son temps, Luis Pasqual Gaudin (Vilafranca del Penedès 1556-Scala Dei 1621)²², qui peignit pour lui une galerie de portraits de papes et de cardinaux, ainsi qu'une vingtaine de tableaux religieux de grand format. Ceux-ci répondaient, en partie tout au moins, à un véritable programme militant : grandes figures de la Réforme catholique fraîchement canonisées (*Charles Borromée*, *Ignace de Loyola*, *François-Xavier*, *Thérèse d'Avila*), scènes historiques affirmant le primat du pouvoir religieux sur la puissance séculière (*Conversion de Constantin*, *Couronnement de Charlemagne par Léon III*, *Saint Ambroise excommuniant Théodose*²³...). De cette galerie, qui provoqua l'admiration de deux générations de visiteurs, il ne reste presque rien aujourd'hui : l'archevêché fut saccagé pendant la Fronde, et la plupart des œuvres subsistantes furent vendues par le chapitre de la cathédrale à la mort de l'archevêque Henri de Béthune en 1680.

L'un des rares vestiges probables de ce décor, le *Portement de croix*²⁴ (fig. 3) aujourd'hui à la cathédrale, passe généralement, malgré une récente remise en cause, pour une œuvre de Gaudin, depuis l'abandon d'une ancienne attribution à Annibal Carrache – laquelle ne reposait que sur une signature apocryphe. Faute d'une confrontation avec les tableaux, apparemment disparus, exécutés par l'Espagnol pour la Grande Chartreuse en Dauphiné, le monastère de la Scala Dei en Catalogne ou la Chartreuse de Séville, l'hypothèse demeure fragile. Le tableau porte en tout cas les armes du prélat.

Soucieux d'approcher lui-même le saint des saints, le cardinal fit plusieurs voyages à Rome, qui lui permirent d'acquérir de remarquables œuvres "modernes". La plus illustre est bien évidemment son buste par Bernin (église Saint-Bruno) ; quant aux peintures, elles ont été publiées pour la plupart par Denis Lavalley en 1989 à l'occasion de l'exposition *Seicento*²⁵. L'absence d'éclairages nouveaux nous autorisera ici un simple *memento*.

La *Résurrection* d'Alessandro Turchi²⁶ (fig. 4), récemment restaurée, est signée et datée de 1620 ou 1621, année du dernier séjour de Sourdis à Rome. Il s'agit de l'un des deux seuls grands tableaux de Turchi en France (avec la *Mort de Cléopâtre* La Vrillière aujourd'hui au Louvre), et sans doute du chef-d'œuvre de la collection Sourdis car il est cité systématiquement en première place dans les récits de voyageurs du XVII^e siècle.

Le *Saint Jérôme*²⁷ (fig. 5) de Saint-Bruno (l'ancienne église des chartreux construite sur l'impulsion du cardinal), sans doute un don de Sourdis, était autrefois attribué au Dominiquin, avant d'être donné par Denis Lavalley à un autre Bolonais, Lorenzo Gennari, élève et collaborateur du Guerchin, également présent à Rome en 1621 et 1622. Les conclusions de D. Lavalley ont été contestées, notamment par Jean Penent, qui a récemment proposé une attribution assez étrange au frère de Guy François, Jean (1580-vers 1650), et une datation vers 1626-1627, par comparaison avec d'autres œuvres sûres du peintre, mais aussi avec des toiles du Maître du Jugement de Salomon

21. Anne Lombard-Jourdan, "Un portrait inédit de saint Charles Borromée (1621) et ses intentions didactiques", *Revue Mabillon*, 1997, pp. 277-294, repr.

22. Emile Mâle, *L'art religieux après le Concile de Trente*, Paris, 1932, p. 15 ("le P. Pasqual Gaudin, le peintre de Porta Coeli et de Scala Dei, si célèbre que le pape désirait le connaître").

23. Ce dernier sujet anticipe curieusement l'excommunication lancée en 1633 par le successeur du cardinal, son frère Henri de Sourdis, contre son propre "Théodose", le duc d'Epemon...

24. Huile sur toile, 198 x 234 cm. L'œuvre portait, jusqu'à sa dernière restauration, une signature apocryphe "Carracci 1593 [ou 1598]".

25. *Seicento, le siècle de Caravage dans les collections françaises*, cat. expo. (Paris, Grand Palais), Paris, 1989, pp. 54-55.

26. Huile sur toile, 346 x 230 cm (la toile a été légèrement coupée sur ses quatre côtés). Sur le tableau et sur son esquisse préparatoire, voir en dernier lieu : *Alessandro Turchi detto l'Orbetto 1578-1649*, cat. expo., Museo di Castelvecchio-Verona, Milan, Electa, 2001, pp. 120-123.

27. Huile sur toile, 211 x 157 cm.



Fig. - 8. *Saint François en extase*. Bordeaux, église Saint-Michel.



Fig. - 9. D'après Francesco Bassano (?). *Adoration des bergers*. Bruges, église Saint-Pierre.



Fig. - 10. D'après Sassoferrato. *Vierge à l'Enfant*. Bordeaux, cathédrale Saint-André.

“création” de Roberto Longhi), identifié par J. Penent à Jean François lui-même²⁸. Quoi qu’il en soit, la composition paraît fortement liée à celle d’un tableau de Ribera daté de 1626 et gravé peu après²⁹, qui constituerait ainsi un possible repère chronologique.

Autre don vraisemblable de Sourdis aux chartreux, ce *Saint Sébastien*³⁰ (fig. 6), un peu mieux “situable” puisqu’il dérive indubitablement d’une composition perdue du Guerchin dont la Pinacothèque Capitoline de Rome conserve un exemplaire et le musée de Nantes une copie³¹. La version bordelaise a été attribuée il y a quelques décennies à Nicolas Tournier³² - honneur un peu excessif, car sa qualité est seulement moyenne - et dernièrement au même Jean François, toujours par Jean Penent qui conteste en outre implicitement la filiation guerchinesque du tableau.

Si le *Saint Sébastien* de la Chartreuse est bien un achat de Sourdis, l’œuvre prouve en tout cas que le cardinal ne dédaignait pas les copies, comme le montre par ailleurs le *Christ devant le Grand prêtre*³³ (fig. 7) de la cathédrale, copie du tableau de Honthorst (Gherardo della Notte, Utrecht 1592-1656) aujourd’hui à la National Gallery de Londres. L’original, peint à Rome vers 1617 (?) pour le grand mécène Vincenzo Giustiniani, connut un succès éclatant dont témoigne le grand nombre de dérivations qu’il engendra³⁴. Sourdis rencontra certainement Giustiniani dans le creuset culturel qu’était la Rome du début du *Seicento*, où le petit monde des amateurs d’art se côtoyait quotidiennement. L’offre d’une réplique par le marquis ou une demande directe du cardinal à l’occasion du séjour romain de 1621-1622 n’aurait donc rien de surprenant. La version bordelaise a probablement figuré dans la salle dite de Clément V à l’archevêché, avant de rejoindre la cathédrale, sans doute en 1680. Quelle que soit sa provenance exacte, son statut de simple répétition d’atelier ne saurait toutefois être mis en doute : même en tenant compte de l’usure réelle de la couche picturale (l’œuvre nécessitait dès 1703 une importante restauration³⁵), l’exécution très sèche et la pauvreté du modelé sont le fait d’un copiste appliqué mais de peu de ressources. L’absence des armoiries Sourdis au bas de la toile, si elle ne remet pas en cause les liens du tableau avec son probable commanditaire, révèle peut-être simplement la différence de valeur que le cardinal établissait entre une copie ordinaire et un original comme le chef-d’œuvre de Turchi.

La dernière œuvre sûre commandée par Sourdis (elle porte elle aussi ses armes), sans doute pour les cordeliers de Bordeaux, le *Saint François en extase*³⁶ (fig. 8), à l’église Saint-Michel depuis 1803, pose un peu plus de problèmes. On a prononcé à son sujet des noms parfois incompatibles : Ribera, le Dominiquin, Annibal Carrache...

Mina Gregori et Federico Zeri penchaient plutôt pour un nordique, peut-être Frans Pourbus le Jeune (1591-1622) ou Gérard Seghers (1591-1651), dont on connaît des toiles au Louvre sur des sujets voisins. Plus récemment, Jacques Foucart a rejeté oralement cette hypothèse septentrionale pour revenir à l’alternative italienne. Jean Penent pour sa part rattache le tableau à l’orbite languedocienne et y voit l’une des œuvres exécutées par Guy François pour le compte de Sourdis dans les années 1620, proposition qui ne suscite guère d’écho...

La caractéristique la plus saillante d’une telle collection réside donc, sans doute, dans la haute qualité de quelques œuvres, mais tout autant dans son éclectisme : les goûts du cardinal ne semblent pas vraiment affirmés, le souci didactique paraît souvent l’emporter sur les critères purement esthétiques, quand bien même ces deux préoccupations ne sont nullement incompatibles. D’autre part - et le fait sera plus lourd de conséquences -, à aucun moment n’apparaît dans les écrits ou dans les actes de l’archevêque la volonté de faire de Bordeaux un foyer artistique : Sourdis n’attira aucun Italien, ou n’y parvint pas (il put y avoir des

28. Jean Penent, *Le temps du caravagisme, la peinture de Toulouse et du Languedoc de 1590 à 1650*, Somogy, 2001, p. 131.

29. Jean Penent, *A propos de Guy et Jean François*, 1995, pp. 39-40 (“Celui de Jean [le *Saint Jérôme* de Bordeaux] [...] présente des rapports étroits avec le *Saint Jérôme* du musée de l’Ermitage peint par Ribera en 1626 et gravé peu après”). Le rapport avec l’œuvre de Ribera nous a été oralement confirmé par Guillaume Lasserre.

30. Huile sur toile, 131 x 108 cm.

31. Denis Lavalley in *Seicento*, op. cit. La version romaine, attribuée à “un collaborateur du Guerchin”, est reproduite dans : Raffaele Bruno, *Roma, Pinacoteca Capitolina*, Calderini, 1978, pp. 67-69, n° 149.

32. *Bordeaux, 2000 ans d’histoire*, cat. expo., 1971, pp. 342-343, n° 165, repr.

33. Huile sur toile, 269 x 182 cm.

34. J.R. Judson, R.E.O. Okkart, *Gerrit van Honthorst 1592-1656*, La Haye, 1959, p. 165 (rééd. Ghent, 1999, pp. 6-8, 10-11, notice 58) ; Silvia Danesi Squarzina (éd.), *Caravaggio e i Giustiniani. Toccar con mano una collezione del Seicento*, Electa, Milan, 2001, pp. 314-315 (notice D15 par Christopher Brown). Judson et Ekkart recensent 28 copies peintes, dessinées ou gravées de la composition.

35. Jacques Gardelles, *La cathédrale Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux, Delmas, 1963, p. 332. L’œuvre était alors désignée sous le titre erroné du *Prétoire de Pilate*, qui lui est encore parfois donné.

36. Huile sur toile, 241 x 163 cm. Déposé au musée des beaux-arts en 1967, le tableau a regagné l’église Saint-Michel (collatéral sud, chapelle des Saints-Anges) après sa dernière restauration. Voir à son sujet : *Bordeaux, musée des Beaux-Arts, peinture italienne XVe-XIXe siècle*, Inventaire des collections publiques françaises, Tours, 1987, p. 212-213, fig. 158. *Italie, histoire d’une collection*, cat. expo., Bordeaux, 1987, p. 194, notice 71, repr.



Fig. - 11. Agostino Scilla. *Le Christ chez Marthe et Marie*. 1678. Bouliac, église Saint-Siméon.



Fig. - 12. La Vierge. Bordeaux, basilique Saint-Seurin.



Fig. - 13. Hendrick Ter Brugghen et atelier. Parole du mauvais Riche et du pauvre Lazare. Vers 1625. Bordeaux, église Saint-Ferdinand.

invitations déclinées...) ; il ne chercha pas non plus à retenir le caravagesque Louis Finson, formé en Italie, qui ne fit que passer par Bordeaux en septembre 1614 sur la route de Paris. Mais peut-être la situation excentrée de la ville, à l'écart des grandes routes d'échanges artistiques (au contraire de Lyon ou Toulouse, par exemple), a-t-elle pu la desservir. Sans doute n'est-ce pas le seul fait du hasard si le peintre attiré du prélat était espagnol...

Les rapports avec l'Italie furent donc toujours indirects. Un seul peintre italien, Pietro Torniello (mort à Toulouse en 1639), est documenté à Bordeaux, pendant 25 ans il est vrai, à partir de 1613 (il a travaillé pour les feuillants et pour la cathédrale de Bazas, mais rien n'est conservé)³⁷. Et ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que les échanges reprendront de part et d'autre, avec l'installation d'Italiens à Bordeaux (Berinzago) et les voyages outre-monts de peintres bordelais (Lacour, Taillasson).

De quelques tableaux italiens

Pourtant, avant de clore ce chapitre ultramontain, il convient d'évoquer quelques tableaux peu ou pas connus qui nuanceront ce jugement, même si l'opacité qui entoure leur provenance ne permet pas d'attester l'ancienneté de leur présence en Aquitaine.

Le premier est une *Adoration des bergers* inédite³⁸ (fig. 9) de l'église Saint-Pierre de Bruges, près de Bordeaux. Probable réplique d'atelier ou copie ancienne dans le style de Francesco Bassano (1549-1592), elle appelle la comparaison avec, en premier lieu, la *Nativité* du château de Fontainebleau³⁹, dont elle reprend presque à l'identique les figures de la Vierge, de l'Enfant et du berger agenouillé, ainsi que la colonne à gauche. Les nombreux repeints qui affectent la toile (surtout l'Enfant, entièrement repris) en donnent actuellement une perception faussée, qu'une restauration attentive pourrait éventuellement modifier. La provenance n'est pas documentée, mais on connaît l'intérêt des Français pour les Bassans au XVII^e siècle – la collection Jabach et, à sa suite, celle de Louis XIV en témoignent – et il n'est pas impossible que le cardinal de Sourdis et son entourage aient été eux aussi sensibles à leur art : le frère du prélat, le marquis Charles de Sourdis (1588-1666), créature de Richelieu et son pourvoyeur en tableaux italiens, possédait une *Annonce aux bergers* par leur atelier⁴⁰, et trois “Bassan” – ou supposés tels – figurent dans l'inventaire après décès d'un collectionneur bordelais, Léon de Lalanne, abbé de Saint-Ferme⁴¹. S'il n'existe à l'évidence aucun lien direct entre le tableau de Bruges et ces diverses mentions, elles montrent toutefois qu'une arrivée précoce à Bordeaux n'a rien d'invraisemblable.

La plus connue *Vierge à l'Enfant* de la cathédrale⁴² (fig. 10), que quelques historiens ont tenté, à tort, de relier précisément à la collection du marquis de Sourdis, d'après un passage mal interprété de Félibien⁴³, fut attribuée successivement à Léonard de Vinci et au Pérugin. Il s'agit en fait d'une bonne copie de la *Madone du lys*, toile exécutée au monastère bénédictin Saint-Pierre de Pérouse entre 1632 et 1637 par l'archaïsant Sassoferrato (1609-1685), qui s'inspira pour l'occasion d'une fresque de Spagna et d'une *pala* du Pérugin (alors dans l'église S. Maria Novella de Pérouse et aujourd'hui à la Galerie Nationale de l'Ombrie)⁴⁴. La version bordelaise, qui semble avoir rejoint dès la fin du XVII^e siècle la chapelle du Mont-Carmel à la cathédrale, pourrait provenir de l'archevêché – il s'agirait dans ce cas d'une acquisition par l'un des successeurs de Sourdis, son frère Henri (1628-1645) ou Henri de Béthune (1645-1680). Un lien avec l'abbaye Sainte-Croix n'est pas non plus à exclure, puisque les quatre autres répliques connues de la composition de Sassoferrato⁴⁵ sont toutes conservées dans des établissements bénédictins ; or, les échanges de copies d'œuvres d'art entre monastères d'un même ordre étaient monnaie courante à l'époque. Détail significatif, le riche cadre en tubes de verre coloré qui rehausse le tableau bordelais semble bien de fabrication italienne.

37. Robert Mesuret, “De Bordeaux à Toulouse, commandes et rencontres dans les ateliers de Bordeaux”, *Revue historique de Bordeaux*, 1956, pp. 83-105.

38. Huile sur toile, 99,5 x 127,5 cm. Le beau cadre en bois sculpté et doré pourrait être contemporain de la toile.

39. Collections Marc du Houssay, ambassadeur de France à Venise (1648), Everhard Jabach (1671), Louis XIV, puis collection de la Couronne.

40. Antoine Schnapper, *Curieux du Grand Siècle. Collections et collectionneurs dans la France du XVII^e siècle*, Paris, 1994, p. 174.

41. Paul Roudié in *Histoire de Bordeaux / Bordeaux de 1453 à 1715*, chapitre V (“La vie artistique”), p. 442.

42. Huile sur toile, 85,5 x 61 cm.

43. André Félibien, *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1666-1688, éd. René Demoris, Paris, 1987, p. 257 (“il y a encore de lui [Léonard de Vinci] dans le cabinet de M. le marquis de Sourdis, une Vierge tenant un petit Jésus entre ses bras”).

44. Le modèle du tableau bordelais a été identifié par Pierre Curie. Sur l'original, voir : Giovan Battista Salvi “il Sassoferrato”, cat. expo., 1990, p. 120-121, n° 57, repr.

45. Dans les monastères bénédictins de Modène, Reggio Emilia et Assise (*ibidem*, 1990, p. 121).

A l'autre bout du siècle, le *Christ chez Marthe et Marie*⁴⁶ (fig. 11) de l'église Saint-Siméon de Bouliac, est la dernière en date des découvertes italiennes. Son *pedigree*, une fois de plus, fait défaut, mais le tableau est signé et daté par Agostino Scilla en 1678. D'origine messinoise, Scilla (1629-1700) fut l'élève d'Andrea Sacchi à Rome. Selon Pierre Rosenberg et François Macé de Lépinay, qui ont publié le tableau en Italie, l'artiste aurait séjourné une année à Toulon, précisément en 1678. Le *Christ chez Marthe* de Bouliac serait ainsi l'unique trace de ce séjour français – le seul autre tableau du peintre conservé en France, curieusement sur le même sujet (mais avec des figures en pied), celui de l'église de Valmondois (Val d'Oise), fut exécuté à Rome en 1679⁴⁷. Il est dommage que le commanditaire de la toile de Bouliac demeure inconnu – le duc de Vivonne, qui attira Scilla en France, n'eut apparemment aucun lien avec la Guyenne. L'œuvre, de haute qualité, constitue dans tous les cas un bon exemple du courant classicisant romain de la fin du siècle : mise en page dépouillée, composition d'une grande stabilité, absence d'éléments anecdotiques comme le sujet en fournit habituellement... tout cela par un peintre absent des musées français.

Bordeaux et la peinture nordique

Au risque d'insister, il faut redire que la présence de ces grands tableaux italiens, certains bien en vue dans la galerie de l'archevêché, n'a pas suffi pour faire de Bordeaux, picturalement parlant, une petite Rome, ni même une Milan des bords de Garonne. Car si la ville est bien un lieu de passage pour les artistes étrangers au XVII^e siècle, c'est principalement, comme au siècle précédent, pour les peintres nordiques.

Au contraire des Italiens, les Flamands et, dans une moindre mesure, les Hollandais s'installent durablement à Bordeaux : une vingtaine d'entre eux est signalée dans la première moitié du siècle⁴⁸. Quelques Flamands obtinrent la charge de peintre de l'Hôtel de ville, tels Jas Le Roy (Coninckx) ou François de Laprairie (Van der Weyden), auteur, entre autres, de tableaux pour les carmes⁴⁹. Le phénomène n'est certes pas unique en France – pour n'évoquer que le Sud, Toulouse, Montpellier ou Aix en offrent d'abondants exemples – mais peut-être plus prégnant qu'ailleurs. Même si les facteurs économiques ne sauraient tout expliquer, force est de reconnaître que Bordeaux fait à l'époque l'essentiel de ses échanges avec les Pays-Bas et l'Angleterre. Parmi les nombreux négociants hollandais installés à demeure, un certain nombre collectionnaient des tableaux : Paul Roudié a publié l'inventaire de l'un d'entre eux, Josué de Herlaer, dont le

“cabinet” comptait beaucoup de grands et de petits maîtres nordiques (57 œuvres sur un total de 64)⁵⁰. Ces négociants faisaient aussi commerce de peintures : le marchand anversoise Jan van Mechelen vendit ainsi à Bordeaux en 1634 plus de 180 tableaux flamands “représentant diverses figures de dévotion et autres”, dont la plupart n'étaient sans doute que des tableautins rapidement brossés...⁵¹

Le paradoxe est que, dans ces conditions, il ne reste presque rien de ces peintures : beaucoup de ces peintres-artisans étaient de simples ornementalistes ou des concepteurs de décors éphémères, il est donc naturel que leur travail ait disparu. Quant au reste de la production, il relevait essentiellement de la sphère privée et appartenait à des genres qui échappent aujourd'hui pour une large part à l'investigation : le paysage (souvent en dessus-de-porte), le portrait ou les petits tableaux de dévotion... La plupart ont disparu sans laisser de traces : il est notoire que les nombreux tableaux néerlandais du musée des beaux-arts ne sont arrivés qu'à partir du XIX^e siècle (notamment avec l'achat de la collection Lacaze), à de très rares exceptions près.

Seul vestige possible de cette vaste production, une petite *Vierge* (fig. 12)⁵² aujourd'hui à la basilique Saint-Seurin, pourrait être, sinon de main flamande, du moins d'inspiration nordique, comme le suggère la composition imitant les triptyques d'oratoire privé, ou encore la précision naturaliste des fleurs symboliques, parmi lesquelles on remarquera les tulipes si prisées au milieu du XVII^e siècle⁵³.

46. Huile sur toile, 132 x 175 cm, signée et datée à gauche au centre “Scilla A / 1678”. L'œuvre a été découverte en 1985 au presbytère par l'abbé P. Bos, curé de Bouliac, et restaurée peu après.

47. Le tableau de Valmondois provient de la collection Fesch.

48. Braquehay, *op. cit.* à la note 3.

49. *Ibidem*, pp. 112-118. En l'absence d'œuvre attestée de la main de Laprairie, il est impossible de lui attribuer une ou plusieurs des toiles des carmes actuellement visibles à l'église Sainte-Eulalie, telle, par exemple, la copie certainement ancienne de l'*Adoration des mages* de Rubens (original à Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts), très tôt popularisée par la gravure.

50. Paul Roudié, “La collection de tableaux de Josué de Herlaer, bourgeois de Bordeaux”, *Société Archéologique de Bordeaux*, tome LXXVI, 1985, pp. 117-120.

51. Paul Roudié, “Documents concernant [...] la vente de tableaux flamands”, *Société Archéologique de Bordeaux*, tome LXXVIII, 1987, pp. 81-82.

52. Huile sur toile, 125 x 90 cm.

53. Le schéma le plus fréquent de ce type flamand de “portrait” de la Vierge (généralement accompagnée de l'Enfant) reste toutefois celui de la figure inscrite dans une couronne ou une guirlande de fleurs, ainsi qu'en produisirent Jan Breughel, Rubens, Hendrick van Balen ou Francken le Jeune. Le type illustré par la toile de Saint-Seurin pourrait donc se rattacher à une tradition plus spécifiquement française.



Fig. - 14. *Saint Jérôme*. Bordeaux, église Saint-Paul.



Fig. - 15. *David remettant son sceptre à Salomon*. Bordeaux, église Sainte-Croix.

La toile proviendrait, selon Cirot de la Ville (1867), de l'ancienne chapelle des moniales de Sainte-Catherine à Bordeaux.

Les peintures religieuses sont donc rares et le plus souvent mal documentées. Quatre tableaux, de provenance indécise pour la plupart, permettront toutefois d'illustrer cette présence nordique ⁵⁴.

Les Pays-Bas septentrionaux au début de leur Siècle d'Or sont représentés par la *Parabole du mauvais Riche* ⁵⁵ (fig. 13) de l'église Saint-Ferdinand, peinture austère du célèbre caravagesque hollandais Hendrick Ter Brugghen (1588-1629) et de son atelier. Signalée à son emplacement actuel depuis la fin du XIXe siècle, l'œuvre est une réplique partiellement autographe, avec quelques variantes, d'une toile peinte par Ter Brugghen en 1625 pour un établissement caritatif d'Utrecht, ville où l'artiste s'était installé après son retour d'Italie en 1614. L'original, conservé depuis 1953 au musée d'Utrecht, fut largement agrandi à une date inconnue (probablement au XVIIIe siècle) ; aussi la version bordelaise a-t-elle l'avantage de présenter la composition dans son état originel.

C'est plutôt à la Flandre que se rattache le beau *Saint Jérôme* ⁵⁶ (fig. 14) de l'église Saint-Paul (autrefois l'église des jésuites), peut-être en provenance de l'archevêché (les archives manquent de clarté à ce sujet). Le problème de son attribution reste encore pendant, même si la piste flamande demeure la plus probable : on a évoqué entre autres le nom de l'Anverso Artus Wolfaerts (1581-1641) ⁵⁷.

Récemment débarrassé d'un chanci total qui en empêchait la lecture, un *Conseil du roi David à Salomon* ou *David remettant son sceptre à Salomon* ⁵⁸ (fig. 15), aujourd'hui à Sainte-Croix, est plus aisément situable, bien que sa provenance nous échappe. Le thème, rare, et la composition évoquent de près la peinture flamande de la première moitié du XVIIe siècle, en particulier un tableau de Cornelis de Vos (Hulst 1584/85 - Anvers 1651) sur le même sujet, aujourd'hui à la galerie Jan De Maere à Bruxelles ⁵⁹ : on y retrouve, outre d'indéniables parentés formelles, un même goût décoratif pour les matières précieuses et scintillantes, les vêtements chamarrés, les rehauts d'or... Le tableau de Sainte-Croix donne bien la mesure des ambiguïtés qui entourent la plupart de ces œuvres peu documentées : s'agit-il de la production d'un Flamand installé à Bordeaux, d'un tableau importé ou bien encore de l'œuvre d'un artiste local influencé par la gravure ?

L'*Annonciation* ⁶⁰ (fig. 16) conservée dans la sacristie de la même église Sainte-Croix est l'un des rares tableaux de cette sélection signés et datés. Peinte par Abraham Hondius (Rotterdam vers 1625 - Londres 1695) en 1663-1664, au cours de sa période amstellodamoise, elle constitue un apport charmant et bienvenu au corpus religieux de cet artiste ⁶¹, surtout renommé pour ses scènes de chasse et de batailles. Quant à sa provenance, Marionneau (qui n'avait pas identifié le peintre) hésitait entre les bénédictins (c'est à dire l'église Sainte-Croix où elle se trouve toujours) et les cordeliers voisins. Mais cette petite toile de chevalet, non repérable dans les listes révolutionnaires, pourrait tout aussi bien venir d'une collection privée.

54. On peut y adjoindre les *Scènes de la vie de saint Jean-Baptiste* de l'église Saint-Michel, dont la partie inférieure reproduit *La tête de saint Jean-Baptiste présentée à Salomé*, œuvre de jeunesse de Rubens récemment passée en vente publique (New York, Sotheby's, 30 janvier 1998). L'original rubénien est reproduit dans la *Revue de l'art*, 1998-3, p. 6 (éditorial de Jacques Thuillier), et dans *L'Estampille / L'Objet d'Art*, n° 370, juin 2002, p. 38 (F. Duret-Robert, "La nouvelle loi sur les musées"). La copie bordelaise est dans le sens de l'original ; aucune gravure d'après le tableau de Rubens n'est connue.

55. Huile sur toile, 136,5 x 207 cm. Pierre Curie, Jean-Philippe Maisonnave, "Un nouveau tableau de Hendrick Ter Brugghen et de son atelier dans une église de Bordeaux", *Revue de l'Art*, n° 117, 1997-3, pp. 71-73, repr.

56. Huile sur toile, 194 x 241 cm.

57. Comm. orale de P. Curie.

58. Huile sur toile, 120 x 177 cm, restaurée en 1996-1997 par Philippe Rollan.

59. Paul Huys Janssen, *Meesters van het zuiden. Barockschilders rondom Rubens*, Bois-le-Duc et Gand, 1999, p. 37, repr. Le Kunsthistorisches Museum de Vienne conserve, du même peintre, une *Onction de Salomon* (copie au Louvre), pendant probable du *David et Salomon*.

60. Huile sur toile, 100 x 127 cm, signée et datée en bas à droite, sur l'agenouillement du prie-Dieu "Abraham Hondius f. 1664 / 1663". Jean-Philippe Maisonnave, "Un tableau d'Abraham Hondius dans une église de Bordeaux", *Histoire de l'art*, n° 39, octobre 1997, pp. 117-119, repr. Une esquisse ou réduction sur bois, citée par Alfred Hentzen ("Abraham Hondius", *Jahrbuch der Hamburger Kunstsammlungen*, tome VIII, 1963, pp. 33-56) est conservée au Muzeum Narodowe de Cracovie.

61. Parmi les rares collections publiques françaises à détenir des œuvres religieuses de Hondius, le musée des beaux-arts de Bordeaux possède une *Adoration des bergers* (1658-1660) et une *Annonce aux bergers* (Olivier Le Bihan, *L'or et l'ombre. La peinture hollandaise du XVIIe et du XVIIIe siècle au musée des Beaux-Arts de Bordeaux*, Bordeaux, Musée des beaux-arts de Bordeaux / William Blake and Co, 1990, pp. 159-165).

La production locale dans la première moitié du XVIIe siècle

Après cet aperçu de la peinture "étrangère" (italienne et nordique), il faut en venir à la production proprement locale, dans laquelle figurent d'ailleurs des œuvres de Flamands assimilés. La première constatation qui s'impose – en gardant toujours à l'esprit que les œuvres conservées ne constituent pas, loin s'en faut, la totalité de la production de l'époque – est que l'importation d'œuvres étrangères de qualité, par le cardinal de Sourdis en particulier, ne semble pas avoir eu de répercussions décelables sur le milieu artistique bordelais, peut-être pour la simple raison que personne n'était en état de tirer profit d'une leçon de trop haute volée.

Car ce qui caractérise le XVIIe siècle bordelais, c'est avant tout l'absence de peintres locaux d'envergure : la ville n'a pas donné naissance – ni asile – à des artistes célèbres, au contraire de Montpellier (Bourdon, parti très tôt il est vrai) ou de Toulouse (la famille de Troy, les Rivalz) ; il lui a manqué une figure majeure capable de donner l'impulsion à une activité autonome, à un "style" identifiable, comme dans d'autres foyers provinciaux (Toulouse, Lyon, Rouen, Nancy...) : d'où le caractère souvent hétérogène et décevant de ces peintures. Il ne semble pourtant pas y avoir eu d'"occasion manquée" : Jacques Thuillier a fait récemment justice du passage de Sébastien Bourdon à Bordeaux vers 1630 ⁶², séjour longtemps accrédité par l'historiographie locale (Bernadau ⁶³ citait un *Martyre de saint André* peint par Bourdon pour la cathédrale en... 1642).

Cette production a toutefois connu une lente évolution, marquée par l'habituel retard des centres provinciaux, mais aussi par des périodes d'atonie dont le corpus conservé garde des traces sensibles.

Survivances maniéristes

La peinture locale du premier tiers du XVIIe siècle perpétue des formes – voire des formules – figées, que l'histoire de l'art a coutume d'englober sous le terme générique de "maniérisme", bien qu'il recouvre des réalités fort différentes, parfois même antinomiques. Dans les faits, au sein d'un répertoire assez varié, trois ou quatre œuvres seulement répondent en tout ou partie aux critères admis.

L'église Saint-Michel abrite ainsi une curieuse toile qui n'a, semble-t-il, jamais quitté son emplacement actuel. *Le Christ, la Vierge et Dieu le Père* ⁶⁴ – peut-être une *Vierge intercédant auprès du Christ pour les âmes du Purga-*

toire ? – (fig. 18) offre le type de composition saturée, tourbillonnante (en cercles concentriques) et sans profondeur, l'imprécision de la localisation spatiale, l'élongation des figures (raisonnable ici) que l'on associe généralement au maniérisme... Caractères que l'on retrouve, exacerbés, dans le séduisant *Saint Michel terrassant le démon* ⁶⁵ (fig. 17) de Sainte-Croix, tableau non documenté que l'on pourrait toutefois rapprocher d'une commande de l'église Saint-Michel au peintre local Etienne Bineau en 1617 ⁶⁶, date qui conviendrait assez au style de l'œuvre. Elle dérive, via l'estampe, d'une création de l'Anverso Marten de Vos (1532-1603). Son élégance, son extravagance même, sont assez remarquables pour le milieu artistique bordelais de l'époque : la composition dynamique en diagonales contrariées, le canon anti-classique et le déséquilibre des figures, les formes déchiquetées, le coloris strident et antinaturel font d'elle la peinture la plus authentiquement maniériste de la ville.

Un *Calvaire* ⁶⁷ (fig. 19), également à Sainte-Croix mais provenant d'un établissement conventuel féminin (comme le prouve la présence d'une religieuse agenouillée en donatrice), est d'un esprit assez voisin du *Saint Michel* : en témoignent la grâce un peu contournée de l'ange et de saint Jean, les drapés fluides, le coloris précieux (jaune d'or, jaune citron, lavande, rouges carmin et orangé)... La source semble ici encore une estampe flamande, la célèbre *Crucifixion* gravée par Hendrick Goltzius en 1585, peut-être interprétée à l'aune du modèle désormais canonique créé par Guido Reni en 1617-1618, la *Crucifixion des Capucins* de Bologne.

62. Jacques Thuillier, *Sébastien Bourdon 1616-1671. Catalogue critique et chronologique de l'œuvre complet*, Paris, 2000, pp. 106-107.

63. Bernadau, *Antiquités bordelaises*, 1797, p. 331. Une confusion est possible avec le retable peint par Bourdon vers 1650-1651 pour Saint-André de Chartres (aujourd'hui à Toulouse, musée des Augustins ; Thuillier, *op. cit.*, n° 136, pp. 278-279, repr.).

64. Huile sur toile, 274 x 196 cm.

65. Huile sur toile, 194,5 x 142 cm.

66. Braquehay, *op. cit.* à la note 48, p. 111. Toutefois, le thème de saint Michel, auquel l'ordre franciscain vouait un culte fervent (Emile Mâle, *L'art religieux après le Concile de Trente*, Paris, 1932, p. 491), désigne peut-être une commande des capucins, dont plusieurs tableaux ont rejoint Sainte-Croix après la Révolution.

67. Huile sur toile, 189,5 x 158 cm, restaurée en 1997 par Philippe Rollan. Le tableau était attribué par Marionneau à "l'école espagnole".



Fig. - 16. Abraham Hondius. *Annonciation*. 1663-1664. Bordeaux, église Sainte-Croix.



Fig. - 17. *Saint Michel terrassant le démon*. Bordeaux, église Sainte-Croix.



Fig. - 18. *Le Christ, la Vierge et Dieu le Père*. Bordeaux, église Saint-Michel.



Fig. - 19. *Calvaire*. Bordeaux, église Sainte-Croix.

D'un style beaucoup plus pesant, l'*Héraclius et Zacharie*⁶⁸ (fig. 20) conservé dans la même église dont il illustre la dédicace (l'Exaltation de la Croix), est daté de 1636 et signé par un peintre obscur, Bourgneuff, peut-être un Flamand francisé – ce que tendrait à confirmer l'origine du donateur présumé de l'œuvre, le Bruxellois Jacques de Campo-Kieffel, prieur de Clairac en Agenais⁶⁹. Le tableau avoue une dette certaine envers les romanistes flamands de la seconde moitié du XVI^e siècle⁷⁰ – composition encombrée, robustesse voire lourdeur des formes, costumes militaires à l'antique visant à l'exactitude archéologique, surabondance de détails “ciselés”, visages à la limite de la caricature –, mais sans doute par le biais de nombreux intermédiaires.

Dernier tableau apparenté au courant maniériste, le *Martyre de saint Clair* (ou de saint Justin le Philosophe)⁷¹ (fig. 21) de l'église Sainte-Eulalie bénéficie d'un pedigree plus assuré. Peint pour l'édifice qui l'abrite toujours, il représentait à l'origine le supplice d'Eulalie de Mérida, patronne de l'église, et ce n'est qu'en 1653 que la fabrique fit modifier cette œuvre déjà ancienne en remplaçant la sainte par un saint évêque⁷². Le repeint fut confié à un certain Fournier, que l'on serait tenté d'identifier à Gabriel Fournier – peintre itinérant du Sud de la France dont l'église de Pauillac conserve une *Annonciation* datée de 1639⁷³ – ou bien, plus probablement, à l'un des membres (Claude ?) de la famille de peintres de ce nom, active à Bordeaux dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Le reste de la composition, qui doit remonter au premier quart du siècle, exploite un prototype d'origine italienne lointainement issu de Raphaël (*Dispute du Saint-Sacrement*) et plus encore de Jules Romain (le *Martyre de saint Etienne* de Gênes). Ce schéma ancien, caractérisé par ses deux registres superposés, terrestre et céleste, par sa symétrie rigoureuse et par la disposition des figures en un demi-cercle circonscrit par les personnages en repoussoir du premier plan, gardait dans les provinces françaises l'attrait d'une relative nouveauté, comme le montre encore en 1617 l'exemple du *Triomphe de la Vierge* du langrois Richard Tassel (Dijon, musée des Beaux-Arts)⁷⁴.

Des signes de renouveau : Guy François et Guillaume Cureau

Parallèlement à cette persistance de formules maniéristes de plus en plus caduques se font jour quelques signes de renouveau. Il est tentant de les mettre en relation avec l'arrivée à Bordeaux d'un tableau remarquable, sans conteste la plus belle peinture religieuse de la ville avec les toiles de la collection Sourdis.

C'est peut-être, précisément, par l'intermédiaire du cardinal ou plus probablement dans la continuité de son mécénat, que les chartreux acquirent le *Saint Bruno* (fig. 22)⁷⁵ destiné à l'un des autels latéraux de leur nouvelle église. Les circonstances de la commande et la date précise de l'installation de l'œuvre – qui n'a jamais quitté son

68. Huile sur toile, 348 x 265 cm, signée et datée en bas à gauche “A. Bourgneuff jn / pinxit / 1636”.

69. Le tableau proviendrait, selon Gregory Hanlon (*L'univers des gens de bien*, Presses Universitaires de Bordeaux, 1989, p. 156, repr.), de la collection bordelaise de Jacques de Campo-Kieffel, doyen de Saint-Jean de Latran et prieur de Clairac de 1657 à 1665 puis de 1673 à 1678. L'interprétation que donne G. Hanlon du testament de Campo-Kieffel (A.D. Gironde, série E, Turpin, notaire à Bordeaux, publié dans les *Archives historiques de la Gironde*, 1887, t. 25, p. 409) est toutefois sujette à caution : les tableaux légués “aux religieuses de la Magdeleine de Bordeaux” – et non à Sainte-Croix – représentaient “la victoire de Constantin empereur” et “le triomphe du même empereur contre le roy Masenz [Maxence]”. Ces deux sujets, bien qu'appartenant aussi au cycle de l'histoire de la Sainte Croix, ne sauraient être confondus avec celui de l'*Exaltation de la Croix*.

70. L'inspiration “baroque et rubénienne” que Paul Roudié (*Histoire de Bordeaux*, op. cit., p. 439) décelait dans cette toile nous semble rien moins qu'évidente.

71. Huile sur toile, 350 x 280 cm (dimensions approximatives). L'identité du saint n'est pas clairement définie : le document de 1653 qui fait état de la restauration de l'œuvre évoque un “martyre de saint Justin [le Philosophe]” (décapité à Ephèse vers 165) ; Marionneau désigne le tableau sous le titre de “Saint Babilius” ou Babylas (et le date de 1656) ; l'interprétation aujourd'hui admise est celle de saint Clair de Lectoure. L'église Sainte-Eulalie possédait des reliques de ces trois saints, déposées selon la tradition par Charlemagne en 811 (un tableau datable des années 1670, toujours exposé dans le collatéral nord de l'église, illustre cet événement légendaire).

72. Le tableau, accroché en hauteur dans la sombre sacristie de Sainte-Eulalie, n'a pu être étudié de près. Une restauration, prévue de longue date mais toujours différée, permettra sans doute un jour de vérifier l'existence du repeint et sa nature. La différence de facture et d'esprit de la figure de l'évêque (vêtu comme un prélat du XVII^e siècle) est en tous cas patente.

73. Paul Roudié, Jean-Jacques Fauré, “Gabriel Fournier, peintre méridional du XVII^e siècle”, *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1983, pp. 57-66. Penent, op. cit. à la note 26, pp. 222-224. La date, toutefois, pose problème : Gabriel Fournier était établi à Narbonne depuis 1651 et y résidait encore en 1655... En outre, le style raide et anguleux du saint évêque bordelais ne présente guère d'affinités avec l'art plus moelleux et délié du Languedocien, tel qu'il apparaît, par exemple, dans l'*Adoration des bergers* récemment retrouvée à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Casseneuil (Lot-et-Garonne), datable après 1644 grâce aux armoiries d'alliance du comte et de la comtesse de Vaillac peintes en pleine pâte.

74. Repr. in Alain Mérot, *La peinture française au XVII^e siècle*, Paris, 1994, p. 60.

75. Huile sur toile, 203 x 150 cm.



Fig. - 20. A. Bourgneuff. *Héraclius et Zacharie (Exaltation de la Croix)*. 1636. Bordeaux, église Sainte-Croix.



Fig. - 21. *Martyre de saint Clair*. Bordeaux, église Sainte-Eulalie.



Fig. - 22. Guy François. *Saint Bruno*. Bordeaux, église Saint-Bruno.

emplacement originel – n’ont pas été élucidées. La première mention ne remonte qu’à 1669, date à laquelle Claude Perrault, de passage à Bordeaux, décrit élogieusement le tableau, ouvrage d’“un nommé Du Puits”⁷⁶. L’interprétation judicieuse de ce commentaire énigmatique, alliée à une analyse stylistique rigoureuse, permet à Robert Mesuret, dès les années 1950⁷⁷, de rejeter les attributions traditionnelles au Dominiquin (Lamothe, 1853) ou à Le Sueur (Marionneau, 1861), au profit du plus fameux peintre du Puy-en-Velay, Guy François (1580 - vers 1650). Les liens étroits de l’artiste avec les fils de saint Bruno (canonisé en 1623) sont désormais bien connus : François travailla à plusieurs reprises pour les chartreux de Toulouse, et les échanges entre les deux villes – surtout d’ailleurs dans le sens Toulouse-Bordeaux⁷⁸ – sont assez fréquents au XVII^e siècle pour conforter l’hypothèse d’une recommandation directe des Pères toulousains à leurs homologues bordelais. Le style si personnel du tableau ne dément pas l’intuition de Mesuret : l’austérité de la mise en page, le caractère sculptural du drapé, la lumière froide et blanche tombant de haut, creusant des ombres noires et profondes, trouvent des correspondances dans nombre d’œuvres signées ou documentées, telle la *Crucifixion* de l’église Notre-Dame des Tables à Montpellier, peinte en 1634 pour les Jésuites et qui connut elle aussi un grand retentissement⁷⁹. Une date d’exécution voisine de celle du tableau montpelliérain pourrait être préférée, en raisons de ces fortes similitudes, à la datation haute (vers 1626-1627) proposée par Jean Penent⁸⁰.

Cette œuvre monumentale dut faire sensation à Bordeaux, car on en trouve quelques échos⁸¹ dans les réalisations d’artistes locaux au milieu du siècle, en premier lieu du principal d’entre eux, Guillaume Cureau. Le personnage est assez peu connu : né à La Rochefoucauld en Angoumois, sur les terres d’une famille alliée au duc d’Epernon⁸², il débute sur le chantier de Cadillac, où il côtoie des Parisiens et des Flamands ; peintre de l’Hôtel de ville de Bordeaux en 1624, il meurt en 1648⁸³. D’une production qui dut être considérable ne subsistent malheureusement que deux tableaux sûrs, commandés par les bénédictins de Sainte-Croix un an avant sa mort, en 1647, pour orner les nouveaux retables de saint Maur – la réforme de Saint-Maur avait été imposée à l’abbaye par le cardinal de Sourdis en 1627 – et de saint Mommolin, édifiés l’année précédente par le sculpteur Raymond Caussade⁸⁴.

Les deux toiles furent vandalisées à la Révolution (percées à coups de baïonnette) et partiellement repeintes, vicissitudes qui, jointes à une usure générale de la matière, expliquent certaines faiblesses et l’aspect quelque peu disparate de l’exécution. Elles apportent, malgré ces

réserves, un air de nouveauté dans un paysage artistique bordelais encore largement post-maniériste : des figures plus robustes et solidement campées, un éclairage plus dramatique et tranché (bien que la restauration de 1988 en ait atténué la vigueur), et surtout un naturalisme inédit, d’ascendance caravagesque – sans doute à travers le prisme de la peinture languedocienne, et de Guy François précisément – dans les types physiques, le rendu des matières, les morceaux de nature morte... Ces qualités, déjà perceptibles dans le *Saint Maur guérissant un paralytique* (fig. 24), se manifestent pleinement dans son pendant, le *Saint Mommolin apaisant un dément* (fig. 25). Ce dernier, un peu moins repeint, offre des morceaux réellement surprenants dans le contexte aquitain du moment : la figure du fou furieux notamment, qui semble une création originale et singulière, annonce une aptitude nouvelle pour l’individualisation des caractères et l’expression des passions. Participent également à cette sensation de renouveau la sûreté de la mise en page – le crucifix de biais fermant la scène sur le bord gauche – et une authentique liberté de touche, un coup de brosse large et vigoureux très éloigné du “léché” maniériste.

En revanche, les deux autres tableaux parfois attribués à Cureau⁸⁵ – mais que Braquehayé rejetait déjà –, les effigies de *Saint Benoît* et de *Sainte Scholastique*⁸⁶ (fig. 23)

76. P. Bonnefon (publié par), *Mémoires de ma vie par Charles Perrault. Voyage à Bordeaux par Claude Perrault* (1669), Paris, 1909.

77. Mesuret, *op. cit.* à la note 37, p. 93.

78. Pour se borner aux plus connus, citons les séjours des sculpteurs Arthus Legoust et Pierre Affre, des peintres Jacques de La Carrière et Bernard Saint-Gaudens en 1614 et 1619...

79. Francine Arnal, Alain Chevalier [avec la contribution de Pierre Curie et Joël Perrin], *Tableaux religieux du XVII^e siècle à Montpellier*, Montpellier, 1993, collection *Images du Patrimoine*, n° 122, p. 37, repr.

80. Penent, *op. cit.* à la note 28, p. 131. L’auteur privilégie l’hypothèse d’une commande directe du cardinal de Sourdis, peu avant sa mort (1628).

81. Le plus direct, mais le moins intéressant, est une dérivation à mi-corps de la figure de saint Bruno, peut-être datable vers 1650, aujourd’hui conservée dans une chapelle latérale de la basilique Saint-Seurin, où sa présence est signalée par Marionneau en 1861.

82. La grand-mère de la duchesse d’Epernon, la comtesse de Candale, était née Françoise de La Rochefoucauld.

83. Braquehayé, *op. cit.*, pp. 119-121. Braquehayé reproduit en annexe une documentation complète sur les 30 portraits de jurats peints par Cureau durant ses années au service de l’Hôtel de ville.

84. Charles Braquehayé, “Les artistes du duc d’Epernon”, *Bulletin des Sociétés des Beaux-Arts des départements*, tome 10, Paris, 1886, p. 477. *Idem*, “Guillaume Cureau, peintre de l’Hôtel de ville de



Fig. - 23. *Sainte Scolastique*. Bordeaux, église Sainte-Croix (détruit).



Fig. - 24. Guillaume Cureau. *Saint Maur guérissant un malade*. 1647. Bordeaux, église Sainte-Croix.



Fig. - 25. Guillaume Cureau. *Saint Mommolin apaisant un dément*. 1647. Bordeaux, église Sainte-Croix.

également conservées à Sainte-Croix, ne montrent, en dépit de leur récente restauration, qu'une raideur et une absence de personnalité étrangères à ce que nous pouvons deviner de l'art du peintre, à l'exception du visage du saint abbé, d'un modelé assez nerveux, et des petits paysages à la flamande de l'arrière-plan.

Deux autres tableaux anonymes, datables des années 1640 mais qu'il n'est guère possible de rattacher directement à l'œuvre de Cureau, s'inscrivent dans une veine naturaliste assez voisine. *Le Christ en croix entre un saint diacre et un saint évêque*⁸⁷ (fig. 27) de l'église Saint-Michel, visiblement conçu pour le retable dans lequel il s'insère – et à ce titre œuvre probable d'un artiste bordelais à identifier – dérive sans doute d'une source gravée, car l'exécution, très dure, n'est pas à la hauteur de l'invention. Le "ténébrisme" affirmé de l'éclairage, les physionomies d'un réalisme presque brutal, la précision un peu sèche des tissus (le damas "à la grenade" de la chape de l'évêque) apparentent la toile au caravagisme tardif de François et de Cureau, sans préjudice de rapports directs ou indirects avec l'Espagne – *via* certaines tendances "ribéresques" de la peinture languedocienne ?

Œuvre d'une tout autre qualité qui n'a, à notre connaissance, jamais encore attiré l'attention des chercheurs, la *Vision de saint François-Xavier*⁸⁸ (fig. 26) de l'église de Pessac, de provenance vraisemblablement jésuite, offre plus d'affinités encore avec l'art "languedocien" introduit à Bordeaux par Guy François : la composition, certes stéréotypée, présente le même étagement "en paliers" que dans l'*Apparition de la Vierge à saint François* (église des carmes du Puy) et dans l'*Apparition de la Vierge à saint Ignace* (église du Collège du Puy) de François, datées par J. Penent de 1620 et 1622⁸⁹. Surtout, on y observe le même mélange d'idéalisation (le groupe de la Vierge à l'Enfant et des anges) et d'extrême naturalisme "hispanisant" (les personnages en haillons de la partie inférieure – mendiants ou âmes du Purgatoire ?)... non sans quelques ressemblances formelles, peut-être fortuites, avec une estampe de même sujet gravée par Paulus Pontius d'après Gérard Seghers (1629) pour la figure du saint, et des réminiscences rubéniennes⁹⁰ dans le motif de l'Enfant se penchant vers l'adorateur.

Sans doute un peu plus tardif, le *Saint Thomas de Villeneuve faisant l'aumône*⁹¹ (fig. 28) provenant des augustins (aujourd'hui à la cathédrale) illustre un autre aspect des rapports avec le Languedoc, celui de la simple copie. La toile reproduit en effet partiellement une vignette gravée d'après un modèle attribué par J. Penent au frère Ambroise Frédeau (vers 1589 – 1673), peintre de l'ordre des augustins installé à Toulouse en 1640⁹².

Cureau aurait peut-être pu donner corps à un véritable foyer provincial, mais il semble que ses tâches contraignantes et souvent subalternes à l'Hôtel de ville ne lui en laissèrent pas le loisir. Quoi qu'il en soit, la situation après sa mort, dans un climat, il est vrai, peu favorable à l'épanouissement artistique (c'est l'époque du siège de 1650 et de l'Ormée), n'est guère plus flatteuse. Même s'ils ne peuvent être pris pour étalon du niveau moyen de la production locale au milieu du siècle, le *Jésus dépouillé de ses vêtements* et l'*Elévation de la croix* (fig. 29) de l'église Saint-Michel, peints en 1640 et 1641 par le Flamand

Bordeaux", *Réunion des Sociétés des Arts des départements*, tome 18, Paris, 1894, pp. 1152-1153. Paul Roudié, "Recherches sur la sculpture à Bordeaux au XVII^e siècle", *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1976 (n° spécial), pp. 83-84. Michèle Peyrissac, "La restauration de l'abbaye Sainte-Croix au XVII^e siècle", *Revue archéologique de Bordeaux*, tome XCI, 2000, p. 172-173. Selon Braquehay, les têtes des deux saints seraient des repeints *a novo* consécutifs aux déprédations de 1793. La restauration de 1988 (Genovesio, Paris) n'a, semble-t-il, pas confirmé cette assertion. Les deux toiles mesurent respectivement 241 x 183 cm et 223 x 167 cm.

85. Cureau fut payé en avril 1645 "pour avoir refait un tableau de notre bienheureux Père [saint Benoît]", mais peut-être s'agissait-il d'une simple restauration. Signalons pour mémoire, et sans vouloir établir un lien avec les tableaux de Sainte-Croix, que parmi les toiles de la galerie du cardinal de Sourdis à l'archevêché figurait (en un seul ou deux tableaux ?) *Saint Benoît et sa sœur Scholastique restaurant la vie monastique* (M. Favreau, *op. cit.* à la note 16, p. 130).

86. Huile sur toile, 226 x 140 cm. La *Sainte Scholastique* a disparu dans un incendie criminel en mars 2002.

87. Huile sur toile, 350 x 260 cm. Le saint diacre pourrait être saint Vincent (l'espèce de petit banc qui lui sert d'attribut serait alors le chevalet de son supplice).

88. Huile sur toile, 250 x 175 cm (dimensions approximatives). L'iconographie, très proche de celle de la gravure de Pontius d'après Seghers (cf. *infra*) semble bien concerner François-Xavier (à l'exception de la flamme qui surmonte la tête du saint, attribut généralement réservé au dominicain Vincent Ferrier) ; le jeune garçon noir à mi-corps derrière le saint serait une évocation approximative de son apostolat aux Indes. L'inscription sur le degré de bois "Salus nostra in tempore tribulationis" est extraite d'Isaïe (Is. 33-2).

89. Penent, *op. cit.* à la note 28, pp. 88-90, fig. 6 et 7.

90. Un rapprochement avec certaines œuvres de la période romaine de Vouet, telles la *Sainte Famille avec saint Jean-Baptiste* de San Francisco (gravée par Jean Lenfant) et l'*Apparition de la Vierge à saint Bruno* de la Chartreuse de San Martino à Naples, toutes deux peintes à Rome en 1626, n'est pas non plus à écarter.

91. Huile sur toile, 286,5 x 182 cm.

92. Penent, *op. cit.*, p. 235, repr. Le tableau du frère Ambroise, peint en 1640 pour le couvent des augustins de Toulouse, fut gravé en contrepartie par Joachim Séguénot pour illustrer une *Histoire de la vie du glorieux père S. Augustin* : le groupe du saint et de ses deux assistants est reproduit à l'identique dans la toile bordelaise.



Fig. - 26. *Vision de saint François-Xavier*. Pessac, église Saint-Martin.



Fig. - 27. Le Christ en croix entre un saint diacre et un saint évêque. Bordeaux, église Saint-Michel.



Fig. - 28. D'après Ambroise Frédeau. Saint Thomas de Villeneuve faisant l'aumône. Bordeaux, cathédrale Saint-André.

francisé Corneille Decostre-Duclercq (vers 1612 – 1674/1683) pour le monument de la Semaine Sainte⁹³ – donc pour frapper le regard du fidèle à bonne distance –, n'en révèlent pas moins les carences de quelques "barbouilleurs" pourtant fort achalandés... et le peu d'exigence de certains commanditaires. On notera le recours au modèle gravé, sans doute flamand ici⁹⁴.

La seconde moitié du siècle : la suprématie parisienne

Il n'est donc pas surprenant, eu égard à la pénurie de praticiens locaux d'envergure, que la Ville, et surtout les ordres monastiques, se soient alors tournés vers Paris, dont on sait le dynamisme artistique en ces mêmes années : indice révélateur de cette nouvelle orientation, les successeurs de Cureau à l'Hôtel de ville, Philippe Deshayes et Leblond de Latour, seront

Commandes parisiennes

Les religieux, quant à eux, préfèrent s'adresser directement à la capitale pour leurs commandes picturales les plus importantes – alors que les travaux de sculpture, le fait vaut d'être relevé, sont le plus souvent confiés à des artistes autochtones⁹⁵. Deux d'entre elles sont bien connues : la première, en 1672, est celle des visitandines à Gabriel Blanchard (1630-1704), fils du plus fameux Jacques Blanchard⁹⁶, pour une *Nativité* et un *Christ en croix*. Les deux toiles sont malheureusement perdues depuis la Révolution⁹⁷, alors qu'une mauvaise copie de la célèbre *Visitation* de Mignard, de même provenance, a été conservée⁹⁸ – circonstance qui jette un doute sur l'affirmation souvent répétée selon laquelle seul survit le meilleur de la production d'une époque...

Commande plus prestigieuse, la grande toile⁹⁹ (fig. 30) peinte par Philippe de Champaigne pour le maître-autel des chartreux en 1673, dernier tableau signé de l'artiste, est sans doute la plus méconnue de ses nombreuses *Assomptions* (Louvre, Grenoble, Alençon, Marseille...). Ses qualités surtout décoratives et sa relative froideur lui ont attiré peu de sympathie, même auprès des spécialistes du peintre, et l'on peut légitimement s'interroger sur son succès à Bordeaux, car aucune copie ou dérivation – baromètre habituel de la popularité d'une œuvre – n'a été repérée dans la région.

Le recours aux peintres parisiens¹⁰⁰ va perdurer jusqu'au siècle suivant pour les entreprises les plus considérables, preuve de la défiance persistante des commanditaires envers les talents locaux. Au début du XVIIIe siècle,

les frères prêcheurs s'adressent encore au peintre de leur ordre, le frère André (1662-1753), pour les dix tableaux d'autel de leur nouveau sanctuaire (actuelle église Notre-Dame), exécutés entre 1712 et 1741¹⁰¹. Ce cycle spectaculaire dédié aux grandes figures dominicaines, sans doute le plus impressionnant et le plus cohérent conservé à

93. Paul Roudié, "Recherches sur quelques peintres bordelais du XVIIe siècle : les Duclercq, Mazoyer, Larraidey", *Revue des musées de Bordeaux*, 1969, pp. 25-35 (repr. du *Jésus dépouillé*). Les deux toiles mesurent approximativement 290 x 180 cm. Restaurées en 1984 par G. ten Kate.

94. La source n'a pu être précisément identifiée (l'un des Wierix ?), mais la copie est certaine : un tableau passé en vente à Aix-en-Provence en décembre 1998 (sous l'appellation erronée "école italienne du XVIIe siècle") reproduit dans le sens de la largeur la même composition que le *Jésus dépouillé de ses vêtements*.

95. Paul Roudié, "Recherches sur la sculpture à Bordeaux au XVIIe siècle", *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1976, n° spécial. Un exemple bien documenté est celui du décor du chœur de l'église Saint-Bruno, dont les sculptures sont confiées à Jean Girouard, natif de Carpentras mais installé de longue date à Bordeaux, tandis que le tableau d'autel est commandé à Philippe de Champaigne. Sur les marges de l'Aquitaine, le cas du prieuré fontevriste de Fongrave en Agenais est aussi éclairant : lorsqu'il est question, en 1657, d'orner le grand retable nouvellement mis en place, le sculpteur bordelais Frontin est chargé des trois statues monumentales, mais la commande du tableau de la contretable (une *Adoration des mages* inspirée de Rubens) revient à "un painctre de Thoulouze".

96. Christian Taillard, "Le monastère de la Visitation de Bordeaux", *Revue historique de Bordeaux*, 1988-1989, pp. 69-70.

97. Dix ans plus tard, les Grands carmes de Toulouse (par l'intermédiaire de Gabriel Vendages de Malapeire) feront à leur tour appel à Blanchard pour une *Purification de la Vierge* (1682), ainsi qu'à Charles de La Fosse pour une *Présentation de la Vierge* (tableaux actuellement conservés au musée des Augustins).

98. Huile sur toile, 404,5 x 227,5 cm, aujourd'hui dans la nef de la cathédrale Saint-André. Le revers de la toile portait, avant sa restauration en 1996, une étiquette indiquant sa provenance du dépôt des Feuillants, où furent inventoriés, en messidor an V, les tableaux de "la ci-devant Visitation", parmi lesquels "la Visitation de la Vierge, cadre doré".

99. Huile sur toile, 335 x 232 cm. Bernard Dorival (*Philippe de Champaigne 1602-1674. La vie, l'œuvre et le catalogue raisonné de l'œuvre*, Paris, 1976, vol. 2, p. 56, notice 89) souligne les rapports étroits de l'iconographie, inhabituelle chez le peintre (absence des Apôtres et du tombeau de la Vierge) avec un courant contemporain de piété mariale tendant à privilégier "le gracieux, le surnaturel et le divin" dans la représentation des scènes de la vie de la Vierge.

100. L'intrigant *Jésus chez Marthe et Marie* de l'église Notre-Dame (toile, 133 x 105 cm, fig. 31), aux armes de la duchesse de Vendôme (Françoise de Lorraine [1592-1669], belle-fille d'Henri IV), est sans doute lui aussi une production parisienne, que son style épuré pourrait situer dans la décennie 1650.

101. Charles Marionneau, *Frère André, artiste peintre de l'Ordre des Frères Prêcheurs 1662-1753*, Bordeaux, 1878.



Fig. - 29. Corneille Decostre-Duclercq. *Elévation de la croix*. 1641. Bordeaux, église Saint-Michel.



Fig. - 30. Philippe de Champaigne. *Assomption*. 1673. Bordeaux, église Saint-Bruno.



Fig. - 31. *Le Christ chez Marthe et Marie*. Bordeaux, église Notre-Dame.
(identifié par M. Olivier Le Bihan comme atelier d'Erasmus Quellin, 1607 / 1678 ; original au Musée du Prado)

Bordeaux – et toujours *in situ* – présente une unité d'inspiration et de facture en rien compromise par les trois décennies que nécessita sa réalisation. Le "classicisme arcadien" hérité du romain Carlo Maratti, décelable dans la lisibilité parfaite de compositions réduites à quelques figures monumentales (*Vision de saint Pie V*, 1733, fig. 32) et dans l'emprunt direct de quelques motifs (*Remise du rosaire à saint Dominique*, 1712), s'y conjugue, particulièrement dans les toiles les plus tardives, avec les tendances nouvelles de la peinture française du début du XVIII^e siècle : une certaine suavité du coloris (les roses tendres en forme de "jeu de mots visuel" de la *Sainte Rose de Lima* [fig. 33]), l'éclaircissement généralisé de la palette¹⁰², l'élégance un peu générique, parfois aux confins de l'affectation (*Saint Thomas d'Aquin en extase*, 1714), enfin un caractère aimable et apaisé qui évoquerait presque, *mutatis mutandis*, le séraphisme radieux du grand ancêtre Angelico. Concernant ce dernier point, il suffit de comparer l'esquisse préparatoire enlevée et "baroque" de la *Sainte Catherine de Sienne*, récemment identifiée au musée de Rouen¹⁰³, avec la toile définitive (1716), d'une sagesse presque contrainte, pour mesurer le souci d'économie rhétorique et de "juste milieu" qui anime le pieux artiste en ses années de maturité. Dans le même esprit, le *Martyre de saint Pierre de Vérone* (1718, fig. 34), ouvertement démarqué de la fougueuse *pala* homonyme de Titien à San Giovanni e Paolo de Venise¹⁰⁴, se signale paradoxalement par une violence stylisée, presque chorégraphique.

Ce *Martyre* offre par ailleurs un bon aperçu des méthodes de travail du très sollicité frère André, lequel n'hésitait pas à répéter plusieurs fois, avec de menues variantes, une composition bien venue. Dans ce cas précis, la séquence chronologique commence avec la version de Revin dans les Ardennes (datée 1714), pour se poursuivre avec celle de Bordeaux (1718) et s'achever tardivement avec la toile d'Orsonville dans les Yvelines (1748)¹⁰⁵ – abstraction faite d'une médiocre copie à la cathédrale de La Rochelle¹⁰⁶. La *Remise du Rosaire* (fig. 35) de 1712, déjà citée, fut elle aussi partiellement reprise et développée par le peintre en 1728 ou 1729 pour un tableau destiné au couvent des Jacobins réformés de Paris, et actuellement conservé à la cathédrale de Lyon¹⁰⁷. La présence de deux copies inversées – donc d'après gravure – du tableau bordelais à Budos (Gironde) et à Conchez-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques)¹⁰⁸ témoigne certes de son succès immédiat ; elle n'autorise pas pour autant à surestimer l'influence du cycle dominicain sur une production locale en net déclin dans la première moitié du XVIII^e siècle. Lorsque les dernières toiles de la série parviennent à Bordeaux dans les années 1730-1740¹⁰⁹, la plupart des

honorables praticiens issus de l'Académie bordelaise, seuls sans doute parmi les artistes du cru à pouvoir tirer profit du grand style et du métier parfait de Jean André, ont déjà disparu, et l'un des rares peintres religieux encore en activité, Gautier, cherche généralement son bien ailleurs.

102. Révélé après une restauration exemplaire en 1982 (Genovesio, Paris).

103. Philippe Malgouyres, *Peintures françaises du XVIII^e siècle. La collection du musée des Beaux-Arts de Rouen*, Paris, Somogy, 2000, pp. 12-14, repr. L'esquisse passait auparavant pour un *Ravissement de sainte Thérèse* attribué à Jean Jouvenet.

104. Le succès de cette composition (brûlée en 1867) auprès des peintres français du Grand Siècle est attesté par plusieurs interprétations, comme celle d'Antoine Bouzonnet-Stella pour les jacobins de la rue Saint-Honoré à Paris en 1680 (Sylvain Kerspern, "Antoine Bouzonnet-Stella, peintre (1637-1682). Essai de catalogue", *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art Français*, 1989, p. 40).

105. Julia Fritsch, "Découverte dans les Yvelines. Une œuvre du frère André provenant de Saint-Thomas d'Aquin", *Mémoires publiés par la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France*, tome 39, pp. 299-306. Le groupe des angelots dans les nuées qui couronne la composition fut aussi un motif récurrent du répertoire du peintre : il apparaît par exemple à l'identique dans le *Martyre de saint Laurent* peint pour les jacobins de Paris avant 1713, aujourd'hui à l'église Saint-Paul de Lyon (Antoine Schnapper, Daniel Ternois, "Une vente de tableaux provenant des églises parisiennes en 1810", *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art Français*, année 1976, Paris, 1978, p. 156, fig. 24).

106. *La cathédrale de La Rochelle (Charente-Maritime)*, coll. *Images du Patrimoine*, I.G.M.R.A.F., Poitou-Charentes, 1985, p. 43, fig. 62.

107. Schnapper et Ternois, *op. cit.*, p. 153, fig. 19. La version de 1728 a été gravée par Daullé en 1731. Sur son *Autoportrait* non daté du château de Versailles (Cl. Constans, *Versailles, répertoire des peintures*, 1980, n° 225), le frère André désigne une *Apparition de la Vierge à saint Dominique* qui semble en relation directe avec les tableaux bordelais et lyonnais.

108. Repérée à l'occasion de la campagne de recensement des cantons du Vic-Bilh effectuée par l'Inventaire général dans les années 1970.

109. *Saint Hyacinthe de Cracovie* (1731), *Saint Raymond de Penafort* (1732), *Saint Pie V* (1733), *Sainte Rose de Lima* (1734), *L'Annonciation* (1735). La série comprend également la grande toile des *Pèlerins d'Emmaüs* (1741), destinée au réfectoire du couvent, partiellement brûlée dans les années 1980 et actuellement reléguée dans l'escalier de la sacristie (une version autographe réduite et simplifiée, datée 1745, en est conservée à la collégiale Saint-Martin de Brive-la-Gaillarde [comm. écrite de Martine Chavent]). On peut sans doute y ajouter une petite *Visitation* (sacristie, très proche du style de l'artiste et dont l'excellente facture atteste l'autographie ; cette composition, ou son prototype, fut très appréciée, comme le montre l'existence de plusieurs copies : outre celles, tardives, de l'église Saint-Seurin de Bordeaux (par Jeanne Gadou-Boyer, 1852) et de l'église de Pondaurat (Gironde), signalons, en sens inverse et donc d'après gravure, une version en ovale par Dom Fournier à l'Abbaye-aux-Hommes de Caen (vers 1771 ; *La peinture religieuse à Caen*, musée des Beaux-Arts de Caen, 2000, p. 46-47, fig. 26) et un tableau passé en vente à Toulon le 22 juin 1991 (*Gazette Drouot*, 7 juin 1991, p. 172, repr., attribué à l'école française de la première moitié du XVIII^e siècle,



Fig. - 32. Frère Jean André. *Vision de saint Pie V*. 1733. Bordeaux, église Notre-Dame.



Fig. - 33. Frère Jean André. *Sainte Rose de Lima*. 1734. Bordeaux, église Notre-Dame.



Fig. - 34. Frère Jean André. *Martyre de saint Pierre de Vérone*. 1718. Bordeaux, église Notre-Dame.

Peinture religieuse et modèle gravé

Ces quelques commandes directes à des artistes de la capitale, justifiées dans le cas d'un cycle de grande ampleur comme celui de Notre-Dame, sont toutefois l'exception. Le plus souvent, les modèles parisiens sont diffusés comme partout ailleurs par la gravure : la proportion de copies dans l'important corpus bordelais du XVIII^e siècle doit ainsi égaler sensiblement celle des autres centres provinciaux. Rappelons toutefois brièvement que le dédain – ou du moins la circonspection – qui entoure aujourd'hui cette pratique n'était pas encore de mise au XVIII^e siècle. La copie était le fondement même de la formation académique (à Rome notamment)¹¹⁰ ; nombre de répliques, répétitions ou copies figuraient, certes avec un statut inférieur, aux côtés d'originaux dans les plus illustres collections du temps, où leur vocation était d'ordre "commémoratif" (rappel des œuvres originales) ou didactique. Le cas de la peinture d'église est encore différent, et le culte de l'original y est encore moins attesté, en province tout au moins : un tableau religieux, aux yeux du clergé de la Contre-Réforme, a pour premier mérite sa parfaite conformité avec la lettre des textes sacrés qui lui servent de support, ensuite son intelligibilité immédiate – simplification des formes, rejet d'un trop grand nombre de figures qui entraverait la lecture, enfin sa "décence", c'est à dire l'absence de mélange du sacré et du profane, du noble et du trivial... Les ordonnances épiscopales consécutives aux visites pastorales, à Bordeaux comme ailleurs, sont ainsi emplies d'exhortations à détruire les "images indécentes". Une bonne copie sera toujours préférable à un original de peu de dignité, et il n'est pas rare que le clergé ou le commanditaire laïc fournisse lui-même les estampes qui serviront de prototype à des artistes aux ressources créatrices limitées¹¹¹. L'ensemble de ces facteurs, auquel s'ajoute l'obligation de travailler rapidement pour satisfaire à la demande, explique suffisamment l'abondant recours au modèle gravé et, par suite, le processus de "normalisation", voire d'affadissement, qui affecte la peinture religieuse de la seconde moitié du XVIII^e siècle dans sa frange la plus modeste.

Le délai de diffusion de ces estampes est parfois relativement réduit, comme le montrent plusieurs toiles bordelaises d'inégale qualité. L'*Assomption*¹¹² (fig. 36) de Saint-Michel, copie du célèbre tableau de Vouet peint en 1644 pour la chapelle d'Anne d'Autriche au Palais-Royal et gravé par Michel Dorigny en 1647¹¹³, fut offerte dès 1652 par la confrérie de Notre-Dame. Il est difficile de dire si elle a vraiment été exécutée à Bordeaux, mais l'emploi de la gravure tendrait tout de même à le confirmer... En revanche, il est malaisé de lui assigner un auteur possible parmi les artistes alors actifs localement...¹¹⁴

De nombreuses autres œuvres, d'intérêt très secondaire, illustrent à un niveau plus modeste ce procédé, ainsi le *Baptême du Christ* de la cathédrale¹¹⁵, copié partiellement d'après l'un des *Sacrements* dits Chantelou de Poussin (1646, Edimbourg, National Gallery of Scotland, prêt du duc de Sutherland), probablement par le biais de l'estampe de Jean Pesne. Un peu plus tardive, une médiocre copie de la *Stigmatisation de saint François* du frère Luc¹¹⁶ (fig. 37) peinte entre 1671 et 1675 pour les récollets de Sézanne (Marne), fut commandée, sans doute dès les années 1680, par leurs confrères bordelais, installés dans l'ancien petit couvent des cordeliers.

Les exemples de ces copies, parfois de très faible qualité, sont légion : citons, pour l'ampleur et la cohérence du projet plus que pour sa réussite artistique, celles du *Cycle de saint Bruno* de Le Sueur, d'après les estampes de Chauveau – donc postérieures à 1678, contrairement à ce que pensait Marionneau¹¹⁷.

vendu en même temps qu'un *Couronnement de la Vierge* précisément attribué au frère André). Enfin, une *Sainte Catherine de Sienne en prière devant le crucifix* déposée dans les réserves de l'église et attribuée par Marionneau au frère André, est en fait copiée d'après un tableau attribué à Andrea Sacchi (Dulwich College) ; la copie pourrait toutefois bien être de la main d'André.

110. Abraham Bosse, *Sentiments sur les diverses manières de peinture, de dessin et de gravure, et des originaux avec leurs copies*, Paris, 1649.

111. Comme le firent en 1770 les "mages" de la chapelle Notre-Dame du Bout-du-Pont à Villeneuve-sur-Lot avant l'exécution de douze *Scènes de la vie de la Vierge* par le peintre blésois Beaujeu.

112. Huile sur toile, 211 x 151 cm, datée 1652 en bas à gauche, sur un degré. Armoiries non identifiées ("de sable à l'arbre arraché d'or accompagné en chef de trois étoiles de même, à dextre d'un C de même, à senestre d'un B de même, en pointe d'un croissant de même").

113. Sur les rapports de Vouet et des éditeurs d'estampes, voir : Marianne Grivel, "Excudit et privilèges : les éditeurs de Simon Vouet", *Rencontres de l'Ecole du Louvre, Simon Vouet* (actes du colloque du Grand Palais, février 1991), La Documentation Française, Paris, 1992, pp. 307-329.

114. Une autre copie de la même œuvre a été repérée à l'église Saint-Jean de Montpezat (Lot-et-Garonne). De grand format (304 x 246) et elle aussi inspirée de la gravure de Dorigny, elle est datée de 1669 et signée "J. Agar". Cet artiste, en raison de la qualité modeste de la toile, doit sans doute être identifié avec un membre de la famille de peintres montalbanais de ce nom, et non avec Jacques (ou Jacob) d'Agar (1642-1715), membre de l'Académie royale en 1671 (exclu en 1682), installé à Londres en 1678 puis au Danemark en 1683.

115. Huile sur toile, 215 x 173 cm.

116. Huile sur toile, 207,5 x 161 cm.

117. Ces copies, revenues à Saint-Bruno en 1863 après diverses translations, seraient arrivées à Bordeaux peu après 1650 selon Marionneau ; or, elles reproduisent les estampes en contrepartie de François Chauveau illustrant une *Vie de saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux*, éditée à Paris en 1678, et ne sauraient donc être antérieures au dernier quart du XVIII^e siècle (Alain Mérot, *Eustache Le Sueur 1616-1655*, Paris, Arthéna, 1987, rééd. 2001, p. 196).



Fig. - 35. Frère Jean André. *Remise du rosaire à saint Dominique*. 1712. Bordeaux, église Notre-Dame.



Fig. - 36. D'après Simon Vouet. *Assomption*. 1652. Bordeaux, église Saint-Michel.



Fig. - 37. D'après le frère Luc. *Stigmatisation de saint François d'Assise*. Bordeaux, église Sainte-Croix.

Ce recours à la gravure deviendra systématique dans le dernier tiers du siècle : sur la soixantaine de peintures datables des années 1670-1730, plus d'une quarantaine sont des copies identifiées.

L'“Académie” de Bordeaux : le modèle parisien

Cette introduction massive des modèles parisiens va de pair avec la création de la première Ecole académique bordelaise – qui ne sera jamais honorée du titre d'académie royale comme celle de Toulouse. Elle est précisément l'œuvre d'un peintre originaire de la capitale, Antoine Leblond de Latour (1630-1706). Ce personnage, passablement connu grâce aux recherches de Braquehay¹¹⁸, s'installe peut-être à Bordeaux dès 1656, et en tout cas avant 1665, date à laquelle il succède à un autre parisien, Philippe Deshayes, comme peintre de l'Hôtel de ville. Leblond est sans doute le premier peintre de Bordeaux à avoir revendiqué le rang d'un véritable artiste : même s'il ne fut jamais membre de l'Académie de Paris, comme il le prétendait¹¹⁹, il est à peu près avéré qu'il connut Le Brun, son modèle à tous égards. Leblond laisse même entendre qu'il fréquenta Poussin en une occasion¹²⁰. De cette rencontre fondatrice découleraient directement la conception et la rédaction du petit traité de peinture que l'artiste, après son installation à Bordeaux, fit paraître sous le titre de *Lettre à un de ses amis* [J.-B. Garnier de Boisgarnier] *contenant quelques instructions touchant la peinture* (1669)¹²¹ – l'auteur y décrit notamment la fameuse “boîte aux figurines” de Poussin¹²². Il n'est pas de notre propos de détailler les péripéties de la création de l'Ecole, qui ne fut approuvée qu'en 1691¹²³ (même si son fondateur enseignait à titre privé dès 1664). Il suffira de remarquer la nature de ses statuts et de l'enseignement qu'elle dispensait, rigoureusement calqués sur le modèle parisien. Cependant, si cette première Ecole favorisa une pénétration précoce de la doctrine académique en Guyenne, force est de reconnaître son relatif échec : elle disparut une vingtaine d'années après sa fondation, au terme d'une existence chaotique¹²⁴. Sans doute la cohérence et l'efficacité du modèle ne suffirent-elles pas à insuffler vigueur et pérennité à l'institution en l'absence d'une personnalité de premier plan à sa tête. Car Leblond, dont certains indices laissent deviner le caractère velléitaire, toujours lié qui plus est par les contraintes de sa charge à l'Hôtel de ville, ne saurait en aucune manière marcher de pair avec son parangon avoué, le Premier peintre de Louis XIV. Quant à ses qualités proprement picturales, il est malaisé d'en juger, puisqu'un seul tableau signé nous est parvenu et qu'il n'est, au mieux, qu'honorable.

Cet *Enfant Jésus roi de nos cœurs*¹²⁵ (fig. 38) (église Sainte-Eulalie), sans doute peint pour les carmes après 1670 – l'iconographie évoque les écrits du bienheureux Jean Eudes sur le cœur adorable de Jésus – a du moins le mérite de désigner clairement ses références, Le Brun en premier lieu pour les types humains et l'harmonie colorée, Guido Reni et l'Albane plus lointainement pour la grâce frôlant la mièvrerie... La composition, probablement inspirée d'une estampe de piété, est d'une symétrie un peu trop sage que le Premier peintre n'eût pas manqué de briser, et la facture d'une suavité que le sujet seul n'explique pas – rien de moins terrible, au demeurant, que ce Père éternel, auquel nul n'appliquerait le reproche fait à Poussin d'avoir transformé certain Christ en “Jupiter tonnant”.

De même provenance, le *Jésus parmi les docteurs*¹²⁶ (fig. 39), également à Sainte-Eulalie, pourrait être aussi donné à Leblond – et daté de ses premières années bordelaises, tant on y trouve d'échos du “purisme” de la peinture parisienne des années 1650 (Le Sueur, Stella,

118. Braquehay, *op. cit.*, 1898, pp. 902-954.

119. L'Académie royale lui dénia cette qualité le 28 juillet 1691 (Braquehay, *op. cit.*).

120. Selon Jacques Thuillier (“Pour un ‘corpus Poussinianum’”, *Actes du Colloque International Nicolas Poussin*, II, Paris, 1960, pp. 145-147), cette rencontre aurait eu lieu lors du séjour parisien de Poussin en 1641-1642, date qui paraît bien précoce (Leblond avait alors une douzaine d'années). Cependant, aucun voyage de Leblond à Rome n'est attesté...

121. *Lettre du sieur Leblond de Latour à un de ses amis, contenant quelques instructions touchant la peinture, dédiée à M. de Boisgarnier, R.D.L.C.D.F., à Bordeaux, par Pierre du Coq, imprimeur et libraire de l'Université*, 1669, in 8°, 79 p.

122. A ce sujet, voir : Avigdor Arikha, “De la boîte, des figurines et du mannequin”, in P. Rosenberg (éd.), *Nicolas Poussin*, cat. expo. (Paris, Grand Palais, 1994-1995), Paris, 1994, pp. 44-47.

123. Jules Delpit, “Fragment de l'histoire des arts à Bordeaux. Académie de peinture et sculpture sous Louis XIV”, *Société des Amis des Arts de Bordeaux*, 2e année, 1852, pp. 1-51.

124. L'Académie bordelaise, comme on sait, ne devait renaître qu'en 1768 (officiellement en 1779). Voir Christian Taillard, “L'Académie de Peinture de Bordeaux (1768-1792)”, in *Le Port des Lumières*, cat. expo., Bordeaux, 1989, tome I (“La peinture à Bordeaux de 1750 à 1800”), pp. 13-22.

125. Huile sur toile, 234 x 180 cm, signée en bas à gauche “Leblond Latour”. Certainement l’“Enfant Jésus, Joseph et Marie” provenant des Grands carmes, déposé à Sainte-Eulalie en décembre 1791 (A.D. Gironde, Q 892).

126. Huile sur toile, 400 x 290 cm (dimensions approximatives). Sans doute le “Jésus grave la Loi” des Grands carmes arrivé à Sainte-Eulalie en décembre 1791 (n° 17 ; voir note précédente).



Fig. - 38. Antoine Leblond de Latour. *Enfant Jésus roi de nos cœurs*. Bordeaux, église Sainte-Eulalie.



Fig. - 39. Jésus parmi les docteurs. Bordeaux, église Sainte-Eulalie.



Fig. - 40. Jean Mazoyer. Sainte Jeanne de Valois. 1666. Bordeaux, église Sainte-Eulalie.

Champagne...). On formulera en revanche de fortes réserves sur le médiocre *Saint Paulin de Nole* de la cathédrale¹²⁷, certes très repeint et mutilé, que Braquehay attribua à Leblond de Latour sur la foi, il est vrai, de documents assez probants (la toile aurait été offerte en 1697 à l'église disparue du Puy-Paulin et serait la copie d'un original italien apporté à Bordeaux par le cardinal de Sourdis¹²⁸).

La production locale à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle

La production de peinture religieuse à Bordeaux à la fin du siècle est pour une large part tributaire de cette génération d'artistes qui a contribué à la création de l'Ecole académique, y a enseigné ou étudié. Elle en épouse les qualités (correction du dessin, rigueur voire raideur de la composition), mais aussi les travers (défaut d'imagination, trahi le plus souvent par une allégeance bornée, littérale et exempte de réflexion aux canons parisiens) – avec parfois deux ou trois décennies de retard.

Parmi ces figures mineures, la mieux connue des années 1660-1670, après Leblond de Latour, est celle de Jean Mazoyer (vers 1620-1686), mort à Brive-la-Gaillarde mais qui résida à Bordeaux durant plus d'une décennie. L'habitude du peintre de signer et dater ses œuvres lui a épargné en partie l'anonymat qui entoure la production de nombre de ses contemporains. Si deux tableaux seulement ont reparu depuis l'article déjà ancien de Paul Roudié¹²⁹, une recherche plus poussée des modèles a toutefois permis de relativiser la capacité de l'artiste à la création autonome et de parvenir à la conclusion, un peu déprimante, que Mazoyer était encore plus dépendant de l'estampe que la plupart de ses pairs. La demi-douzaine de toiles identifiées déroule ainsi un catalogue lacunaire mais assez cohérent de la peinture classique des XVIe et XVIIe siècles, avec une nette prédilection pour les "puristes" des deux côtés des Alpes (Raphaël, Reni, Champagne...).

La grande *Annonciation* très repeinte du Pian-sur-Garonne (1665), première en date des œuvres bordelaises du peintre, dérive en partie (pour la Vierge, les anges et la figure de Dieu le Père, dont P. Roudié louait à juste titre "l'aisance" du geste et la largeur du drapé) d'une estampe de Cornelis II Bloemaert d'après une peinture de son père Abraham, *La Vision de saint Ignace*¹³⁰. La *Sainte Jeanne de Valois*¹³¹ (fig. 40) (église Sainte-Eulalie) peinte l'année suivante pour les annonciades, n'a pas encore retrouvé sa source directe (peut-être une modeste image de piété?), mais la Vierge et l'Ange de l'Annonciation qui occupent les médaillons supérieurs sont copiés d'après Philippe de

Champagne (le tableau de 1644 à la Ferens Art Gallery, Kingston upon Hull, gravé par Nicolas Pitau en 1656¹³²). Un fameux tableau de Guido Reni (aujourd'hui au musée Pouchkine à Moscou), gravé par François de Poilly¹³³ au milieu du siècle, inspire en 1675 une *Adoration des bergers* inédite, passée en vente à Toulouse en 1993¹³⁴, qui remonte elle aussi à la période bordelaise du peintre – il signe à la même date le *Saint François et saint Bonaventure* de l'église de Villenave d'Ornon, dont le probable modèle gravé n'a pu être identifié. Autre découverte récente, la *Vierge à l'Enfant avec sainte Elisabeth et saint Jean*¹³⁵ (1672) de l'église de Laroque près de Cadillac (fig. 43) adapte, dans un rigide décor architectural proche de celui de la *Jeanne de Valois*, la célèbre *Petite Sainte Famille* de

127. Huile sur toile, 137 x 136 cm. La toile a été coupée sur ses quatre côtés.

128. Braquehay, *op. cit.*, 1898. Selon une pièce des archives de Puy-Paulin en date du 5 avril 1697, "Madame Demons La Caussade a donné le tableau de St Paulin, tiré par le sieur Latour, peintre, sur l'original que feu Mgr le Cardinal de Sourdis fit porter de Rome à la Chartreuse de Bourdeaux, et coûte 28 livres sans y comprendre le cadre doré que ladite dame a fait pourter de Paris." Le supposé original romain n'est pas connu, et ne se trouve plus en tous cas à l'église des Chartreux (aujourd'hui Saint-Bruno). D'autre part, le "sieur Latour" pourrait bien être Marc-Antoine Leblond de Latour (1668-1744) plutôt que son père.

129. Roudié, "Recherches sur quelques peintres...", *op. cit.* à la note 93, pp. 31-34. La date et le lieu du décès de Mazoyer ont été révélés par V. Forot (*Les sculpteurs et peintres du Bas-Limousin*, Paris, 1922, p. 270). Du même artiste, l'église des Pénitents blancs de Treignac (Corrèze) conserve un *Baptême du Christ* daté 1685.

130. Emile Mâle, *L'art religieux après le Concile de Trente*, Paris, 1932, p. 157, fig. 79. Le tableau d'Abraham Bloemaert se trouve à Bois-le-Duc (Pays-Bas). La gravure de Cornelis a été parodiée en une *Vision de saint Jean de la Croix* par François de Poilly (José Lothe, *L'œuvre gravé de François et Nicolas de Poilly d'Abbeville*, ISBN, Editions des Musées de la Ville de Paris, Abbeville, 1994, pp. 144-145, n° 232).

131. Huile sur toile, 200 x 135 cm, signée et datée en bas à droite "J. Mazoyer, inve. et pinxit / A° 1666".

132. Bernard Dorival, "Recherches sur les sujets sacrés et allégoriques gravés au XVIIe et au XVIIIe siècle d'après Philippe de Champagne", *Gazette des Beaux-Arts*, tome LXXX, juillet-août 1972, p. 6 et 25, repr.

133. Lothe, *op. cit.* à la note 130, pp. 166-167, n° 289.

134. Toulouse, hôtel des ventes Saint-Georges. L'achat du tableau (signé et daté "J. Mazoyer pinxit. / a° 1675") a été proposé, sans résultat, au musée des beaux-arts de Bordeaux en 1993 (aimable communication de Marie-Christine Lelue, que nous remercions).

135. Huile sur toile, signée et datée en bas à droite "J. Mazoyer pinxit A° 1672". Le tableau a été étudié par Catherine Duboy-Lahonde lors de l'inventaire topographique du canton de Cadillac mené par l'Inventaire général en 1995.



Fig. - 41. Pierre Nantiac. Remise des clés à saint Pierre. 1664. Bordeaux, église Saint-Pierre.



Fig. - 42. Remise du rosaire à saint Dominique et sainte Catherine de Sienne. Bordeaux, basilique Saint-Seurin. Restauration.
Cliché : A. Guilhem - Ducleom.



Fig. - 43. Jean Mazoyer. Vierge à l'Enfant avec sainte Elisabeth et saint Jean. 1672. Laroque, église Saint-Jean.

Raphaël (Louvre), sans doute d'après l'estampe de Caraglio ou celle de F. de Poilly¹³⁶. En parfait contraste avec les arêtes dures et les surfaces inertes des fabriques du fond, le modelé des chairs (surtout celles des deux enfants) s'y révèle un peu plus sensible que dans les secs tableaux de Sainte-Eulalie ou de Villenave.

On peut enfin donner à Mazoyer, sans grand risque d'erreur, une *Remise du Rosaire*¹³⁷ (fig. 42) aujourd'hui à Saint-Seurin, mais provenant du couvent des dominicaines réformées, dites "Catherinettes" (installées à Bordeaux par le cardinal de Sourdis en 1627). La toile s'inspire également de prototypes très répandus, notamment d'une composition originale de François de Poilly, graveur décidément bien représenté dans le fonds d'estampes du peintre. Les drapés et tentures, les angelots (dans la lignée de Vouet et Champaigne) et les types des visages féminins présentent d'évidentes parentés avec ceux de la *Sainte Jeanne de Valois*.

Plusieurs peintres obscurs, généralement connus par une ou deux œuvres seulement, montrent, à défaut d'invention, le même souci de lisibilité immédiate et de clarté narrative : ainsi d'une imposante *Remise des clés à saint Pierre*¹³⁸ (1664, église Saint-Pierre, fig. 41) par l'inconnu Pierre Nantiac, qu'un péremptoire "*invenit et pinxit*" met (provisoirement ?) à couvert du soupçon de plagiat.

De même provenance, la *Trinité* de Jean Decostre-Duclercq (1649-1710 ?)¹³⁹, professeur à l'Ecole académique de Bordeaux et fils du Flamand Corneille Duclercq précédemment cité, revendique plus clairement son origine. Datée de 1696, elle emprunte en effet les grandes lignes de sa composition à plusieurs œuvres déjà anciennes, en premier lieu le tableau de Pierre de Cortone à Saint-Pierre de Rome (chapelle du Saint-Sacrement, 1628-1631), sans doute interprété par le truchement d'intermédiaires franco-flamands, tels l'estampe de Jérôme David d'après Claude Vignon sur le même thème (vers 1640)¹⁴⁰ ou la toile peinte en 1649 par Theodoor Van Thulden pour le retable des trinitaires de Paris (aujourd'hui au musée de Grenoble). Les trois anges adolescents proviennent en revanche d'une source plus récente, le fameux *Crucifix aux anges* (Louvre) peint par Charles Le Brun pour l'oratoire d'Anne d'Autriche et retouché pour Louis XIV en 1686¹⁴¹.

Mêlant de façon similaire des sources variées, la spectaculaire "machine" de Sainte-Croix illustrant les *Miracles de saint Félix de Cantalice*¹⁴² (fig. 45) fut exécutée en 1698 pour les capucins par un membre de leur ordre, Jean François "de Troyes" (c'est à dire originaire de la ville de Troyes : *trecensis*)¹⁴³. Son schéma de

composition assez archaïque – des médaillons historiés "accrochés" à des colonnes flanquant l'effigie en pied du saint, véritable tableau d'autel "en abyme" – évoque à la fois certains procédés de la peinture flamande au début du XVIIe siècle, les retables parisiens, les images commémoratives de canonisation... et les almanachs royaux contemporains. Les petites scènes en médaillons, accompagnées de cartels aux légendes naïves, offrent dans un style proche de l'esquisse, à la touche vive et savoureuse, un résumé des grands classiques du *Seicento* où voisinent le Dominiquin, Andrea Sacchi, Carlo Maratti (la *Mort de saint Joseph* gravée par Nicolas Dorigny en 1688), Antonio Verrio... et, seul Français repéré au sein de cet aréopage ultramontain, le Poussin du *Miracle de saint François-Xavier* (Louvre)¹⁴⁴.

La filiation classique est encore plus sensible dans une toile ambitieuse, malheureusement peu lisible aujourd'hui, de l'église Sainte-Eulalie. Ce *Jésus cloué sur la croix*¹⁴⁵

136. Sur ces emprunts à Raphaël via la gravure dans la France du XVIIe siècle, voir : *Raphaël et l'art français*, cat. expo. (Paris, Grand Palais, 1983-1984), Paris, 1983 (sur la *Petite Sainte Famille*, p. 302).

137. Huile sur toile, 400 x 250 cm (dimensions approximatives).

138. Huile sur toile, 500 x 280 cm (dimensions approximatives), signée et datée en bas à droite "Petrus Nantiac / invenit et pinxit anno 1664". Armoiries non identifiées : "mi-parti, au 1 : d'azur au chevron d'or accompagné de deux (ou trois ?) étoiles du même en chef et d'un croissant d'argent en pointe ; au 2 : coupé, en a : de gueules à la fasce d'or, en b : d'azur à la tour d'argent".

139. Roudié, *op. cit.* à la note 93, pp. 27-29, repr. Le tableau (330 x 223 cm), autrefois à l'église Saint-Pierre, a été déposé en 1880 au musée des beaux-arts (aujourd'hui en réserve).

140. Paola Pacht-Bassani, *Claude Vignon*, Paris, 1993, pp. 387-388, n° 354 G, repr.

141. Marionneau (pp. 417-420) rapprochait déjà avec justesse l'ange de droite de "la façon de Le Brun".

142. Huile sur toile, 430 x 320 cm, signée "j. Franciscus trecensis, / capucinus pinxit / 1698".

143. Cet artiste, inconnu par ailleurs, ne semble pouvoir être identifié avec le Père Jean François, franciscain, auteur de portraits (Louis XIV, la reine Marie-Thérèse, l'archevêque de Lyon Villeroy) gravés par Jean Boulanger et Pierre Landry (Roger-Armand Weigert, *Bibliothèque nationale. Département des estampes. Inventaire du fonds français. Graveurs du XVIIe siècle*, tome II, pp. 27 et 30, tome VI, pp. 213-216).

144. Sans doute d'après la gravure en contrepartie d'Etienne Gantrel.

145. Huile sur toile, 230 x 200 cm (dimensions approximatives). Sur le peintre, voir : Pierre Moisy, "Le peintre E. Garot-Dubuisson", *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art Français*, 1974 ; Sabine Duverdiér, "Recherches sur la peinture à Bordeaux dans la première moitié du XVIIIe siècle", *Société Archéologique de Bordeaux*, tome LXXVII, pp. 110-111.



Fig. - 44. Etienne Garot-Dubuisson. *Jésus cloué sur la croix*. 1706. Bordeaux, église Sainte-Eulalie.



Fig. - 45. Frère Jean François. *Miracles de saint Félix de Cantalice*. 1698. Bordeaux, église Sainte-Croix.



Fig. - 46. Antoine Gautier. *Résurrection de la fille de Jaïre*. 1737. Bordeaux, église Saint-Paul.

(fig. 44), brossé en 1706 pour les Grands carmes par le peintre d'origine parisienne Etienne Garot-Dubuisson (1652 - La Rochelle 1732), s'inspire, dans un style large et puissant, du tableau homonyme de Philippe de Champaigne à Port-Royal. Le corps athlétique du Christ révèle également l'étude, peut-être directe, de Le Brun... et de Rubens à travers lui.

Ces modèles, à l'évidence, ne s'écartent presque jamais de la norme académique en vigueur ; on y retrouve à peu près toutes les grandes figures des courants classiques ou classicisants des deux derniers siècles : Raphaël au premier chef, mais aussi les Bolonais du premier *Seicento*, Reni¹⁴⁶, Albani¹⁴⁷, Dominiquin, Lanfranco¹⁴⁸ - particulièrement en faveur dans les années 1660-1680¹⁴⁹ - suivis des "pères fondateurs" du grand genre à la française : Vouet¹⁵⁰, Poussin, Champaigne, Le Brun... Une telle exploitation a perduré encore durant la première moitié du XVIII^e siècle, avec de moins en moins d'ambition : la "peinture religieuse bordelaise" s'apparente alors, révérence gardée, à "l'art d'accommoder les restes", les peintres puisant un peu trop souvent leur inspiration au fond d'un portefeuille d'estampes.

Illustration tardive de ces pratiques, l'œuvre connu d'Antoine Gautier - artiste d'origine périgourdine actif entre 1730 et 1745 à Bordeaux, où il succéda à Leblond de Latour fils comme peintre de l'Hôtel de ville¹⁵¹ - prolonge jusqu'au temps de Lemoine et de Van Loo, sans la moindre tentative d'*aggiornamento*, les canons éprouvés de la peinture parisienne de l'époque de Vouet et de Le Sueur.

Ainsi l'anachronique *Résurrection de la fille de Jaïre* de 1737¹⁵² (église Saint-Paul, fig. 46), pur exercice scolaire, emprunte-t-elle à la fois aux *Miracula Domini nostri Jesu Christi* de Claude Vignon (1638-1643) pour les figures du Christ et de Jaïre, à la *Mort de Saphire* de Poussin (1652-1654) pour le groupe des Apôtres, enfin, de manière plus inattendue, à la *Mort de Germanicus* du même maître (1627) pour la mère éplorée (centon de l'Agrippine poussinienne), la tenture et le fond d'architecture¹⁵³. Ce procédé de collage, ici poussé à ses dernières limites, n'a rien d'exceptionnel, puisque la dizaine de tableaux connus de Gautier répondent peu ou prou au même principe. Si l'on en juge par ces œuvres, la capacité d'invention du peintre, dans le genre religieux tout au moins, était des plus réduites et son habileté plus ou moins grande selon les cas se limitait, comme pour Mazoyer, à une adaptation des grands modèles de l'âge d'or de la peinture classique, Poussin en premier lieu - dans l'œuvre duquel le Périgourdin, pervertissant la tradition académique, ne semble voir qu'une réserve de motifs.

C'est encore au maître des Andelys¹⁵⁴ que Gautier doit la composition générale de son *Christ devant Caïphe*¹⁵⁵ (fig. 47) de l'église Sainte-Eulalie, signé et daté 1730, et provenant à coup sûr des Grands carmes. Quant au *Saint Thomas d'Aquin*¹⁵⁶ de l'église Saint-Paul, peint pour les

146. Une copie ancienne du célèbre *Martyre de saint Pierre* (1603-1604) de la Pinacothèque du Vatican est toujours visible dans l'une des chapelles du déambulatoire de la cathédrale ; dans le même édifice figure une *Vierge adorant l'Enfant endormi*, copie d'un tableau de Guido Reni ou de Sassoferrato (original probable à la basilique Sainte-Marie-Majeure à Rome, autres versions au musée des Beaux-Arts de Lyon et à la galerie Doria-Pamphili à Rome, cette dernière datée vers 1620-1625). La toile bordelaise est signalée dans l'inventaire après décès de Mgr de Béthune en 1680 (A. D. Gironde, 3 E 6608).

147. Une *Annonciation* partiellement copiée d'un tableau de l'Albane (connu en plusieurs versions au Louvre, à Maisons-Laffitte, à Dijon...) gravé par François de Poilly, est conservée à l'église Sainte-Croix.

148. Le *Jésus marchant sur les eaux* provenant des Grands carmes, déposé à Sainte-Eulalie en 1791, reproduit la *pala* de Lanfranco pour l'autel de la *Navicella* à Saint-Pierre de Rome. La toile bordelaise fait pendant à un *Jésus guérissant les aveugles* copié en partie de Poussin, en partie d'Antoine Coypel.

149. Schnapper, *op. cit.* à la note 40, p. 317.

150. Nous n'incluons pas dans cette sélection, faute d'avoir pu l'étudier de près, la belle *Annonciation* très vouettesque de Sainte-Eulalie (deux tableaux en regard provenant sans doute d'un retable), qui mériterait à elle seule quelque développement.

151. Charles Braquehaye, "Les peintres de l'Hôtel de Ville de Bordeaux", *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des Départements*, Paris-Bordeaux, 1899, pp. 613-614. Jean Secret, "Peintres et verriers en Périgord", *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, t. XCI, 1964-1, pp. 36-39. S. Duverdier, *op. cit.* à la note 145, p. 114. Gautier succéda à Marc-Antoine Leblond de Latour comme peintre de l'Hôtel de ville en 1730.

152. Huile sur toile, 325 x 210 cm (dimensions approximatives). La signature déchiffrée par Marionneau en 1861 ("Gautier 1737") n'est plus visible actuellement.

153. La *Mort de Saphire* a été gravée en contrepartie par Jean Pesne avant 1685, et la *Mort de Germanicus*, entre autres, par Guillaume Chasteau en 1663.

154. La composition perdue de Poussin a été gravée à plusieurs reprises jusqu'au XIX^e siècle (gravure au trait de T. Smith in Landon).

155. Huile sur toile, 250 x 180 cm (dimensions approximatives), signée et datée sur le degré du trône "A. Gautier pinxit 1730". Sans doute le "Jésus conduit par les juifs devant le roi Hérode" provenant des Grands carmes, déposé à Sainte-Eulalie en décembre 1791 (A.D. Gironde, Q 892) ; faussement identifié comme un *Jésus devant Pilate* par Marionneau.

156. Huile sur toile, 192,5 x 156 cm. La signature, aujourd'hui disparue (par suite d'une restauration ?), a été lue par Marionneau "Gautier pinxit 1743". Naguère à l'église Notre-Dame, le tableau a été transporté à Saint-Paul lors de l'installation des dominicains dans les anciens bâtiments des jésuites en 1993.



Fig. - 47. Antoine Gautier. *Le Christ devant Caïphe*. 1730. Bordeaux, église Sainte-Eulalie.



Fig. - 48. Antoine Gautier. *Apothéose de saint Augustin*. 1745. Bordeaux, église Sainte-Croix.



Fig. - 49. *Saint Julien du Mans guérissant un aveugle*. Bordeaux, église Sainte-Eulalie.

dominicains en 1743 (la signature et la date aujourd'hui invisibles ont été relevées par Marionneau), il n'est pas sans évoquer une source plus moderne, le tableau du frère André à l'église Saint-Thomas d'Aquin à Paris.

L'*Apothéose de saint Augustin*¹⁵⁷ (fig. 48) aujourd'hui à Sainte-Croix, fut peinte en 1745, probablement pour l'autel majeur des augustins de Bordeaux édifié de 1739 à 1746 par Pierre Vernet. L'œuvre dérive assez lointainement d'un tableau de Van Dyck (Anvers, Koninklijk Museum voor Schone Kunsten) gravé par Pieter de Jode le Jeune, mais il existe certainement un modèle plus direct qui expliquerait l'aisance de la composition, sans doute la mieux ordonnée et la plus ambitieuse de toutes celles que nous connaissons de Gautier¹⁵⁸.

Décelables en dépit du recours systématique à l'estampe, certaines particularités "morelliennes" (paupières lourdes et cernées, mains aux jointures saillantes, profils aigus des visages féminins et angéliques) permettent de rendre à Gautier, avec quelque probabilité, plusieurs toiles de qualité modeste dispersées aux quatre coins de la ville et, pour l'une d'entre elles, bien au-delà de ses limites. Le *Saint Julien du Mans guérissant un aveugle*¹⁵⁹ de Sainte-Eulalie (fig. 49), aujourd'hui mutilé, relève du même processus d'amalgame que le *Jaire* de 1737, cette fois à partir de deux œuvres fameuses de Poussin, le *Jésus guérissant les aveugles* du Louvre et la *Confirmation* de la série des *Sacrements* Dal Pozzo (Grantham, Belvoir Castle, coll. duc de Rutland). La *Prédication de saint François Régis*¹⁶⁰ de l'église Saint-Paul (fig. 50), largement inspirée d'un tableau de Jérôme Sorlay (*Prédication de saint François-Xavier*) gravé par Edelinck¹⁶¹, a pu être exécutée pour les jésuites en 1737 à l'occasion de la canonisation du saint : en cette même année, Gautier signait la *Fille de Jaire* qui lui fait encore face à Saint-Paul. Quant à la *Remise des clés* à saint Pierre provenant de l'église de Bias, près de Villeneuve-sur-Lot, aujourd'hui déposée au musée de cette dernière ville, elle présente des rapports étroits avec, en particulier, le *Saint Augustin* de Bordeaux, et montre que Gautier avait su étendre sa production à la région entière – mais peut-être le tableau villeneuvois date-t-il de sa mystérieuse période périgourdine ?¹⁶²

Vers la même époque (1734), l'illustre abbaye Sainte-Croix en est réduite à s'adresser à un mauvais peintre d'origine anglaise, Jean Anton Prevot¹⁶³, dont la seule œuvre repérée, une *Sainte Foy*¹⁶⁴ au fond de l'Agenais, avec son canon écrasé, sa raideur et son absence totale de modelé, dit assez les limites. Point d'orgue bien décevant, on en convient, à un parcours de cent cinquante années où le meilleur côtoie le médiocre – parfois même, tranchons le mot, l'exécration. Ce n'est véritablement qu'à l'extrême

fin du siècle que Bordeaux pourra à nouveau présenter quelques talents incontestables, comme Pierre Lacour ou Taillasson, dont la peinture d'église ne sera toutefois pas la préoccupation première¹⁶⁵.

157. Huile sur toile, 368 x 213 cm, signée et datée en bas à droite "Gautier / fecit 1745". La récente restauration a permis de corriger la date transcrite par Marionneau (1740). Le même auteur interprétait le sujet comme un "Triomphe (ou ravissement) de saint François d'Assise", erreur répétée dans l'arrêté de classement de 1908. Les attributs épiscopaux ainsi que les livres au bas de l'image, dont les titres évoquent les hérésies combattues par saint Augustin, suffisent à infirmer cette lecture.

158. La même année 1745, Gautier signe, selon J. Secret (*op. cit.* à la note 151, p. 37), le *Portrait de Mgr Macheco de Prémieux, évêque de Périgueux* : indice du retour définitif dans sa province natale ?

159. Huile sur toile, 186 x 145 cm. La toile a été coupée à droite et en haut, amputant la majeure partie de la figure de l'évêque. Le thème fut diversement interprété : "Onction d'un malade par un évêque" selon Marionneau, "Bénédiction d'un aveugle par saint Clair" dans l'inventaire de 1906... Il semble pourtant s'agir de saint Julien guérissant un aveugle devant le palais du gouverneur du Mans, en présence de la famille de celui-ci (la femme et l'enfant) ; le violon tenu par l'un des assistants est probablement une allusion au patronage des ménestriers attribué au saint (Louis Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, 1953, tome 3, pp. 769-770).

160. Huile sur toile, 350 x 200 cm (dimensions approximatives).

161. La gravure d'Edelinck est reproduite dans le catalogue de l'exposition *Grand Siècle. Peintures françaises du XVIIe siècle dans les collections françaises*, Montréal-Rennes-Montpellier, 1993, p. 32, fig. 10. Une mauvaise copie d'après l'estampe est passée en vente dans les années 1990 à la salle Drouot sous le titre de *Saint Vincent Ferrier* et une attribution à "Kuntz" (Karl, 1770-1830 ?). L'église de Rions, près de Cadillac, conserve d'autre part une *Prédication de saint François Régis* différente dans les détails, mais de composition voisine.

162. Une autre *Remise des clés* attribuée à Gautier, que nous n'avons pu voir, ornait il y a une trentaine d'années le retable principal de l'église abbatiale de Chancelade (Inventaire général d'Aquitaine, dossier de pré-inventaire non illustré). Citons encore, chez les carmélites de Bordeaux, une *Transverbération de sainte Thérèse* d'une grâce plus délibérément rocaille, libre interprétation d'un tableau de Santerre pour la chapelle de Versailles (1710, gravé par Polinick), dont l'ange présente de fortes affinités avec ceux de l'*Apothéose de saint Augustin*.

163. Les tableaux pour Sainte-Croix sont signalés par S. Duverrier, *op. cit.* à la note 145, p. 114. Ils furent payés 200 livres le 7 mai 1734. Faute d'en connaître les sujets, on ne sait s'ils ont survécu.

164. Huile sur toile, 126 x 93 cm, signée "J. A. n Prevot Anglois / Pictor Regis / Academ[...]" . Découverte à l'église Sainte-Madeleine de Laurier (commune de Sainte-Colombe-de-Villeneuve, près de Villeneuve-sur-Lot), à l'occasion du recensement patrimonial en cours de réalisation dans la vallée du Lot par le service régional de l'Inventaire.

165. Encore la suave *Sainte Thérèse* de Taillasson (1785, Limoges, coll. part.) compte-t-elle, avec l'*Hero et Léandre*, au nombre de ses compositions les plus célébrées – pour des raisons, il est vrai, où la dévotion n'entrait pas pour beaucoup (*Le Port des Lumières*, *op. cit.* à la note 124, tome I, pp. 288-289, repr.).

Au terme d'un survol superficiel, le bilan, si tant est qu'il puisse être envisagé en l'état de la recherche, s'avère donc très contrasté et un peu morose. Il est à peine besoin de répondre, à un siècle de distance, à la déclaration de principe de Braquehaye : à l'heure où la notion même d'"école française" est salutairement remise en cause¹⁶⁶, que peut-il en être de l'"école bordelaise" chère au grand érudit ? Si cette notion suppose la transmission ininterrompue, de maître à élève, non seulement d'une technique, mais aussi d'un "style" identifiable, nul doute que Bordeaux n'eut jamais d'"école" picturale. Eut-elle seulement une peinture religieuse autonome ? On en peut douter au vu du corpus subsistant, dont le caractère composite déroutait : entre les chefs-d'œuvre italiens du cardinal de Sourdis, les productions des Flamands implantés, les commandes parisiennes, les copies anonymes de gravures... et les quelques toiles, pas toujours flatteuses, brossées par les praticiens autochtones, la spécificité bordelaise se laisse difficilement appréhender – mais faut-il en chercher une à tout prix ?

D'un plus grand intérêt que cette problématique somme toute artificielle nous paraît la mise à jour, certes partielle et toujours susceptible d'amendements, des liens stylistiques que tissent ces œuvres éparses, entre elles et avec les productions d'autres centres contemporains : l'identification des sources figurées, réinterprétées ou copiées, est à cet égard essentielle. Ainsi pourra-t-on mesurer plus finement le décalage chronologique, voire le degré d'archaïsme de la production locale – à peu près avérés si l'on considère la persistance tardive du goût maniériste ou, en plein XVIIIe siècle, la résurgence anachronique des canons de l'atticisme parisien. C'est aussi à travers cette recherche, alliée à une exploration élargie des sources écrites, que pourront être éclairés les rapports de Bordeaux, non seulement avec l'Italie, les Pays-Bas ou Paris – *a priori* les plus reconnus – mais aussi, par exemple, avec le Languedoc et l'Espagne.

166. A. Mérot, *op. cit.* à la note 4.



Fig. - 50. Prédication de saint François Régis. Bordeaux, église Saint-Paul.



Le noviciat des Jésuites de Bordeaux

par Michèle Peyrissac

Construit au début du XVII^e siècle, le noviciat des Jésuites est sans doute un des bâtiments religieux les plus anciens et les plus imposants, hormis les églises bien sûr, qui ait subsisté dans Bordeaux. Méconnu du public, peu à peu laissé à l'abandon, il dresse ses hautes murailles le long de la rue du Noviciat à laquelle il a donné son nom. Seul le portail de sa modeste chapelle, ouvrant sur la place Pierre-Renaudel, signale par la présence du monogramme des Jésuites son appartenance passée à cet ordre religieux.

Nous ne reviendrons pas ici sur la topographie et l'histoire du faubourg Sainte-Croix dans lesquelles l'édifice a pris sa place¹. Mais le déclin progressif du quartier, un peu excentré, explique en partie son état de vétusté et le peu d'intérêt qu'il ait suscité auprès des nouveaux bâtisseurs aux XIX^e et XX^e siècles. Il mérite cependant, à plus d'un titre, l'attention que lui porte la Société Archéologique de Bordeaux depuis quelques années, en particulier pour son architecture à la fois sobre et élégante, si caractéristique, dans notre ville, du règne finissant d'Henri IV.

La fondation

Chassés de Bordeaux en 1589, les Jésuites gardèrent, malgré cette sanction sévère, une présence et des soutiens dans la ville. Le 1^{er} juin 1593, Etienne de Minvielle, écolier de la Compagnie de Jésus, légua au Collège de la Madeleine tous ses biens meubles et immeubles "pour estre employés à la fondation d'un noviciat en la province d'aquitaine", ainsi qu'un bourdieu situé à Mérignac, au lieu appelé Fontanieux².

Les circonstances ne se prêtaient pas à un tel projet, aussi, dans un premier temps, seule la question financière préoccupa les Pères. La fondation Minvielle permit de réunir 34.214 livres ; les premières transactions furent réalisées en 1597, mais le reste de la somme ne fut disponible qu'à partir de 1603³. D'autres dons vinrent s'ajouter à ce premier legs, notamment celui de Pierre Darnal : "et pour l'entretienement dudit Noviciat feu maistre Pierre Darnal mon oncle, vivant chanoine et sousdoyen de l'église Saint-André et prieur d'Aguillon, fit venir ledit prieuré audit Noviciat : lequel par cette union est assisté d'environ deux mille livres de revenus" précise le chroniqueur⁴. La résignation de ce prieuré, dit de Saint-Cosme et situé dans le diocèse d'Agen, fut approuvée par le roi, puis par le pape en juin 1605.

1. Lire à ce sujet Michèle Peyrissac, La restauration de l'abbaye Sainte-Croix au XVII^e siècle par les bénédictins de Saint-Maur et surtout Jean-Luc Piat, Explorations archéologiques dans le quartier Sainte Croix de Bordeaux, dans R.A.B., tome XCI, année 2000.

2. A.D.Gir., Jésuites Noviciat, H 2602, document non classé.

3. G. Loirette. Les établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles, Enghien-Weteren, 1949, col. 761.

4. Chronique bourdeloise de Jean Darnal, Simon Boé, 1703, p. 142.

Les lettres patentes du 20 avril 1606 apportèrent enfin l'autorisation formelle d'établir un noviciat à Bordeaux. Dans celles-ci, Henri IV soulignait la participation active du cardinal de Sourdis à la fondation. En mars 1607, les premiers novices quittèrent le Noviciat de Toulouse pour Bordeaux ; ils furent logés provisoirement au Collège de la Madeleine, puis dans une maison de la rue du Hâ. En 1611, ils s'installèrent dans le voisinage de l'église Sainte-Croix pendant que l'on construisait le nouveau bâtiment⁵.

Selon la chronique bordelaise, les travaux commencent effectivement cette année-là, tout près de l'abbaye Sainte-Croix⁶. De 1611 à 1620, les Jésuites sont obligés de recourir à des emprunts "pour le dict bastiment"⁷. Mais l'aide de la famille de Gourgues arrive au moment opportun : le 24 janvier 1612, Marc-Antoine de Gourgues, conseiller du roi et maître des requêtes ordinaires, et sa femme, Marie de Séguier, promettent au R.P. provincial Claude Chambon une somme de 30.000 livres "devant être employée à la construction d'un Noviciat en la ville de Bourdeaux", et payable après leur décès⁸. Dès 1612, des sommes importantes sont cependant versées au noviciat : le 1er juillet, 1 000 livres de "M. le premier président", le 5 août de la même année, 4.013 livres de "feu Madame", et dans le courant des années 1613-1614, environ 5.500 livres de "M. le Prieur"⁹. Il s'agit ici de Jacques de Gourgues, aumônier du roi et prieur de Saint-Martin de Boisset, dont le prieuré et celui de Saint-Michel de Vertheuil, tenu par Denis Huraud, furent unis au noviciat le 24 janvier 1620 ; les époux de Gourgues s'étaient engagés à obtenir cette double résignation dans le contrat de janvier 1612. Le 25 août et le 22 novembre 1623, le reste de la somme due fut acquitté par Marc-Antoine de Gourgues et sa seconde épouse, Olive de Lestonnac¹⁰. Enfin, le 4 avril 1617, le cardinal de Sourdis continuait à favoriser les nouvelles fondations religieuses au détriment des anciennes unies au noviciat des Jésuites, qui n'avait pas encore de ressources suffisantes, la chapellenie fondée par Jean Eymeric dans l'église des Bénédictins de Sainte-Croix¹¹.

Le choix et l'aménagement du terrain

Le noviciat n'était pas, comme le Collège de la Madeleine, un établissement ouvert à un large public ; sa fonction initiale était d'instruire les jeunes gens qui désiraient entrer dans la Compagnie. La période de ce noviciat durait deux ans, mais à Bordeaux, comme dans certaines provinces, les études pouvaient se poursuivre par un *Troisième An*. C'était aussi un centre de retraite ouvert

à ceux qui voulaient s'adonner aux *Exercices Spirituels* de saint Ignace, sous la direction d'un père jésuite. Les novices, par ailleurs, jouaient un rôle social en se consacrant à des missions charitables, comme, par exemple, les visites dans les hôpitaux et les prisons¹².

Les terrains choisis, situés à l'extrémité sud-est de l'enceinte de la ville, dans le quartier de l'abbaye Sainte-Croix, semblent propices à cette nouvelle installation ; à l'écart du bruit et de l'agitation, ils restent cependant proches des centres importants de la vie urbaine. Pendant quelques années, les Jésuites achètent à des particuliers des maisons et des jardins, de façon à constituer un vaste enclos ; cet enclos est limité à l'est par la rue Dupeyrat qui longe le cimetière de l'abbaye Sainte-Croix, au sud par les anciens remparts de ville, à l'ouest par une corderie.

Nous avons retrouvé des mentions de ces achats dans les archives de l'abbaye Sainte-Croix : le 18 septembre 1611, une maison avec jardin et vigne, sise rue Dupeyrat, est cédée aux jésuites pour 2.400 livres par Jean Gros, praticien, pour la construction et nouveau bastiment de la maison religieuse dudit noviciat. Rue de Sainte-croix, un alignement de maisons borde au nord l'enclos du noviciat ; là encore, les jésuites se portent acquéreurs d'une maison avec treille et place vide en septembre 1616¹³. Mais, plus éloquents, sont les deux plans dressés sommairement avant la construction du noviciat. Ils représentent l'ensemble des maisons et des jardins acquis peu à peu par les Jésuites ; ils nous donnent leur emplacement précis, le nom des vendeurs et la date des transactions. Pour la plupart, celles-ci s'effectuent dans les années 1610-1617¹⁴. Certaines maisons situées au nord de la rue Dupeyrat et rue Sainte-

5. A.D.Gir., H 2588 et Léonce de Lamothe, *Compte-rendu des Travaux de la Commission des Monuments Historiques de la Gironde*, 1854 p. 40 et 41. G. Loirette, *op.cit.*, col. 763.

6. Chronique bourdeloise, *op.cit.*, p. 142.

7. A.D.Gir., Jésuites Collège, H 2560, Comptabilité générale.

8. Léonce de Lamothe, *op.cit.* p. 41 ; A.D.Gir., Jésuites Noviciat H 2588, document non classé.

9. A.D.Gir., Jésuites Collège, H 2560, Comptabilité générale, document non classé.

10. Léonce de Lamothe, *op.cit.*, p. 41.

11. B. M. Bordeaux, journal de Jules Delpit, Ms 1438, p. 78.

12. G. Loirette, *op.cit.*, col. 765.

13. A.D.Gir., H 773 Abbaye Sainte Croix f° 5, reconnaissance du 3 juin 1620 ; H 770 f° 208, reconnaissance du 15 février 1620.

14. A.D.Gir., Jésuites Noviciat, H 2589, documents non classés. Voir Jean Luc Piat, *op.cit.*, p. 106 et 107, fig. 5 et 6.

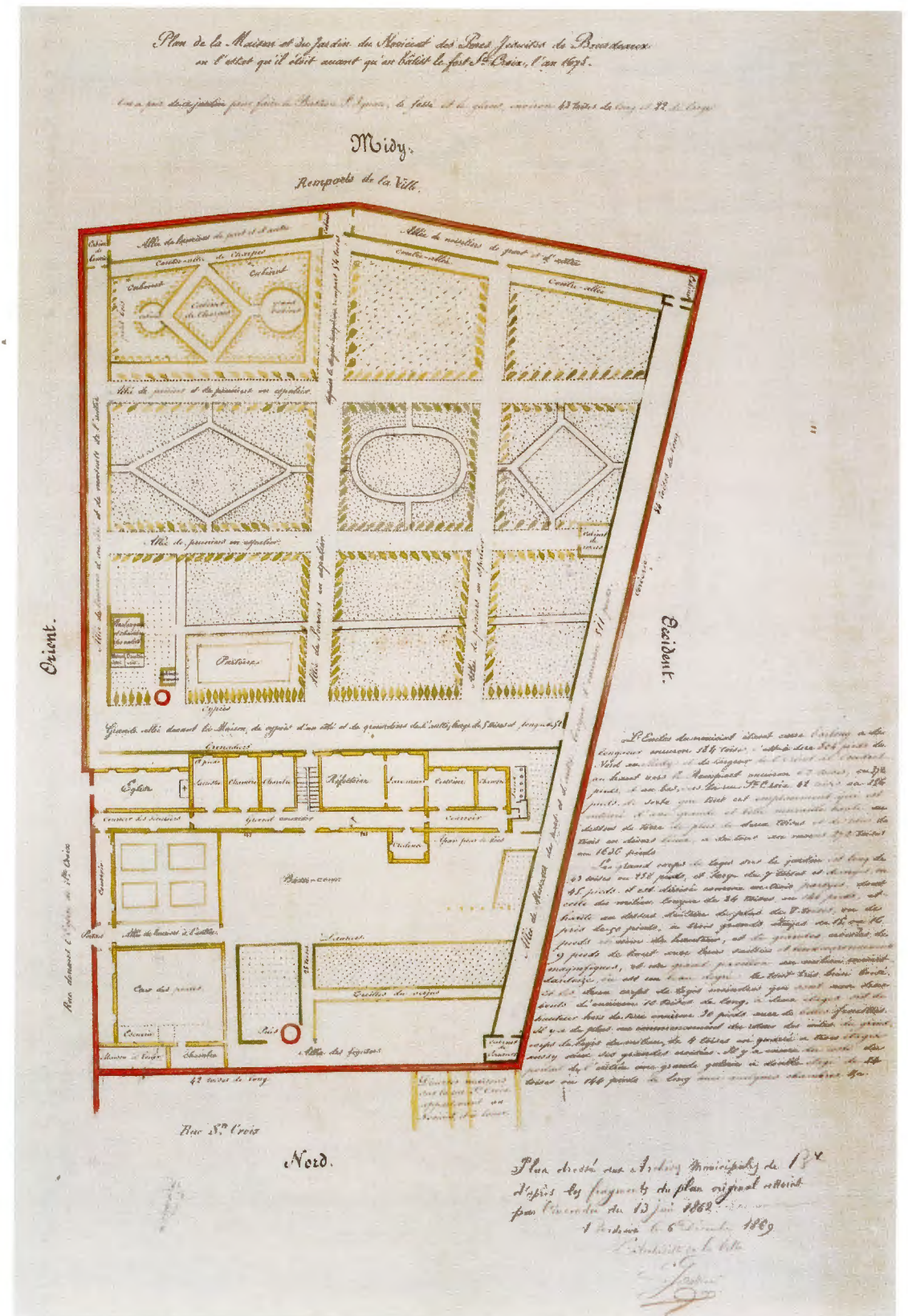


Fig. 1. – Plan du Noviciat de Bordeaux établi avant 1675. Cliché A.M.Bx.

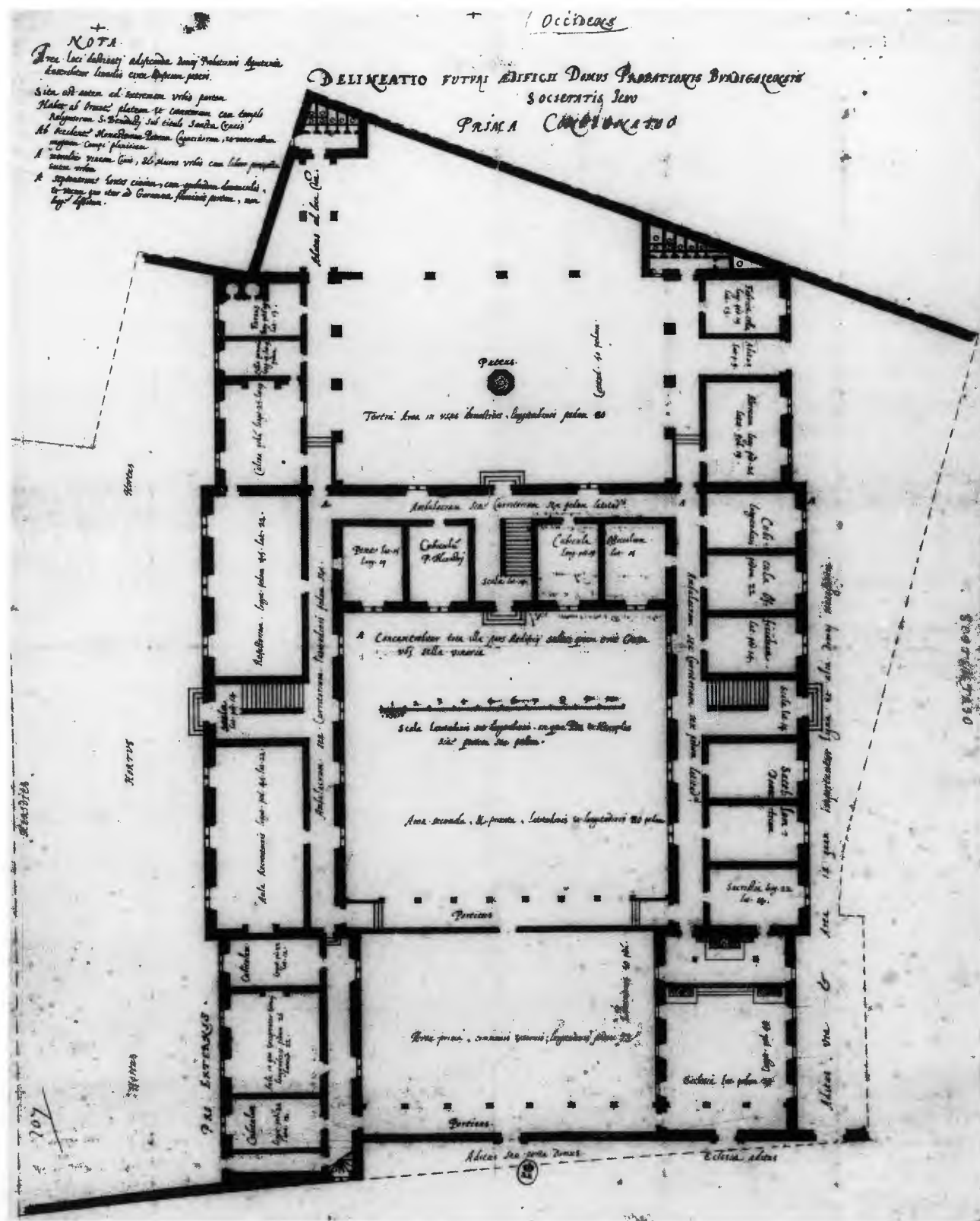


Fig. 2. - Projet de 1611 : plan du rez-de-chaussée du Noviciat de Bordeaux. Cliché B.N., Cabinet des Estampes.

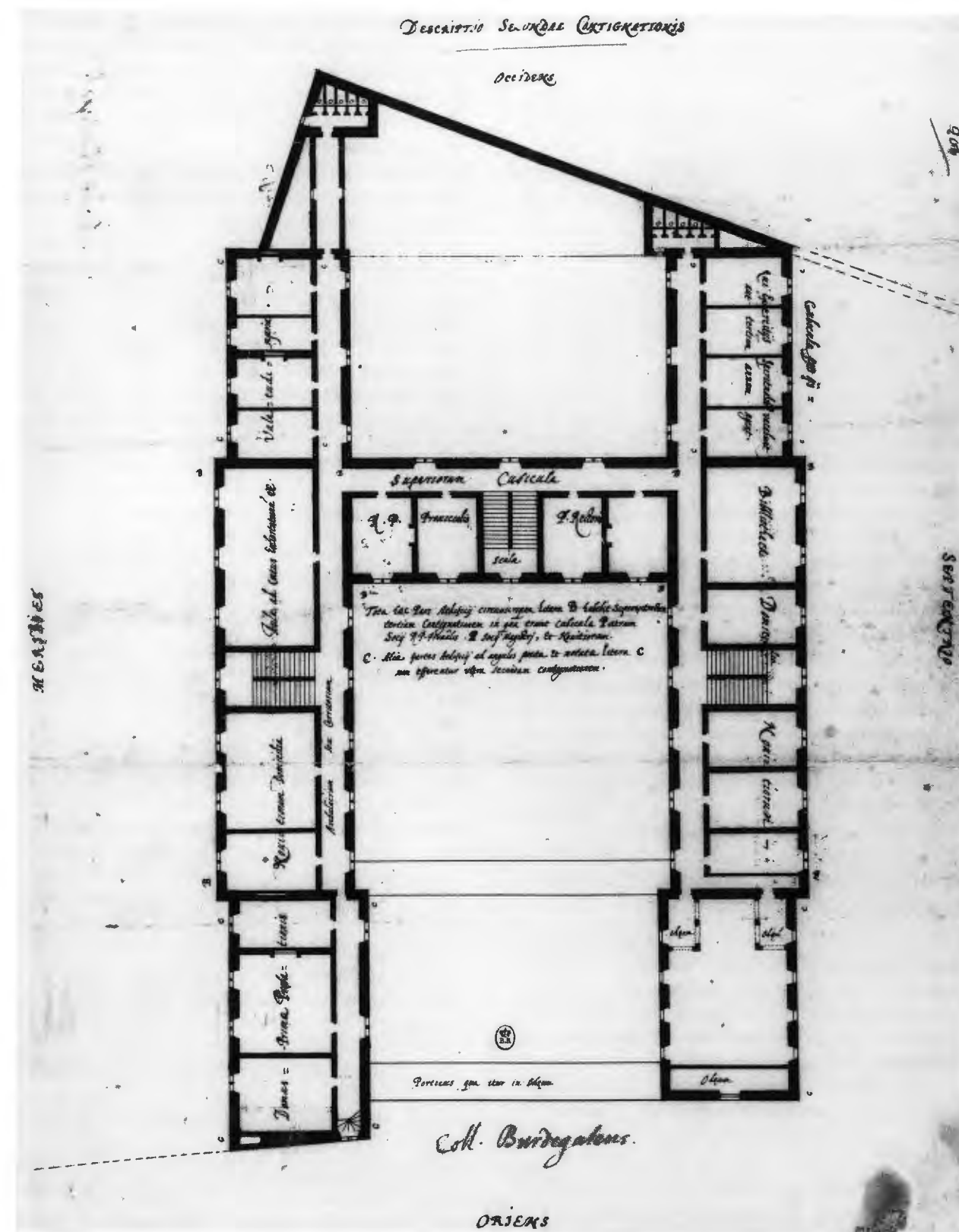


Fig. 3. - Projet de 1611 : plan du premier étage du Noviciat de Bordeaux. Cliché B.N., Cabinet des Estampes.

Croix restent en possession de particuliers, d'autres seront rachetées par les Jésuites dans un but locatif ; le dernier achat mentionné date de 1662.

Au total, quelles sont les dimensions du terrain dont disposent les Pères ? Elles nous sont données de façon précise par la légende d'un plan établi avant la construction du fort Sainte-Croix en 1675 : *L'enclos du noviciat étant carré barlong a de longueur environ 84 toises (163 m) c'est à dire 504 pieds du Nord au Midy et de largeur de l'Orient à l'Occident au haut vers le rempart environ 62 toises (120 mètres) ou 372 pieds et au bas vers la rue Sainte Croix 42 toises (82 mètres) ou 256 pieds de sorte que tout cet emplacement qui est entouré d'une grande et belle muraille haute au dessus de terre de deux toises (4 m) et de plus de trois en divers lieux, a de tour au moins 272 toises (530 m) ou 1636 pieds*¹⁵. (fig. 1)

L'alignement de la muraille du jardin du côté du boulevard de Sainte-Croix *a este fait du consantement de Messieurs les jurats*, le 20 juin 1617¹⁶. C'est à cette date qu'on termine le mur qui clôt le jardin¹⁷.

Mise en route des travaux

Comment s'organisent les travaux à partir de l'année 1611 ? Quels architectes donnent les plans et les élévations ? Nous savons peu de choses à ce sujet. Les catalogues de l'ancienne Assistance de France attestent la présence au Noviciat de Bordeaux de Pierre Peraudeau *architectus* et de Louis Mercier *lapicidia* dès le 25 mars 1610¹⁸ ; deux ans plus tard les jeunes religieux se séparent. Mercier entre au Collège de Poitiers en qualité de *praefectus fabricae* c'est-à-dire de directeur des constructions ; Perodeau demeure à Bordeaux, en cette même qualité, jusqu'en 1614, date à laquelle il remplace Mercier à Poitiers. Selon Pierre Moisy, Pierre Perodeau est secondé par le frère Bernard Béraud, *lignarius* de 1611 à 1616¹⁹.

Un projet d'ensemble, dont nous ignorons l'auteur, fut envoyé à Rome par le Provincial Claude Chambon, le 27 janvier 1611 ; il comprend deux plans pour le noviciat, l'un du rez-de-chaussée, l'autre du premier étage. Il fut refusé et, comme l'indique une annotation rajoutée au verso, remplacé par un autre projet *commodior et elegantior*. Transmis au Provincial bordelais, le 12 avril de la même année, ce dernier n'a pas été conservé²⁰ (fig. 2 et 3).

L'église

Le premier projet prévoyait la construction d'une chapelle d'environ 15 mètres de long sur 9 mètres de large. Installée dans l'une des ailes de l'établissement, elle fermait au nord la cour d'entrée ; sa façade s'élevait sur la rue Dupeyrat, en face de l'abbaye Sainte-Croix. La nef unique devait être éclairée par des fenêtres latérales ; quelques marches et, semble-t-il, une balustrade, placées entre deux autels secondaires, la séparait du chœur où se trouvait l'autel principal. Le mur du fond de l'édifice était percé de deux portes, l'une ouvrant sur la sacristie comprise dans les locaux réservés à la communauté, l'autre sur le couloir conduisant à la maison des novices. Le plan du premier étage montre la présence d'une tribune plaquée au revers de la façade et de deux autres tribunes, placées de part et d'autre du maître-autel. Elles étaient accessibles directement depuis la maison des novices par le portique placé à l'entrée, et par deux portes ménagées au second niveau du grand corps de logis ; le plan du rez-de-chaussée indique la présence de piliers destinés à les soutenir.

Comme nous pouvons le voir sur les plans plus tardifs, notamment celui dressé par E. Gaullieur²¹, l'église finalement réalisée par les Pères Jésuites garde le même emplacement que dans le projet initial. Ses dimensions restent modestes mais le vaisseau apparaît un peu plus long (environ 20 m). Le couloir permettant d'accéder à la maison des novices longe cette fois le flanc nord de l'édifice, si bien que la nef n'est éclairée que par les trois travées de fenêtres ouvertes au sud. En ce qui concerne l'aménagement intérieur, seul l'autel principal a été représenté sur le plan.

15. A. M. de Bordeaux DD 24. Plan dressé par Gaullieur d'après les fragments de l'original brûlé dans un incendie en juin 1862.

16. A.D.Gir., Jésuites H 3249, liasse 1, p. 90.

17. A.D.Gir., Jésuites, H 2589.

18. Pierre Delattre, Les Frères archivistes, architectes et artistes dans la Province d'Aquitaine, dans *l'Archivum Historicum Societatis Jesu*, t. XIV, 1945 p. 138-150.

19. P. Moisy, *Les églises des jésuites de l'ancienne assistance de France*, Rome, 1958, p.179.

20. B. N., Cabinet des Estampes, Hd. 4, vr 599 ; vr 598. R. de C., Jean Vallery-Radot, *op.cit.*, p. 176.

21. Et aussi celui déposé aux Archives départementales de la Gironde, dessiné également avant 1675. Jésuites H 2589, non classé.

Pour des raisons financières probablement, les Jésuites n'ont pas tenu à s'engager dans des travaux trop importants, et ils ont opté pour une église des plus simples, une grande salle rectangulaire, réalisable rapidement. La chapelle du noviciat est bénie le 31 octobre 1623, sous le vocable de saint Ignace : l'événement est annoncé à tous les curés de Bordeaux. Tout au long du XVIIe siècle, elle sera utilisée comme lieu de sépulture²².

Au fil des années, les donations en faveur du noviciat, comme des autres établissements des Jésuites, se multiplient. La plupart de ces donations viennent des novices eux-mêmes et de leurs familles ; elles sont souvent destinées à l'embellissement de l'église. Le 6 mai 1630, Jean Behic, novice, donne 300 livres qui serviront à l'achat "*d'ornements et autres choses pour l'église dudit Noviciat*" ; Léonard Garreau lègue, le 23 mars 1635, 1000 livres "*pour aider à bastir l'esglise dudit noviciat*"²³.

Le 30 mars 1650, Olive de Lestonnac, alors veuve du président de Gourgues, lègue au noviciat 24.000 livres pour bâtir une église : *Je désire que mon cœur soit mis avecq celluy de feu monsieur le président mon très cher mary dans l'église quand elle sera faicte et cependant à la chapelle auprès de celluy de Monsieur le premier presidant et les prie de faire mettre mes armoiries et celles de Monsieur le premier presidant par toute l'eglize*²⁴. Les Jésuites hésitent cependant à entreprendre une nouvelle construction : *Mais comme dans l'enclos dudict noviciat et estendue d'icelluy y avoit par effect une eglise suffisante pour le service de ladicte Maison et que dans ledict enclos ny avoit aucune place commode pour bastir autre esglise ainsy qu'aparraissoit ouvertement par la veue des lieux, en sorte que sans changer la disposition des bastimants desja faictz iceux desmolir et rebastir en partie par une excessive depence la chose nestoit pas faisable...* Un accord est conclu entre Pierre de Lestonnac du Parc, héritier d'Olive Lestonnac, et les Pères Jésuites : ces derniers s'engagent à faire "*une belle entrée et portal de grandeur convenable au frontispice de la dite église ou seront mises en relief les armoiries de ladicte deffunct dame et dudict deffunct seigneur premier President*" ; l'église sera embellie de vitraux et de lambris *en formè de voute et tant dedans lesdictes vitraux que dedans la dicte voute et dans les murailles de tous costes seront mises et affichées lesdictes armoiries et moyennant ce ledict legat sera et demeurera au proffict dudict Noviciat...* Ces armoiries seront mises *en bosse* sur le portail et sur les murailles de l'église. On bâtit aussi une cave au milieu de l'église devant le maître-autel et près du *balustre* pour la sépulture de M. de Lestonnac et de sa famille²⁵. Le tout devra être prêt dans deux ans.

Les Jésuites attendent quelques années avant de faire exécuter ces travaux. Deux maisons provenant de la succession, situées rue du Mirail et menaçant ruine, ne sont vendues qu'en janvier et octobre 1665. Le fruit de la première vente est employé à réaliser le frontispice, les vitraux et les caves de l'église, celui de la seconde permet aux Pères de terminer les maisons qu'ils ont entrepris de bâtir dans la rue Sainte-Croix²⁶. En effet, les comptes des Jésuites font état, en décembre 1668, de dépenses pour trois maisons neuves, deux chambres, une cave et un appentis, construites pour le noviciat rue Sainte-Croix et commencées le 30 août 1667 : 5631 L. 17 s.6d. provenant en partie de la vente d'une maison située à l'angle de la rue du Mirail et de la rue du Faigas pour 9.100 L. En mai 1666, *il a este fourni par dessus les 2.000 L. qui ont este employées à faire deux cavettes dans l'église du Noviciat, à agrandir les vitraux, à faire la fassade de ladite eglise, la porte de noyer, la somme de 63 L. 14 s 6 d.*²⁷. Etienne Meynard, syndic du noviciat, conclut un marché avec Jean Tiffon, maître maçon, pour faire les deux caves dans l'église et remanier les ouvertures²⁸. Le contrat passé le 28 mai 1665 précise que la cave proche de l'autel aura environ 2 mètres de hauteur sous clef, 2 mètres de largeur et une longueur égale à la largeur de l'église. L'artisan fera un escalier avec son *plafond* et une ouverture pour donner du jour, une petite fenêtre voûtée en forme de *canonnière*. La deuxième cavette possèdera un escalier et une ouverture de même type. Il faudra aussi "*voûter trois desdits vitraux et les embrazer par le dehors tout à l'entour et faire un glacis par le dedans*"²⁹ ; le montant de ces travaux s'élevait à 300 livres, les matériaux étant fournis par le syndic.

Le Frère Gaubert, de Paris, à qui l'on avait demandé *des ovales de verre sur lesquelles fussent peintes les armoiries de deffunct M. de Lestonnac*, les envoya au

22. A.D.Gir., Jésuites H 3249, 14e liasse du Noviciat p. 88 ; 8e liasse du Noviciat, p. 80, n° 4 : liste des personnes enterrées au noviciat de 1614 à 1697.

23. A.D.Gir., H 2602 et 2601, documents non classés.

24. A. H. G., tome VI, p. 333. Testament d'Olive de Lestonnac.

25. A.D.Gir., Jésuites, H 2601 et aussi H 3216, f° 239 : Lettre du 23 août 1653.

26. A.D.Gir., Jésuites, H 2608, folio sans date.

27. A.D.Gir., Jésuites, H 3161 p. 72 et aussi H 3249, 2e liasse du Noviciat, p. 72.

28. A.D.Gir., 3 E 4766 f° 767 et aussi série Jésuites, H 3216 f° 145.

29. La canonnière est une voûte en berceau conique plus grande à l'une de ses extrémités qu'à l'autre ; le terme de vitrail désigne ici les fenêtres et non le vitrail lui-même.



Fig. 4. – Portail de l'église, place P. Renaudel.

noviciat en mars 1666. Dans une lettre du 4 décembre 1666, adressée au R.P. Meynard, il en réclama le règlement qui ne fut effectué qu'en mars 1667³⁰. Le 15 septembre 1665, le portail n'étant toujours pas terminé, Jean Tiffon fut sommé de venir le *constuire et parachever*, suivant les termes du contrat établi le 25 juillet³¹. Malheureusement ce dernier ne figure pas parmi les minutes du notaire

Duteau ; nous savons seulement que le prix de l'ouvrage avait été fixé à 600 livres. Avec ces améliorations, les Jésuites abandonnent une fois pour toute l'idée de faire construire une grande et belle église. Pourtant de nouveaux legs sont faits par des particuliers. Le 5 février 1651, M. Herbodeau, écuyer, donne la moitié de la maison de Livran au noviciat, sous réserve d'une pension de 500 livres par an pendant sa vie et celle de son épouse ; en 1653 Mlle Bleseau et Mlle de Minvielle offrent respectivement 7.000 livres et 12.000 livres³². D'autres dons sont apportés par les frères et les novices ; mais les testaments rédigés entre les années 1664 et 1673 stipulent que les Pères utiliseront ces sommes à leur convenance³³.

Que reste-t-il aujourd'hui de la chapelle du noviciat ? Dans son ensemble l'aile qui lui était attribuée a été conservée, mais l'intérieur a été entièrement cloisonné, les ouvertures modifiées. Face à l'église Sainte-Croix, le portail commandé en 1665 est toujours en place mais il n'occupe pas le centre de la façade, comme sur les plans anciens. La porte, encadrée de pilastres ioniques peu saillants, porte un fronton brisé à volutes. Un cartouche aux bords découpés, inspiré des cuirs de Fontainebleau, interrompt l'entablement dans sa partie centrale et s'étale sur le dessus de porte, entouré de linges et de guirlandes³⁴. Posée au sommet du fronton, la niche, voûtée en coquille, est flanquée de pilastres corinthiens qu'accompagnent encore de larges volutes ; le fronton courbe qui la coiffe renferme le monogramme des Jésuites. Au dessus un oculus ovale complète l'ensemble.

On retrouve ici la façade à tabernacle et la superposition porte-niche-oculus représentée avant 1643 par quelques œuvres de Martellange, et aussi par Louis Mercier à Limoges et à La Rochelle. Mais, comme le remarque Pierre Moisy, elle apparaît ici quelque peu retardataire. Le nouveau portail a été plaqué contre le mur nu, sans toucher à la structure d'ensemble et les refends destinés à le mettre en valeur n'occupent qu'une partie de la façade. Le caractère régional de cette architecture n'échappe pas à notre spécialiste des églises jésuites qui rapproche ce

30. A.D.Gir., Jésuites, H 2607, comptes du Noviciat.

31. A.D.Gir., 3 E 4766 f° 235.

32. A.D.Gir., Jésuites, H 3249, 1ère liasse p. 56 et 10e liasse p. 85. P. Loirette, *op.cit.* col. 761.

33. A.D.Gir., Jésuites, H 3236 : 19 testaments en faveur du Noviciat ; de nombreux dons provenant également de religieux sont mentionnés dans le registre H 3216.

34. Il ne porte pas d'armoiries comme cela avait été prévu en 1653.

procédé de composition de celui utilisé au Noviciat de Toulouse, construit dès le début du siècle, et bien plus tard au Collège de Montauban³⁵. Pourtant, si la façade bordelaise répond au même désir de simplicité et d'économie que celles des édifices évoqués, elle n'a pas été traitée avec la même sobriété. Les éléments du décor, inspirés de l'Antiquité, sont traduits avec la plus grande liberté : pilastres dédoublés, entablement à ressauts, fronton brisé... Pour plus de richesse, l'artiste a multiplié les détails sculptés en perpétuant les formes chères aux maniéristes ; les chapiteaux ioniques se parent de festons, les volutes de feuillages, le fronton de rosaces. Tous ces motifs apparaissent mieux dans une gravure de Quichon, au dessin très fouillé, et, curieusement, un peu différente de la réalité³⁶ (fig. 4).

Nous savons peu de choses du décor intérieur de la chapelle. Les instructions pour le sacristain mentionnent au XVIIIe siècle la présence d'un autel, *orné d'images et de fleurs en la saison* et, plus intéressant, d'une *jalousie* dans la tribune³⁷. Comme dans le projet initial, l'édifice comportait donc au moins une tribune, réservée aux novices et aux Pères ; la *jalousie*, sorte de treillis en bois, était censée l'isoler de la nef.

L'autel, déniché jadis chez un antiquaire par un des Pères du Collège Tivoli, avait été placé dans la chapelle de ce collège bordelais³⁸. Mais, depuis, il aurait été revendu à un particulier et nous n'avons pas réussi à retrouver sa trace. D'après la description donnée par le religieux, l'autel récupéré était incomplet ; le tabernacle, la gloire en bois doré porté par des colonnes de marbre rose qui l'accompagnaient avaient disparu. Seule subsistait la face antérieure : *A la base, elle a 2,60 m, au sommet 3 mètres. Un encadrement de marbre blanc fait valoir le marbre rose de la face. Au centre un grand médaillon de marbre blanc porte l'agneau couché sur le livre aux sept sceaux. Et ce médaillon semble suspendu par un nœud d'un modelé exquis. Aux deux angles supérieurs des têtes ailées d'angelots dont le corps se perd dans des rameaux de lauriers qui descendent le long de l'encadrement latéral de marbre blanc. Tout cela en bon état. Tout cela aussi très sobre et très élégant*³⁹. Nous retrouvons là le type d'autel si fréquemment utilisé au XVIIIe siècle dans toute la France et dont la mode nous venait de Rome. Le maître-autel de l'église Sainte-Croix en reste un des meilleurs exemples dans notre ville. Il est fort possible que les Jésuites aient été influencés par le choix des bénédictins ou vice-versa.

Le projet de 1611

Les bâtiments construits à partir des années 1611-1612 étaient destinés au logement des novices et du personnel dirigeant de la maison. Le projet envoyé à Rome par le Père Claude Chambon en 1611 envisageait la construction d'un vaste ensemble composé de plusieurs corps de logis, répartis autour de trois cours intérieures et bordés de galeries⁴⁰ (fig. 2 et 3). D'autres noviciats comme celui d'Avignon, établi quelques années plus tôt, ou bien celui de Paris, montraient la même disposition⁴¹ ; elle n'était d'ailleurs pas spécifique de ce type d'établissement. Au sud de cet ensemble, un grand jardin s'étendait jusqu'aux remparts.

La porte d'entrée du noviciat, située en face de l'abbaye Sainte Croix, ouvrait au centre d'un corps de portique fermant à l'est la première cour. Du côté nord de cette cour, devait s'élever la chapelle que nous avons évoquée, du côté sud le bâtiment réservé aux novices de première année : *domus prima probationis*, aménagée sur deux niveaux. Chaque niveau comportait trois salles desservies par un couloir ; par le portique d'entrée les novices pouvaient accéder directement à la tribune de l'église.

Un autre portique séparait la première cour de la seconde. De forme carrée, celle-ci était entourée de trois grands corps de logis, semi-doubles, chacun comptant trois niveaux et cinq travées de fenêtres sur la cour. Les corps de logis situés au nord et au sud constituaient la maison des novices proprement dite : *domicilia novitiorum*. Côté sud, entre cour et jardin, de grandes salles avaient été prévues, au rez-de-chaussée comme au premier étage, et notamment la salle de réfectoire. Côté nord, de la même façon, les salles étaient réparties symétriquement de part

35. Pierre Moisy, *op.cit.*, p. 506. L'église du collège de Limoges est commencée en 1614 ; la façade de la Rochelle est plus tardive (1631-1638).

36. Léonce de Lamothe, *op.cit.*, p. 39.

37. A.D.Gir., Jésuites, H 2587 : Administration, service intérieur, instruction. Document sans date mais probablement établi au XVIIIe siècle.

38. G. Loirette, *op.cit.*, col. 766.

39. Lettres de Vals, 3e série, tome VII (1936), p. 303.

40. Pierre Moisy n'en a publié qu'une petite partie représentant le plan de l'église (*op.cit.*, II pl. V B).

41. J. Vallery-Radot, *Le recueil des plans d'édifices de la Compagnie de Jésus conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris*, Rome, 1960, p. 41.

42. A. M. Bordeaux, DD 24, non classé.

et d'autre d'un grand escalier ; on en comptait six au rez-de-chaussée : la sacristie voisine de l'église, une chapelle domestique et des chambres pour les serviteurs, ou coadjuteurs temporels, chargés des services et de l'ordre matériel de l'établissement. A l'étage, la plus grande salle renfermait la bibliothèque. Le dernier corps de logis, un peu moins long et moins profond que les précédents, fermait la cour à l'ouest. On trouvait à chaque étage quatre chambres réservées aux coadjuteurs temporels et au personnel dirigeant de la maison, notamment au Recteur.

Comme l'indique la légende, ces trois corps de logis devaient être bâtis sur des caves à vin, avec un rez-de-chaussée surélevé par rapport au niveau de la cour ou du jardin. De petits degrés rectangulaires permettaient d'accéder aux grands escaliers et aux couloirs d'entrée, placés au centre de chaque bâtiment ; un troisième niveau était réservé aux chambres pour les Pères et les novices.

A l'ouest, deux ailes bordées de portiques encadraient une cour à usage domestique. L'aile sud abritait la cuisine et la réserve, et, à l'étage, les infirmeries ; dans l'aile nord, au dessus d'un atelier et d'un cellier, quatre salles étaient réservées aux élèves du *Troisième an* ou bien à l'enseignement des *Exercices Spirituels*. Un mur percé d'arcades, comme semble l'indiquer la présence de piliers sur le plan, bordait cette cour à l'ouest, de manière à masquer l'irrégularité du terrain restant et la présence de latrines.

Ce vaste projet proposait un plan régulier où les bâtiments s'ordonnaient de façon symétrique de chaque côté des trois cours intérieures, selon un axe longitudinal est-ouest. Des portiques et le bâtiment central placé entre deux cours permettaient la circulation d'un grand corps de logis à l'autre, d'une aile à l'autre ; à chaque niveau toutes les pièces ouvraient sur de longues galeries. Salles de classes, locaux d'habitation, services étaient regroupés de manière fonctionnelle.

Ce premier projet fut refusé par Rome et remplacé, nous l'avons dit, par un second *commodior et elegantior*. En quoi différait-il du premier ? Nous l'ignorons, mais, de toute évidence, les constructions réalisées par la suite reprennent en partie le projet initial.

Les bâtiments du XVII^e siècle

La description la plus précise et la plus ancienne que nous possédions du Noviciat de Bordeaux accompagne le plan dressé avant 1675 ⁴² (fig. 1). Un grand corps de logis, semi-double s'étend entre cour et jardin sur environ 46 mètres de longueur et 14 de largeur. Il comporte *trois grand étages*, pour nous trois niveaux, y compris le rez-de-

chaussée, haut de 5 mètres environ. Dans la partie centrale, un pavillon couvert d'ardoise, plus haut d'un étage, contient un escalier rampe sur rampe. Deux ailes plus basses, plus étroites, prolongent ce grand corps de logis d'environ 20 mètres de chaque côté ; la première à l'est abrite l'église. Dans son entier, le bâtiment mesure près de 86 mètres de longueur ; grosso modo, il correspond à celui prévu dans le projet de 1611, au nord des cours intérieures ⁴³.

Faute de moyens financiers, les Pères n'ont pu réaliser qu'une partie de leur ambitieux projet. Un constat fait après l'année 1632 montre bien que les revenus du noviciat ne sont pas énormes : pour un an, avec 4 394 livres de recettes et 1 081 de charges, il ne reste que 3 313 livres de revenu net sur lequel le noviciat doit nourrir 40 religieux et 7 serviteurs : *scavoir un recteur un ministre qui a soin de l'économie un syndic un compagnon ou aide du recteur 6 pères du troisième an de probation un sacristain un acheteur un cousturier un portier et vingt huit novices ou environ un clerc un boulanger un tailleur un cordonnier un jardinier et deux serviteurs en la métairie* ⁴⁴.

Pour recevoir autant de personnes, l'ensemble du bâtiment a gagné quelques mètres en longueur et la distribution des pièces a changé ; l'église cependant occupe le même emplacement c'est à dire l'aile orientale. Dans le grand corps de logis près de l'église, la sacristie jouxte deux chambres et de l'autre côté du grand escalier, le réfectoire communique directement avec le lave-mains. Dans l'aile occidentale on a installé la cuisine et une pièce de service, enfin, tout au bout, les lieux d'aisance.

Toutes ces salles sont éclairées par des fenêtres qui ouvrent au sud, sur le jardin ; elles sont desservies par un grand corridor, placé cette fois au nord de l'édifice, en prolongement du *courroir des séculiers* contigu à l'église. Comme dans le projet, le grand escalier est placé dans le pavillon central. Nous savons que sa rampe était formée de balustres de pierre : au moment de la construction, les marches en pierre de Rauzan, comme les seuils, n'avaient pas toutes été livrées en temps voulu et cela avait retardé le chantier ⁴⁵. La série des plaquettes destinées à instruire les novices sur l'organisation de leur maison, nous apporte

43. Dans le projet les ailes comptaient environ 15 m. de longueur et le grand corps de logis environ 33 m.

44. A.D.Gir., Jésuites, H 2588, état des biens et revenus du Noviciat.

45. A.D.Gir., Jésuites, H 2589, lettre sans date du syndic du noviciat aux seigneurs du Parlement. Les religieux attendent 100 marches de 7 pieds de longueur : *Ledit bastiment est retardé a faulte des dites marches et un grand nombre d'ouvriers chaument a mesme occasion...*

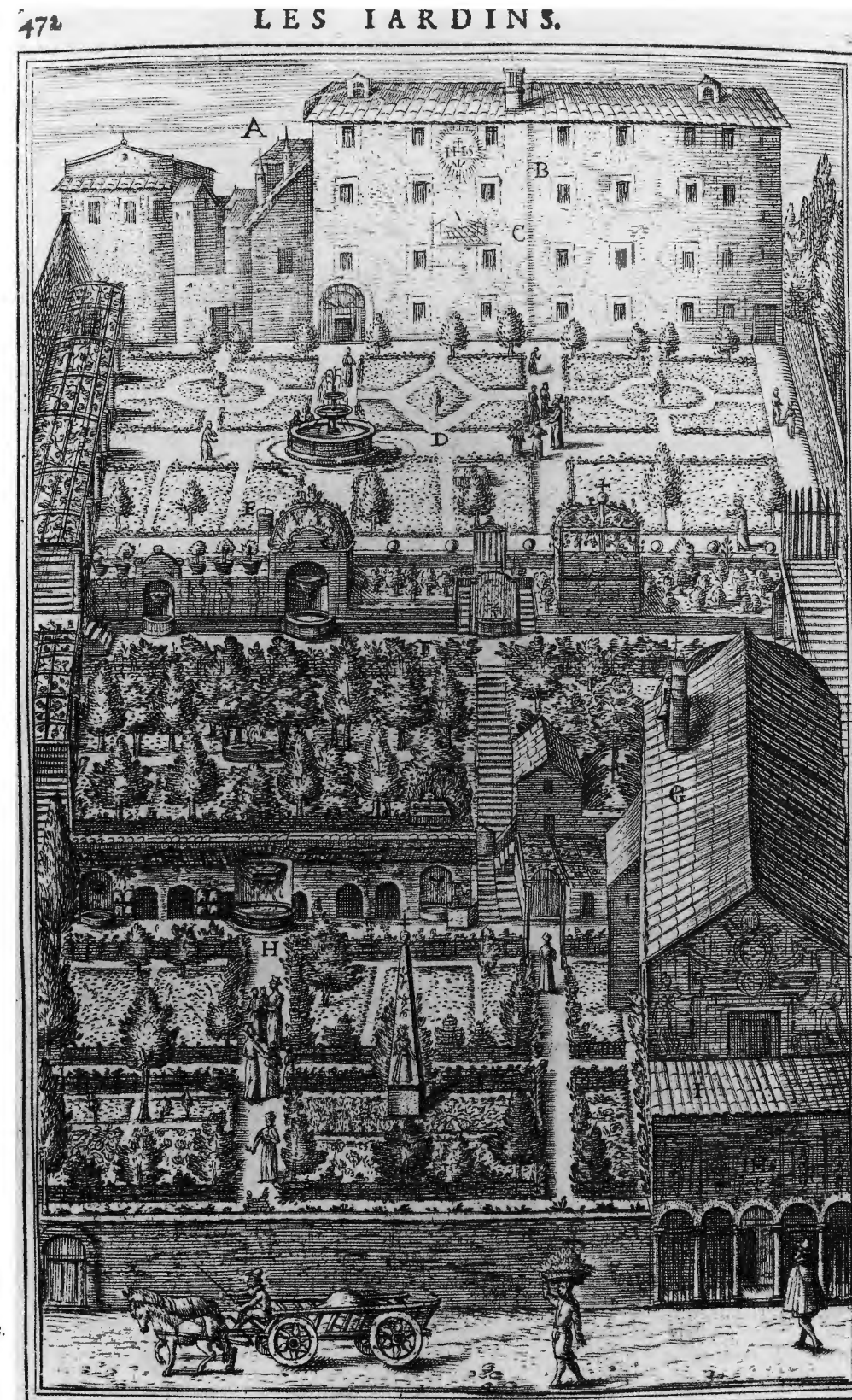


Fig. 5. – Le Noviciat des Jésuites de Rome, gravure du XVII^e siècle. Cliché Bibliothèque municipale.

également quelques précisions sur son aménagement intérieur⁴⁶. Le réfectoire apparaît comme la pièce la plus importante du noviciat, le lieu où les religieux se réunissaient pour se restaurer bien sûr, mais aussi, et tout en prenant leur repas, pour se soumettre à des mortifications, procéder au lavement des pieds des probationnaires et des pèlerins, écouter le catéchisme dispensé par les Supérieurs ; une chaire y était installée à cet effet.

Les chambres, selon toute vraisemblance, étaient situées dans les étages supérieurs ; leur mobilier, des plus succincts, comprenait un matelas de paille, une table pour poser les livres, une chaise. Chaque novice disposait d'une chambre, son nom devait être suspendu à un clou, au dessus de l'image de l'oratoire. Les Pères avaient installé les infirmeries au dessus de la cuisine, comme l'indique un autre plan, assez maladroit, établi également avant 1675⁴⁷. Un escalier de pierre et une galerie à balustres permettaient d'y accéder directement de l'extérieur. Prières et méditations n'excluaient pas totalement l'étude aussi une bibliothèque complétait l'installation ; des dons avaient permis de l'enrichir, comme celui de M. Dufaut qui, dès avril 1606, laissait tous ses livres au noviciat⁴⁸. Il était recommandé aux novices de prendre le plus grand soin des ouvrages et un bibliothécaire assurait la bonne tenue de ce local⁴⁹. Une aile en retour d'équerre sur la cour comptait environ 8 mètres de côté et trois niveaux. Crédence ou bien chapelle ? L'attribution change suivant les plans dont nous disposons (elles pouvaient coexister mais à des niveaux différents).

L'entrée principale du noviciat était située à l'est de l'enclos et, comme celle de l'église, en face de l'abbaye Sainte-Croix. Elle ouvrait au centre d'un corps de portique, d'un long couloir qui isolait le noviciat de la rue. Il s'agit peut-être ici de la grande galerie à double étage proche du portail de la maison et évoquée dans la légende des anciens plans⁵⁰ ; en effet, une autorisation avait été demandée à Messieurs les jurats, le 23 août 1627, de bâtir la galerie du Noviciat à ligne droite de la chapelle du Noviciat⁵¹. Les textes précisent qu'elle mesurait 46 mètres de longueur et qu'elle possédait quelques chambres etc... Ce qui correspond à peu de choses près à la longueur du couloir portée sur le plan.

Par une allée de lauriers, on accédait à la grande basse-cour sur laquelle s'élevait la façade antérieure du noviciat. D'un côté de cette allée s'étendait la cour des poules à usage domestique et fermée au nord par deux logements et une écurie, de l'autre un parterre et ses quatre compartiments. Au nord de la grande basse-cour des allées de figuiers et de lauriers, des treilles de vigne délimitaient des plantations, peut-être un jardin potager.

Le jardin

Au sud de l'enclos, les Pères ont aménagé un vaste jardin⁵². Il communique directement avec la cour septentrionale par une allée de lauriers longeant le mur de clôture à l'est. Des allées de muscat, de lauriers ou de noisetiers bordent de toute part la muraille qui l'entoure, interrompues par des cabinets de verdure. Contre la maison s'étend une grande allée ornée de cyprès et de grenadiers. L'allée principale, plantée de poiriers en espalier, part de l'entrée de la maison et offre une belle perspective menant aux remparts de ville. D'autres allées, plantées également d'arbres fruitiers en espalier, poiriers ou bien pruniers, se recoupent à angle droit et limitent des compartiments destinés à des cultures diverses ou bien tout simplement à l'agrément. Au sud, près du petit bois, des cabinets de verdure faits de lauriers, d'ormeaux, de charmes ou de rosiers, dessinent de même que les allées secondaires des formes géométriques, cercle ou losange. Vers l'est, derrière la haie de cyprès, quelques petites dépendances abritent la boulangerie, une chambre pour les valets, la menuiserie et la teinturerie ; tout près les Pères ont aménagé un parterre.

Pas de symétrie parfaite pour ce jardin-verger, ni de dessin trop rigoureux ; le lieu invitait à la flânerie, à la méditation. Et nous pouvons imaginer l'état d'esprit et le comportement des jeunes novices qui s'y promenaient en lisant les instructions pour les jours où l'on va à la campagne⁵³. Les novices doivent se promener dans le jardin de la maison de plaisance sans jamais s'entretenir seul à seul, sans chanter des airs profanes, ni s'échauffer en jouant à des jeux fatigants, surtout en été... Ils observeront aussi avec plus d'attention, les règles de la modestie en récréation se comportant de telle sorte qu'on ne s'aperçoive pas qu'ils y sont... Ces règles de bonne conduite, de discrétion, s'accordaient avec la sérénité des

lieux associant tradition médiévale et influence italienne avec la présence de cabinets de verdure et d'essences méditerranéennes comme les cyprès, les grenadiers et les figuiers. Selon le Père Louis Richeôme, chaque espèce présentait une symbolique et des vertus particulières, ainsi, disait-il, le *granadier est un arbre du tout Royal... en somme c'est un arbre excellent en beauté, et bonté, très utile, et gracieux non seulement en son fruit, mais encore en son bois ; car préparé en médecine il sert de remède au mal des yeux, des oreilles, de l'estomac et à plusieurs autres infirmités du corps*⁵⁴. Dans son ouvrage, consacré essentiellement à la description de la maison de probation de Saint-André et Saint-Vital à Rome, le religieux dépeignait un type de jardin où nature et spiritualité s'imbriquaient si étroitement qu'il apparaissait à la fois comme l'œuvre et le don de Dieu. Richeôme, qui séjourna à Bordeaux, donna une représentation gravée de ce jardin romain. Bien que plus élaboré, il présentait une évidente parenté avec celui de Bordeaux, notamment, comme l'ont souligné MM. Philippe Maffre et Marc Favreau, dans la division tripartite du jardin et les compartiments géométriques des parterres⁵⁵ (fig. 5). Les Jésuites cependant restaient pragmatiques ainsi qu'en témoignent les notes prises au moment des récoltes : leurs excédents de légumes, de fruits et même de fleurs étaient vendus par leur jardinier à des particuliers⁵⁶.

En 1675, au moment de l'agrandissement du boulevard Sainte-Croix, le jardin fut réduit par ordre du roi pour construire le bastion Saint-Ignace, le fossé et le glacis, d'environ 82 mètres en longueur d'est en ouest, et 43 mètres en largeur du sud au nord⁵⁷. Les Jésuites s'en plaignent à l'intendant, Guillaume de Sève : *Aujourd'hui le même jardin et le parterre se trouvent bornés, disgraciés et ombragés du même côté du midy par le chemin couvert avancé de trois à dix toises dans le jardin et élevé de quatre pieds au dessus de l'ancien, ce qui achève d'en dégrader la partie la plus honorable, en rendre une grande allée de fruitiers et deux grands carreaux presque inutiles par l'ombrage, et le tout fort disgracié*...⁵⁸.

Dans un second mémoire envoyé à Paris à la fin du mois de février 1676, les Pères exposent qu'ils seront contraints, à cause de la proximité du fort, de quitter leurs maison, *une des plus belles maisons qui soit dans Bordeaux et qu'ils aient en France*... Ils vantent son emplacement, entouré de belles et hautes murailles, remarquable pour la beauté du jardin, la liberté de l'air et l'estendue de la vue que cette maison a sur la campagne et sur la rivière... 300.000 livres pour le moins seraient nécessaires pour se reloger de manière aussi satisfaisante, éventuellement dans le collège de Guyenne, devenu inutile⁵⁹.

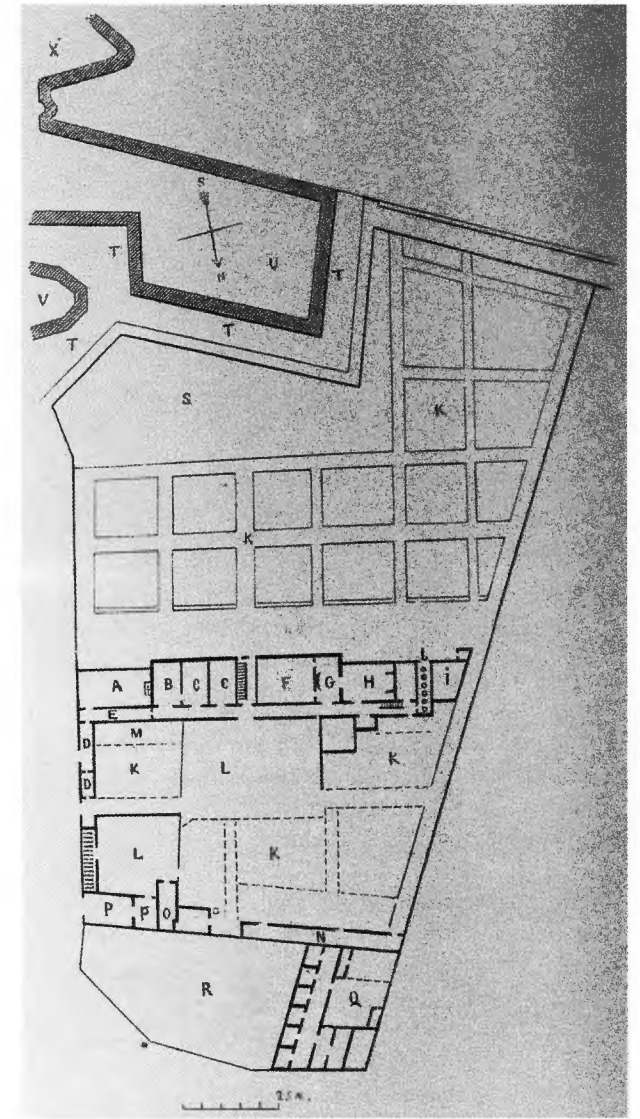


Fig. 6. – Plan du Noviciat après 1675 dessiné par E. Minvielle.

46. A.D.Gir., Jésuites, H 2587.

47. A.D.Gir., Jésuites, H 2589, document non classé. Plan déjà publié par MM. Philippe Maffre et Marc Favreau, Les jardins des noviciats des Carmes déchaux et des Jésuites de Bordeaux, S.A.B., tome LXXXV, fig. 4.

48. A.D.Gir., Jésuites, H 3249, liasse 4, p. 75.

49. A.D.Gir., Jésuites, H 2587, une plaquette.

50. Plans du Noviciat, A. M., DD 24 et A.D.Gir., H 2589.

51. A.D.Gir., Jésuites, H 3249, 1ère liasse n° 4.

52. Voir fig. 1. Le plan conservé aux Archives Municipales est plus précis.

53. Les jésuites, nous l'avons vu, possédaient plusieurs propriétés autour de Bordeaux. A.D.Gir., H 2587.

54. Richeôme Père Louis, *La peinture spirituelle ou l'art d'admirer, aimer et louer Dieu en toutes ses œuvres et tirer de toutes profit salutière*, Lyon, Pierre Rigaud, 1611, p. 533.

55. Gravure publiée par Ph. Maffre et M. Favreau, *op.cit.*, p. 173, fig. 6.

56. A.D.Gir., H 3254, cf. Jean-Luc Piat, *op.cit.*, p. 140.

57. A.D.Gir., Jésuites, H 3216, p. 468. Cf. P. Régado-Saint Blancard, Fort Louis, R.A.B., t. LXXXIX, 1998.

58. A.D.Gir., H 2589, mémoire non daté, non folioté.

59. A.D.Gir., H 2589, lettre au roi, non folioté.



Fig. 7. – Elévation sur le jardin. Cliché Michel Dubau, Service Régional Inventaire Aquitaine.

Pour clore cette affaire, par ordre de Guillaume de Sève, 13.280 livres furent versées au syndic du noviciat pour le fonds pris par le roi⁶⁰ ; mais en 1691, de nouveau, le jardin fut réduit en raison de l'extension du glacis du fort de Sainte-Croix. Le plan reproduit par E. Minvielle rend compte de ces changements⁶¹ (fig. 6) : de chaque côté de l'allée centrale, le jardin apparaît divisé en de nombreux compartiments par les allées qui se recoupent à angle droit ; il obéit à un plan plus simple et plus rigoureux que le précédent. Les petites constructions qui l'encombraient près de l'église ont disparu ; une orangerie a été aménagée contre l'aile occidentale, une autre au nord de la grande basse-cour. Les bâtiments, par contre, sont restés à peu près dans le même état.

Le noviciat de nos jours

Après la dissolution de la Compagnie, la maison du noviciat fut acquise par la Ville, en même temps que la maison professe et en vertu des lettres patentes de mai 1766, pour 272.000 livres. De 1771 à 1774, des particuliers achetèrent des emplacements sur le terrain du noviciat qui se trouva ainsi morcelé⁶². Au XIXe siècle, lors des ouvertures des rues du Noviciat et du Portail (aujourd'hui disparue) une partie de l'établissement fut démolie⁶³. Le grand corps de logis et l'aile orientale où avait été installée l'église se trouvèrent bordés au nord par la nouvelle rue du Noviciat.

Au cours des siècles, les élévations, et surtout le plan intérieur des bâtiments, ont subi des modifications mais l'ensemble garde malgré tout une élégance et un charme certains. Le récent dégagement de la façade sur le jardin, grâce à la destruction d'un garage automobile, permet de mieux l'apprécier⁶⁴ (fig. 7).

Tous les murs sont en moellons, recouverts encore par endroits de crépis ; des chaînes en harpe marquent les angles de la construction. Régularité, symétrie caractérisent cette élévation. Les étages sont nettement séparés par des bandeaux de pierre. On compte douze travées de fenêtres réparties de chaque côté du pavillon central qui donne l'axe de la composition. Étroit, dépourvu de saillie, celui-ci ne comporte qu'une seule travée où se trouvait la porte d'entrée de la maison. Est-il inspiré de Cadillac comme a

60. A.D.Gir., Jésuites, H 2589, lettre du 28 août 1677, non foliotée et divers documents établis en 1691.

61. L. de Lamothe, *op.cit.*, p. 44, sans références.

62. A.M., DD 24, Emplacements vendus sur le terrain du noviciat.

63. A.M. B., cadastre 1870.

64. La gravure publiée par Eugène Cabillet au XIXe siècle montrant l'élévation côté jardin restitue fidèlement l'aspect initial du bâtiment. Dans *Album des édifices remarquables de Bordeaux et de quelques projets dessinés et gravés sur une même échelle par E. Cabillet, architecte*. Bordeaux. Fillastre et neveu.



Fig. 8. – Elévation sur la rue du Noviciat. Cliché Michel Dubau, Service Régional Inventaire Aquitaine.

pu le suggérer Paul Roudié⁶⁵ ? Il est certain que le château des ducs d'Épernon, qualifié par ce même auteur de *Fontainebleau aquitain* a servi de modèle à toute une génération d'architectes et contribué à faire évoluer l'architecture locale vers un style plus classique où prédominait le souci de la symétrie et de l'harmonie des façades. La mise en place d'un pavillon central, qu'il soit plus ou moins modeste, plus ou moins orné, illustre un des aspects de cette évolution. Nous le retrouvons en campagne dans bon nombre de maisons nobles. Citons à titre



Fig. 9. – Cheminée "à cadre et corniche". Cliché Michel Dubau, Service Régional Inventaire Aquitaine.

d'exemple le château de l'Épinay à Cérons, tout proche de Cadillac, dont l'allure générale nous a souvent fait penser à celle du Noviciat de Bordeaux.

Dans le pavillon central, comme dans les parties latérales, les grandes croisées à meneaux de pierre, d'environ 3 mètres de hauteur, se superposent et répètent

65. *Histoire de Bordeaux*, sous la direction de R. Boutruche, tome IV, Bordeaux, 1966, p. 433.

le même décor : encadrements de pierre de taille à la mouluration assez plate et corniche saillante reposant sur des claveaux passants un sur deux très marqués. Sur les tables de pierre des allèges, des consoles toutes simples portent l'appui. Les fenêtres du dernier étage sont coiffées de frontons rompus à volutes dans lesquels s'inscrivent des *oculi* ovales ; frontons et *oculi* constituent en fait le décor des lucarnes. Quelques boules d'amortissement restent en place au sommet des frontons. Nous retrouvons là *les saillies et les couronnements magnifiques* auxquels fait allusion la légende des plans anciens. La façade sur la rue du Noviciat présentait la même composition et le même décor mais elle a été moins bien préservée ; de nombreuses ouvertures ont été modifiées notamment dans la partie orientale de l'édifice (fig. 8).

La toiture à deux versants, couverte de tuiles creuses, n'est sans doute pas celle d'origine ; au cours des nombreuses réfections certaines lucarnes ont été tout simplement supprimées et seuls ont été conservés les devants de lucarne. Les avant-toits sont fermés par des génoises. Le pavillon a perdu sa toiture d'ardoise, il est aujourd'hui lui aussi recouvert de tuiles.

Si les caves voûtées demeurent inchangées, l'intérieur de la maison du noviciat a été entièrement redistribué, et cloisonné en petits appartements. Dans le pavillon central, le grand escalier a laissé la place à des pièces d'habitation ; un autre escalier a été aménagé, tout contre, au XVIII^e siècle, comme l'atteste la belle ferronnerie qui l'accompagne. Les boiseries et les cheminées encore en place datent pour la plupart du XVIII^e siècle. L'une d'elles cependant correspond au modèle *à cadre et corniche* qui s'est largement répandu sous le règne de Louis XIII (fig. 9).

Tel qu'il se présente sur les plans établis au XVII^e siècle le noviciat évoque davantage une demeure seigneuriale, prise entre une cour d'entrée et un grand jardin à l'arrière,

qu'à un établissement religieux habituellement bien identifiable grâce à son cloître, à son église. Mais cette impression est trompeuse : en effet, sur le projet de 1611, l'édifice devait être reproduit de manière identique de l'autre côté des trois cours intérieures ; inséré dans un plan rigoureux, en forme de H, il n'aurait pas été tourné aussi exclusivement vers le jardin, la campagne et la rivière, comme s'en réjouissaient les Jésuites ⁶⁶.

Le décor complexe des parties hautes et du portail de l'église, pourtant réalisés à des périodes différentes, confère à l'ensemble, par ailleurs de conception classique, un raffinement qui montre l'état d'esprit de nos religieux au moment de la construction. La façade du Noviciat romain apparaît en comparaison bien modeste avec ses sept travées de fenêtres superposées et sa porte d'entrée à fronton plein-cintre pour tout décor (fig. 5). Et c'est plutôt de l'art parisien que s'inspirèrent les Pères bordelais. Paris où s'élevaient dans le même temps l'église de la maison professe et celle du noviciat, deux fleurons de l'architecture française au XVII^e siècle, ainsi que les bâtiments conventuels qui en dépendaient. Comme au Noviciat de Bordeaux, on retrouve dans ces derniers les toitures à lucarnes, les chaînes d'angle, les claveaux saillants qui abondaient dans Paris à cette époque et qui restent caractéristiques de l'architecture du XVII^e siècle.

En plus d'un demi-siècle, les Jésuites réussirent à faire de leur établissement *une des plus belles maisons qui soit dans Bordeaux et qu'ils aient en France*. Cette maison est aujourd'hui dans un bien triste état. Souhaitons, avec les habitants du quartier Sainte-Croix, qu'elle retrouve dans un futur proche une nouvelle affectation, susceptible de lui restituer une part de son lustre passé.

66. Cf. Mémoire établi en février 1676.



Revue archéologique de Bordeaux, tome XCIII, année 2002, p. 239-248

Le sculpteur Jean Mahay (1647-1688)

par Jean-François Fournier

à Marie-France Mantelan

En ce 5 janvier 1688, Libourne, encore entourée de ses remparts, est une petite cité d'environ 7 000 âmes qui garde un aspect médiéval ; les esprits y sont frustes (vingt ans plus tôt, en 1668, quand un éléphant traversa la ville, il fut défendu aux femmes enceintes d'aller voir le "monstre" et, en 1679, des bourgeois, à la vue d'une éclipse de soleil, phénomène dont ils n'avaient jamais entendu parler, s'étaient réfugiés dans les caves, pensant que la fin du monde arrivait) ¹ mais il y règne une intense activité due au port situé au confluent de l'Isle et de la Dordogne. Cet aspect arriéré de Libourne sur le plan culturel est la conséquence de la position géographique de la ville. A cette époque, les ponts sur la Dordogne et sur la Garonne n'existant pas et les routes étant dans un état calamiteux, le voyage de Libourne à Bordeaux, par voie fluviale et par voie terrestre était – et le resta jusqu'au début du XIX^e siècle – une véritable expédition, surtout par mauvais temps, que les Libournais n'entreprenaient que par nécessité ², vivant ainsi dans un relatif isolement forcé. La situation était telle qu'en 1639, quand Louis XIII créa une Sénéchaussée et un Siège Présidial à Libourne, il expliqua dans son édit que ce nouveau tribunal était constitué *pour desliver nos sujets du dit lieu (Libourne) des incommodités et périls qu'ils courent bien souvent au trajet des rivières de Dordogne et Garonne pour aller plaider au dit Bordeaux*.

Mais revenons en ce jour du 5 janvier 1688 ; les Libournais vaquent à leurs occupations ; âgé de quarante ans, le sculpteur Jean Mahay ³ que les Libournais ont

surnommé *Le Liégeois* travaille dans son atelier rue de Guîtres ⁴ à plusieurs œuvres en cours de finition. Vers dix-sept heures, il pose ses outils et décide de se rendre chez l'orfèvre Etienne Chollet ; les deux hommes se retrouvent et vont chez un certain Raynaud qui tient un cabaret pour y boire une canette de vin. Sur leur chemin, ils rencontrent, rue Fonneuve deux valets en train de se quereller ; l'un se nomme Bourguignon, c'est le domestique d'un certain Jean Brache, l'autre a pour nom Petit-Jean mais répond au surnom de *Le Camus* ; c'est un valet de l'auberge où pend pour enseigne l'image de Saint Jean, établissement appartenant à Jean Souffrain. Il est monté sur un cheval et tient à la main un pistolet, attitude délictueuse car les règlements municipaux interdisaient le port d'armes en

1. Souffrain, 1806, p. 173, 174, 211 et 212.

2. Si on voulait aller de Libourne à Bordeaux, il fallait s'embarquer à Libourne à l'heure du jusan sur un bateau nommé *La Cavernière* qui débarquait ses passagers sept heures plus tard au port de Caverne, situé sur la commune de Saint-Loubès. De là, on pouvait partir pour Lormont à pied ou attendre à l'auberge que *le cabaley*, c'est-à-dire le loueur de chevaux, en amène un pour rejoindre Lormont. Une fois dans cette dernière cité, on prenait un bateau pour gagner Bordeaux. Compte tenu de la longueur du trajet et des attentes successives, il était difficile de faire le voyage en moins de douze heures. Besson, 1957, p. 3.

3. Tout au long de la procédure criminelle, son nom fut orthographié Mahé ; c'est cette orthographe que nous avons donc employée pour rédiger, en 1973, notre article relatif à la mort de cet artiste (voir note 7).

4. Aujourd'hui rue Président Carnot.

ville⁵. Alors que Mahay passe devant les deux protagonistes, Petit-Jean tire un coup de feu dans la tête du sculpteur qui s'écroule inconscient ; tout le quartier est en émoi, plusieurs personnes entourent le blessé, d'autres courent chez le juge Jean Piffon pour l'avertir du drame. Piffon se rend immédiatement sur les lieux et voit là six hommes entourés d'autres personnes, portant Mahay, le visage couvert de sang ; Piffon suit le cortège qui arrive bientôt rue de Guîtres, dans la maison que loue l'artiste à Jacques de Voysin. Une fois entré dans la demeure, on le coucha sur des *écoupaux*, de crainte qu'il ne meure lors de son transport dans sa chambre située au premier étage. Au même moment, arriva Etienne Rouleau, le chirurgien qu'entre temps Piffon avait fait avertir ; comme il s'agissait d'un crime, il dut prêter serment avant d'examiner le mourant mais, à l'instant où Rouleau voulut lui prodiguer ses soins, Mahay rendit l'âme. Que pouvait d'ailleurs faire le chirurgien à ce malheureux dont une partie du crâne était défoncée et dont l'œil droit était sorti de son orbite ? Le sergent ordinaire de la ville arriva à son tour et fouilla les poches du défunt ; il ne trouva que de la menue monnaie et une petite clef qui servait à ouvrir un coffre dans lequel on rangea les outils qu'il utilisait pour son travail ; une fois fermé, on y apposa les scellés. Rouleau rendit son rapport aux autorités ; dans son procès-verbal, le chirurgien déclare qu'il l'auroit trouvé (Mahay) en des convulsions provenant d'un grand coup de pistolet ou mousqueton qu'il auroit percé l'orbite de l'œil droit.

La lourde machine de la justice se mit alors en marche.

Le 6 janvier, le Procureur-Syndic Belliquet demanda qu'il soit fait une autopsie de son corps et dressé un inventaire de ses biens, ce que Piffon accorda, nommant sur l'heure les chirurgiens Rouleau et Daret pour procéder à l'autopsie. Ces derniers s'étant présentés, il leur fit prêter serment et les pria de se rendre auprès du défunt pour se mettre à l'œuvre. Trois heures plus tard, ils déclarèrent dans leur rapport avoir trouvé un grand coup d'arme à feu dans la teste. Pour une balle a fait son entrée par l'orbite de l'œil dextre et sa sortie en la paroi moyenne de l'os petrus faisant une dilatation si grande qu'une partie de la substance du cerveau en sortoit. Après avoir ouvert le crâne, ils trouvèrent une autre balle qui a percé le ventricule intérieur du cerveau. Évidemment, les deux chirurgiens furent unanimes pour dire que la mort était due à ces projectiles. Les choses alors allèrent vite : L'autorisation d'inhumer le corps dans le cimetière paroissial donnée⁶, le Procureur-Syndic demanda à nouveau qu'il soit fait l'inventaire des biens du défunt et que quelqu'un soit chargé de leur conservation. Le lendemain de cette requête, c'est à dire le 7 janvier, à une heure de l'après-

midi, en procéda à cette opération. Ce document nous fait pénétrer chez lui et ce qui en ressort, à première vue, c'est le désordre qui y régnait ; on y voit mentionnés *deux anges en bois de tramble à côté d'une poille de fer à frir* et d'un *poillon à trois piés de cuivre jaune* ; certains outils qui n'avaient pas été rangés se trouvaient encore posés sur un établi ; bref, c'était l'intérieur d'un homme qui ne s'était absenté que pour un court moment. Mahay savait manier les armes car nous trouvons à son domicile *un pistolet et une épée*, ustensiles qui n'étaient pas superflus sur les routes du XVII^e siècle, peu fréquentées et peu sûres. La partie la plus intéressante de l'inventaire reste l'énumération des œuvres qu'il avait encore chez lui. Nous en rencontrons partout dans sa boutique et dans les pièces d'habitation ; il y avait, outre les *deux anges* signalés plus haut, *un tabernacle, une figure de Vierge, un saint Barthélémy, des chandeliers en bois de noyer enrichis d'ornements et un petit lion en bois de noyer*. Dans toute la maison, on rencontrait des pièces de bois qui lui auraient servi pour ses futures œuvres. Sur les murs figuraient des gravures encadrées ; notons qu'il devait posséder un certain degré d'instruction car il avait chez lui plusieurs livres, des recueils de gravures, mais aussi *l'Imitation de Jésus Christ* et *Les Métamorphoses d'Ovide*. Celui qui rédigea cet inventaire était peut-être un bon juriste mais il est visible qu'il n'entendait rien à l'art et, en particulier, à la sculpture, la plupart des noms des outils de Mahay étant copieusement estropiés sur le document ; c'est pour cela que nous ne le reproduisons pas ici dans son intégralité. Le gardien des scellés fut le Maître orfèvre Jean Bruno.

Ce même 7 janvier, Arnaud Dumas, Conseiller, lieutenant général criminel de la Sénéchaussée qui instruisait l'affaire, entendit quatre témoins : Marguerite Rouchet, Anne Duret, Pierre Roudey et Étienne Chollet. Le magistrat fut satisfait de leurs explications pourtant imprécises ; la culpabilité de Petit-Jean ne fait aucun doute, le mobile du crime lui importait semble-t-il assez peu. De notre temps, les choses se passeraient différemment et l'on chercherait des solutions à des interrogations qui restent sans réponse. Pourquoi les valets se disputaient-ils et pourquoi l'un d'eux fit-il subitement feu sur Mahay ? On aurait pu avoir une réponse à toutes ces questions si le magistrat instructeur avait entendu le nommé Bourguignon, le valet avec lequel se disputait l'assassin au moment du crime ; mais jamais,

5. Guinodie, 1876, tome II, p. 105.

6. L'acte de sépulture se trouve aux Archives municipales de Libourne, sous la cote GG 28.

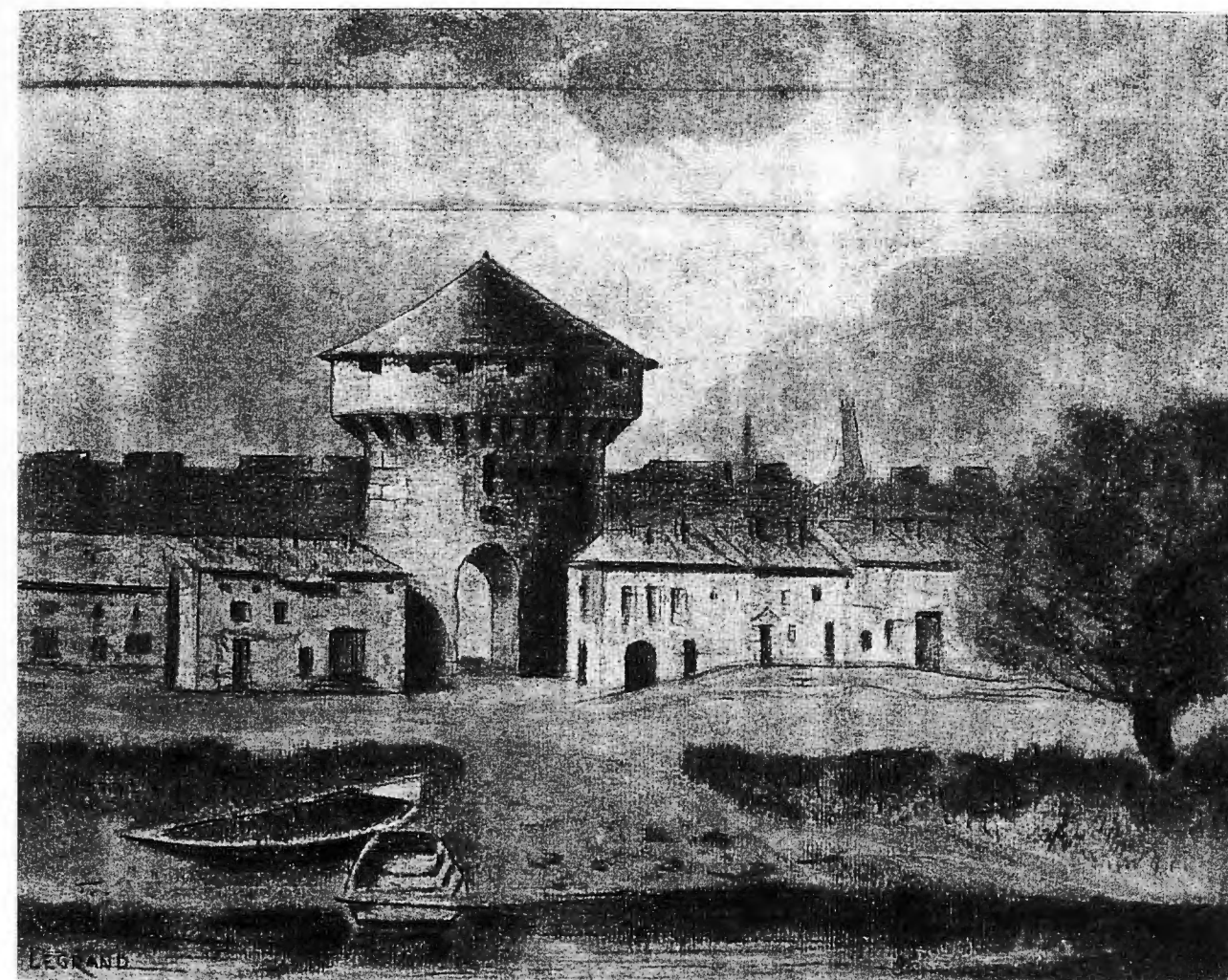


Fig. 1. - La porte Bédignon à Libourne.

même au recollement des témoignages qui eut lieu le 2 mars 1688, cet individu ne fut entendu. A cause de cette négligence, la mort de Mahay restera toujours un mystère. Pour charger de deux balles un lourd et imprécis pistolet de ce temps (moins maniable qu'un revolver actuel car avant de tirer on devait se livrer à plusieurs opérations) et, ensuite, faire feu à bout portant dans l'œil de quelqu'un, il fallait une volonté délibérée de tuer. Signalons enfin que pendant que magistrats et greffiers remplissaient des pages entières de formules dignes de Brid'oison, personne ne songeait à rattraper le meurtrier qui s'était immédiatement enfui de la ville par la porte Bédignon, située au bout de la rue Fonneuve (fig. 1) issue la plus proche pour quitter la ville. De ce temps où n'existaient ni service anthropométrique ni avis de recherches, un criminel, s'il réussissait à s'enfuir une fois son forfait accompli, avait toutes les chances de ne pas être pris.

Il se déroula le 30 janvier 1668 une scène cocasse : alors que l'ensemble de la population libournaise savait que Petit-Jean s'était enfui depuis longtemps de la ville, à la demande du Procureur Syndic, le sergent ordinaire de la ville, Jean Saignan, et le tambour municipal Jean Bourges, se rendirent devant la Mairie puis devant le domicile de l'assassin pour lui *bailher assignation à haute voix et cry public au son du tambour et son de trompe à comparaître à huitaine pardevant Messieurs les Maire et Jurats*. Les Libournaise de ce temps n'étaient pas très évolués mais cet épisode burlesque dut quand même provoquer les ricanements de certains... Petit-Jean, on s'en doute, ne se présenta pas.

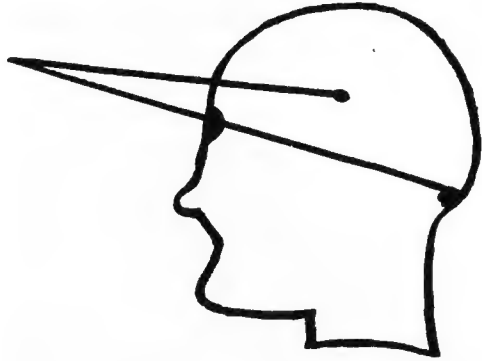


Fig. 2. - Trajectoire des balles dans la tête de Mahay.

L'instruction fut close rapidement, non par paresse des magistrats mais parce qu'à l'époque, les rapports d'experts, les enquêtes de personnalité et, surtout, les circonstances atténuantes n'existaient pas : un homme en ayant tué un autre devait être condamné à mort, c'était la règle. Et pourtant, dans le dossier, il reste un point obscur : si trois témoins déclarèrent que Mahay passait sans rien dire, un quatrième déclara qu'il le vit arrêté un bref instant devant le futur assassin : malgré cette contradiction, tous doivent avoir raison. Voici comment nous voyons les choses : Mahay et son ami Chollet arrivent rue Fonneuve, là, par hasard, ils sont témoins d'une querelle entre deux domestiques, le sculpteur, qui portait le titre de *bourgeois de Libourne*, était en quelque sorte un notable ; de plus, la trajectoire presque horizontale des balles qu'il reçut dans la tête, tirées par un homme monté sur un cheval (fig. 2) indique qu'il devait être de haute taille, ce qui est confirmé par le fait qu'une fois blessé, il fallut six hommes pour le porter ; il est possible qu'il se soit cru autorisé en passant devant eux à mettre fin au scandale par une réflexion qui mit en fureur le plus excité des deux qui tira sur lui, la charge prête pour son adversaire. Compte tenu de l'imprécision des armes de ce temps, l'hypothèse de l'accident ne peut être retenue car, rappelons-le, ce furent deux balles qui pénétrèrent dans sa tête, le coup de feu, tiré à bout portant, créa une plaie si importante que le premier chirurgien qui l'examina et n'avait pas assisté au drame hésita à dire s'il s'agissait d'un coup de pistolet ou de mousqueton.

Cette affaire trouva son épilogue le 13 mai 1688, date à laquelle Petit-Jean dit *Le Camus fut condamné par contumace à estre livré entre les mains de l'exécuteur de la haute Justice pour estre mis et trainé sur une claye par les contours et carrefours accoutumés de la présente ville et ensuite conduit sur la place publique pour la estre pendu et étranglé a une potence quy a ces fins sera dressée dans lad place jusqu'a ce que mort naturelle s'ensuive. Et attendu que l'accusé est défailant et contumax ordonne qu'il sera executé figurativement.*

Jamais, semble-t-il, le coupable ne fut retrouvé ; on commença à vendre les biens de Mahay le 28 mai 1688 ; il est à souligner qu'on ne dispersa pas tout ce qui avait été inventorié ; ses œuvres ne figurant pas dans le procès-verbal des vacations. Il est vraisemblable qu'entre temps elles avaient été récupérées par leurs commanditaires respectifs, soucieux d'entrer en possession d'œuvres pour lesquelles ils avaient déjà certainement versé des provisions, mais les documents manquent sur ce point. Parmi les enchérisseurs, nous trouvons les noms du sculpteur Charles Ferraguet et du peintre Jacques Tardieu, ce qui prouve que tous ces artistes se connaissaient et comment en aurait-il été autrement dans une aussi petite ville que l'était Libourne ? Puis, peu à peu, le souvenir de Mahay se perdit. Par un cheminement qui nous est inconnu, tous les actes de procédure concernant son assassinat se retrouvèrent chez le collectionneur libournais Ulysse Bigot qui les offrit aux Archives départementales de la Gironde où elles se trouvent aujourd'hui classées sous la cote 8 J 513. Il fallut attendre 1973 pour que nous nous servions de ces documents pour écrire un article relatif à la mort de notre sculpteur, texte qui parut dans la *Revue historique et archéologique du Libournais* ⁷. Jean-Baptiste Souffrain, qui parle souvent dans son *Histoire de Libourne* de détails presque insignifiants, n'évoqua jamais le meurtre de Jean Mahay dont il dût pourtant entendre parler dans son enfance, puisqu'il naquit en 1749, soit soixante-et-un ans après le drame ; son silence est certainement dû au fait que, magistrat de profession, il lui était désagréable de relater un fait-divers où l'assassin était au service d'un de ses parents, simple aubergiste, lui qui trouva le moyen, avec une feinte modestie, de signaler à ses lecteurs qu'il descendait des Rois d'Angleterre (par sa mère née Trigant) ⁸.

7. Fournier, 1973, p. 153 à 155.

8. Souffrain, 1806, tome I, p. 88 et 89.

Depuis la parution de mon article de 1973, j'ai eu le bonheur de découvrir dans les minutes du notaire libournais Gabriel Séné plusieurs actes concernant Jean Mahay. Le premier figure dans la liasse de l'année 1682 au folio 414 ⁹, c'est un marché dans lequel Mahay s'engagea pour 650 livres à sculpter un retable pour l'église de Fronsac ¹⁰. Voici ce document écrit sans la moindre ponctuation auquel nous ajouterons des accents pour le rendre à peu près compréhensible :

Aujourd'huy premier du mois de juin mil six cens quatre vingt deux pardevant moy not royal a Libourne sous signé present les tem(oings) bas nommés a esté present en sa personne Jean Mahay natif de Liege demeurant presentement en cette ville lequel de son bon gré et vollonté a promis et s'est obligé de bastir faire et construire en ouvrage de sculpture un Retable pour l'église de st Martin de Fronsac au grand autel suivant l'ordre et la qualite portée par le dessain quy est pardevant led mestre aveq deux ci chandeliers aussy suivant autre dessain quy est luy aussy pardevant led mestre signé de Serre curé pour ne varier. Le tout en bon bois de noyer hors les deux figures de saint Pierre et de Saint Paul seront, faictes en bois de brulle le tout faict et rendu parfait dans le jour et feste de Noel prochain pozé dans lad église et construit pour et moyenant le prix et somme de de six cens cinquante livres en déduction de laquelle somme il a esté présentement payé aud mestre par Me Pierre Fortin Ntre Royal et greffier du Senechal de Fronsac habitant dud lieu sindiq nommé par les habitants de lad paroisse pour la construction en présence de messire Etienne de Serre prestre docteur en théologie curé de lad paroisse tous deux icy présent Scavoir est la somme de cens quarante sept livres en Louis et demys Louis d'argent faisant lad somme et le surplus le Sr Fortin au nom promis de payer aud Mahay a proportion que l'ouvrage s'advencera. Le tout à peine de tous despens dommages et intérets déclairant le Sr Fortin que lad somme a esté par luy retirée de Michel Pallade des deniers de lad église que led Pallade avoit entre ses mains et done la plus grande assurance de la façon et perfection aud terme. A esté aussy présent Sr François Monneyra bourgeo(is) et marchand de la prte ville lequel vollontairement pour led Mahay envers le Sr Fortin aud nom en autre plege ¹¹ caution respondant et principal payeur et en a faict son propre fait et debte en ce que de lad plegerie ¹². Led Mahay a promis relepper indempte ¹³ le Sr Monneyra à peine de tous despens dommage et intérêt et pour ce dessus.....

Fait et passé dans mon étude présent Jean Carrière et François Bergare prat habitant dud Libourne témoins.

Suivent les signatures.

Mahay se mit à la tâche ; les quittances écrites en bas du contrat prouvent que le 28 juin suivant il reçut 60 livres et en novembre de cette même année 1682, 253 livres et 14 sols portant les sommes ainsi versées à 460 livres 14 sols mais il semble que la somme encore due au sculpteur ait été bien difficile à trouver pour Pierre Fortin, le syndic des paroissiens de Fronsac. Sous la dernière quittance de 1682, se trouve un acte de cancellation (on dirait aujourd'hui d'annulation ou, plus exactement, de résiliation). Dans cet écrit daté du 4 octobre 1687, soit 5 ans et 4 mois après la signature du contrat, Fortin et Mahay se déclarent *comptant et sat(isfaits) l'un de l'autre. Scavoir led Fortin d'un retable et led Mahay du paye(ment)*. C'est certainement pour des raisons pécuniaires que le contrat fut résilié, la paroisse n'étant plus assez riche après la dépense due à l'édification du retable pour payer les deux chandeliers prévus au contrat de 1682, d'un commun accord les deux parties décidèrent d'en rester là. Mahay fit preuve d'un caractère bien accommodant ; s'il avait porté l'affaire en justice, il pouvait faire condamner le syndic de l'église de Fronsac pour non respect des clauses du contrat de 1682 ; d'autant plus que les chandeliers en noyer ornés de sculptures avaient semble-t-il été faits. Ce sont certainement eux qui figurent dans l'inventaire après décès qui fut établi à son domicile sous l'appellation de *deux chandeliers en bois de noyer enrichis d'ornemens*.

Par une carte postale éditée vers 1910, retrouvée et aimablement communiquée par Monsieur J.-B. Ratto, que nous remercions vivement, nous pouvons constater qu'un retable du XIX^e siècle (lui-même détruit vers 1955) occupait l'emplacement de l'ouvrage de Mahay.

Les comptes de la fabrique de l'église de Fronsac ¹⁴ montrent qu'en 1854-55 des économies avaient été réalisées dans le but de réparer les autels ce qui fut fait en 1855-56 pour la somme de 1 693,50 francs. C'est sans doute à cette époque que l'œuvre de notre sculpteur fut détruite. Ce retable devait s'insérer parmi les ouvrages de ce type réalisés dans toute l'Aquitaine dans l'esprit de la Contre-

9. A.D.Gir 3 E 18 804.

10. L'édification de ce retable était la suite de l'ordonnance archiépiscopale du 14 juin 1669 (A.D.Gir G 3106, pièce 10) préconisant de nouveaux aménagements dans l'église de Fronsac.

11. Plege : en vieux français caution.

12. Plegerie : en vieux français se porter caution.

13. Relever indempte : en vieux français s'acquitter sans dommage.

14. A.D.Gir 5 V 200. En 1755, lors de la visite de l'Archevêque, il était en bon état, ses statues étant même qualifiées de décentes (A.D.Gir G 650).



Fig. 3. - Saint Pierre par Mahay. Église de Fronsac.



Fig. 4. - Saint Paul par Mahay. Église de Fronsac.

Réforme¹⁵ ; il n'en reste plus que le Saint Pierre et le Saint Paul (fig. 3 et 4) mesurant chacun 1,75 m qui, par la suite, occupèrent différents emplacements dans l'édifice. Nous les avons étudiés, de manière sommaire, dans la *Revue historique et archéologique du Libourmais*, les attribuant alors à un artiste anonyme du XVII^e siècle résidant à Libourne¹⁶. Elles sont recouvertes d'un apprêt de plâtre supportant la dorure des vêtements et la polychromie des parties visibles des deux corps ; il ne réalisa pas certainement lui-même ces opérations de dorure et de peinture car, dans l'inventaire après décès fait à son domicile, ne figure aucun instrument ayant pu servir à un travail de ce type. Comme bien des sculpteurs du XVII^e siècle, il dut confier ce travail à un sous-traitant. Nous savons, par des recherches ultérieures qu'il existait à cette époque, à

Libourne, des peintres et des doreurs capables d'exécuter cet ouvrage, c'est à coup sûr l'un d'entre eux qui s'en chargea. Les deux statues, maintenant dispersées dans l'édifice, ont perdu de leur puissance car, à l'origine, Mahay conçut leurs attitudes et leurs expressions en fonction de la place qu'elles occupaient dans l'ensemble. Elles donnent, néanmoins, une impression de force et de majesté ; le drapé des vêtements est remarquable et leurs visages, où malgré l'apprêt et la polychromie, on distingue la main énergique de Mahay, reflètent une belle expression prouvant que leur

15. Roudié, 1976, p. 5.

16. Fournier, 1977, p. 69.

auteur connaissait parfaitement son métier, ce qui n'est pas étonnant si l'on songe qu'il dut accomplir son apprentissage à Liège, cité qui comptait alors de très nombreux sculpteurs capables d'être d'excellents pédagogues. Il est à noter que s'il représenta Saint Pierre selon la tradition de l'iconographie chrétienne, c'est-à-dire sous les traits d'un homme d'âge mûr au crâne chauve, il donna à son Saint Paul l'aspect inhabituel d'un homme d'environ trente à trente-cinq ans, l'âge qu'il avait lors de l'exécution des statues, dont la barbe noire, en sa partie inférieure semble un postiche. Les traits de son visage, très personnalisés fortement accentués et bien éloignés des canons de la beauté classique, indiquent qu'il s'agit d'un portrait. Ne serait-ce pas un autoportrait ? Mahay n'aurait pas été le premier artiste à signer ainsi son travail¹⁷.

Dès qu'il fut commencé, le retable de Mahay dut susciter l'admiration des connaisseurs car, en date du 18 août 1682 (même liasse mais au folio 187 V^o) il passa contrat devant Séné avec le responsable d'une confrérie sise en l'église Saint Thomas de Libourne pour l'édification d'un retable dans celle-ci. Voici ce contrat aussi mal écrit que le précédent :

Aujourd'huy dix huistième du mois d'aoust mil six cens quatre vingt deux après midy pardevant moy notaire royal à Libourne soubz signé présent les témoins bas nommés a esté présent en sa personne Jean Mahay Me architecte habitant de la présente ville ; lequel de son bon gré et vollonté a entrepris de faire, bâtir et édifier a neuf un retable de bon bois de noyer pour l'autel St Clou et St Eloy de l'esglise Saint Thomas de la présente ville suivant le dessin qu'il a faict et qu'il a pardevant luy signé Conselhan Mande de la confrairye des Saints et rendu le tout faict et parfaict dans le jour et feste de nostre dame de la chandeleur prochaine pour et moyenant le prix et somme de cens trente six livres laquelle somme Savignen Conselhan bourgeois et Me fondeur de la présente ville mande de lad confrairye icy présent quy a signé led dessein a promis payer aud Mahay complete la somme de trente livres comme en especes il luy a payer dix louis d'argent de trois livres pièces qu'il a compté (un mot illisible) et recues et se comptante et octroy quittance et le restant s'oblige a payer aud même que led Mahay advencera sa bessougne. Le tout a peine de tous dépens dommages et intérêts.....

En marge de l'acte se trouve la quittance respective que se donnèrent, le 18 juin 1683, Mahay et Conselhan, l'un pour le retable, l'autre pour la somme prévue au contrat. Nous ne savons ce qu'il advint du retable de Mahay, l'église Saint Thomas ayant été désaffectée dès la fin du XVIII^e siècle.

Le troisième acte concernant Jean Mahay figure toujours dans la même liasse, mais au folio 300 V^o (certainement par erreur car il se trouve mélangé à des actes de 1682). C'est un marché qu'il passa avec le représentant du couvent des Cordeliers¹⁸ pour une chaire à prêcher devant orner leur église. Voici ce document à la syntaxe aussi calamiteuse que les précédents :

Aujourd'huy quinziesme du mois de Janvier mil six cens quatre vingt trois avant midy pardevant moy notaire royal à Libourne soubz signés présents les témoins bas nommés a esté présent en sa personne Jean Mahay dit Liegeois, Me architecte habitant de la présente ville de Libourne. Lequel de son bon gré et vollonté a promis et c'est obligé envers le révérand pere Bernardin Marcanat, prestre religieux gardien du couvent de révérand freres mineurs cordeliers de l'ordre de St Francois de lad ville, M^e Jean de Belliquet advocat sindiq dud couvent tous deux icy présant et acceptant c'est a savoir de faire et construire un ouvrage d'architecture et sculpture dans l'église dud couvent une cheere a prescher avec le degré pour monter aveq son dom au dessus suivant le dessain quy a este remis entre les mains dud Mahay signé du révérand père gardien et dud Mahay. Fait et parfaict et montée dans les festes de paques prochaine moyenant tout le bois qu'il conviendra et quatre bases tailhés en sculpture que le Sr Sindiq lui fournira et que led Mahay sera tenu de monter en i ad oc et tout le reste des panneaux tant du doucié que du degré en bonne (illisible) suivant le dessain et la somme de deux cens livres pour le travail et led Mahay a déclaré n'y avoir receu la somme de cens trente livres en bonnes especes d'argent ou valeurs en (plusieurs mots illisibles) dont il se contente et octroy quittance et le surplus de la somme quy est soixante dix livres led Sr Sindiq aud nom la payera aud Mahay a mesme qu'il advencera sa bessougne ce quy a esté ainsy stipullé et acépté par les parties et promis entretenir a peine de tous despens dommage et interet soubz obligation. Scavoir : led Sr Sindiq au nom du

17. Nous ne citerons que pour mémoire *Le patrimoine des communes de Gironde*. Éditions Flohic où, parmi d'autres erreurs concernant la région libournaise, on peut voir les statues de Mahay (tome I, p. 705) datées du XV^e siècle... Elles furent pourtant classées par le Service des monuments historiques le 29 mars 1971 sous l'appellation d'œuvres anonymes du XVII^e siècle.

18. C'est dans cet édifice que le peintre Jacques Tardieu (celui qui avait acquis plusieurs objets aux ventes du mobilier de Mahay) avait obtenu des religieux un droit de sépulture pour lui et pour les siens par un acte devant Richon, notaire, le 12 août 1684 (A.D.Gir 3 E 18 844). Les deux artistes devaient non seulement se connaître mais habiter l'un près de chez l'autre.



Fig. 5. - L'église du couvent des Cordeliers telle qu'on pouvait la voir en 1962.

révérend dud couvent et led Mahay tous ses biens est soubz mis et renonce ont promis et juré. Fait et passé dans led couvent présent Jean Carrière et Armand Guimard praticiens habitants dud Libourne.

Suivent les signatures.

La chaire de Jean Mahay n'existe plus, depuis longtemps ; il ne reste actuellement que quelques pauvres vestiges de l'église des Cordeliers (fig. 5).

En cette même année 1683, le 20 février, Martial Richon, Jean Decazes et Etienne Rouleau (le chirurgien qui, cinq ans plus tard, devait pratiquer son autopsie) membres de la Confrérie Saint Nicolas, passèrent avec lui un contrat, toujours devant le notaire G. Sené¹⁹ pour l'édification d'un retable dans une chapelle de l'église Saint Jean Baptiste de Libourne.

Voici ce document :

Aujourd'huy vingtiesme du mois de febvrier mil six cens quatre vingt trois pardevant moy notaire royal à Libourne soubz signé présent les témoins bas nommés ont esté présents en leurs personnes maistre Martial Richon

procureur au siège présidial de la présente ville antien jurat d'icelle au nom et comme Sindiq de la confrairie Sainct Nicollas fondée dans l'église Saint Jean de la présente ville et faizant pour le consentement de sieurs Jean Decazes ci-devant jurat de lad ville et Estienne Rouleau Laporte maistre chirurgien de la mesme ville, suivant la délibération de tous les confraires dattés du second du mois de Janvier dernier d'une part et le sieur Mahay dit le Liègeois maistre architecte estant de présent dans icelle ville d'autre. Entre lesquelles parties a este convenu les choses qui s'ensuivent scavoir que led Mahay promet et s'oblige de faire un retable dans la chapelle et hautel de Sainct Nicollas aveq un marchepied et balustre et un bancq du costé du grand hautel esgal a celui qui est de l'autre costé, le tout de noyer bien conditionné led retable composé de huit colonnes torses et remplies d'ornemens, trois niches aveq les trois figures de six pieds de haut. Le tout suivant et conformément au plan et dessin

19. A.D.Gir 3E 18805, fol 380.

a esté fait par led Mahay et agréé par les sieurs confraires lequel dessin a esté parafé par les dits sieurs Richon, Decazes et Laporte lequel travailh led Mahay promet de rendre fait et posé dans tout le mois d'Avril de l'année mil six cens huictante quatre pour tout lequel travailh les dits sieurs Richon Decazes et Laporte faisant tant pour eux que pour lesd sieurs confraires promettent aud Mahay la somme de quinze cens livres en desduction de laquelle ils luy ont payé la somme de trois cens septante huit livres onze sols tant en argent comptant en présentes et bonnes especes que en un bilhet de la somme de deux cens cinquante huit livres onze sols accepté que led sieur Richon a payer a sieur Mathieu Fontémoing a la descharge dud Mahay dont il octroy quittance et pour le surplus quy est onze cens vingt une livres neuf sols promettant aud nom payer aud mahay a mesme qu'il fera le travailh. Et a este accordé par par qu'après que led retable sera fait et posé s'il se trouve quelque défaut led Mahay se teneu de le réparer a ses propres dépens sans pouvoir pretendre autre chose que lad somme quinze cens livres une fois payée.

Suivent la formule habituelle de conclusion et les signatures.

Une quittance établie le 10 septembre 1684 figure sous l'acte reproduit ci-dessus nous apprend que divers paiements lui furent effectués portant à 1365 livres la somme reçue et que le travail n'était pas terminé. Le texte est obscur mais il semble que Mahay ait fait des *aummentations* à l'autel proprement dit. En fait, Mahay avait eu l'impudence d'accepter en ces années 1682-1683 de trop nombreux travaux. Il devait avoir un ou deux aides (car dans l'inventaire après décès figurent cinq établis) mais réaliser tant d'œuvres d'art dans un si court laps de temps était une mission presque impossible. Toujours est-il que le 17 janvier 1686, il reçut des mains de Maître Séné, le notaire précité, une assignation qu'avait fait établir, le 10 janvier, Martial Richon au nom des confrères en l'étude du notaire²⁰. Cette assignation, véritable mise en demeure de finir le travail entrepris alors qu'il avait perçu 1 417 livres 10 sols sur les 1 500 promises traduisait leur irritation. Tout occupé qu'il était, Mahay sentit passer le vent du boulet et il s'empessa de finir son ouvrage car nous ne trouvons pas de traces dans les archives de suites judiciaires à l'affaire.

Plus encore que celui de Fronsac, le retable de la confrérie Saint Nicolas, sise en l'église Saint Jean Baptiste de Libourne, devait avoir un aspect monumental. Ses dimensions exactes ne sont pas mentionnées mais le contrat nous donne plusieurs indications permettant de se faire une

idée de l'ouvrage. D'après ce que dit le texte relativement au maître autel, il est certain qu'il fut construit dans une des deux chapelles latérales au chœur, c'étaient d'ailleurs les seuls endroits de l'édifice où il était possible de réaliser une construction si large. Le contrat nous donne ensuite deux précieuses indications avec la taille des statues fixées à six pieds (1,90 m) et le nombre de colonnes (huit) ce qui est assez exceptionnel dans notre région. De ce dernier élément, on peut en déduire que le retable se composait d'une partie centrale agrémentée de deux ailes, chaque partie étant séparée par une paire de colonnes, deux colonnes se trouvant aussi tant à l'extrémité droite qu'à l'extrémité gauche. Ces *colonnes torses remplies d'ornements* étaient communes à tous les retables de cette époque et se caractérisaient par leur décoration faite de feuilles de vigne et de grappes de raisins.

Le 22 mars 1794, les sans-culottes libournais mêlés à des hussards casernés dans la ville se livrèrent à un saccage en règle du mobilier de l'église Saint Jean Baptiste et ce à tel point qu'il n'en resta que les murs qui furent les témoins de scènes d'hystérie collective. L'église fut transformée en *Temple de la Raison* mais la "première" du nouveau culte, fixée au 30 mars, ne put avoir lieu, tellement il y avait de décombres. Le retable de Mahay figurait parmi eux.

Mahay, malgré son origine étrangère, était bien intégré à la population locale. Il portait le titre de *bourgeois de Libourne*, logeait dans une maison appartenant à la famille de Voysin et ne fréquentait que des notables, nous l'avons vu²¹. Lors du crime, tous les témoins déclarèrent le connaître. Il devait être une sorte de célébrité locale ; détail caractéristique, on voit, dans l'acte concernant le retable qu'il fit pour l'église de Fronsac, que le notaire le nommait *Mestre*.

Le français semblait être sa langue maternelle ; les livres qu'il possédait étaient écrits en français et tous les documents signés par lui que nous avons retrouvé ne font apparaître aucune incompréhension entre ses interlocuteurs et lui. Compte tenu du fait que le premier acte notarié où il

20. A.D.Gir 3 E 18 808 fol 283.

21. En plus des personnages cités dans cette étude, on doit signaler que dans l'inventaire après décès fait après la mort de Mahay (A.D.Gir 8 J 513) on trouva une police signée entre lui et Monsieur de Roubillaud, avocat général à la Cour des Aydes en date du 12 mai 1687. Il y avait aussi un exploit qui lui avait été donné à la requête d'Arnaud Brondeau pour le paiement de 28 livres avec, au dos, une quittance de 12 livres et un billet de Richon, sans doute un règlement du retable de l'église Saint Jean endossé par le sculpteur à l'ordre de J. de Voysin, son propriétaire.

figure en tant qu'habitant de Libourne date de 1682, c'est-à-dire à une date où il avait atteint trente-cinq ans, sa biographie reste à écrire et ce travail ne pourra être effectué que par un historien d'art belge. C'est en Belgique que doivent encore se trouver tous les documents relatifs à la jeunesse de ce sculpteur qui trouva à Libourne une fin si tragique. Nous n'avons même pas découvert avec précision ses lieu et date de naissance ; en 1688, son acte de sépulture le donne comme âgé de quarante ans et, dans le contrat qu'il passa au sujet de l'édification du retable de l'église de Fronsac, il est spécifié qu'il était *natif de Liège* ; or, le service des archives de l'État de Liège, après de longues recherches nous fait savoir qu'il n'existait aucun acte de baptême à ce nom dans les registres des différentes églises de la ville ; l'acte le plus approchant étant celui d'un certain Jean Mahouyet, fils de Jean et Sophie Hennet, baptisé en la cathédrale Saint Lambert à Notre Dame de Fonts, le 7 janvier 1648. S'agit-il de notre artiste qui devait par la suite modifier son patronyme ou cette orthographe, s'il s'agit de lui, est-elle une erreur du scribe ? Le fait est néanmoins douteux. Ce qui est plus vraisemblable c'est qu'il y ait eu malentendu entre Mahay et ses interlocuteurs. A son arrivée à Libourne, il dut se présenter comme originaire de Liège, ce que les Libournais interprétèrent comme natif de la ville de ce nom alors que lui pensait à la Principauté de Liège, minuscule État indépendant gouverné par un Prince Évêque. Pourquoi, du reste, aurait-il cité aux Libournais un village que personne ne connaissait ? Notons qu'au XVII^e siècle, le nom de Mahay fut porté par plusieurs habitants de la commune de Saint Vincent, située au sud de Liège, à quelques kilomètres de la frontière belgo-luxembourgeoise.

Enfin, nous terminerons par une interrogation. Où était passé l'argent de Mahay ? A l'époque, personne ne songea à poser de questions, tous les frais de justice (se montant à 157 livres 9 sols) furent payés par la vente de son mobilier. Pourtant, les actes reproduits plus haut montrent qu'il avait reçu près de 2 000 livres en pièces d'argent, somme déjà considérable mais qui ne doit être qu'une partie de ses gains car nous ne prétendons pas avoir retrouvé tous les marchés qu'il passa durant son séjour à Libourne. Nous savons en outre, par l'examen des contrats reproduits ici, qu'il ne négligeait pas ses affaires, touchant même très régulièrement les sommes dues par ses clients ; or, nous savons qu'on ne trouva aucun numéraire dans l'inventaire après décès effectué à son domicile ; il est même précisé qu'on ne trouva sur lui que de la menue monnaie. Rappelons-nous le début de l'aventure : Mahay quitta son atelier pour inviter son ami Chollet à aller boire une canette de vin, ce n'était pas là le réflexe d'un homme qui n'avait plus un sou vaillant mais plutôt celui d'un homme ordonné qui n'avait pris que le nécessaire pour une menue dépense. Célibataire, mort intestat, sans famille proche dans la région, s'il cacha son argent dans sa cave comme beaucoup de ses contemporains²², il ne put le dire avant de mourir et le dépôt existe peut-être encore dans le sol libournais.

22. La découverte d'un trésor du XVII^e siècle, cours Pasteur à Bordeaux, en 2002 en est l'illustration parfaite.

Bibliographie

Besson, 1957 : Besson, Marc. "La cavernière, coche d'eau libournais". *Revue historique et archéologique du Libournais*, tome xxv, n° 83, 1er trimestre 1957.

Fournier, 1973 : Fournier, J.-F. "Une ténébreuse affaire au XVII^e siècle : le meurtre du sculpteur Jean Mahé". *Revue historique et archéologique du Libournais*, tome XLI, n° 150 4e trimestre 1973.

Fournier, 1976 : Fournier, J.-F. *Note pour servir à l'histoire de l'art au XVII^e et XVIII^e siècles*, *Revue historique et archéologique du Libournais*, tome XLIV, n° 160, 2e trimestre 1976.

Guinodie, 1876 : Guinodie Raymond. *Histoire de Libourne*, Libourne, 1876.

Roudié, Paul : *Recherches sur la sculpture à Bordeaux au XVIII^e siècle*. *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, année 1976.

Souffrain, 1806 : Souffrain, Jean-Baptiste. *Variétés historiques sur la ville de Libourne et ses environs*, Libourne, 1806.



Revue archéologique de Bordeaux, tome XCIII, année 2002, p. 249-252

Un relevé de voirie bordelaise au XVIII^e siècle

par Philippe Maffre *

En matière de voirie la plupart des règles observées à Bordeaux au XVIII^e siècle par les maîtres d'ouvrage, leurs maçons ou architectes sont héritées des XVI^e et XVII^e siècles. Elles consistent en divers textes municipaux, en décisions de justice ou arrêts du Parlement et ordonnances du Bureau des finances. La Jurade, le Bureau des finances et le Parlement dont souvent les compétences se recoupent, tentent de régler, entre autres, ces problèmes de voirie, très difficilement.

Le premier règlement général applicable, quant à la voirie dans la ville et ses faubourgs, reste connu sous le nom de "*Statuts en cinquante-cinq articles rédigés par autorité publique le 14 juillet 1542*"¹. Ce texte fut élaboré et publié dans la coutume de Bordeaux sous le titre des "*Edifices et maçonnerie*", à la demande de la Jurade qui veillait à l'application de ses divers articles. Il codifiait des usages locaux et intégrait certaines dispositions des édits royaux et arrêts du Conseil les plus récents en matière de voirie. Les "*Statuts*" visaient à interdire tous les encombrements et empiétements sur la voie publique, à limiter les saillies trop importantes au-dessus de cette même voie. Ils contenaient un règlement de copropriété des endronnes et un règlement de mitoyenneté, concernant aussi bien les maisons que les jardins. Ils esquissaient une réglementation du problème de l'écoulement des eaux usées.

L'édit de décembre 1607 "*contenant l'ordre et le règlement que le Roy veut estre observé en la fonction et droicts de l'office de grand Voyer*" précisait les pouvoirs

attribués à ce personnage dont l'office avait été créé par un édit de 1599. En matière de voirie et de surveillance de la sûreté des rues et chemins, il lui confiait la charge de réprimer l'encombrement des voies publiques par des particuliers, de quelque manière que ce soit, mais aussi les empiétements permanents sur ces mêmes voies. Le même édit lui attribuait le pouvoir de réglementer les alignements et les saillies, soumis à permission et perception de taxes. Il le chargeait enfin du contrôle du pavage des espaces publics, tant par les particuliers que par les communautés². Cet édit de portée générale recoupait la plupart des articles concernant la voirie des "*Statuts*" de Bordeaux. Il superposait à l'autorité municipale celle du pouvoir royal. La situation ainsi créée va provoquer quelque confusion, surtout après la réunion de l'office de grand Voyer au domaine de la couronne. Ses attributions se trouvent transférées au Bureau des finances des diverses généralités

* DRAC Aquitaine, Service régional des Monuments historiques.

1. Anciens et Nouveaux Statuts de la Ville et Cité de Bourdeaux. Esquels sont contenues les Ordonnances requises pour la police de ladite ville, &c., de tous les estats & maîtrises d'icelle. Bordeaux : S. Millanges, 1612, p. 107-116.

2. Jourdan, Decrusy, Isambert.- Recueil général des anciennes lois françaises depuis l'an 420 jusqu'à la Révolution. Paris : Plon frères, s. d. [1822], vol. XV, p. 337-339.

par l'édit royal de février 1626, que confirment définitivement les dixième, onzième et douzième articles de l'édit de Neufchâtel de mai 1635 portant création des intendants³.

Au tout début du XVIII^e siècle, une ordonnance du Bureau des finances en vingt articles reprend encore une fois en les précisant les points essentiels du règlement de 1542, y ajoutant de nouvelles dispositions en matière de pavage des rues, et rappelant surtout l'exclusivité de la compétence du Bureau pour l'attribution des permissions d'alignements et saillies⁴. Cette ordonnance est censée servir de règlement définitif. Certains de ses points doivent être rappelés par de nouvelles ordonnances émanant de la même autorité en 1707 puis en 1727⁵, preuve la plus évidente que ces points restent mal observés. Vers le milieu du siècle ce ne sont plus quelques articles mais l'ensemble du texte que ne respectent plus, ou du moins peu, les architectes et particuliers. Entre 1750 et 1773, il doit faire l'objet de quatre nouveaux rappels, toujours sous la forme d'ordonnances du Bureau des finances⁶.

Par l'intermédiaire du Bureau des finances qui se compose de membres cooptés dans leur corps d'officiers, les Trésoriers de France contrôlent théoriquement les opérations d'urbanisme et plus généralement l'ensemble des chantiers qui s'ouvrent dans la ville. Leur surveillance reste cependant mal assurée. Face à eux, la Jurade n'a pas quant à elle renoncé à ses prérogatives sur le territoire de la "Ville" dont elle a en charge l'administration. Elle croit pouvoir en 1754 publier un règlement de voirie qu'une ordonnance du Bureau casse immédiatement pour incompétence, s'appuyant sur un arrêt du Conseil du 20 février 1704⁷. En 1760, par un arrêt sur la voirie le Parlement soutient pourtant la Jurade, rappelant la permanence de la validité du règlement municipal de 1542 et ignorant superbement les textes du Bureau des finances, pourtant abondants sur le sujet⁸.

Tous les textes réglementant la voirie, quelle que soit leur origine et de quelque époque qu'ils datent, ont en premier lieu pour objectif de réprimer les empiétements réalisés par les particuliers sur la voie publique. Ceux-ci sont essentiellement le fait des commerçants et artisans qui depuis leurs échoppes déploient étals et établis sur la rue. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ces pratiques ne sont pas tombées en désuétude au XVIII^e siècle puisque le Bureau des finances, par ses ordonnances de 1704, 1727, 1752 et 1754, mais également le Parlement par son arrêt de 1760, doivent rappeler leur prohibition. Plus dangereuse paraît l'habitude prise par les Bordelais de creuser sous la chaussée des caves, pour agrandir celles qu'ils possèdent

déjà sous leur maison, et de les éclairer par des claires-voies de pierre, voire de bois. Tout aussi fâcheuse paraît cette autre habitude de creuser dans la rue des degrés rentrants pour accéder directement dans leur sous-sol. Là encore, pendant longtemps, les autorités ne réussissent pas à faire procéder au comblement de ces ouvrages, leur interdiction ne cesse d'être renouvelée jusqu'en 1760.

Est-ce dans un souci d'efficacité que le pouvoir royal confiait en 1626 au Bureau des finances le soin de contrôler l'ouverture des nouvelles rues et de veiller aux alignements des façades sur la voie publique, opérations dont les "Statuts" donnaient jusque-là la maîtrise aux Jurats ? Le seul succès enregistré par les Trésoriers de France est le transfert dans la caisse du Bureau des droits de permission. Pas plus que les autorités municipales ils ne réussissent au sein de la vieille ville à développer un urbanisme sinon rationnel du moins cohérent, ni à obtenir la rectification du tracé des anciennes rues. La preuve en est que le Bureau souligne en 1750 les imperfections de la voirie dans la cité ; il prend l'initiative d'ordonner que soit dressé "un plan exact de la présente Ville de Bordeaux, dans toute son étendue, pour ce plan fait, lesdites déféctuosités être

3. Jourdan, Decrusy, Isambert.- Recueil général..., vol. XVI, p. 164, 447-448.

4. Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 16 juin 1704.

5. Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 14 février 1707 et Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 31 mai 1727.

6. Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 23 mars 1750 ; Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 31 janvier 1752 ; Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 16 juin 1754 et Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 31 juillet 1773.

7. Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 10 juillet 1754.

8. Arrêt de la cour de Parlement du 29 août 1760, Concernant la grande & petite Voirie, & la Police Municipale.

corrigées, rectifiées & déterminées sur icelui, & les corrections être effectuées toutes les fois & quantes qu'il en sera question"⁹.

Sans le mettre en rapport avec l'ordonnance des Trésoriers de France, Ernest Labadie a signalé l'existence de ce plan dans son ouvrage sur la topographie bordelaise¹⁰. Il est aujourd'hui conservé dans la collection des documents figurés des Archives départementales et reste peu utilisé en raison de ses dimensions exceptionnelles, de quatre mètres sur deux mètres et demi, qui rendent sa consultation comme sa publication difficiles¹¹. Il est achevé avant même la fin de l'année 1750, puisque, dès le mois de novembre, une nouvelle ordonnance prévoit la mise en œuvre du redressement et de l'alignement des rues dont a été constaté le tracé irrégulier, ou dans lesquelles se trouvent des saillies, d'après "l'observation du plan dressé à la suite de l'ordonnance du 10 août 1750"¹².

Selon Jean-Louis Harouel, l'intendant Tourny, il s'agit du marquis Louis-Urbain, surpris lors de son arrivée en 1743 à Bordeaux par l'état anarchique des alignements, aurait décidé "de surveiller lui-même l'attribution des permis de construire"¹³. Le brouillon d'une lettre de Tourny datée du 19 novembre 1743 et adressée au Bureau des finances, conservé dans les papiers de l'Intendance, témoigne effectivement de l'étonnement du nouvel intendant. Au cours de ses promenades dans la cité, il a pu constater que même les plus grandes rues souffraient de défauts d'alignement¹⁴. Tourny pourrait bien être à l'origine de la démarche des membres du Bureau quant à la réalisation du plan. Peut-on supposer que cet intendant surveilla effectivement les alignements dans la ville ? La présence dans ses archives de dizaines de plans d'alignement

et de nivellement de rues de Bordeaux, dont la place serait plus logiquement dans celles des Trésoriers de France, pourrait le laisser penser¹⁵.

L'énergique administration de Tourny ne change cependant pas les mauvaises habitudes des Bordelais. Comme toutes les autres règles, celles concernant les alignements doivent sans cesse faire l'objet de rappels jusque pratiquement à la fin de l'Ancien régime. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour que soit définitivement admis et adopté le principe intangible des alignements ; il ne durera pas très longtemps, les règlements d'urbanisme en vigueur depuis la deuxième moitié du XX^e siècle favorisant pour des questions de profit la création d'inesthétiques "dents creuses" dont tout un chacun peut aujourd'hui observer la création dans tous les quartiers et dans les banlieues de la ville.

9. Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 10 août 1750.

10. Labadie, Ernest.- La topographie de Bordeaux à travers les siècles. Catalogue historique et descriptif des vues et plans généraux de la ville de Bordeaux des origines à la fin du XIX^e siècle. Bordeaux : Gounouilhôu, 1910, p. 48, n° 59.

11. A.D.Gir., 2 Fi 1531.

12. Ordonnance des Chevaliers Présidents Trésoriers de France Généraux des Finances Juges du Domaine du Roi & Grands Voyers en la Généralité de Guienne du 27 novembre 1750.

13. Harouel, Jean-Louis.- L'embellissement des villes. L'urbanisme français au XVIII^e siècle. Paris : Picard, 1993, p. 55.

14. A.D.Gir., C 2403.

15. A.D. Gir., C 1233, 1234.



Mercure dans la sculpture bordelaise

par Jacques Zacharie

Le petit peuple de pierre qui décore les immeubles et monuments de Bordeaux se compose de personnages, dont certains reviennent plus souvent que d'autres. On rencontre fréquemment des divinités comme Bacchus, Neptune, Eole, ainsi que des allégories de la Vigne, de la Navigation, de l'Abondance, etc.

Parmi les personnages de la mythologie classique, il en est un, Mercure, qui l'emporte largement par la quantité et la qualité de ses représentations mais aussi par la richesse de son iconographie.

Ce Mercure est le dieu romain du commerce et accessoirement des voyageurs, et non l'Hermès grec, frère d'Apollon, messenger des dieux, inventeur de la flûte et de la lyre, magicien ... et voleur impénitent. Malgré tout, on ne manquera pas de rapprocher ironiquement le dieu voleur du dieu commerçant.

Où trouve-t-on la représentation de ce dieu et sous quelles formes ? Laissons de côté la statue en marbre de Maximilien Bourgeois du musée des Beaux-Arts. D'impeccable facture, cette œuvre nous montre un jeune homme aux tempes et aux chevilles ailées, muni de son bâton de voyageur, le caducée.

C'est une image convenue, qui n'a pas grand rapport avec le dieu cher aux Bordelais.

Plus significatif est un bas-relief, haut perché à la façade de l'immeuble n° 2, place du Palais. Mercure est allongé, tel un romain sur sa banquette, accoudé à un ballot. De la main droite, il tend le caducée en direction de la Garonne toute proche, comme pour indiquer que c'est là, par l'eau du fleuve et des océans, que viendra la richesse. D'ailleurs, l'autre main confirme en brandissant ce qui, à Bordeaux, constitue l'attribut essentiel du personnage, un sac, en réalité, une bourse que l'on suppose pleine de bonnes grosses espèces, sonnantes et rébuchantes. Tout est dit, tout y est : le pétase, le caducée, le sac de pièces, les volumineux paquets, entourés de cordes épaisses. C'est ainsi que l'on va trouver notre Mercure bordelais, voyageur, commerçant et pourvoyeur de richesses (fig. 1).



Fig. 1. – 2 place du Palais.

Les mascarons

Evidemment, Mercure est familier des mascarons. On en trouve un peu partout à travers la ville : rue du Mirail, rue du Pas-Saint-Georges, allées de Tourny, rue du Jardin-Public, cours Victor-Hugo (fig. 2), cours d'Alsace et Lorraine, cours d'Albret, cours Saint-Louis, place du Chapelet, place Gambetta, etc. Et bien sûr place de la Bourse : sur la partie sud, la partie nord et sur la place Gabriel. Ici, le dieu est représenté avec beaucoup de finesse, sous l'aspect d'un jeune homme au visage rond, un peu lunaire. Sur la façade des Douanes, sa tête coiffée du chapeau ailé est encadrée symétriquement par deux bâtons : le caducée et un bâton à l'extrémité duquel est accrochée l'incontournable sac de pièces (fig. 3).

Ce beau portrait, réalisé vers 1733-1740 sous la direction de Jacques Gabriel par Verbeekt ou Van der Woort, a été copié plusieurs fois. Toujours avec fidélité, pas toujours avec talent. Une première fois non loin de là, quai Richelieu au n° 46 (fig. 4) : deux autres fois, dans les années 1855-1860, aux façades de la rue d'Aviau qui donnent sur le Jardin Public (fig. 5 et 6).



Fig. 2. - 67 cours Victor-Hugo.



Fig. 3. - La Douane.



Fig. 4. - 46 quai Richelieu.



Fig. 5. - Jardin Public.



Fig. 6. - Jardin Public.



Fig. 7. – Mercure favorise le commerce de la Garonne.



Fig. 8. – Enfant au caducée.

Allégories

Lorsqu'il n'est pas physiquement représenté, Mercure apparaît sous forme symbolique. Caducée, pétase et sac de pièces suffisent à l'évoquer. Là aussi les exemples sont innombrables. A commencer par les tableaux, très complets, qui surmontent les portes des Douanes et de la Bourse (fig. 7). On peut également citer le monument aux Girondins, avec les trois enfants de la fontaine nord qui symbolisent le travail et dont l'un brandit le fameux bâton ailé entouré de serpents (fig. 8). On retrouve ces attributs sur quantités de mascarons, aux frontons des portes – porte Dijaux et porte d'Aquitaine, aux colonnes rostrales et jusque sur les façades des établissements bancaires du cours de l'Intendance.

Souvent les symboles du dieu sont associés à d'autres éléments. Ceci nous amène à examiner les relations de Mercure avec ses confrères.



Fig. 9. – Colonne rostrale, sud.



Fig. 10. – Colonne rostrale, nord.

Mercure et les autres

Souvent, les attributs du dieu vont de pair avec des rames, des ancres, des gouvernails... Il n'est pas rare de voir le caducée, croisé avec une ancre, dessinant ainsi un motif idéalement symétrique. Mais ne nous y trompons pas, ces symboles marins n'évoquent pas Neptune, le dieu des mers, mais la Navigation.. Cela est confirmé, très clairement, par deux œuvres majeures et monumentales : le fronton sud des Douanes (encore une fois) et les colonnes rostrales, sommées chacune d'une statue en pied : du côté sud : Mercure (fig. 9) et du côté nord : une femme qui, de façon très explicité, pose la main droite sur un gouvernail et étend la gauche vers le nord, vers l'estuaire, vers l'océan (fig. 10).

Mais le plus souvent, Mercure est associé à un autre personnage féminin, une autre allégorie, essentielle dans notre bonne ville. Il s'agit bien évidemment de la Vigne, ou la Viticulture. En tous cas nombreux sont les frontons de chais, mascarons, monuments en tous genres, petits ou grands, qui associent le vin et son négoce (fig. 11). Un exemple parmi tant d'autres : l'enfant au caducée du monument aux Girondins assis sur un tonneau...

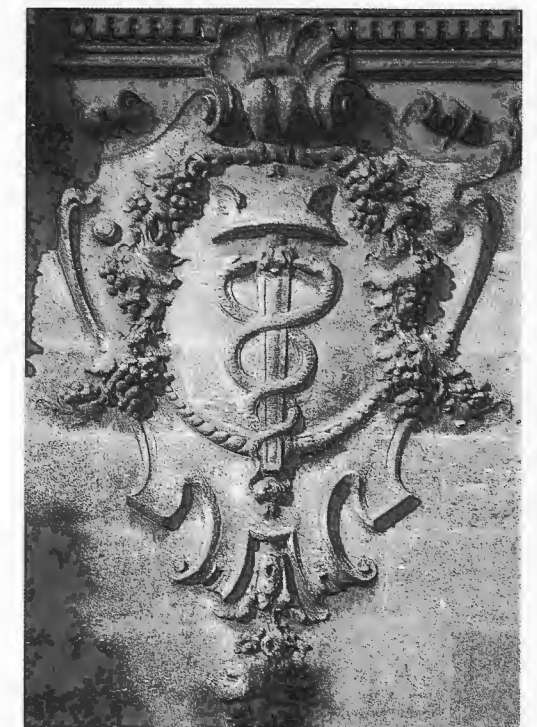


Fig. 11. – 82 quai de Paludate.



Fig. 12. – Château Descas, Mercure allégorique de la vigne.



Et, bien sûr, on ne manquer d'évoquer le splendide couple sculpté par C. Beylard (1881) qui, au château Descas (quai Sainte-Croix) encadre la baie principale du bel étage : d'un côté la Vigne, de l'autre le Commerce. Les regards tournés l'un vers l'autre, chacun tient ce qui le caractérise : grappe de raisins et feuilles de vigne pour Mademoiselle, un sac de pièces plus volumineux que jamais, pour Monsieur... (fig. 12).

A noter deux belles représentations de Mercure, très complètes, sous les verrières du passage Sarget, à une hauteur où elle passent inaperçues... (fig. 13).

Ainsi, Mercure apparaît comme le personnage le plus souvent représenté dans le décor sculpté bordelais. Le thème qu'il incarne n'est pas aussi riche que celui du vin, loin s'en faut. Si le vin dans la sculpture bordelaise recouvre des aspects très variés celui du commerce, apparaît selon un code allégorique rigoureusement défini et quasi invariable où l'élément le plus significatif, et peut-être le plus surprenant, est le sac de pièces. On rend hommage, ostensiblement et sans complexe, à celui qui est synonyme de richesse.

Fig. 13. – Passage Sarget.



Un document inédit : l'inventaire après décès de l'architecte Jean-Baptiste Dufart

par Laurence Chevallier ¹

Même si l'architecture de Bordeaux au XVIII^e siècle est bien connue, il demeure encore aujourd'hui de sérieuses zones d'ombres. En particulier, nombreux sont les artistes qui ont activement participé à la gloire de cette ville mais qui sont, pourtant, restés dans l'oubli. Jean-Baptiste Dufart est l'un d'entre eux. Et, alors que nombres de ces œuvres nous sont familières et font partie de notre quotidien, il demeure un "illustre inconnu". Grâce à Charles Marionneau ² on savait qu'il est né à Bayonne en 1752, quatrième d'une famille de douze enfants ; que son père Jean Dufart originaire d'Aux dans le Gers, surnommé le Dauphin, était charpentier de navire et que sa mère, Sauvade Broquedis, était originaire d'Anglet. D'un milieu fort modeste par conséquent, il avait dû commencer à travailler très jeune auprès de son père. C'est à l'âge de 19 ans, qu'il quitte la capitale basque afin de rejoindre le service des dessinateurs de la voirie de la ville de Bordeaux, dirigé par l'ingénieur architecte, Richard-François Bonfin. Elève et protégé de ce dernier, il entre en 1774 au bureau de Victor Louis pour la construction du Grand Théâtre. Dufart n'est pas l'élève de Louis, mais il lui doit son initiation à la grande architecture et à la direction des chantiers. Cette époque de formation s'achève en 1787 par son agrément à l'Académie de peinture, sculpture et architecture civile et navale de la ville de Bordeaux. Ses premières constructions sont contemporaines des premières échauffourées révolutionnaires. Alors que ces années de crise ralentissent la construction et les investissements, elles sont pour Dufart ses années les plus prospères et les plus créatrices. Il travaille notamment à quelques maisons de campagne

comme les châteaux du Burc à Ambés ³ pour le lieutenant général de l'Amirauté Navarre ou celui de Feuillas pour le parlementaire Jean-Baptiste Lamolère à Floirac. Néanmoins, ces fructueux débuts sont essentiellement marqués par la réalisation du Théâtre Français et de l'hôtel Fenwick. L'aliénation des terrains dépendant du couvent des Récollets et des Jacobins offre à la ville l'opportunité d'une vaste opération financière et immobilière. La municipalité désire créer un quartier neuf dédié aux Grands Hommes ⁴. Elle confie à l'architecte Chalifour la réalisation d'un marché au cœur de ce vaste emplacement. Profitant des parcelles restantes une société anonyme d'investisseurs décide la construction d'un nouveau théâtre dont elle passe commande à Dufart en 1793. Malgré de nombreuses interruptions, il semble que le gros œuvre soit achevé en 1799. La parcelle mise à la disposition de l'architecte est d'une forme proche d'un triangle isocèle parfait. Tout le monde s'accorde sur le fait que l'ingéniosité et l'originalité de cette construction tiennent dans la disposition de l'entrée de la salle dans l'angle le plus aigu. Ce parti permet de

1. Je remercie messieurs Coustet et Favreau pour leur soutien et leurs précieux conseils.

2. Ch. Marionneau, *Les Salons bordelais*, Bordeaux, 1884, pp. 144-147.

3. P. Roudié, Documents concernant la construction de trois maisons de campagne en bordelais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : Arsac, le Burc à Ambés, Vaquey à Salleboeuf, *SAB*, tome LXVIII, années 1971-1973.

4. I. Mitton, *Le quartier des Grands Hommes*, *SAB*, tome LXXII, 1982.

développer la scène de plan elliptique à l'arrière du théâtre. En façade, Dufart innove en introduisant pour la première fois à Bordeaux le dorique "archaïque"⁵. L'édification de l'hôtel Fenwick, qui porte le nom du premier consul des Etats-Unis à Bordeaux, Joseph Fenwick (1762-1849)⁶, est pour notre architecte un enjeu de taille. Cet immeuble doit être à la fois le symbole du consulat, le lieu de vie du Consul, ainsi que le siège de son importante maison de commerce. Malgré les nombreux problèmes financiers de Fenwick, on estime que le gros œuvre est achevé au début de l'année 1799. Contemporain du théâtre, l'hôtel présente un dépouillement décoratif comparable. L'animation des façades se résume à un jeu subtil et équilibré des masses. Le rez-de-chaussée, à l'origine uniquement rythmé de grandes et petites arcades, a été modifié dans la deuxième moitié du XIXe siècle, par Durand. Ce dernier a disposé une serlienne au centre de l'élévation qui brise la symétrie et l'harmonie voulue par Dufart⁷. Avec l'Empire, notre architecte rejoint les équipes municipales et est nommé, en 1806, ingénieur de la voirie. Que ce soit l'aboutissement de son ascension sociale ou une sorte de mise à l'écart, dans ce service son activité d'architecte fait place à celle d'ingénieur urbaniste. Quoiqu'il en soit, c'est grâce à cette position officielle que la ville lui confie la réalisation du plus important projet urbanistique de Bordeaux au début du XIXe siècle, le tracé définitif de la distribution des terrains du Château Trompette. Dans cet immense chantier, Dufart s'occupe à la fois de la destruction de l'ancienne forteresse, de la construction de la nouvelle esplanade, de la délimitation de tous les terrains, de l'ouverture des voies de circulation et de la décoration de la place⁸. Au début de l'année 1820, la destruction de l'ancienne forteresse est achevée et l'esplanade commence à prendre forme. Malheureusement, la délimitation des parcelles à bâtir a pris énormément de retard et quand Dufart décède le 20 février 1820, cet ensemble n'est qu'un immense chantier dans lequel la ville engloutit ses derniers deniers. Son inventaire après décès, effectué le 1er mars 1820 dans son appartement du Théâtre Français⁹, est l'un des rares documents d'archives qui nous soit parvenu. Or, ce dernier nous propose une sorte d'instantané sur la vie de cet homme ainsi que des éclaircissements bienvenus sur des questions jusque là tout à fait négligées. C'est pourquoi, au travers de cette étude, nous nous attacherons tout particulièrement à la vie privée et au cadre de vie de Dufart ainsi qu'aux divers objets d'art présents dans l'appartement. Enfin, nous développerons brièvement les précieuses pistes de recherches qu'offre ce document pour une meilleure compréhension de ses activités professionnelles.

Vie privée et cadre de vie

Cet inventaire après décès ne nous informe pas directement de la vie privée de Dufart et il convient de l'associer à quelques sondages d'archives. Pour autant, il constitue une source capitale et nouvelle pour mieux appréhender cette question. Il donne en particulier, matière à quelques éclaircissements sur la famille et les proches de l'architecte. Effectué à la demande du cousin, l'inventaire nous apprend que le défunt ne laisse aucune descendance directe. On était donc en droit de se demander si Dufart a eu ou non une famille. Or sur ce point, les actes sont clairs. Il semble qu'à partir de 1789 sa vie privée ait été une succession de drames. Son premier fils, Jean, né en 1786, meurt le 7 octobre 1789. Sa femme, Jeanne Meynial, de dix ans plus jeune, elle aussi originaire de Bayonne et qu'il avait épousé le 19 Messidor an VI, décède très rapidement après le mariage, le 7 thermidor 1798. C'est d'ailleurs très certainement l'état de santé de Jeanne qui les a poussé à se marier. L'acte de notoriété contemporain du mariage confirme que le couple avait un "*besoin pressant de ces actes de naissances*". Vraisemblablement, Dufart et Jeanne ont vécu maritalement pendant plus de douze ans dans les dépendances de la grande salle des spectacles. Enfin, ultime coup du sort, Antoine, le dernier fils encore vivant décède à son tour le 8 février 1817, à l'âge de 28 ans. Le 1er mars, il n'y a donc rien d'étonnant à retrouver son cousin comme seul héritier. Que connaît-on de cet homme ? Finalement, peu de choses si ce n'est qu'il brade rapidement les biens de son oncle. A l'époque du décès, il habitait au 7 rue de Castelmoron à Bordeaux, et était agent d'affaire. Un mois plus tard, le 7 avril, il investit "*l'hôtel du théâtre Français*", et vit de ses rentes (vraisemblablement celles de son oncle).

5. R. Coustet, Le Théâtre Français de Bordeaux, Victor Louis et le théâtre, *Actes du colloque international de Bordeaux (1980)*, Paris, CNRS, 1982.

6. A ce sujet voir l'article de Silvia Marzagalli, Un américain à Bordeaux, Joseph Fenwick, premier consul des Etats-Unis, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, Bordeaux, numéro 1, 2002, pp. 73-90.

7. Ph. Maffre et J.P. Bériac, *Bordeaux néoclassique*, Bordeaux, Iaca, 1983.

8. I. Roux, *Projets et réalisations, le quartier des Quinconces à Bordeaux (1770- 1870)*, thèse de doctorat de l'Université de Bordeaux III, 1994, ex. dact.

9. A.D.Gir. 3 E 48660. Brannens, le notaire est accompagné d'un commissaire-priseur, Laurent Badin, qui demeure au 36 rue de la Devise Sainte-Catherine à Bordeaux, l'acte d'une trentaine de pages se déroule sur huit vacations.

Mais, rapidement il vend à François Bras Lafitte l'action du théâtre Français pour 1000 francs et quitte l'appartement du Français. Il ne cesse dès lors de déménager, on le retrouve successivement au chemin du Médoc et dans la rue Saint-Charles. Mais c'est au sujet des proches de l'architecte que l'inventaire est le plus riche d'enseignements. Parmi les documents, se trouvent les actes de mariage et de notoriété du 19 messidor an 6 dans lesquels on constate que tous les témoins ou presque sont des hommes du métier. On découvre deux serruriers, Jacques Sarrasin et François Fayer ou bien encore un plâtrier, Pierre Renaud Lacombe. Ce cadre social est confirmé par le testament du 17 février 1820¹⁰, dans lequel les témoins sont en majorité des professionnels des métiers de l'artisanat d'art. On compte un ébéniste, Jean-Baptiste Simiot, deux menuisiers, Jean-Baptiste Muzard et Pierre Garnier et un dessinateur, Nicolas Ambroise Morel. Toutes ces personnes ou presque habitent à proximité du théâtre : c'est le cas de Muzard et Garnier qui demeurent rue Francklin et rue Montesquieu, non loin du Français. En revanche ce n'est pas le cas de Morel, qui habite cours d'Albret. Il est donc très certainement un intime de Dufart d'autant qu'il sera aussi l'un des témoins de l'acte de décès. Les actes de naissances et de baptêmes de ses enfants, sont eux aussi tout à fait intéressants. Ainsi la marraine du premier fils de Dufart, Jean, n'est autre qu'une certaine Marie Fayet ; peut-être l'épouse de François Fayet précédemment cité ? Si cela s'avère être le cas, les Dufart et les Fayet étaient donc vraisemblablement proches. La très forte proportion de ces hommes de l'art conduit à se poser la question de savoir s'ils n'étaient tout simplement pas des collaborateurs de Dufart. Malheureusement, encore aujourd'hui, aucun élément ne vient étayer cette hypothèse. Concernant, le deuxième fils de Dufart, Antoine, l'acte de baptême précise que son parrain est un certain Antoine Gonzalès. Etait-ce le peintre bordelais de ruines et de paysages ? C'est fort possible, en effet, grâce aux rapports de l'Académie, on sait que les deux hommes étaient proches, et qu'ils ont fait partie des rares artistes à participer jusqu'au bout aux séances de l'Académie avant que celles-ci ne soient supprimées par les autorités révolutionnaires. Et, ceci n'aurait rien de vraiment étonnant, étant donné que la vraie famille artistique de Dufart a toujours été l'Académie. Il est, de même, amusant de constater que celui qui accompagne le jeune Antoine malade à la fin de sa vie, n'est autre que Pierre Dutrouihl, médecin à l'hôpital Saint-André, et premier commanditaire de Dufart, pour la construction de la maison du 1 place de la Comédie. Enfin, dans cet inventaire apparaît un dernier personnage proche de Dufart, qui l'a accompagné dans la fin de sa vie, c'est sa dame de compagnie, madame Elisabeth Delorme. Cette

dernière emménage au Théâtre Français en février 1819, date qui semble correspondre au début des problèmes de santé de l'architecte. Curieusement, c'est aussi à cette même époque que la Ville lui impose un collaborateur pour les travaux du Château Trompette¹¹. Cette hypothèse se confirme lorsque l'on analyse la signature tremblante et presque illisible de son testament. Elle trahit à l'évidence un homme affaibli, diminué par l'âge et la maladie. Cette vie privée ruinée par les morts rapprochées des membres de sa famille explique probablement pourquoi les rares documents d'archives présentent toujours Dufart comme un homme peu démonstratif et solitaire.

Si l'inventaire, complété par d'autres actes notariés, apporte quelques lueurs sur la vie privée de Jean-Baptiste Dufart, c'est pour son cadre de vie qu'il est le plus riche d'enseignements. En effet, les différentes vacations détaillent les diverses pièces de l'habitation mais aussi le mobilier, la garde robe ainsi que les instruments et outils de travail. Cet appartement, où est mort Dufart, est situé au-dessus de la salle de spectacle du Théâtre Français, c'est Dufart lui-même qui l'a édifié en même temps que le théâtre. La commande de l'ouvrage en 1793 précisait en effet que l'architecte avait modifié ses premiers plans pour aménager son propre logement au-dessus de la salle : "*lequel logement sera pratiqué et distribué dans l'espèce de mansarde ou attique, qu'il y aura au-dessus du foyer public et dans les greniers environnants la lanterne du grand escalier*". Il s'agit plus que d'un simple mode de paiement, c'est un "véritable avantage en nature" offert par la compagnie d'actionnaires à leur architecte¹². Habiter dans un théâtre n'est pas vraiment une nouveauté pour notre homme. Effectivement, Dufart a toujours vécu dans des salles de spectacle. En 1769, à son arrivée à Bordeaux, il demeure quelques temps chez Bonfin, puis on le perd quelques années avant de le retrouver comme locataire d'un appartement au Grand théâtre, appartement qu'il ne quittera que pour s'installer au Français. Il conçoit l'appartement du Théâtre Français spacieux et confortable. Grâce aux différentes vacations, il est assez aisé de retrouver la distribution intérieure de cet habitat qui s'organise en douze pièces. On remarque tout de suite que les espaces privatifs

10. A.D.Gir. 3 E 48660.

11. Isabel Roux, o.c., dans sa thèse, semble déjà émettre l'hypothèse que ce collaborateur pour le château Trompette intervient alors que Dufart est un vieil homme malade.

12. L'acte précise tout de même que cet avantage ne peut être transmissible et qu'après la mort du Dufart, il reviendra au directeur du théâtre.

sont assez nombreux et très bien éclairés, on compte cinq chambres à coucher prenant jour sur les rues Condillac et Montesquieu et sur la cour aménagée au-devant de l'appartement, sur les toits du théâtre. Par contre, les pièces de réception sont rares puisqu'elles se résument à un "salon à manger" donnant sur la cour. Ceci semble confirmer la vie solitaire de notre architecte. Bien entendu une cuisine bien équipée placée à côté de l'escalier et ayant vue sur la rue Montesquieu, dessert ce salon à manger. Les pièces de rangement sont assez bien représentées avec un petit grenier et une cave agencée au-dessous d'une partie du vestibule d'entrée du théâtre. Mais, en définitive, on se rend compte que Dufart a surtout soigné les espaces destinés au travail, à la réflexion et à la création. Car en plus d'un laboratoire prenant jour sur la cour, il s'est aménagé un bureau particulier prenant jour sur la rue Montesquieu et sur la place du Théâtre. C'est en ce lieu, qui bénéficie du meilleur éclairage et de la meilleure vue sur la ville, propice à l'inspiration, qu'il a installé son cabinet de travail et sa bibliothèque. Finalement, Dufart s'est aménagé un appartement à son image qui est double, celle d'un architecte, d'un penseur mais aussi d'un constructeur c'est à dire d'un manuel. Globalement, il s'agit d'une habitation confortable, ce qui semble confirmé par le mobilier. Mais, le choix d'avoir un espace de réception restreint fait que dans cet appartement il n'y a pas véritablement de luxe. Du confort certes, mais tout est conçu dans un esprit pragmatique sans opulence ou démonstration de faste. Ne prenons que l'exemple de ce "paravent à 6 feuilles couvert d'un papier peint prisé 6¹" de la cuisine, il s'agit d'un objet tout à fait fonctionnel. Ce dernier semble d'ailleurs avoir eu un relatif succès à Bordeaux et particulièrement dans les intérieurs d'architectes, puisqu'on le retrouve dans l'inventaire après décès de Louis-Guy Combes¹³. Cette "simplicité" ne cache pas pour autant un homme dans la misère. Dufart semble tout à fait à l'abri du besoin. Pour preuve, lors d'une vacation il est retrouvé dans la chambre du défunt, dans une commode, la coquette somme de 1095 francs, ce qui est assez considérable, pour l'époque. Cette chambre est à l'image du reste de la maison, confortable mais sans luxe apparent. Certes le bois d'acajou et le marbre abondent, mais l'acajou est très présent dans ce grand port international qu'est Bordeaux depuis la fin du XVIIe siècle et le marbre n'est que gris, certainement des Pyrénées. L'acajou connaît un vrai succès à Bordeaux grâce aux relations privilégiées qu'entretient le port avec les Antilles. Il est rapidement adopté car en plus d'être beau, il résiste à

l'humidité ainsi qu'aux nombreux parasites. Pourtant, dans cet appartement, c'est le bois de noyer qui l'emporte. Le cerisier, le bois blanc, moins cher, ainsi que le nerva sont également en bonne place. Plus rare, car relativement onéreux, sont le chêne et le buis, tout de même représenté¹⁴. La garde robe n'est pas moins éloquente. Elle est relativement sobre et sans excès vestimentaire. Les goûts de Dufart s'avèrent très classiques avec, par exemple, des pantalons et des culottes en cazimir. Il ne semble pas avoir cultivé une inclination pour le costume ou l'uniforme. Ceci peut étonner quand on sait que dès 1789 il fait partie du corps de génie patriotique de la ville et qu'en 1806 il intègre le premier corps de pompiers de Bordeaux. On s'attendait donc à retrouver ces uniformes dans sa garde robe, ce qui n'est pas le cas. Il est vrai que nous sommes ici à la fin de sa vie et que ces vêtements ont pu être vendus ou jetés. L'inventaire est aussi une occasion privilégiée de comprendre un peu plus intimement l'homme. Certains objets trahissent à l'évidence ses goûts personnels. C'est le cas par exemple de la présence en nombre de café et de tabac avec deux cafetières et deux moulins à cafés dans la cuisine ainsi qu'un étui de tabac à chiquer. En cela, Dufart s'affiche comme un authentique homme du XVIIIe siècle, cédant à ces deux véritables phénomènes de mode que furent le tabac et le café dans la France du siècle des Lumières¹⁵. D'ailleurs on trouve dans la bibliothèque un ouvrage de l'intendant bordelais Dupré de Saint-Maur sur la culture du tabac : *Essai sur les avantages du rétablissement de la culture du tabac en Guienne*, publié à Bordeaux en 1783. Encore une fois, tous ces éléments confirment la réputation de cet architecte, sérieux et solitaire, indifférent à l'apparat et à l'étalage de sa fortune.

13. A.D.Gir. 3 E 24503. Cet inventaire est lui aussi un document inédit sur lequel nous travaillons actuellement en vue d'un prochain article.

14. A ce sujet, voir l'ouvrage de J. du Pasquier, *Mobilier bordelais et parisien*, Paris, 1997, pp. 114 ainsi que l'article de M.-F. Lacoue-Labarthe, *Meubles bordelais, meubles de port*, l'exemple du quartier des Chartrons aux XVIIIe siècle, RAB, Bordeaux, 1992, pp. 81-131.

15. J.L. Flandrin et M. Montanari (sous la direction de), *Histoire de l'alimentation*, Paris, 1996, pp. 634-635. Dans cet ouvrage les auteurs citent le Grand d'Aussy en 1782 avec cette phrase : il n'y a pas "une bourgeoise où l'on ne vous présente du café".

Les objets d'art

Il est, ici, impossible de parler d'une collection d'art. Il s'agit plutôt d'objets que l'architecte a patiemment rassemblés au cours de sa vie. Malheureusement, l'étude en est difficile tant les données sont insuffisantes. Elles ne permettent pas d'établir une analyse pertinente de cet ensemble qui est tout de même composé d'un peu plus de cent vingt objets avec soixante cinq gravures "bonnes ou mauvaises", trente neuf tableaux, neuf dessins, huit médaillons, deux médailles, une maquette, diverses mécaniques d'architecture, plusieurs machines ou modèles servant à la construction des bâtiments et un vase. Sur les soixante cinq gravures, seules trois sont détaillées. Concernant les tableaux, seule une dizaine sont quelque peu décrits : les titres des œuvres et les noms des artistes sont très rares. Ces données lacunaires rendent donc cet ensemble pour une grande part muet et difficilement exploitable. Pourtant, si rares qu'elles soient, ces informations nous permettent tout de même de nous faire une idée sur les goûts de Dufart. Et en procédant à une classification même schématique des thèmes représentés, on peut peut-être s'essayer à quelques rapprochements avec le goût bordelais de la fin du XVIIIe-début XIXe siècle.

A la fin du siècle des Lumières, le portrait est le genre préféré des collectionneurs. La plupart du temps, les portraits de famille l'emportent sur les portraits historiques. Chez Dufart, bien que l'on ne compte que deux tableaux de portrait, on constate que c'est l'inverse. Peut-être, conserve-t-il un certain attachement "d'Ancien Régime" à la galerie de portraits illustres. Son choix du portrait de Louis XIV peut paraître pour le moins étonnant. Il a, tout de même, activement participé à l'esprit et à la vie révolutionnaire de Bordeaux, par la décoration de la fête révolutionnaire de la Fédération du 14 juillet 1790. Mais, finalement, même en pleine Révolution, la grande figure du roi soleil incarne toujours une sorte d'âge d'or de l'art français et démontre bien à quel point ce XVIIIe siècle fait partie intégrante de l'héritage artistique des architectes néoclassiques. D'ailleurs, nous verrons que cet intérêt pour Louis XIV se retrouve dans la bibliothèque de l'architecte qui compte au moins deux recueils de planches gravées entièrement consacrés à Versailles et à ses ornements de jardin. Il faut peut-être voir aussi au travers de ce portrait la permanence du succès de l'ouvrage de Voltaire, *le Siècle de Louis XIV*. Le portrait de la princesse qui l'accompagne est une énigme. Peut-être, s'agit-il en pendant de celui Louis XIV, celui de son épouse. Concernant les sujets religieux, on constate que Dufart possède trois gravures et que l'une

d'elle est conservée dans sa chambre, au-dessus du lit, ce qui est un emplacement tout à fait traditionnel. Le thème est, lui aussi, assez classique pour une chambre, il s'agit du *Présent du Berger*. Les deux autres images représentent *Sainte-Cécile* et une *Tentation de Saint-Antoine*. Sans trop vouloir faire de rapprochements hasardeux, on peut tout de même rappeler que l'image de Sainte Cécile fait partie de l'héritage des hommes des Lumières à travers les nombreuses copies faites à Rome des deux plus célèbres versions de ce sujet, celles de Raphaël et de Guido Reni. En même nombre mais cette fois-ci en peinture et non en gravure, se trouvent les sujets mythologiques. Bien que cette peinture soit toujours une affaire d'initiés, pour laquelle il faut connaître les codes, les sujets rassemblés par Dufart sont très souvent rencontrés dans les collections¹⁶. Deux des œuvres sont pour objet la vie d'Hercule, l'une représente le célèbre enlèvement de Déjanire et l'autre l'enlèvement d'une femme par Hercule¹⁷. Cette dernière est l'œuvre la plus chère de cet ensemble, elle est prise à 100 francs. La vie d'Hercule semble particulièrement plaire et inspirer notre architecte. Peut-être que pour cet homme visiblement vertueux, Hercule, symbole par excellence de la force physique mais surtout de la force morale, est une source d'inspiration. N'oublions pas non plus que la série des quatre toiles de Guido Reni (1575-1642), consacrée à Hercule et réalisée de 1617 à 1621, vient d'intégrer depuis peu les collections du Muséum parisien. Le dernier sujet est une image touchante de Vénus allaitant l'Amour. Cette dernière représentation a peut-être à voir avec une série d'œuvres consacrées aux femmes, auxquelles, Dufart semble particulièrement s'intéresser avec six toiles. Il s'agit en grande majorité de portraits ou de scènes de genre. Deux d'entre eux sont prisés ensemble pour la somme de 100 francs. Il s'agit ici d'une véritable originalité au sein de tous ces objets. Un vrai choix, un vrai intérêt pour les images féminines. Encore une fois, il serait hasardeux de s'essayer à des rapprochements avec certains artistes plutôt que d'autres. Mais, on peut peut-être tout de même rapprocher ce goût des femmes à sa passion pour le théâtre. Viennent ensuite des thèmes particulièrement bien illustrés soit par le nombre des œuvres soit par la variété des supports. C'est le cas du paysage illustré au travers de deux

16. Cette peinture savante est abondamment représentée dans les importantes collections bordelaises d'art comme celles de Saige ou de Lamolère.

17. La seule femme enlevée par Hercule est Déjanire. Or ce thème est déjà représenté. Peut-être que pour ce tableau il s'agit de Hercule et Omphale traditionnellement représentés enlacés. L'expert peut s'être trompé et a pu prendre cet enlacement pour un enlèvement.

gravures et environ sept tableaux. Malheureusement, nous n'avons quasiment aucune information sur ces œuvres. Pourtant, certaines descriptions prêtent à interrogation. Ainsi, deux des tableaux sont prisés ensemble pour une somme de 200 francs ; il s'agit de deux paysages d'après Poussin (1594-1665). Le fait qu'ils soient estimés ensemble ne prouvent pas qu'ils soient des pendants. Pourtant, l'on ne peut s'empêcher de penser aux célèbres versions des *Funérailles* et des *Cendres de Phocion* de 1648, conservés respectivement au National Museum of Wales et à la Walker Art Gallery. Poussin, lui aussi, fait partie intégrante de l'héritage artistique de la génération néoclassique. Mario Praz a démontré que Poussin "*se conforme à une grande sobriété, presque à une pénurie d'ornement*"¹⁸, à un dépouillement proche de l'art néoclassique. Dans un autre lot, le sujet du tableau est précisé, il s'agit d'un *Clair de lune*. D'une indication aussi vague, il paraît difficile d'émettre des hypothèses. Or, on sait qu'Antoine Gonzalès, a réalisé un *Clair de lune*¹⁹. Puisque les relations entre Dufart et Gonzalès sont avérées, il est séduisant d'imaginer qu'il s'agit là d'une œuvre de ce peintre. Enfin, une dernière originalité attire notre attention, la présence de deux gravures de paysage dans la cour couverte aménagée au-devant de l'appartement, sur les toits du théâtre. Cette disposition n'est pas sans rappeler celle des traditionnelles galeries peintes. Cette passion pour le paysage est très fréquente en ce siècle. Tous se font l'écho de cette nouvelle mode, aussi bien les prix de Rome et les voyageurs du "Grand Tour", que la littérature avec Rousseau et sa *Nouvelle Héloïse* ou l'urbanisme avec l'aménagement des villes dominé par la création de places, de boulevards, de promenades, de jardins... Mais, comme dans la bibliothèque, ces objets d'art font surtout la part belle à l'Antiquité et à l'architecture, c'est-à-dire aux préoccupations professionnelles de Dufart. L'Antiquité s'affiche au travers de deux tableaux, huit médaillons, deux médailles et une petite sculpture. A vrai dire, ce n'est pas très original de retrouver de tels objets chez un artiste de cette génération même si à l'inverse de son collègue Combes, il n'a jamais été en Italie. Pourtant, au début de son séjour bordelais, il a eu quelques occasions locales pour se confronter aux antiques. Ainsi, encore jeune dessinateur, il s'intéresse au Palais Galien lorsqu'il est chargé d'illustrer l'édition à paraître de *l'histoire de Bordeaux* de Dom Devienne et qu'il réalise le plan de l'unique édifice gallo-romain bordelais encore visible. En 1790, alors qu'il est occupé aux travaux de fondation de la maison de Blanc-Dutrouilh, en cours de construction, son équipe tombe sur les vestiges d'une ancienne mosaïque gallo-romaine. Il fait immédiatement stopper les travaux afin d'en faire le relevé et le dessin précis. Mais, à part ces expériences bordelaises,

Dufart n'a aucune connaissance pratique de l'antique. Ces quelques objets témoignent donc de son adhésion à cette mode du retour à l'antique. Les tableaux représentent de classiques ruines d'architectures si fréquentes à cette époque. Elles font écho aux gravures de la bibliothèque dans laquelle on retrouve pas moins de 5 recueils de planches gravées entièrement consacrés aux antiquités. Les noms des peintres n'étant jamais donnés, il semble tout à fait risqué de se lancer dans des attributions. On peut tout de même rappeler la vraie relation entre l'architecte et le peintre Gonzalès qui est le grand spécialiste bordelais du tableau de ruines. Gonzalès élève de Bérinzago, témoigne d'une forte influence de Piranèse (1720-1778) et d'Hubert Robert (1733-1808). Concernant les médaillons "*huit médaillons en plâtre d'antiquité*" et les médailles "*deux cadres garnis de médailles antiques en cire*" ce sont des objets fréquemment diffusés dans la vulgarisation du modèle antique. Haskell et Penny ont souligné qu'au "*cours du XVIIIe siècle, parmi les amateurs, le goût des empreintes en plâtre été devenu un passe-temps de plus en plus répandu*". La sculpture est tout aussi ordinaire puisqu'il s'agit "*d'un gladiateur en bronze*". Une nouvelle fois, Haskell et Penny ont noté le succès des nombreuses "*reproductions de sculptures antiques purement domestiques*"²⁰. Peut-être s'agit-il du *Gladiateur Borghèse*, pour lequel les demandes de copies furent si importantes à la fin du XVIIIe siècle. Cet antique fameux venait, de plus, d'être acheté pour le Muséum de Napoléon en 1807 et fut reproduit en abondance à cette occasion. Mais, le thème le plus représenté et le plus varié est sans conteste l'architecture avec des tableaux, diverses mécaniques d'architectures, divers modèles ou machines servant à la construction et une maquette. D'emblée, on constate que c'est la discipline où il y a le plus d'objets en trois dimensions. Il y a environ onze tableaux d'architecture, et une nouvelle fois, on ne peut s'empêcher de penser à Antoine Gonzalès. Mais, cette mode du tableau ou du dessin d'architecture est tellement répandue dans la France du XVIIIe siècle, que ce ne peut être qu'au plus une hypothèse. De plus, rappelons qu'avec le succès du voyage d'Italie, l'architecture est devenue un sujet à part entière de la peinture afin de satisfaire les voyageurs désireux de

18. M. Praz, *Le Goût néoclassique*, Paris, 1989, p.41

19. Séverine Hutin-Ory, Vie et Œuvre d'Antoine Gonzalès, *RAB* tome LXXXVIII, année 1997, pp. 139-148.

20. F. Haskell et N. Penny, *Pour l'amour de l'Antique, la statuaire gréco-romaine et le goût européen, 1500 - 1900*, France, 1988, p. 109 et 241.

ramener des souvenirs de la ville Eternelle. Dufart ne pouvait rester indifférent à cette immense vague qui déferle sur tout le vieux continent. Plus originaux, peut-être, sont toutes les mécaniques ou modèles qui envahissent son cabinet, lieu par excellence de sa création et donc sources d'inspiration ou d'expérimentation. On constate que ces objets sont estimés avec la bibliothèque, on est assuré de leur valeur didactique et créatrice. Deux autres objets retiennent notre attention. Le premier est une maquette. Peut-être s'agit-il de celle du Théâtre français mentionnée dans la commande de la salle de spectacle entre la société d'actionnaires et Dufart en 1793. L'utilisation d'un tel outil, complété par l'importante présence de mécaniques et modèles d'architecture, nous éclaire sur l'élaboration d'une œuvre chez cet architecte. Elle met une nouvelle fois l'accent sur la dualité complémentaire pour Dufart, entre l'inspiration et la puissance créatrice nourries par les images et les pratiques du bâtisseur exercé aux mécaniques et confronté aux modèles existants. A l'inverse de la plupart de ses contemporains, Dufart ne sépare pas les arts mécaniques des arts libéraux, et sa bibliothèque confirme cette démarche. Il y a là l'une des réponses fondamentales de Dufart sur son métier. Et, si l'on prend la peine de mettre ce constat en parallèle avec sa carrière, on se rend compte qu'il a toujours mis un point d'honneur à diriger toutes ses constructions, à surveiller mais surtout à participer à tout l'ouvrage, de sa conception à sa réalisation. Le dernier objet est un modèle en bois peint en blanc de l'escalier de la terrasse du Château Trompette. Outre l'évident intérêt de l'objet pour lui même, c'est surtout sa situation qui est notable. Car ces morceaux se trouvent tous ou presque soit dans le cabinet soit dans le laboratoire, à part ce modèle d'escalier qui trône dans le "salon à manger". Cette place nous permet peut-être d'affirmer que c'est le seul objet qui soit exposé comme une œuvre d'art, à la vue de tous, dans l'espace le plus public de l'appartement. Dufart devait en être l'auteur et il en était, visiblement, particulièrement fier. Ce qui tend à confirmer la place prépondérante de cet immense chantier à la fin de sa vie.

L'étude de ces pièces, aussi incertaine soit-elle, souligne encore une fois l'importance de sa profession dans sa vie quotidienne. La grande majorité de ces œuvres sont des supports à la réflexion, à la création, à l'invention et à l'inspiration. Ce sont de véritables instruments d'émulation intellectuelle. Et ce constat est encore plus frappant quand on sait qu'ils prennent place au milieu de sa bibliothèque, de ses outils de travail et de ses tables à dessiner.

La bibliothèque

Mais cet inventaire a surtout permis de découvrir une bibliothèque qui constitue certainement la meilleure source pour la compréhension de l'art et de la pratique architecturale de Dufart.²¹ Installée au cœur de son cabinet de travail avec les tables à dessiner et les modèles ou mécaniques d'architecture, il s'agit d'une véritable bibliothèque savante. Elle compte environ quatre-vingt-sept titres détaillés et cent quatre vingt dix non décrits. Ces données elles aussi très lacunaires nous conduisent à éviter toutes interprétations trop hâtives²². On peut émettre quelques hypothèses et faire quelques constats. Tout d'abord, on remarque que comme la majorité des hommes des Lumières, Dufart n'accorde pas une place importante aux deux grandes vaincues du siècle de la raison : la religion et la jurisprudence. La première compte à peine plus de 1 % des ouvrages et la seconde, toujours affaire de spécialistes, un peu plus de 3.44 % des titres. La présence des ouvrages de droit ne s'explique que par nécessité professionnelle : il s'agit d'ouvrages sur les polices, c'est-à-dire sur les réglementations des villes et des campagnes. L'histoire et la géographie sont à peine mieux traitées et ne représentent que 9.19 % des intitulés avec 8 titres. Au XVIIIe siècle, les livres d'Histoire connaissent de profonds changements et comme toutes les sciences, la discipline est marquée par le rationalisme. Cette bibliothèque ne traduit pas vraiment cette mutation puisque Dufart ne possède que trois ouvrages d'histoire (environ 3,44 %) dont *L'Histoire de Bordeaux* de Dom Devienne pour laquelle il a participé à l'illustration du tome I publié à Bordeaux vers 1770-1771. La géographie n'est pas mieux traitée ; seulement trois ouvrages, parmi lesquels on recense un atlas et un dictionnaire, celui de Laurent Eachard, *Dictionnaire géographique et portatif ou description de tous les royaumes, provinces, villes, patriarchats, echevêchés, duchés, comtés, marquisats ... des quatre parties du monde*, traduit de l'anglais par l'abbé Vosgien.

21. Nous ne donnerons qu'un bref aperçu de cette dernière car elle a déjà fait l'objet de deux articles très complets :

Laurence Chevallier, La bibliothèque d'un architecte savant, *actes du colloque Victor Louis* (décembre 2000), à paraître.

Laurence Chevallier, Trois bibliothèques d'architectes à la fin du siècle des Lumières, *Revue Française du livre*, à paraître.

22. La prise ne donne absolument aucune date d'édition ; pour obtenir des informations sur celles de Dufart, nous renvoyons au catalogue raisonné de cette bibliothèque dans l'article à paraître dans les *actes du Colloque Victor Louis*.

Le récit de voyage qui connaît un essor considérable en ce siècle est ici peu présent, et Dufart ne possède que deux ouvrages : l'incontournable *Voyage en Italie* de Lalande et une *collection abrégée des voyages autour du Monde de Christophe Colomb* en onze volumes. Cette dernière édition, pour le moins insolite, est, peut-être, l'une des originalités de sa bibliothèque²³. Par contre, les lettres et la philosophie qui correspondent à 19.54 % des ouvrages avec dix-sept titres, sont en bonne place. Les choix de Dufart répercutent l'engouement des Lumières pour les dictionnaires qui ne cessent de se multiplier sous la très forte impulsion des encyclopédistes. De ce fait sur onze titres concernant la littérature, quatre sont des dictionnaires²⁴. Ce phénomène n'empêche pas pour autant la présence des différents genres littéraires même si parfois ce n'est qu'avec un seul titre. La poésie s'impose avec deux écrits complémentaires faisant partie des plus luxueux ouvrages de la bibliothèque : les poèmes héroïques de *Roland Furieux* et *Roland Amoureux*. Le conte est évoqué avec l'œuvre de Charles Pinot Duclos, *Acajou et Zirphite*, adapté en opéra comique dès 1744. En revanche, les rayonnages ne reflètent pas l'immense succès du roman au XVIII^e siècle et l'on comprend bien que Dufart ne s'est pas constitué une bibliothèque d'évasion, de distraction ou de divertissement, mais plutôt un instrument de travail. Pour autant, il ne pouvait tout de même pas faire l'économie du "best-seller" du siècle, le roman initiatique de l'abbé Barthélemy, *Le Voyage du Jeune Anakarsis en Grèce* non plus que des *Amours de Psyché et de Cupidon*, d'Apulée qui compte, là encore, parmi les ouvrages les plus luxueux de cette bibliothèque. Le théâtre, quant à lui, est quasiment inexistant ce qui pour un siècle que l'on surnomme à juste titre le "siècle des Théâtres" a quelque chose de surprenant. D'autant plus quand on connaît la passion de Jean-Baptiste Dufart pour cet art et ses "temples"²⁵. (rappelons qu'à partir de 1780, et ce jusqu'à la fin de sa vie, il vit exclusivement dans des salles de spectacle). De cet engouement si prégnant, Dufart ne semble conserver qu'un seul ouvrage : les *œuvres complètes de Molière*, qui est l'artiste le plus joué à la fin du XVIII^e siècle. La philosophie connaît, elle aussi, un souffle "novateur" au XVIII^e siècle. Les thèmes à la mode sont alors la logique, la morale, le progrès, la métaphysique, l'origine du langage et de l'Homme... Les ouvrages de Dufart, au nombre de cinq, démontrent un réel intérêt de l'architecte pour cette discipline. On trouve Diogène et ses *Vies des plus illustres philosophes de l'Antiquité*, l'ouvrage de Fontenelle sur la *Pluralité des mondes* ainsi qu'une étude sur la doctrine des mœurs. Les deux autres titres consacrés à la pensée newtonienne confirment le succès de l'ouvrage de Voltaire sur *Les éléments de la philosophie de Newton*. Mais,

comme il se doit, ce sont les disciplines professionnelles qui l'emportent à commencer par les sciences qui représentent 19.54 % des ouvrages avec 17 titres. Le siècle des Lumières est par excellence le siècle des sciences, des curiosités et des découvertes. Sous l'impulsion de l'*Encyclopédie*, les traités généraux, les dictionnaires, les cours de mathématiques, de physique, de géométrie de mécanique mais aussi d'astronomie, de trigonométrie, d'algèbre, d'arithmétique... se multiplient²⁵. Les étagères de Dufart foisonnent donc de *Dictionnaire mathématique*, de *Leçons élémentaires de mathématiques* et de *Géométrie élémentaire*. Cependant, on remarque des ouvrages de spécialistes comme celui de Clairaut sur la géométrie qui a peu atteint le grand public et qui est resté confidentiel. Ces ouvrages, si divers soient-ils, permettent de s'initier et d'approfondir un apprentissage scientifique. Certains, comme les *récréations mathématiques et physiques* d'Ozanam, ont plus d'ambition ; ils tentent d'allier les sciences et les arts en étudiant de façon très large les mathématiques, la physique, l'arithmétique, la géométrie, la mécanique, l'optique, l'astronomie, la géographie mais aussi l'architecture et la pyrotechnie. Dans son *Dictionnaire mathématique*, Ozanam n'affirmait-il pas "l'architecture est un art et une science". On voit donc apparaître dans ces rayonnages un certain nombre d'ouvrages spécialement appliqués aux arts. C'est le cas, par exemple, des *Nouveaux cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie et du génie*, de Bélidor, œuvre d'autant plus intéressante si on la replace dans le contexte de notre architecte. En effet, en 1789, Dufart et quelques-uns de ces collègues de l'Académie de peinture, sculpture et architecture civile et navale de la ville de Bordeaux étaient associés pour former un corps de génie dont l'une des principales préoccupations

était la mise en place d'un système défensif pour la ville de Bordeaux. L'ouvrage de Bélidor complète donc des ouvrages d'Antoine de Ville et Nicolas Goldman consacrés à la fortification. Cette association des sciences et des arts est encore plus pertinente avec le traité de Bion sur les usages des instruments mathématiques dans la construction. Dufart s'intéresse tout autant à la perspective avec trois œuvres : l'incontournable *Perspective curieuse* de l'abbé Nicéron, la *perspective théorique et pratique* d'Ozanam et enfin le *Traité de la perspective* de Courtonne. M. Pérouse de Montclos remarque au sujet de Boullée "qu'il maîtrise la peinture, les mathématiques, la perspective... tous les moyens pour donner du mouvement à tout"²⁶, on peut appliquer cette remarque à Dufart. Mais bien entendu, ce sont les arts qui restent sa préoccupation essentielle ; ils constituent 55.17 % des ouvrages avec quarante-huit titres. Cet intérêt ne se devine pas seulement au travers du nombre important d'ouvrages mais aussi par la variété des écrits. Les ouvrages généraux côtoient les livres spécialisés et un grand nombre de recueils gravés de modèles, véritables sources d'inspiration pour notre architecte. Les ouvrages généraux sont très divers ; les cours, les traités, les guides et les dictionnaires abondent. Dans toute cette diversité de publications, on retrouve les grands classiques tels que les *Cours d'architecture* d'Aviler, de François ou de Jacques-François Blondel, ainsi que le *livre d'architecture* de Boffrand ou les guides de Le Muet et de le Camus de Mézières. Bien sûr, les éditions de Vitruve, Palladio et Delorme complètent cet ensemble. En ce qui concerne les ouvrages spécialisés, Dufart est singulièrement attentif à l'apprentissage et à la maîtrise des ordres d'architecture. En plus des nombreux cours de généralisation mentionnés plus haut, il détient un certain nombre d'écrits essentiellement consacrés à l'étude des ordres. Quelques-uns sont des grands classiques, c'est le cas de l'œuvre de Perrault sur l'*ordonnance des cinq ordres de colonnes*, ou des diverses et nombreuses publications de Peyre, Chambray, Jombert et autres sur le *parallèle de l'architecture antique avec la moderne avec la comparaison des ordres selon les grands maîtres : Alberti, Vignole, Serlio, Palladio, Scamozzi, De Lorme, Perrault*... Mais, il conserve aussi des éditions plus confidentielles comme celle d'Abraham Bosse, *Traité des manières de dessiner les ordres de l'architecture antique* ou celle de Jean Antoine, *Traité d'architecture ou proportions des trois ordres grecs*. Ces publications rares sont l'une des originalités de cette bibliothèque. Cet engouement pour l'étude des ordres et surtout pour les ordres antiques explique certainement pourquoi Dufart est le premier architecte bordelais à réintroduire le dorique dit "archaïque", c'est à dire sans base, dans ses constructions.

Cette innovation prend forme dans les premiers projets du Théâtre Français, au début de l'année 1793. En ce qui concerne le théâtre, nous avons déjà pu remarquer qu'en tant qu'art littéraire il était quasiment absent de cette bibliothèque. En revanche, Dufart est beaucoup plus concerné par la construction des salles de spectacle, avec deux ouvrages qui lui sont exclusivement consacrés. L'essai de Pierre Patte sur l'architecture théâtrale lui apporte de nombreuses réponses techniques sur les modes de constructions, mais aussi sur le plan de la salle, sur l'acoustique, sur l'optique... alors que le recueil de Dumont sur le *parallèle des plus belles salles de spectacle d'Italie et de France* est plus une source d'inspiration de divers modèles de théâtres déjà existants. Du reste, il est passionnant de remarquer que le plan de la salle du Théâtre Français est un compromis entre les préceptes de Patte qui conseille l'utilisation d'un plan elliptique, et certains schémas du recueil de Dumont, à savoir le théâtre de Turin, le théâtre d'Argentine à Rome ainsi que les premières loges du théâtre de Lyon. La stéréotomie qui est très bien étudiée dans les cours généraux précédemment cités, bénéficie, elle aussi, d'un traitement original avec l'ouvrage de La Rue sur *La coupe des pierres ou par une méthode facile et abrégée l'on peut aisément se perfectionner dans cette science*. Pour en finir avec cet ensemble sur les arts, il convient de dire quelques mots sur les douze recueils gravés qui composent cette bibliothèque et qui correspondent presque à un tiers des ouvrages consacrés aux arts. Parmi les thèmes dominants on retrouve, bien entendu, le traditionnel voyage d'Italie ainsi que les antiques. Dufart qui n'a jamais été à Rome, participe à sa manière à la redécouverte de l'Antiquité en rassemblant quelques-uns des nombreux recueils qui paraissent sur Rome et ses vestiges antiques. Le recueil de Desgodez sur *les édifices antiques de Rome* fait partie de ses nombreux achats, tout comme celui de Montfaucon en 10 volumes sur *l'antiquité expliquée et représentée*. Cette édition est du reste parmi les plus coûteuses de la bibliothèque, elle est prise à 150 francs. L'ambition de Montfaucon était de réunir en une seule œuvre toutes les images disponibles de l'art antique²⁷. Mais, Dufart ne s'intéresse pas uniquement aux antiquités, il se préoccupe aussi de Saint-Pierre de Rome avec les *détails des parties les plus intéressantes d'architecture de la basilique* relevés et dessinés par Dumont. Il se passionne aussi pour les monuments modernes, surtout ceux dressés en l'honneur de Louis XIV et de Louis XV, comme le prouve l'ouvrage

23. Cette édition fait partie des ouvrages que nous n'avons pu retrouver, aussi bien dans les catalogues de la Bibliothèque Nationale de France que dans les diverses historiographies consacrées aux voyages.

24. Ces quatre dictionnaires sont les suivants :

- Benjamin Martin, *Éléments des sciences et des arts littéraires*, traduit par Philippe de Puisieux, Paris, 1756, trois volumes, in 12°.

- *Dictionnaire de l'Académie française*, 5e édition, Paris, An VII (1798), deux volumes, in 4°.

- J.C. Thibault de Laveaux, *Dictionnaire de l'Académie française, nouvelle édition augmentée de 20000 articles*, Paris, An X (1802), deux volumes, in 4°.

- Antoine Court de Gébelin, *Dictionnaire étymologique et raisonné des racines latines, extrait du Monde primitif...*, Paris, 1780, un volume in 8°.

25. D. Jozic, La Bibliothèque de Charles Nicolas Oultremont, Prince-Évêque de Liège, *Études sur le XVIII^e siècle : le livre à Liège et à Bruxelles*, Bruxelles, 1987.

26. J. M. Pérouse de Montclos, *Etienne-Louis Boullée*, Paris, 1994, p. 265.

27. F. Haskell et N. Penny, o.c., p. 59.

de Boffrand sur la statue équestre de Louis XIV ainsi que celui de Patte sur *Les monuments érigés en France à la Gloire de Louis XV*. Il semble aussi s'être constitué un recueil sur Versailles et tous ses ornements. Enfin, aux côtés de ces grands classiques, Dufart conserve une édition de l'abbé Mai consacrée à des *observations historiques et critiques sur les plus célèbres monuments d'architecture grecque et gothique* ce qui vient confirmer, si c'était encore nécessaire, l'intérêt bien connu des architectes du siècle des Lumières pour l'architecture gothique.

Il apparaît au travers de cette bibliothèque que Dufart s'est constitué un véritable outil de travail adapté aux idées des Lumières et aux grandes modes du siècle de la Raison. Et encore une fois on constate qu'il est difficile de faire la part entre choix personnels et choix professionnels, c'est-à-dire entre vie privée et vie professionnelle.

En guise de conclusion, il paraît opportun de mettre l'accent sur les pistes de recherche qu'ouvre cet inventaire sur la production architecturale de Dufart. Ainsi, à l'occasion de la quatrième vacation ne découvre-t-on pas un commanditaire de Dufart, jusqu'ici inconnu : le marquis Charles Alphonse de Bryas : "*M. le marquis de Bryas a aussi retiré les papiers qui le concernaient pour les constructions dont m Duffart avoit été chargé de faire pour son compte*". Avant cette découverte, aucun autre acte ne mentionnait une quelconque relation entre ces deux hommes. Le marquis de Bryas est alors un important propriétaire qui a fait construire plusieurs immeubles dans le centre de Bordeaux. Jusque là, on ne lui connaissait comme architecte que Gabriel Joseph Durand, en particulier pour la construction des hôtels des rue Fondaudège, rue Rolland et rue de la Taupe. Mais, ce n'est peut-être pas en ville qu'il faut chercher les "*constructions de Dufart*" mais peut-être plutôt à la campagne et pourquoi pas au Taillan, au château des Lavie ? Ce monument dont l'histoire est toujours incertaine, aurait été construit par Jean-Charles de Lavie dans les années 1770-1780 puis entièrement redécoré par Paul-Arnaud son fils vers 1800. M. Philippe Maffre a toujours pensé que la façade d'entrée remaniée au début du XIXe siècle était l'œuvre de Gabriel-Joseph Durand. Cette hypothèse a toujours paru tout à fait vraisemblable dans la mesure où à la mort de Dufart, Bryas choisit Durand pour nouvel architecte. Ce fait est avéré par la correspondance entre les deux hommes. De plus, le

fonds Durand des Archives Départementales de la Gironde est très clair sur des travaux avérés au Taillan, comme certains réaménagements intérieurs (galerie, salle de billard) et agrandissements extérieurs (hangar, écurie). Bien qu'incomplet, ce fonds d'archives a toujours été considéré comme un merveilleux outil de travail dans lequel on retrouve de précieuses informations sur les constructions de Durand²⁸. Dans ce contexte il paraît donc fort curieux de retrouver mention de tous les travaux tels que le billard, la galerie, le hangar, les écuries parfaitement documentés et absolument rien sur la façade. Est-ce suffisant pour enlever la paternité de cette façade à Durand pour la restituer à Dufart ? Rien n'est sûr car il demeure deux importantes contradictions. La première c'est que comme l'a très justement remarqué M. Maffre, le style de la façade du château du Taillan est très proche de celui de Durand à cette époque. De plus, Bryas n'est propriétaire du Taillan qu'à partir de 1814, ce qui correspond à une période bien connue et bien occupée de Dufart, celle de la démolition et l'aménagement des terrains du château Trompette. Il reste donc un important travail de recherche et peut-être un peu de chance pour élucider notre information sur *des constructions de Dufart pour le marquis de Bryas*.

Quoi qu'il en soit, l'inventaire après décès demeure un document de première main concernant l'architecte Jean-Baptiste Dufart. Il est l'un des rares qui nous soit parvenu à son sujet et qui puisse nous renseigner sur la vie privée, le cadre de vie, les objets d'arts, la bibliothèque et la production artistique de cet homme. D'autant que Dufart se rencontre très peu dans les différentes bibliographies ; il n'existe pas non plus de correspondance qui pourrait être un palliatif à tous ces manques. Enfin, ce document est d'autant plus précieux qu'il vient confirmer les rares archives le concernant et le présentant comme un homme discret, solitaire et zélé ; vivant sa profession d'architecte comme un véritable sacerdoce après la mort rapprochée de sa femme et de ses deux fils.

28. R. Coustet, Expansion du néoclassicisme bordelais : travaux campagnards de Gabriel Joseph Durand, *SAB*, tome LXXI, 1976-1978.

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux

Cours public d'archéologie

XXXXe année

Utopie et projets urbains à Bordeaux et en Aquitaine

- 6 février : Jacques Des Courtils, *L'âne et le philosophe : les anciens savaient-ils construire les villes.*
- 13 février : Pierre Billa, *La cité idéale au Moyen Age.*
- 20 février : Cédrix Lavigne, *La planification au Moyen Age : un exemple d'esprit de système.*
- 27 février : Christian Taillard, *Urbanisme et architecture utopique à Bordeaux au XVIIIe siècle.*
- 6 mars : Philippe Araguas, *Une utopie bordelaise, l'Atlas historique des villes de France.*
- 13 mars : Gilles Ragot, *Architecture ou révolution, la cité Frugès de Pessac.*

Archéologie générale

- 12 janvier : Michèle Peyrissac, *Le noviciat des Jésuites.*
- 9 février : Joël Boulflié, *La charpente de l'église de Baurech.*
- 13 avril : Sigolène Loiseau, Michel Le noir, Marc Martinez, *Gravures préhistoriques de Saint-Germain-La Rivière et Pair-non-Pair.*
- 11 mai : Marc Gaillard, *Les textiles de l'âge du fer.*
- 8 juin : Anne Zieglé, *Le culte de Mithra dans le monde romain.*
- 12 octobre : Philippe Calmette, *Les ports de Bordeaux au Moyen Age.*
- 9 novembre : Jérôme Marian, *La villa Saint-Romain de Loupiac.*
- 14 décembre : Wendel Migeon, *Le rempart gallo-romain, étude sur la partie méridionale.*

Groupe Jules Delpit**Etudes de manuscrits et documents inédits**

- 26 janvier : Philippe Maffre, *Un relevé de voiries bordelaises au milieu du XVIIIe siècle*.
- 23 février : Jean-philippe Maisonnave, *Recensement des tableaux dans les églises de Bordeaux, XVIIe et XVIIIe siècles*.
- 23 mars : Jacques Zacharie, *Représentations de Mercure à Bordeaux*.
- 20 avril : Laurence Chevalier, *L'inventaire après décès de l'architecte Jean-Baptiste Dufart*.
- 25 mai : Sophie Boisseau, Myriam Vialatte, *Un hôtel Exshaw, allées de Chartres*.
- 22 juin : David Manusset, *Les moulins fortifiés en Gironde*.
- 26 octobre : Pierre Coudroy de Lille, *Documents sur le prieuré de La Réole*.
- 23 novembre : Bertrand Charneau, *Les entrepreneurs du bâtiment à Bordeaux, 1850-1950*.
- 14 décembre : Jean-François Fournier, *Le sculpteur Jean Mahé*.

Visites-Excursions

- 4 mai : Chapelles baroques de châteaux et d'églises, Cadillac, château de Lyde, Château d'Yquem, château du Mirail.
- 10 novembre : Une journée en Médoc : Soulac, la basilique et le musée, Moulis, église Saint Saturnin, château de Lamarque.

L'assemblée générale statutaire du 10 mars 2002

L'assemblée a été présidée par M. Boucart, secrétaire général de la ville de Bordeaux, en présence de M. Ducassou, adjoint aux affaires culturelles de la ville de Bordeaux. Le rapport moral a été lu par M. Philippe Araguas et le rapport financier par M. Xavier Roborel de Climens. Ces deux rapports ont fait l'objet d'une approbation à main levée.

La remise des diplômes et des médailles s'est déroulée comme suit :

Médailles de la ville de Bordeaux

Médaille de bronze : Mme Peyrissac, M. Marifom
Médaille d'argent : M. Bost, M. Semac

Diplômes de la S.A.B.

M. Araguas, M. Bonardet, M. Bredon, M. Des Courtils, M. Billa, M. Marchand, M. Ragot, M. Sandoz.

Diplômes jubilaires pour 50 ans de présence et d'activité au sein de la S.A.B.

M. et Mme Higounet, M. Aveillé, M. Etienne, M. Gaillard.

Exposé de Mme Anne Zieglé, conservateur au Musée d'Aquitaine, *Le mobilier du sanctuaire de Mézin récemment acquis par la ville de Bordeaux*.



Bordeaux baroque, p. 000-000

Société archéologique de Bordeaux

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu

Procès-verbaux des séances de l'année 2002

Abréviations bibliographiques

Ci : L. Ciani, *Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris, 1926.

Laf: J. Lafaurie et P. Prieur, *Les monnaies des rois de France, Hugues Capet à Henri IV*, Paris-Bâle, 1951-1956, 2 vol.

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. Bardet, Bost, Coudroy de Lille, Coustet, Debruge, Delpit, Lecœur, Lhospital, Marchand, Pujo, Sénac, Ursy, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 2002

Président : Dr Debruge

Vice-présidents : MM. Bardet et Pujo

Archiviste-bibliothécaire : M. Lecœur

Conseiller et trésorier : M. Wiedemann

Secrétaire : M. Sénac.

Séance du 20 janvier 2002**Présidence du Dr Debruge, président****Communication :**

Dr Debruge: "Les monnaies dites satrapales (1ère partie)".

La communication est illustrée par la présentation de monnaies.

Séance du 17 février 2002**Présidence du Dr Debruge, président****Communication :**

M. Konuk : "Naissance de la monnaie de bronze en Asie mineure".

La communication est illustrée par la projection de diapositives.

Présentations :

M. Wiedemann présente 7 pièces, de 50 centimes à 1 centime d'euro, à face espagnole.

M. Lecœur présente une pièce de 1 cent d'Afrique du Sud en métal cuivré, datée 2001.

Séance du 17 mars 2002**Présidence de M. Pujo, vice-président****Communication :**

M. Bost : “ La diffusion des bronzes de Nîmes et de Lyon en Aquitaine au début de l’Empire romain ”.

Texte en Annexe.

La communication est illustrée par la rétroprojection de documents transparents et la présentation de monnaies provenant des fouilles de Barzan.

Séance du 21 avril 2002**Présidence du Dr Debruge, président****Communication :**

Dr Debruge: “ Les monnaies dites satrapales (2^e partie) : la Cilicie ”.

La publication relativement récente de l’ouvrage de G. Le Rider sur la naissance de la monnaie ¹ nous amène à reconsidérer certains secteurs de la numismatique antique, principalement en ce qui concerne le monnayage communément appelé “ satrapal ”.

D’une part, notre opinion a changé vis-à-vis de l’occupation perse des pays conquis ou simplement sous contrôle du “ Grand Roi ” et les monnaies locales, souvent reconnues comme les marques d’indépendance, voire de rébellion de ces petits dynastes de l’Empire, n’étaient sans doute en réalité que des émissions tout à fait officielles autorisées et même décidées en haut lieu.

D’autre part, les études linguistiques actuelles concernant ces territoires (écritures araméenne, phénicienne ou carienne) nous obligent à revoir certaines attributions monétaires d’Asie mineure pourtant bien établies depuis de nombreuses années.

Le satrape bien connu Datamès semble ainsi devoir disparaître, non pas de l’histoire mais au moins de la numismatique cilicienne pour être remplacé par un autre prince, peut-être oriental, dont le nom Tarkumuwa doit être lu à la place de celui de Datamès sur une part importante de ces monnaies.

Cette mise au point, entre autres, permet aujourd’hui de mieux appréhender ce monnayage particulier qui concerne un nombre important de petits ou même d’assez grands États ainsi que leurs gouvernants plus ou moins célèbres. Il est parfois difficile de savoir si ce sont de vrais satrapes, souvent princes locaux choisis par le “ Grand Roi ”, ou de hauts fonctionnaires pouvant être déplacés ou remplacés régulièrement ou même encore de véritables dynastes auxquels leurs impératifs politiques ou économiques, voire leur simple souci de conserver une certaine indépendance, imposaient temporairement cette subordination à l’empire.

Il est effectivement souvent difficile de reconnaître le statut de ces différents hauts fonctionnaires malgré certaines particularités souvent évoquées pour les identifier à travers leurs monnaies comme la frappe unique de l’argent, le nom, le titre et parfois l’effigie du dignitaire en question, le nom du territoire qu’ils gouvernaient, voire, parfois même, l’étendue géographique de l’exercice de leur autorité.

Ont été successivement étudiés les satrapes ou autres dynastes ayant eu une fonction analogue comme ceux de Carie, de Paphlagonie, d’Arménie, de Mysie, de Chypre, d’Égypte et de Babylonie et, bien sûr, les plus célèbres d’entre eux, ceux de Cilicie qui ont alors joué un rôle considérable dans l’histoire du Moyen-Orient et qui ont été particulièrement réétudiés par G. Le Rider dans son livre s’appuyant ainsi sur de nouvelles connaissances.

L’importance du sujet a nécessité deux exposés.

La communication est illustrée par la distribution de planches, la projection de diapositives et la présentation de monnaies.

Présentation :

M. Delpit présente un tétradrachme posthume d’Alexandre le Grand frappé à Babylone.

1. Le Rider (Georges), *La naissance de la monnaie : pratiques monétaires de l’Orient ancien*, Paris : P.U.F., 2001. (Histoires).

Séance du 5 mai 2002**Présidence du Dr Debruge, président****Communication :**

M. Bresson : “ Production et circulation de la monnaie dans l’Antiquité grecque ”.

La communication est illustrée par la rétroprojection de documents transparents.

Séance du 16 juin 2002**Présidence du Dr Debruge, président**

Le président fait part du décès récent du Dr Jacques Cougoul, ancien président du Cercle. Une minute de silence est observée. M. Pujo évoque sa mémoire en quelques mots.

Communication :

M. Wiedemann: “ La représentation gravée des monnaies ”.

Se fondant sur un ensemble de livres issu de collections particulières et des fonds anciens de la Bibliothèque de Bordeaux, l’orateur a exposé les rapports entre histoire textuelle et histoire métallique tels qu’ils sont problématisés dans les ouvrages anciens, les sources des documents iconographiques dont se servent les numismates, les indications sociologiques qu’on peut tirer d’un examen de leurs ouvrages, les idéaux esthétiques, qui régissent leur collection, enfin les techniques de gravure choisies pour l’illustration du livre, la répartition des images dans le livre et leur style. Il a joint à cet exposé une description bibliographique détaillée des ouvrages dépouillés qui pourra alimenter les notices d’une base documentaire. Les auteurs traités étaient Æneas Vico (1554), Guillaume Du Choul (1567), Luis Nuñez = Ludovicus Nonnius (1644), Ezechiel Spanheim (1671), Charles Patin (1672 et 1678), Jean Vaillant (1682 et 1699), Pierre Seguin (1684), Constantius Landi (1695), Jean Baptiste Dubos (1695), Jean Jacques Muselli = Jacobus Musellius (1750-51), Joseph Pellerin (1762, 1763, 1767), Nicolas Damas, baron Marchant (1851), Arthur Forgeais (1862), catalogue de la collection Charvet (1883).

La communication est illustrée par la projection de diapositives.

Séance du 20 octobre 2002**Présidence de M. Bardet, vice-président****Communication :**

M. Ursy : “ L’Union latine, préfiguration d’une monnaie européenne ”.

Depuis un an déjà, nous avons tous dans nos poches une monnaie européenne : l’euro. La zone euro se compose de quinze pays : l’Allemagne, l’Autriche, la Belgique, l’Espagne, la Finlande, la France, la Grèce, l’Irlande, le Luxembourg, Monaco, les Pays-Bas, le Portugal, Saint-Marin et le Vatican. Chaque habitant de ces quinze pays utilise donc des pièces de monnaie et des billets d’aspect semblable en ce qui concerne le diamètre, le poids, la composition métallique, une face étant commune et la seconde laissée à l’initiative du pays. Cette idée de monnaie européenne n’est pas nouvelle car déjà sous Napoléon III, une tentative assez similaire avait vu le jour.

En effet, sur les quinze pays ayant adopté l’euro, déjà onze faisaient partie de près ou de loin de l’Union latine en 1865. Il s’agissait de la France, de Monaco, du grand-duché de Luxembourg, de l’Italie, de la république de Saint-Marin, de l’État pontifical, de la Grèce, de l’empire d’Autriche-Hongrie, du royaume d’Espagne et du grand-duché de Finlande. Déjà à cette époque les habitants de ces pays et de bien d’autres utilisaient des monnaies d’aspect similaire et interchangeable, seulement celles-ci étaient en or, en argent ou en bronze.

Intéressons-nous maintenant aux raisons de la formation d’une association telle que l’Union latine.

En 1850, des gisements aurifères très importants furent découverts en Californie et en Australie, apportant ainsi de profondes perturbations dans la circulation monétaire de l’Europe, basée sur le bimétallisme or - argent.

En effet, l’or se mit à affluer en quantité importante et se déprécia par rapport à l’argent métal. Ceci eut pour effet une exportation importante des monnaies d’argent, en particulier vers l’Extrême-Orient.

Sous cette double influence, les divisionnaires ² en argent si utiles dans le petit commerce furent les premières victimes, puis ce fut le tour des écus de cinq francs. Par

2. Divisionnaire : sous-multiple d’une dénomination. Exemple : les divisionnaires de l’écu de 5 francs (25 g) étaient les monnaies d’argent de 2 francs (10 g), 1 franc (5 g), 50 centimes (2,5 g) et 20 centimes (1 g).

contre l'or se mit à intervenir lors du paiement de sommes modiques : une pièce de cinq francs or de 1,6 gramme fut créée pour la circonstance en 1854.

Cette situation, qui mettait donc en péril le système du bimétallisme, alerta les différents États européens, en particulier la France, l'Italie, la Belgique et la Suisse, qui créèrent en 1865 l'Union latine, afin de se protéger mutuellement contre les tentatives de spéculation.

Au cours de différentes séances qui suivirent, les pays membres examinèrent différentes questions, dont celle du titre ³ des nouvelles divisionnaires d'argent (0,800 ou 0,835) puis celle des tolérances de frai ⁴ pour l'or et l'argent ainsi que la question des quotas de fabrication, basés sur la population des différents pays. Par la suite, en 1868 la Grèce fut admise comme membre de l'Union.

Examinons maintenant la liste des différents membres de l'Union latine.

Outre les cinq pays membres fondateurs de l'Union, ceux-ci y adjoignirent également leurs dépendances. Ainsi pour la France, nous retrouvons la régence de Tunis qui rejoignit l'Union en 1890, la colonie de Grande Comore (1890) et la principauté de Monaco (1877). Pour la Belgique, on retrouve l'État indépendant du Congo (1887) et le grand-duché de Luxembourg (1854). Pour la Suisse, on trouve la principauté de Liechtenstein (1923). Pour l'Italie la colonie de l'Érythrée (1890), la république de Saint-Marin (1864) et l'État Pontifical (1867). Enfin pour la Grèce on retrouve le gouvernement autonome de Crète (1900).

À ces pays il faut ajouter douze autres États partiellement alignés ou associés qui sont : la principauté puis le royaume de Serbie (1868), la principauté puis le royaume de Roumanie (1867), la principauté puis l'empire de Bulgarie (1881), le royaume de Suède (1868), l'empire d'Autriche-Hongrie (1870), l'empire de Russie (1886), le grand-duché de Finlande (1877), le Royaume d'Espagne (1868), les États unis du Venezuela (1879), la république Péruvienne (1879), la république Dominicaine (1891) et les colonies des Indes occidentales danoises (1904).

Enfin, il faut y ajouter cinq États ayant émis des monnaies d'aspect similaire, couramment parvenues en circulation dans les caisses de l'Union. Il s'agit de la république d'Argentine (1881-1893), de l'empire du Brésil (1867-1869), de la république du Chili (1867-1891), de la république de Haïti (1881-1890) et de la colonie de Puerto-Rico (1895-1896).

Soit au total trente-deux entités ayant utilisé de près ou de loin des monnaies de l'Union (précisons toutefois que les espèces de l'Union latine circulaient à côté des espèces nationales, et non à leur place comme l'euro actuel). Ce système très universel et couvrant plusieurs continents, perdurera jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre mondiale, bien que l'Union ne devienne caduque qu'en 1926. Au début du vingtième siècle, les intérêts des différents membres étaient devenus trop divergents pour que cette situation puisse durer plus longtemps.

Bibliographie :

Dictionnaire de numismatique. - Larousse.

La communication est illustrée par la présentation de monnaies.

Séance du 17 novembre 2002

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

M. Pujo : “ Les premières monnaies d'Athènes ”.

La légende a attribué la création de la monnaie d'Athènes à Solon, archonte de la cité en 592 et grand réformateur. En fait, il faudra attendre le milieu du VI^e siècle et la tyrannie de Pisistrate (561-527) pour voir Athènes émettre ses premières monnaies.

Ces premières monnaies d'Athènes sont connues sous le nom allemand de *Wappenmünzen* qui signifie “ monnaies à blasons ”. L'essentiel de la série est constitué de didrachmes de 8,6 g suivant l'étalon euboïco-attique. Les types en sont nombreux. Ils portent à l'avvers amphore, triskèle, arrière-train ou protomé de cheval, scarabée, chouette, cheval, osselet, roue, tête de bœuf ou *gorgoneion* et au revers un carré creux. L'étude des trésors confirme bien leur origine athénienne.

3. Titre : d'abord proportion d'or fin contenue dans une quantité d'or-métal, puis proportion de métal précieux contenu dans un alliage. Pour la période concernée, les monnaies d'or avaient un titre de 900 millièmes, soit 90 % d'or et donc 10 % de cuivre. Les écus de 5 francs argent étaient également à 900 millièmes (90 % d'argent et 10 % de cuivre) ; par contre les divisionnaires de l'Union étaient à 835 millièmes (83,5 % d'argent et 16,5 % de cuivre).

4. Frai : affaiblissement du poids d'une monnaie par l'usure, résultant de sa circulation. Au-delà d'un certain seuil de frai, on retirait de la circulation les monnaies concernées.

On peut évaluer à plusieurs décennies la durée de la frappe des *Wappenmünzen*. Elle se situe, sous la tyrannie de Pisistrate et celle de ses fils, de 545 à 510 avant J.-C.

Vers la fin, mise en circulation de tétradrachmes à la tête de Gorgone avec au revers une tête de lion de face. Elle est à rapprocher de la mise en circulation des premières chouettes d'Athènes vers 520-510.

Contrairement aux chouettes qui constituent un énorme monnayage et qui connaîtront une large diffusion dans l'ensemble du monde grec, les *Wappenmünzen* représentent un monnayage relativement modeste à usage local.

La communication est illustrée par la présentation de planches de monnaies.

Séance du 15 décembre 2002

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

M. Delpit : “ Le monnayage de Charles VII ”.

En 1422, la monnaie de Charles VII est à peu près sans valeur. Il la reconstitue aussitôt et se livre à des mutations variées pour se procurer des ressources, aussi les types de

ses espèces sont-ils nombreux. Ses partisans qui ne peuvent le joindre, par exemple les Tournaisiens, frappent des monnaies dans le système de ses adversaires, y mettent son nom.

Après la prise de Paris, Charles VII achève par la Normandie et la Guyenne la conquête de son royaume. De 1436 à 1461, il restaure une bonne monnaie qui ne deviendra que très lentement déficiente : écu d'or “ neuf ”, gros de roi, blanc à la couronne, double et denier parisis et tournois. Le duc de Bourgogne, à qui les profits des monnaies d'Amiens et Saint-Quentin ont été concédés, frappe les pièces au nom du roi et suivant ses ordonnances. En Picardie et en Bourgogne, à Dijon, où il conserve la haute main, il se contente d'y imprimer un briquet. Les ateliers du Dauphiné sont cédés, de 1445 à 1457, au dauphin Louis qui y monnaye à son nom, puis replacés sous la loi commune du royaume.

Des monnaies d'or, d'argent et de billon furent frappées à Gênes pendant la courte domination de Charles VII, ainsi qu'un sequin d'or à Chio, colonie génoise. Il n'a pas été retrouvé de monnaies de Savone qui se mit sous la protection du roi à partir de 1458.

La communication est illustrée par la présentation de monnaies provenant de la collection O Miller : Laf 465, 466, 467, 469, 473, 480, 492, 493, 513, 513a, 514, 521, 523 ; Ci 723, 727, 729 et des planches de reproductions.

La diffusion des bronzes de Nîmes et de Lyon en Aquitaine
au début de l'Empire romain

par Jean-Pierre Bost

Les monnaies de Nîmes et de Lyon n'excitent pas généralement l'appétit des collectionneurs. Il s'agit de monnaies de métal vil, cuivre et bronze, qui ne se signalent ni par leur rareté (elles sont très nombreuses), ni par leur originalité, puisque leur imagerie très célèbre (crocodile de Nîmes ou autel de Lyon) est aussi très répétitive. Ajoutons que leur aspect est rarement attirant, parce que leur qualité est en général assez, voire très médiocre.

Et pourtant, ces monnayages sont d'un grand intérêt pour les historiens, parce qu'ils correspondent à une phase très importante de l'histoire de la monnaie en Gaule, celle des transformations décisives qu'a connues la circulation monétaire dans les débuts de l'Empire romain.

Des monnayages originaux

L'originalité de ces monnayages vient d'abord du fait qu'il s'agit de monnaies municipales, et de monnaies issues d'ateliers où l'on n'était pas trop regardant sur la qualité (d'où les efforts des numismates comme J.-B. Giard pour identifier des "ateliers secondaires"). On peut ajouter que ces monnaies ont été sans doute aussi abondamment imitées.

Mais l'originalité n'est pas seulement dans l'existence des ateliers : à cette époque, il y en a un peu partout, notamment, pour l'Occident, dans la péninsule Ibérique. L'originalité réside à la fois dans l'abondance des frappes et surtout dans le statut de ces ateliers qui ne sont pas de simples officines de province. Lyon frappe de la monnaie officielle, dont la destination est prioritairement militaire. Nîmes reste une officine municipale, mais son rôle dans la circulation monétaire, comme aussi, sur les revers, la glorification permanente de la victoire remportée sur l'Égypte, laisse imaginer un statut particulier, au moins semi-officiel.

Les agents d'une révolution monétaire

Dans la Gaule de l'époque d'Auguste, ces monnaies ont été les agents d'une remarquable remise en ordre monétaire qui a entraîné la disparition de la plus grande partie des espèces antérieures, nettoyage qui est particulièrement bien visible à Toulouse. (fig. 1).

Fig. 1. La révolution monétaire sous Auguste, d'après l'exemple de Toulouse [V. Geneviève, *Monnaies et circulation monétaire à Toulouse sous l'Empire romain (Ier-Ve siècles)*, p. 27].

TYPES DE MONNAIES	VIEILLE-TOULOUSE		TOULOUSE	
	Total	%	Total	%
Monnaies à la croix	42	16,03	0	0
Monnaies de Marseille	26	9,92	4	4,49
Monnaies gauloises du bas Languedoc	28	10,69	0	0
Autres monnaies gauloises	21	8,01	3	3,37
Monnaies de la péninsule Ibérique à légende ibérique	29	11,07	1	1,12
Monnaies frustes	39	14,88	1	1,12
Monnaies romaines	77	23,39	80	89,89
> dont deniers et quinaires	10	3,81	4	4,49
> bronzes du système oncial	53	20,23	3	3,37
> bronzes coloniaux gaulois (Nîmes et Lyon)	14	5,34	73	82,03
TOTAL	262	99,99	89	99,99

	Haltem et Oberhausen	Port-Haliguen et La Villeneuve-au-Châtelot	Aulnay	Les Bouchauds	Saintes	Barzan	Cahors	Toulouse	Saint-Bertrand-de-Comminges
Total des Monnaies	1359	1339	100	44	201	47	413	658	250
Total Nîmes	134	417	8	34	110	29	348	598	185
Total Lyon	1225	917	92	10	91	18	65	60	65
% Nîmes	9,86	31,18	8	77,27	54,73	61,7	84,26	90,89	74
% Lyon	90,14	68,48	92	22,73	45,27	38,3	15,74	9,19 ¹	26

* Références : voir bibliographie.

Fig. 2. Pourcentages respectifs des monnaies de Nîmes et de Lyon sur quelques sites de Gaule et de Germanie.

La diffusion des types : les circulations
des monnaies de Nîmes et de Lyon

Les zones de diffusion

Les monnaies de Nîmes apparaissent à une date encore discutée, mais peut-être dès 28 av. J.-C. Largement répandues, au témoignage des monnaies de sites et des trésors, elles continuent de dominer la circulation monétaire en Gaule méridionale après la première émission de Lyon (vers 10/7 av. J.-C.). L'atelier nîmois alimente des courants de circulation qui irriguent prioritairement, avec le Languedoc, le Midi toulousain et l'Aquitaine occidentale, des Pyrénées au Périgord. Ces flux accompagnent les amphores vinaires italiques et hispaniques, Pascual I et Dressel 2-4, avec les premières sigillées sud-galiques, essentiellement celles de Montans. (fig 2.).

En Saintonge, ces flux restent majoritaires, mais les frappes de Lyon y deviennent plus nombreuses. A Aulnay, les choses sont claires : le camp militaire est alimenté logiquement en monnaies divisionnaires par l'atelier militaire du Confluent. Saintes doit certainement une part importante de son petit numéraire à son rôle de capitale de l'Aquitaine et aux liens qui l'unissent à la capitale des

Gaules. A Barzan, bien que les quantités de monnaies soient réduites, les émissions lyonnaises signalent surtout la part des relations que le port entretient avec le chef-lieu des Santons.

Port-Haliguen (Quiberon, Morbihan) et La Villeneuve-au-Châtelot (Aube) ont une alimentation lyonnaise par position géographique. Cependant (dans la mesure où le témoignage de ces deux dépôts est utilisable à lui seul), il est intéressant de remarquer que le rayonnement de l'atelier méridional se fait encore sentir en Gaule Lyonnaise. Peu, sans doute, du côté de l'ouest, où l'ouverture de Lyon se fait immédiatement sentir², mais assez fortement encore vers l'est³, grâce aux circuits empruntant la vallée du Rhône.

1. A Toulouse, le pourcentage de Lyon remonte à 19,44 % si l'on ne prend en compte que les trouvailles urbaines (14 ex. sur 72). Au gué du Ramier du Bazacle, le pourcentage de Lyon (46 ex. sur 586) est de 7,85 seulement.

2. 12,2 % à Port-Haliguen qui ne contient pratiquement que des bronzes de la première série (42 exemplaires sur 50). Les 358 as de la première émission à l'Autel montrent bien comment, à partir de 10/7 av. J.-C., le relais est pris par Lyon.

3. Presque 40 % à La Villeneuve-au-Châtelot.

SITES	NÎMES			LYON		
	Total des monnaies	Monnaies coupées total	%	Total des monnaies	Monnaies coupées total	%
Haltern et Oberhausen	134	43	32,09	1225	139	11,35
Port-Haliguen et La Villeneuve-au-Châtelot	407	81	19,90	917	6	0,65
Aulnay	8	1	12,50	92	0	0
Les Bouchauds	34	16	47,06	10	0	0
Saintes	110	90	81,82	81	0	0
Barzan	29	27	93,10	13 as	0	0
Cahors	348	22	6,32	65	0	0
Toulouse ⁴	598	583	97,49	60	0	0
Saint-Bertrand-de-Comminges	185	154	83,24	65	2	3,08

Fig. 3. - Monnaies coupées de Nîmes et de Lyon sur quelques sites de Gaule et de Germanie

Les monnaies coupées

Le fractionnement des monnaies, destiné à procurer deux moitiés d'unité, était une solution de commodité qui venait pallier les insuffisances de la production des petites pièces d'usage quotidien. Le fait que cette pratique touche quasi exclusivement les frappes nîmoises va dans le sens suggéré par M. Amandry de voir dans celles-ci, malgré d'énormes disparités dans les poids, des *dupondii* et non des as ⁵. Les 92,9 % de Barzan, comme les pourcentages produits par Saintes, Toulouse ou Saint-Bertrand-de-Comminges se justifient donc tout à fait et illustrent ce qu'était la situation commune des villes et des bourgades gauloises. (fig. 3).

Reste que les sites choisis comme référence sur le tableau de la figure 3 présentent, avec des différences plus ou moins accusées, des anomalies plus ou moins facilement explicables : dans les camps de Germanie, les monnaies de Nîmes circulent peu et les exemplaires coupés l'ont été probablement ailleurs que sur la frontière. Port-Haliguen et La Villeneuve-au-Châtelot sont des trésors qui ont logiquement récupéré de préférence des flans complets ⁶. Ailleurs, aux Bouchauds, à Cahors, ainsi qu'au gué du Ramier du Bazacle, à Toulouse, les choses sont assez incertaines. Bien que les monnaies proviennent de sites proches par leur destination culturelle (sanctuaires, sources ou passages d'eau consacrés), les résultats (47, 97,5 et 6,3 %) y sont tout à fait différents, sans qu'une explication à valeur générale puisse en être donnée.

Reste que, même si l'examen archéologique prouve que les divisions coupées étaient encore utilisées tardivement, la pratique habituelle du fractionnement n'a duré que peu de temps. Sous Tibère, on la rencontre encore occasionnellement sur des monnaies lyonnaises ou hispaniques, mais l'arrêt des frappes de bronze en Gaule et le fait que sortent de l'atelier de la capitale, le seul à émettre désormais pour l'Occident, des signes hiérarchisés officiellement identifiés qui, en principe, ne la rendaient plus nécessaire, ont contribué à la faire rapidement disparaître. Désormais, on ne coupe plus qu'exceptionnellement les monnaies.

4. A Toulouse, le gué du Ramier du Bazacle (540 ex. nîmois et 45 ex. lyonnais) donne 100 % de monnaies coupées pour Nîmes et 0 % pour Lyon. Les fouilles urbaines donnent 43 ex. coupés sur 58 pour Nîmes (74,14 %) et 16 ex. complets (100 %) pour Lyon.
5. Les *dupondii* de Nîmes " au crocodile ", *Archéologie en Haut-Nivernais*, 5, 1987, p. 35-41 ; *Roman Provincial Coinage*, vol. I, *From the death of Caesar to the death of Vitellius* (44 BC- AD 69), par Andrew Burnett, Michel Amandry, Pere Pau Ripollès, Londres-Paris, 1992, p. 153.
6. 76 % à Port-Haliguen et un peu plus de 81 % à La Villeneuve-au-Châtelot.

Combien de temps a duré la circulation de ces monnaies ?

Sous l'Empire romain, la circulation monétaire n'était pas uniforme comme elle l'est aujourd'hui en France. En dehors du troc ou des paiements différés, qui correspondent à des types de règlement particuliers, d'ailleurs éventuellement liés à la circulation monétaire et aussi à la production de la monnaie, il y a toujours plusieurs niveaux de circulation. Deux sont très nets, en tout cas : celui des échanges publics (par exemple, le paiement des impôts) et celui des échanges privés. Dans le premier cas, on doit

payer en monnaie du jour. Dans le second, on s'arrange de gré à gré : solution que l'on rencontre partout, non seulement dans les campagnes, où la vitesse de rotation de la monnaie est faible, mais aussi dans les villes (par exemple, à Saint-Bertrand-de-Comminges).

Cela signifie que seule la disparition naturelle de ces monnaies a fini par les faire sortir du circuit monétaire : c'est ce qui fait qu'à Saint-Bertrand-de-Comminges, mais aussi à Barzan, les bronzes nîmois se retrouvent encore dans les niveaux archéologiques de la seconde moitié du IIe siècle de notre ère.

Bibliographie

Amandry (M.), Les *dupondii* de Nîmes " au crocodile ", *Archéologie en Haut-Nivernais*, 5, 1987, p. 35-41.
Besombes (P.-A.), Barrandon (J.-N.), Les *dupondii* de Nîmes : datation, diffusion et nature du métal utilisé, *Rev. Num.*, 157, 2001, p. 305-328.
Bost (J.-P.) et Namin (C.), *Collections du Musée archéologique départemental de Saint-Bertrand-de-Comminges. 5. Les monnaies*, Saint-Bertrand-de-Comminges - Cahors, 2002, p. 28-31.
Geneviève (V.), *Monnaies et circulation monétaire à Toulouse sous l'Empire romain (Ier-Ve siècles)*, Toulouse, 2000.
Giard (J.-B.), Le trésor de Port-Haliguen. Contribution à l'étude du monnayage d'Auguste, *RN*, VIe série, IX, 1967, p. 119-139.
Haltern : *FMRD*, VI, 4, 4057 (Einzelfunde, avant 1951, p. 61-112).
Hiernard (J.), Les monnaies antiques de Niort (Deux-Sèvres), *Aquitania*, 2, 1984, p. 59-104.
Namin (C.), Les monnaies antiques de "Ma Maison". Chronologie, circulation monétaire, dans *Les fouilles de "Ma Maison". Études sur Saintes antique. Aquitania*, Supplément 3, 1988, p. 291-295.
Oberhausen (Augsburg) : *FMRD*, I, 7, 7011 (Legionslager, Einzelfunde, p. 81-90).
Savès (G.) Fouet (G.), La richesse archéologique du gué du Ramier du Bazacle à Toulouse. Aperçu des trouvailles 1970-1972, *RCom*, XCVIII, 1985, p. 315.
Schaad (D.), Les monnaies romaines de la Fontaine des Chartreux, *Divona. La Fontaine des Chartreux*, catalogue d'exposition, Cahors, 1995, p. 35-42.
Tronche (P.), Les monnaies, dans Tassaux (D. et F.) *et alii*, Aulnay-de-Saintonge : un camp augusto-tibérien en Aquitaine, *Aquitania*, 1, 1983, p. 66-69.
Tronche (P.), Les monnaies des Bouchauds (Charente), dans Marion (Y.) *et alii*, Le sanctuaire gallo-romain des Bouchauds (Charente), *Aquitania*, 10, 1992, p. 182-191.
Zehnacker (H.), Richard (J.-C.), Barrandon (J.-N.), La trouvaille de la Villeneuve-au-Châtelot (Aube), *TM*, VI, Paris, 1984, p. 9-92.

Pierre-Étienne Lhospital
1926-2003



Pierre-Étienne Lhospital nous a quitté le 23 avril 2003.

Il était né le 5 mai 1926 à Lévignacq (Landes), aîné d'une fratrie dont le père gérait une scierie. Ses études primaires dans sa commune natale, puis des études secondaires au Lycée de Borda à Dax, lui permirent d'obtenir le brevet d'études

supérieures. Il chercha un complément de formation au Conservatoire des arts et métiers à Paris pendant la guerre.

En 1944, il fut reçu au concours d'inspecteur des postes. Sa première affectation l'orienta vers le côté technique des télécommunications, où il fit toute sa carrière.

Son service militaire, effectué dans l'immédiat après-guerre en pays de Bade et dans les transmissions, développa chez lui un intérêt suivi pour la chose militaire dans la réserve, où il reçut la promotion de capitaine.

Affecté à Alger en 1945, puis à Paris en 1952, il rejoignit Bordeaux en 1960. Ayant été reçu au concours d'inspecteur principal, il accéda au poste de directeur départemental des programmes, études et réseaux, puis à celui de directeur régional. La retraite, prise en 1991, lui procura le temps libre pour développer des centres d'intérêt plus personnels.

Depuis sa jeunesse, il avait manifesté un goût prononcé pour la lecture. L'histoire en général, l'archéologie en particulier, ainsi que la politique étaient ses centres d'intérêt favoris. Son affectation à Bordeaux présentant l'assurance

de la durée, il put concrétiser son penchant pour l'archéologie en participant, en famille, pendant les années 1960, aux fouilles alors débutantes de la villa de Plassac.

Dans les vingt dernières années, le goût des voyages étant venu, il put, à l'occasion de courts séjours en Grèce, en Égypte et dans toutes les régions italiennes, compléter sur place les connaissances archéologiques acquises au cours de ses lectures, ce qui ne l'empêcha pas de s'intéresser aussi à des aspects du monde de son temps par des séjours aux États-Unis, en Chine continentale et dernièrement à Malte.

Son intérêt pour le monde associatif était étendu à plus d'une dizaine de sociétés, surtout dans le secteur où il avait exercé ses activités professionnelles, aussi dans celui de la défense, ainsi que dans celui de l'histoire et de l'archéologie de la région Aquitaine. Il avait rejoint la Société archéologique de Bordeaux en 1999.

Tardivement, alors que la maladie ne l'avait pas encore atteint, il chercha à développer un nouveau centre d'intérêt en venant à la numismatique. C'est ainsi que le Cercle Bertrand-Andrieu eut le plaisir de l'accueillir, d'abord en auditeur libre, puis en membre assidu.

Pour autant que nous ayons pu nous en rendre compte, Pierre-Étienne Lhospital était réputé dans son entourage professionnel et associatif pour sa vivacité, son optimisme, sa culture, son énergie, sa disponibilité de collaborateur efficace et modeste, le lien amical qui se nouait dès les premiers contacts.

Il avait été promu officier dans l'Ordre national du Mérite en 1986.

Revue archéologique de Bordeaux
tome XCIII, année 2002

Sommaire

Jean-Claude Lasserre (1939-2002) 3

L'archéologie girondine en 2002 5

Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine 5

Travaux et recherches archéologiques de terrain en Gironde 9

 AYGUEMORTE-LES-GRAVES, Bois du Tartas 10

 BASSENS, Château Beauval 10

 BÉGADAN 12

 BORDEAUX 13

 Cours du Chapeau-Rouge 13

 Places de la Bourse, Jean Jaurès et Gabriel 16

 Tramway de Bordeaux 17

 Tramway, rue Vital-Carles 19

 Place Pey-Berland 19

 Place Pey-Berland, cloître Saint-André 20

 Basilique Saint-Seurin, portail sud 20

 CADAUJAC, Domaine de Couhins 21

 COUTRAS, L'Essert 22

 DAIGNAC, Restauration d'un treuil de carrière 23

 DAIGNAC, GRÉZILLAC, SAINT-QUENTIN DE BARON 23

 EYSINES/LE HAILLAN, Vignes de Bussac 24

 HURE 24

 Place de l'église Saint-Martin 24

 Prospection sur le territoire communal 26

 LANGON/CAPTIEUX, Itinéraire à grand gabarit 27

 Nord-Médoc, Prospection à l'aide d'un détecteur de métaux 28

 MERIGNAC, Voie de desserte ouest 28

 ORDONNAC, Abbaye Saint-Pierre de l'Isle 29

 PELLEGRUE, Laforêt 32

 PINEUILH 32

 Déviation de la R.D. 936, zone 4 32

 L'Arbalestrier 35

 SAINT-ÉMILION, Eglise monolithe 35

 SAINT-ETIENNE-DE-LISSE, Niord 37

 SAINT-QUENTIN-DE-BARON, Château de Bisqueytan 37

 SAINT-SULPICE-ET-CAMEYRAC, Route de la Badine 38

 SALLEBOEUF, Le Bourg 38

 SALLES, Pas de Pajot ; Le Martinet 1 et 2 39

 Sauternais et Bazadais 40

Bibliographie archéologique régionale 41

Michel LENOIR, Sigolène LOIZEAU, Marc MARTINEZ
Le bloc gravé de Saint-Germain-La-Rivière 49

Jacques ROGER
Nouvelles données sur la nécropole protohistorique du Pas de Pajot à Salles 57

Xavier CHARPENTIER
Hure antique : état des connaissances et nouvelles données 63

Jérôme MARIAN
La villa gallo-romaine Saint-Romain de Loupiac : état et avancée des travaux 93

Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD
A propos de l'angle nord-est de l'enceinte antique de Bordeaux 103

Anne ZIEGLÉ
Un trésor national acquis par la Ville de Bordeaux : le sanctuaire de Mézin (Lot-et-Garonne) 117

Joël BOULFIÉ
L'église Saint-Saturnin de Baurech : approche archéologique d'une charpente «gothique» 121

Philippe CALMETTES
L'estey et le port en Bordelais à la fin du Moyen Age
d'après les Archives Historiques du département de la Gironde 141

Philippe MAISONAVE
Tableaux religieux des églises de Bordeaux (XVIIe siècle-première moitié du XVIIIe siècle) 151

Michèle PEYRISSAC
Le noviciat des Jésuites de Bordeaux 223

Jean-François FOURNIER
Le sculpteur Jean Mahay (1647-1688) 239

Philippe MAFFRE
Un relevé de voirie bordelaise au XVIIIe siècle 249

Jacques ZACHARIE
Mercure dans la sculpture bordelaise 253

Laurence CHEVALLIER
Un document inédit : l'inventaire après décès de l'architecte Jean-Baptiste Dufart 259

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux 269

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu
Procès-verbaux des séances de l'année 2002 271

Recommandations aux auteurs

La Revue archéologique de Bordeaux publie des articles originaux concernant l'archéologie, l'histoire et l'histoire de l'art à Bordeaux et en Gironde.

L'appel à fournir des articles fait d'ordinaire suite à une communication présentée lors d'une des réunions de la Société. Cet appel ne constitue cependant pas un engagement de publication : les articles seront soumis à un ou des recenseurs choisis pour leur compétence sur le sujet abordé ; des modifications justifiées peuvent être demandées aux auteurs.

Les textes, sauf accord exceptionnel, ne doivent pas dépasser 20 pages, soit environ 60 000 signes. Ils seront fournis sous la double forme d'un tirage papier et d'une disquette MacIntosh ou PC au format Word ou récupérable comme tel ; aucun dactylogramme, aucun manuscrit ne seront acceptés. Tous essais de mise en page sont inutiles et peuvent même constituer une gêne : le texte doit être une saisie " au kilomètre ".

Le style de caractères normal est le romain. L'italique est réservé aux citations de textes anciens dans leur orthographe d'origine, aux mots et aux citations en latin ou en langue étrangère, aux titres d'ouvrages ou de revues. Le gras doit être limité à des effets exceptionnels. Le souligné, sauf cas particulier, est à prohiber. De même les mots en majuscules.

Les titres intermédiaires seront hiérarchisés par un système logique et clair de numérotation. Cette numérotation

ne sera pas conservée dans la mise en page définitive ; une hiérarchisation graphique lui sera substituée. Aucun titre ne doit être saisi en majuscules.

Les notes sont consacrées à des références, à des justificatifs, éventuellement à des précisions ou à des nuances qui alourdiraient le texte. Elles ne doivent pas constituer de longs développements. Si nécessaire, il est possible de fournir des annexes et d'y renvoyer.

Pour la bibliographie, toutes les références seront données en notes et non entre parenthèses dans le texte. Les références de type " op. cit. " sont à prohiber. Il est recommandé de n'utiliser en notes que des codes (auteur et date, indication de la page concernée) et de rassembler en une annexe ces codes suivis des références bibliographiques ; cette annexe, dont la présence est vivement souhaitée, doit constituer un document à part du texte. Les références doivent être complètes et rédigées selon les normes en vigueur : pour un ouvrage, " Nom, Prénom. Titre de l'ouvrage. Lieu, éditeur, date. " ; pour un article, " Nom, Prénom. Titre de l'article. Revue, année, tomaiison, paginations. ".

Il est demandé aux auteurs de fournir un résumé de leur contribution. Il s'agit d'une présentation synthétique de la matière de l'article, qui ne doit pas excéder 1000 signes. Il sera édité dans la table des matières et diffusé en même temps qu'elle. En cas d'absence de ce document ou parce qu'il n'est pas jugé conforme, le comité directeur des publications le rédigera et le proposera à l'auteur.

Les **figures** seront numérotées en une seule série continue, qu’il s’agisse de photographies, de dessins, de diagrammes ou de tableaux.

Le texte comportera des renvois précis sous la forme “ (fig. 1) ”. Si ce type d’appel ne se justifie pas, des annotations portées en marge du texte papier indiqueront les liens logiques entre texte et iconographie. **La liste des figures avec leurs légendes constituera un document à part.**

Toutes les illustrations doivent être libres de droits. Sauf accord exceptionnel, **leur nombre maximal pour un article de taille normale est de douze**. Elles répondront aux dispositions suivantes :

Original	Impression	Support demandé
Photographie noir et blanc	Noir et blanc (simili)	Positif noir et blanc
Photographie couleur	Noir et blanc (simili)	Positif couleur
Diapositive	Noir et blanc (simili)	Diapositive et tirage papier
Diapositive	Couleur (quadrichromie)	
Dessin noir et blanc	Noir et blanc (trait)	Calques originaux ou disquette (Adobe Illustrator de préférence)
Dessin en niveaux de gris	Noir et blanc (simili)	
Dessin en couleurs	Deux, trois couleurs, quadrichromie	

Aucune photocopie ne sera admise, sauf cas exceptionnel. Les photographies numériques et documents scannés, s’ils sont indispensables, doivent avoir une définition d’une précision suffisante.

Le format fini de la revue est de 210 x 270 mm. Les pages sont justifiées sur 170 mm, avec deux colonnes de 80 mm. Les illustrations seront ramenées à ces dimensions. Il importe d’en tenir compte, notamment pour les épaisseurs de traits et les corps des légendes internes aux dessins.

Le comité directeur des publications examinera au cas par cas l’intérêt et les possibilités d’impression en couleur. Il peut être amené à refuser des illustrations de mauvaise qualité, à en demander de nouvelles ou à leur en substituer d’autres. De même des dessins ou des tableaux peuvent être repris ou adaptés à une configuration particulière. En ces cas, l’auteur sera consulté.

Une prémaquette des articles sera fournie aux auteurs pour correction. Ce n’est pas le lieu des repentirs qui modifieraient gravement le texte : dès lors qu’il a été reçu par la Société, il est considéré comme une version définitive.

Les auteurs membres de la Société recevront 25 tirés à part. Ceux qui en désireraient un plus grand nombre et ceux qui ne sont pas membres de la Société doivent en faire impérativement la demande par écrit, au plus tard lors de la remise de la prémaquette corrigée ; le coût leur en sera indiqué et ultérieurement facturé.

Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 05 56 44 48 18
permanence le jeudi après-midi

Conseil d’administration pour l’année 2002

Présidents d’honneur : M. le professeur MARCADÉ, membre de l’Institut
M. BENUSIGLIO
D’LACOSTE LAGRANGE
Président : M. le professeur R. COUSTET
Vice-présidents : M. P. COUDROY DE LILLE
M. J.-M. DEBRUGE
Secrétaire Général : M. le professeur P. ARAGUAS
Trésorier : M. X. ROBOREL DE CLIMENS

Conseillers : Mmes MULLER, ZIEGLÉ,
MM. AVISSEAU, FAIVRE, PUJO,
LASSERRE, MICHAUD, PUYRAVEAU,
RÉGALDO-SAINT BLANCARD, VIVEZ

Comité directeur des publications

P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD,
X. ROBOREL DE CLIMENS

avec la collaboration pour le présent volume de
Ph. ARAGUAS,
R. COUSTET,
M.-F. LACOUÉ-LABARTHE.



Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux

Pour le comité directeur des publications
Pierre Régaldo-Saint Blancard, Xavier Roborel de Climens

Maquette de la couverture :
Presse-Papiers

Maquette intérieure et composition :
Concept 99

Impression :
Graphic-Impression

Dépôt légal : avril 2004.

Mme / Melle / M.
nom prénom

.....
adresse

.....
code postal ville

désire adhérer à la Société Archéologique de Bordeaux

(30 euros ; couples, 40 euros ; étudiants, 20 euros)

souhaite acquérirexemplaire(s) du tome 93 de la *Revue archéologique de Bordeaux*

(29 euros)

.....exemplaire(s) de

Ci-joint un chèque de euros

A....., le

signature

Merci de retourner à : Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Ouvrages

J.-P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	9 euros
Dr A. CHEYNIER, <i>Pair-Non-Pair</i>	(épuisé)
J.-A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAI, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle</i>	230 euros
J.-A. BRUTAILS, <i>Album Catalogue du Centenaire</i>	(épuisé) 19 euros
<i>Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes</i> (1988)	8 euros

Collection «Mémoires»

- 1 *Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde* (1989) (épuisé)
- 2 *Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)* (1990) 12,50 euros
- 3 *L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution* broché (réédition : 2003) 55 euros
- 4 *Bordeaux baroque* (2003) 51 euros

Collection «Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

- 1 Marie-France LACOUÉ-LABARTHE,
Meubles bordelais, meubles de port 8 euros
- 2 Robert COUSTET,
Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux 8 euros
- 3 Christophe SIREIX (dir.),
Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux 15,25 euros
- 4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET,
Bordeaux, le lycée Montaigne 8 euros
- 5 Hervé TOKPASSI,
L'hôtel Leberthon, chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe siècle à Bordeaux 8 euros

Revue

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 2004 : 30 euros. Pour les couples : 40 euros. Pour les étudiants : 20 euros.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.

(CCP BORDEAUX 306 80 S)

Société Archéologique de Bordeaux
Hôtel des Sociétés Savantes, 1 place Bardineau,
33000 Bordeaux - Tél. : 05 56 44 48 18
Paiement cotisation = entrée gratuite aux Musées municipaux

Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960)	28 euros
Bulletins entre 1923 et 1960	11 euros
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923)	18,50 euros
Tables 1924-1973	11 euros

**Revue archéologique de Bordeaux,
tome XCIII, année 2002**

Jean-Claude Lasserre (1939-2002)	3
L'archéologie girondine en 2002	5
Travaux et recherches archéologiques de terrain en Gironde	9
Michel LENOIR, Sigolène LOIZEAU, Marc MARTINEZ <i>Le bloc gravé de Saint-Germain-La-Rivière</i>	49
Jacques ROGER <i>Nouvelles données sur la nécropole protohistorique du Pas de Pajot à Salles</i>	57
Xavier CHARPENTIER <i>Hure antique : état des connaissances et nouvelles données</i>	63
Jérôme MARIAN <i>La villa gallo-romaine Saint-Romain de Loupiac : état et avancée des travaux</i>	93
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD <i>A propos de l'angle nord-est de l'enceinte antique de Bordeaux</i> .	103
Anne ZIEGLÉ <i>Un trésor national acquis par la Ville de Bordeaux : le sanctuaire de Mézin (Lot-et-Garonne)</i>	117
Joël BOULFIÉ <i>L'église Saint-Saturnin de Baurech : approche archéologique d'une charpente « gothique »</i>	121
Philippe CALMETTES <i>L'estey et le port en Bordelais à la fin du Moyen Age d'après les Archives Historiques du département de la Gironde</i>	141
Philippe MAISONAVE <i>Tableaux religieux des églises de Bordeaux (XVII^e siècle-première moitié du XVIII^e siècle)</i>	151
Michèle PEYRISSAC <i>Le noviciat des Jésuites de Bordeaux</i>	223
Jean-François FOURNIER <i>Le sculpteur Jean Mahay (1647-1688)</i>	239
Philippe MAFFRE <i>Un relevé de voirie bordelaise au XVIII^e siècle</i>	249
Jacques ZACHARIE <i>Mercure dans la sculpture bordelaise</i>	253
Laurence CHEVALLIER <i>Un document inédit : l'inventaire après décès de l'architecte Jean-Baptiste Dufart</i>	259
Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux	269
Cercle numismatique Bertrand-Andrieu <i>Procès-verbaux des séances de l'année 2002</i>	271